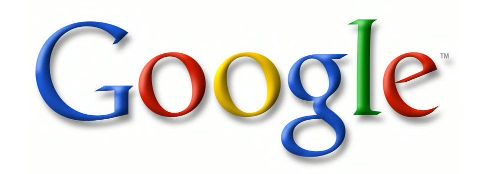
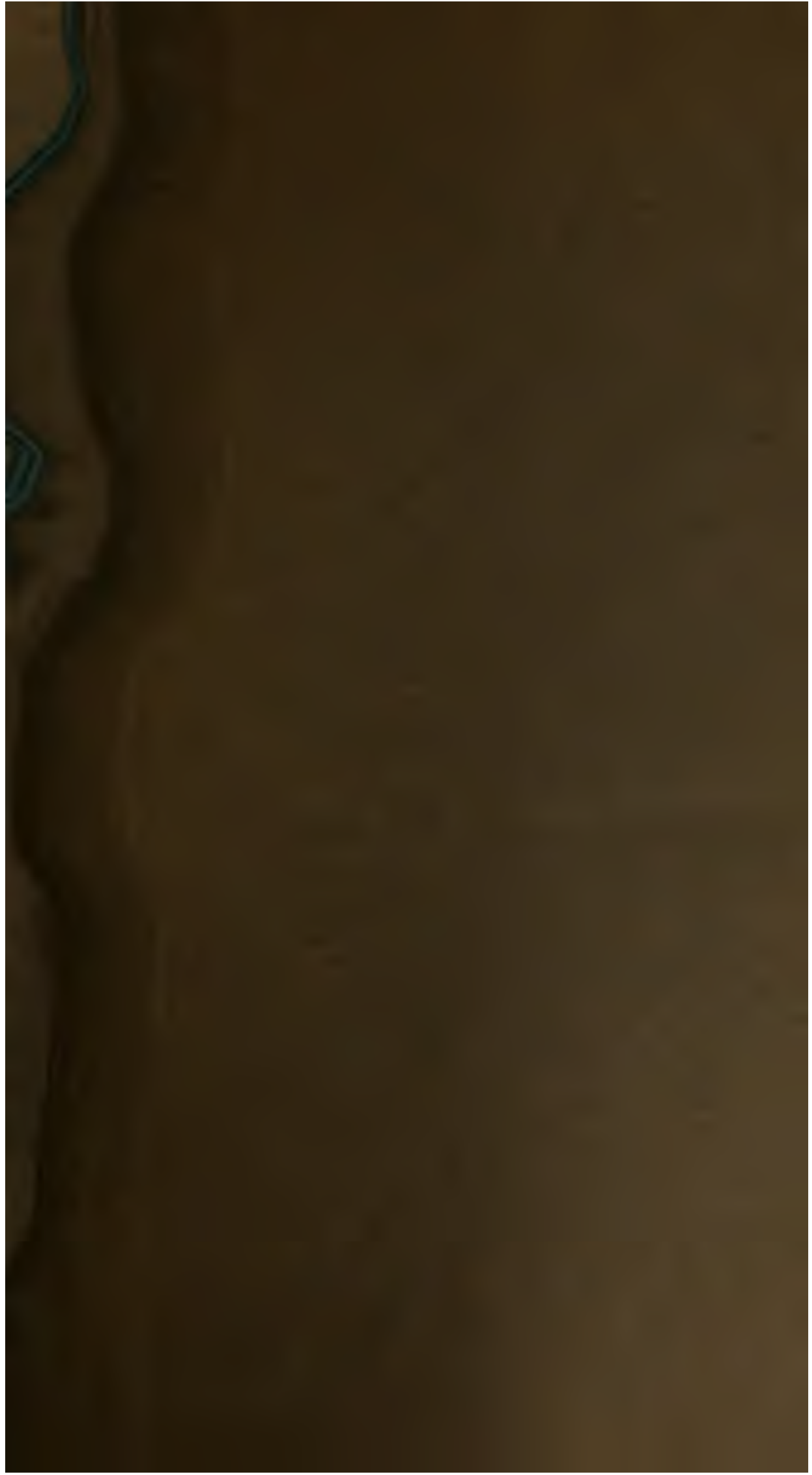



SE TAIR
FAIRE



# MANUEL

DE

# L'HISTOIRE ANCIENNE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

# MANUEL

DE

# L'HISTOIRE ANCIENNE

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DES CONSTITUTIONS, DU COMMERCE ET DES COLONIES DES DIVERS ÉTATS DE L'ANTIQUITÉ.

Traduit de l'Allemand


DE A. H. L. HEEREN,

Professeur d'Histoire à l'Université de Gottingue, Membre associé correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions) et de plusieurs Sociétés savantes de l'Europe.

PAR AL. THUROT.


Seconde Édition,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.


PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

1827.

Vignaud Lit.

# AVERTISSEMENT

## SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

L'ACCUEIL que le public a bien voulu faire à la première édition de ce Manuel nous fait espérer la même faveur pour cette seconde édition, qui renferme des améliorations. Dans l'intention de lui donner toute la perfection dont elle serait susceptible, nous nous sommes adressés à M. Heeren, pour le prier de nous communiquer les corrections et additions qu'il voudrait faire à son ouvrage. Non-seulement il a accueilli favorablement notre demande, mais encore l'approbation qu'il a donnée à notre traduction doit être pour le public un garant de plus de l'exactitude avec laquelle nous nous sommes attachés à reproduire dans notre langue un ouvrage digne

de toute son estime. Indépendamment des additions que l'auteur nous a communiquées, et qui paraissent ici imprimées pour la première fois, nous avons revu attentivement notre travail, et nous nous sommes efforcés de le rendre encore plus digne d'être offert de nouveau au public éclairé.

# PRÉFACE

DU

# TRADUCTEUR.

LE *Manuel de l'histoire ancienne*, dont nous offrons la traduction au public, avait précédé de plusieurs années la publication d'un autre ouvrage du même auteur, intitulé: *Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies, depuis la découverte des Deux Indes*, dont la traduction française a paru en 1821. Ce dernier ouvrage, entièrement consacré à l'histoire moderne, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, nous fait regretter qu'il ne soit pas entré dans les vues de M. Heeren de traiter de la même manière l'histoire du moyen âge, qui aurait formé, avec les deux Manuels déja publiés, un cours

complet d'histoire. Personne n'était plus capable de nous présenter le tableau de cette période si curieuse et si propre à nous faire connaître les progrès de la civilisation moderne que l'auteur de l'*Essai sur l'influence des croisades* (1), dans lequel l'époque la plus remarquable du moyen âge est appréciée avec autant de sagacité que de lumière.

Parmi les différents Traités sur l'histoire, qui sont une des principales richesses de la littérature allemande, les ouvrages de M. Heeren se distinguent autant par la profondeur des vues que par la justesse et la précision des détails. Nous ne connaissons point en français d'abrégé d'histoire ancienne aussi plein que celui-ci. La manière dont il est disposé offre des secours abondants et des indications précieuses à celui qui voudra approfondir les différentes parties de ce vaste sujet. L'auteur a fait précéder chaque division ou sous-division importante de son livre par des notions préliminaires sur la géographie ancienne et par l'indication des sources principales, suivies de la liste des ouvrages modernes, Biographies, Dissertations, Mémoires particuliers, etc., avec l'appréciation de la valeur plus ou moins grande de ces divers documents, dans lesquels on trouvera tous les détails

(1) *Essai sur l'influence des croisades*, traduit de l'allemand de M. Heeren par Charles Villers, ouvrage couronné par l'Institut en 1806. Un vol. in-8°. Paris, 1808.

qu'on peut désirer sur la partie de l'histoire à laquelle ils se rapportent; en sorte qu'à chaque période, le lecteur a sous les yeux la géographie comparée et la bibliographie qui y est relative, accompagnée du précis chronologique des événements. C'est une espèce de tableau synoptique, où les notions les plus importantes et les plus exactes sur les constitutions et sur les révolutions des divers peuples et des différents États sont présentées avec autant de méthode que de clarté; où plusieurs parties difficiles de l'histoire ancienne, assez confuses même dans les grands ouvrages qui ont paru sur cette matière, par exemple, ce qui concerne les colonies grecques, l'histoire des successeurs d'Alexandre, celle des rois parthes, etc, sont traitées avec une supériorité de talent et une profondeur d'érudition très-remarquables.

Il est facile de voir qu'un pareil Traité, fruit des travaux assidus et de la longue expérience d'un homme qui s'est éminemment distingué dans la carrière de l'enseignement, ne peut qu'être extrêmement utile aux jeunes professeurs, et, en général, à toutes les personnes qui veulent consacrer leurs loisirs à l'étude approfondie de l'histoire ancienne. On peut même dire avec vérité que ce Manuel ne convient pas moins à ceux qui savent qu'à ceux qui désirent apprendre, puisqu'il contient tout ce qui doit rester dans la mémoire de l'homme qui a étudié cette partie des connaissances humaines avec le plus

d'application, et que, par conséquent, les uns y trouveront un résumé complet de ce qu'ils ont appris, et les autres le guide le plus capable de les bien diriger dans leurs études.

# PRÉFACE

DE

# L'AUTEUR.

## PREMIÈRE ÉDITION (1799).

En augmentant le nombre déja considérable des Traités élémentaires sur l'histoire ancienne, je me crois d'autant plus obligé de rendre compte du plan que j'ai suivi dans cet ouvrage.

Il fut d'abord destiné à l'usage de mes leçons publiques, et il en est pour ainsi dire le fruit. Je ne crois pas devoir y dire tout ce qu'on sait, ou tout ce qu'on croit savoir sur l'histoire ancienne; car tout ce qui peut avoir quelque importance pour un historien de profession n'appartient pas pour cela aux leçons d'un cours public. Mais je cherche à faire un choix de ce qu'il est nécessaire que mes auditeurs sachent pour se former un ensemble de connaissances historiques. Ce n'est donc pas l'histoire

de tous les peuples qui peut être traitée ici, mais seulement l'histoire de ceux qui se sont distingués par un certain degré de civilisation et de culture politique. Tels sont ceux dont je me suis borné à parler dans ce Traité.

Les objets qui ont principalement attiré mon attention sont la formation des États, les changements opérés dans leurs constitutions, et la direction qu'ils ont imprimée au commerce du monde, la part qu'y a prise chaque nation, et, ce qui y tient de très-près, l'agrandissement des peuples par le moyen de leurs colonies. L'accueil plein d'indulgence que le public a bien voulu faire à l'ouvrage plus considérable, et composé d'après un autre plan, que j'ai publié sur le même sujet, m'en ferait espérer un pareil pour ce nouvel essai, quand bien même l'esprit du siècle n'imposerait pas hautement à un historien la nécessité de donner à ces objets une attention sérieuse. Par la même raison, je ne devais pas me contenter du simple récit des événements particuliers, mais je devais m'imposer l'obligation d'en suivre la marche et l'enchaînement, d'en présenter une esquisse où j'eusse constamment le soin de faire ressortir les principales circonstances qui ont contribué au développement du tout. Sans cela, l'histoire, en général, ne peut être qu'une étude sans intérêt et sans vie, surtout celle des républiques, si nombreuses dans les anciens temps, et constituées de manière que leur histoire est nécessairement celle des partis politiques; problème véritablement le plus difficile à résoudre pour un

historien. Sous le rapport de l'ordre à établir dans les principales parties de ce travail, l'histoire de la Grèce, à cause de la division de ce pays en une multitude d'États, présentait les plus grandes difficultés. Sans doute on se met fort à son aise en se bornant à l'histoire d'Athènes et de Sparte; mais il n'en résulte alors qu'une connaissance très-incomplète du sujet. J'ai tâché de surmonter cette difficulté, en rejetant dans la seconde période tout ce qui concerne les petits États et les colonies, afin de pouvoir, par ce moyen, faire marcher sans interruption l'histoire de la troisième période, qui est la plus importante, et où tout se rattache d'ailleurs aux principaux États. Si cet arrangement ne plaisait pas à quelques personnes qui voudraient prendre mon ouvrage pour base de leurs études, ces notices peuvent fort bien se rattacher au tableau rapide de la géographie qui précède l'exposition historique, et c'est ce que je fais moi-même quelquefois dans mes cours. Je n'ai, au reste, rien à dire sur l'ordre des autres parties. J'ai indiqué les sources dans chaque section de mon livre; les citations de détail n'entraient pas dans mon plan. Si j'ai quelquefois renvoyé le lecteur à mon grand ouvrage dans les deux premières sections, cela n'est arrivé que pour certains points sur lesquels on chercherait en vain des éclaircissements ailleurs.

Je suis persuadé qu'il est indispensable de joindre à l'exposition de l'histoire ancienne des notions sur l'ancienne géographie et l'usage des cartes (1), à moins

(1) Je me suis servi des cartes de Danville.

qu'on ne suppose cette connaissance déja acquise par le lecteur. Au reste, j'ai déclaré dans l'ouvrage même que ce n'est pas un cours complet de cette science, mais simplement un moyen accessoire d'appuyer les connaissances historiques. C'est sous ce point de vue qu'on devra juger les articles de géographie que j'ai insérés dans le cours de l'ouvrage : ils sont ordonnés de manière à embrasser la totalité de l'ancien monde ; de sorte qu'il ne dépend plus que du professeur d'y rattacher un cours plus ou moins complet sur cette science.

Quant à la chronologie, je me suis borné à une seule manière de compter que j'ai prise pour base, c'est-à-dire les années avant et depuis J.-C. : j'espère que mes lecteurs me sauront gré d'avoir préféré cette chronologie, beaucoup plus sûre et plus commode, à celle des années depuis la création du monde, qui est bien moins commode et moins sûre. D'un autre côté, je renonce volontiers d'avance au mérite de ranger dans un ordre chronologique sévère quelques événements particuliers des premiers siècles de l'histoire antérieurs à Cyrus. Au contraire, j'ai souvent mis des nombres ronds à la place des nombres précis qu'on a coutume de trouver dans plusieurs nouveaux abrégés ; cette exactitude rigoureuse des dates est nécessaire, à mon avis, lorsqu'il s'agit d'exposer la suite non interrompue des événements ; mais elle ne l'est pas du tout lorsqu'il n'est question que d'établir des faits isolés.

Les événements de notre temps ont répandu sur

l'histoire ancienne une lumière et un intérêt qu'elle n'avait ni ne pouvait avoir auparavant : l'étude de cette science est, sinon l'unique, au moins le plus sûr moyen d'envisager avec plus de netteté et moins de prévention les grands drames dont nous sommes contemporains. Assurément toute comparaison expresse, avec quelque force que l'occasion de la faire vînt s'offrir à moi, ne pouvait entrer dans mon plau; et si par hasard on trouvait dans plusieurs parties de mon ouvrage, particulièrement dans l'histoire de la république romaine, quelques rapports avec les événements qui se sont passés pendant les dix années dans lesquelles l'ouvrage a paru, je ne crois pas avoir besoin d'excuse pour cela. A quoi sert l'étude de l'histoire, si l'on n'en devient pas meilleur et plus sage, et si la connaissance du passé ne nous apprend pas à mieux apprécier le présent? Si je pouvais y contribuer en quelque chose, et surtout si j'étais assez heureux pour inspirer aux jeunes gens quelque goût pour l'étude approfondie d'une science qui récompense par cet avantage spécial ceux qui la cultivent, ce serait à mes yeux la plus belle récompense de mon travail.

(Voici ce que l'auteur ajoutait dans une seconde Préface, qui se trouve à la tête des trois éditions subséquentes de son ouvrage, dont la dernière (la quatrième) a paru à Gœttingue en 1821.)

La forme extérieure de cet ouvrage est la même que celle de mon *Manuel historique du système*

*politique des États de l'Europe et de leurs colonies*, 1809 et 1811. Mais c'est là le seul rapport que ces deux ouvrages ont entre eux; ou plutôt ils ont été composés d'après des idées entièrement différentes; l'un renferme l'histoire des États particuliers de l'ancien monde, l'autre, l'histoire générale des États modernes et du système de leurs colonies. Chacun d'eux forme par lui-même un tout complet; et je n'ai pas l'intention de remplir la lacune, qui, suivant l'ordre des temps, se trouve entre ces deux ouvrages.

Je regrette que les recherches ingénieuses de M. de Volney sur la chronologie d'Hérodote (1) me soient parvenues trop tard pour les insérer à la place à laquelle elles appartiennent. Cependant je crois que mes lecteurs me sauront gré de leur faire part du résultat de ces recherches dans un appendix. J'en ai retranché non-seulement tout ce qui est étranger au sujet, mais encore tout ce qui n'est pas appuyé sur les données positives du père de l'histoire.

Je ne peux terminer cette préface sans faire remarquer les avantages que tire l'histoire ancienne de la chronologie par *années avant et après J.-C.*, dont l'usage devient de plus en plus général. On a déja souvent remarqué qu'elle offre une plus grande certitude et une plus grande commodité; mais, outre cela, le plus grand

(1) *Chronologie d'Hérodote, conforme à son texte*, par C. F. Volney. Paris, 1809. Voyez le compte que j'en ai rendu dans le journal des savants de Gœttingue en 1810 et 1816.

avantage de l'emploi de cette chronologie est de nous présenter sur-le-champ et avec précision l'intervalle qui nous sépare de chaque événement, ce qui est impossible quand on se sert de toute autre ère, comme les années de la création du monde, les olympiades, les années de la fondation de Rome, etc. Personne, que je sache, n'a encore remarqué l'extrême utilité de cette chronologie pour celui qui enseigne; mais pour la science même, elle est plus grande qu'on ne croit. Et s'il se présente une fois un observateur qui soumette toute l'histoire ancienne à un examen approfondi d'après cette ère, où l'on part d'un point fixe et aussi généralement admis que l'année de la naissance de J.-C., la science toute entière acquerra par là une plus grande consistance; c'est à quoi le beau travail de M. de Volney peut déja contribuer. Car il n'en est pas de cette méthode comme de l'ère par les années depuis la création du monde, où toutes les dates particulières paraissent également certaines et incertaines; ici, au contraire, tout ce qu'il y a de certain dans la chronologie, tout ce qui n'est que vraisemblable, ou qui même est tout-à-fait incertain, se montre comme de soi-même, à mesure que l'on passe des régions les plus claires de l'histoire aux plus obscures. Sans doute qu'alors l'ancienne chronologie par les années depuis la création du monde, où il était impossible d'établir rien de précis, faute de pouvoir s'accorder sur le point de départ, deviendra inutile; mais quel inconvénient y a-t-il à la remplacer par une autre meilleure et plus sûre ?

---

# TABLE

# DES MATIERES

FIN DE LA TABLE.

# MANUEL

DE

# L'HISTOIRE ANCIENNE.

## INTRODUCTION.

I. Les sources de l'histoire ancienne se trouvent soit dans les anciens écrivains, soit dans les monumens de l'antiquité encore existans. Nous indiquerons les premiers à leur place, sous chacune des sections particulières à laquelle ils appartiennent. On trouve une exposition abrégée des anciens monumens considérés comme source de l'histoire dans :

Oberlin, *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ. Argentorati*, 1790.

II. Travaux faits sur l'histoire ancienne en général. 1. Ouvrages étendus. Ils forment en partie une section de l'histoire générale du monde. A cette classe appartiennent :

La traduction allemande de l'*Histoire générale du monde*, publiée en Angleterre par une société de savans, avec les remarques de Siegm. Jac. Baumgarten. Halle, 1746; in-4°. Les dix-huit premières parties contiennent l'histoire ancienne.

*Histoire générale du monde depuis la création jusqu'au temps présent*; par Will. Guthrie, Jean Gray, etc. Les vol.

I—IV appartiennent à l'histoire ancienne (traduite en allemand), enrichie de la suite chronologique des époques, par Ch. G. Heyne; Leipsic, 1766, in-8°. Le travail du traducteur a rendu cet ouvrage très-utile. Quelques parties de l'histoire ancienne ont aussi été traitées dans des ouvrages particuliers; telle est :

L'*Histoire ancienne des Égytiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs;* par Rollin. La dernière édition, Paris, 1824, 12 vol. in-8°, revue par M. Letronne. Cet ouvrage, qui a tant contribué à ranimer l'étude de l'histoire ancienne en France, conserve encore aujourd'hui une réputation méritée. On joint à cet ouvrage l'*Histoire Romaine* du même auteur. *Voy.* ci-dessous.

*Discours sur l'Histoire universelle*, par Jac. Ben. Bossuet. Paris, 1680, 3 vol., et réimprimé ensuite un grand nombre de fois, cet ouvrage étant considéré comme classique en France. Il a été traduit en allemand par Cramer. Leipsic, 1748.

*Élémens de l'Histoire générale*, par l'abbé Millot. Paris, 1772, seq., traduit en allemand par Christiani. Leipsic, 1777. Les deux premières parties contiennent l'histoire ancienne.

*Histoire générale universelle pour les enfans*, par Joh. Matth. Schroeckh. Leipsic, 1779, 6 vol. (en allemand).

*Manuel de l'Histoire générale des peuples de l'antiquité, depuis le commencement des états jusqu'à la fin de la république romaine*, par M. D. G. I. Hübler. Freyberg, 1798—1802. La continuation : *Histoire des Romains sous les empereurs et des autres peuples contemporains jusqu'à la grande migration des peuples du nord*, 1803 (en allemand), trois parties; ouvrage très-utile par l'usage qu'on y a fait de tous les secours qu'on peut se procurer aujourd'hui.

*Histoire générale des peuples*, par H. Luden, 1814, 3 part., et *Histoire générale politique*, par L. Dresch, 1815, 3 part. (en allemand). La première partie de chacun de ces deux ouvrages contient l'histoire ancienne, et fournit de nouvelles vues sur ce sujet.

Il y a des ouvrages qui contiennent des éclaircissemens sur

la civilisation, le gouvernement, et le commerce des anciens peuples, et qui, sans avoir précisément l'histoire ancienne pour objet, ont cependant une étroite liaison avec elle. De ce nombre sont :

*De l'origine des lois, des arts, des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples.* Nouv. éd., par Goguet, Paris, 1778.

*Idées sur la politique, les relations et le commerce des anciens peuples*, par A. H. L. Heeren. Gottingue, 1815, in-8°; et 3e partie, 1821.

2. Par suite des progrès que cette science a faits dans les universités, les Allemands se sont rendu propre le mérite attaché à la composition de Manuels de l'histoire ancienne, fort utiles, et quelquefois excellens. Dans le nombre on compte :

*Essai d'une Histoire générale universelle jusqu'à la découverte de l'Amérique*, par J. Chr. Gatterer. Gottingue, 1792. Les autres manuels que l'auteur avait donnés auparavant sont devenus inutiles par ce dernier fruit plus mûr de ses veilles.

*Instruction succinte pour la connaissance de l'Histoire générale de l'univers et des peuples*, par Ch. Dan. Beck. Leipsic, 1798. La première partie, qui appartient à notre sujet, va jusqu'à l'année 843 de J.-C. Ce traité est orné en même temps d'une littérature si riche, qu'il peut tenir lieu d'un ouvrage spécial sur cet objet.

*Manuel de l'Histoire ancienne depuis la création du monde jusqu'à la grande migration des peuples*, par J. A Remer. Brunswick, 1802.

*Traité élémentaire de l'Histoire universelle*, par J. M. Schroeck, 1774; nouv. édit., 1795.

*Manuel de l'Histoire ancienne, avec un précis sur la cosmologie des anciens*, par G. G. Bredow. Altona, 1799, in-8°.

3. Parmi les secours nécessaires pour l'étude de l'histoire, on compte avec raison les tables synchronistiques. Au lieu de celles de Schrader et de Berger, les plus perfectionnées sont aujourd'hui :

*Tables synchronistiques pour l'Histoire des peuples, principalement d'après l'Histoire universelle de Gatterer*, par D. G. J. Hübler, deux livraisons, seconde édit., 1799 et 1804.

---

1. L'histoire politique a pour objet le récit des destinées des états, eu égard à leurs relations tant intérieures qu'extérieures. Sous le premier point de vue (celui de leurs relations intérieures), la description des constitutions est une partie importante de l'histoire politique; sous le second point de vue, elle embrasse non-seulement le récit des guerres, mais aussi le détail des rapports de commerce et d'amitié où les états se sont trouvés les uns à l'égard des autres.

Détermination du rapport entre *l'Histoire universelle* (histoire générale de l'espèce humaine) et l'*Histoire politique* ou histoire des états, considérée comme une division de la première : rapport de cette dernière à l'histoire de la civilisation (histoire de l'humanité); celle-ci ayant pour objet l'histoire des hommes envisagés comme hommes, sans autre rapport avec l'histoire politique.

2. On divise ordinairement l'histoire politique en trois parties : *histoire ancienne*, *histoire du moyen âge*, et *histoire moderne;* la première s'étend jusqu'à la destruction de l'empire romain, en occident, vers la fin du cinquième siècle de l'ère vulgaire; la seconde jusqu'à la découverte de l'Amérique et de la route par mer aux Indes orientales, vers la fin du 15e siècle; la troisième depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Légitimité de cette division d'après le caractère des événe-

mens qui font époque. Comment, par cette raison, la division en histoire, avant et après J.-C., serait peu convenable.

3. L'histoire politique, d'après la définition donnée plus haut, ne commence qu'à l'époque où les états se font remarquer. Tout ce que les traditions ont pu nous apprendre de relatif à notre espèce, dans les temps antérieurs sur quelques hommes isolés ou réunis en tribus, sur leurs migrations, leurs alliances, ou leurs inventions, n'appartient point à notre sujet, mais à l'histoire générale des peuples.

On sait qu'il y a, dans les livres sacrés des Hébreux, une foule de traditions sur les premières destinées de la race humaine, dont on avait coutume de faire, auparavant, une période de l'histoire, sous le nom de temps antérieurs au déluge; il est facile de voir, par ce qui précède, pourquoi cette période ne se trouve point ici, malgré la grande importance que ces traditions peuvent avoir pour l'histoire des premiers temps de la race humaine et de la civilisation.

4. Les sources de l'histoire sont principalement de deux espèces; les traditions orales, et les documens écrits de tout genre : c'est ordinairement avec les traditions orales que commence l'histoire de chaque nation; et elles en sont l'unique source, aussi long-temps que l'écriture chez un peuple, ou n'est point connue, ou n'est que très-rarement mise en usage.

5. On comprend, sous le nom de *tradition* ou de *mythologie*, tout l'ensemble des traditions orales qui se sont conservées chez un peuple. Et il n'y en a point qui, dans la première période de son existence, n'ait eu quelque tradition ou mythologie de cette espèce.

Mais elle ne comprend aucun récit historique proprement dit : c'est plutôt la totalité des documens qui ont paru importans aux hommes de ces temps reculés, et dont ils ont voulu conserver et propager la connaissance.

La mythologie d'un peuple se compose donc toujours d'élémens très-hétérogènes; car, indépendamment des récits historiques de différens genres, on y trouve conservées les idées dominantes à cette époque sur la Divinité et sur son culte, avec un bon nombre d'observations astronomiques, morales, et des résultats de l'expérience. Mais tout cela s'y montre ordinairement sous le voile de l'histoire, parce que l'homme, n'ayant point encore l'habitude de rien concevoir d'une manière abstraite, devait nécessairement se représenter tout sous des images sensibles. Ainsi, autant les efforts de ceux qui croient pouvoir trouver, dans la mythologie d'un peuple, un tout lié et suivi, ou un système de science de quelque genre que ce soit, sont inutiles, parce qu'ils n'envisagent qu'une partie de la question; autant il est difficile, d'un autre côté, de distinguer ce qui est purement historique d'avec ce qui ne l'est pas. L'emploi de la mythologie, dans l'histoire, exige donc beaucoup de critique et une connaissance exacte de l'antiquité.

Heyne est le premier, dans ses travaux sur Virgile et sur d'autres poètes, aussi-bien que dans son édition de la bibliothèque d'Apollodore, et dans plusieurs dissertations insérées dans les Mémoires de la société des sciences de Gottingue, qui a répandu ces notions plus exactes, qui sont comme la clef de la haute antiquité. C'est principalement aux travaux de ce savant que les Allemands sont redevables de leur supériorité sur les autres nations dans la connaissance approfondie de l'archéologie.

6. Ordinairement c'est la poésie qui, chez de pareils peuples, supplée jusqu'à un certain point au défaut de

l'écriture, parce que, dans son origine, elle n'est autre chose qu'un langage entièrement composé d'expressions figurées, et doit naître comme d'elle-même, parmi des hommes qui ont coutume de se représenter tout sous des images sensibles. L'objet de la poésie chez chaque peuple, dans la première période de son existence, n'est et ne peut être autre chose que sa mythologie : et, comme les élémens en sont très-divers, ils ont dû dès-lors donner naissance aux différens genres de poésie, tels que le genre lyrique, le didactique, l'épique; ce dernier, comme comprenant la chanson historique et l'épopée, mérite spécialement l'attention de l'historien.

Les fables ont été souvent copiées et recueillies des écrits des poètes dans les temps postérieurs, par des grammairiens comme Apollodore, etc. Mais cela ne peut avoir aucune influence sur leur caractère primitif.

7. La seconde source pour l'histoire, beaucoup plus riche et plus importante, consiste dans les monumens écrits de toute espèce. On peut les ranger, suivant l'ordre des temps où ils ont pris naissance, 1° en inscriptions sur les monumens publics, en y comprenant les médailles, qui sont d'une époque postérieure; 2° en annales, chroniques, etc., où les événemens sont marqués suivant l'ordre des temps; 3° en ouvrages qui contiennent les documens et pièces officielles pour servir à l'histoire.

8. Les plus anciens documens écrits sont incontestablement les inscriptions placées sur les monumens publics à l'époque où, pour éterniser la mémoire de certains faits, on se contentait d'élever une simple pierre, où même on se servait d'un rocher naturel. L'art les

façonna bientôt en colonnes monumentales, en pyramides, en obélisques, du moment où le goût des peuples, par l'effet des circonstances locales, eût reçu une direction déterminée, et où l'architecture commença à naître et à se perfectionner parmi eux. La nécessité même devait introduire l'usage de couvrir ces monumens d'inscriptions qui continssent les traditions des événemens dont on voulait conserver le souvenir; et les plus anciens, ceux de l'Égypte en particulier, sont, sans aucun doute, de cette espèce. Mais l'usage de mettre des inscriptions s'est conservé chez des peuples plus récens, et particulièrement chez les Grecs et chez les Romains, où elles sont beaucoup plus nombreuses que chez les modernes, quoique, parmi la foule de celles qui existent maintenant, le nombre de celles qui sont importantes pour l'histoire soit proportionnellement beaucoup moins grand.

L'écriture dont on se servait pour cela était ou des figures symboliques (les hiéroglyphes; *voy.* ci-dessous l'article des Égyptiens), ou les caractères alphabétiques; l'invention et la propagation en ont été attribuées communément aux Phéniciens; mais, à en juger par la figure cunéiforme des lettres, elle paraît avoir été en usage dans l'intérieur de l'Asie, sans qu'ils y aient eu aucune part.

Les recueils généraux d'inscriptions sont :

L. Ant. Muratori *Novus thesaurus veterum inscriptionum. Mediolani*, 1739, *seq.*, 4 *vol. in-fol.*, avec Seb. Donati *supplementa. Luccæ*, 1764.

J. Gruteri *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani*, *cura* I. G. Grævii, *Amstel*, 1707, 2 vol. in-fol.

Parmi les inscriptions isolées, *la Chronique de Paros* ou *les marbres d'Oxford* (*marmora Oxoniensa*, *Arundeliana*), publiée par Selden, en 1629, et par Prideaux, en 1676, est

surtout importante pour l'histoire générale. La meilleure édition est celle de Rich. Chandler. Oxford, 1763, in-fol. Une édition utile et portative est celle de Wagner. Gotttingue, 1790, in-8°, où le texte grec est accompagné d'une traduction allemande et d'éclaircissemens.

9. Les médailles peuvent également être considérées comme une source pour l'histoire ancienne, parce qu'elles fournissent des éclaircissemens pour la généalogie et la chronologie, en même temps qu'elles servent à mieux disposer et classer les événemens connus. Leur importance se fait particulièrement sentir dans ces périodes de l'histoire où la perte des écrivains originaux nous réduit à n'employer que des fragmens historiques. On peut consulter sur cette matière :

Ez. Spanhemii *Dissertatio de usu et præstantia numismatum, Londini*, 1707—1709, 2 *vol. in-fol.* Mais l'ouvrage capital sur la science des médailles est aujourd'hui :

Eckhel, *De doctrina nummorum veterum, Viennæ*, 1792 *à* 1798, 8 vol. in-4°. Il y a un abrégé de ce même ouvrage en allemand :

*Eckhel Kurzgefasse anfangsgründe der alten numismatik, Wien*, 1787, *in*-8°; — et comme secours très-utile.

J. C. Rasche, *Lexicon universæ rei nummariæ veterum*, 1785, seq. 5 vol. in-8°.

10. Les chroniques et les annales forment la seconde classe principale des monumens écrits. Elles supposent l'invention de l'écriture et l'usage des matières propres à la recevoir, et par conséquent sont certainement d'une date plus récente que les simples inscriptions. Néanmoins elles se rencontrent déjà dans la première période de l'histoire des nations, et fournissent ordinaire-

ment aux écrivains postérieurs dans les annales (ou chroniques d'état), composées par ordre de l'autorité publique, les matériaux de leurs ouvrages. Chez beaucoup de peuples, et particulièrement chez presque tous les peuples orientaux, cette manière d'écrire l'histoire dans de semblables chroniques s'est conservée.

11. La troisième classe principale des écrits historiques se compose des ouvrages *pragmatiques* ou *philosophiques*, qui se distinguent des simples annales, en ce qu'il ne comprennent pas seulement l'exposition chronologique des événements isolés, mais en présentent aussi le développement et l'enchaînement.

Quelques peuples modernes, et, parmi les anciens, autant que nous pouvons le savoir, les Grecs et les Romains seulement, ont connu ce genre d'histoire; il a pour fondement, 1°. la constitution; plus tout est abandonné aux volontés et aux caprices, soit d'un seul, soit de plusieurs, plus le lien rationnel et intime qui sert à enchaîner les événemens disparaît. De là vient que ce genre d'histoire n'est traité avec succès que dans les gouvernemens libres, et manque entièrement dans les gouvernemens despotiques; 2° le degré de civilisation d'un peuple : car l'enchaînement et l'observation de la connexion des faits suppose un certain degré de culture philosophique.

12. Puisque tous les événemens peuvent être déterminés par le temps et le lieu où ils se sont passés, il en résulte que la géographie et la chronologie sont deux sciences auxiliaires pour l'histoire en général, et particulièrement pour l'histoire ancienne. Cependant elles ne contribuent point à faire connaître les faits dans toute leur étendue et dans tous leurs détails, mais seulement à leur classification et à leur détermination rela-

tivement aux temps et aux lieux. Par conséquent une chronologie exacte n'est pas moins nécessaire pour l'histoire ancienne qu'une description géographique suivie des pays qui ont été le théâtre des principaux événemens.

13. Il n'y avait dans l'antiquité aucune manière générale de fixer les dates, mais chaque peuple et chaque état avait son *ère* particulière. Cependant on a besoin d'une ère commune pour l'exposition de l'histoire ancienne, et pour pouvoir établir les synchronismes. On peut pour cela compter par les années de la création du monde, ou par les années avant et après la naissance de Jésus-Christ. Cette dernière manière de compter a, sur la première, l'avantage non-seulement d'une plus grande certitude, mais aussi d'un usage beaucoup plus commode.

Parmi les ères particulières les plus connues sont celles des Grecs par *olympiades*, et celles des Romains par années, depuis la fondation de Rome : elles commencent, la première à l'an 776 avant J.-C., et la seconde à l'année 753, selon Varron, ou 752, selon Caton. — L'ère des Séleucides, dans le royaume de Syrie, commence à l'année 312 avant J.-C.; celle de Nabonassar à l'année 747 avant J.-C.; d'autres encore sont fondées sur des observations que Ptolémée nous a conservées, et que Jos. Scaliger nous a fait connaître dans son ouvrage intitulé : *Doctrina temporum*.

La chronologie forme une science à part, dont le meilleur guide est :

J. C. Gatterer, *Abrégé de chronologie*; Gottingue, 1777 (en allemand). Nous avons depuis peu une excellente critique des ères anciennes dans l'ouvrage intitulé : *Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens*, par Ideler. Berlin, 1806 (en allemand).

*Introduction à la chronologie de l'histoire*, par D. H. Hegewisch, 1811 (en allemand). Ouvrage très-utile comme manuel.

14. Dans la géographie ancienne il faut soigneusement distinguer la géographie fabuleuse de la véritable. C'est de cette dernière seule, considérée comme science auxiliaire de l'histoire, qu'on peut attendre d'une part des renseignemens généraux sur la nature physique du sol, et sur ce qu'il y a de plus remarquable dans chaque contrée, et, de l'autre, des détails sur les divisions politiques et sur les principales villes, et non point une sèche nomenclature des lieux.

La géographie fabuleuse forme une partie de la mythologie de chaque peuple : elle diffère, de l'un à l'autre, en raison de leurs idées primitives sur la figure et la constitution de la terre. La véritable géographie se forme peu-à-peu à mesure que la culture fait des progrès et agrandit son horizon. — Nécessité de traiter historiquement cette science, à cause des changemens multipliés auxquels la division et la forme des contrées des différens pays de l'ancien monde ont été assujetties à leurs différentes périodes.

Christoph. Cellarii *Notitia orbis antiqui. Lips.* 1701—1706, 2 *vol. in-4°, cum observat.* J. C. Schwarzii. *Lips.*, 1771, *et iterum* 1773. Cet ouvrage a été long-temps le seul et est encore le plus nécessaire pour l'ancienne géographie.

*Géographie des Grecs et des Romains*, par K. Mannert. Nuremberg, 1788—1802, 6 parties in-8°. Il manque encore, pour compléter cet excellent travail de critique historique, la Grèce, l'Italie et l'Afrique.

*Géographie des Grecs et des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à Ptolémée*, par Fr.-Aug. Ukert (en allemand); la première section, première partie, contient la partie historique; la seconde section, la partie mathématique. Weimar, 1816, avec cartes.

*Géographie des Grecs analysée*, par Gosselin. Paris, 1790, in-4°. Analyse du système de géographie mathématique des Grecs, en partie continué dans l'ouvrage suivant :

*Recherches sur la géographie des anciens*, par le même. Paris, an VI; vol. I, II.

*Geographical system of Herodotus by* J. Rennel, *Lond.*, 1800, in-4°. Ces deux derniers ouvrages ont été reproduits en allemand par extrait, avec des remarques sous le titre de :

*Recherches sur quelques objets d'histoire ancienne, de géographie et de chronologie*, par G. G. Bredow. Altona, 1800. Nous devons à Danville les meilleures cartes pour la géographie ancienne :

*Atlas orbis antiqui*, 12 feuilles in-fol. Il faut y joindre :

*Manuel de géographie ancienne de Danville, nouvellement retravaillé*, par Hummel, Bruns, Stroth, Heeren, etc. Nuremberg, 1781 (en allemand); 3 parties. Cependant il nous manque encore un bon abrégé de la géographie ancienne en un volume.

15. L'histoire ancienne peut se traiter suivant la méthode *ethnographique*, qui consiste à présenter l'histoire des peuples et des états isolés; ou suivant la méthode *synchronistique*, c'est-à-dire rapportée à certaines périodes communes : les deux méthodes ont leur avantages et leurs inconvéniens; toutes deux peuvent cependant s'unir jusqu'à un certain point, et c'est ce qu'il y a de mieux approprié à l'exposition des faits. C'est d'après cette manière de voir que nous établirons les divisions suivantes.

*Première section.* — Histoire des anciens états ou empires d'Asie et d'Afrique avant Cyrus, ou l'origine de la monarchie persane, vers l'an 660 avant J.-C. Elle ne se compose guère que de fragmens détachés.

*Seconde section.* — Histoire de la monarchie persane depuis l'an 560—330 avant J.-C.

*Troisième section.* — Histoire des états de la Grèce, tant dans l'intérieur qu'au dehors, jusqu'au règne d'Alexandre, ou l'an 336 avant J.-C.

*Quatrième section.* — Histoire de la monarchie macédonienne et des royaumes qui se sont formés de son démembrement jusqu'à leur destruction par les Romains.

*Cinquième section.* — Histoire romaine, tant de la république que de la monarchie, jusqu'à sa destruction dans l'occident, l'an 476 avant J.-C.

# PREMIÈRE SECTION.

FRAGMENS DE L'HISTOIRE DES ANCIENS ÉTATS ET EMPIRES D'ASIE ET D'AFRIQUE AVANT CYRUS, OU LA FONDATION DE LA MONARCHIE PERSANE.

## I. PEUPLES D'ASIE.

### *Notions géographiques générales sur l'Asie* (1).

1. Étendue et situation de cette partie du monde. — L'Asie est la partie du monde la plus considérable par son étendue, et la plus favorisée de la nature par sa situation. Sa superficie comprend 700,000 milles carrés, au lieu que l'Afrique n'en forme que 530,000, et que l'Europe n'a tout au plus que 160,000 milles carrés. L'Asie embrasse, dans sa partie septentrionale, une portion considérable de la zône tempérée.

(1) Comparez l'Introduction de mon ouvrage intitulé : *Idées sur la politique et le commerce des anciens peuples*, t. I, p. 1.

Comparaison, sous ce rapport, de l'Asie avec d'autres parties du monde, et particulièrement avec l'Afrique. — Avantages qu'elle a sur celle-ci par la forme de ses côtes, qui sont comme découpées. — Iles fertiles dont elle est environnée, ses golfes nombreux et profonds, ses grands fleuves, déserts de sable en petit nombre dans son intérieur.

2. Constitution physique de ce pays, et sa division réglée sur le cours des grandes chaînes de montagnes et des grands fleuves.

Deux principales chaînes de montagnes de l'ouest à l'est. L'Altai (sans nom dans l'antiquité) au nord; le Taurus au sud. Le Caucase, rameau de ces deux chaînes entre la mer Noire et la mer Caspienne. L'Imaüs, le long du désert de sable riche en or (le désert de Cobi); le Paropamisus, au septentrion de l'Inde; l'Ural (sans nom propre dans l'antiquité). —Quatre des principaux fleuves de l'Asie, qui coulent du nord au sud, sont dignes de remarque pour l'histoire ancienne: l'Euphrate et le Tigre, qui se jettent dans le golfe Persique; l'Indus et le Gange, qui se jettent dans la mer des Indes; deux autres, l'Oxus (le Gihon) et l'Iaxarte (le Sirr), coulent de l'est à l'ouest et se jettent dans la mer Caspienne (mais maintenant dans le lac Aral).

3. C'est sur cela qu'était fondée la division de l'Asie en Asie septentrionale, le pays au nord de l'Altai; Asie du milieu, le pays entre l'Altai et le Taurus; et Asie méridionale, le pays au sud du Taurus.

4. Asie septentrionale entre le 70ᵉ et 50ᵉ de lat. n. (la Russie asiatique, la Sibérie); cette partie de l'Asie était, à la vérité, peu connue dans l'antiquité, mais non tout-à-fait inconnue. — Les renseignemens qu'on trouve à cet égard dans Hérodote sont obscurs, mais vrais dans quelques parties.

5. Asie du milieu, le pays situé entre les 50 et 40e de lat. nord, *Scythia Sarmatia* et *Asiatica* (la grande Tartarie et le Mogol); en grande partie un immense désert sans culture et sans bois, propre seulement aux pâturages. — Ses habitans, peuples pasteurs ou nomades, sans ville et presque sans habitations fixes, ne connaissent point d'autres liens politiques que le simple gouvernement des tribus.

Manière de vivre et caractère particulier des peuples nomades; influence remarquable qu'ils ont eue, comme conquérans, sur l'histoire politique. — Si l'on doit croire au progrès continu des sociétés humaines dans la civilisation, lorsqu'on voit que peut-être la moitié de la race humaine reste encore et doit toujours rester, d'après la constitution des pays qu'elle habite, dans l'état nomade?

6. Asie méridionale, les pays situés depuis le 40e degré de lat. nord jusque près de l'équateur. — Entière différence entre ces contrées et celles de l'Asie moyenne. Avantages du sol et du climat pour l'agriculture; richesse, excellence et variété des productions de cette contrée comparée au reste des pays de la terre; c'est à ces avantages que sont dus : 1° la réunion de ses habitans dans des demeures fixes et leurs associations politiques dès les temps les plus reculés; 2° la possession du principal commerce du monde, depuis les temps les plus anciens, jusqu'à la découverte de l'Amérique.

Idées sur l'origine des associations politiques. — Si, d'après les idées qu'on s'en forme communément, l'agriculture et la propriété ont suffi seules pour les faire naître et les maintenir; ou si la religion (c'est-à-dire le culte commun d'une divinité

considérée comme une divinité nationale (*communia sacra*), n'a point été le lien spécial qui a formé les plus anciens états du monde. Une caste de prêtres y paraît ordinairement comme caste dominante; explication de ce phénomène. — Idées sur les premières relations commerciales du monde; particulièrement avec l'orient, avant que la découverte de l'Amérique, et de la route par mer aux Indes orientales, eût changé le commerce de terre en commerce maritime. — Remarques sur la route qu'il suivait dans ce temps-là à travers l'Asie. — Entrepôts naturels dans l'intérieur des terres près des grands fleuves; sur l'Oxus, dans la Bactriane et la Sogdiane (Samarcande); sur l'Euphrate et le Tigre, dans la Babylonie. — Entrepôts naturels sur les côtes. — Suite de villes commerçantes grecques et phéniciennes, le long des côtes de l'Asie mineure et de la Phénicie.

7. Division des pays de l'Asie méridionale. 1. Asie méridionale-occidentale, depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Indus; 2. Asie méridionale-orientale depuis l'Indus jusqu'à l'Océan oriental.

A. L'Asie méridionale-occidentale se subdivise en régions situées : 1. en deçà de l'Euphrate; 2. entre l'Euphrate et le Tigre; 3. entre le Tigre et l'Indus.

1. Pays en-deçà de l'Euphrate.

*a*. La presqu'île de l'Asie antérieure ou Asie mineure (la Natolie). Principaux fleuves : l'*Halys* et le *Sangar*. Trois pays situés à l'ouest : la *Mysie*, la *Lydie*, la *Carie*. Villes grecques le long de la côte : *Phocée*, *Ephèse*, *Milet*, *Smyrne*, *Halicarnasse*, etc. Dans l'intérieur, les villes de *Sardes* en Lydie, et de *Pergame* en Mysie.

Trois pays situés au midi : la *Lycie*, la *Pamphilie* et la *Cilicie*, dont *Tharse* est la capitale.

Trois au nord : la *Bithynie*, la *Paphlagonie*, le *Pont*,

avec les villes grecques maritimes d'*Héraclée*, d'*Amisus* et de *Sinope*.

Deux au milieu : la *Phrygie* et la *Galatie*, avec les villes capitales de *Gordium* et *Célènes*; la *Cappadoce* et la ville de *Mazaca*.

*b*. Iles le long des côtes de l'Asie mineure : *Lesbos* et la ville de *Mitylène*; *Chios*, *Samos*, *Cos*, *Rhodes*, avec des villes de même nom.

*c*. La *Syrie*, la *Phénicie* et la *Palestine*. 1. La *Syrie*, proprement dite. Villes principales : *Damas*, *Emèse*, *Héliopolis* (Baalbeck), *Palmyre* dans le désert. 2. La *Phénicie*, pays de montagnes le long de la côte. Montagnes : le *Liban* et l'*Antiliban*. Villes principales : *Tyr* dans une île, en face de l'ancienne Tyr sur la terre ferme ; *Sidon*, *Byblus*, *Béryte*, *Tripoli*, *Aradus*. 3. La *Palestine*. Montagnes : le *Carmel*, le *Tabor*. Fleuve : le *Jourdain*, qui se jette dans la mer Morte. Partage de ce pays, d'abord entre les douze tribus ; divisé dans la suite en *Judée*, dont *Jérusalem* était la capitale ; État de *Samarie*, avec les villes de *Samarie* et de *Sichem*, et *Galilée*.

*d*. La *Péninsule d'Arabie*. Ce pays renferme d'immenses déserts de sable et est presque entièrement habité par des peuples nomades ; mais ses côtes occidentales et orientales lui donnent une grande importance pour le commerce. Au nord, l'*Arabie Pétrée*, ainsi appelée d'un lieu nommé *Pétra*. Dans le milieu, le désert d'Arabie. Au midi, l'*Arabie-Heureuse*; riche de ses propres productions, puisqu'elle est le pays natal de toutes les espèces de parfums, surtout de l'encens ; en outre le plus ancien entrepôt des marchandises de l'Inde. Villes principales : *Mariaba*, *Aden*, etc., sur la côte occidentale : la ville commerçante de *Gera*, et en

face les îles de *Tylus* et d'*Aradus* ( les îles Baharein ), entrepôts des marchandises de l'Arabie, aussi bien que de l'Inde, et particulièrement de la canelle de *Trapobane* (Ceylan).

2. Pays entre l'*Euphrate* et le *Tigre*.

*a*. La *Mésopotamie*, pays de pâturages, sec et aride, habité seulement par des hordes nomades. Villes sur l'Euphrate : *Tapsaque*, *Circesium*, *Cunaxa*. Au nord, *Zoba* ou *Nisibis*.

*b*. L'*Arménie*, au nord de la Mésopotamie, pays de montagnes, mais sans villes; quelques villages seulement. Fleuves : le *Cyrus* et l'*Araxe*, qui se jettent dans la mer Caspienne, et le *Phase* dans la mer Noire.

*c*. La *Babylonie*, partie méridionale de la Mésopotamie, dont elle est séparée par la muraille médique. Plaine fertile, et qui dut autrefois à une culture très-perfectionnée, à ses canaux, à ses digues, à ses lacs et à sa situation, d'être le pays le plus commerçant et le plus riche de l'intérieur de l'Asie. Villes : *Babylone* sur l'Euphrate, *Borsippe*.

Jusqu'à quel point les récits d'Hérodote, témoin oculaire, sur la grandeur et la magnificence de Babylone, sont-ils exagérés? — Comment les lieux où résidait la cour des peuples nomades conquérans ont donné naissance aux grandes villes d'Asie.

3. Pays entre le *Tigre* et l'*Indus*.

*a*. L'*Assyrie* on la région *Adiabène;* pays de pâturages. Villes : *Ninive* (Ninus), *Arbèle*.

Le nom d'*Assyrie* est souvent pris par les Grecs dans un sens plus étendu, et comprend la Mésopotamie et la Babylo-

nie; quelquefois même on confond aussi la *Syrie* sous ce nom.

*b.* La *Susiane*, pays fertile avec la ville de *Suze* sur le fleuve *Choaspe* ou *Uléus* (Ulai), l'une des résidences des rois de Perse.

*c.* La *Perse*, au nord; pays sauvage et plein de montagnes; plaine fertile dans le milieu; au midi, pays sablonneux. Fleuves: le *Cyrus*, l'*Araxe*. Villes: *Persépolis* ou *Pasargade*, palais et lieu de sépulture des rois de Perse.

Le nom de *Perse* doit pareillement se prendre dans un sens plus étendu, tant dans la géographie ancienne que dans la moderne, et embrasse alors la réunion de tous les pays entre le Tigre et l'Indus, à l'exception de l'Assyrie. Il comprend trois pays au midi: la *Perse* proprement dite, la *Carmanie*, la *Gédrosie;* trois pays intermédiaires, la *Médie*, l'*Aria*, l'*Arachosie;* et trois au nord, la *Parthie* et l'*Hyrcanie*, la *Bactriane*, la *Sogdiane*.

*d.* La *Carmanie*, en grande partie désert de sable le long du golfe Persique et de la mer des Indes. Villes: *Carmana*, *Harmozia*.

*e.* La *Gédrosie*, pays de côtes entre la Carmanie et l'Inde; désert de sable le long de la mer des Indes; montagnes au nord: lieu habité, *Pura*.

*f.* La *Médie*, au-dessus de la Perse; grand et fertile pays, montagneux vers le nord. Fleuves: l'*Araxe*, le *Cyrus*, le *Mardus*. Villes: *Ecbatane*, *Rages*. La partie de ce pays, vers le nord, s'appelait aussi *Atropatène* (Aderbitschan) ou *petite Médie*.

*g.* L'*Aria*, plaine propre aux pâturages, avec un lac et un fleuve nommé *Arius*, et une ville nommée *Aria* ou *Artacoana*.

*h.* L'*Arachosie*, pays riche et fertile sur les frontières de l'Inde; le *Paropamisus*, chaîne de montagnes, borne ce pays vers le nord. Villes : *Arachotus* et *Prophthasia*. Le pays de montagnes qui en est voisin (maintenant le Caboul et le Candahar), quoique appartenant proprement à l'Inde, est néanmoins souvent considéré comme faisant partie de la Perse, sous le nom de *Paropamisus*, parce qu'il était dépendant de la domination persane.

*i.* La *Parthie* et l'*Hyrcanie*, pays sauvages et montagneux au nord de la Médie, mais pleins de vallées fertiles; avant et pendant la domination persane, pays peu connus, peu considérés, et sans villes. Ce ne fut que plus tard que le peuple qui habite le premier de ces pays, devint à son tour un peuple dominateur.

*k.* La *Bactriane*, pays sur le bord méridional de l'*Oxus*, riche par ses propres produits et l'un des plus anciens pays commerçans de l'Asie. Villes : *Bactres* et *Zarispe*.

La Bactriane, sur les frontières de l'Inde, du Petit-Thibet et de la petite-Bucharie (l'Inde septentrionale selon Hérodote et Ctésias), et le désert de Cobi (le désert de sable d'or d'Hérodote), par où l'on passe pour aller à la Chine, est destinée, par la nature même de sa situation géographique, à être l'un des premiers entrepôts des marchandises de l'Asie méridionale; et plus on approfondit l'histoire ancienne de cette contrée, plus on reconnaît qu'elle doit avoir été, avec Babylone, l'un des principaux centres du commerce des nations, et par conséquent de la renaissance de la civilisation.

*l.* La *Sogdiane*, contrée située entre l'Oxus supérieur et l'Iaxarte supérieur, qui la sépare de l'Asie du milieu (partie de la grande Bucharie). Même constitution et

mêmes avantages que la Bactriane, qui en est voisine. Ville principale : *Maracanda* (Samarcande).

B. L'Asie méridionale-orientale, ou l'Asie au-delà de l'Indus : l'histoire n'en fait mention qu'à une époque postérieure à celle qui va nous occuper. Voyez ci-dessous la 5<sup>e</sup> section.

# NOTIONS PRÉLIMINAIRES

## *Sur l'Histoire et la Constitution des grands Empires d'Asie.*

---

1. L'Asie, dans les plus anciens temps, aussi bien qu'à présent, renfermait dans son sein des empires d'une immense étendue, qui, par cela même, autant que par leur constitution, différaient beaucoup des États civilisés de l'Europe. Les gouvernemens changeaient souvent; mais leur forme restait la même. Il faut donc qu'il ait existé des causes profondes, dont l'action, continuée au milieu des changemens fréquens, contribuait sans cesse à donner aux empires d'Asie la même organisation qu'avaient eue ceux qui les avaient précédés.

2. Les grandes révolutions de ce pays (à l'exception de celle qui fut faite par Alexandre) furent toutes l'ouvrage des nombreux et puissans peuples nomades qui en habitaient la plus grande partie. Poussés par le

hasard des circonstances, ou par la nécessité, ils abandonnaient leurs demeures et fondaient de nouveaux empires, subjuguant et opprimant les contrées fertiles et cultivées de l'Asie méridionale, jusqu'à ce qu'énervés par le luxe et la mollesse de leur nouveau genre de vie, ils fussent subjugués à leur tour de la même manière.

3. Cette considération, sur leur commune origine, sert à expliquer la grande étendue, l'accroissement rapide, et la courte durée de ces empires.

4. Voilà aussi pourquoi leur constitution intérieure a dû être dès-lors toujours la même; et la renaissance continuelle du despotisme s'explique tant par le droit de conquête que par la grande étendue de l'empire, qui rendait nécessaire un gouvernement de Satrapes.

5. Outre cela, la polygamie, introduite chez tous les grands peuples d'Asie, mit le désordre dans la constitution de la famille, et rendit impossible l'établissement d'une bonne administration publique, parce qu'en substituant le despote domestique au père de famille, elle fonde le despotisme sur les habitudes même de la vie privée.

Il est nécessaire, pour ne pas être dupe des mots, de bien déterminer les idées de *despotisme* et de *gouvernement despotique*. Il faut en conséquence admettre, en théorie, trois espèces de gouvernemens essentiellement différens. 1. Le *gouvernement despotique*, dans lequel les membres de l'État ne sont assurés ni de la jouissance de leurs droits, comme hommes (la liberté personnelle et la sûreté des propriétés), ni de leurs droits de citoyens (la part active au pouvoir législatif). Un pareil gouvernement peut exister par la contrainte, et jamais être fondé sur les lois. 2. L'*autocratie*, ou le gou-

vernement d'un seul, sous lequel les sujets jouissent de la plénitude de leurs droits comme hommes, mais non comme citoyens. Il consiste dans la réunion du pouvoir législatif et exécutif dans la personne du souverain. La forme de ce gouvernement peut être ou monarchique, ou aristocratique (monarchie pure et aristocratie pure). Un pareil gouvernement, peut, à la vérité, s'établir par l'usurpation : mais il peut aussi exister par droit desuccession, ou par une transaction volontaire, et alors être légitime. 3. Le *gouvernement républicain*, où les membres de l'État jouissent de leurs droits comme hommes et comme citoyens : il suppose par conséquent la séparation du pouvoir législatif d'avec le pouvoir exécutif, et peut être monarchique ou aristocratique (monarchie et aristocratie tempérée ). — Jusqu'à quel point la démocratie, proprement dite, peut être considérée comme une forme de gouvernement, et faire partie de celles dont on vient de parler. — Éclaircissemens sur les gouvernemens despotiques des empires d'Asie, et sur les tentatives que l'on a faites pour les modérer par la religion et par les institutions religieuses.

6. Circonstances générales du progrès insensible qu'ont suivi dans leur formation tous les empires fondés par des conquérans nomades. *a.* D'abord simple occupation des pays plus riches, ou levée de tributs; *b.* prolongation de la durée du gouvernement établi sous les peuples vaincus ou tributaires; *c.* passage insensible à des habitations plus fixes; établissement des villes et adoption des mœurs et de la culture des peuples vaincus; *d.* division des provinces sur laquelle est fondé le gouvernement des Satrapes; *e.* révolte des Satrapes, et, par ce moyen, acheminement à une décadence intérieure; *f.* elle est encore accélérée par la mollesse et l'indolence inévitable des souverains, et par un gouvernement de sérail; *g.* il ne faut plus

qu'un choc violent du dehors pour renverser ou pour dissoudre complétement l'empire.

---

# FRAGMENS

## *De l'Histoire des anciens Empires d'Asie avant Cyrus.*

---

Sources et critique de cette partie de l'histoire. 1. Les écrivains juifs, particulièrement les livres des rois, la chronique, les prophètes et les règlemens de Moïse. 2. Les écrivains grecs, *Hérodote, Ctésias*, et *Diodore;* les auteurs de chroniques plus récens, comme *Syncellus*, *Eusèbe*, *Ptolémée*. 3. L'écrivain indigène *Bérose*. — Pourquoi il est inutile de vouloir ramener à un même ensemble les traditions de ces écrivains si différens par les temps et les lieux où ils ont vécu, ainsi qu'ont cherché à le faire des écrivains français comme *Fréret*, *Sévin*, *Desbrosses*, dans quelques dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

*Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* (par M. de Volney, P. I., II, III). Recherches importantes et fondamentales pour la Chronologie d'Hérodote.

### I. *Monarchie Assyrienne.*

1. Chez les Grecs on comprend, sous le nom général d'Assyriens, le peuple dont la domination s'étendait sur les contrées entre l'Euphrate et le Tigre, avant Cyrus. Chez les Juifs, au contraire, on désigne sous ce

nom un peuple particulier, conquérant et fondateur d'un empire. — De là, la nécessité de séparer les récits des Grecs de ceux des Hébreux.

2. Histoire d'Assyrie suivant les récits des Grecs, et particulièrement de Ctésias et d'Hérodote. Ce n'est autre chose que de simples traditions, sans aucun ordre chronologique, sur d'anciens héros et héroïnes qui fondèrent jadis de grands empires dans les pays entre l'Euphrate et le Tigre; mais des traditions dans le goût oriental. *Ninus*, — *Sémiramis*, — *Ninyas*, — *Sardanaple*.

Hérodote assigne cinq cent-vingt ans de durée à l'empire d'Assyrie, 237—717. — Liste des rois d'Assyrie dans la chronique de Syncelle et d'Eusèbe.

3. Histoire d'Assyrie d'après les traditions juives. Histoire chronologique d'un empire d'Assyrie entre les années 800 et 700 avant J.-C. — Établissement du peuple dans l'Assyrie proprement dite. — Ville capitale : *Ninive* sur le Tigre. — Agrandissement de leur domination jusqu'aux confins de la Syrie et de la Phénicie.

Suite des rois d'Assyrie : 1. *Pful*, vers l'an 773. Irruption en Syrie. 2. *Tiglat-Piléser*, vers 740. Il renverse le royaume de Damas. *Salmanasar*, vers 720. Il anéantit le royaume de Samarie. Transplantation des habitans dans l'intérieur de l'Asie. 4. *Sanhérib*, vers 714. Grande expédition contre l'Égypte interrompue par une peste. 5. *Assarhaddon* (1).

---

(1) Synchronismes : chez les Juifs, séparation des royaumes d'Israël et de Juda. — Chez les Grecs, Archontes décennaux à Athènes. Chez les Romains, fondation de leur empire et règne des deux premiers rois.

## II. *Monarchie des Mèdes.*

1. Chez les Grecs le nom de *Mèdes* est souvent le nom de ce peuple; mais souvent aussi c'est le nom général des peuples dont la domination, avant Cyrus, s'étendait dans l'Asie orientale depuis le Tigre jusqu'à l'Indus (la Perse, dans le sens le plus étendu de ce mot). Chez les Juifs, il n'est fait mention des Mèdes, en général, que comme d'un peuple conquérant et dévastateur.

2. Mais quoique, d'après le témoignage, tant des écrivains grecs que du *Zendavesta*, on ne puisse pas douter que dans ce pays, particulièrement dans la partie orientale ou la Bactriane, de grands empires n'aient fleuri long-temps avant celui des Perses, nous n'avons absolument sur eux aucune narration suivie ou histoire chronologique, mais seulement quelques fragmens, qui, vraisemblablement, concernent les dynasties qui ont dominé dans la Médie proprement dite, immédiatement avant les Perses.

*a. Histoire des Mèdes d'après Hérodote.* Les Mèdes d'Hérodote sont certainement les habitans de la Médie proprement dite; leur partage en six tribus parmi lesquelles est comprise celle des mages. — Peuple dominateur après la chute des Assyriens. — Capitale de leur empire : *Ecbatane.* — Le Tigre et l'Halis, limites de cet empire, vers l'est; incertaines vers l'ouest. — Gouvernement intérieur : domination des peuples ou de leurs chefs les uns sur les autres, à raison de l'éloignement. — Despotisme violent — et levée de tributs. — Suite de rois entre 700 et 550 ans avant J.-C. (1). *Déjocès*, 53 ans,

(1) Synchronismes : chez les Juifs, le royaume de Juda seul. — Chez les

fondateur d'Ecbatane, mort en 657. — *Phraortes*, conquérant de la Perse, 22 ans, jusqu'en 660. *Cyaxares Ier*, créateur de l'art de la guerre chez les Mèdes, 40 ans, jusqu'en 638. Guerres avec les Lydiens, — les Assyriens. — Invasion des Scythes et des Cimmériens. — Conquête de Ninive. *Astyage*, 38 ans, jusqu'en 560, qu'il fut renversé par Cyrus. Mais, selon Xénophon, il eut encore pour successeur un *Cyaxare II*. *b. Histoire des Mèdes d'après Ctésias*, tirée des archives de Perse, et rapportée par Diodore de Sicile. Vraisemblablement c'est l'histoire d'une autre dynastie dans l'Asie orientale. Suite des rois depuis environ l'an 800, jusqu'en 560 avant J.-C. *Arbace*, vainqueur des Assyriens, 18 ans; *Mandaucus*, 50 ans; *Sosarmus*, 30 ans; *Artias*, 50 ans; *Arbianes*, 22 ans; *Artæus*, 40 ans; et *Artynes*, 22 ans. Grandes guerres avec les peuples nomades de l'orient, les *Saces* et les *Cadusiens*. *Artibarnas*, 14 ans; *Astyage*, dernier roi.

III. *Monarchie babylonienne*. Périodes : 1. Avant la conquête par les Chaldéens, vers 630. 2. Depuis la conquête des Chaldéens jusqu'à la conquête par les Perses, 630—558.

1. Nous n'avons sur la première période que de simples fragmens d'histoire. Déjà, dans l'antiquité la plus reculée, non-seulement on connaissait le nom de Babylone; mais encore, dans les traditions hébraïques, ce pays est représenté comme le premier théâtre des alliances politiques, et le plus ancien lieu de réunion des peuples dans l'Asie. — Traditions sur Nemrod, — sur la construction de la tour de Babylone. — Comparaison de ces traditions avec la mythologie babylonienne qu'on trouve dans Bérose. Sécheresse des récits

---

Grecs, Archontes annuels. — *Dracon*. — *Solon*. — Chez les Romains, rois depuis *Tullus Hostilius* jusqu'à *Servius Tullius*.

des écrivains postérieurs à cette période, après laquelle Babylone fut vraisemblablement dans la dépendance de l'empire d'Assyrie.

2. Dans la seconde période, intervalle de 630—538 ans. Domination des Babyloniens dans l'Asie occidentale (1). Les Chaldéens s'emparèrent de Babylone et s'y établirent, étendant leur domination et leurs conquêtes depuis cette ville jusqu'à la mer Méditerranée.

Sur l'origine des Chaldéens, si c'est le nom d'un peuple particulier, ou le nom général des nomades du Nord ? — *Suite des rois Chaldéens*. La liste que nous en a conservée Ptolémée commence à *Nabonassar*, et avec l'ère qui porte son nom, l'an 747 avant J.-C. (peut-être parce que, sous ce prince, l'introduction de l'année solaire des Égyptiens établit, chez les Chaldéens, une chronologie plus sûre); cependant ni ce prince ni ses douze successeurs immédiats ne méritent d'autre mention historique, mais seulement les six derniers rois. 1. *Nabonassar*, vers l'an 627—606. Établissement à Babylone et affermissement de la domination Chaldéo-Babylonienne par la victoire remportée près de Circésium sur le pharaon *Néco*, 606. 3. *Nabuchodonosor*, 606—562. Brillante période de l'empire Chaldéen de Babylone sous ce prince; il fait la conquête de la Phénicie et de l'ancienne Tyr, vers l'an 590, de Jérusalem 587; et peut-être aussi des incursions en Égypte. Construction des grands édifices de Babylone et des canaux dans l'intérieur et autour de cette ville. Après sa mort, décadence rapide de l'empire, sous, 3, *Évilméradach*, 562 — 560. 4. *Nériglossar* (vraisemblablement contemporain de la reine *Nitocris*). — 556. 5. *Labosoarchad*, assassiné après un règne de peu de

(1) Synchronismes : chez les Juifs, les derniers rois du royaume de Juda. — Chez les Grecs, *Solon*, *Pisistrate*. — Chez les Romains, *Tarquinius Priscus* et *Servius Tullius*.

mois. 6. *Nabonnedus* (dans Hérodote *Labrnédus*, vraisemblablement le Chaldéen Belsazar), 556—538, attaqué et vaincu par Cyrus. Conquête de Babylone par les Perses, 538.

Voyez la section des Babyloniens dans mes *Idées sur la politique et le commerce des anciens peuples*, etc., vol I, 2e partie.

IV. États et empires dans l'*Asie antérieure*. — Le grand nombre et la diversité des habitans de cette péninsule sont vraisemblablement les causes qui ont empêché qu'elle ne formât un seul empire. On y comptait la peuplade des *Cariens* à l'ouest; celle des Phyrgiens, dans l'intérieur jusqu'au fleuve Halys; celle des Syro-Cappadociens au-delà de l'Halys, et des Thraces dans la Bithynie, peuple qui s'était le plus étendu. Cependant il n'y eut là que trois empires dont l'histoire doive faire mention : le royaume de *Troie*, celui de *Phrygie*, celui de *Lydie*.

1. Le *royaume de Troie* comprenait la Mysie occidentale. L'histoire de ce royaume ne comprend guère qu'une suite de traditions conservées par les poètes, avec une chronologie très-incertaine.

Rois : *Teucer*, vers l'an 1400.—*Dardanus*, — *Érichthonius*, — *Tros* (Troja), — *Ilus* (Ilium), — *Laomédon*, — *Priam*. La destruction de Troie, après dix ans de siége, répond vraisemblablement à l'année 1190 avant J.-C. (1).

2. *Royaume de Phrygie*. Presque tous les rois portent le nom de *Midas* et de *Gordius*; la suite n'en peut point être déterminée d'une manière certaine par la

(1) Synchronismes : chez les Juifs, la période des Juges; avant la fondation de Rome, 450 ans.

critique. Après la mort du dernier roi, qu'on nomme *Midas V*, la Phrygie devint une province du royaume de Lydie, vers l'an 560.

3. *Royaume de Lydie.* — Les Lydiens (Méoniens) étaient une branche de la race des peuples de Carie. On compte, d'après Hérodote, trois dynasties dans la Lydie : celle des Atyades, jusqu'en 1225; celle des Héraclides, jusqu'en 720; et celle des Mermnades, jusqu'en 550. Mais les deux premières dynasties sont presque entièrement fabuleuses; et ce n'est qu'avec la dernière que commence l'histoire de Lydie (1).

Rois : *Gygès*, jusqu'en 684. Guerres presque continuelles avec les colonies grecques, le long des côtes de l'Asie mineure. Conquête de Colophon par Gygès. *Ardys*, jusqu'en 633. Conquête de Priène. Irruption des Cimmériens sous ce prince. — *Sadyattes*, jusqu'en 628. *Alyattes*, jusqu'en 571. Expulsion des Cimmériens. Conquête de Smyrne. *Crœsus*, jusqu'en 557. Conquête d'Éphèse par Crœsus. Il subjugue l'Asie antérieure jusqu'au fleuve Halys : ce n'est que sous ce prince qu'il existe un royaume de Lydie, mais qui est bientôt détruit par Cyrus. L'Asie antérieure devient une province de la Perse.

V. *Phénicie.* Les Phéniciens sont sans doute l'un des peuples les plus remarquables de l'Asie dans cette période; cependant nous n'avons sur eux aucune histoire complète et suivie, mais seulement quelques documens, à l'aide desquels on peut du moins rassembler les principaux traits qui peuvent en former le tableau.

---

(1) Dans le même temps, en Asie, l'empire des Mèdes et des Babyloniens. — Chez les Juifs, la dernière période des rois de Juda. — Chez les Grecs, les Archontes décennaux; — les rois, chez les Romains.

Sur les principales sources de l'histoire des Phéniciens. — Jusqu'à quel point *Sanchoniathon* mérite d'être mentionné ici? — Écrivains Hébreux, particulièrement *Ézéchiel;* écrivains grecs, *Josèphe*, — *Eusèbe*, etc. Les fragmens qu'il nous a conservés, de *Ménandre* d'Éphèse et de *Dius*, historiens de Tyr.

*Mémoires sur les Phéniciens*, par l'abbé Mignot (t. 34—42 du Recueil de l'Académie des inscriptions).

Voyez la section sur les Phéniciens, dans les *Idées sur la politique*, etc., vol. I, 2e partie.

1. Remarques sur la situation intérieure de la Phénicie. Elle ne formait point un état, ou du moins un empire séparé; elle se composait seulement de plusieurs villes et de leur territoire : mais des liens communs s'établirent entre ces villes; et par suite les plus puissantes, particulièrement Tyr, obtinrent une autorité prépondérante.

2. Quoique Tyr fût à la tête de ces villes, et qu'elle s'arrogeât la domination, chaque état particulier conservait son gouvernement intérieur. On trouve néanmoins des rois dans chacun d'eux; mais ce n'étaient guère que des princes dont l'autorité était fort bornée, puisqu'on voit à côté de leur pouvoir celui des magistrats. Un despotisme violent ne pouvait guère être de longue durée chez un peuple commerçant et occupé à fonder des colonies; parmi ces états isolés, Tyr est le seul dont nous ayons une suite de rois, mais non sans interruption.

La suite de ces rois, que Josèphe nous a conservée d'après Ménandre, commence vers l'an 1050 avant J.-C., à *Abikal*, contemporain de David. Les plus remarquables sont *Hiram*, successeur du précédent; — *Ethbaal Ier*, vers l'an 920; — *Pyg-*

*malion*, frère de Didon, vers l'an 900; — *Ethbaal II*, sous lequel Tyr fut détruite par Nabuchodonosor, vers l'an 590. — Établissement de la Nouvelle Tyr. — Gouvernement républicain sous les Suffètes, rois tributaires sous la domination persane. — Conquête de la Nouvelle Tyr, par Alexandre, 332. La période florissante de la Phénicie, et notamment de Tyr, répond à l'intervalle entre 1000—332 avant J.-C. (1).

3. Dans cette période la race phénicienne s'étendit par le moyen des colonies; et parmi celles-ci, quelques-unes, comme Carthage, devinrent aussi puissantes que la métropole.

Idées générales sur l'établissement des colonies. 1. Elles sont un besoin pour tout un peuple navigateur et commerçant aussitôt qu'il trafique dans des pays éloignés. 2. Elles étaient un moyen de remédier à la grande accumulation de la classe pauvre. 3. Souvent aussi elles étaient la suite des troubles politiques, qui obligeaient les partis mécontens à émigrer de gré ou de force, et à chercher des habitations au-dehors.

4. Coup-d'œil géographique sur les colonies phéniciennes. Elles étaient en possession, dès les temps les plus reculés, de la plupart des îles de l'Archipel, dont elles furent dépossédées dans la suite par les Grecs. Aussi, les pays où se fixèrent les principales colonies furent-ils, en partie, le midi de l'Espagne (*Tartessus*, — *Gades*, — *Carteja*); en partie la côte du nord de

(1) Vers le même temps : Dans l'intérieur de l'Asie, monarchie des Assyriens, Mèdes, et Babyloniens. Chez les Juifs, période des rois, depuis David. Chez les Grecs, depuis Homère jusqu'à Solon. Chez les Romains, dans les deux derniers siècles, période de leurs rois.

l'Afrique, à l'ouest de la petite Syrte (*Utique*, — *Carthage*, — *Adrumetum*), et en partie la côte nord-est de la Sicile (*Panormus*, *Lilybæum*). Très-vraisemblablement ils avaient aussi des établissemens vers l'Orient sur le golfe Persique, dans les îles de *Tylos* et d'*Aradus*, (les îles Baharein).

5. Ce coup-d'œil sur les colonies des Phéniciens peut servir de fondement à des considérations sur leur commerce maritime et leur navigation, qui devait s'étendre encore au-delà de leurs colonies; elle avait commencé chez eux, comme chez les autres peuples, par la piraterie; ils paraissent encore comme des pirates dans Homère. Le principal but de leurs voyages maritimes était: *a*, leurs colonies au nord de l'Afrique et de l'Espagne, cette dernière surtout à cause de ses riches mines d'argent; *b*, la côte occidentale de l'Afrique, au-delà des colonnes d'Hercule; la Bretagne et les îles Scilley, pour s'y procurer de l'étain, et vraisemblablement de l'ambre jaune. *c*. Ils partaient des ports d'Élath et d'Ézion-Geber, situés à la pointe septentrionale du golfe Arabique, pour naviguer, conjointement avec les Juifs, vers Ophir, c'est-à-dire vers les riches pays du midi, spécialement l'Arabie-Heureuse et l'Éthiopie. *d*. Ils allaient aussi du golfe Persique jusqu'à la presqu'île de l'Inde, en-deçà du Gange, et à Ceylan. *e*. Ils firent aussi quelques grands voyages de découvertes parmi lesquels la navigation autour de l'Afrique est le plus remarquable. Vers l'an 600 avant J.-C.

6. Le commerce des Phéniciens par terre, qui se faisait en grande partie par les caravanes, n'était pas moins important. Les principales branches de ce commerce étaient: *a*, celui d'Arabie, consistant en épices, en encens, fait par des caravanes dirigées soit vers l'Arabie-Heureuse, soit vers *Gerra*, près du golfe Per-

sique; *b*, le commerce avec *Babylone*, par Palmyre; et de là, mais par voie indirecte, par la Perse, jusqu'à la *Chine; c*, le commerce avec l'Arménie et les pays limitrophes, pour les esclaves, les chevaux, les vases de cuivre, etc.

7. Ajoutez à cela les objets de leurs fabriques et de leurs manufactures, principalement leurs tissus et leurs teintures (teinture de pourpre tirée d'une espèce de coquillage); les produits de leurs fabriques de verre et de verroterie, qu'ils débitaient avec avantage dans leur commerce d'échange avec les peuples grossiers. — Enfin plusieurs autres inventions importantes, parmi lesquelles on doit surtout mentionner celle des caractères d'écriture qui leur a été attribuée.

VI. *Syriens*. 1. Les habitans de la *Syrie* étaient déja un peuple rassemblé dans les villes, 2000 ans avant J.-C., lorsqu'Abraham vint s'établir parmi eux. Mais leur pays ne formait point un seul état; seulement il y avait plusieurs villes avec leurs territoires, qui avaient chacune leurs chefs ou leurs rois; et, parmi ces villes, celles de *Damas*, d'*Hémath*, etc., étaient déjà connues dans la plus haute antiquité.

2. Cependant les Syriens furent souvent subjugués par des conquérans étrangers, et particulièrement du
Vers 1040 temps de David; la Syrie devint une province de la Judée. Mais elle secoua le joug sous Salomon, par l'entremise de *Réson*, qui avait été esclave, et qui s'empara de Damas.

3. Alors il s'établit un *royaume de Damas*, qui embrassa bientôt une grande partie de la Syrie, tandis que les rois du reste des villes devinrent tributaires de celui de Damas, qui s'agrandit principalement

aux dépens des royaumes séparés de Juda et d'Israël (1).

Les rois qui nous sont connus par les livres de la chronique sont : *Réson*, vers 980 ; *Benhadad Ier*, vers 900 ; *Hasael*, vers 850 ; *Benhadad II*, vers 830 ; *Rezin*. Sous ce prince le royaume de Damas fut renversé par *Tiglath Piléser*, conquérant assyrien, vers 740.

VII. *Juifs*. L'histoire du *peuple juif* commence avec le père des tribus juives, *Abraham;* mais celle de l'*État juif* ne commence qu'à la conquête de la Palestine. Cette histoire se divise en trois périodes : I. Histoire des Juifs comme peuple nomade, depuis Abraham jusqu'à leur établissement en Palestine, avant J.-C., 2000—1500. II. Histoire de la Judée, comme république fédérative, sous les grands-prêtres et juges, 1500—1100. III. Histoire de la Judée avant le gouvernement monarchique, avant J.-C., 1100—600, formant d'abord un seul royaume, — 975. Ensuite les royaumes séparés d'Israël et de Juda, jusqu'à la chute de ce dernier, 538 avant J.-C.

Sur les sources de l'histoire juive. — Leurs annales. — Les livres des *Juges*, de *Samuël*, de la *Chronique*, des *Rois*. Comment ces ouvrages ont été composés ; si leurs auteurs étaient ou peuvent être regardés comme contemporains des événemens qu'ils racontent. — Jusqu'à quel point les poètes hébreux, et particulièrement les prophètes, peuvent servir à l'histoire ? — Josèphe considéré comme auteur de recherches sur l'antiquité

(1) Vers le même temps : Dans l'intérieur de l'Asie, royaume d'Assyrie ; chez les Juifs, les royaumes d'Israël et de Juda ; chez les Grecs, fondation des colonies asiatiques. — Lycurgue.

dans son *Archéologie*, et comme écrivain contemporain dans son *Historia belli Romani.*

Il nous manque encore une histoire des Juifs avant la captivité de Babylone également éloignée du scepticisme et de la crédulité. Des ouvrages comme l'*Histoire du peuple de Dieu, depuis son origine jusqu'à la naissance de J.-C.*, par Berruyer, 1742, 10 vol. in-8°, et la continuation depuis la naissance de J. C., 10 vol in-8°, ne remédient point à cette disette. On trouve d'excellens matériaux dans Relandi, *Antiquit. sacræ Hebr.*; dans les écrits de J. D. Michaëlis, surtout dans ses remarques sur la traduction de l'ancien Testament, et dans son *Droit Mosaïque*; dans les ouvrages de J. G. Eichorn, principalement son Introduction sur l'ancien Testament; et dans ceux de Herder, sur l'Esprit de la Poésie des Hébreux.

Ire *Période. État nomade* depuis Abraham jusqu'à la conquête de la Palestine. — D'abord une famille no-
2000 made isolée sous *Abraham*, *Israël* et *Jacob*, mais qui
jusq. vers s'accrut, pendant son séjour dans la Basse-Égypte, au
1550 point de devenir un peuple nomade; lequel, après avoir erré dans ce pays 430 (selon d'autres 250) ans, sous la dépendance des Pharaons d'Égypte, se partagea en douze tribus. Cependant, comme il ne tarda pas à devenir nombreux, et par conséquent redoutable, les Pharaons, suivant la politique ordinaire des Égyptiens, voulurent le contraindre à bâtir des villes et à y séjourner. L'aversion pour la contrainte le força d'émigrer sous *Moïse*, et de conquérir, sous lui et son successeur *Josué*, la terre promise, la Palestine.

Sur Moïse et sa législation : ce qu'il a emprunté aux Égyptiens, et sur ce qu'il ne leur a point emprunté. — Adoration de Jéhovah dans le sanctuaire de la nation, par des fêtes na-

tionales dont les cérémonies, rigoureusement prescrites, étaient comme le point de réunion de toute la nation, et le lien politique qui unissait les tribus entre elles. — Sur la caste de Lévites, comparée avec la caste des prêtres chez les Égyptiens.

J. D. Michaëlis, *Droit Mosaïque.* Gottingue, 6 vol. in-8°. Le commentateur a souvent vu bien au-delà des pensées du législateur.

II^e^ *Période. République fédérative.* Depuis la prise de possession de la Palestine, jusqu'à l'établissement de la monarchie, 1500—1100.

1. Caractère général de cette période, considérée comme les temps héroïques de la nation, qui, après être arrivée insensiblement à adopter des demeures fixes et la culture des terres, vit dans un état de guerre continuelle avec ses voisins, soit les Arabes nomades, soit les Philistins et les Édomites. — Impossibilité d'anéantir complétement les anciens habitans, selon le projet de Moïse. — Le culte de Jéhovah, par conséquent, ne put jamais être le seul établi dans le pays.

2. Gouvernenent intérieur. Le partage du pays entre les tribus, et leur séparation les unes des autres, maintinrent, pour un long temps, la forme du gouvernement par tribus. Chaque tribu conserva ses *princes* et ses *anciens*, comme dans l'état nomade. Cependant toutes les tribus trouvent, dans le culte de Jéhovah, un lien commun qui en fait un *État fédératif.* On établit, dans les villes, des magistrats particuliers auxquels on adjoint des *scribes* de la caste des Lévites.

3. La durée de l'union de la nation, et le maintien de la loi de Moïse, furent favorisés surtout par la distribu-

tion de la caste des Lévites dans quarante-huit villes qui leur furent accordées en propre dans tout le pays, et par la dignité de grand-prêtre, rendue héréditaire dans la race d'Aaron.

4. Cependant, comme, après la mort de Josué, il n'y eut plus aucun chef militaire à la tête de la nation, le lien religieux devint insuffisant, une fois que la jalousie des plus faibles tribus contre les plus puissantes se fut éveillée. Les grands-prêtres ne paraissent avoir eu à cette époque aucune influence politique; l'oppression du dehors put seule empêcher la dissolution complète du lien national.

5. Les Juifs sont un peuple tantôt indépendant et tantôt tributaire. Dans les temps d'oppression, il s'élève parmi eux, à diverses reprises, des héros qui les délivrent de la servitude, en se mettant à leur tête, soit comme principaux magistrats et chefs d'une partie de la nation ou du peuple entier, ou même comme zélateurs du culte de Jéhovah. Les juges : principalement Athniel, Débora, Sanson. — Sur ce qu'il y a de merveilleux dans leur histoire.

Vers 1150

6. Rétablissement du culte de Jéhovah par *Samuël;* il devient juge et règne comme confident de Jéhovah. — Ses fils eux-mêmes font échouer son projet de rendre la dignité de juge héréditaire dans sa famille. La nation désire un roi que Samuël, comme confident de Jéhovah, doit désigner. Son adroite politique dans l'élection qu'il ne peut empêcher. Il choisit, dans *Saül*, un homme sans influence politique, mais qui jouissait de la plus grande considération parmi le peuple. Un acte constitutionnel en forme est dressé, suivant l'ordonnance de Moïse, et déposé dans le sanctuaire national.

Causes qui contraignirent la nation à demander un roi. — Tentatives faites auparavant, particulièrement par *Abimélek*, pour se faire roi.

## III^e *Période. La monarchie*, depuis 1100—600.

### 1. *De l'État juif comme formant un seul royaume*, depuis 1000 (1095) — 975.

1. *Saül*, le nouveau roi, s'affermit sur le trône par sa victoire sur les Ammonites, et est généralement reconnu dans une assemblée du peuple, où Samuël dépose sa dignité de juge. Mais du moment où Saül, vainqueur, veut s'affranchir de la tutelle de Samuël, et qu'il ose lui-même le demander à Jéhovah, la discorde se met entre ces deux hommes. Samuël, mécontent, sacre secrètement roi un autre jeune homme, *David*, fils d'Isaï, qui sait se faire valoir par plusieurs actions héroïques, et se soustraire à la jalousie de Saül. — Saül se maintient au milieu des guerres continuelles avec les peuples voi- Vers 1055
sins, jusqu'à ce qu'enfin lui et ses fils, à l'exception d'un seul, perdent la vie.

2. État de la nation et du gouvernement sous *Saül*. — Le roi n'est guère qu'un général d'armée, qui ne doit agir que d'après les instructions de Jéhovah; du reste sans cour et sans demeure fixe. — La nation n'est encore qu'un peuple adonné seulement à l'agriculture et au soin des troupeaux, sans richesse et sans luxe, mais qui devient insensiblement un peuple guerrier.

3. *David* succède à Saül, 1055—1015, mais non pas sans opposition. Onze tribus se déclarent pour *Isboseth*, le seul fils de Saül qui vécût encore; David n'est recon-

nu que par sa propre tribu, celle de *Juda :* ce n'est qu'au bout de sept ans, et après qu'Isboseth eût été assassiné par les siens, que David est reconnu roi de la nation entière.

4. Réforme totale de la nation et changement du gouvernement dans les trente-trois années du règne de David. Établissement d'une nouvelle résidence à Jérusalem, qui est en même temps le siége du sanctuaire national. Observation rigoureuse du culte de Jéhovah, comme culte national exclusif, et son importance politique.

5. Accroissement considérable de l'État juif par des conquêtes; la guerre avec *Hadad-Esar* lui facilite la conquête de la *Syrie* et de l'*Idumée*. Étendue du royaume depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée, et depuis la Phénicie jusqu'au golfe Arabique. Établissement graduel du despotisme, et d'un gouvernement de sérail, dont les résultats politiques se font déjà sentir vers la fin du règne de David, par les révoltes de ses propres fils.

6. Règne de *Salomon*, 1015—975; c'est le règne brillant d'un despote peu guerrier, mais ami du faste et de la civilisation, qui gouverne du fond de son sérail. Nouvelle organisation du royaume pour subvenir à l'entretien de la cour. — Alliances avec les états voisins, et particulièrement avec Tyr; par ce moyen les ports sur la mer Rouge, conquis par David, prennent part au commerce des contrées méridionales; mais ce commerce n'est que le monopole de la cour.

7. Enrichissement considérable de la capitale par le séjour d'une cour brillante, mais oppression et appauvrissement du pays, particulièrement des tribus éloignées. Décadence intérieure et progressive accrue par

l'introduction du culte des dieux étrangers à côté de celui de Jéhovah, que Salomon, en bâtissant le temple, suivant le plan de son père, avait cependant paru vouloir établir comme culte dominant. Tentative infructueuse de révolte de la part de *Jéroboam*, et de celle des Édomites, qui restent tributaires sous leurs propres rois; et défection de la Syrie par l'établissement du royaume de Damas, du vivant même de Salomon.

8. *Roboam*, fils de Salomon, succède, à la vérité, à ce prince; mais, dès le commencement de son règne, le mécontentement, encore augmenté par l'imprudence de Roboam, occasione une révolte; Jéroboam est rappelé d'Égypte, et dix tribus le reconnaissent pour leur roi; les tribus de Juda et de Benjamin seulement restent fidèles à Roboam.

2. *De l'État Juif comme royaume divisé*, 979—588.

1. Rapports des deux royaumes de Juda et d'Israël. Quoique le royaume d'Israël fût le plus considérable et le plus peuplé, celui de Juda, par la possession de la capitale, était le plus riche, de sorte que la puissance des deux royaumes se trouvait à-peu-près égale. Aussi la lutte qui s'engagea entre eux n'en devint que plus opiniâtre.

2. Les rois d'Israël cherchent à consolider la division politique de la nation, en empêchant leurs sujets de fréquenter l'ancien sanctuaire national à Jérusalem, et en établissant un autre temple dans le territoire de leur propre domination; ce qui les fit appeler ennemis du culte de Jéhovah. Mais, dans le royaume même de Juda, plusieurs rois furent assez impolitiques pour introduire le culte d'autres divinités à côté de celui de

Jéhovah. Cependant la persécution même maintint le culte de Jéhovah; le nombre et l'importance politique des prophètes s'accrurent d'autant plus, que le besoin de recourir à l'oracle de Jéhovah, dans les temps critiques, se faisait sentir davantage; et l'idée d'une période future plus heureuse sous un puissant roi, l'idée du *Messie* et de son règne, prit d'autant plus de consistance, que le souvenir du règne brillant d'un David se retraçait plus vivement à la mémoire. — Écoles de prophètes.

3. La jalousie et les guerres entre les deux royaumes non-seulement continuent presque sans interruption, mais encore deviennent plus dangereuses par les alliances avec des princes étrangers, particulièrement les rois de Damas et d'Égypte; l'établissement de grands empires dans l'intérieur de l'Asie finit par anéantir ces faibles royaumes.

*Points principaux de l'histoire des deux royaumes séparés.* 1. Royaume d'Israël, depuis l'an 976—722, sous dix-neuf rois de différentes nations qui se succèdent par de violentes révolutions. 1. *Jéroboam,* mort l'an 954. Établissement de la résidence à *Sichem* et des sanctuaires à *Béthel* et à *Dan*, et institution de prêtres qui ne sont point de la race de Lévi. Guerres continuelles avec les rois de Juda. 2. *Nabad*, fils de Jéroboam, assassiné l'an 953 par, 3, *Baasa*, mort l'an 930. Par son alliance avec le roi de Damas, il mit le royaume de Juda dans un grand péril. 4. *Ella*, tué l'an 929 par un de ses généraux, 5, *Simri*, contre lequel l'armée proclame, presque aussitôt, 6, *Omri*, qui trouva d'abord un rival dans *Thibni*, mort l'an 925. Omri bâtit la nouvelle capitale de *Samarie*; mort l'an 918. 7. *Achab*, son fils, lui succède. Étroite alliance avec le roi de Sidon par un mariage, et introduction du culte phénicien de Baal. Guerre avec Damas, dans laquelle Achab

est tué, 897. Alliance avec le roi de Juda sous ce prince. Ses fils, 8, *Ochosias*, mort l'an 896, et, 9, *Joram*, lui succèdent. L'alliance avec Juda continue. Joram est tué par Jéhu, 883. 10. *Jéhu* extermine la maison d'Achab, qui avait donné quatre rois à Iraël, et abolit le culte de Baal. Les rois de Damas enlèvent au royaume d'Israël tout le pays au-delà du Jourdain. Jéhu meurt l'an 856. 11 *Joachas*, son fils, lui succède; mort l'an 849. Les guerres avec Damas continuent avec désavantage pour Israël. 12. *Joas*, mort l'an 825; il bat le roi de Damas et celui de Juda. 13. *Jéroboam II*, mort l'an 784. Rétablissement du royaume d'Israël dans son ancienne étendue. Après un interrègne de douze ans remplis de troubles, 14, *Zacharias* succède à son père Jéroboam, l'an 772, et est battu dans cette même année; avec lui s'éteint la maison de Jéhu, qui avait donné cinq rois à Israël. 15. *Sellum*, son meurtrier, est battu, un mois après par, 16, *Manhaé*, mort l'an 761. Sous ce prince, première expédition des Assyriens sous *Pful*, dont il se rachète par un tribut. 17. Son fils *Phacéïa* est tué, 750, par, 18, *Phacée*. Sous ce prince, expédition de *Tiglath Piléser*, roi d'Assyrie, et destruction de Damas. Phacée est tué, 740, par, 19, *Oséa*, qui ne s'empare du trône qu'après une anarchie de huit années. Il cherche, par une alliance avec le roi d'Égypte, à se délivrer du tribut imposé par le roi d'Assyrie; mais Salmanasar, roi des Assyriens, lui fait la guerre, s'empare de Samarie et met fin au royaume d'Israël, en transportant les habitans dans l'intérieur de l'Asie, en Médie, 722.

2. Royaume de Juda sous vingt rois de la maison de David, 975—588. La succession passe, la plupart du temps, tranquillement du père au fils, et n'est interrompue deux fois que par l'usurpation d'Athalie et l'intervention d'un conquérant étranger. 1. *Roboam*, mort l'an 958. Jérusalem demeure toujours le lieu de la résidence; mais déjà, sous Roboam, le culte de Jéhovah est négligé pour d'autres divinités. Indépendamment de la guerre avec Israël, Jérusalem fut attaquée et pillée par Sisak, roi d'Égypte. 2. *Abyah*, mort l'an 955. 3. *Asa* fut attaqué par les rois alliés d'Israël et de Damas, et aurait peut-

être succombé, s'il n'eût été assez heureux pour rompre leur alliance; mort l'an 914. 4. *Josaphat* rétablit le culte de Jéhovah, et fonde une alliance avec le royaume d'Israël. Ses efforts pour rétablir la navigation sur la mer Rouge, vers Ophir, ne réussissent point; mort l'an 891. 5. *Joram.* Son mariage avec *Athalie*, fille d'Achab, affermit l'alliance avec Israël; mais sous lui, l'*Idumée* se rend complétement indépendante du royaume de Juda; mort l'an 884. 6. Son fils, *Ochosias*, est assassiné, dès l'an 883, par Jéhu, le meurtrier et le successeur de Joram, roi d'Israël. 7. Sa mère, *Athalie*, s'empare du trône, et fait assassiner toute la famille royale. Un seul fils d'Ochosias, 8, *Joas*, encore enfant, échappe à ce massacre, est élevé secrètement dans le temple, et, au bout de sept ans, placé sur le trône par une révolution violente causée par le grand-prêtre Joiada; Athalie est assassinée, 877. Joas gouverne sous la tutelle du grand-prêtre; de-là le rétablissement du culte de Jéhovah. Menacé par Hazaël, roi de Damas, il est contraint de lui payer un tribut. Il est tué, 838. 9. *Amasias* bat les Édomites; mais il est battu par Joas, roi d'Israël, et Jérusalem même pillée par ce dernier. Cette défaite est de l'an 811. 10. *Asarius* ou *Osias*, fils d'Amasias, lui succède. Il était atteint de la lèpre; mort l'an 759. 11. *Joathan*, son fils, mort l'an 743, est associé au royaume, du vivant de son père. Les guerres entre Israël et Damas recommencent. 12. *Achaz*, mort l'an 728. L'alliance des rois de Damas et d'Israël contraint Achaz d'appeler à son secours *Tiglath Piléser*, roi d'Assyrie, qui détruisit le royaume de Damas, et rendit tributaires les royaumes d'Israël et de Juda. 13. *Ézéchias*, mort l'an 689; il se délivre de la dépendance des Assyriens. Sous son règne Samarie fut détruite, 722, par Salmanasar; et lorsque Sennachérib, successeur de ce dernier, entreprit sa campagne contre l'Égypte, 714, Jérusalem fut aussi assiégée, mais heureusement délivrée par le désastre complet qu'éprouva son expédition. *Isaïe* prophétise sous le règne d'Ézéchias. 14. *Manassès*, mort l'an 647; pendant son règne de cinquante-deux ans, le culte phénicien fut généralement adopté; celui de Jéhovah tomba en désué-

tude, et les lois de Moïse en oubli. 15. *Amon* est tué dès l'an 642. 16. *Josias* rétablit le temple et le culte de Jéhovah. Le livre des lois, totalement oublié, fut retrouvé, et, par suite, une réforme sévère opérée. Mais les conquêtes de Néco, roi d'Égypte, dans l'Asie, atteignent d'abord la Palestine. Josias meurt sur le champ de bataille, 611. 17. *Joachas*, son fils, après trois mois de règne, est détrôné par le Pharaon d'Égypte, Néco, qui mit sur le trône, 18, *Joakim*, frère de Joachas, comme prince tributaire. Mais l'empire Chaldéo-Babylonien commençant à prendre des forces, le Pharaon Néco fut dépouillé de ses conquêtes d'Asie, après la bataille de Cirésium, 606, et Joakim devint tributaire de Nabuchodonosor, mort l'an 599. Temps du prophète *Jérémie*. — 19. *Joakim*, fils de Joakim, après un règne de trois mois, fut transporté, avec la partie la plus considérée de la nation, dans l'intérieur de l'Asie, par Nabuchodonosor, lors de sa seconde expédition (commencement de l'exil de Babylone). Le vainqueur mit sur le trône, à la place de ce prince, son oncle, 20, *Sédécias*, éomme roi tributaire. Cependant ce dernier, cherchant à s'allier avec l'Égypte, pour secouer le joug de Babylone, Nabuchodonosor vint pour la troisième fois, prit Jérusalem, 588, la détruisit; et Sédécias, après avoir eu les yeux arrachés, et après que ses enfans eurent été massacrés, fut, avec le reste de la nation, emmené à Babylone.

---

## II. PEUPLES D'AFRIQUE.

### *Notions préliminaires géographiques sur l'ancienne Afrique* (1).

1. Quoique les Phéniciens eussent fait autrefois le tour de l'Afrique par mer, il n'y eut cependant que la moitié septentrionale de cette partie du monde qui fût connue dans l'antiquité. Mais on la connaissait mieux que nous ne la connaissons maintenant, puisque les côtes étaient habitées par des peuples civilisés et commerçans, qui avaient pénétré fort avant dans l'intérieur. Cette connaissance était due aux Carthaginois, aux Égyptiens, et surtout aux Macédoniens, sous le règne des Ptolémées, et même aux Romains. La guerre, la chasse et le commerce furent les moyens qui y contribuèrent.

2. L'Afrique est, par sa situation, aussi bien que par sa forme, entièrement différente de l'Asie. L'Asie presque tout entière est située sous la zone tempérée, au lieu que l'Afrique l'est presque tout entière sous la zone torride. — Au lieu d'avoir, comme l'Asie, des golfes

(1) Voy. *Idées sur le commerce*, etc., t. II, page 2.

profonds et de grands fleuves, l'Afrique forme un triangle presque régulier, et n'a, dans toute sa moitié septentrionale, que deux grands fleuves, le Nil et le Niger. Il n'est point étonnant, d'après cela, que cette partie de la terre semble former à elle seule un monde, distingué par ses productions, aussi bien que par ses habitans.

3. Le nord de l'Afrique se partage, d'après sa constitution physique, en trois régions, distinguées chacune dans l'antiquité par des noms particuliers. La côte qui borde la Méditerranée, à l'exception de la contrée appelée *Tripolis* ou *Regio Syrtica*, est un pays très-fertile, et a été très-peuplée dans tous les temps. C'est par cette raison qu'il est appelé, dans Hérodote, l'*Afrique habitée*, à présent la *Barbarie*. Au-dessus de cette contrée est un pays montagneux (sous le 30$^e$ degr. de lat. nord) que parcourt la chaîne du mont Atlas; il abonde en bêtes féroces et en dattiers; ce qui l'a fait appeler par Hérodote l'*Afrique abondante en animaux féroces*; et par les Arabes, *pays des dattes* (*Biledulgerid*). Au-dessus de ce pays, depuis le 30$^e$ jusqu'au 20$^e$ degré de latitude nord, est la religion sablonneuse qui parcourt transversalement et l'Afrique et l'Arabie, connue des anciens et des modernes sous le nom de *Désert d'Afrique* ou de *Désert de Sable* (*Sara*). Les pays fertiles en-deçà du Niger restèrent en grande partie inconnus aux Grecs, et furent compris sous le nom général d'*Éthiopie*, quoiqu'on entende plus spécialement sous ce nom les pays au-dessus de l'Égypte. Ils connaissaient même des portions isolées de terre fertile, au milieu du désert; les *Oasis*, comme *Augila*, *Ammonium*; et les Oasis particuliers à l'Égypte.

4. Il n'y avait point de division politique qui em-

brassât toute l'Afrique; au nord seulement habitaient des peuples civilisés, les *Égyptiens*, les *Cyrénéens* et les *Carthaginois*, dont les premiers seuls étaient un peuple indigène. Tout le reste était errant à la manière des peuples nomades, ou formait de petits États dont nous connaissons en partie l'existence, sans connaître leur histoire. Le long de la côte, à partir de l'Égypte depuis le *sinus Plinthinetes*, on trouve : 1. *Marmarica*, sans villes, en grande partie un désert de sable, et habité seulement par des tribus nomades, depuis le 40—47^e^ degré de longitude orientale. 2. La *Cyrénaïque*, pays fertile habité par une colonie grecque, jusqu'à la grande Syrte, c'est-à-dire du 37—40^e^ de longitude orientale. Villes : *Cyrène*, *Barca*. 3. Le territoire de *Carthage* depuis la grande Syrte jusqu'au cap Bon, 25—40^e^ degré de longitude orientale. Il comprenait, *a*, le pays entre la grande et la petite Syrte (*Regio Syrtica*), maintenant le royaume de *Tripoli;* pays sablonneux, habité seulement par des nomades; *b*, le territoire proprement dit de Carthage (le royaume de *Tunis*), pays très-fertile; partie méridionale, *Byzacena;* septentrionale, *Zeugitana*. Villes : *Carthage*, *Utique*, etc. 4. La *Numidie* et la *Mauritanie*, habitées par des peuples nomades du temps des Carthaginois. — Le long de la côte quelques colonies carthaginoises.

---

## ÉGYPTIENS.

*Notions géographiques.* — L'Égypte comprend, en superficie, les deux tiers de l'Allemagne, et forme certainement un des plus grands pays de la terre. Mais, sous le rapport de la constitution physique, il est très-

inégal; seulement les terres voisines des bords du Nil, partout où peuvent s'étendre les inondations, sont très-fertiles en grains; le reste du pays à l'ouest est un désert de sable, et à l'est un sol hérissé de montagnes. Le Nil, à partir de son entrée en Égypte, depuis *Syène* jusqu'à la ville de *Cercasorus*, quinze milles au-dessus de son embouchure, coule sans se diviser, suivant une direction uniforme du midi au nord, dans une vallée fermée à l'ouest par un désert de sable, à l'est par des montagnes de granit, et qui a environ deux à quatre milles de largeur. Près de Cercasorus, ce fleuve se divise en deux branches principales, dont l'une à l'est, près de Péluse, et l'autre à l'ouest, près de Canope, se jettent dans la mer Méditerranée (*Ostium pelusiacum et canopicum*). Mais ces deux branches se divisent encore en plusieurs autres; en sorte que du temps d'Hérodote on comptait sept embouchures du Nil, quoiqu'elles ne soient pas toujours restées les mêmes. Le pays entre les deux branches principales du Nil porte, à cause de sa forme triangulaire, le nom de *Delta;* il était rempli de villes bien bâties. La partie fertile de l'Égypte, et habitée par des hommes civilisés, se bornait aux deux côtés de la vallée du Nil, depuis Syène jusqu'à Cercasorus et au Delta; à quoi il faut ajouter quelques terrains fertiles au milieu du désert de l'ouest, connus sous le nom d'*Oasis*. La fertilité tant du Delta que de la vallée du Nil, attendu le manque total de pluie, particulièrement dans la Haute-Égypte, dépend des inondations péridioques du Nil. Elles commencent dans les premiers jours d'août, et durent jusqu'à la fin d'octobre; de sorte que, pendant ces trois mois, les parties du pays que nous avons mentionnées plus haut se trouvent sous les eaux.

On divise l'Egypte en *haute Egypte*, depuis Syène jusqu'à la ville de *Chemmis* (capitale *Thèbes* ou *Diospolis*); en *Egypte du milieu*, depuis *Chemmis* jusqu'à *Cercasorus* (capitale *Memphis*); et en *basse Égypte*, qui comprend en partie le Delta, et en partie le pays situé des deux côtés du Delta, qui était rempli de villes, parmi lesquelles *Saïs* est la plus remarquable.

Au-dessus de l'Égypte se trouve l'Éthiopie (*Æthiopia supra Ægyptum*), avec laquelle l'Égypte, dans les temps les plus anciens, paraît avoir eu d'étroites relations, surtout par le commerce. Les pays voisins de la haute Égypte, qu'on a coutume de comprendre sous le nom de *Nubie*, sont en grande partie un vaste désert de sable, dans lequel ont erré de tout temps des nomades voleurs. Cependant, le long du golfe arabique, courait la chaîne de montagnes, qui s'étend aussi dans cette partie de l'Égypte, et dont la portion comprise dans la Nubie était d'autant plus importante, qu'elle contenait de riches mines d'or qui se trouvaient immédiatement au-dessus des frontières de l'Égypte. Le Nil, qui fait dans la Nubie un grand détour à l'ouest, est encombré de rochers qui en rendent la navigation très-difficile. Mais un peu au-delà, depuis le 16e degré de latitude, la nature du sol change; de fertiles contrées commencent; les précieux produits, tant en or qu'en encens, qu'elles renferment, ont fait de tout temps de ces provinces de riches pays commerçans, parmi lesquels on distinguait, du temps d'Hérodote, *Méroé*, avec une capitale du même nom : on entend par là le pays qui est renfermé entre deux fleuves, le Nil du côté de l'ouest, et l'Astaboras (*Tacazze*), qui se jette dans le Nil, à l'est, ce qui a fait donner improprement à ce pays le nom d'*Ile*. Il s'étend en remontant jusqu'aux

sources du Nil, ou ce qu'on appelle aujourd'hui la province de *Gojam* : c'est là que s'était établie la caste guerrière des Égyptiens, forcée de s'exiler, pendant un temps considérable, sous le règne de Psammétique. Méroé même n'était qu'un État composé de prêtres, avec un roi à leur tête comme les autres États égyptiens.— La ville d'*Axum* ou d'*Auxume*, dont, à la vérité, il n'est fait mention qu'à une époque postérieure, paraît néanmoins, à en juger d'après ses restes encore subsistans, remonter à une aussi haute antiquité que Méroé et les anciennes villes d'Égypte. Il en est de même de *Adule*.

L'histoire d'Égypte se partage en trois périodes d'inégale étendue, dont la première embrasse les temps les plus anciens jusqu'aux Sésostrides, vers l'an 1500 avant J.-C.; la deuxième comprend les Sésostrides ou le temps brillant de l'ancienne Égypte, jusqu'à Psammétique, 1500 jusqu'en 650; la troisième, depuis l'époque de Psammétique jusqu'à la conquête par les Perses, c'est-à-dire depuis l'an 650—528.

---

# PREMIÈRE PÉRIODE.

## DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'AUX SÉSOSTRIDES, VERS 1500 AVANT J.-C.

---

Sources. 1. Écrivain juif. *Moïse*. Les traditions qu'il rapporte contiennent une description fidèle de l'état de l'Égypte,

de son temps, mais non une histoire suivie. — Depuis Moïse jusqu'à Salomon (1500—1000 avant J.-C.), silence complet des écrivains hébreux sur l'Égypte. Depuis Salomon jusqu'à Cyrus (1000—550), quelques fragmens de récits isolés, la plupart d'une grande sécheresse. — Avantages et importance des documens juifs, lorsqu'ils sont purement historiques. — 2. Écrivains grecs. *a. Hérodote*, le premier qui ait donné une histoire des Égyptiens. Environ soixante-dix ans après que le trône des Pharaons eut été renversé par les Perses, il recueillit, dans l'Égypte même, des renseignemens sur l'histoire des temps reculés de ce pays, de la bouche de ceux qui en étaient le mieux instruits, les prêtres; il les consigna fidèlement dans ses écrits, comme il les avait reçus. Il faut donc se demander, lorsqu'on veut apprécier les récits d'Hérodote, ce que les prêtres savaient des premiers temps de l'histoire de leur pays. Cette question ne peut se résoudre avant qu'on ait appris à connaître comment et de quelle manière les traditions historiques se sont conservées parmi les Égyptiens, depuis les premiers temps.

L'histoire primitive des Égyptiens ne consistait, comme celle des autres nations, que dans des traditions. Mais ils eurent de bonne heure comme d'autres peuples, une sorte d'écriture, les hiéroglyphes ou écriture figurée, dont les signes, pris des objets naturels, exprimaient soit des sons, comme simples caractères alphabétiques (*les Hiéroglyphes phonétiques*), soit des idées; celles-ci, à leur tour, étaient figurées tantôt par la représentation d'objets matériels, tantôt d'une manière allégorique. Ces hiéroglyphes furent donc toujours plus imparfaits que les caractères purement alphabétiques : 1. parce qu'ils ne peuvent exprimer qu'un cercle borné d'idées, qui, sans être tout-à-fait destituées de liaisons et de rapports grammaticaux, ne les marquent que d'une manière très-imparfaite. 2. Parce qu'ils sont aussi peu propres à l'écriture qu'au dessin, et sont principalement destinés à être sculptés sur les monumens publics. 3. Parce qu'étant allégoriques, ils ne peuvent être entendus qu'à l'aide d'une clef, qu'il faut conserver par une suite non

interrompue de traditions, dont la caste sacerdotale était seule en possession. De cette manière, l'histoire, dans la bouche des prêtres égyptiens, ne pouvait guère être que celle qui se lie aux monumens publics, et, par cela seul, bornée à des récits tronqués, sans ordre chronologique, qui finissaient même par n'être plus intelligible qu'au moyen de l'explication des figures allégoriques, et se trouvait par là exposée a bien des fausses interprétations.

Ces notions préliminaires sur l'histoire des premiers temps de l'Égypte se trouveront pleinement confirmées si l'on parcourt les récits d'Hérodote qui concernent les rois d'Égypte avant Psammétique (1). Il en résulte évidemment : 1. que toute l'histoire repose sur les monumens publics, et même se borne aux seuls monumens qui se trouvent à Memphis ou aux environs, on pourrait même dire à un monument unique dans Memphis; je veux dire le temple de Vulcain ou *Phtha*, principal temple de cette ville. L'histoire commence à Ménès, le premier fondateur de ce temple, *cap*. 99, et il n'y est fait mention que de ceux de ses successeurs qui ont contribué en quelque chose à son agrandissement et à son embellissement; ceux qui n'y ont rien fait, mais qui ont laissé d'autres monumens (tels que les pyramides), ont été appelés oppresseurs du peuple et contempteurs des dieux. Quant à ceux qui n'ont laissé aucun monument, les prêtres n'en savaient dire autre chose que la suite de leurs noms. 2. Cette suite n'est point complète, quoique les prêtres l'aient donnée pour telle à Hérodote; mais il y a de grandes lacunes, comme le démontre clairement la comparaison avec Diodore; de sorte qu'on ne peut établir sur elle aucun système de chronologie. 3. Toute l'histoire est entremêlée de récits, qui, étant puisés dans des représentations hiéroglyphiques, sont par là même allégoriques. Nous ne pouvons en pénétrer le sens, puisque les prêtres eux-mêmes ne le savaient point, ou ne voulaient point en

(1) Hérodote, lib. II, cap. 99—150.

donner d'explications, ou même en donnaient de fausses; c'est à cela, par exemple, qu'il faut rapporter le vol de Rampsinit, ainsi que son voyage aux enfers, où il joua aux dés avec Cérès (*cap.* 121, 122); l'histoire de la fille de Chéops (*cap.* 127); celle de l'aveuglement de Phéron, et la manière dont il guérit (*cap.* 111), etc.] Il y a encore deux autres exemples qui servent à nous faire voir que ces imputations ne sont point sans fondement : l'un, *cap.* 131, dont Hérodote lui-même a remarqué l'invraisemblance; et l'autre, *cap.* 141, dont nous trouvons ailleurs la véritable explication. Les critiques ont remarqué que le penchant des prêtres, même dès le temps d'Hérodote, à faire accorder les mythologies grecque et égyptienne, avait produit plusieurs explications; telle est l'histoire du roi Protée, tout entière conforme aux traditions grecques, *cap.* 112—115. La seule objection qu'on pourrait faire contre l'exactitude du résultat général de cette recherche, fondée sur ce que les faits de l'histoire d'Égypte, rapportés par Hérodote, n'étaient puisés que dans les monumens publics, où le voile de l'allégorie les déguisait encore, serait de dire que peut-être les prêtres égyptiens connaissaient les caractères de l'écriture, et qu'indépendamment des hiéroglyphes et des monumens publics, ils pouvaient avoir des annales écrites : mais cette objection se réfute par Hérodote lui-même; car, outre les documens dont on vient de parler, les prêtres ne purent lui lire, sur un rouleau de papyrus, que les noms de 330 rois après Ménès, qu'on a coutume de mettre à la tête de la chronologie égyptienne, vraisemblablement parce que c'était un être allégorique qui désignait l'année ou le pays; mais ils ne savaient sur tous ces rois rien de plus que leurs noms, parce qu'ils n'avaient laissé aucuns monumens (*cap.* 100). Si donc on ne peut fixer ni l'origine, ni l'époque, ni la manière dont les Égyptiens ont conservé l'usage des caractères d'écriture, nous pouvons dire, avec certitude, ou qu'ils ne les connaissaient point avant le temps de Psammétique, ou qu'ils n'en faisaient usage, dans leurs annales historiques, que pour écrire les noms propres.

*b*. Outre la liste des rois d'Égypte, donnée par Hérodote, on en trouve encore une dans Diodore de Sicile (1). Cet historien, qui écrivait environ 400 ans après le premier, a compilé ses récits sur l'Égypte, d'après plusieurs ouvrages grecs. Il n'y a aucune contradiction entre lui et Hérodote, si l'on ne considère point comme non interrompue la liste des rois que donne Hérodote. Et Diodore lui-même n'a point prétendu en donner une liste complète, mais seulement faire mention des plus remarquables, en appréciant, par un calcul de générations, l'intervalle qui s'est écoulé de l'un à l'autre.

*c*. Enfin, un auteur très-différent des deux historiens grecs, Manéthon, prêtre égyptien, qui vivait sous le règne de Ptolémée Philadelphe, vers l'an 260 avant J.-C., a écrit un traité sur l'Égypte (*Ægyptiaca*), qui, avec quelques fragmens qu'on trouve dans Josephe, mais dont l'authenticité est contestée, à servi à composer le catalogue des rois d'Égypte, qu'on trouve dans la chronique d'Eusèbe et de Syncelle. Ce catalogue est divisé en trois sections, dont chacune contient plusieurs dynasties, qui tirent leur nom de différentes villes d'Égypte; on a marqué, pour chaque dynastie, le nombre des rois dont elle se compose, et les années de sa durée. — Si, dès le temps d'Hérodote, les prêtres égyptiens pouvaient citer les noms de 330 rois, il ne faut pas s'étonner qu'une pareille liste ait existé du temps de Manéthon, et qu'il en ait fait usage. Seulement il est incertain si la liste dont il s'est servi est la même que celle qui a été connue d'Hérodote; ce qui paraît assez vraisemblable, parce que le nombre des rois, dans Manéthon, s'accorde assez avec celui d'Hérodote. Cependant il doit y avoir toujours beaucoup d'incertitude à ce sujet, parce que nous ne possédons le catalogue de Manéthon que de la troisième main, et défiguré par un grand nombre de fautes des copistes. L'authenticité des récits de Manéthon a été entièrement confirmée dans les derniers temps, où l'on est parvenu à

(1) DIODORE, lib. I.

déchiffrer les noms et les titres des rois des inscriptions hiéroglyphiques; on y a trouvé les mêmes noms des rois qu'il cite, particulièrement ceux de la 18[e] et de la 19[e] dynastie, qui embrassent la suite des Pharaons de Thèbes, après l'expulsion des Hycksos, c'est-à-dire la période la plus brillante de l'Égypte.

Les modernes qui ont travaillé sur les antiquités d'Égypte, à partir de l'*OEdipus AEgyptiacus*, de Kircher, 1670, jusqu'aux *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, par De Pauw, 1772, ne nous ont donné que trop souvent des rêveries et des hypothèses au lieu de la vérité. Des essais, pour ranger les dynasties égyptiennes suivant un ordre chronologique, ont été tentés particulièrement par Marsham, dans son *Canon chronicus;* et par Gatterer, dans ses *Synchronismes de l'histoire universelle.* — Il faut compter parmi les principaux ouvrages sur ce sujet :

Jablonski *Pantheon mythicum AEgyptiacum*, 1750, in-8°.

Gatterer *Commentationes de Theogonia ægypt.* in *commentat. Gotting.*, t. VII.

*De Origine et usu obeliscorum*, *auctore* G. Zoega; Romæ 1797.

*L'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la Géographie, la Religion, la Langue, les Écritures et l'Histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*, par Champollion le jeune, tom. I, II, 1804. Les deux parties consacrées à la géographie contiennent le rétablissement des provinces de l'ancienne Égypte, et des noms des villes, d'après les sources coptes.

*Commentationes Herodoteæ scribebat* Frid. Creuzer, *Ægyptiaca et Hellenica;* Paris, I, Leipsic, 1810. Suite d'éclaircissemens très-savans et très approfondis sur quelques points particuliers de l'antiquité égyptienne, auxquels plusieurs passages d'Hérodote ont donné lieu.

Voy. dans mes *Idées sur la politique*, etc., 1815, p. 2, vol. II, la section sur les Égyptiens, particulièrement l'introduction sur les hiéroglyphes.

Nous devons à l'expédition française en Égypte la meilleure

représentation des monumens égyptiens; déja Denon, dans son Voyage en Égypte, avait surpassé celle qu'on trouve dans les Voyages plus anciens de Pococke et de Norden; mais lui-même, à son tour, a été beaucoup surpassé dans le grand et magnifique ouvrage intitulé:

*Description de l'Égypte*, *Antiquités*, p. I, II, III, savoir : p. I, monumens de la Haute-Égypte, à partir des limites de la Nubie jusqu'à Thèbes; p. II, III, monumens de Thèbes.

Depuis cet ouvrage il a paru : Belzoni, *Researches in Egypt.*, Londre, 1821, avec atlas gravé.

*Voyage au temple de Jupiter Ammon, et en Égypte*, Berlin, 1824; par Minutoli (en allemand).

Les monumens de la Nubie et de l'antique Méroé ont été de même tirés de l'obscurité, et mis au jour par les voyageurs les plus récens; ceux de la Nubie, dans:

*Antiquités de la Nubie*, en douze livraisons; par T. Gau; Paris, 1824. Pour servir de continuation au grand ouvrage sur l'Égypte.

Les monumens de Méroé, dans :

*Voyage à Méroé, au fleuve Blanc*, etc.; 12 livraisons; par Cailliaud; Paris, 1824.

Pour la connaissance du pays et des peuples, il faut consulter surtout :

*Travels in Nubia by* F. L. Burckard; Londre, 1819.

Les Essais pour la lecture et le déchiffrement des hiéroglyphes,

*Précis du Système hiéroglyphique des anciens Égyptiens;* par M. Champollion le jeune; Paris, 1824; avec un volume de planches.—Comparez :

*Idées sur la Politique et le Commerce des peuples de l'antiquité*, part. 2, vol. 11, 4e édit., 1826, qui contient l'Égypte. Dans cette nouvelle édition j'ai employé et apprécié les résultats de tous ces voyages et découvertes.

1. Le commencement de la culture politique, en Égypte, remonte au-delà des temps historiques; car

déjà, à l'époque d'Abraham, et bien plus encore du temps de Moïse, la constitution intérieure de ce pays paraît formée de telle sorte, qu'il faut nécessairement qu'il se soit écoulé un long temps pour que la nation et l'État se fussent élevés au degré de culture où nous voyons qu'ils étaient alors parvenus. On peut donc dire avec certitude que l'Égypte est une des contrées de notre globe où un lien politique ait été établi dès les plus anciens temps, quoiqu'il soit impossible d'affirmer, d'une manière positive, qu'il n'a point existé auparavant dans l'Inde.

2. Les causes par lesquelles l'Égypte est devenue de si bonne heure un pays civilisé doivent se trouver en partie dans sa constitution physique, et en partie dans sa situation géographique. Et, sous ce rapport, il faut non seulement considérer l'Égypte isolément et en elle-même, mais encore dans ses relations avec le reste de l'Afrique. C'est le seul pays, au nord de cette partie du monde, qui soit situé sur un grand fleuve navigable sans interruption, sans quoi il serait un désert, comme les autres pays de l'Afrique situés sous le même degré de latitude. A cela se joignent deux circonstances extraordinaires : d'un côté une vaste étendue de terrain, couverte par les débordemens du fleuve, n'exige guère d'autre travail que l'ensemencement; et de l'autre, le besoin de digues et de canaux opposait tant d'obstacles au perfectionnement de l'agriculture, que la nécessité de les surmonter a dû exciter l'industrie et l'activité des hommes. Aussitôt que l'agriculture et les connaissances qui en sont inséparables eurent pris naissance en Égypte, l'heureuse situation du pays dans le voisinage des riches contrées qui produisent l'or et les épices, et au point de séparation de l'Asie et de l'Afrique, favorisa les re-

lations commerciales de la nation; et, dans tous les temps, ce pays paraît avoir été le principal théâtre du commerce par terre, ou commerce de caravanes.

3. Il résulte de là qu'il a dû exister un autre ordre de choses dans la fertile vallée du Nil, que dans le désert de la Lybie. Plusieurs petits États paraissent s'être formés dans cette vallée, long-temps avant qu'il existât un grand empire d'Égypte; l'histoire ne peut plus soulever entièrement le voile obscur qui enveloppe son origine: seulement il paraît évident que la haute Égypte a été le lieu le plus anciennement cultivé; et cette culture, venant du midi, s'étendit dans la suite plus loin, vers le nord, par l'établissement des colonies. Vraisemblablement ces colonies se formèrent par l'émigration d'une tribu étrangère différente de celle des nègres, comme le prouvent les figures soit sculptées, soit peintes, qu'on trouve sur les monumens égyptiens encore existans.

4. Les traditions sur la haute antiquité de la culture politique, non-seulement dans l'Inde, mais encore dans l'Arabie-Heureuse, sur les anciens établissemens et les conquêtes des Arabes dans l'Éthiopie, dont ils étaient si voisins, surtout dans Méroé, et les traces évidentes des anciennes relations qui ont existé entre ces pays méridionaux de la terre expliquent facilement de pareilles migrations, quoiqu'on n'en puisse pas fixer l'époque précise par la chronologie. On ne peut cependant méconnaître la part considérable qu'y a eue la religion. Le lien social, en Égypte, ne tarda point à se rattacher à la religion, mais c'est sur elle qu'il fut fondé dès le commencement. Ainsi donc les progrès de toute culture politique dépendirent, sinon uniquement, du moins en grande partie, de la caste sacerdotale et de son agrandissement.

Développement général de l'idée de la division par castes. Première origine des castes, dans la différence des tribus qui habitent un même pays, et dans leur manière de vivre. Son développement et ses progrès dans les empires despotiques. —Application de ces principes à l'Egypte et à la caste des prêtres égyptiens, considérés comme tirant son origine de quelque tribu plus civilisée.

5. Ce que cette caste avait de particulier était le culte de certaines divinités, parmi lesquelles Ammon, Osiris et Phtha (que les Grecs comparaient à leur Jupiter, à leur Bacchus et à leur Vulcain) étaient les principales. La propagation de ce culte, qui se rattachait toujours à un temple, nous fournit donc les indices les plus certains sur l'accroissement de cette caste; et la combinaison de ces indices avec les récits particuliers des Égyptiens nous autorise à conclure que ce fut une tribu émigrée des contrées méridionales, au-dessus de Méroé, dans l'Éthiopie, qui, en s'incorporant les colonies indigènes, c'est-à-dire par l'accession des territoires les plus voisins des temples et de leurs dépendances, s'étendit insensiblement, et finit par rendre le culte de ses dieux dominant dans toute l'Égypte.

Preuves irrécusables de l'exactitude de cet exposé, tirées de la fondation de Thèbes et d'Ammonium, originaires de Méroé, comme l'indique le culte d'Ammon, qui s'y maintint long-temps. Il en est ainsi de Memphis et d'autres villes, dans la vallée du Nil, qui doivent avoir eté fondées par Thèbes.

6. Cette conjecture, conforme d'ailleurs à la manière ordinaire dont se peuple un pays, reçoit une

nouvelle confirmatiou de l'antique division du territoire en *districts* ou *nomes*. Cette division se rapportait spécialement aux principaux temples, qui formaient autant d'établissemens pour la caste sacerdotale; de manière que les habitans de chaque nome relevaient du temple principal, et avaient part au culte religieux qui y avait été introduit.

7. Ainsi donc, par l'agrandissement insensible de cette tribu plus civilisée, paraissent s'être formés, le long des bords du Nil, plusieurs petits États, dont chacun avait pour point central un pareil établissement, et embrassait en même temps les tribus indigènes du voisinage, ou de nouvelles tribus émigrées. Le lien qui unissait chaque État isolé était donc, comme cela est arrivé à la plupart des États, dans l'enfance des sociétés, un *culte commun*, auquel prenaient part tous ceux qui appartenaient à cet État. Mais ici le principal soutien de la civilisation était l'*agriculture*, dont le perfectionnement était le but de toute la politique de la caste dominante; ce qui, eu égard à la nature du sol et du climat, ne pouvait presque pas avoir lieu dans l'Afrique méridionale.

Réfutation de l'opinion qui attribue à la caste des prêtres égyptiens de grandes connaissances spéculatives, puisqu'en général la plupart de leurs connaissances étaient relatives à la vie pratique, et n'étaient dans leurs mains que des instrumens de domination sur la multitude, à laquelle ils tâchaient, par ce moyen, de se rendre nécessaires pour la tenir dans leur dépendance. — Éclaircissement sur le rapport qu'il y avait entre leurs divinités et leurs connaissances en mathématiques, en astronomie et en agriculture.

8. D'après les documens tirés de Manéthon, ces États

isolés se formèrent d'abord dans la moyenne et dans la haute Égypte; c'était à Thèbes, à Éléphantine, à This et à Héraclée, qu'ils se trouvaient; dans l'Égypte du milieu, à Memphis. Ce n'est que dans sa dernière section que cet auteur fait mention des États formés dans la Basse-Égypte, à Mendès, à Bubaste et à Sébennyte.

C'est donc à ces états qu'il faut sans doute rapporter les 330 rois après Ménès, dont les prêtres récitèrent les noms à Hérodote, aussi bien que ceux avant Sésostris dont Diodore fait mention; parmi ceux-ci Busiris second est appelé fondateur de Thèbes, et Uchoréus, fondateur de Memphis. Eusèbe et Syncelle ont conservé, d'après Manéthon, beaucoup de noms de ces rois, que Masham s'est particulièrement appliqué à comparer et à mettre en ordre.

9. Faute d'une chronologie exacte et suivie, nous ne pouvons déterminer, avec certitude, comment ces États subsistèrent en même temps, ou se succédèrent les uns aux autres. Thèbes était certainement un des plus anciens; plus ancien même que Memphis, auquel il a donné naissance. D'après le cours ordinaire des choses, parmi ces États, quelques-uns, devenus riches et puissans, durent engloutir leurs voisins. Déjà, dans cette période reculée, Thèbes et Memphis s'étaient élevés au-dessus des autres.

This et Éléphantine paraissent aussi avoir été réunis à Thèbes, comme les états de la Basse-Égypte à Memphis.

10. Il est évident, d'après les récits de Moïse, que
Vers déja, dès les temps de Joseph, l'État de Memphis (où
1700 il paraît avoir vécu, et non à *On* ou Héliopolis, )

embrassait au moins la Moyenne et Basse-Égypte, et renfermait la cour nombreuse et brillante d'une caste sacerdotale et guerrière; qu'une agriculture florissante, et de nombreux établissemens annonçaient, dans ce pays, une civilisation qui avait déjà jeté de profondes racines. Mais aussitôt que Joseph y eut établi la servitude de la glèbe, et fait disparaître la classe des propriétaires indépendans, en concentrant toutes les propriétés territoriales dans les mains d'un roi pris dans la caste sacerdotale, les révolutions auxquelles cet État fut exposé durent devenir d'autant plus dangereuses.

11. Ces bouleversemens vinrent du dehors. L'Égypte, environnée de toutes parts par des peuples nomades, avait beaucoup à souffrir de leurs incursions, soit du côté du midi, soit du côté du nord. Mais jamais elles ne furent plus violentes et de plus longue durée qu'immédiatement après le temps de Joseph. Les Arabes bédouins inondèrent la Basse-Égypte; et leurs chefs, nommés *Hycksos* par les Égyptiens, parvinrent à s'y établir, fortifièrent Avaris ou Pélusium, et étendirent leur domination jusqu'à Memphis, où vraisemblablement ils fixèrent leur séjour. On les a dépeints comme les oppresseurs de la religion et de la caste sacerdotale; mais, s'ils le furent au commencement, ils finirent, en supposant qu'ils aient été contemporains de Moïse, par adopter insensiblement les usages et les mœurs des Égyptiens, à peu près comme ont fait les Mogols dans la Chine. Cependant ils ne paraissent jamais s'être rendus maîtres de Thèbes et de la Haute-Égypte, et la longue lutte qui s'engagea avec eux ne fut presque jamais interrompue, ou du moins ne le fut que pour un temps fort court.

La domination des Arabes Hycksos a eu lieu entre 1700 et 1500, époque où vécut Moïse et où les Juifs quittèrent l'Égypte. Josèphe, en évaluant la durée de leur règne à 500 ans, comprend apparemment, dans ce nombre, les longues périodes des guerres qu'ils firent aux Égyptiens avant d'établir leur domination.

12. Thumosis, roi de Thèbes, réussit enfin à expulser les Hycksos de la Haute-Égypte. Le rétablissement de l'indépendance et de la liberté du pays fut la suite de sa victoire; une autre conséquence de cet événement fut la réunion définitive des divers États en une seule monarchie, parce que les dominateurs de Thèbes devinrent dès-lors les maîtres de toute l'Égypte. Cette expulsion des Hycksos, un des plus grands exploits de la nation, devait s'imprimer d'autant plus fortement dans la mémoire des Égyptiens, qu'elle a été la cause principale de la grandeur à laquelle l'empire parvint dans la période suivante.

L'expulsion des Hycksos paraît avoir été un des principaux sujets sur lesquels se sont exercés les artistes égyptiens, et elle se trouve représentée sur un des grands temples de Thèbes. (Denon, pl. 133.)

# SECONDE PÉRIODE.

## PÉRIODE DES SÉSOSTRIDES JUSQU'A LA DOMINATION ABSOLUE DE PSAMMÉTIQUE, DEPUIS 1500 JUSQU'EN 650.

Les sources sont les mêmes pour cette période que pour la précédente; l'histoire conserve encore le caractère d'une tradition hiéroglyphique. C'est dans cette période qu'il faut placer les séries des rois successeurs de Sésostris, qu'on trouve dans Hérodote et dans Diodore de Sicile. Les listes de l'un et de l'autre de ces écrivains s'accordent, à peu de chose près, pourvu qu'on ne regarde pas celle d'Hérodote, comme formant une suite de rois non interrompue, mais plutôt comme des renseignemens isolés sur des rois dont les noms s'attachent à des monumens publics. La table suivante démontre cette concordance. Nous y avons joint la suite des rois antérieurs à Sésostris.

| *Selon Hérodote.* | *Selon Diodore.* |
|---|---|
| *Ménès*. Et ensuite, | *Ménès*. |
| Les 330 rois de la période précédente, sur lesquels il ne reste que des documens incomplets. On compte parmi eux dix-huit rois Éthiopiens, et une reine nommée *Nitocris*. | Il a pour successeurs 52 rois, dont le règne embrasse plus de 1400 ans. |
| | *Busiris I* et ses huit successeurs, dont le dernier, |
| | *Busiris II*, fondateur de Thèbes. |
| | *Osymandyas* et ses huit successeurs, dont le dernier, |

| *Selon Hérodote.* | *Selon Diodore.* |
| --- | --- |
| | *Uchoréus*, fondateur de Memphis. |
| | *Ægyptus*, son petit-fils. Douze générations après, |
| *Mœris*. | *Mœris*. |
| | Sept générations. |
| *Sésostris*. | *Sésostris* ou *Sésoosis*. |
| *Phéron*, son fils. | *Sésostris II*, fils du précédent, prend le nom de son père. |
| | Lacune de plusieurs générations. |
| | *Amasis*, et l'Éthiopien *Actisanus*. |
| | *Mendès* ou *Manès*, fondateur du labyrinthe. |
| | Anarchie pendant cinq générations. |
| *Protée*, au temps de la guerre de Troie. | *Protée* ou *Cétès*, du temps de la guerre de Troie. |
| *Rampsinit*. | *Remphis*, fils du précédent. |
| | Sept générations, parmi lesquels on remarque *Nilus*, qui donne son nom au Nil. |
| *Chéops*, fondateur de la grande pyramide. | *Chemmis* ou *Chembes* de Memphis, fondateur de la grande pyramide. |
| *Chéprès*, fondateur d'une pyramide, frère du précédent. | *Céphren*, fondateur d'une pyramide, frère du précédent. |
| *Mycérinus*, fils de Chéops, fondateur d'une pyramide. | *Mycérinus*, fils de Chemmis, fondateur d'une pyramide. |
| *Asychis* le Législateur. | *Bochoris* le Législateur. |
| *Anysis* l'Aveugle. | Lacune de plusieurs générations. |

| *Selon Hérodote.* | *Selon Diodore.* |
| --- | --- |
| *Sabacon* l'Éthiopien. | *Sabacon* l'Éthiopien. |
| *Anysis* pour la seconde fois. | |
| *Séthos*, prêtre de Vulcain. | |
| *Dodécarchie.* | *Dodécarchie.* |
| *Psammétique* de Saïs, gouverne seul. | *Psammétique* de Saïs, gouverne seul. |

Ce rapprochement avec Diodore nous démontre clairement non-seulement que le catalogue d'Hérodote ne présente qu'une suite de rois souvent interrompue, mais encore qu'il est impossible d'établir aucune chronologie suivie, puisque Diodore laisse deux fois indécis le nombre des générations. La comparaison avec l'époque de la guerre de Troie semble, à la vérité, donner un point fixe à la chronologie; mais l'empressement avec lequel les prêtres égyptiens, dans Hérodote, cherchent à concilier leurs traditions avec celles des Grecs, doit nous inspirer à ce sujet une juste défiance. Il faut donc s'en tenir à des résultats généraux; mais si l'on peut, avec la plus grande vraisemblance, placer le temps de Sésostris dans le 15e siècle av. J.-C. (Voy. ZOEGA, *de Obeliscis*), ces époques formeront un ensemble assez régulier. Parmi les dynasties de Manéthon, c'est à cette période que se rapportent les 18e, 19e, 20e, et 22e, surtout les deux premières, qui renferment la période la plus brillante de l'Égypte et les Pharaons les plus puissans.

1. La période suivante fut, presque sans exception, une période glorieuse pour l'Égypte; on ne peut douter que, pendant ce temps, ce pays ne formât un seul royaume, dont les rois nous sont représentés comme seuls dominateurs. Quoi de plus naturel que de voir succéder à la période d'un grand développement de forces pour l'expulsion des étrangers celle des conquêtes au dehors?

Les plus puissans parmi les Pharaons de cette période, dont on a trouvé les noms sur les grands monumens qu'ils ont fondés dans la Haute-Égypte, sont :

18e Dynastie entre 1600—1500.

*Aménophis Ier* : son nom se trouve sur le temple de Amada, en Nubie;

*Phatmosès* ; commencement de l'expulsion des Hycksos.

*Aménophis II*, le Memnon des Grecs. Expulsion complète des Hycksos, et commencement de plusieurs grands édifices. Son nom se trouve sur les monumens de Thèbes, Éléphantine, et en Nubie sur le temple de Soleb.

*Ramessès Ier*. Ce doit être le Danaüs des Grecs. Chassé par son frère,

*Ramessès II*, Miamun. Il fut le fondateur du palais de Médinat-Abu à Thèbes. C'est lui que concerne le tombeau d'un roi dont on a fait l'ouverture.

*Aménophis III*. Renouvellement de l'invasion des Hycksos, qui le forcent de s'enfuir en Éthiopie; cependant il revint vainqueur avec son fils Ramessès.

19e dynastie entre 1500—1400.

*Ramessès III*, (le grand), appelé aussi *Sésostris* ; vraisemblablement appelé aussi *Osymandyas*. Libérateur de l'Égypte, et grand conquérant. Son nom et son titre, ses expéditions guerrières et triomphales, se trouvent mentionnés sur la plupart des grands monumens de l'Égypte et de la Nubie. Son fils et son successeur,

*Ramessès IV* (autrement Phéron), règne long-temps et en paix. On lit son nom et son titre sur le temple de Carnack et autres.

Parmi ses successeurs quelques noms seulement se sont conservés jusqu'à *Scheschonk* ou *Sisack*, depuis 980 jusqu'en 950. Sisack prit Jérusalem sous le règne de Roboam.

2. Cet éclat dont brilla l'empire fut regardé, principalement, comme l'ouvrage de Sésostris ou Ramessès-le-Grand. Il fut incontestablement le plus grand roi des

Égyptiens. Hérodote et Diodore, ainsi que Manéthon, nous le représentent comme tel; mais à qui fera-t-on croire, comme littéralement vrai, le récit de ses exploits, tel que les prêtres égyptiens nous l'ont transmis, et que semblent nous le montrer encore les représentations figurées sur les monumens de Thèbes? Et aussi qui pourrait douter de l'existence d'un prince, quand elle est attestée par des monumens aussi nombreux et aussi divers, tant dans l'Égypte que hors de l'Égypte?

Examen critique des récits de neuf années d'expéditions et de conquêtes de Sésostris;—elles furent dirigées, en général, contre les riches pays commerçans. — Il paraît qu'elles se bornèrent, sur terre, à l'Éthiopie, à l'Asie antérieure jusqu'à la Babylonie, et à une partie de la Thrace; sur mer, à l'Arabie-Heureuse, et aux côtes voisines, peut-être jusqu'à la péninsule de l'Inde. Ces conquêtes, dans un temps où l'Asie-Orientale ne renfermait encore aucun grand empire, sont-elles fort vraisemblables? — Dans l'intérieur, les vastes entreprises qu'on lui attribue, tels que les grandes constructions, les canaux, la division du territoire de l'empire, et le prélèvement des tributs, d'après un cadastre régulier, le montrent comme souverain absolu de toute l'Égypte.

3. Au milieu des changemens opérés par Sésostris, la constitution de l'Égypte conserva toujours le caractère de la monarchie combinée avec une aristocratie sacerdotale. Et quoique les rois (comme les princes de l'Inde) n'appartinssent pas à la caste des prêtres, leur pouvoir était restreint de diverses manières, par l'influence de cette caste. Un grand-prêtre partageait l'autorité des rois; ils étaient assujétis à l'observation rigoureuse d'un cérémonial religieux tant dans leurs actions

publiques que dans leur vie privée; des monumens publics devaient témoigner leur respect pour le culte dominant; tous les emplois de l'État étaient dans les mains des prêtres. Sans doute le caractère personnel des rois influait sur la mesure d'autorité dont ils jouissaient; mais quelle ne devait pas être la force de cette aristocratie, puisqu'un heureux conquérant même se voyait forcé de lui rendre hommage?

4. Ainsi donc il est naturel de rapporter à cette période la fondation ou du moins l'achèvement de plusieurs grands monumens de l'Égypte; le témoignage d'Hérodote est positif pour ce qui regarde les monumens de Memphis qui n'existent plus. On lit encore les noms de leurs fondateurs, sur les monumens encore existans, non-seulement dans la Thébaïde, mais encore au-delà de Soleb, vers les limites méridionales de la Nubie. Il se pourrait cependant qu'ils eussent été commencés à une époque beaucoup plus reculée; car, pour exécuter des monumens tels que ceux de la Haute-Égypte, il faut plus d'une génération. D'ailleurs, quoi de plus naturel que de pareils monumens, dans un pays où un temple est, dans toute la force du terme, le centre de l'État?

5. Il est vaisemblable que ce fut aussi à cette époque que les institutions intérieures de la nation, principalement la division en castes, reçurent leur organisation complète. La caste sacerdotale, dépositaire de toutes les connaissances scientifiques, se trouvait, par cela même, en possession de tous les emplois. La caste des guerriers ne put guère avoir son développement complet avant la réunion de l'empire dans les mains d'un seul; ni celle des navigateurs, avant l'établissement des canaux, quoique leur origine pût remonter à des époques plus reculées.

**Comparaison des documens fournis par Hérodote et par Diodore, sur la division par castes. Les disparates suffiraient pour faire prononcer en faveur d'Hérodote, indépendamment de l'ancienneté de cet historien.**

6. Il est d'autant moins possible de donner une histoire suivie de l'empire d'Égypte, que les fragmens même qui nous en restent dans Hérodote, les fables qu'il raconte sur Phéron, Rhampsinit, Chéops, etc., ne peuvent guère être autre chose que des récits allégoriques. L'histoire d'Anysis-l'Aveugle peut-elle signifier autre chose que ce que Diodore exprime sans allégorie, c'est-à-dire une grande lacune dans les traditions historiques?

7. La période la plus florissante de l'empire des Pharaons paraît donc devoir se placer environ de 1500 jusqu'en 1100 avant J.-C. (quoique, selon Diodore, ce temps de splendeur fût interrompu par une longue période d'anarchie). Toutefois cet état prospère parut s'affaiblir vers la fin de cette période. Un conquérant étranger venu d'Éthiopie (vraisemblablement de Méroé), Sabacon, subjugua l'Égypte. Après son départ, un prêtre de Vulcain, nommé *Séthos*, usurpa le trône contre l'usage établi; il offensa par là la caste des guerriers; et l'attaque que Sannhérib, roi d'Assyrie, préparait contre l'Égypte, aurait pu devenir très-dange- 714
reuse, si une peste qui se mit dans son armée ne l'eût forcé de revenir sur ses pas.

8. Cependant il se fit une nouvelle division du territoire de l'Égypte en plusieurs états (ou peut-être un rétablissement des anciens royaumes) gouvernés par douze princes indépendans qui s'en étaient emparés. Ce gouvernement parut d'abord présenter une sorte d'u-

nion; mais bientôt ces princes se divisèrent entre eux, et Psammétique de Saïs, l'un d'eux, fut chassé. Mais, soutenu par des Grecs et des Cariens qu'il avait pris à
Vers 650 sa solde, il parvint à venger cet affront, à dépouiller ses adversaires, et à s'emparer seul de toute l'autorité.

# TROISIÈME PÉRIODE,

## DEPUIS LA DOMINATION DE PSAMMÉTIQUE SEUL, JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR LES PERSES, SOUS CAMBYSE, 650—625 AVANT J.-C. (1).

HÉRODOTE, *lib. II, cap.* 125, etc., est encore ici la principale source pour cette période de l'histoire. Mais sa narration n'est plus fondée sur les hiéroglyphes : à partir de cette époque elle devient purement historique. Sous le règne même de Psammétique, il se forma des Grecs réfugiés en Égypte une caste d'interprêtes (ἑρμηνεῖς), qui s'étaient faits les courtiers du commerce entre leurs compatriotes et les Égyptiens, et qui servaient de *ciceroni* aux étrangers. Ils s'étaient aussi

(1) Vers le même temps, en Asie, établissement et chute de l'empire Chaldaico-Babylonien, — et établissement de la monarchie persane. — A Rome, les rois, depuis Numa Pompilius jusqu'à Servius Tullius. — A Athènes, Dracon, Solon, Pisistrate. — Chez les Juifs, dernière période du royaume de Juda, et captivité de Babylone.

mis en état de donner des renseignemens sur l'histoire du pays. — Non-seulement on connaissait depuis long-temps l'écriture alphabétique en Égypte, mais encore elle y était devenue d'un usage général, depuis que les Égyptiens avaient trouvé dans le papyrus la matière convenable pour l'écriture. Aussi l'assertion d'Hérodote, qui affirme que dès-lors l'histoire commença à prendre un caractère de certitude, ne doit point nous surprendre.

1. A partir de cette époque, l'Égypte redevient un empire qui n'est plus divisé, et dont Memphis fut toujours la capitale, quoique Saïs, dans la Basse-Égypte, fût la résidence ordinaire des rois. — Admission des étrangers dans l'Égypte, particulièrement des Grecs, soit comme troupes mercenaires, soit comme commerçans. Influence de cette circonstance sur le caractère national, et spécialement sur la politique. — Les rois d'Égypte continuent, pendant cette période, d'être animés de l'esprit de conquêtes ; ils dirigent spécialement leurs entreprises vers l'Asie : elles sont cause de la création d'une marine, et entraînent ce pays dans des guerres avec les grands empires d'Asie. — L'influence de la caste sacerdotale se maintient, quoique affaiblie. Vénération des rois pour les prêtres, prouvée par la fondation et par la magnificence des temples, particulièrement du temple de Phtha à Memphis.

2. *Psammétique*, mort l'an 610. Il parvient à régner seul, appuyé par les troupes mercenaires de Grèce et de Carie, qui restent dans le pays comme troupes permanentes. Émigration et établissement en Éthiopie d'une grande partie de la caste des guerriers, mécontente de cette révolution. Construction des Propylées méridionales du temple de Phtha, et commencement des projets de conquête dans l'Asie.

Mort l'an 694 3. *Nécon*, fils et successeur de Psammétique. Ses plans de conquêtes étendus. Premier établissement d'une force maritime. Tentatives inutiles pour joindre, par un canal, la mer Méditerranée à la mer Rouge. — Conquêtes en Asie, jusqu'à l'Euphrate; elles sont prompte-

606 ment abandonnées par la perte de la bataille de Circésium contre Nabuchodonosor. — C'est d'après les ordres de ce prince que les Phéniciens entreprennent et accomplissent heureusement le périple ou voyage autour d'une partie de l'Afrique.

Mort l'an 698 4. *Psammis*, fils et successeur de Nécon. Conquêtes dans l'intérieur de l'Afrique par une expédition contre l'Éthiopie.

Mort l'an 563 5. Règne d'*Apriès* (nommé le Pharaon *Hofra* par les Hébreux). — Accroissemens des plans de conquête vers l'Asie. Siége de Sidon, et bataille navale contre les Tyriens. — Expédition contre Cyrène en Afrique, et son issue malheureuse. Le soulèvement des Égyptiens en est la suite; ils prennent pour chef Amasis, et se déclarent contre les guerres entreprises au-dehors, à l'aide des mercenaires étrangers. Apriès perd le trône et la vie dans la guerre civile qu'il est obligé de soutenir avec les mercenaires à sa solde, contre Amasis, à la tête des Égyptiens. La famille de Psammétique, qui jusque-là avait régné en Égypte, s'éteint avec Apriès.

Mort l'an 525 6. L'usurpateur *Amasis* s'empare du gouvernement. Quoiqu'il eût d'abord contre lui un parti puissant, qui le haïssait à cause de sa basse naissance, il sut néanmoins se maintenir, tant par sa popularité que par son dévouement à la caste sacerdotale. — Monumens qu'il fait élever à Saïs, aussi bien qu'à Memphis. — Liaison plus étroite et plus intime des Égyptiens avec les Grecs, favorisée par le mariage du roi avec une grecque, et

surtout par l'admission des commerçans grecs aux embouchures du Nil, et la cession de Naucrate pour servir d'entrepôt à leur commerce. Résultats heureux et importans de ces nouvelles relations pour l'Égypte, qui parvint au plus haut degré de prospérité, pendant le long règne d'Amasis. Mais déjà il avait eu des démêlés avec Cyrus, conquérant de la Perse; Cambyse, fils et successeur de Cyrus, entreprit son expédition contre l'Égypte, dans le moment précis de la mort d'Amasis, survenue fort à propos pour lui.

7. Son fils *Psamménite*, le dernier des Pharaons d'Égypte, est vaincu par Cambyse, dès la première année de son règne. Une seule bataille près de Péluse, et la prise de Memphis après un court siége, suffisent pour renverser le trône des Pharaons, et faire de l'Égypte
une province de la Perse. La puissante caste sa- 525
cerdotale éprouva particulièrement la haine du vainqueur; et la persécution dont elle fut l'objet doit bien plutôt être attribuée à la politique qu'au fanatisme religieux.

8. État et sort de l'Égypte comme province de Perse. Après la mort de Cambyse, elle fut administrée par un seigneur persan, et devint par conséquent une satrapie. La première tempête passée, elle fut traitée d'abord avec assez de modération par les Perses. Elle payait un tribut modique, augmenté par quelques droits régaliens que s'étaient réservés les monarques persans, comme la pêche sur le lac Mœris. Mais, malgré cela, il s'y éleva, à diverses reprises, des révoltes qui paraissent y avoir été suscitées par la haine et l'influence de la caste
sacerdotale. La première eut lieu sous Darius, fils d'Hys- 488.
taspe, et fut apaisée par Xerxès. L'augmentation du jusq.
tribut en fut la suite. La seconde, soutenue par les 484

463 jusq. 456 Athéniens, sous la conduite du roi Inarus, éclata pendant le règne d'Artaxerce I^er, et fut apaisée par Mégabyse. Enfin la troisième révolte, qui eut lieu sous le
414 règne de Darius II, et que l'appui des Grecs rendit plus longue, fournit le moyen ds rétablir, en quelque sorte, le trône des Pharaons.

Cette dernière défection de l'Égypte dura jusqu'à l'année 354. Durant cet espace de temps on cite comme rois : Amyrtæus, mort l'an 408; Psammétique, vers 400; Nephreus, mort vers 397; Pausiris, mort l'an 375; Nectanebus I^er, mort l'an 365. Tachos, mort l'an 363; Nectanebus II, vaincu par Artaxerce III, en 354.

---

## CARTHAGINOIS.

*Sources.* La première grande république conquérante et commerçante dont l'histoire fasse mention est incontestablement un phénomène digne de toute l'attention de ceux qui réfléchissent sur l'histoire. Mais malheureusement nos connaissances, pour ce qui regarde l'histoire de Carthage, sont très-imparfaites, parce que nous ne possédons aucun écrivain qui en ait fait l'objet principal de son travail. Les historiens grecs et romains, occupés uniquement de l'histoire de leur pays, n'ont fait mention de Carthage qu'autant qu'elle se trouvait en rapport avec leur sujet principal. Cela s'applique à Polybe et à Diodore, aussi-bien qu'à Tite-Live et à Appien. Les renseignemens qu'on trouve dans Justin, le seul qui dise quelque chose des plus anciens temps de Carthage, sont malheureusement très-insignifians, quoique l'auteur les ait puisés dans Théopompe. (*Cf. comment. de fontibus Justini* in *comment. Soc. Goetting.* vol. XV.) D'ailleurs c'est vers cette époque qu'Hérodote termine son histoire; ainsi il nous manque un historien qui ait été témoin des temps de prospérité de

Carthage. Polybe seulement en a vu la chute. Les autres n'ont écrit que long-temps après. Mais quoiqu'il ne soit guère possible de donner une histoire suivie de Carthage, on peut cependant présenter encore un tableau de cette république, ou en esquisser au moins les principaux traits.

Les écrivains modernes sur Carthage sont :

HENDRICH, *de Republica Carthaginiensium*, 1664; compilation utile.

*Histoire de la République de Carthage* (en allemand), 2 *parties*. Francfort, 1781; presque uniquement l'histoire des guerres.

*Histoire de la rivalité de Carthage et de Rome*, par Dampmartin, t. I, II; très-superficielle.

Voyez la section sur les Carthaginois, dans *mes Idées*, etc., t. II, 1805.

---

L'histoire de Carthage se divise de la manière la plus commode, en trois périodes : I. Depuis la fondation de Carthage jusqu'au commencement de la guerre avec Syracuse, 880—480 avant J.-C. II. Depuis le commencement de la guerre avec Syracuse jusqu'au commencement de la guerre avec Rome, 480—264. III. Depuis le commencement de la guerre avec Rome jusqu'à la destruction de Carthage, 264—146.

# PREMIÈRE PÉRIODE,

## DEPUIS LA FONDATION DE CARTHAGE JUSQU'AUX GUERRES AVEC SYRACUSE, AVANT J.-C., 880—840 (1).

1. La fondation et l'histoire primitive de Carthage, comme tous les événemens nationaux d'une grande importance qui remontent à une très-haute antiquité, se trouve déguisée sous des fables consacrées par une longue tradition. Ce qu'on raconte sur Didon, sa prétendue fondatrice, ne peut se concilier avec la vérité purement historique; mais cependant il en résulte évidemment que des troubles politiques, qui s'élevèrent à Tyr, dans la mère-patrie, occasionèrent l'émigration d'un parti mécontent qui se dirigea vers le nord de l'Afrique, qu'occupaient déjà d'autres villes phéniciennes; et obtint des indigènes, moyennant un tribut annuel, la permission d'y bâtir une ville dont la situation fut si heureusement choisie, qu'il ne dépendait plus que des habitans d'en faire ce qu'elle fut en effet.

(1) Vers le même temps, dans l'intérieur de l'Asie, empire des Assyriens, Babyloniens, et première moitié de la durée de l'empire de Perse. -- Chez les Grecs, période depuis Lycurgue jusqu'à Thémistocle. — Chez les Romains, période des rois et de la république, jusqu'à l'établissement des tribuns du peuple.

2. Quelque lent qu'ait été vraisemblablement l'accroissement de Carthage, il paraît cependant qu'à la fin de cette première période elle parvint à se rendre maîtresse d'une grande étendue de territoire en Afrique, et de possessions au dehors encore plus considérables. La domination carthaginoise en Afrique s'opéra insensiblement par l'asservissement des indigènes et l'établissement des colonies de citoyens carthaginois sur leur territoire; ils se mêlèrent insensiblement avec les naturels du pays (*Lybi-Phœnices*), les accoutumèrent à la culture des terres et à s'attacher à des demeures fixes. Les habitans de ce territoire fertile, qui s'étendait jusqu'au lac *Tritonis*, étaient entièrement sujets de Carthage.

3. Mais Carthage était dans d'autres rapports avec les anciennes colonies phéniciennes établies le long de la côte, surtout Utique. Car, quoiqu'elle conservât la prépondérance sur celles-ci, elle ne s'arrogeait cependant aucune domination arbitraire, mais plutôt elle était à la tête d'une ligue ou confédération qui unissait toutes ces villes entre elles, quoique cette protection dût souvent dégénérer en oppression.

4. Au moyen d'un accommodement avec la république de Cyrène, dont ils étaient voisins, les Carthaginois possédèrent tout le territoire compris entre les Syrtes. C'était là qu'habitaient les *Lotophages* et les *Nasamons*, peuples qui continuèrent de mener la vie nomade, mais qui, à raison de leur commerce avec l'intérieur de l'Afrique, étaient d'une grande importance pour Carthage.

5. Système colonial et de conquêtes hors de l'Afrique. On observe dans les Carthaginois la tendance à s'établir dans les îles et à les soumettre à leur domination. Toutes celles qui sont dans la partie occidentale de la mer Mé-

diterranée entrent dans leur plan de conquête, qu'ils exécutent entièrement pour la *Sardaigne*, les *Baléares*, et autres petites îles, et peut-être même pour la Corse, mais en partie seulement pour la *Sicile;* les îles *Canaries* même, et *Madère*, paraissent leur avoir appartenu. D'un autre côté, avant leurs guerres avec les Romains, ils établirent des colonies détachées sur le continent, soit en Espagne, soit sur la côte occidentale de l'Afrique. Ils se proposaient en cela de marcher sur les traces des Phéniciens, leurs ancêtres, et de tenir leurs colonies dans un état de faiblesse et d'impuissance qui les maintînt toujours dans la plus étroite dépendance de la métropole.

6. C'est principalement à la famille de *Magon* (c'est-
à-dire à lui-même, à ses deux fils, et à six de ses petits-
fils) qu'appartient la gloire d'avoir étendu, par de
grandes conquêtes, la domination de la république dans
la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, dans le même temps
que Cyrus, Cambyse et Darius fondaient la monarchie
persane, avec laquelle Carthage commença dès-lors à
entretenir des relations (550—480 ans avant J.-C.). Les
Carthaginois se montrèrent comme des conquérans re-
doutables dès le quatrième siècle de leur établissement,
au point que l'on rapporte à cette époque la première
539 bataille navale qu'ils livrèrent aux Phocéens. C'est aussi
dans cette période que tombe l'établissement de leurs
colonies au-delà des colonnes d'Hercule, sur la côte
d'Afrique par *Hannon*, sur celle d'Espagne par *Himil-*
509 *con*, vraisemblablement tous deux petits-fils de Magon.
A cette époque encore appartient le premier traité de
commerce qu'ils firent avec Rome; par lequel on voit
qu'ils étaient déja maîtres de la Sardaigne, de l'Afrique
et d'une partie de la Sicile.

7. Ces conquêtes et le soin de leur conservation nécessitèrent la création et l'équipement de flottes et d'armées considérables, qui, suivant la coutume des peuples guerriers et commerçans, se composaient en grande partie de troupes mercenaires. Mais aucun peuple n'a fait un usage aussi fréquent de ce moyen que les Carthaginois, puisque la moitié de l'Afrique et de l'Europe contribuait au recrutement de leurs guerriers. —Esquisse d'une armée carthaginoise et développement des avantages et des inconvéniens de sa constitution. —Organisation de la marine carthaginoise. L'état entretenait de très-nombreuses flottes de guerre, avec une foule d'esclaves (vraisemblablement appartenant à l'état) employés comme matelots.

8. La constitution politique de Carthage, comme celle de tous les riches états commerçans, se composait d'une aristocratie, fondée à-la-fois sur la noblesse et sur les richesses, mais qui conserva toujours un mélange de démocratie. Les affaires étaient entre les mains de deux *suffetes* ou *rois*, dont la dignité était probablement à vie, et du sénat (βουλὴ), dont faisait partie un corps moins nombreux (γερουσία). Le choix des magistrats appartenait au peuple, qui partageait avec les suffètes la puissance législative; les pouvoirs civils et militaires étaient séparés; les généraux n'y étaient point, comme à Rome, en même temps magistrats, mais ils avaient près d'eux des députés du sénat, dont ils étaient plus ou moins dépendans.

9. Mais l'éclat des conquêtes de plusieurs généraux de la famille de *Magon* paraissant menacer la république du despotisme militaire, et surtout la tentative qu'un général nommé *Malchus* avait déja faite auparavant pour asservir Carthage, donnèrent naissance à l'établis-

sement d'un tribunal suprême composé de cent citoyens. Ce tribunal, destiné à protéger la constitution de l'état contre les attaques des aristocrates puissans, et surtout des généraux, atteignit, à la vérité, le but qu'on s'était proposé; mais plus tard il s'arrogea lui-même un pouvoir qui dégénéra bientôt en un vrai despotisme.

10. Nous ne connaissons que très-imparfaitement l'organisation des finances des Carthaginois. Les principales sources de leurs revenus publics paraissent avoir été les suivantes : 1. Les tributs qu'ils tiraient des villes alliées et de leurs sujets d'Afrique. Les premiers étaient payés en argent, et les autres en denrées, dont la quantité était déterminée d'une manière tout-à-fait arbitraire; tellement que, dans les cas urgens, ils étaient forcés de donner la moitié de leurs revenus. 2. C'était le même cas pour les provinces du dehors, et particulièrement la Sardaigne. 3. Les tributs que payaient les hordes nomades, soit celles qui habitaient le pays entre les Syrtes, soit celles qui étaient situées à l'ouest. 4. Les droits de douane ou de péage, qui étaient levés avec une grande rigueur, non-seulement à Carthage, mais encore dans toutes les colonies. 5. Les produits des mines, particulièrement de celles d'Espagne, qui étaient très-riches. On ne doit pas oublier, lorsqu'il s'agit des finances des Carthaginois, que beaucoup de peuples avec lesquels ils faisaient le commerce, ou qui combattaient dans leurs armées, ne connaissaient aucune monnaie d'argent.

11. Direction et étendue du commerce des Carthaginois. Ils aspiraient à s'approprier le monopole du commerce d'occident; de là, la limitation de leurs colonies et le soin qu'ils prenaient d'éloigner tous les étrangers de leurs places de commerce. Leur trafic se faisait en

partie par mer et en partie par terre; leur commerce maritime était fondé sur leurs colonies, et s'étendait, même hors de l'enceinte de la Méditerranée, jusqu'aux côtes de la Bretagne et à celles de Guinée.—Leur commerce par terre, qui se faisait par les caravanes, s'établit surtout à l'aide des peuples nomades qui habitaient entre les Syrtes, et s'étendait, soit du côté de l'ouest, par Ammonium et la Haute-Égypte, soit du côté du sud, dans le pays des Garamantes, et même plus avant encore dans l'intérieur de l'Afrique.

# SECONDE PÉRIODE,

## DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE AVEC SYRACUSE, JUSQU'AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE AVEC ROME, 480—264 AVANT J.-C.

1. Pendant ces deux siècles la possession entière de la Sicile fut le principal but de la politique des Carthaginois, qu'ils poursuivirent avec une rare persévérance, et dont ils approchèrent de très-près sans jamais l'atteindre. La grandeur croissante de Syracuse, qui aspirait pareillement à la possession entière de l'île, donna naissance à la haine nationale qui éclata entre les Grecs de Sicile et les Carthaginois.

2. Première tentative pour subjuguer la Sicile, vers l'an 380, produite par l'alliance que Xerxès I[er] fit avec la république, lors de son irruption dans la Grèce. Mais Gélon remporte sur les Carthaginois, auprès d'Himère, une victoire encore plus décisive que celle que Thémistocle avait remportée sur les Perses, auprès de Salamine, et les contraint à une paix ignominieuse.

3. A cette défaite succède une période de 70 ans de tranquillité, pendant laquelle nous avons peu de renseignemens sur Carthage. Seulement nous pouvons dire, avec vraisemblance, que c'est durant cette période qu'eut lieu la querelle entre Cyrène et cette république, au sujet de leurs limites respectives, qui se termina à l'avantage de Carthage; et qu'en général sa domination s'étendit et s'affermit en Afrique par les guerres avec les indigènes.

4. Mais l'avènement de Denys I[er] au trône de Syracuse, et l'ambitieux projet que lui et ses successeurs suivirent constamment d'étendre leur domination sur toute la Sicile et la grande Grèce, rallumèrent nécessairement le feu de la guerre, dont la flamme ne parut s'éteindre un moment que pour éclater ensuite avec plus de violence.

Guerres réitérées et extrêmement sanglantes avec Denys-l'Ancien, entre les années 401 et 368, sans que l'un des deux partis réussisse à expulser l'autre. Les conditions de la dernière paix furent que chacun conserverait tout ce qu'il possédait auparavant. — Second traité de commerce avec Rome, 348.

Les Carthaginois profitent adroitement des troubles intérieurs de Syracuse, pendant et après le règne de Denys-le-Jeune, pour parvenir à leur but; ils en sont empêchés par la valeur héroïque de Timoléon, 345—340.

Nouvelle guerre terrible avec Agathocle, qui en transporte le théâtre de Sicile en Afrique, et laquelle se termine à l'avantage de Carthage, 311—307.

La guerre avec Pyrrhus, 277—275, dont l'ambition occasiona un traité d'alliance entre Rome et Carthage, servit encore à augmenter la prépondérance des Carthaginois en Sicile; et vraisemblablement ils auraient retiré le fruit de leur persévérance et de leur adresse à profiter des circonstances pour atteindre leur but, si cela même n'avait pas semé entre eux et les Romains le germe des guerres qui éclatèrent ensuite.

5. Nous ignorons absolument quelle influence les guerres de Sicile eurent sur l'intérieur de l'état. Vraisemblablement on les considérait à Carthage comme une utile diversion contre les fermentations intérieures (quoique déja deux fois des tentatives, pour renverser la constitution, eussent été faites sans succès par les grands : la première par Hannon, en 340; et la seconde par Bomilcar, en 308). Au commencement de la lutte avec Rome, la république était si redoutable et si puissante, que les finances de l'état, qui avaient le plus contribué à la guerre, n'en parurent pas dérangées. Au reste, qu'importait-il à Carthage qu'il y eut dans le monde cent mille barbares de plus ou de moins, tant qu'il s'en trouvait d'autres qui ne demandaient pas mieux que de se vendre, et qu'on avait de l'or pour les acheter?

# TROISIÈME PÉRIODE,

## DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE AVEC ROME, JUSQU'A LA DESTRUCTION DE CARTHAGE, 264—146.

1. Les guerres entre Rome et Carthage étaient la suite inévitable de la rivalité de grandeur entre deux peuples conquérans, aussitôt que leurs conquêtes viendraient à se rapprocher. C'est donc une question indifférente que de savoir quel fut l'agresseur; et quand même on ne saurait disculper Rome de ce reproche, on ne peut s'empêcher de remarquer que, d'après les maximes d'une saine politique, la sûreté de l'Italie pouvait difficilement se concilier avec la domination absolue de Carthage sur toute la Sicile.

Première guerre avec Rome, depuis 264—241 (23 ans), pour la possession de la Sicile, et en grande partie décidée, à l'avance, par Hiéron, qui embrasse le parti des Romains. Voyez l'histoire de cette guerre ci-dessous, dans la section de l'histoire romaine.

2. Cette guerre coûta à la république la Sicile et l'empire de la Méditerranée; ce qui décida à l'avance du sort de ses autres possessions au-dehors. Mais, au

premier coup-d'œil, l'épuisement total de ses finances fut beaucoup plus dangereux pour la république, et il ne faut pas s'en étonner après tant de flottes détruites et reconstruites de nouveau, tant d'armées anéanties, et de nouveau mises sur pied. Carthage n'avait jamais encore soutenu une lutte pareille à celle-ci, et les suites immédiates en furent bien plus désastreuses que la guerre elle-même.

3. L'impossibilité de payer les troupes mercenaires donne naissance à une conspiration de celles-ci contre Carthage; elle dégénère promptement en une révolte de ceux de ses sujets qui avaient été le plus opprimés pendant la guerre : la suite fut une guerre civile de trois ans et demi, qui aurait vraisemblablement épargné aux Romains la peine de détruire Carthage, si la valeur héroïque d'*Amilcar* n'eut réussi à la sauver.

Cette guerre, qui dura depuis 240 jusqu'en 237, laissa dans la république des traces ineffaçables, puisqu'elle provoqua une désunion entre Amilcar et Hannon-le-Grand; Amilcar fut contraint de chercher, dans le parti populaire, un appui contre l'autorité du sénat.

4. La révolte s'étendit jusque dans la Sardaigne, et entraîna la perte de cette île d'une grande importance, dont les Romains, enorgueillis de leurs succès, s'emparent contre la foi des traités. 237

5. L'influence de *Barca*, chef du parti populaire opposé au sénat, obtint dès-lors la prépondérance à Carthage; et le projet de chercher dans la conquête de l'Espagne, où l'on avait déja des possessions et des relations de commerce, une compensation à la perte de la Sicile et de la Sardaigne, fut le premier résultat de

ce changement. Le soutien de leur famille et de leur parti fut ce qui détermina d'abord les Barcas à concevoir ce projet; mais bientôt on espéra que les mines d'argent de l'Espagne pourraient offrir à la république les ressources nécessaires pour renouveler la guerre avec Rome.

6. Pendant les neuf années du commandement d'Amilcar, et les huit de celui d'*Asdrubal*, son gendre et son successeur (237—221), toute la partie méridionale de l'Espagne jusqu'à l'Èbre fut assujettie à la domination de Carthage, tant par des traités de paix que par
226 la force des armes. Seulement un traité avec Rome, fixant les limites respectives à l'Èbre, et proclamant l'indépendance de Sagonte, arrêta tout progrès ultérieur. Asdrubal couronne ses victoires comme général et comme homme d'état par la fondation de Carthage-la-Neuve (Carthagène), destinée à devenir, dans la suite, le siége principal de la puissance des Carthaginois dans les pays nouvellement conquis. Lorsque Asdrubal périt par un assassinat, l'an 221, la faction Barcine réussit à lui donner pour successeur *Annibal*, fils d'Amilcar, âgé de 21 ans. Il trouva, en Espagne, tout disposé pour l'exécution du projet héréditaire dans sa famille d'engager une nouvelle lutte avec Rome; et la constance avec laquelle il fut suivi montre combien l'influence de la faction Barcine était grande à Carthage. Si la république avait porté, dans l'entretien et l'équipement de sa marine, la même activité que son illustre général déploya dans la guerre continentale, le sort de Rome aurait pu être différent de ce qu'il fut.

Seconde guerre avec Rome, depuis 219—202 (17 ans). D'abord en Italie et en Espagne; et enfin en Afrique, depuis

204. Voyez ci-dessous l'histoire de cette guerre, à la section de l'histoire romaine.

7. Cette seconde guerre avec Rome, aussi long-temps que le théâtre n'en fut point transporté en Afrique, ne coûta pas à la république, à beaucoup près, autant que la première, puisqu'elle se fit, en grande partie, aux dépens de l'Espagne et de l'Italie. Mais elle donna naissance à une puissante faction dont Hannon était le chef, et qui voulait la paix. Avait-elle tort en effet? On pense bien que la faction Barcine n'en voulait point, et son influence fut prépondérante. Le général qui, presque sans aucun secours de sa patrie, sut se maintenir pendant quinze ans au milieu des pays ennemis, tant par sa politique que par ses armes, commande l'admiration. Cependant il est impossible d'affirmer que, pendant une si longue lutte, il n'ait point négligé le moment favorable pour faire la paix. Du moins le vainqueur de Cannes en a été sévèrement puni par le mauvais succès de ses plus chers projets.

8. La seconde paix avec Rome priva Carthage de toutes ses possessions hors de l'Afrique, aussi-bien que de toutes ses flottes, qui furent livrées aux Romains. Elle ne fut plus qu'un simple état commerçant sous la tutelle de Rome. Mais elle avait, au sein même de l'Afrique, son ennemi le plus redoutable dans la personne de *Massinissa*, que le traité de paix avait fait reconnaître pour roi de Numidie. Le projet qu'avait conçu ce prince d'accoutumer ses sujets nomades à l'agriculture et à l'habitation des villes dut changer le système militaire que Carthage avait suivi jusqu'alors. D'ailleurs, par le soin qu'avait pris la politique romaine de faire rédiger, d'une manière extrêmement vague et indécise,

l'article inséré dans le dernier traité de paix à l'avantage de Massinissa, il ne pouvait manquer d'y avoir matière à des démêlés.

9. Cependant, même après cette paix malheureuse, la faction Barcine conserve encore sa supériorité; et Annibal se trouve, comme suprême magistrat, à la tête de la république. Il tente de réformer la constitution, par l'abolition de l'oligarchie des centumvirs, cause du désordre des finances. Malgré la réussite de sa première attaque, il ne tarde pas à éprouver que des factions aristocratiques ne se détruisent point comme des armées.

La dégénération du gouvernement de Carthage venait de la faction démocratique, à l'aide de laquelle les Barca s'étaient élevés. Ce fut elle qui affaiblit la considération due au sénat et aux magistrats, et la fit porter sur l'ordre des juges (*ordo judicum*, vraisemblablement le suprême tribunal des centumvirs), dont les membres nommés à vie s'emparèrent d'une espèce d'*inquisition d'état*, et exercèrent en cette qualité un despotisme oppressif. Ce tribunal se recrutait parmi les administrateurs des finances sortant de charge, et partageait impunément avec eux les revenus de l'état. Annibal anéantit cette faction d'oligarques, par une loi qui bornait à une année les fonctions qui étaient auparavant à vie. La réforme qui s'opéra par là dans les finances fit voir que, malgré tant de guerres et de pertes que la république avait supportées, ses revenus suffisaient non-seulement aux dépenses ordinaires et à l'acquittement des taxes imposées par les Romains, mais encore à un fonds d'épargne dans le trésor. Au bout de dix ans, Carthage fut en état de proposer elle-même d'acquitter, tout à-la-fois, la totalité des taxes dont le paiement avait été stipulé pour différens termes.

10. Le parti renversé, qui dès-lors avait les mêmes

intérêts que Rome, s'unit aux Romains, et leur fit connaître, par trahison, le plan d'Annibal, trop tôt divulgué, de s'allier avec Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, pour renouveler la guerre contre Rome. Une ambassade romaine, envoyée sous un autre prétexte, devait demander qu'on lui livrât Annibal; ce ne fut que par une fuite secrète qu'il parvint à se sauver en Asie, auprès d'Antiochus, où il fut le principal artisan de la 195
guerre contre Rome, sans cependant pouvoir engager, comme il l'aurait souhaité, la république Carthaginoise à y prendre part.

Voyez ci-dessous l'histoire de Syrie.

11. L'éloignement d'Annibal fit retomber Carthage dans la dépendance de Rome; et celle-ci, par l'usage adroit qu'elle fit des factions opposées, sut se donner les apparences de la générosité. Le parti patriotique lui-même semble n'avoir plus été qu'un instrument dans les mains des Romains, par les démarches précipitées où il se trouva engagé plus d'une fois, particulièrement envers Massinissa et ses partisans.

12. Démêlés avec Massinissa, qui amènent le démembrement successif du territoire de Carthage en Afrique. La manière dont ce territoire s'était formé favorisait les prétentions sur chacune des parties qui le composaient; et Rome, dont l'intervention était tantôt désintéressée et tantôt partiale, assurait au prince numide la possession du territoire qu'il réclamait.

Déja, dès l'an 199, traité désavantageux avec Massinissa pour 50 ans. Perte de la riche province d'Emporia, l'an 193. — Perte d'une autre province que les historiens ne nomment pas, et sur laquelle Massinissa prétendait avoir des droits par

son père, 182. — Prise de la province de *Tysca* avec cinquante villes, vers l'an 174. C'est vraisemblablement à cette époque qu'eut lieu l'ambassade de Caton, qui s'en revint offensé de ce qu'on n'avait pas voulu se soumettre à sa décision, et fut l'auteur du projet de détruire Carthage.—Nouveaux différends vers l'an 152. — Le parti de Massinissa est banni de Carthage; ce qui rallume la guerre dans laquelle ce roi, âgé de quatre-vingt-dix ans, défait en personne les Carthaginois, cerne leur armée commandée par Asdrubal, et la détruit par la faim et par le fer, tandis que les ambassadeurs romains, envoyés comme médiateurs pour rétablir la paix, se bornent, conformément à leurs instructions secrètes, au rôle de simples spectateurs de ces événemens.

13. Autant il est évident que la haine des partis entre Caton et Scipion Nasica contribua à accélérer le projet de la destruction de Carthage, qui se trouva amené à son entière maturité par la dernière victoire de Massinissa, autant il est difficile de dévoiler entièrement le tissu de perfidies par lesquelles Rome prépara le dénouement de cette tragédie, bien avant la déclaration de la guerre. Le rapport que Caton, à son retour, fit de la force renaissante de Carthage, était-il conforme à la vérité?—La défection subite d'*Ariobarzane*, petit-fils de Syphax, qui devait conduire au secours de Carthage une armée de Numides contre Massinissa, était-elle concertée avec Rome?—Le turbulent *Giscon*, qui excita le peuple à insulter les ambassadeurs romains, et qui les fit ensuite sauver à propos, était-il à leur solde? La conduite de Rome, après la rupture, peut du moins autoriser tous les soupçons sur les évènemens antérieurs. L'histoire entière de cette dernière période montre suffisamment que c'est bien moins le caractère dégénéré de la nation qu'il faut accuser de la destruc-

tion de Carthage, que l'esprit de faction et la cupidité des grands de cette république, dont la politique romaine, dominée elle même par une passion aveugle, sut profiter habilement à l'aide d'intrigues aussi ténébreuses que méprisables.

Troisième guerre avec Rome, et destruction de Carthage, 150–146. Voyez ci-dessous l'histoire romaine.

---

# DEUXIÈME SECTION.

## HISTOIRE DE L'EMPIRE DE PERSE, DEPUIS L'AN 560 JUSQU'A L'AN 330 AVANT J.-C.

Sources. Les documens historiques conservés par les Perses eux-mêmes dans leurs *Annales nationales;* origine et nature de ces annales. A leur défaut, nous devons puiser dans les écrivains étrangers, mais qui ont, en partie, fait usage de ces annales. *Écrivains grecs.* Ils font autorité comme écrivains contemporains, mais ils n'ont pas toujours assez de connaissances de l'Orient. *a. Ctésias.* Son histoire de la cour de Perse, puisée dans les annales même du pays, serait un ouvrage capital, si nous l'avions en entier; mais nous n'en possédons qu'un extrait conservé par Photius. *b. Hérodote*, qui probablement eut recours à des sources du même genre dans plusieurs sections de son ouvrage. *c. Xénophon.* Non-seulement son expédition de Cyrus et ses Helléniques sont une excellente source, mais encore sa Cyropédie, dans laquelle il a présenté, dans la personne de Cyrus, l'image d'un empire heureux et d'un roi accompli, d'après les idées de l'Orient, et que l'on peut consulter dans tout ce qu'elle renferme de véritablement historique. *d. Diodore*, etc. 2. *Écrivains juifs.*

Les livres d'*Esdras* et de *Néhemie*; mais surtout le livre d'*Esther*, comme présentant un tableau fidèle de la cour de Perse et de la manière d'y vivre. 3. Les ouvrages des annalistes persans plus modernes, et particulièrement de *Mirkhond*, dans le XIII[e] siècle, ne peuvent avoir aucun poids dans la balance de la critique, mais nous intéressent seulement en ce qu'ils nous font connaître la manière dont on envisage, dans l'Orient même, l'histoire ancienne de ce pays.

Les écrivains modernes de l'histoire de Perse sont, pour la plupart, ceux qui ont traité de l'histoire ancienne en général. Voy. page 2. On trouve un travail sur l'histoire de Perse, d'après les sources orientales, dans l'Histoire universelle imprimée à Halle, IV[e] partie.

Brissonius, *De regno Persarum*, 1591, in-8°, très-laborieuse compilation.

La section des Perses dans mes *Idées sur la politique*, etc., première partie, vol. I, 1805.

1. État de la nation Persane avant Cyrus, comme un peuple de montagnards soumis par les Mèdes, habitant les parties les plus élevées de la province appelée *Persis*, et livré tout entier, ou au moins en grande partie, à la vie nomade. Sa division, en dix castes ou tribus, parmi lesquelles celles de *Pasargade*, qui fut en possession du gouvernement, doit principalement fixer notre attention pour la suite de cette histoire. — Cette distribution en castes faisait la base de la constitution, et il en reste des traces sensibles dans tout le cours de leur histoire. Les castes restèrent constamment séparées les unes des autres, dans leur manière de vivre, dans les temps même les plus florissants de l'empire : il y en avait trois des nobles ou des guerriers, trois d'agriculteurs et quatre de pasteurs. C'est sur cela qu'est fondée la preuve que l'histoire du peuple domi-

nant, parmi les Perses, est proprement une histoire des castes plus nobles, notamment de celle des Pasargades.

2. L'histoire de *Cyrus*, le fondateur de la monarchie persane, était enveloppée de tant de circonstances romanesques dès le temps d'Hérodote, qu'il n'était plus possible de démêler la vérité. Mais la marche qu'il suivit pour opérer cette révolution fut en tout la même qu'ont suivie les fondateurs de semblables empires dans l'Asie. A l'exemple de Gengiskan qui, dans un siècle plus récent, fut choisi comme le chef de toutes les hordes mogoles, de même Cyrus, choisi
Vers l'an 561 avant J.-C. pour chef de toutes les tribus des Perses, marche à leur tête, comme un puissant conquérant, dans un temps où les monarchies mède et babylonienne étaient sur le penchant de leur ruine, et où le royaume de Lydie, sous Crésus, n'était pas encore affermi.

Cyrus était né dans la caste des Pasargades, de la famille d'Achéménès (*Dsemschit?*) qui demeura la famille régnante.

3. Fondation de l'empire de Perse par la destruction
561 du royaume *Médo-Bactrien*, après la victoire remportée sur Astyage près de Pasargade. Agrandissement rapide par de nouvelles conquêtes. Cyrus soumet l'Asie
Vers 557 antérieure par la victoire qu'il remporte lui-même sur Crésus, tandis que ses généraux s'emparent des colonies grecques. Conquête de Babylone et de toutes les provinces babyloniennes. Les villes de la Phénicie se sou-
538 mettent volontairement. Dès le temps même de Cyrus, les limites de la monarchie persane s'étendaient depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Oxus et à l'Indus dans l'Asie méridionale. Mais l'invasion tentée dans les dé-

serts de l'Asie intérieure contre les peuples nomades 529
ne réussit pas, et Cyrus lui même y perdit la vie.

Dans le récit des guerres particulières entreprises par Cyrus, Hérodote et Ctésias différent l'un de l'autre; mais ils sont d'accord sur les faits principaux, et, même dans les endroits où ils diffèrent, ils ne sont pas en contradiction manifeste.

4. Conséquences immédiates de cette grande révolution, tant pour les vainqueurs que pour les vaincus. Le luxe et la civilisation des Mèdes, de même que leur législation et leur culte, et en même temps la caste sacerdotale des mages, qui en étaient les dépositaires, s'introduisent parmi les Perses, dès le temps même de Cyrus; et tout le cérémonial de la cour de Perse se forme sur celui des Mèdes.

Esquisse de la *législation de Zoroastre* et de la *religion des mages*, d'après les livres du Zend-avesta. — Jusqu'à quel point la doctrine de Zoroastre devint la doctrine dominante chez les Perses. — Preuve qu'elle n'a été adoptée que par les castes les plus nobles, particulièrement par celle de Pasargades. — Grande et puissante influence qu'elle eut sur l'agriculture et sur l'amélioration des terres.

*Zend-avesta, ouvrage de Zoroastre, traduit en français sur l'original Zend*, par Anquetil du Perron; Paris, 1771, in-4°. Cet ouvrage a beaucoup gagné par la discussion critique qui y a été ajoutée dans la traduction allemande:

*Zend-avesta, Zoroaster's lebendiges Wort*, par J. L. Kleuker, 1776, 3 vol. in-4°, et l'addition au Zend-avesta, 1 vol. en 2 parties, 1782; 2 vol. en 3 parties, 1783. Comparez les recherches de Meiners et Tychsen sur Zoroastre, *in commentationibus soc. Gotting.* Et dans *mes Idées sur la politique*, etc., t. I, 1804. Le traité de

Hyde, *De Religione veterum Persarum*; Oxon., 1700, in-4°: ouvrage rempli de savantes recherches, et qui a le premier excité à en faire sur ce sujet.

*Les traditions sacrées de l'Orient*, par J. S. Rhode; Bresleau, 1821 (en allemand). Ouvrage important pour l'intelligence du Zend-avesta, de la religion des mages, des antiquités médiques et persanes, et plein de vues nouvelles sur ce sujet.

5. Première organisation intérieure de l'empire de Perse sous Cyrus. Ce prince n'établit aucune nouvelle institution, mais plutôt il continue les divers modes d'administration existans chez les vaincus qui paient tribut. Près des généraux, qui restaient avec de nombrenses armées dans les provinces conquises, pour les maintenir dans l'obéissance, étaient placés des officiers royaux pour la levée des tributs. Pour affermir sa domination, le conquérant avait souvent recours à l'expédient de transplanter les peuples, et de les renvoyer dans leur pays, après un séjour plus ou moins long dans d'autres contrées; les Juifs nous fournissent un exemple de cette mesure. — On donnait aussi ordre d'énerver les peuples guerriers par une éducation molle et efféminée, comme on le fit pour les Lydiens.

6. Cyrus laisse deux fils, dont l'aîné, *Cambyse*, règne après lui. *Smerdis*, le plus jeune (Ctésias le nomme *Tanyoxarcès*), est déclaré maître de la Bactriane et des pays de l'orient, et exempt de payer aucun tribut; mais bientôt il est mis à mort par l'ordre de son frère.

529 jusq. 522 7. Sous le règne de *Cambyse*, les Perses étendent leurs conquêtes jusqu'en Afrique; l'Égypte devient une province de la Perse; Cyrène et la Lybie, qui en est voisine, se soumettent volontairement. Mais la double

expédition contre les riches entrepôts de commerce, contre Ammonium à l'est, et au sud contre Méroé, échoue complètement; et l'expédition contre Carthage ne peut pas même être entreprise, parce que les Tyriens refusent leurs secours pour traverser la mer.— Une colonie de six mille Égyptiens est transplantée dans la Susiane.

8. Les cruautés que Cambyse est accusé d'avoir commises en Égypte portèrent bien plus sur la puissante caste des prêtres que sur la nation, et la politique paraît y avoir eu bien plus de part que la religion. En général on a d'autant plus de raison de se méfier de tout le mal qu'on raconte de Cambyse, que nous ne connaissons ce prince que d'après les rapports des prêtres égyptiens, ses ennemis.

9. L'usurpation du prétendu *Smerdis* (ou *Tanyoxarcès*) était une tentative des mages pour rétablir une dynastie de Mèdes à l'aide d'une intrigue qu'ils avaient fait jouer dans l'intérieur du sérail; elle fut cause que Cambyse perdit la vie par un accident, après sept ans et demi de règne (dix-huit ans selon Ctésias).

10. Le faux Smerdis se maintient huit mois, en cherchant à se concilier les peuples vaincus par une remise de tous les tributs pendant trois ans; mais la découverte de sa fourberie fait naître une conspiration de sept des principaux seigneurs persans, qui ne veulent pas être gouvernés par un Mède, et il en coûte la vie à l'usurpateur.

11. L'organisation intérieure de l'empire pouvait tout aussi peu s'établir pendant le règne de Cambyse, absent la plupart du temps pour des guerres, que pendant le court règne du faux Smerdis. L'ordre établi sous Cyrus continua d'exister; mais l'introduction du

cérémonial de la cour des Mèdes parmi la tribu dominante des Perses, et l'habitude des demeures fixes qu'ils adoptèrent, nécessitèrent l'établissement de résidences pour la cour des rois, entre autres celle de Persépolis (V. plus haut, p. 21), qui vraisemblablement, déja commencée sous Cyrus, fut terminée sous Darius et Xerxès.

On trouve dans les voyages de Chardin et de Niebhur les meilleures figures des monumens de Persépolis, également remarquables par leur construction, leurs sculptures, et leurs inscriptions en caractères cunéiformes. Éclaircissemens dans

Herder, *Persépolis*, dans le Recueil de ses Œuvres, t. I.

Mes éclaircissemens dans les *Idées sur la politique*, etc., t. I, 1805.

On trouve aussi d'excellens matériaux pour les recherches sur les inscriptions dans les

*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, par de Sacy; Paris, 1793, in-4°, quoiqu'ils se bornent à l'explication des monumens plus modernes, du temps des Sassanides.—Après les essais de Tychsen, Münter et Lichtenstein, pour déchiffrer les anciennes inscriptions persanes en caractères cunéiformes, celui qui fournit les secours les plus abondans est

Grotesend, *De l'Explication des caractères cunéiformes, particulièrement des inscriptions de Persépolis*, parmi les additions à mes *Idées sur la Politique*, etc., t. I, 1805, avec l'alphabet Zend qui y est ajouté.

12. Après une délibération très-remarquable entre les sept conjurés, sur la forme de gouvernement à établir, Darius, fils d'Hystaspe, de la race des Achéménides, fut élevé au trône par un oracle, et chercha à affermir encore davantage ses droits par son mariage avec deux filles de Cyrus.

13. Le règne de *Darius Ier*, qui dura trente-six ans 522
( trente-un ans selon Ctésias ), est également remar- jusq. 486
quable sous les rapports tant intérieurs qu'extérieurs de l'empire de Perse. Envisagé sous ce dernier point de vue, l'empire fut redevable à ses grandes expéditions guerrières et à ses conquêtes de son agrandissement le plus considérable; et, sous le premier point de vue, plusieurs institutions importantes pour l'organisation intérieure de l'état furent créées pendant son règne.

14. Si les expéditions guerrières des Perses, au temps de Cyrus, avaient été dirigées contre l'Asie, et, sous Cambyse, contre l'Afrique; sous Darius Ier, ce fut principalement l'Europe qu'ils attaquèrent, sans cesser pour cela d'étendre leur domination dans les deux autres parties du monde. Mais c'est aussi sous Darius que commencèrent avec les Grecs ces guerres qui devinrent si funestes aux Perses, sans cesse allumées et entretenues par des Grecs puissants, émigrés ou fugitifs à la cour de Perse, et qui savaient s'y faire un parti. — Premier exemple de ce genre, peu après l'avénement de Darius au trône, dans la personne de *Syloson*, frère de Polycrate qui s'était rendu maître de Samos : cette île, à la sollicitation de Syloson, fut prise par les Perses, et lui fut remise après la destruction totale de presque tous les habitans mâles.

15. Grande révolte de Babylone, qui ne pouvait s'accoutumer à un joug étranger. Ce ne fut qu'après un siége de vingt-un mois que Darius parvint à s'en
emparer par un stratagême. Plus cette ville était puis- 516
sante, plus la possession en était importante, et plus les rois de Perse mirent dès lors d'attention à la surveiller, au point qu'ils se déterminèrent à y passer une partie de l'année.

518 16. Première grande expédition de Darius contre les Scythes qui habitaient les contrées au nord de la mer Noire, pour se venger de l'ancienne irruption de ces peuples en Asie, ce qui fit regarder cette expédition comme une guerre nationale. — Quoique cette expédition contre les Scythes, faite, à ce qu'il paraît sur un plan très-vaste, eût complétement échoué, les Perses ayant été forcés à la retraite lorsqu'ils eurent atteint les steppes arides de l'Ukraine, cependant ils parvinrent à s'établir dans la Thrace et dans la Macédoine, et conservèrent depuis ce temps un pied ferme en Europe.

C'est ici le lieu de faire remarquer le caractère distinctif des grandes expéditions nationales chez les Perses, qui consiste en ce que les peuples vaincus étaient obligés d'y prendre part; tandis que, dans les guerres ordinaires, on n'employait que des troupes persanes.

500 17. L'expédition entreprise vers l'Indus fut plus heureuse que celle du Danube; Darius avait auparavant chargé un Grec, nommé *Scylax*, de faire un voyage de découvertes en descendant le cours de l'Indus. Les pays de montagnes, situés au nord de ce fleuve, furent réduits sous la domination persane, et l'Indus devint la limite de l'empire. Dans le temps même où Darius, en personne, combattait vers le Danube et l'Indus, son lieutenant Aryandès entreprit une expédition en Égypte contre *Barcé*, pour punir les meurtriers du roi Arcésilaüs; la destruction de la ville et la transplantation de ses habitans en Asie furent les suites de cette guerre.

18. Un événement beaucoup moins important en lui-même, mais qui eut des suites infiniment plus gra-

ves, fut l'insurrection des Grecs d'Asie, qui furent ex- 502
cités à cette démarche par l'influence d'Aristagoras, jusq. 496
gouverneur de Milet, secrètement appuyé à la cour de Perse par Histiée, son beau-père, qui y vivait mécontent. La part qu'y prirent les Athéniens, et l'embrase-
ment de Sardes qui en fut la suite, donnèrent naissance 500
à une haine nationale entre les Perses et les Grecs d'Europe, et à cette longue suite de guerres que se firent les deux nations. Les alliés furent, à la vérité,
défaits dans la bataille navale, près de l'île de *Lada*, 496
qui n'aurait probablement pas eu cette fatale issue, si l'alliance n'eût pas été dissoute d'avance par les intrigues et par l'or des Perses. La guerre fut terminée par l'entière soumission des Ioniens, et par la ruine de Milet, leur florissante capitale, qui, à cette époque, partageait avec Tyr et Carthage le commerce du monde.

19. Première attaque contre la Grèce, et particuliè-
rement contre Athènes. Darius, déja irrité contre les 490
Athéniens, à cause de l'incendie de Sardes, fut encore aigri par *Hippias*, fils de Pisistrate, lequel, chassé d'Athènes, où il avait succédé à l'autorité de son père, s'était réfugié à sa cour, et était l'ame de toute cette
entreprise. La première tentative faite par Mardonius 492
avait été déconcertée par une tempête; mais la princi-
pale expédition qui suivit bientôt après fut conduite 490
et exécutée avec tant de prudence et de connaissance des localités, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître
l'influence d'Hippias. La bataille même de Marathon, 490
qui paraît n'avoir été de la part des Perses qu'une fausse 29 sept.
attaque, n'aurait pu décider du sort de cette guerre, si l'activité de Miltiade n'était parvenue à faire échouer la principale attaque des Perses dirigée contre Athènes.

**20. Si Darius I[er] affaiblit son empire en cherchant à l'agrandir par ces guerres étrangères, d'un autre côté l'organisation intérieure qu'il établit fut un véritable bienfait pour ses peuples. Son règne marque la période à laquelle tout peuple nomade parvenu à la domination, et qui commence à se civiliser, doit arriver enfin, et où la tendance à l'introduction d'une telle constitution, qui, à la vérité, ne peut se former qu'avec le temps, devient évidente.**

**21. Division de l'empire en vingt satrapies, et en même temps répartition plus régulière des contributions. Cette division n'eut lieu d'abord que d'après les peuples tributaires, mais insensiblement elle devint géographique, quoique cependant elle eût, en grande partie pour base, l'ancienne division, par contrées, qui avait existé auparavant.**

Preuves que la division en satrapies n'eut d'abord pour objet que l'administration civile et la levée des contributions sans aucun commandement militaire. Les devoirs des Satrapes étaient de surveiller la culture des terres, spécialement l'agriculture, de percevoir les diverses espèces de tributs, et d'exécuter en général tous les ordres du prince qui avaient quelques rapports à l'administration des provinces. Ce fut par suite d'un abus que plus tard ces Satrapes furent investis du commandement des troupes. — Autres moyens pour maintenir les Satrapes dans la dépendance du roi : secrétaires royaux placés près d'eux, et auxquels les ordres du prince étaient immédiatement adressés. — Inspection périodique des provinces par des commissaires du roi, ou même par les rois en personne, dont la suite, à la verité, ressemblait à une armée. — Établissement des *courriers* pour entretenir des communications sûres et rapides entre les provinces, comme on en trouve aussi dans l'empire du Mogol (mais point de

*poste* proprement dite, puisque ces courriers n'étaient que pour le service de la cour).

22. Les finances de l'empire conservèrent le caractère qu'elles avaient pris lors de l'origine de la monarchie. Elles étaient celles d'un peuple nomade devenu conquérant, qui veut vivre aux dépens des vaincus, et qui est gouverné par des formes despotiques.

Levée des tributs, la plupart du temps en nature, pour l'entretien de la cour et des armées, et en métaux précieux, non monnoyés, mais en lingots d'or et d'argent. Le trésor qui se formait de cette manière, était spécialement destiné à la cassette du roi.—Divers autres droits régaliens. — Manière de pourvoir aux dépenses publiques par des assignations sur les revenus d'une ou plusieurs villes.

23. Développement de l'organisation de l'armée conformément à l'état primitif où s'était trouvée la nation, et au besoin où l'on se trouva dans la suite de maintenir sous le joug les provinces éloignées, en y entretenant des troupes.

Toute la nation reçut une organisation militaire, d'après une division décimale qui partageait tout l'empire en cantons militaires pour l'entretien des troupes. — Troupes royales répandues, partie dans le plat pays, d'après la division du royaume en cantonnemens, partie en garnisons dans des villes qui n'avaient point de cantonnemens. — Manière d'entretenir les troupes aux dépens du pays, par les taxes des provinces. — Introduction des troupes mercenaires tirées de la Grèce, et conséquences funestes qui en résultèrent. — Maison militaire des Satrapes et des grands. — Dans les grandes guerres nationales, tout le peuple était appelé aux armes. Établissement de la puissance maritime des Perses, composée en grande

partie des flottes phéniciennes, et souvent aussi de celles des Grecs d'Asie.

24. Depuis le règne de Darius, la manière de vivre de la cour des rois de Perse atteignit son organisation complète; et le gouvernement devint bientôt tout-à-fait un gouvernement de sérail. Néanmoins les rois de Perse, en transportant d'une résidence à l'autre, suivant les saisons, leur cour composée en très-grande partie de membres de la tribu des Pasargades, conservèrent encore, dans leur manière de vivre, un reste de la vie nomade.

Les résidences ordinaires des rois étaient Babylone, Suse et Ecbatane. Dans ce même temps Persépolis fut destinée à être le lieu de leur sépulture. — Entretien de la cour par les produits les plus précieux de chaque province, et, par suite, établissement d'un cérémonial sévère pour la table du roi. — Organisation intérieure du sérail. — Influence des eunuques et des mères des rois sur le gouvernement.

25. Déja Darius faisait les préparatifs d'une nouvelle guerre pour se venger d'Athènes, lorsqu'une révolte,
488 qui éclate en Égypte, l'empêche de l'entreprendre; et
486 il meurt après avoir nommé pour son successeur, à l'instigation de sa mère Atossa, dont le crédit était tout-puissant, Xerxès Ier, l'aîné des fils qu'il avait eus d'un second mariage, et qui était petit-fils de Cyrus.

26. *Xerxès* Ier, 486—465, prince élevé dans le sérail, ne s'entend qu'à représenter la dignité royale. —
484 Soumission de l'Égypte, et traitement sévère qu'éprouve cette province sous le commandement du satrape Achéménès, frère de Xerxès.

27. La célèbre expédition de Xerxès contre la Grèce

fut encore entreprise par la cabale et les intrigues des Grecs émigrés, des Pisistratides, et du devin Onomacritus, qui avaient réussi à s'emparer de l'esprit du roi, et à se faire un parti parmi les grands, auxquels s'étaient joints les Aleuades, princes de Thessalie. Lorsqu'on en vint à l'exécution, on vit bien qu'il n'y avait point d'Hippias à la tête de cette entreprise, quoique le roi de Perse eût atteint son but principal par la prise et la destruction d'Athènes.

Critique du récit d'Hérodote sur cette expédition, considérée comme une entreprise nationale, à laquelle tous les peuples subjugués ont dû prendre part. — Pendant trois ans, préparatifs de cette expédition en Perse, et alliance avec Carthage pour subjuguer les Grecs de Sicile, 483—481. L'expédition a lieu dans l'année 480. Marche de Xerxès à travers l'Asie-Mineure, l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine. — Grande revue de l'armée et sa distribution selon les différens peuples près de Doriscus; la description exacte qu'en fait Hérodote a été très-vraisemblablement écrite d'après des mémoires persans. — Surprise des Thermopyles par trahison, et, le même jour, victoire navale près d'Artémisium. — Prise et embrasement d'Athènes. Bataille navale près de Salamine, le 23 septembre 480, et retraite de Xerxès; cependant il laisse une armée d'élite rassemblée sous les ordres de Mardonius. — Négociations infructueuses avec les Athéniens. — Seconde campagne de Mardonius, et défaite près de Platée, 25 septembre 479 (qui mit fin pour toujours aux invasions des Perses dans la Grèce), et, le même jour, défaite de l'armée et embrâsement de la flotte près de Mycale dans l'Asie-Mineure.

28. Les suites désastreuses que ces expéditions réitérées et malheureuses, faites avec les levées en masse, ont dû avoir, en affaiblissant et dépeuplant l'empire, se montrent assez d'elles-mêmes. La guerre défensive

que les Perses continuèrent encore pendant trente ans contre les Grecs, qui voulaient assurer l'indépendance de leurs compatriotes d'Asie, rompit l'équilibre de leur puissance, puisqu'elle les obligea de concentrer les forces de l'empire dans l'Asie-Mineure, la plus éloignée de leurs provinces occidentales.

29. Mais autant ils étaient peu redoutables par leurs armes pour les Grecs, autant ils l'étaient par le système de corruption qu'ils adoptèrent dès lors à l'égard des principaux chefs de la Grèce : le premier essai qu'ils en firent sur Pausanias réussit au-delà de leur espérance, et ce moyen ne fut peut-être point sans influence sur Thémistocle lui-même. Cependant ils rencontrèrent bientôt dans Cimon un adversaire redoutable qui leur enleva complètement la domination des mers, et anéantit, dans un même jour, leur flotte et leur armée de terre près de l'embouchure du fleuve Eurymédon,
469 tandis que, par la prise de la Chersonèse de Thrace, il leur enleva la clef de l'Europe.

30. Le peu d'événemens qui nous ont été transmis de plus sur le long règne de Xerxès ne sont que des intrigues de sérail, qui, dès-lors, et particulièrement sous l'influence de la reine Amestris, fut souillé par toutes les cruautés et les débauches dont un pareil lieu est ordinairement le théâtre, et dont Xerxès lui-même ne tarda pas à être la victime, dans une conspiration tramée par *Artaban* et l'eunuque *Spamitrès*.

Si Xerxès est l'Assuérus des Juifs — Sur la différence des noms des rois de Perse en persan et en chaldéen; ce qui doit d'autant moins nous étonner, que ce n'étaient proprement que des titres et des surnoms qu'ils prenaient après leur avénement au trône.

31. *Artaxerxès* Ier (Longue-Main); 465—424. La conspiration d'Artaban, en faisant périr son père et son frère aîné, le porta au trône, sur lequel il ne crut pouvoir s'affermir que par le meurtre d'Artaban lui-même. Les quarante années de son règne décèlent les premiers symptômes de la décadence de l'empire; et malgré quelques bonnes qualités, il n'eut ni assez de talens, ni assez de caractère pour en arrêter les progrès.

32. Déja, dès le commencement du règne de ce prince, des révoltes éclatent dans les provinces, pendant que la guerre avec Athènes continue toujours. Dans la Bactriane, la révolte d'Hystaspe, frère du roi, n'est étouffée qu'après deux batailles.

33. Seconde insurrection de l'Égypte, excitée par le roi de Libye *Inarus* de Maréa, secondé de l'Égyptien *Amyrtæus*, et appuyée par les Athéniens avec une flotte. Quoique les alliés non-seulement se fussent ren- 463
dus maîtres de Memphis, mais encore eussent battu l'armée persane, commandée par Achéménès, frère du roi, qui perdit la vie dans le combat, néanmoins ils furent vaincus à leur tour par *Mégabyze*, satrape de Syrie, et enfermés dans Byblus, où ils furent forcés, avec Inarus, de se rendre par capitulation. Cependant 456
Amyrtæus continue de se soutenir dans les contrées marécageuses.

34. La guerre contre les Grecs ne tarda pas à prendre une fâcheuse tournure pour les Perses, par la victoire que Cimon remporta sur leur flotte et leur armée de 449
terre près de Chypre. La crainte de perdre entièrement cette île contraint Artaxerxès Ier à faire une paix avec Athènes, par laquelle la liberté des Grecs-Asiatiques est formellement reconnue, et le roi prend l'engage- 440

ment que ni ses flottes, ni ses troupes, ne s'avanceront dans la mer Égée à plus de trois journées de chemin des côtes.

35. Mais le puissant Mégabyze, mécontent de ce qu'on avait exécuté Inarus, malgré la promesse qu'on
447 lui avait faite, se révolte en Syrie, défait deux fois les armées royales, et dicte lui-même les conditions de sa réconciliation avec le roi. Il offre le premier grand exemple, dans l'empire Persan, de la révolte d'un satrape couronnée par le succès; et quelques vicissitudes extérieures qu'éprouvât sa fortune, son parti subsista, après sa mort, dans ses enfans. Il avait d'ailleurs, à la cour même, un appui dans la mère du roi, *Amestris*, et dans la reine régnante *Amytis* (toutes deux célèbres par leurs débauches), qui tinrent Artaxerce Ier dans une étroite tutelle jusqu'à sa mort.

36. Il se fait bientôt de violentes et rapides révolutions dans le gouvernement. *Xerxès* II, seul fils légitime et successeur d'Artaxerxès Ier, est tué après quarante-cinq jours de règne par son frère naturel *Sogdien*. Mais celui-ci, six mois après, est renversé à son tour par
424 *Ochus*, autre fils naturel d'Artaxerxès, qui monte au trône sous le nom de *Darius* II.

423 jusq. 404 37. *Darius* II, *Nothus*. Les dix-neuf années de son règne, sous la tutelle de *Parysatis*, sa femme, et de trois eunuques (dont le premier, *Artoxarès*, cherche à se frayer un chemin au trône, mais perd la vie), sont une période de décadence toujours croissante de l'empire. Cette décadence est, d'une part, le résultat de l'extinction de la véritable race des rois, et de l'autre, de l'habitude qui s'introduisait de plus en plus de confier plusieurs provinces à un même satrape avec l'autorité militaire; et quoique les révoltes continuelles

des satrapes soient étouffées, la cour, par la manière perfide dont elle s'y prend pour parvenir à son but, décèle à tous les yeux sa faiblesse. Ainsi la révolte d'*Arsitès*, l'un des frères du roi, appuyé par un fils de Mégabyse, et celle de *Pisuthnès*, satrape de Lydie, ne peuvent être apaisées qu'après qu'on s'est emparé d'eux par trahison. 422 414

38. Cet état de faiblesse de l'empire fit éclater en Égypte le feu de la révolte qui couvait sous la cendre. Amyrtæus, qui s'était toujours maintenu dans les marais, en sortit, et, secouru des Égyptiens, il chassa de nouveau les Perses de l'Égypte. 414 Quelque obscure que soit l'histoire des temps qui suivent, on voit que les Perses ont non-seulement reconnu Amyrtæus comme roi d'Égypte, mais encore ses successeurs (V. p. 78), quoique ceux-ci eussent consenti à se rendre tributaires.

39. On peut considérer comme un bonheur pour la Perse que la guerre du Péloponnèse qui éclata en 431 Grèce, sous le règne d'Artaxerxès I[er], et qui dura pendant tout le règne de Darius II, empêchât les Grecs de se réunir pour attaquer les Perses. C'était et ce fut toujours la politique dominante des Perses d'entretenir des dissensions et des guerres entre les républiques grecques, en prenant parti tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre; la haine mutuelle des Grecs leur rendait cette combinaison si facile, qu'ils seraient venus à bout de ruiner entièrement la Grèce, s'ils avaient toujours été dirigés par des hommes aussi habiles que *Thissapherne*, et si le caprice et la jalousie des satrapes de l'Asie-Mineure ne l'avaient pas la plupart du temps emporté sur les ordres de la cour.

Alliance des Perses avec Sparte, conclue par Tissapherne,

411, mais que la politique d'Alcibiade et les maximes perfides de Thissapherne rendent infructueuses jusqu'à l'an 407, où le jeune Cyrus, satrape de toute l'Asie-Mineure, fut attiré dans les intérêts de Sparte par Lysandre. Voyez ci-dessous l'histoire grecque.

405 jusq. 362 40. *Artaxerxès* II, *Mnémon*. Quoiqu'il fût le fils aîné de Darius, néanmoins, d'après les idées reçues chez les Perses, la succession pouvait paraître douteuse, parce que son frère, le *jeune Cyrus*, avait l'avantage d'être né après l'avénement de son père au trône. Cependant Cyrus, favorisé par le crédit de sa mère Parysatis, aurait toujours cherché à faire valoir ses prétentions au trône, indépendamment de son droit de naissance; et vraisemblablement ç'aurait été un bonheur pour la Perse, si, dans la lutte qui s'engagea bientôt entre les deux frères, le jeu de la fortune avait laissé le trône à celui que la nature semblait y avoir destiné.

Histoire de cette guerre d'après Xénophon. Bataille près de *Cunaxa*, dans laquelle périt Cyrus, 401. Retour des dix mille Grecs à la solde de Cyrus, sous le commandement de Xénophon.

41. Le règne d'Artaxerxès, depuis qu'il fut affermi sur le trône, se passa sous la tutelle de sa mère Parysatis, dont la haine violente contre sa belle-fille Statira, ainsi que contre tous ceux qui avaient pris part à la mort de Cyrus, son fils chéri, fait du sérail le théâtre de toutes les cruautés, qui ne peuvent être imaginées et commises que dans un pareil lieu.

42. La révolte et la défaite de Cyrus changea les rapports dans lesquels Sparte se trouvait avec la cour de

Perse. Mais les satrapes de l'Asie-Mineure, *Tissapherne* et *Pharnabaze*, dont Sparte savait mettre la jalousie à profit, en décidèrent bien plus que la volonté du roi. Le premier, par la rigueur qu'il déploya contre les Grecs d'Asie qui avaient soutenu Cyrus, fit naître une guerre avec Sparte, dont ils implorèrent l'appui ; il en 400
fut la victime. Mais sa mort ne suffit point pour apaiser cette guerre. *Agésilas*, qui commande en Asie, 396
menace de renverser le trône de Perse. Cependant la jusq. 394
politique des Perses, en réussissant à susciter contre Sparte une guerre dans la Grèce même, et à placer Conon à la tête de leurs flottes, les tira d'embarras mieux que n'auraient pu le faire leurs propres généraux; ils dictèrent les conditions de la paix connue sous le nom de *paix d'Antalcidas*, qui les remit en possession de 387
l'Asie-Mineure, et des îles de Chypre et de Clazomène. La puissance toujours croissante de Thèbes sous Épaminondas et Pélopidas, avec laquelle les Perses entretinrent des rapports d'amitié, les garantit pour toujours de nouvelles attaques de la part des Lacédémoniens. — 583
Guerre avec *Évagoras* pour la possession de l'île de Chypre; mais à la paix, ce prince obtient la souveraineté de Salamine.

43. La guerre contre les Cadusiens, peuple qui habi- 384
tait les montagnes du Caucase, montre seulement qu'Artaxerxès II était un très-mauvais général. Sa tentative pour reconquérir l'Égypte sur le roi Nectané- 374
bus I^er, qui échoua à cause de la mésintelligence d'Iphicrate et d'Artabaze, fait voir que les armées persanes les plus nombreuses ne pouvaient rien entreprendre sans le secours des généraux et des troupes grecques. — Il était difficile qu'un empire, dont la cour était le théâtre de la vengeance des femmes, et dont l'organi-

sation intérieure était tellement relâchée que les satrapes se faisaient la guerre les uns contre les autres, pût subsister long-temps; surtout lorsque les généraux, quand ils montraient du talent, étaient récompensés comme le fut *Datame*.

44. En effet, peu de temps avant la mort d'Artaxerxès Mnémon, il sembla que la monarchie allait se dissoudre. Tandis que les trois fils légitimes du roi (dont Darius, l'aîné, fut mis à mort) se disputent sa succession, il se trame dans la partie occidentale de l'empire une révolte à laquelle prennent part tous les gouverneurs de l'Asie-Mineure et de la Syrie, soutenus par *Tachos*, roi d'Égypte, au secours duquel les Spartiates
362 avaient envoyé Agésilas. Mais cette entreprise échoua par la trahison d'*Oronte*, l'un des principaux chefs, que la cour de Perse parvint à gagner.

45. Au milieu de ces troubles Artaxerxès II mourut; et le plus jeune de ses fils, *Ochus*, s'empara du trône
Vers 362 jusq. 338 sous le nom d'*Artaxerxès* III. Il s'y affermit par l'extinction totale de la nombreuse famille royale. Il est le contemporain de Philippe de Macédoine, dans lequel il trouva bientôt un rival beaucoup plus dangereux que celui qu'il aurait pu rencontrer dans sa propre famille.

358 46. La nouvelle révolte d'Artabaze, dans l'Asie-Mineure, réussit aussi long-temps que les Thébains l'appuyèrent. Mais l'accueil qu'Artabaze trouva auprès de Philippe décèle déja les projets du roi de Macédoine.

47. Mais une grande révolte des Phéniciens et des Cypriotes, alliés avec les Égyptiens, contraint le roi de
356 Perse à une nouvelle expédition, qui réussit au-delà de toute attente. On doit convenir cependant que la

trahison et les troupes auxiliaires des Grecs eurent la plus grande part à ce succès.

Trahison de Meutor, le chef des confédérés, au moyen de laquelle Sidon est prise et détruite, et la Phénicie entièrement subjuguée.

Prise de Chypre par les troupes grecques, sous le commandement de Phocion et du jeune Évagoras, 354.

Expédition conduite par le roi lui-même contre l'Égypte, et victoire remportée, à l'aide des troupes grecques mercenaires, sur le roi Nectanébus II, près de Péluse, 354. L'Égypte redevient une province de la Perse.

48. A ce rétablissement de l'empire dans ses anciennes limites succède un repos forcé, parce que *Mentor* et l'eunuque *Bagoas* se partagent en quelque sorte l'empire, en retenant le roi dans une dépendance complète, jusqu'à ce qu'enfin il plaît à Bagoas de s'en débarrasser par le poison. 338.

49. Après le meurtre de la famille royale, Bagoas met sur le trône *Arsès*, le plus jeune des fils du roi, le seul qui fût resté, afin de régner en son nom ; mais, deux ans après, il se trouve dans la nécessité de s'en défaire : il met à sa place *Darius Codoman*, parent 336
éloigné de la famille qui avait régné jusqu'alors, et qui commence son règne par faire périr le scélérat, auteur de tous ces crimes.

50. *Darius* III, *Codoman*, n'ayant point été, comme ses prédécesseurs, élevé dans le sérail, montra des vertus qui le rendirent digne d'un meilleur sort que celui qui l'attendait. Mais dès la seconde année de son règne, il fut attaqué par les Macédoniens, contre les- 334
quels jusqu'ici les Perses n'avaient préparé aucun moyen de résistance ( à moins que peut-être le poignard qui

atteignit Philippe n'ait été aiguisé par une main persane), et Darius ne pouvait pas raffermir tout à coup un empire qui s'écroulait de toutes parts. Néanmoins si la mort de *Memnon*, général de Darius, n'eût fait échouer le projet d'invasion qu'il méditait contre la Macédoine, on peut douter qu'Alexandre fût devenu le brillant conquérant de l'Asie. – Enfin, après deux batailles perdues, où il combattit lui-même en personne, Darius III succomba, victime de la trahison de Bessus; et l'embrasement de Persépolis annonça à l'Asie que l'empire des Perses était détruit, et que l'Orient allait reconnaître un nouveau maître.

Voyez ci-dessous l'histoire de cette guerre dans l'histoire de Macédoine.

# TROISIÈME SECTION.

## HISTOIRE DES ÉTATS DE LA GRÈCE.

### *Notions géographiques.*

La Grèce est terminée au nord par les monts *Cambuniens*, qui la séparent de la Macédoine; elle est bornée au sud et à l'est par la mer *Egée*, et à l'ouest par la mer *Ionienne*. Sa plus grande longueur du sud au nord est de 92 lieues de 25 au degré, sa plus grande largeur de l'ouest à l'est de 58 lieues, et sa superficie de 5139 lieues carrées (1). — Fleuves principaux : le *Pénée* qui a son embouchure dans la mer Égée, et l'*Achéloüs* qui se jette dans la mer Ionienne. Avantages sous le rapport de la fertilité, dus à la douceur du climat, qui tombe entre les 37e et 40e degrés de latitude nord, à la multitude de petites rivières dont le pays est arrosé, aux qualités propres et à la variété du sol. Sous tous ces rapports, la nature n'a peut-être favorisé, au même

(1) Ou 1850 milles carrés géographiques.

degré, aucune autre contrée de la même étendue. La Grèce est susceptible de presque toutes les espèces de culture, et toutes peuvent également y prospérer. — Avantages, sous le rapport de la marine et du commerce, dûs à sa situation au milieu des trois parties du monde, à la configuration du pays, entouré de trois côtés par des mers, et à ses côtes découpées et divisées de toutes parts, et abondantes en havres et en ports.

*Division* en *Grèce septentrionale*, depuis ses limites au nord, jusqu'à la chaîne de l'Œta et du Pinde, entre le golfe d'Ambracie à l'ouest, et le golfe Maliaque à l'est; *Grèce moyenne*, ou *Hellade*, jusqu'à l'Isthme de Corinthe; *Grèce méridionale*, ou presqu'île du Péloponnèse; et *Iles de la Grèce.*

La *Grèce septentrionale* comprend deux contrées, la *Thessalie* à l'est, et l'*Epire* à l'ouest.

1. La *Thessalie*, la plus considérable et l'une des plus fertiles contrées de la Grèce. Longueur, du nord au sud, 26 lieues; largeur, de l'ouest à l'est, 27 lieues.— Fleuves : le *Pénée*, l'*Apidanus* et plusieurs rivières plus petites. — Montagnes : l'*Olympe*, où les fables poétiques ont placé le séjour des Dieux, et l'*Ossa* au nord. La chaîne des monts *Othrys*, *Œta* et *Pindus* au sud. — Division en cinq régions ou états : 1° l'*Estiæotis;* villes, *Gomphi*, *Asorus;* 2° *Pelasgiotis;* villes, *Larisse*, *Gonni*, la vallée de *Tempé;* 3° *Thessaliotis;* villes, *Pharsale*, etc., 4° *Phthiotis;* villes, *Phères*, etc.; 5° une langue de terre, appelée *Magnésia*, avec une ville du même nom.— D'autres contrées, comme *Perrhæbia*, tirent leurs noms des peuples non grecs qui les habitaient.

2. L'*Épire*, après la Thessalie, la plus grande contrée

de la Grèce, mais une des moins cultivées : 20 à 25 lieues de longueur, et à peu près autant de largeur. Régions : *Molossis ;* ville, *Ambracie ; Thesprotia ;* ville, *Buthrotum ;* dans l'intérieur, *Dodone.*

La *Grèce moyenne*, ou *Hellas*, contient neuf contrées :

1. L'*Attique*, contrée maritime qui s'étend du sud à l'est, et qui va sans cesse en se rétrécissant. Longueur, 25 lieues ; plus grande largeur, 10 lieues. — Fleuves : l'*Ilissus*, le *Céphise*. Montagnes : l'*Hymette*, le *Pentélique*, et le cap *Sunium*. Ville : *Athènes* avec les ports de *Pirée*, de *Phalère* et de *Munychie*. Il ne s'y trouvait d'ailleurs que des bourgs (δῆμοι), tels que *Marathon*, *Éleusis*, *Décélie*, etc.

2. La *Mégaride*, aux confins de l'isthme de Corinthe. Le plus petit de tous les cantons de la Grèce : 6 lieues de longueur, sur 2 à 3 de largeur. Ville : *Mégare.*

3. La *Béotie*, contrée montagneuse et marécageuse, 21 lieues de longueur, sur 12 de largeur. Fleuves : l'*Asopus*, l'*Isménus*, et beaucoup de petites rivières. Montagnes : l'*Hélicon*, le *Cythéron* etc. Lac : *Copaïs.* — Elle comprenait un plus grand nombre de villes que toutes les autres contrées de la Grèce, et chacune de ces villes avait son territoire. La plus considérable, celle qui souvent domina toutes les autres, était *Thèbes* sur l'Isménus ; les autres étaient *Platée*, *Tanagra*, *Thespis*, *Lébadée*, *Chéronée*, *Leuctres* et *Orchomène :* tous noms célèbres dans l'histoire grecque.

4. La *Phocide*, plus petite que l'Attique, 20 lieues de longueur sur 5 à 6 de largeur. Fleuve : le *Céphise.* Montagne : le *Parnasse.* Villes : *Delphes*, au pied du Parnasse, où se trouvait le fameux oracle d'Apollon.

*Crissa* avec le port de *Cirrha*, et *Élatée* dans l'intérieur des terres. Les autres villes sont peu importantes.

5 et 6. Deux districts sous le nom de *Locride*. L'un à l'orient sur l'Euripe, résidence des *Locri Opuntii* et *Epicnemidii* (c'est le plus petit), un peu plus considérable que la Mégaride; ville, *Opus;* pas des *Thermopyles*. L'autre à l'occident, sur le golfe de Corinthe, était habité par les *Locri Ozolæ*: 8 lieues de longueur sur 7 de largeur. Villes : *Naupacte* près de la mer. *Amphisse* dans l'intérieur.

7. La petite contrée, appelée *Doride* ou *Tétrapole Dorienne*, vers le flanc méridional du mont Œta, 6 lieues de longueur sur autant de largeur.

8. L'*Étolie*, un peu plus grande que la Béotie; 20 lieues de longueur sur 12 de largeur; mais la moins cultivée de toutes les contrées de la Grèce. Fleuves : l'*Achéloüs*, qui lui sert de limite du côté de l'Acarnanie, et l'*Évènus*. Villes : *Calydon*, *Thermus*.

9. L'*Acarnanie*, la contrée la plus occidentale de la Grèce proprement dite ou *Hellas*, 13 lieues de longueur, 6 à 10 de largeur. Fleuve, l'*Achéloüs*. Villes : *Argos*, surnommé *Amphilochicum*, et *Stratus*.

La *presqu'île du Péloponèse* contient huit contrées.

1. L'*Arcadie*, pays montagneux et abondant en pâturages, au milieu de la presqu'île; longueur 20 lieues, plus grande largeur 15 lieues. Montagnes : le *Cyllène*, l'*Érymanthe*, etc. Fleuves : l'*Alphée*, l'*Érymanthe* et quelques autres moins considérables. Villes : *Mantinée*, *Tégée*, *Orchomène*, *Hérée*, *Psophis*, et dans la suite *Mégalopolis*, capitale de tout le pays.

2. La *Laconie*, également montagneuse; plus grande longueur 20 lieues, plus grande largeur 15 lieues. Fleuve : l'*Eurotas*. Montagnes : le *Taygète*, avec les

promontoires de *Malée* et de *Ténare*. Villes : *Sparte* sur l'Eurotas; lieux voisins, *Amycla*, *Sellasie*, et quelques autres qui n'étaient pas considérables.

3. La *Messénie*, à l'ouest de la Laconie, pays plat et extrêmement fertile, qui, dès l'an 668, fut asservi par les Spartiates. Plus grande longueur 12 lieues, plus grande largeur 15 lieues. Ville : *Messène*; places frontières, *Ithome* et *Ira*. Parmi les autres lieux *Pylus* et *Méthone* sont les plus connus.

4. L'*Élide*, avec le petit canton appelé *Triphylie*, à la côte occidentale du Péloponèse; longueur 25 lieues, plus grande largeur 12 lieues. Fleuves : l'*Alphée*, le *Pénée*, le *Sellus*, et quelques autres moins considérables. Villes : au nord *Élis*, *Cyllène* et *Pylus*; sur l'Alphée *Pise*, et à côté *Olympie*; dans la *Triphylie* une troisième *Pylus*.

5. L'*Argolide*, longeant la côte orientale de la péninsule, en face de l'Attique, avec laquelle elle forme le golfe *Saronique*. Longueur, 27 lieues; largeur, 3 à 12 lieues. Villes : *Argos*, *Mycène*, *Épidaure*; villes de moindre importance, *Némée*, *Cynurie*, *Trezène*.

6. L'*Achaïe*, anciennement *Ionie* et aussi *Ægialus*, formait la côte septentrionale. Longueur, 24 lieues; largeur, 5 à 12 lieues. Elle comprenait douze villes, dont les plus considérables étaient *Dyme*, *Patræ* et *Pellène*.

7. Le petit pays de *Sicyone*; longueur 8 lieues, largeur 3 lieues, avec les villes de *Sicyone* et de *Phlius*.

8. Le petit pays de *Corinthe*, à peu près de la même étendue, près de la langue de terre (ou l'isthme) qui unit le Péloponèse à la terre ferme. Ville : *Corinthe*, auparavant *Éphire*, avec les ports de *Lechæum* sur le

golfe de Corinthe, et de *Cenchræ* sur celui de Saros.

Parmi les *îles* de la Grèce, les unes sont très-voisines des côtes; les autres forment des espèces de groupes, ou sont dispersées dans la pleine mer.

1. Iles voisines des côtes. Près de la côte occidentale, dans la mer Ionienne, *Corcyre*, vis-à-vis de l'Épire, sur une longueur de 15 lieues, et une largeur de 3 à 6 lieues. Ville, *Corcyre*, colonie de Corinthe. En face de l'Acarnanie, *Leucadie*, avec la ville et le promontoire appelés *Leucas*. — *Céphalonie* ou *Samé*, plus anciennement *Schéria*, avec les villes de *Samé* et de *Céphalonie*. Près de là, la petite île d'*Ithaque*. — Vis-à-vis de l'Élide, *Zacynthe*. — A la côte méridionale: *Cythère*, avec une ville du même nom. — Sur la côte orientale dans le golfe Saronique, *Ægine* et *Salamine*. — Vis-à-vis de la Béotie, dont elle est séparée par un détroit très-resserré nommé l'*Euripe*, l'*Eubée*, la plus grande de toutes, longueur 40 lieues, largeur 6 à 8 lieues. Villes : *Orée*, près du promontoire d'*Artemisium*, au nord; dans le milieu *Chalcis*, *Érétrie*. — Près de la Thessalie: *Scyathus* et *Halonesus* — Plus avant dans le nord : *Thasos*, *Imbros*, *Samothrace* et *Lemnos*.

2. Groupes d'îles dans la mer Égée : les *Cyclades* et les *Sporades*, dont les unes composent la portion occidentale et les autres la partie orientale de ce qu'on nomme l'*Archipel*. Les plus considérables sont : *Andros*, *Délos*, *Paros*, *Naxos*, *Mélos*, toutes avec des villes du même nom.

3. Iles plus considérables et isolées : 1. la *Crète*, longueur 58 lieues, largeur 10 à 16 lieues. Montagne, l'*Ida*. Villes : *Cydonie*, *Gortyne*, *Cnosse*. 2. *Cypre*, longueur 50 lieues, largeur 8 à 30 lieues. Villes :

*Salamis*, *Paphos*, *Citium* et quelques autres moins considérables.

4. Sur les îles grecques voisines des côtes de l'Asie antérieure, voy. ci-dess. p. 19.

---

# PREMIÈRE PÉRIODE.

## TRADITIONS HISTORIQUES DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA GUERRE DE TROIE, VERS 1200.

SOURCES. Sur la formation et la marche de l'histoire chez les Grecs. Recherche préliminaire sur ce qu'il y a d'essentiel dans la mythologie grecque, considérée sous le rapport historique, comme contenant l'histoire des anciennes races et des héros de ce peuple; riche en elle-même par le nombre et la variété des races et de leurs chefs, et par les différentes manières dont elle a été ornée ou altérée et par les poètes épiques des premiers temps, et par les poètes tragiques nationaux dans les temps postérieurs. — Premier développement de l'histoire d'après les traditions, par les premiers écrivains en prose, particulièrement dans les villes de l'Ionie, par Hécatée, Phérécide, etc., jusqu'au temps où Hérodote, qu'on peut justement appeler le père de l'histoire, lui donna un haut degré d'importance. (Voyez *l'Art historique chez les Grecs, considéré dans son origine et dans sa formation* (en alle-

mand), par G.-E. Creuzer, 1803.) Néanmoins l'histoire conserve toujours, non-seulement dans Hérodote, mais encore dans les écrivains plus récens, une teinte de sa première origine; et, quelque étendu que fût le domaine des traditions historiques, ni Théopompe, ni Éphore, ne se firent scrupule d'emprunter la matière de leur histoire aux mythographes ou aux poètes. On doit bien s'attendre que l'histoire, dans cette première période, ne peut être autre chose que de simples traditions.

Parmi les modernes, les Anglais sont ceux qui ont traité l'histoire grecque avec le plus de succès. Les principaux ouvrages sont :

*The History of ancient Greece, its colonies and conquests from the earliest accounts, till the division of the Macedonian empire in the East, including the history of litterature, philosophy and the fine arts, by* JOHN GILLIES; London, 1786, II vol. in-4° (traduit en français), et

*The History of Greece by* WILLIAM MITFORD *Esq.* London, 1784; III vol. in-4°. Quoique Mitford soit préférable pour l'érudition, l'abondance et la profondeur, cependant Gillies le surpasse en génie, en goût, et surtout pour avoir mieux saisi le véritable esprit de l'antiquité.

La 2e et 3e partie de l'histoire universelle de Guthrie et de Gray, avec les remarques de Heyne (Voy. p. 1), sont utiles pour les premières études.

*Recherches sur les Grecs,* par M. de Paw; 1781, 2 vol. in-8°; rempli de vues superficielles et d'hypothèses.

Mes *Idées sur la Politique, le Trafic et le Commerce des peuples les plus renommés de l'antiquité;* 3e partie, 1re division, 2e édit., 1821.

Sur quelques sujets isolés de l'histoire grecque et de l'antiquité, on trouve beaucoup de recherches importantes, soit dans le grand recueil :

GRONOVII *Thesaurus Antiquitatum Græcarum*, XII vol. in-fol; soit dans les mémoires des sociétés savantes, et, entre ceux-ci, principalement dans les

*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* Paris, depuis 1709, 46 vol. in-4°, et dans les

*Commentarii* (IV vol.), *Commentarii novi* (VIII vol.), *Commentationes* (XVI vol.), et *Commentationes recentiores Societatis Scientiarum Gotting.* (IV vol).

---

1. Quoique la Grèce ait été originairement habitée par beaucoup de petites peuplades, néanmoins on y distingue deux races principales, les *Pélasges* et les *Hellènes.* Toutes deux descendaient vraisemblablement de l'Asie; mais la différence de leurs langues les caractérisait sensiblement comme races différentes. Les Pélasges furent d'abord parmi celles-ci la tribu dominante dans la Grèce.

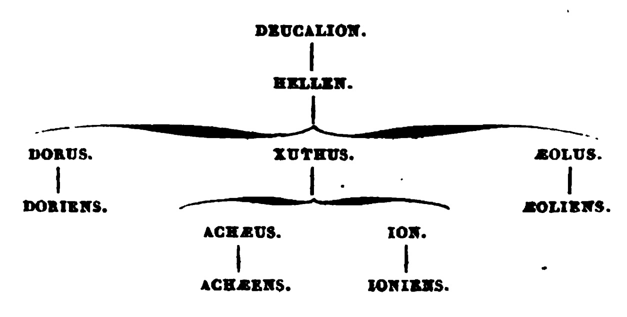
Premier établissement des Pélasges dans le Péloponèse, sous Inachus, vers 1800 avant J.-C. Si d'après leurs propres traditions ils n'étaient que des sauvages féroces lorsqu'ils parurent dans ce pays, ils ne tardèrent pas à parvenir à un certain degré de civilisation, puisque ce sont eux qui fondèrent les états les plus anciens, ceux d'Argos et de Sicyone, et que ce n'est point sans fondement qu'on leur attribue les plus anciens monumens qui subsistent encore, appelés *Cyclopéens.*— Leur agrandissement vers le nord, particulièrement vers l'Attique; leur établissement dans la Thessalie sous leurs chefs *Achæus, Phthius* et *Pelasgus,* où ils apprirent à cultiver la terre, et où ils demeurèrent cent cinquante ans, vers 1700—1550 avant J.-C.

2. Les *Hellènes* (appelés ainsi postérieurement du nom d'un de leurs chefs, *Hellen*) forment dans les commencemens la tribu la plus faible, et se montrent d'abord sous leur roi *Deucalion,* dans la Phocide, aux environs du mont Parnasse, d'où une inondation les

Vers 1550 chasse. Invasion dans la Thessalie et expulsion des Pélasges de ce pays. — Les Hellènes devinrent bientôt le peuple dominateur, et à mesure qu'ils s'établissaient dans la Grèce, ils en chassèrent presque entièrement les Pélasges, qui ne purent se maintenir que dans l'Arcadie et dans le petit pays de Dodone, d'où ils émigrèrent en partie dans l'Italie, en partie dans la Crète, et dans d'autres îles.

3. La nation des Hellènes se divise en quatre branches principales : *Ioniens*, *Æoliens*, *Doriens*, et *Achéens*, qui dans les siècles suivants demeurèrent constamment distincts les uns des autres, par la différence du langage (des dialectes), des mœurs et des constitutions politiques. La tradition fait venir ces tribus (qui cependant ne comprenaient point toutes les ramifications de la nation) des successeurs immédiats de Deucalion, à l'histoire duquel se rattache celle des tribus et de leurs migrations.

La table généalogique suivante peut servir à en donner une idée :




4. La propagation successive des principales branches de cette famille dans toute la Grèce se fit par plusieurs

migrations entre les années 1500—1300. Par ce moyen leurs demeures restèrent fixes, jusqu'à l'époque de l'invasion des Doriens et des Héraclides qui, eut lieu plus tard, vers l'an 1100.

*Principales données sur l'histoire des tribus isolées comprises dans cette période.*

1. *Æolus* succède à son père Hellen dans la Phtiotide, qui dès-lors est le lieu de résidence des Æoliens, qui se répandent de là en partie dans l'occident de la Grèce, l'Acarnanie, l'Ætolie, la Phocide, la Locride et l'Élide dans le Péloponnèse, ainsi que dans les îles occidentales.

2. *Dorus* succède à son père dans l'Estiotide, l'ancien lieu de résidence des Doriens. Ils en sont chassés, après la mort de Dorus, par les Perrhæbeens, et se répandent dans la Macédoine et la Crète. Retour d'une partie de la tribu qui passe le Mont Œta, et s'établit dans la tétrapole dorique; ce qui dans la suite fit donner à ce pays le nom de *Doride*, jusqu'à son émigration dans le Péloponnèse sous la conduite des Héraclides, vers 1100. (Voyez ci-dessous.)

3. *Xuthus*, chassé par ses frères, se réfugie à Athènes et épouse Créüse, fille d'Érechthée, dont il a deux fils, *Ion* et *Achæus*. Ion et sa tribu se font chasser d'Athènes, et vont s'établir dans l'Ægialus du Péloponnèse, appelée de leur nom *Ionie* et dans la suite *Achaïe*. Les Achéens continuent de demeurer dans la Laconie et l'Argolide jusqu'au temps de l'invasion des Doriens. (Voyez ci-dessous.)

*Premiers temps de l'Histoire grecque*, par L. D. Hullmann, 1814 (en allemand). Ouvrage riche en vues nouvelles et en conjectures, au-delà desquelles l'histoire primitive des peuples permet rarement de remonter plus haut. On trouve des vues et des résultats très-différens dans:

*Histoire des tribus et des villes grecques*, par D. C. Otfried Muller, vol. 1, 1820 (en allemand).

9

5. Indépendamment de ces anciens habitans, plusieurs colonies, dans ces temps reculés, vinrent des pays civilisés de l'Égypte, de la Phœnicie et de la Mysie, s'établir dans la Grèce. L'établissement de ces étrangers paraît devoir se placer entre 1600 et 1400 avant J.-C.

Fondation de la colonie de *Cécrops*, qui vint de Saïs, en Égypte, dans l'Attique, vers 1550. De la colonie de Danaüs, également venue d'Égypte à Argos, vers 1500. — De la colonie de *Cadmus*, venue de Phénicie dans la Béotie, vers 1550. — De la colonie de Pélops, venue de la Mysie à Argos, vers 1400.

6. S'il est évident, d'après la mythologie des Hellènes, qu'ils étaient au commencement aussi sauvages que les Pélasges (car Prométhée est le premier qui leur enseigna l'usage du feu), il est certain aussi que c'est dès cette période reculée, surtout entre 1300 et 1200, après que les migrations eurent cessé, que se firent les premiers pas importans pour parvenir à un certain degré de culture. De sorte qu'au temps de la guerre de Troie, les Grecs étaient encore des barbares, mais non plus des sauvages.

7. Mais comment s'opéra ce perfectionnement de la nation, quels en furent les progrès, et quelle part y eurent les nouveaux venus? Ce sont des questions auxquelles il est difficile de répondre. Si c'est Cécrops qui introduisit le premier dans l'Attique le lien durable du mariage, et qui y inventa la culture des terres et celle des oliviers, les Hellènes paraissent être redevables de la culture domestique à des étrangers; et si entre les familles qui dominèrent dans la suite, les plus puissantes descendaient de ces mêmes étrangers, à

peine y a-t-il lieu de douter de leur influence durable. Au reste, les Grecs ont tellement imprimé leur caractère à tout ce qu'ils ont pu emprunter des étrangers, qu'ils se le sont appropriés, et n'en restent pas moins originaux; de sorte que la question paraît être beaucoup moins importante qu'elle ne le semble au premier coup d'œil.

8. La religion principalement s'est trouvée dans le même cas que toutes les autres branches de la culture de l'esprit. On ne peut guère douter que plusieurs des divinités et des cérémonies n'ayent été introduites de l'Égypte, de l'Asie et de la Thrace dans la Grèce; elles n'y conservèrent point les caractères propres au lieu de leur origine, mais devinrent des divinités grecques. Voilà pourquoi les traces de ce mélange ne paraissent point pouvoir donner lieu à des conclusions bien importantes. Mais ce qui est de la plus grande importance, c'est que, quelques divinités que les Grecs adoptassent, jamais il ne put s'établir chez eux un corps sacerdotal séparé, et encore moins une caste qui osât avoir des prétentions à la possession exclusive de lumières supérieures; quoique certainement plusieurs traces indiquent avec beaucoup de vraisemblance que les antiques cérémonies religieuses de l'Égypte, de la Phénicie et de la Crète, furent établies par des prêtres qui introduisirent leur culte avec eux. La religion, à la vérité, ne consistait guère que dans un culte extérieur; mais il s'y rattachait comme de soi-même beaucoup d'institutions et d'idées qui de cette manière devinrent la propriété commune du peuple.

9. Si c'est à la religion qu'est dû l'avantage d'avoir adouci, en quelque sorte, l'esprit sauvage des peuples, les anciens chantres aussi, comme Orphée, Linus, etc.,

y contribuèrent beaucoup, en propageant des idées religieuses, et en faisant cesser les vengeances sanguinaires et l'état de guerre continuel qui en est la suite. Ce furent eux encore qui, dans les mystères, surent faire reconnaître au petit nombre des initiés les avantages de la vie morale.

*Recherches sur les mystères du Paganisme*, par Sainte-Croix, Paris, 1765, traduit en allemand, et accompagné de remarques très-précieuses, par C. G. Lentz; Gotha, 1790.

10. La religion n'exerçait pas moins d'influence par les oracles, surtout par ceux de Dodone et de Delphes; l'un et l'autre, ainsi qu'Olympie, sont peut-être dus aux anciens établissements des prêtres. Le besoin que le peuple crut avoir de leurs conseils leur donna une haute importance et les fit considérer comme une institution nationale, dont l'accès devait être permis à tout le monde; et dès lors il ne pouvait manquer d'arriver que la direction des affaires générales dépendît en grande partie de ces oracles.

A VAN DALEN, *De Oraculis veterum Ethnicorum Dissertationes* 6. *Amstel.*, 1700; recueil très-précieux. Il manque cependant encore un ouvrage, où le sujet des oracles soit traité dans toute son étendue; c'est à quoi se rapporte le traité suivant :

J. GRODDEK, *De Oraculorum veterum, quæ in Herodoti libris continentur, natura commentatio; Gœtting*, 1786.

11. En général, les choses arrivèrent en Grèce comme partout ailleurs; ce fut sous la protection de la religion, et à l'abri des lieux consacrés par elle, que se développèrent les premiers germes de la civilisation. Les lieux où se célébraient des fêtes, et où se tenaient les

assemblées générales de la nation, devinrent des lieux de réunion pour des peuples qui, sans cela, seraient restés étrangers les uns aux autres. Ce fut dans les temples qu'ils délibérèrent sur les intérêts communs. Les premières idées d'un droit des gens durent naître d'elles-mêmes, et introduisirent des alliances qui servirent à les développer davantage. La plus importante et la plus durable fut celle du *Conseil des Amphictyons* à Delphes : cette institution, à la vérité, ne reçut que plus tard sa forme déterminée; mais cependant la maxime fondamentale qu'aucune des villes qui en ferait partie ne pût être détruite par les autres paraît y avoir été adoptée de bonne heure.

*Sur la Ligue des Amphictyons,* par Fr. Wilh. Tittmann; dissertation couronnée par l'Académie des Sciences de Berlin, 1812. (En allemand).

12. Indépendamment de la religion, la navigation, et le commerce qui s'y trouve joint, en mettant la nation en contact avec les étrangers, contribua encore à sa civilisation. Cette navigation ne fut à la vérité pendant long-temps que de la piraterie; mais lorsque Minos, roi de Crète, en eut purgé la mer, on commença à Vers
sentir le besoin d'un nouvel ordre de choses. 1400

13. Cependant le caractère belliqueux de la nation faisait toujours de nouveaux progrès, et dans les temps héroïques il se manifesta dans la première vigueur de sa jeunesse. Le penchant pour les entreprises extraordinaires s'était ranimé, et portait les chefs à chercher des aventures au-delà des limites de leur patrie, non-seulement seuls, mais encore en se réunissant plusieurs. Mais ce qui est beaucoup plus important que ces expé-

ditions elles-mêmes, c'est qu'étant célébrées dans les chants des poètes par une poésie nationale telle qu'aucun peuple n'en possédait de pareille, elles servaient au développement ultérieur de la nation.

Expédition des Argonautes dans la Colchide vers 1250, et guerre des sept chefs alliés contre Thèbes vers 1225; cette ville fut prise par leurs fils (les Épigones), dans une seconde expédition, vers 1215.

14. Ainsi, déja tout était prêt pour une grande entreprise nationale de tous les Hellènes, qui fut exécu-
1194 tée dans la guerre contre Troie. Son résultat le plus
jusq. 1184 important fut la création d'un esprit national général qui dans une expédition de dix ans de durée, faite en commun et dans un pays aussi éloigné, dut nécessairement naître d'un pareil succès, et qui ne put être entièrement éteint, malgré toutes les dissentions et tous les démêlés. C'est depuis l'expédition contre Troie que les Hellènes se considérèrent toujours comme formant un seul peuple.

Esquisse générale de l'état politique de la Grèce vers le temps de la guerre de Troie. — Sa division en plusieurs petits états, parmi lesquels ceux d'Argos et de Mycènes étaient les plus puissans. — Dans tous, des chefs héréditaires ou princes de tribu (des rois βασιλεῖς) qui conduisent les armées pendant la guerre et rendent la justice pendant la paix; et dont la considération plus ou moins grande dépendait uniquement de leurs qualités plus ou moins éminentes, et surtout de leur valeur guerrière. — Manière de vivre de la nation comme peuple habitant les villes, et adonné à l'entretien des bestiaux, à l'agriculture et à la guerre, et qui avait déjà fait quelques progrès dans la navigation.

A. W. SCHLEGEL, *De geographia Homeri commentatio;* Hannov., 1788. C'est un traité sur la géographie politique de la Grèce d'alors. — Pour la connaissance du local de la guerre de Troie, voyez surtout :

*Description de la plaine de Troie*, par Lechevalier, traduit en allemand avec les remarques de Heyne, 1794. Cependant comparez avec cet ouvrage CLARKE *Travels*, vol. 1, chap. 4—6; d'où il s'ensuit que les résultats de Lechevalier sont devenus douteux.

# SECONDE PÉRIODE.

## DEPUIS LA GUERRE DE TROIE JUSQU'AU COMMENCEMENT DE LA GUERRE CONTRE LES PERSES, 1200—500

SOURCES. Il n'y a aucune partie de l'histoire grecque sur laquelle nous ayons aussi peu de renseignemens que sur cette longue période, dont les principaux événemens ne nous sont connus que d'une manière générale. Le commencement se compose, comme dans la période précédente, de traditions poétiques, à l'exception que, vers la fin, l'usage de l'écriture devint plus général chez les Grecs, et qu'en outre la rareté des grandes entreprises nationales, dans cette période, ne ne présentait plus aux poëtes ou aux historiens de matière suffisante. Indépendamment de plusieurs traditions qui se

trouvent dispersées dans les ecrits d'Hérodote, de Plutarque, de Strabon, et surtout dans l'introduction de Thucydide (car les livres de l'histoire de Diodore qui appartiennent à cette période sont entièrement perdus), nous devons faire une mention particulière de Pausanias, qui nous a conservé, dans sa *Description de la Grèce*, une foule de notions précieuses pour l'histoire des petits états isolés.

### 1. *Histoire des États Hélléniques dans l'intérieur de la Grèce.*

1. Les temps qui suivirent immédiatement la guerre de Troie furent extrêmement agités par plusieurs dissensions dans les familles dominantes, particulièrement dans celle de Pélops. Mais de plus grands troubles s'élèvent bientôt, excités par les attaques des tribus sauvages du nord, principalement des Doriens; qui, après s'être alliés avec les Étoliens, s'emparent du Péloponnèse, sous la conduite des Héraclides, chassés d'Argos. La Grèce en fut ébranlée pendant un siècle presque entier, et ces invasions, en faisant changer de demeures la plupart des tribus helléniques, eurent les suites les plus importantes et les plus durables.

Première tentative infructueuse sous *Hyllus*, fils d'Hercule, vers 1180. — Tentatives réitérées, jusqu'à ce que les petits-fils d'Hyllus, *Télephe* et *Cresphonte*, aidés d'*Eurysthène* et de *Proclès*, fils d'*Aristodème*, leur frère, soient en état de faire valoir leurs prétentions vers l'an 1100.

2. Conséquences de cette migration pour le Péloponnèse. Les territoires d'Argos, de Sparte, de Messène et de Corinthe, enlevés à leurs anciens habitans, les

Achéens deviennent Doriens; et l'Élide tombe en partage aux Étoliens qui avaient accompagné les Doriens. Les Achéens, à leur tour, chassent les Ioniens, et s'établissent dans le pays, appelé depuis *Achaïe*. Les Ioniens sont accueillis par les Athéniens, avec lesquels ils avaient contracté d'anciennes alliances à cause de leur commune origine.—Une autre suite de ces migrations des peuples helléniques fut l'établissement des colonies grecques dans l'Asie-Mineure, fondées d'abord par les Étoliens, bientôt après par les Ioniens et par les Doriens eux-mêmes, et par les Hellènes; établissemens qui eurent une si grande influence sur le développement ultérieur de la nation.

Voyez l'histoire de ces colonies dans la section suivante.

3. Quoique l'effet inévitable de ces migrations et de ces guerres, dans lesquelles les tribus sauvages expulsaient les tribus plus civilisées, dût être non-seulement de retarder, mais encore d'anéantir en grande partie la culture de la nation, cependant elles sont le fondement de l'ordre de choses qui s'établit ensuite dans la Grèce. Les tribus qui s'étaient nouvellement introduites, aussi bien que celles qui étaient chassées, restèrent d'abord sous la domination de leurs princes ou chefs. Cette forme de gouvernement dura, chez les unes, plus long-temps, et moins chez d'autres. Mais déja dans les deux siècles qui suivirent l'invasion, entre 1100—900, des gouvernemens républicains s'établirent dans les différens états de la Grèce (à l'exception de l'Épire, qui était plus éloignée), et remplacèrent le gouvernement des chefs de tribu, qui avait subsisté jusqu'alors; et malgré les révolutions qu'elles éprou-

vèrent, ces républiques se maintinrent constamment et servirent à imprimer plus fortement le sentiment de la liberté politique, l'un des traits distinctifs du caractère de la nation.

4. La cause essentielle de cette révolution si importante pour la Grèce, au moyen de laquelle les rapports de sa politique intérieure, furent désormais fixés invariablement, ne consistait, comme la suite le fait voir, que dans le progrès que les tribus naguère errantes firent dans la vie civile, et dans la civilisation qui y est intimement liée. Car, en vertu de l'ordre de choses nouvellement établi, chaque ville se forma, dès ce moment, une constitution intérieure, et par là il y eut presque autant d'états libres, qu'il y avait de villes ayant un territoire dans leur dépendance.

C'est une idée tout-à-fait fausse, mais que favorise au moins la manière dont la plupart des écrivains s'expriment sur l'histoire grecque, que de s'imaginer qu'il y eût autant d'états que de contrées. Véritablement il y en a quelques-unes comme l'Attique, la Mégaride et la Laconie qui peuvent être considérées chacune comme un état à part, parce que chacune d'elles formait le territoire d'une seule ville; d'autres, au contraire, telles que l'Arcadie, la Béotie, etc., ne formaient pas chacune un état; mais elles renfermaient autant d'états isolés, qu'elles avaient de villes avec un territoire particulier. 1. Mais il subsitait toujours entre elles un lien naturel de parenté; et les Arcadiens, les Béotiens, etc., parlaient d'eux-mêmes comme d'un seul peuple. 2. Il existait des alliances volontaires entre quelques-unes, et quelquefois aussi entre toutes les villes d'une même contrée, comme, par exemple, dans l'Achaïe : tellement qu'elles formaient toutes ensemble un état confédéré, dans lequel néanmoins chaque ville conservait sa constitution intérieure. 3. Ou bien il arrivait quel-

quefois qu'une ville, à raison de sa puissance prépondérante, s'arrogeait sur les autres une espèce de suprématie, comme Thèbes, par exemple, sur les villes de la Béotie; mais cette domination était toujours précaire et dépendante des circonstances. 4. Quelquefois aussi la constitution particulière de chaque ville souffrait beaucoup de changemens, particulière-lorsque des citoyens puissans (*tyranni*) non-seulement s'emparaient du suprême pouvoir, mais encore trouvaient le moyen de le rendre héréditaire dans leurs familles. On voit aisément que ce sont-là des idées fondamentales pour l'histoire grecque, qui ne peuvent être saisies et présentées avec assez de clarté et de précision; et il est évident qu'une pareille situation devait ouvrir un vaste champ aux combinaisons de la politique usuelle ou pratique. Moins on était dans le cas de penser à des constitutions fixes dans chaque ville, plus il devait y avoir de tentatives politiques, que le peu d'étendue de chaque État devait rendre faciles; et plus il y avait de tentatives qui ne réussissaient pas, plus la masse des idées politiques devait s'accroître chez un peuple aussi ingénieux. La législation de Solon et de quelques hommes qui se distinguèrent ensuite en ce genre en furent les résultats.

5. Malgré ce morcellement de la Grèce en une multitude de petits États, que n'unissait aucun lien politique commun, il subsistait néanmoins entre tous les peuples helléniques, une sorte d'union et d'esprit national, entretenu soit par des fêtes périodiques et des jeux où la nation se montrait dans tout son éclat, et où les Grecs seuls pouvaient prendre part (ceux qu'on célébrait en l'honneur de Jupiter à Olympie étaient les plus célèbres en ce genre), soit par l'institution perfectionnée et agrandie du conseil des Amphictyons. Si cet établissement n'eut pas tout-à-fait les résultats qu'il était destiné à avoir, la cause en doit être attribuée à la nature de toute confédération, qui s'altère du mo-

ment que quelques-uns des États qui en font partie commencent à devenir trop puissans.

L'assemblée des Amphictyons n'était pas, à beaucoup près, une diète générale, où se traitassent les affaires de la nation. Elle était immédiatement chargée de la surveillance du temple et de l'oracle de Delphes. 1. Mais c'est de cette assemblée que se répandaient chez les Grecs les idées sur les droits politiques des citoyens, et elle veillait à leur maintien. 2. Elle sut, dans certaines circonstances, employer l'influence politique des oracles pour déterminer la nation à prendre part aux affaires générales. 3. Enfin cet établissement conserva le caractère d'une institution nationale, en ce qu'il n'y avait que les Grecs qui y fussent admis.

*Des anciens gouvernemens fédératifs et de la législation de Crète*, par M. de Sainte-Croix; Paris, 1796. Recherches des plus précieuses sur le conseil des Amphictyons, et sur d'autres sujets de l'antiquité grecque qui y ont rapport.

6. Parmi les États particuliers de la Grèce, Sparte et Athènes se distinguèrent dans cette période non-seulement par la supériorité de leur puissance, mais aussi par leur constitution et par leur législation; et quoiqu'on ne puisse pas dire que l'histoire du reste de la Grèce fût dès lors liée à leur histoire, ils méritent néanmoins une attention particulière.

7. *Histoire de Sparte.* Les Achéens ayant été expulsés par les Doriens, après avoir subsisté sous la domination des chefs de tribu d'abord de la maison de Persée, et depuis que Ménélas, par son mariage, fut devenu roi, de ce pays, sous ceux de la maison de Pélops, la
Vers Laconie échut par le sort aux fils d'Aristodème, Eury-
1100 sthène et Proclès, dont les familles conservèrent l'autorité suprême, de manière que l'État fut toujours gou-

verné en commun par deux rois, tirés de chacune de ces familles.

La famile des *Proclides* et des *Agides* descendait d'*Agis*, fils et successeur d'Eurysthène.

*Sparte, ou Essai sur l'histoire et le gouvernement de cet État*, par J. C. F. Manso; Leipsic, 1800, 3 part. (en allemand). Ouvrage capital sur cet État, riche en recherches sur divers points de l'histoire grecque qui s'y rattachent.

Cragius, *De Republicâ Lacedæmoniorum*, 1642.

Meursius, *De regno Laconico*; et *Miscellanea Laconica*. Deux laborieuses compilations.

8. Les Doriens s'établirent dans le grand nombre de villes qu'ils conquirent successivement dans cette contrée, et en devinrent sinon les seuls habitans, au moins les maîtres, puisque le peu d'Achéens qui y restaient furent réduits en esclavage. Mais bientôt la ville de Sparte sut se donner sur tout le pays une supériorité qu'elle conserva constamment; et les autres villes, auparavant considérables, devinrent des lieux ouverts et sans défense, et la plupart sans importance.

Rapports des citoyens de la capitale, les Spartiates comme corps dominant, avec les habitans de la campagne, les Lacédémoniens (ou περίοικοι) comme sujets obligés à payer les contributions et au service militaire. Agis, successeur d'Eurysthène, commença à les soumettre, et les habitans d'*Hélos*, en punition de leur résistance, furent réduits en esclavage; au lieu que ceux des autres villes, par le sacrifice de leur liberté politique, conservèrent celle de leurs personnes, quoique avec des restrictions considérables.

9. L'histoire des deux siècles suivans ne présente que

des guerres continuelles des Spartiates avec les Argiens, leurs voisins, et des troubles intérieurs, occasionnés par la trop grande inégalité des fortunes, par les querelles et la décadence du pouvoir des rois, jusqu'à ce que *Lycurgue*, oncle et tuteur du jeune roi *Charilaüs*, donna à Sparte, vers l'an 880, une constitution à laquelle elle dut principalement tout l'éclat dont elle brilla depuis.

*Éclaircissemens sur les points les plus importans de la constitution de Sparte.* Il faut d'abord remarquer à ce sujet : *a.* Que si la législation de Lycurgue tombe à une époque trop ancienne pour qu'elle ait pu être écrite, et si elle consistait en maximes ou sentences (ῥῆτραι) qui étaient confirmées à Delphes par l'oracle, il s'ensuit qu'on a dû attribuer à ce législateur beaucoup de choses qui ont une origine moins ancienne. *b.* Une partie considérable des institutions qui lui appartiennent véritablement, n'étaient pas nouvelles, mais puisées dans les anciens usages des Doriens, usages qui commençaient à tomber en désuétude, et auxquels il donna force de loi. Par conséquent, la législation de Lycurgue devait avoir beaucoup de ressemblance avec celle des Crétois, qui étaient aussi Doriens, quoique sans doute il y eût d'ailleurs beaucoup de choses empruntées, comme on l'assure, de la législation crétoise. *c.* Les lois de Lycurgue avaient essentiellement pour but, d'assurer à Sparte une existence qu'elle ne dût qu'à ses propres forces, en y formant et y maintenant une race d'hommes vigoureux et incapables de se laisser corrompre. Voilà pourquoi elles avaient plus d'égard à la vie privée et à l'éducation physique, qu'à la constitution de l'état, à laquelle Lycurgue paraît avoir changé très-peu de choses.

Lycurgue laissa subsister : 1. les rapports établis entre les Spartiates, comme peuple dominateur, et les Lacédémoniens comme sujets. 2. Les rois des deux maisons régnantes conservèrent leurs prérogatives de chefs militaires dans la guerre,

et de premiers magistrats dans la paix. 3. D'un autre côté, on lui attribue l'établissement d'un sénat (γερουσία) composé de vingt-huit membres, qui ne devaient pas être âgés de moins de soixante ans, que le peuple nommait à ces fonctions pour tout le temps de leur vie, et qui devaient assister les rois de leurs conseils dans toutes les affaires publiques. 4. Quant au collége des cinq Éphores, qui étaient renouvelés chaque année, on ignore s'il fut établi par Lycurgue, ou s'il le fut depuis ce législateur; mais cela est peu important à savoir, puisque la grande puissance de cette magistrature, à laquelle tout finit par être soumis, comme au tribunal suprême de l'État, date certainement d'une époque bien postérieure à Lycurgue. 5. Il y avait encore les assemblées du peuple, d'après sa division en tribus et en cantons (φυλαί et ὠβαί), auxquelles les seuls Spartiates pouvaient assister, et où ils exerçaient seulement le droit d'admettre ou de rejeter les propositions qui leur étaient faites par les rois ou par le sénat.

Dans ses lois sur la vie privée, Lycurgue se proposa pour principal but de faire des Spartiates une société de citoyens aussi égaux entre eux qu'il serait possible, par les propriétés, par la manière de vivre, et où chacun aurait la conviction la plus intime, qu'il appartenait à l'État, et qu'il lui devait une entière et aveugle obéissance. De-là : 1. le nouveau partage des terres, par lequel 9,000 portions furent adjugées aux Spartiates, et 30,000 aux Lacédémoniens; portions transmissibles par donation et par héritage, mais qu'on ne pouvait jamais vendre. 2. L'éloignement extrême de toute espèce de luxe, au moyen des repas en commun (συσσίτια) de tous les citoyens, d'après leur division en classes, et les règlemens qui prescrivaient jusqu'aux mets qui devaient composer ces repas. 3. Tous les règlemens relatifs à la société domestique, tant entre les époux, qu'entre les parens et les enfans; règlemens qui tous tendaient au but essentiel de la politique, de procurer aux citoyens et aux citoyennes des corps sains et vigoureux, même aux dépens de la morale. 4. De-là enfin les rapports

avec les esclaves, connus sous la dénomination générale d'*Hilotes*, qui, bien qu'ils fussent considérés comme serfs destinés à la culture des terres, étaient aussi regardés comme propriété de l'État, qui avait le droit de les employer à la guerre, quand il le jugeait à propos. — Au reste, s'il est facile de marquer, en général, ces points essentiels du gouvernement de Sparte, il est difficile et même impossible, faute de documens plus exacts, de résoudre une foule de questions qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, quand on veut entrer dans un plus grand détail. Une chose plus étonnante encore que cette constitution même, c'est qu'elle ait subsisté pendant près de quatre siècles, sans souffrir d'altération notable; ce qui est d'autant plus remarquable que les Spartiates commencèrent de bonne heure à devenir conquérans. Véritablement il était impossible que la Grèce songeât à jouir d'une paix durable, du moment où elle renfermait dans son sein une république de soldats que l'ennui tout seul devait exciter à entreprendre des guerres, puisque les occupations domestiques et l'agriculture, les seuls moyens d'existence qui lui fussent permis, y étaient remises aux mains des esclaves.

Aux écrits cités ci-dessus, page 141, il faut ajouter :

HEYNE, *De Spartanorum republicâ judicium*, dans *Comment. Soc. Gotting.*, Vol. IX; ouvrage destiné à rectifier la partialité des jugemens de DE PAW.

10. Bientôt après Lycurgue commencèrent les guerres de Sparte avec ses voisins, les Argiens, les Arcadiens, et surtout les Messéniens. A la vérité, elles paraissent avoir eu pour principale cause une ancienne haine entre les tribus doriennes, née de l'inégalité du partage fait entre elles à l'époque de l'invasion du Péloponnèse; mais ces guerres furent évidemment entretenues par l'ambition des rois, qui savaient diriger à leur gré un peuple superstitieux, au moyen des oracles et des interprétations qu'ils leur donnaient.

Guerres peu importantes contre Tégée et Argos, et démêlés avec Messène. 873—743.

*Première guerre de Messénie*, 742—722. Elle se termine par la conquête de la forteresse d'Ithone, après la mort volontaire d'Aristodème, roi de Messénie. — Les Messéniens deviennent tributaires des Spartiates, et sont obligés de donner la moitié du produit de leurs terres. — Pendant la durée de cette guerre : 1. établissement du collége des Éphores (suivant quelques auteurs), comme remplaçant les rois pendant leur absence, et comme juges des différends qui pouvaient s'élever entre les rois et le sénat. 2. Limites données au pouvoir du peuple, en ce qu'il ne lui est pas permis de rien changer aux propositions qui lui sont soumises par le sénat et par les rois, mais seulement de les confirmer, ou de les rejeter. 3. Révolte des *Parthenii* et des *Hilotes*; elle donne occasion d'envoyer des colonies au-dehors, moyen dont Sparte se servit souvent pour maintenir sa tranquillité intérieure.

*Seconde guerre de Messénie*, 682—668. Cette guerre fut conduite pendant quatorze ans par le héros des Messéniens, *Aristomène*; l'enthousiasme guerrier des Spartiates est ranimé par Tyrtée, jusqu'à ce que la prise de la forteresse d'Ira termine la guerre à l'avantage de ces derniers. Le territoire de Messène est partagé entre les vainqueurs, et ses habitans, réduits à la condition des Hilotes, sont emmenés comme esclaves pour cultiver la terre.

11. Quoique ces guerres de Messénie eussent sensiblement accru le domaine de Sparte, il paraît néanmoins qu'elle fut long-temps à se remettre de cette lutte, et que ce ne fut que peu à peu qu'elle parvint à s'élever au premier rang parmi les états Doriens, en étendant continuellement son territoire aux dépens des Argiens et des Arcadiens.

Guerres avec Tégée, presque toujours au désavantage de

Sparte, et avec Argos, au sujet de Thyrca et de Cythère, vers 550, et qui devinrent pour elle l'occasion d'un accroissement de territoire considérable.

12. Ces guerres au centre du Péloponèse n'étaient pas de nature à pouvoir altérer la constitution de Sparte, et pendant long-temps elle refusa de prendre part aux affaires du dehors. Mais comme le roi *Cléo-*
491 *mène*, qui finit par chasser du trône son collègue *Démaratus*, se mêla des affaires des Athéniens, cela fit naître des germes de dissensions entre les deux peuples. Les guerres avec les Perses, qui vinrent ensuite, auxquelles Sparte fut obligée de prendre part, quoique Cléomène eût refusé d'appuyer la révolte d'Aristagoras, et les idées de principauté de la Grèce qui commençaient à s'établir, donnèrent naissance à une suite de rapports tout-à-fait nouveaux.

12. L'*Histoire d'Athènes*, dans cette période, est plus importante à cause des révolutions intérieures par lesquelles cet état se forme insensiblement en république, que par son agrandissement au-dehors. La situation de l'Attique, et la nature même du sol, la mirent à l'abri des attaques et des entreprises des hordes qui s'agitaient autour d'elle, en lui laissant la facilité de s'élever peu à peu à un degré de prospérité dont les traces sont incontestables, bien que la critique ait peu de moyens de tout éclaircir, autant que l'historien pourrait le désirer.

L'histoire d'Athènes forme naturellement une principale partie des ouvrages cités ci-dessus, page 126; elle est encore comprise dans les suivans :

*The History of Athen politically and philosophically consi-*

*dered by* William Young, *Esq. London*, 1796. 4. C'est plutôt un ouvrage de raisonnement qu'une histoire.

Corsini *fasti Attici. Florent.*, 1747, 4 vol. in-4°; traité chronologique exact.

1. Période du *Gouvernement des rois* jusqu'en 1068. L'histoire de l'état d'Athènes commence proprement à *Thésée*, qui succéda à son père Ægée, en 1300. Quoique certains établissemens, comme l'aréopage, et la division du peuple en nobles (εὐπατρίδαι), en laboureurs (γεώργοι), et en artisans (δημιούργοι), qui rappellent les institutions de l'Égypte, fussent peut-être plus anciens, et paraissent venir de la colonie de Cécrops; cependant Thésée est, en quelque sorte, considéré comme le fondateur de l'État, parce qu'il réunit les quatre districts (δῆμοι), qui paraissent avoir été indépendans les uns des autres jusqu'alors, et fit de la ville d'Athènes le centre unique du gouvernement.—Parmi ses successeurs, on remarque principalement *Mnesthée*, qui périt au siége de Troie; et *Codrus*, le dernier roi d'Athènes, qui se dévoua volontairement pour sauver son pays de l'invasion des Doriens, 1068.

2. Période des *Archontes à vie* de la famille de Codrus; il y en eut treize qui gouvernèrent successivement, de 1068 à 752. Le premier fut *Médon*, et le dernier *Alcmæon*. Leur autorité était héréditaire, comme celle des rois, mais ils étaient assujétis à rendre compte de leur administration (ὑπεύθυνοι).—Au commencement de cette période tombe la migration des Ioniens de l'Attique dans l'Asie-Mineure, vers 1044. Voyez ci-dessous.

3. Période des *Archontes décennaux*; il y en eut sept, de 752 à 682; ils étaient aussi de la famille de Codrus. Cette période n'offre aucun événement remarquable.

4. Période des *Neuf Archontes annuels*, jusqu'à Solon, de 682 à 594, de manière cependant que les attributions des rois précédens et celles des archontes qui avaient existé jusqu'alors, furent partagées entre les trois premiers. Nous ne savons pas mieux les causes de ce changement que des précédens, par qui et comment ils se firent. — Établissement d'une aristocratie

oppressive (à-peu-près comme celle des patriciens à Rome, peu après l'expulsion des rois), parce que les archontes, aussi-bien que les membres de l'aréopage, n'étaient pris que dans les familles nobles. Premier essai de législation par *Dracon*, vers 622. Ses lois paraissent n'avoir été qu'un code criminel, que son extrême dureté rendit inutile. — La révolte de *Cylon*, 598, fut, par la manière dont on s'y prit pour l'apaiser, très-préjudiciable au parti aristocratique, parce qu'il se rendit coupable d'une effusion de sang, qui même après l'expiation d'Épiménide, 593, servit encore long-temps de prétexte à des troubles; et les factions politiques des *Pédiens*, des *Diacriens* et des *Parrhaliens*, qui paraissent s'être formés d'après la division du peuple précédemment indiquée, précipitèrent Athènes dans une anarchie pendant laquelle les Mégariens, ses voisins, s'emparèrent de l'île de Salamine; mais enfin *Solon* la reprit sur eux.

14. Cet homme, digne de la reconnaissance non-seulement d'Athènes, mais de l'humanité toute entière, fut celui qui sauva sa patrie de cette anarchie. Il fut
594 élu archonte, et, chargé de donner à Athènes une meilleure constitution, il jeta les fondemens de la prospérité de sa patrie, par la manière dont il sut s'acquitter de cette commission.

*Éclarcissemens sur les principaux points de la législation de Solon.* Son principal but pour abolir l'aristocratie oppressive, sans vouloir toutefois établir une pure démocratie. 1. Lois préliminaires : abolition des lois de Dracon (à l'exception de celles qui concernaient le meurtre), et loi pour le soulagement des débiteurs (Σεισαχθεία, *novæ tabulæ*), consistant moins dans l'abolition des dettes, que dans un accroissement de valeur donné à l'or qui tendait à les diminuer, et aussi dans l'assurance donnée aux débiteurs de leur liberté personnelle.

1. Lois fondamentales relatives, soit à la constitution publique, soit à la vie privée et aux droits des particuliers. — *Constitution de l'État. a.* Organisation du peuple, divisé en quatre classes, d'après la quotité de leurs propriétés : *Pentacosimedimni*, ceux qui possédaient cinq cents médimnes; *Chevaliers* (ἱππεῖς), ceux qui en possédaient 400; *Zeugites*, ceux qui en avaient 300, et *Thetes* (*capite censi*), ceux qui avaient un moindre revenu annuel. — Les anciennes classifications par têtes en tribus (φύλαι), au nombre de quatre, ou, d'après les lieux que les citoyens habitaient, en *dêmes* (bourgs, hameaux ou communes), dont on comptait jusqu'à 170, furent conservées. *b.* Il n'y avait que les citoyens des trois premières classes qui fussent admissibles à tous les emplois; mais tous avaient le droit d'assister aux assemblées du peuple, et de siéger dans les tribunaux. *c.* Les neuf archontes annuels, dont le premier était désigné par le nom d'*Éponyme* (ἐπώνυμος), le second par celui de *roi* (βασιλεὺς), le troisième par celui de *Polémarque* (πολέμαρχος), et les six autres par celui de *Thesmothètes*, étaient, comme magistrats suprêmes, à la tête de l'État, sans pouvoir remplir toutefois les emplois militaires. Mais à côté d'eux était, *d.* le sénat (βουλὴ), qui se renouvelait chaque année, et était composé de 400 personnes, choisies dans les trois premières classes de citoyens, cent de chaque tribu; à la vérité ils étaient choisis par la voie du sort, mais soumis à une épreuve sévère (δοκιμασία). Les archontes devaient le consulter dans toutes les circonstances, et ne pouvaient présenter au peuple aucune proposition qui n'eût été préalablement discutée dans son sein. *e.* Le peuple, composé des quatre classes tout entières, conservait dans ses assemblées (ἐκκλησίαι), le privilége de confirmer les lois, d'élire des magistrats, et de délibérer sur toutes les affaires publiques qui lui étaient soumises par le sénat (βουλὴ); il conservait aussi le droit de juger les procès publics dans les tribunaux. *f.* D'après le plan de Solon, l'aréopage, qui jusqu'alors n'avait été qu'un instrument entre les mains de l'aristocratie, devait être l'appui de la constitution. Il était composé des archontes sortant

de charge, et restait non-seulement le tribunal suprême dans les causes capitales, mais il était aussi chargé de l'inspection des mœurs, de l'examen de la conduite des archontes sortis de charge, et avait le droit de réviser et de casser les décisions du peuple. On aurait pu regarder sa puissance, qui pouvait facilement devenir semblable à celle des éphores à Sparte, comme trop considérable, si l'on n'avait pas eu lieu de reconnaître, par l'expérience, les fatales conséquences qui résultèrent de de son affaiblissement sous Périclès. Au reste, si ce mélange d'aristocratie et de démocratie prouve dans le législateur une profonde connaissance de ce qui constitue l'essence du gouvernement républicain, les efforts de Solon, pour remettre les rênes de l'État dans les mains des citoyens les plus éclairés et les plus façonnés au maniement des affaires, lui font encore plus d'honneur; de même que ses lois, concernant la vie privée, montrent qu'il n'avait pas, comme Lycurgue, subordonné la morale à la politique, mais, au contraire, la politique à la morale.

Sam. Petitus, *De Legibus atticis*, 1635, in-fol. Le meilleur recueil pour l'éclaircissement des lois attiques.

Chr. Bunsen, *De jure Atheniensium hereditario, ex Isæo cæterisque oratoribus græcis ducto*, Gœtt., 1812. Le droit héréditaire formait une partie essentielle de la législation de Solon; les éclaircissemens sur ce sujet se lient intimement à la constitution d'Athènes, en tant que constitution de tribus et de familles.

15. Si la législation de Solon ne fit pas cesser toutes les divisions intérieures, elle eut cela de commun avec toutes les autres réformes politiques. Il était tout-à-fait conforme au cours naturel des choses que les plébéiens, devenus libres, cherchassent encore à se venger des aristocrates; et, lorsque ceux-ci eurent enfin le dessous, il était naturel que *Pisistrate*, chef du parti populaire, prît en main les rênes du gouvernement,

sans quo pour cela la constitntion de Solon fût abolie. L'histoire moderne nous a assez appris que l'échafaudage de la république peut très-bien subsister encore, même sous la domination d'un usurpateur; puissent toutes les républiques, en pareilles circonstances, tomber entre les mains d'un tyran tel que Pisistrate!

Première élévation de Pisistrate, en 561, qui se fait donner une troupe de gardes attachés à sa personne, et fuite des *Alcméonides* sous *Mégaclès*. — Pisistrate chassé pour la première fois, 560. — Seconde élévation de Pisistrate, au moyen d'une alliance, et d'un mariage avec la famille de Mégaclès, 556—552. — Seconde expulsion de Pisistrate par Mégaclès, 552—538. — Troisième élévation de Pisistrate, qui s'empare de la domination, et la retient jusqu'à sa mort, 538—528. Fuite des Alcméonides en Macédoine, où les mécontens vont se joindre à eux. *Hipparque* et *Hippias*, les deux fils de Pisistrate, succèdent à leur père, et gouvernent en commun, jusqu'en 514, où l'aîné, Hipparque, est assassiné par *Harmodius* et *Aristogiton*. Les Alcméonides exilés font entrer les Spartiates dans leurs intérêts, en gagnant par argent l'oracle de Delphes; et soutenus par une armée de ce peuple, ils s'emparent d'Athènes en 510; Hippias cependant est forcé de se démettre de l'autorité, et s'enfuit, bientôt après, chez les Perses.

16. Ce retour des Alcméonides fut suivi d'un changement dans la constitution de Solon; *Clisthène*, fils de Mégaclès, afin de détruire l'esprit de parti par un nouveau mélange des citoyens, porta à dix le nombre des tribus, et à cinq cents celui des membres du sénat.—Mais Athènes est d'abord obligée d'acheter le maintien de sa liberté par une lutte dans laquelle Sparte, unie aux Béotiens et aux Chalcidiens, auxquels se joignirent encore ceux

d'Égine, entreprend de la soumettre à de nouveaux
507 jusq. 504 tyrans; d'abord à *Isagoras*, ennemi de Clisthène, et ensuite à Hippias, qui avait été chassé. Mais plus la république sortait avec gloire de cette première lutte, soutenue pour la défense de sa liberté, plus elle sentait croître son courage, au point qu'elle osa prendre part à la guerre que soutenaient, pour la même cause, les Grecs d'Asie, sous Aristagoras, et qu'elle porta l'audace
500 jusqu'à attirer sur elle-même la vengeance des Perses, par l'incendie de Sardes, sans lequel ni Athènes ni la Grèce, n'auraient sûrement pas été ce qu'elles devinrent dans la suite.

17. Nous n'avons tout au plus sur l'histoire des autres États de la Grèce que des données isolées; encore sont-elles très-rares sur la plupart d'entre eux. A la vérité, vers la fin de cette période, Sparte et Athènes s'étaient élevées au dessus d'eux tous, et étaient reconnues, l'une comme la première entre toutes les villes Doriennes, et l'autre comme la première entre toutes les villes Ioniennes. Cependant Sparte avait eu à soutenir de longues et dangereuses rivalités avec Messène, Argos et Tégée, aussi bien qu'Athènes avec Mégare et Égine. Toutefois Sparte et Athènes, indépendamment de leurs constitutions qui étaient meilleures, avaient peut être, dans l'origine, possédé un territoire plus considerable que celui des autres états grecs.

*Principales données sur l'histoire des petits États : I. Dans le Péloponèse.*

*a.* L'*Arcadie*. Les traditions arcadiennes donnent les noms d'une suite de rois ou princes qu'on prétend avoir régné sur toute l'Arcadie. On les fait commencer à Arcas, et à Lycaon, son fils. Leurs successeurs prirent plus ou moins de part aux

affaires des princes hellènes dans les anciens temps. A l'époque de la conquête du Péloponèse par les Doriens, l'Arcadie fut le seul pays qui ne fut point ravagé; il est probable qu'elle dut son salut plutôt à ses montagnes qu'à l'habileté de *Cypsélus*, qui y régnait alors. Les successeurs de ce prince prirent part aux guerres des Messéniens et des Spartiates, en faveur des premiers. Mais dans la seconde guerre de Messénie, *Aristocate II*, dernier roi d'Arcadie, ayant trahi ses alliés, fut lapidé par le peuple, et la dignité royale fut abolie, vers l'an 668. L'Arcadie était divisée, dans ce temps-là, en autant de petits états qu'il s'y trouvait de villes avec leur territoire : peut-être étaient-ils, jusqu'à un certain point, dans la dépendance de Tégée et de Mantinée, qui pourtant ne leur ôtèrent pas tout-à-fait le droit de se gouverner par leurs propres lois. La constitution doit avoir été démocratique, comme on peut l'attendre d'un peuple pasteur. Il y avait à Mantinée des administrateurs du peuple (δημιουργοί) et du sénat (βουλή). Il y eut des guerres fréquentes entre ces petits états, mais il ne paraît pas que ces villes isolées et indépendantes se soient jamais unies par une confédération générale.

*Histoire de l'Arcadie*, par G. A. BREITENBAUCH, 1791 (en allemand).

*b. Argos.* L'Argolide, dès avant l'invasion des Doriens, était partagée en plusieurs royaumes, tels que ceux d'Argos, de Mycènes et de Tirynthe. Les aïeux de Persée régnaient à Argos, qui était avec Sicyone, le plus ancien État de la Grèce. Persée lui-même s'établit à Tirynthe, où ses successeurs continuèrent à régner, jusqu'au temps d'Hercule, dont les fils, chassés du trône par Eurysthée, trouvèrent un asyle chez les Doriens. — La maison de Pélops régnait à Mycènes, qui doit avoir été fondée par Persée ; cet État, dont Sicyone et Corinthe faisaient partie au temps de la guerre de Troie, reconnaissait alors Agamemnon, le plus puissant prince de la Grèce. — Lors de la conquête des Doriens, Argos échut à *Ténénus*, et les Doriens s'y établirent à la place des Achéens, qui en furent chassés. Dès le temps de *Cisus*, fils de Ténénus,

le pouvoir royal y était tellement limité que, les successeurs de ce prince n'en conservèrent que le nom jusqu'en 984, où la dignité royale fut abolie, et remplacée par un gouvernement républicain. Tout ce qu'on sait de sa constitution intérieure, c'est qu'à Argos un sénat (βουλὴ), un corps de 80 citoyens (οἱ ὀγδοήκοντα), et des magistrats nommés *Artynes* (Ἀρτύνοι), étaient à la tête de la nation; mais à Épidaure c'était un corps de 180 citoyens qui choisissaient dans leur sein les membres du sénat, qu'on nommait de même (Ἀρτύνοι). L'Argolide avait aussi autant d'États indépendans que de villes: au nord, Argos, Mycènes et Tirynthe; au sud, Épidaure et Trézène. Les dernières restèrent toujours indépendantes; mais Mycènes fut détruite en 425 par les Argiens, et les habitans de Tirynthe furent forcés d'aller s'établir à Argos. Le territoire d'Argos embrassa dès lors toute la partie du nord de l'Argolide; mais la partie du sud appartint aux villes qui y étaient situées.

*c. Corinthe.* Avant le temps de l'invasion des Doriens elle était soumise à des rois de la maison de *Sisyphe*, et Homère la vante pour les richesses qu'elle avait acquises sous ces rois. Les Doriens en chassèrent les anciens habitans, et *Alétès*, de la race d'Hercule, y régna vers 1089; ses successeurs occupèrent le trône jusqu'à la 5<sup>e</sup> génération. Mais après la mort du dernier roi, *Télessus*, l'an 777, la famille des *Bacchiades* (aussi de la race d'Hercule) s'empara de l'autorité, et introduisit une sorte d'oligarchie. Ils choisissaient chaque année, dans leur famille, un *Prytane*, jusqu'à l'an 657, que *Cypsélus* se rendit seul maître de l'État. Il eut pour successeur son fils *Périandre*, 627, qui se rendit également odieux par son avarice et par sa cruauté. A ce prince, mort en 587, succéda *Psammétique*, son neveu, jusque vers l'an 584, que les Corinthiens s'affranchirent du pouvoir absolu. Tout ce qu'on sait du régime intérieur de cette république, c'est qu'il y avait des assemblées du peuple et un sénat (γερουσία); il paraît que c'était une aristocratie, comme cela est arrivé dans les États commerçans; car les Bacchiades, ou au moins quelques-

uns d'entre eux, étaient négocians. — Le commerce des Corinthiens consistait principalement dans le débit des marchandises d'Asie et d'Italie, et se faisait par conséquent en grande partie par mer. La situation de leur ville, ainsi que l'état de la marine à cette époque, y étaient très favorables. Cependant ce ne fut jamais un grand commerce maritime, quoiqu'il fût avantageux aux citoyens, et même à l'État, à cause des douanes. — Leurs colonies étaient, à l'ouest, Corcyre, Epidamnus, Leucas, Syracuse; et, à l'est, Potidée : ils auraient bien voulu les tenir dans une sorte de dépendance, mais elles n'y restèrent jamais très long-temps. A l'aide de ses colonies, et par le besoin qu'elle avait de protéger sa marine contre les Pirates, Corinthe devint une puissance maritime; elle inventa les trirèmes, et livra, dès l'an 644, une bataille navale aux Corcyréens. D'un autre côté, elle employa la plupart du temps des mercenaires étrangers dans ses guerres de terre, et prit d'autant plus souvent part à celles qui se faisaient dans l'intérieur de la Grèce, qu'il lui était plus facile d'avoir et de payer de pareilles troupes.

*d. Sicyone.* Suivant les traditions, ce royaume est, avec celui d'Argos, le plus ancien de la Grèce; mais les listes des prétendus rois et prêtres auxquels ils furent successivement soumis n'ont aucun fondement certain dans l'histoire. Avant l'invasion des Doriens, Sicyone avait d'abord été habitée par des Ioniens; mais, au temps de la guerre de Troie, elle faisait partie du royaume d'Agamemnon. A l'époque de l'invasion des Doriens, *Phalcès*, fils de Téménus, s'empara de Sicyone, qui était alors une ville Dorienne. Après que la dignité royale y eut été abolie, à une époque inconnue, son gouvernement dégénéra en une démocratie effrénée qui, comme il arrive toujours, conduisit à l'usurpation d'un seul. *Orthagoras* et ses successeurs, dont le dernier et le plus célèbre fut *Clisthène*, régnèrent à Sicyone un siècle entier, depuis l'an 700 jusqu'en 600. Cependant les Sicyoniens, après avoir recouvré leur liberté, éprouvèrent encore de fréquentes révolutions; et la période brillante de leur existence politique tombe dans les

derniers temps de la Grèce, lorsque cet état s'unit à la ligue Achéenne.

*e. L'Achaïe.* Lorsque les Hellènes étendaient leur domination sur cette contrée, qui jusqu'alors avait été connue sous le nom d'*Ægialus*, elle fut soumise à *Ion*, banni d'Égypte, et à sa famille, d'où ses habitans furent appelés *Ioniens;* jusqu'à ce que les Achéens, chassés par les Doriens d'Argos et de la Laconie, repoussèrent à leur tour ces Ioniens, et s'établirent dans leur pays sous *Tisamène*, fils d'Oreste, et sous les successeurs de ce prince qui y régnèrent après lui. Le dernier s'appelait *Gygès:* l'époque de son règne est inconnue, mais on sait que sa cruauté fut cause de l'abolition du pouvoir monarchique. Dès lors l'Achaïe se partagea en douze petites républiques, ou plutôt en autant de villes avec leur territoire, composées chacune de 7 à 8 districts (δῆμοι). Toutes avaient des constitutions démocratiques, et étaient unies entre elles par une ligue fondée sur la plus parfaite égalité. La politique des rois de Macédoine put seule parvenir à les désunir, et encore cette désunion fut-elle l'origine de la ligue Achéenne, qui, dans la suite, joua un rôle si important. Les Achéens vécurent heureux et paisibles, parce que, jusqu'à la guerre du Péloponèse, ils n'eurent pas la vanité de vouloir prendre part aux affaires du dehors; et leurs constitutions étaient si renommées, que beaucoup de villes des autres pays les adoptèrent.

*f. L'Élide.* Dans les plus anciens temps, ses habitans furent appelés *Épéens*, nom qui leur venait, comme celui d'Éléens, d'un de leurs anciens rois. Les noms des princes de cette ancienne famille, *Endymion*, *Épéus*, *Éléus*, *Augias*, sont très-célèbres dans les poètes. Il paraît qu'il y eut plusieurs petits royaumes dans cette contrée; car dès le temps de la guerre de Troie on en comptait quatre, à quoi il faut encore ajouter celui de Pylus, dans la Triphylie, canton qu'on regarde communément comme faisant partie de l'Élide. Les Étoliens qui avaient accompagné les Doriens, à l'époque de leur invasion, s'établirent dans l'Élide, sous *Oxylus*, leur chef; mais

les anciens habitans continuèrent d'y demeurer avec eux. *Iphitus*, contemporain de Lycurgue, fut un de ses successeurs: il est celèbre pour avoir rétabli les jeux olympiques, à la célébration desquels l'Élide fut redevable de son éclat et de son repos, parce que le territoire d'Élis fut regardé comme sacré, quoique les Éléens aient eu quelques guerres à soutenir contre les Arcadiens, leurs voisins, au sujet du droit de préséance dans ces jeux. Après l'abolition de la dignité royale, vers 780, on choisit des magistrats suprêmes qui avaient aussi l'inspection sur les jeux (*Hellanodicæ*): il y en eut d'abord deux, et ensuite dix, un par tribu; en sorte que ce nombre varia selon les changemens que subit la division en tribus. Au reste, il paraît qu'ils eurent aussi un sénat, composé de 90 membres, dont les fonctions étaient à vie; Aristote en fait mention. La ville d'Élis fut fondée en 447; jusque-là les Éléens habitaient plusieurs petites bourgades.

## *II. La Grèce du milieu* (Hellas).

*a. La Mégaride.* Cet État, jusqu'à l'invasion des Doriens, fut la plupart du temps soumis aux rois de l'Attique, ou gouverné par des princes de leur famille, quoique les Mégariens, peu avant cet évènement, ayant tué *Hypérion*, leur dernier roi, eussent remis le gouvernement entre les mains de magistrats éligibles et amovibles. — Lors de l'invasion des Doriens, du temps de Codrus, ceux-ci et particulièrement les Corinthiens s'emparèrent de Mégare, qu'ils considérèrent dès-lors comme une de leurs colonies; et à l'époque du gouvernement des Bacchiades, ils s'appliquèrent à la maintenir dans la dépendance, ce qui occasiona plusieurs guerres. Cependant cette ville sut défendre ses droits, tant dans que ces guerres-là, que dans celles qui eurent lieu depuis entre les Grecs, soit sur terre, soit sur mer, et auxquelles elle prit part. Vers l'an 600, *Théagènes*, beau-père de l'Athénien Cylon, s'était rendu maître du gouvernement; on le bannit et on rétablit la cons-

titution républicaine, mais elle dégénéra bientôt en une domination purement populaire. Cependant il paraît que dès le temps de la guerre des Perses, à laquelle Mégare prit une part glorieuse, elle était revenue à un gouvernement bien ordonné, quoique nous n'ayons d'ailleurs aucune connaissance de son régime intérieur.

*b. La Béotie.* L'histoire fait mention de plusieurs peuplades anciennes existantes dans la Béotie, telles que les Aones, les Hyantes, etc., auxquelles se mêlèrent les Phéniciens, émigrés sous la conduite de *Cadmus*. La famille de ce héros y demeura et y régna long-temps; et l'histoire des rois de Thèbes, ses successeurs, dont l'autorité s'étendait sur une grande partie de la Béotie, tels que *Laïus*, *Étéocle* et *Polynice*, est une des principales branches de la mythologie grecque. Après la conquête de Thèbes par les Épigones, vers l'an 1215, les Béotiens, repoussés par des hordes sorties de la Thrace, allèrent s'établir à Arné, en Thessalie; mais ils rentrèrent dans leur pays avec des Éoliens de ce canton, à l'époque de l'invasion des Doriens. Bientôt après, vers 1126, ils abolirent le gouvernement monarchique, après la mort de Xuthus, leur dernier roi. La Béotie se partagea aussi alors en autant de petits États qu'il y avait de villes, parmi lesquelles, indépendamment de Thèbes, Platée, Thespie, Tanagra et Chéronée étaient les plus considérables, ayant chacune son territoire et son régime particulier. Mais il paraît qu'au temps de la guerre des Perses, le gouvernement y était dégénéré en oligarchie; il en était de même à Thèbes. A la vérité cette ville avait eu un législateur de Corinthe, *Philolaüs*; mais les lois qu'il lui donna ne furent pas très-utiles, parce que la constitution flottait sans cesse entre l'oligarchie et une démocratie effrénée. Les villes de la Béotie formèrent entre elles une ligue, à la tête de laquelle était Thèbes; mais cette prééminence finit par devenir une domination absolue, à laquelle plusieurs villes, et entre autres Platée, résistèrent avec vigueur, ce qui donna lieu à différentes guerres. Les affaires générales du pays étaient décidées dans quatre conseils (βουλαῖς), qui se tenaient dans

les quatre districts dans lesquels la Béotie était partagée; ils choisissaient onze *Béotarques*, qui étaient, comme suprêmes magistrats, à la tête de la confédération, et avaient le commandement des armées. Les Béotiens, par l'étendue et la population de leur territoire, auraient pu jouer le premier rôle dans la Grèce, si leurs mauvaises constitutions, leur jalousie contre Thèbes, et la mésintelligence qui en résultait, ne s'y fussent pas opposées. Encore l'exemple d'Épaminondas et de Pélopidas prouva-t-il dans la suite que le génie de deux grands hommes pouvait contre-balancer tous ces inconvéniens.

*c. La Phocide* était originairement gouvernée par des rois qui devaient descendre de *Phocus*, chef d'une colonie de Corinthe, qui s'était établi dans cette contrée. La dignité royale y fut abolie vers le temps de l'invasion des Doriens. Mais on ne connaît point la constitution républicaine qui y fut substituée; tout ce qu'on sait des entreprises des Phocéens, antérieurement à la guerre des Perses, c'est qu'ils eurent des succès dans leurs guerres contre les Thessaliens. Comme il n'est fait mention dans l'histoire que des Phocéens en général, il faut que la contrée tout entière n'ait formé qu'un seul petit État indépendant. Cependant la ville de Crissa, avec son fertile territoire et son port de Cirrha, forma jusqu'en 600 un petit état isolé, qui s'était enrichi par les exactions qu'il exerçait sur les voyageurs qui se rendaient à Delphes. Dans cette même année, la guerre leur fut déclarée par les Amphictyons, à cause de leurs outrages envers l'oracle de Delphes; elle se termina dix ans après, 590, par la destruction de Crissa, dont le territoire fut ajouté aux terres dépendantes du temple.

*d. La Locride.* Quoique nous sachions, par le témoignage de l'histoire ancienne, que les Locriens avaient aussi des rois, entre lesquels *Ajax*, fils d'Oïlée, se rendit fameux dans la guerre de Troie, et que dans la suite ils adoptèrent le gouvernement républicain, nous ne connaissons pourtant ni dans quel temps ni comment cela arriva. Les trois races ou les tribus des Locriens restèrent toujours séparées par la forme de

leur constitution politique. Les *Locri Ozolæ*, à l'ouest de la Phocide, avaient le territoire le plus considérable, dans lequel chaque ville paraît avoir eu une existence indépendante, quoique Amphissa en soit nommée comme le chef-lieu. Le pays des *Locri Opuntii*, à l'est, formait le territoire de la ville d'Opus, dont la constitution ne nous est pas mieux connue que celle des *Locri Epicnemidii*, qui en étaient voisins.

*e. L'Étolie.* Les Étoliens demeurèrent les plus barbares et les plus grossiers de toutes les hordes helléniques; car ils n'étaient autre chose qu'un peuple de brigands, et ils exerçaient leurs brigandages aussi-bien sur terre que sur mer. Autant les noms de leurs anciens héros, *Ætolus*, *Pénée*, *Méléagre*, *Diomède*, sont célèbres, autant on les voit presque effacés de l'histoire de la Grèce à l'époque où elle fut florissante; et ils ne reparaissent sur la scène que dans la période des guerres de Rome avec les rois de Macédoine, où quelques peuplades dépendantes de cé pays s'unissent étroitement entre elles, et se choisissent un chef commun pour faire la guerre aux Achéens. Mais il ne paraît pas que de pareilles associations aient eu lieu entre ces peuples dans les temps antérieurs. Quant à leur constitution politique, elle est inconnue.

*f. L'Acarnanie.* Ce pays prenait son nom d'*Acarnan*, fils d'*Alcmæon*, tous deux considérés comme ses plus anciens rois. Il paraît qu'au temps de la guerre de Troie il y en avait au moins une partie soumise à la domination de l'île d'Ithaque, qui en était voisine. On ignore quand et comment le gouvernement républicain s'introduisit parmi les Acarnaniens, et quelle en était la constitution. Tout ce qu'on peut entrevoir, c'est que là aussi les différentes villes, parmi lesquelles Stratus était la plus considérable, avaient chacune leur gouvernement particulier, et qu'elles s'unissaient d'intérêts quand la circonstance l'exigeait, d'où résulta une ligue stable et permanente, dans le temps des rois de Macédoine. — La ville d'*Argos Amphilochium* fut long-temps un état à part dans cette contrée; elle tirait son nom d'*Amphilochus*, son fondateur, et

fut très-florissante. Ses habitans, chassés de leurs demeures par les Ambraciens, qu'ils avaient appelés, cherchèrent un asyle chez les Acarnaniens, qui, aidés des Athéniens, les remirent en possession de leur ville: dès-lors habitée en commun par les Amphilochiens et les Acarnaniens, elle fut presque toujours en guerre avec Ambracie.

### *III. La Grèce du Nord.*

*a. La Thessalie.* On peut juger de l'importance de la Thessalie dans l'histoire ancienne de la Grèce par les principaux points qui ont été précédemment établis sur l'histoire des Pélasges et des Hellènes. C'est proprement de cette contrée que partit ce dernier peuple pour s'étendre sur toute la Grèce, quoiqu'il conservât toujours le siége principal de sa demeure dans la Thessalie. Elle contenait, à l'époque de la guerre de Troie, dix petits royaumes, dont la plupart appartenaient aux plus renommés des héros de ce temps, tels qu'*Achille* et *Philoctète*. Il est probable que depuis cette époque, et après l'invasion des Doriens, la Thessalie éprouva des révolutions politiques à peu près semblables à celles des autres contrées de la Grèce; mais on ne saurait en fixer ni le temps, ni les circonstances. Tout ce qu'on peut connaître de positif sur son histoire dans les temps postérieurs, c'est que les villes de Thessalie, si elles eurent une liberté politique, ne surent pas la conserver long-temps. Car dans les deux villes les plus considérables, Phères et Larisse, à l'histoire desquelles se rattache, en grande partie, toute celle de ce pays, des chefs puissans étaient parvenus à s'emparer de l'autorité suprême, et ils paraissent s'y être maintenus presque sans interruption. Dès avant le commencement de la guerre des Perses, la famille des Aleuades, qui prétendait descendre d'Hercule, régnait à Larisse, et Hérodote les désigne spécialement sous le nom de rois de Thessalie. Or, ils maintinrent leur domination jusqu'à la période macédonienne.—A Phères,

il s'éleva, vers l'an 408, un tyran nommé *Jason*, qui étendit sa domination non-seulement sur la Thessalie, mais aussi sur plusieurs peuples barbares du voisinage : ses trois frères, *Polydore*, *Polyphron* et *Alexandre*, lui succédèrent les uns après les autres, dans un assez court espace de temps ; et le dernier, chassé d'abord de Larisse par les Aleuades, que soutenaient les Macédoniens, et vaincu ensuite par Pélopidas, fut enfin assassiné, en 356, à l'instigation de sa femme Thébé, par Lycophron et Tisiphonus, ses frères. Ceux-ci s'emparèrent à leur tour de l'autorité ; mais ils furent chassés par Philippe de Macédoine, à la prière des Aleuades.—On trouve encore quelques tyrans dans les autres villes de Thessalie, comme Pharsale, etc.

*b. L'Épire.* Cette contrée était habitée par plusieurs peuplades, les unes grecques, les autres étrangères ; la plus puissante était celle des Molosses, gouvernés par des princes de la maison des *Æacides*, successeurs de *Pyrrhus*, fils d'Achille. Cette maison grecque fut la seule, dans laquelle la dignité royale se conserva long-temps. Au reste, ces rois, avant la période macédonienne, n'étaient point maîtres de toute l'Épire ; mais les autres peuples de ce pays, qui n'étaient pas grecs, tels que les Thesprotiens, les Orestiens, etc., avaient leurs rois particuliers. De plus, Ambracie, colonie de Corinthe, formait un état à part, qui avait une forme de gouvernement républicain, mais qui souvent fut asservi à des tyrans. Cependant, au moyen de leur alliance avec les rois de Macédoine, les rois des Molosses se rendirent maîtres de toute l'Épire, et même d'Ambracie ; il y en eut même, dans la suite, quelques-uns, comme *Pyrrhus II*, qui furent de grands conquérans. (Voyez ci-dessous.)

### *IV. Les Iles Grecques.*

Toutes ces îles, tant celles qui sont dans le voisinage du continent de la Grèce, que celles de l'Archipel, après que les

Hellènes en eurent chassé les anciens habitans qui n'étaient pas Grecs, comme les Phéniciens, les Cariens, etc., éprouvèrent des révolutions politiques semblables à celles des villes de la terre ferme. Dans les grandes îles qui contenaient plusieurs villes, il y avait communément autant de petites républiques que de villes, et elles avaient coutume de s'unir entre elles par des traités d'alliance. Les petites, où il n'y avait qu'une ville, et dont l'île tout entière formait le territoire, existaient chacune comme un état libre et indépendant. Néanmoins leur indépendance ne subsista proprement que jusqu'au temps de la guerre des Perses; car depuis que les Athéniens se furent placés, par cette guerre, à la tête de la Grèce unie, et se furent emparés de la domination de la mer, ces petits états des îles ne furent guère mieux traités par eux que des sujets, quoiqu'ils leur conservassent le nom d'alliés; seulement on leur laissa leur constitution intérieure. — Parmi les îles qui avoisinent le continent de la Grèce, il faut principalement remarquer, sous le rapport de l'histoire, les suivantes :

*a. Corcyre.* Colonie de Corinthe, considérable par sa puissance maritime et son commerce, en quoi elle rivalisait avec la métropole, et eut de longs démêlés et de fréquentes guerres à soutenir contre elle; elle fut même la principale cause qui fit éclater la guerre du Péloponnèse. Au commencement de cette guerre, Corcyre était au plus haut degré de sa puissance, et se trouvait alors en état d'équiper cent vingt vaisseaux de guerre. Il paraît que sa constitution était, comme celle de Corinthe, aristocratique ou oligarchique; mais, après la guerre des Perses, il s'y forma un parti démocratique, qui excita les dissensions les plus violentes, et qui finit par causer la ruine entière de Corcyre.

*b. Ægine.* Cette petite île, après l'invasion des Doriens, tomba au pouvoir d'une colonie sortie d'Épidaure; mais elle s'affranchit bientôt de la domination d'Épidaure, et s'éleva par son commerce et par sa marine. Ægine rivalisa long-temps avec Athènes, sur laquelle elle eut l'avantage par sa puis-

sance maritime, jusqu'au temps de la guerre des Perses. Mais, humiliée par Thémistocle, en 485, elle ne put se soutenir contre la supériorité qu'avaient acquise, dans ce temps-là, les Athéniens; et quoique dans la suite, en 458, elle fît quelques tentatives pour recouvrer son indépendance, elle n'en fut que plus cruellement punie. Au reste, elle fut, même avant la guerre des Perses, en proie à des troubles intérieurs, dans lesquels les factions aristocratique et démocratique se persécutaient l'une l'autre avec un grand acharnement.

*Æginelicorum liber; scripsit* C. O. Muller, 1817. Ces recherches, outre l'histoire politique, embrassent aussi l'histoire du commerce et des arts d'Ægine.

*c. L'Eubée.* Les différentes îles de cette ville, particulièrement Chalcis et Érétrie, avaient chacune leur propre constitution intérieure, qui était aristocratique dans toutes deux. Le gouvernement y était entre les mains des riches (*Hippobatæ*), quoique l'histoire fasse aussi mention de tyrans qui ont régné à Chalcis. Après la guerre des Perses, l'Eubée tomba dans la dépendance d'Athènes, qui en tirait en partie ses vivres et ses approvisionnemens. L'oppression rendit les Eubéens fort enclins à la révolte, et, dans la suite, ils étaient toujours prêts à s'affranchir du joug d'Athènes, lorsqu'ils croyaient l'occasion favorable, comme cela arriva, en 446, que Périclès les soumit de nouveau; et, à plusieurs reprises, dans la guerre du Péloponnèse.

*d. Les Cyclades* furent d'abord possédées par des colonies de la Crète, qui s'y établirent sous le règne de Minos. Auparavant, des peuples de race carienne s'y étaient répandus; mais ils en furent successivement chassés par les Hellènes, qui étaient, pour la plupart, de race ionienne et dorienne. Sous ces nouveaux dominateurs, les plus considérables de ces îles furent Délos, place de commerce importante, sous la protection d'Apollon, et où se trouvait déposé le trésor commun de la Grèce, pendant la guerre des Perses, en 489. Paros, renommée par la beauté de ses marbres, et par la résistance

qu'elle opposa à Miltiade dans le même temps, quoiqu'elle dût éprouver bientôt après le même sort que le reste des îles, et qu'elle fût obligée de reconnaître la domination des Athéniens. Nous ne connaissons pas exactement la constitution des autres petites îles; chacune renfermait une ville du même nom, et dont le territoire était l'île elle-même.

*e. La Crète.* Les habitans de cette île n'étaient pas seulement des Hellènes; c'était un mélange de Curètes, de Pélasges, etc., auxquels se joignirent des Hellènes, de race dorienne et éolienne. Dans les plus anciens temps, la Crète avait ses rois, parmi lesquels *Minos*, vers 1300, vraisemblablement le premier souverain de l'île entière; *Rhadamanthe*, son frère, *Idoménée*, et *Mérion*, qui suivit ce prince à la guerre de Troie, et qui lui succéda, sont les plus célèbres. *Étéarque*, vers l'an 800, fut le dernier de ces rois; après lui la forme du gouvernement devint républicaine. Dès le temps de ces rois, la Crète était puissante sur mer, et l'on attribue à Minos la gloire d'avoir nettoyé la mer Égée des pirates qui l'infestaient, d'avoir possédé l'île et assuré la navigation. La législation des Crétois, que Lycurgue prit, dit-on, pour modèle, et qui fut depuis si célèbre, est communément regardée comme l'ouvrage de ce prince. Mais il est encore bien plus difficile de démêler ce qui appartient à Minos, que ce qui appartient à Lycurgue; et le plus habile critique ne peut guère arriver à d'autre résultat satisfaisant, que de reconnaître que tout ce qu'on lui a attribué ne saurait véritablement lui appartenir, et qu'un grand nombre de prétendues institutions, dont on veut qu'il soit l'auteur, n'étaient proprement que des usages anciens, consacrés parmi les Doriens. La position de la Crète, qui, comme île, ne se trouvait pas facilement en butte aux attaques des étrangers, et le voisinage de l'Égypte et de la Phénicie, devaient naturellement contribuer à y développer les germes de la civilisation. L'abolition du gouvernement monarchique paraît y avoir été amenée par des troubles intérieurs, auxquels elle demeura encore exposée même sous le régime républicain. Ces troubles avaient leur source dans la rivalité des

deux plus puissantes villes, Gnosse et Gortyne, qui, lorsqu'elles étaient unies, dominaient toutes les autres; mais, quand elles étaient en querelle, la paix de l'île entière était troublée; et alors Cydonie, en se joignant à l'un ou à l'autre des deux partis, faisait pencher la balance. Les règlemens relatifs à la vie privée, prescrits par les lois qu'on attribuait à Minos, et qui ressemblaient beaucoup à ceux de Sparte, furent introduits dans toutes les villes de l'île; mais ils tombèrent plus promptement en désuétude dans les villes que dans les campagnes. Sans doute chaque ville avait sa constitution intérieure propre; chacune avait son sénat (γερουσία) à la tête duquel étaient dix inspecteurs (κόσμοι), ou suprêmes magistrats, pris parmi des familles particulières, et qui devaient aussi commmander les troupes pendant la guerre. Les Crétois n'eurent que rarement, et même presque jamais, occasion de la faire contre les étrangers; mais ils ne la firent que plus souvent les uns contre les autres, ce qui devait nécessairement amener la dégradation de leur constitution et de leur caractère national.

MEURSII *Creta, Rhodus, Cyprus*, 1675, 4. Laborieuse compilation. Cependant les inscriptions que CHISHULL a fait connaître dans les *Antiquit. Asiat.*, 1728, in-fol, ont répandu une nouvelle lumière sur ce sujet. Ce dernier ouvrage a été mis à contribution par

Sainte-Croix, *Des anciens gouvernemens etc.* (voyez ci-dessus, p. 140); c'est le principal ouvrage sur la Crète.

*f. Cypre.* Cette île fut aussi toujours habitée par des peuples fort mêlés, qui, du temps même d'Hérodote, faisaient remonter leur origine, les uns aux Phéniciens, les autres aux Africains ou Æthiopiens, d'autres à des Grecs de l'Arcadie, de l'Attique et de l'île de Salamine, dont la ville de Salamine, fondée par *Teucer*, vers 1160, était une colonie. Il est certain que, dans les anciens temps, les Phéniciens avaient exercé sur cette île une longue domination; car, à l'époque de la plus grande prospérité de Tyr, les Cypriotes se révoltèrent contre ce peuple qui les opprimait, dans le même temps que Salma-

nassar l'attaquait, vers l'an 720. Depuis cette époque, Cypre paraît avoir conservé d'étroites relations avec les Phéniciens, mais elle ne fut plus dans leur dépendance. Plusieurs petits royaumes se formèrent même alors des différentes villes de l'île : on en compte neuf qui furent tributaires des Égyptiens, sous Amasis, vers 550; des Perses sous Cambyse, vers 525, quoiqu'elles conservassent toujours leurs rois. Pendant la domination persane, les Cypriotes prirent souvent part aux révoltes contre les Perses; surtout les rois de Salamine, qui étaient alors les plus puissans. Dès l'an 500, *Onésilus* passa du côté des *Ioniens* rebelles, mais il fut vaincu. Dans la guerre des Perses contre les Grecs, qui suivit bientôt après, Cypre fut souvent attaquée par les flottes des Grecs confédérés (par Pausanias, en 470, et, sous le règne d'*Évagoras Ier*, en 449, par Cimon, qui mourut au siége de Citium); néanmoins les Perses n'en furent point chassés, et paraissent s'y être maintenus même après la paix, en 449. Parmi les princes qui régnèrent depuis à Salamine, *Évagoras II*, entre les années 400 et 390, paraît avoir été maître d'une grande partie de l'île. Mais par la paix d'Antalcidas, en 387, Cypre ayant été cédée aux Perses, il fut obligé de soutenir contre eux une guerre dans laquelle il ne conserva que Salamine. Enfin, en 356, les Cypriotes prirent aussi part à la révolte des Égyptiens et des Phéniciens; à cette occasion, les Perses envoyèrent contre eux une armée, sous la conduite du jeune *Évagoras*, qui avait été chassé par son oncle *Protagoras*, et de l'athénien Phocion; ils assiégèrent Salamine. Cependant cette affaire fut terminée par un accommodement. Au reste les neuf petits royaumes subsistèrent dans l'île jusqu'au temps d'Alexandre; ils se déclarèrent pour ce monarque, en 332, pendant le siége de Tyr, et par là Cypre devint une dépendance de la monarchie macédonienne.

---

## 2. HISTOIRE DES COLONIES GRECQUES (1).

*Histoire critique de l'établissement des Colonies grecques*, par Raoul Rochette; Paris, 1815, vol. IV, le traité le plus ample sur ce sujet; il embrasse non-seulement les colonies grecques, mais aussi les colonies anciennes des Pélasges, et celles plus récentes des Macédoniens. Beaucoup d'érudition, mais peu de critique des sources.

*Notions historiques et géographiques sur les colonies grecques* par D. H. Hegewisch. Altona, 1808, in-8° (en allemand). Excellente dissertation sur ce sujet.

*De l'état et du sort des Colonies des anciens peuples*, par Sainte-Croix. Paris, 1786. Éclaircissemens très-précieux.

1. Aucun peuple de l'ancien monde ne conduisit au-dehors autant de colonies que les Grecs : et ces colonies sont, sous plusieurs rapports, devenues tellement importantes, qu'on ne saurait absolument embrasser dans son ensemble l'histoire ancienne sans en avoir connaissance. Car c'est à elles que se rattache, en grande partie, non-seulement l'histoire de la civilisation de leurs métropoles, mais aussi celle des premières relations commerciales des hommes. D'ailleurs, quelques-unes de ces colonies devinrent si puissantes, qu'elles eurent la plus grande influence sur les événements politiques.

2. Les colonies des Grecs dont il est ici question sont celles qui furent fondées par les Hellènes depuis l'invasion dorienne jusqu'à l'époque de la domination

(1) Pour qu'on puisse plus facilement saisir l'ensemble de l'histoire des colonies, nous la continuerons sans interruption jusqu'à la fin de la période suivante.

macédonienne. A la vérité on ne saurait douter que, même avant le temps de cette grande révolution, des colonies de Pélasges et même d'Hellènes ne soient passées en Italie : mais parmi ces premiers établissements, les uns ne nous sont que très-imparfaitement connus, les autres finirent par cesser d'être Grecs. Quant aux colonies qui furent fondées postérieurement par les Macédoniens, elles étaient d'une tout autre espèce.

3. La race des Hellènes s'étendit uniformément à l'est, aussi bien qu'à l'ouest de la Grèce. Mais les établissemens des Grecs se bornaient aux côtes de la mer Méditerranée et à celles de la mer Noire. Leurs principales colonies étaient, à l'est, les côtes de l'Asie-Mineure et de la Thrace; et à l'ouest, celles de l'Italie inférieure et de la Sicile. Cependant il s'en trouvait encore quelques-unes éparses sur les côtes de la plupart des autres pays.

4. Les colonies grecques furent fondées en partie par des vues politiques, et en partie pour donner de l'étendue et de l'activité au commerce. A la première classe appartiennent, sans exception, toutes celles que la mère-patrie établit immédiatement elle-même; à la seconde, celles qui étaient fondées par d'autres colonies, parvenues par le commerce à un haut degré de prospérité. En un mot, presque toutes les colonies grecques ont été plus ou moins des villes commerçantes, même celles qui dans l'origine ne semblaient pas destinées à le devenir.

5. Les rapports entre les colonies et leur métropole, étaient déterminés en grande partie par les motifs de leur établissement. Quand une ville était fondée par des citoyens que le mécontentement ou la violence forçait à sortir de leur pays, son indépendance se trou-

vait naturellement établie; mais le lien de dépendance qui unissait les colonies commerçantes elles-mêmes à la métropole était toujours très-faible, et jamais de longue durée, parce que, si la métropole ne manquait pas de bonne volonté, au moins manquait-elle de force pour maintenir sa domination. Cependant un si grand nombre de colonies indépendantes, presque toutes établies dans les plus délicieuses contrées de la terre, et sous le plus beau ciel, que leur situation même invitait au commerce et à la navigation, devaient non-seulement faire faire à la civilisation de la race hellénique les plus grands progrès, mais aussi y entretenir une variété de talens et une activité, telles que le développement d'aucun autre peuple à cette époque ne pouvait en offrir d'exemple. Quelle masse d'idées et de combinaisons politiques surtout devaient se trouver en circulation chez un peuple où plusieurs centaines de colonies se donnaient chacune une constitution particulière !

6. Les plus anciennes, et, sous plusieurs rapports, les plus importantes de ces colonies, étaient celles de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, depuis l'Hellespont jusqu'aux confins de la Cilicie. Là s'étaient établis, depuis la guerre de Troie qui leur avait fait connaître ces belles contrées, des Hellènes des trois principales races ou tribus, Æoliens, Ioniens et Doriens. Ces colonies étaient les plus importantes pour le commerce ; et ce fut là que se développèrent en même temps les premiers germes de la poésie épique et lyrique, dans la patrie d'Homère (le père de la civilisation grecque), dans celle d'Alcée et de Sapho; ce fut aussi de là que la nation reçut son premier développement moral, dont l'influence se fit sentir même dans la mère-patrie.

1. *Les colonies Éoliennes.* Elles furent fondées vers l'an 1124, et paraissent avoir été le résultat de l'invasion dorienne, puisqu'elles s'établirent pendant la durée de cette grande révolution, dont le continent de la Grèce était le théâtre. Les Pélopides, chassés du Péloponnèse, *Oreste, Penthilus*, son fils, *Archélaüs*, son petit-fils, et *Graïus*, son arrière-petit-fils, furent successivement les chefs d'une invasion qui s'avançait lentement dans le pays jusqu'à l'Hellespont, et qui se composait de différentes troupes, auxquelles se joignirent peu à peu des Béotiens et d'autres Grecs. Ils occupèrent en Asie une partie des côtes de la Mysie et de la Carie, et les îles de Lesbos, de Ténédos et d'Hécatonnèse. Sur le continent, dont ils s'étaient emparés, et qui prit dès-lors le nom d'Éolide, ils bâtirent douze villes, parmi lesquelles Cymé et Smyrne étaient les plus considérables; mais cette dernière fit dans la suite partie de l'Ionie. Leurs principaux établissemens étaient dans l'île de Lesbos, où ils bâtirent cinq villes, Mitylène en était la plus importante, et même la plus considérable de toutes leurs autres colonies. Ils s'étaient aussi étendus sur le continent jusqu'au pied de l'Ida. Toutes ces villes étaient indépendantes, et avaient chacune sa constitution intérieure. Tout ce que nous en savons, c'est qu'elles subirent beaucoup de révolutions, qu'on essaya souvent d'apaiser, en choisissant des magistrats revêtus de pouvoirs illimités, et auxquels l'autorité était confiée pour un temps déterminé, ou pour tout le temps de leur vie; on les nommait *Asymnètes.* Un des plus renommé est *Pittacus* de Mitylène, vers l'an 600; il était contemporain d'Alcée et de Sapho. Elles conservèrent leur indépendance jusqu'à Cyrus (à l'exception de Smyrne, qui vers l'an 600 fut prise et détruite par les Lydiens. Elle ne fut rebâtie que 400 après, par Antigone, et c'est alors que commence la période de sa splendeur). Les villes de la terre ferme furent obligées de se soumettre aux Perses, mais non pas les îles. Les villes éoliennes ne formoient pas une ligue toujours subsistante; seulement, dans certains cas, elles délibéraient sur leurs intérêts communs. Mitylène, qu'on peut regarder comme

ayant été leur capitale, est la seule qui, par son commerce et par sa marine, fût devenue riche et puissante. Cependant elle devint, en 470, tributaire d'Athènes; et, s'étant révoltée, en 428, pendant la guerre du Péloponnèse, elle fut sur le point d'être détruite par les Athéniens, qui l'avaient reprise.

2. *Les colonies Ioniennes*. Leur établissement fut à la vérité postérieur à celui des colonies éoliennes, mais il fut aussi la suite de l'invasion des Doriens. Les Ioniens, chassés du Péloponnèse par les Achéens, s'étaient retirés à Athènes, d'où soixante ans après, vers l'an 1044, ils allèrent débarquer en Asie, sous la conduite de *Nélée* et des autres fils de Codrus; il se joignit aussi à eux des Thébains, des Phocéens, des Abantes de l'Eubée et d'autres Grecs. Ils possédèrent en Asie les côtes méridionales de la Lydie et les côtes septentrionales de la Carie, et c'est d'eux que tout le territoire prit le nom d'*Ionie :* ils y joignirent les îles de Samos et de Chios. Ils fondèrent douze villes; c'étaient sur la terre ferme, en allant du nord au sud : Phocée, Erythrée, Clazomène, Téos, Lebedus, Colophon, Ephèse, Priène, Myunte, Milet, et dans les îles Samos et Chios. Elles avaient toutes un temple commun, le *Panionium*, consacré à Neptune, sur le promontoire de Mycale, où elles célébraient leurs solemnités, et délibéraient sur les affaires générales. Mais d'ailleurs chaque ville était libre et indépendante. Elles maintinrent leur indépendance jusqu'au temps des Mermnades dans le royaume de Lydie, et des Perses, sous Cyrus, à qui elles se soumirent. Cependant elles conservèrent leurs constitutions, même sous la domination persane, et ne furent assujetties qu'à payer le tribut. Mais elles ne négligeaient aucune occasion de s'en affranchir, et voilà pourquoi leur histoire, dans toute la période suivante, est intimement liée à celle de la Grèce. Dans toutes, à la vérité, la constitution républicaine fut établie de bonne heure, mais elles furent asservies, non seulement à des factions qui usurpèrent l'autorité pour un temps considérable, mais même à des tyrans. Parmi les villes du continent, Milet, Ephèse et Phocée sont les plus remarquables. *Milet* était la plus commerçante de

toutes; elle avait été fondée par des Cariens, antérieurement à l'émigration ionienne, mais elle ne devint riche et puissante que par l'industrie des Ioniens. La période de sa plus grande prospérité est comprise entre les années 700 et 500; c'est à cette dernière époque qu'elle prit part à la révolte d'Aristagoras contre les Perses, qui, pour se venger, la détruisirent, en 496. Depuis ce temps, Milet ne put jamais recouvrer son ancienne splendeur, mais à l'époque de sa prospérité, elle fut, après Tyr et Carthage, la première ville commerçante du monde. Son commerce maritime s'étendait principalement jusqu'aux Palus-Méotides, par la mer Noire, dont les bords étaient de tous côtés couverts de ses colonies; car, suivant quelques auteurs, elle en avait fondé jusqu'à trois cents. Par leur moyen, elle avait attiré à elle tout le commerce du nord, en blé, en poissons secs, en esclaves et en pelleteries. Son commerce sur terre suivait la grande route militaire que les Perses avaient tracée jusque fort avant dans l'intérieur de l'Asie. Elle avait quatre ports, et sa puissance maritime était si considérable, que seule elle équipa souvent des flottes de 80 et de 100 vaisseaux de guerre. *Phocée* florissait en même temps que Milet; mais elle finit avec le commencement de la domination persane, vers 540, parce que les Phocéens, pour se soustraire à cette domination, préférèrent d'abandonner leur patrie, et allèrent s'établir en Corse, quoiqu'une partie d'entre eux, s'étant repentie de cette résolution, retournât dans l'Ionie. Phocée était entre toutes les villes celles dont le commerce fut le plus étendu vers l'occident, comme celui de Milet l'était vers le nord. Ses flottes allaient jusqu'à Gadès, et non-seulement elles visitaient les côtes de l'Italie, de la Gaule, et particulièrement de l'île de Corse; mais elles y établirent même des colonies, telles qu'Aléria en Corse, Elée en Italie, et surtout Marseille sur les côtes de la Gaule.—*Ephèse* avait aussi été bâtie par des Cariens, mais elle fut possédée par les Ioniens. Elle maintint son indépendance jusqu'au temps de Crésus, qui s'en empara vers l'an 560. Sa constitution était aristocratique, le gouvernement était entre les mains d'un

sénat (γερουσία), présidé par des magistrats, nommés *Épicletes* (ἐπίκλητοι). L'ancienne famille royale y conservait pourtant encore certains privilèges. Ephèse ne fut jamais une ville aussi commerçante que Phocée et Milet. Ce qui lui donnait plus de célébrité, c'était son temple de Diane, qui fut brûlé par Erostrate, en 355, mais rétabli ensuite avec plus de magnificence. La période de la splendeur d'Ephèse paraît dater de ce temps-là, et est de beaucoup postérieure à celle de Milet et de Phocée; car du temps des Macédoniens et des Romains, Ephèse était regardée comme la première ville de l'Asie-mineure. *Samos* était la plus considérable des villes insulaires, par son commerce et sa puissance maritime. Sa période la plus éclatante fut entre les années 540—523, sous la tyrannie de *Polycrate*, qui avait étendu sa domination sur la mer, et assujetti les petites îles voisines. Mais son frère Syloson s'étant emparé de l'île en 517, avec le secours des Perses, elle fut entièrement dévastée. Samos tomba bientôt après dans la dépendance d'Athènes, qui y introduisit le gouvernement démocratique, en 440, et en fit le dépôt de ses troupes et le rendez-vous de ses flottes, pendant la guerre contre Sparte.—*Chios* ne le cédait presque pas à Samos en richesse et en puissance; elle tomba sous la domination persane avec le reste des Ioniens, et elle était si puissante que dans la révolte d'Aristagoras, vers l'an 500, elle fournit 98 vaisseaux de guerre à la flotte des alliés. Après l'invasion de Xerxès, en 469, elle accéda à la ligue des Athéniens, dont elle chercha à se détacher dans la guerre du Péloponnèse en 412. Sa puissance sur mer était encore considérable dans ce temps-là, et on lui doit cet éloge, que bien peu d'états ont mérité, c'est qu'elle ne montra point d'insolence dans la prospérité.

RAMBACH, *De Mileto ejusque coloniis*, 1790, *in*-4°.

3. *Les colonies Doriennes* furent fondées sur la côte méridionale de la Carie, et dans les îles de Cos et de Rhodes. Mais elles se formèrent plus tard que les colonies Ioniennes et par des émigrations successives. Il paraît que les Doriens s'étendirent insensiblement du Péloponnèse sur les îles de l'Archi-

pel et jusqu'aux côtes de l'Asie, où ils bâtirent les deux villes de Cnide et d'Halicarnasse, de même que celles d'Ialyssus, de Camirus et de Lindus dans l'île de Rhodes, et celle de Cos dans l'île du même nom. Ces six anciennes colonies doriennes avaient, comme les Ioniens, un temple commun, consacré à *Apollon Triopius*, où elles fêtaient leurs solennités nationales, et se réunissaient pour délibérer sur leurs affaires générales. Mais, dans la suite, Halicarnasse fut exclue de la communauté. Elles restèrent indépendantes jusqu'au temps de la domination persane. Les constitutions de chacune de ces villes subirent des vicissitudes considérables; celle de Cnide, par exemple, passa de l'oligarchie à la démocratie, mais on ignore l'époque de ce changement. Halicarnasse fut souvent soumise aux rois de Carie, parmi lesquels *Mausole* et *Artémise* sont presque les seuls qu'on connaisse.—Les trois villes de l'île de Rhodes ne paraissent pas avoir reçu de grands accroissemens; mais ce ne fut qu'après l'invasion de Xerxès dans la Grèce, en 480, que la ville de Rhodes fut bâtie; elle finit par éclipser toutes les autres. L'époque de sa splendeur commence aux temps qui suivirent la mort d'Alexandre. Dans toute la période de leur premier établissement, les colonies doriennes, non plus que les colonies éoliennes, ne peuvent se comparer, sous le rapport de la richesse et de l'étendue du commerce, aux colonies ioniennes.

7. Toutes les côtes de la Propontide, de la mer Noire et des Palus-Méotides, étaient aussi occupées par des colonies grecques, fondées en grande partie par les seuls Milésiens, et toutes étaient des villes de commerce florissantes. Si l'on ne peut pas déterminer avec précision l'époque de la fondation de chacune d'elles, on peut au moins être sûr qu'elles se formèrent entre les années 800 et 600. Non-seulement elles étaient en possession de la navigation de la mer Noire, mais elles étendaient leur commerce jusque dans toute la partie

sud de la Russie, et, à l'est, jusqu'aux pays situés en-deçà de la mer Caspienne, c'est-à-dire jusqu'à la grande Bukarie.

Lampsaque était située sur la Propontide (près de l'Hellespont), et Cyzique, dans une île jointe à la terre ferme par des ponts. Elle fut à la vérité, une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Asie, mais pas avant le temps de la domination romaine, et elle ne dut sa propérité qu'à la faveur des Romains. En face, sur le rivage de la Thrace, était Périnthe, qui prit depuis le nom d'Héraclée : à l'entrée du Bosphore de Thrace, Byzance, et un peu au-dessus de Chalcédoine. La prospérité dont jouirent toutes ces villes montre avec quel discernement les Milésiens savaient choisir l'emplacement de leurs colonies.

HEYNE, *Antiquitas Byzantina, Commentationes duæ*, 1809. La première contient les fragmens de l'ancienne histoire de Byzance.

*Les colonies de la mer Noire* étaient : sur le bord méridional, Héraclée en Bithynie, dans le pays des Maryandini. Elle conserva sa constitution républicaine, au milieu des vicissitudes nées de la lutte continuelle des factions oligarchique et démocratique, jusque vers l'an 370, que la victoire de la faction démocratique porta sur le trône un tyran, *Cléarque,* qui abolit le sénat (βουλὴ), et dont la famille conserva encore l'autorité long-temps après qu'il eut été assassiné par deux disciples de Platon. — Sinope, dans la Paphlagonie, la plus puissante de toutes les colonies grecques sur la mer Noire, et qui y conserva long-temps la prépondérance. Elle demeura libre et indépendante jusque vers l'an 100 avant J.-C., où elle tomba sous la domination des rois de Pont, et ensuite sous celle des Romains. Le moyen de subsistance principal des habitans consistait dans la pêche d'nne espèce de thons (πηλαμύδες) qui, venant des Palus-Méotides, s'avançaient vers le bosphore de Thrace, le long des côtes méridionales de la mer Noire. — Dans le Pont, Amisus, qui eut un sort pareil à celui

de Sinope, et dont Trapezus fut à son tour une colonie. — A la côte orientale les villes de Phasis et de Dioscurias, qui, de même que Phanagoria, étaient les principaux marchés pour le commerce des esclaves, et, dans la période macédonienne; pour les produits de l'Inde qui venaient par les rives de l'Oxus et par la mer Caspienne.—Dans la Tauride (*Chersonesus Taurica*) était Panticapée, principale ville du Bosphore; petit état grec, gouverné par des rois (dont les plus connus sont *Spartacus*, vers 439, et surtout *Leucon*, vers 350) qui furent les alliés des Athéniens, jusqu'à ce que Mithridate-le-Grand y établît sa domination. — Sur la côte septentrionale, dans l'intérieur des Palus-Méotides, les villes de Tanaïs, à l'embouchure du fleuve de ce nom, et surtout Olbia, à l'embouchure du Borysthène, étaient très-importantes pour le commerce avec l'intérieur des terres, commerce qui de là s'étendait jusqu'au milieu de l'Asie, tant au nord qu'à l'orient. — Les colonies de la côte occidentale, telles qu'Apollonia, Tomes, Salmydessus, n'eurent que peu d'éclat.

8. Les côtes de la Thrace et de la Macédoine, le long de la mer Égée, étaient pareillement couvertes de colonies grecques qui avaient été fondées par différentes villes, particulièrement par Athènes et Corinthe. Les Athéniens surtout cherchèrent à s'y affermir d'une manière durable, lorsque, dans la guerre des Perses, ils eurent acquis la domination de la mer. Par là, les villes de ces contrées furent également enveloppées dans les querelles et les guerres que suscita d'abord la jalousie entre Sparte et Athènes, et ensuite entre Athènes et les Macédoniens, sous le règne de Philippe.

Sur la côte de Thrace, la Chersonèse de Thrace, le long des bords de l'Hellespont, était considérée comme la clef de l'Europe; Sestos, Cardia et Ægos-Potamos étaient les lieux les plus remarquables de la côte; dans l'intérieur des terres, les

villes de Maronée et d'Abdère, colonie de Téos. — Mais Amphipolis, Chalcis, Olynthe et Potidée, sur la côte de Macédoine, étaient des villes beaucoup plus considérables. La première était une colonie, fondée, vers 464, par les Athéniens, qui cherchaient à la maintenir dans leur dépendance. — Chalcis était une colonie de la ville du même nom dans l'Eubée. Elle se soumit aux Athéniens en 470; mais en 452, les habitans s'étant révoltés contre Athènes, allèrent volontairement s'établir à Olynthe. Cette ville tirait son nom d'*Olynthus*, son fondateur, fils d'Hercule. Devenue dans la suite une des plus puissantes villes de la Thrace, elle fut cependant tributaire d'Athènes, continua d'être florissante, et prit part aux guerres entre Sparte et Athènes, jusqu'à l'an 348, qu'elle fut prise et détruite par Philippe de Macédoine. — Potidée était une colonie de Corinthe, d'où on lui envoyait chaque année des magistrats (ἐπιδημιουργοί). Mais après la guerre des Perses, elle devint tributaire d'Athènes. S'étant révoltée en 431, elle fut obligée de se rendre aux Athéniens, qui en chassèrent les habitans, et y envoyèrent une colonie de leurs concitoyens; dès lors elle appartint à ce peuple, jusqu'en 358, que Philippe s'en rendit maître.

9. L'établissement des colonies grecques à l'ouest de la Grèce est d'une date postérieure à celui des colonies de la mer Égée et de la mer Noire; mais elles n'en furent pas moins florissantes, et, quoique leur commerce ne fut pas aussi étendu, il était encore très-riche. Non-seulement elles parvinrent à une opulence égale à celle des colonies dont nous venons de parler, mais elles s'élevèrent en partie à un plus haut degré de puissance, et elles se distinguèrent même, en général, de celles-ci, par une législation plus sage et plus précise. L'époque de l'établissement de la plupart d'entre elles tombe entre 450 et 650, précisément dans la période où les villes de la mère-patrie, devenues suc-

cessivement républicaines, ne manquaient pas d'occasions de former des établissemens au-dehors, à cause des troubles intérieurs qui les agitaient.

1 *Histoire des colonies dans l'Italie inférieure.* Le plus grand nombre et les plus considérables de ces colonies étaient situées sur le golfe de Tarente; mais elles s'étendaient encore vers les côtes occidentales de l'Italie, jusqu'à Naples. Elles étaient d'origine, soit dorienne, soit achéenne, soit ionienne, et cette diversité d'origine se trouvait dans le caractère de leurs constitutions politiques, le régime aristocratique étant ordinairement celui qui prédominait dans les colonies doriennes, tandis que dans les autres c'était le régime démocratique; quoiqu'il soit à peine possible, à cause des nombreuses révolutions et altérations qu'elles subirent, de rien déterminer à cet égard avec précision, autrement qu'en considérant la plus ancienne époque de leur fondation. Tarente, et ses colonies, Héraclée et Brundusium, étaient d'origine dorienne; Sybaris et Crotone étaient d'origine achéenne, ainsi que leurs colonies, Laus, Metapontum et Possidonia, laquelle fonda à son tour Térina, Calaunia et Pandosia. *Thurii* (bâtie à la place où avait été Sybaris), Rhégium, Élée, Cumes et Naples, qui en était une colonie, étaient d'origine ionienne; et l'on peut considérer comme Éoliens les *Locri Epizephyrii*, colonie des *Locri Ozolæ*.

Les plus remarquables de ces villes pour l'histoire générale sont : *a. Tarente*, fondée, vers 707, par les Parthéniens de Sparte. Elle soutint de fréquentes guerres contre les peuplades indigènes, établies dans son voisinage, telles que les Messapiens, les Lucaniens, etc., et fut une des plus riches et des plus puissantes villes maritimes. Il paraît que c'est entre les années 500 et 400 qu'elle parvint au plus haut degré de prospérité. Dès lors sa prodigieuse opulence engendra une corruption et un luxe qui amollirent sa population. Cependant Tarente conserva son indépendance jusqu'en 273, où elle

tomba sous la puissance des Romains, par suite de leurs guerres avec Pyrrhus. Sa constitution était originairement une aristocratie modérée, qui, bientôt après la guerre des Perses, en 474, dégénéra en une démocratie pure, mais pourtant contenue dans de sages limites. Tarente avait un sénat (βουλὴ) sans lequel on ne pouvait déclarer aucune guerre, et des magistrats dont la moitié était tirée au sort, et la moitié élue à la pluralité des voix dans les assemblées du peuple. Parmi ses plus illustres concitoyens, il faut compter le Pythagoricien *Archytas*, qui, depuis l'année 390 environ, fut souvent à la tête de l'état, comme général d'armée, ou comme remplissant les magistratures suprêmes. La forme de sa constitution paraît avoir subsisté jusqu'à l'époque de la domination romaine, quoique l'esprit national eût été excessivement dégradé par l'effet d'une dissolution de mœurs presque incroyable.

*b. Crotone*, fondée vers 710 par les Achéens, sous la conduite de *Myscellus* de Rhypes en Achaïe. Il faut que cette ville se soit considérablement accrue dès le premier siècle de son existence, puisqu'à la bataille de Sagra, contre les Locriens, probablement vers l'an 600, les Crotoniates furent en état d'équiper 120,000 hommes; et même la défaite qu'ils éprouvèrent ne paraît pas les avoir affaiblis pour long-temps; car en 510 ils défirent les Sybarites avec des forces à-peu-près semblables, et détruisirent leur ville. Leur constitution primitive était sans doute une démocratie modérée, mais dont nous ne connaissons pas les règlemens particuliers. Le réformateur des mœurs et de la constitution tant de Crotone que des autres villes grecques d'Italie fut *Pythagore*. Il vint à Crotone vers l'an 540, et c'est alors qu'il forma cette ligue ou cette union secrète qui prit son nom, et dont le but n'était pas tant de changer la forme du gouvernement des villes d'Italie, que de former des hommes capables de diriger le timon d'un état. Cette réforme, sous l'influence des Pythagoriciens, dura environ trente ans; elle finit alors par éprouver le sort auquel n'échappe guère une association secrète, dont les membres

ont un but politique. Vraisemblablement cet ordre fut détruit, vers l'an 510, par la faction démocratique, à la tête de laquelle était Cylon. Le résultat de cette destruction fut une anarchie générale, non-seulement à Crotone, qui, vers l'an 494, fut obligée de se soumettre à la tyrannie d'un certain *Clinias*, mais aussi daus le reste des autres villes. Elle fut pourtant apaisée par l'intervention des Achéens; leurs colonies adoptèrent les lois de la mère-patrie, et même conclurent, vers 460, dans le temple de Jupiter *Homorius*, une ligue, à la tête de laquelle Crotone, qui dès lors s'était relevée, paraît avoir été placée. Cette heureuse situation dura jusque vers l'an 400; car c'est à cette époque que les rois de Syracuse commencèrent leurs expéditions dans la Grande-Grèce; elle tomba entre leurs mains à diverses reprises : Denys I^er^ s'en empara en 389, et Agathocle, en 321 et 299. Enfin, après la guerre contre Pyrrhus, les Romains s'en emparèrent, en 277.

*c. Sybaris* fut fondée vers l'an 720, aussi par des Achéens, mais auxquels s'étaient joints des Trézéniens. Cette colonie subsista jusqu'à l'an 510, où elle fut détruite par Crotone. Peu de temps après sa fondation, elle parvint au plus haut point de population et de luxe; tellement que la mollesse de Sybaris était passée en proverbe. L'époque de son plus grand éclat tombe entre les années 600 et 550; elle possédait alors un territoire qui comprenait quatre districts et vingt-cinq villes ou cantons. La fertilité de son sol, et sa facilité à accorder le droit de bourgeoisie à tous les étrangers, augmentèrent tellement sa population, que Sybaris, dans ses guerres contre Crotone, put mettre sur pied jusqu'à 300,000 hommes. Les grandes richesses qu'elle possédait, comme les autres villes de ces contrées, provenaient vraisemblablement du commerce considérable qu'elle faisait, surtout en vins et en huiles, avec Carthage; au moins le fait est-il certain pour Agrigente. La constitution de Sybaris fut aussi probablement une démocratie modérée, jusqu'à ce qu'en l'année 510 un certain *Telys* s'empara de l'autorité en chassant 500 des plus puissans citoyens, qui se réfugièrent à Crotone. Les Crotoniates les ayant reçus, et les

Sybarites ayant mis à mort les députés qu'ils leur avaient envoyés, il en résulta une guerre entre les deux villes. Elle finit en 510, par la défaite des Sybarites, et par la destruction de leur ville.

*d. Thurii*, fondée en 446, près de l'ancienne Sybaris, par Athènes, quoique ses habitans fussent un mélange de différens peuples; aussi les contestations pour savoir quel en était le véritable fondateur y causèrent beaucoup de troubles, jusqu'à ce que l'oracle de Delphes déclara en 433 que la ville était une colonie d'Apollon. La constitution était, au commencement, une démocratie modérée; mais elle dégénéra bientôt en oligarchie, lorsque les familles des anciens Sybarites qui s'y étaient établies s'emparèrent de l'autorité et des meilleures terres. Cependant ils furent encore chassés, et Thurii s'accrut en recevant de nouveaux colons venus de la Grèce, et parvint à se donner une meilleure constitution en adoptant les lois de *Charondas* de Catane. Les principaux ennemis des Thuriens étaient les Lucaniens, qui les vainquirent en 390. De nouvelles agressions de ce peuple les obligèrent, en 286, de se mettre sous la protection des Romains, ce qui fournit aux Tarentins un prétexte pour les attaquer et les battre. Dès lors leur ville tomba dans la dépendance des Romains; elle eut beaucoup à souffrir dans les guerres puniques, et finit, vers l'an 190, par être déclarée colonie romaine.

*e. Les Locri Epizephyrii.* Si l'on n'est pas complétement d'accord sur leur origine, cela vient en partie de ce qu'il y eut souvent des colonies envoyées dans leur pays, comme dans tous les autres, et aussi de ce que ceux qui s'y établirent étaient un mélange de Grecs de toutes les tribus. La principale colonie fut conduite, vers l'an 683, par les Locri Ozolæ. Après de violentes dissensions intérieures, ils trouvèrent, dans *Zaleucus*, un législateur, dont les réglemens subsistèrent pendant deux siècles sans altération. Leur constitution était aristocratique, car l'administration des affaires était entre les mains de cent familles. Le magistrat suprême se nommait *Cosmopolis*. Le sénat était composé de 1000 membres, choisis probable-

ment dans la bourgeoisie, et qui possédaient le pouvoir législatif tout entier, ou du moins en partie. Le maintien des lois était confié, comme dans les autres villes de la Grèce, à des gardiens de la loi (νομοφύλαξις). La ville de Locres n'était ni aussi riche ni aussi fastueuse que celles dont nous avons parlé précédemment; mais elle s'en distinguait par de bonnes mœurs, par les inclinations pacifiques de ses citoyens, qui étaient contens de leur constitution. La situation florissante de cette ville dura jusqu'à ce que Denys II, chassé de Syracuse, vers 356, vint chercher, avec toute sa suite, un asyle à Locres, dont sa mère était originaire. Il ruina cette malheureuse ville par son insolence et par le désordre effréné de ses mœurs; aussi, les Locriens se vengèrent-ils sur sa famille, lorsqu'il fut retourné à Syracuse, en 347. Depuis, Locres maintint son indépendance jusqu'au temps de Pyrrhus, qui y mit garnison en l'année 277; les Locriens la massacrèrent pourtant bientôt après, et passèrent du côté des Romains : mais, en 275, leur ville fut pillée par Pyrrhus. Depuis ce temps, Locres demeura, avec le titre de ville alliée, dans la dépendance de Rome; mais elle souffrit beaucoup durant la seconde guerre punique.

*f. Rhegium*, fondée par ceux de Chalcis en Eubée, vers l'an 668. La constitution y était aussi aristocratique, puisque l'autorité suprême était entre les mains d'un conseil de 1000 personnes, qui étaient prises dans les familles Messéniennes qui s'étaient établies dans ce pays avec les premiers habitans. Il en résulta une oligarchie, au moyen de laquelle *Anaxilaüs* se fraya, en 494, un chemin à la domination absolue. Ses fils lui succédèrent en 476; ils furent chassés douze ans après, en 464, et cette révolution fut suivie d'un temps d'anarchie. L'adoption des lois de *Charondas* mit fin à ces désordres. Rhégium jouit d'une sorte de paix et de bonheur jusqu'à l'année 392, où elle fut prise et saccagée par Denys I^er^. A la vérité elle fut jusqu'à un certain point rétablie par Denys II; mais, en 281, une légion romaine, qui y était envoyée en garnison, s'en empara et massacra les habitans. Les soldats furent punis

de mort, dix ans après, 271; mais Rhegium resta dans la dépendance des Romains.

*g. Cumes*, fondée, dès l'an 1030, par ceux de Chalcis en Eubée. Cette ville parvint de bonne heure à un haut degré de puissance et de prospérité, elle eut un territoire considérable et une puissance maritime remarquable; elle fonda Naples, et, dans la Sicile, Zancle (ou Messine). Sa constitution était une aristocratie modérée; mais elle fut renversée, vers 544, par le tyran *Aristodème*; cependant il fut assassiné, et l'on rétablit l'ancien ordre de choses. Cumes fut souvent attaquée par les petits peuples de l'Italie. Ainsi, en 564, ceux de Cumes furent vaincus par les Étrusques, réunis aux Dauniens; et en 474, ils battirent les Étrusques sur mer; mais en 420, Cumes tomba au pouvoir des Campaniens, avec lesquels elle fut obligée de se soumettre à la domination de Rome, en 345. Elle resta pourtant une ville considérable, à cause de son port de *Puteoli*, même sous les Romains.

HEYNE, *Prolusiones* 15 *de civitatum græcarum per magnam Græciam et Siciliam institutis et legibus*. Réunies dans *Opuscula*, vol. II.

2. *Colonies grecques dans la Sicile*. Elles occupaient les côtes orientales et méridionales de l'île, et furent fondées dans la même période de temps que celles de la Grande-Grèce; elles étaient d'origine en partie dorienne et en partie ionienne. Les villes d'origine dorienne étaient : Messana et Tyndaris, fondées par ceux de Messène; Syracuse, colonie de Corinthe, et qui avait à son tour fondé Acra, Casmène et Camarina; Hybla et Tapsus, fondées par ceux de Mégare; Ségeste, par des Thessaliens, Héracléa Minoa, par des Crétois; Géla, fondée par des Rhodiens, et à son tour fondatrice d'Agrigente; Lipara, dans la petite île de ce nom, colonie de Cnide. —Parmi les villes d'origine ionienne, on comptait : Naxus, fondatrice de Léontium; Catana et Tauromenium, fondées par ceux de Chalcis; Zancle (qui prit le nom de Messana, depuis que des Messéniens s'y furent établis), fondée par ceux de Cumes, et qui fut à son tour la fondatrice d'Himera et de Myle.

Parmi les villes les plus importantes pour l'histoire générale sont :

*a. Syracuse.* La plus puissante de toutes les colonies grecques, et, par cette raison, celles dont les affaires nous sont le mieux connues. Son histoire, à laquelle se rattache, en grande partie, celle de la Sicile, parce qu'elle fut, pendant un temps assez considérable, maîtresse de la plus grande portion de l'île, embrasse quatre périodes. — *Première période :* depuis la fondation de Syracuse, 735, jusqu'au règne de Gélon, 484 (intervalle de 251 ans). Pendant tout ce temps, Syracuse eut un gouvernement républicain; mais elle ne paraît pas s'être considérablement accrue; c'est alors néanmoins qu'elle fonda les colonies d'Acra, 665, de Casmene, 645, et de Camarina, 600. Attaquée par Hippocrates, tyran de Géla, vers 497, elle ne fut sauvée que par le secours de Corinthe et de Corcyre, et fut obligée de céder Camarina. Sa constitution était aristocratique, mais sujette à des dissensions intérieures. L'autorité était entre les mains des propriétaires (γαμόροι); mais ceux-ci, ayant été chassés dans une révolte de leurs esclaves, appuyés par la faction démocratique, vers l'an 485, se réfugièrent à Casmène, et furent rétablis par Gélon, tyran de Géla, qui lui-même s'empara de toute l'autorité à Syracuse. — *Seconde période :* depuis Gélon, jusqu'à l'expulsion de Thrasybule, 484—466. Les trois frères, *Gélon, Hiéron et Thrasybule,* régnèrent successivement à Syracuse. *Gélon,* 484—477, fut le fondateur de la grandeur de l'état, en même temps que de sa propre puissance; il contribua à l'agrandissement de Syracuse, en y appelant de nouveaux citoyens des autres états de la Grèce, et par la grande victoire qu'il remporta, en 480, sur les Carthaginois, alliés des Perses. Syracuse était déja, à cette époque, plus puissante sur terre et sur mer qu'aucun des états de la Grèce; au point que Gélon pouvait avoir des prétentions au commandement général dans la guerre des Perses, lorsque Sparte et Athènes sollicitèrent ses secours. Son administration lui attira non-seulement l'amour des Syracusains pendant sa vie, mais aussi

les hommages de leur reconnaissance, comme héros, après sa mort, arrivée en 477. Il eut pour successeur son frère *Hiéron Ier*, qui jusqu'alors avait régné à Géla. La magnificence de sa cour, les progrès des arts et des sciences donnèrent de l'éclat à son règne. Il affermit encore sa puissance en appelant de nouveaux citoyens tant à Syracuse qu'à Catane et à Naxus, villes de sa dépendance, dont les habitans furent établis chez les Leontini. — Guerre avec Théron et Thrasydée, son fils, tyrans d'Agrigente, 476, qui, après l'expulsion de ce dernier, contracte une alliance avec Syracuse; sa flotte, envoyée au secours de Cumes, remporte une victoire sur les Étrusques. Il mourut en 467, et son frère *Thrasybule* lui succéda; mais ses cruautés révoltèrent les Syracusains et les villes alliées, et il fut chassé au bout de huit mois.— *Troisième période:* depuis l'expulsion de Thrasybule jusqu'à l'établissement de Denys Ier. Syracuse forme un état libre et démocratique, depuis l'an 466 jusqu'en 405. Rétablissement du gouvernement républicain, même dans les autres villes grecques; cette révolution, qui s'opéra par l'expulsion des nouveaux citoyens, et par le rétablissement des anciens propriétaires dans tous leurs biens, fut accompagnée de beaucoup de troubles, et même alluma la guerre civile. — Accroissement de la puissance et de la prospérité de Syracuse, qui reste à la tête des villes grecques alliées dans l'île, mais dont la prééminence tend promptement à devenir une domination absolue. La nouvelle constitution démocratique ne tarde pas à éprouver les maux qui sont dans la nature même de cette forme de gouvernement; en vain on tente d'y porter remède par la loi du *Pétalisme*, en 454. Cependant Ducétius, à la tête d'une ligue mieux concertée entre les Sicules, anciens habitans de la Sicile, ayant entrepris d'expulser les Grecs de l'île, en 451, Syracuse est forcée de soutenir contre eux plusieurs guerres; elle en sort victorieuse, et affermit encore son autorité, tant par la soumission de la jalouse Agrigente, en 446, que par la victoire navale qu'elle remporte sur les Étrusques. Les Athéniens tentent de s'immiscer dans les affaires intérieures de la Sicile, en prêtant leur appui aux Léontins

contre les Syracusains, en 427. Ce premier essai n'a aucun succès. Mais onze ans après, 415—413, la grande expédition d'Athènes contre Syracuse, occasionée par les démêlés survenus entre les villes de Ségeste et de Sélinunte, se termine par l'entière destruction de la flotte et de l'armée athéniennes (voy. ci-dessous), et élève au plus haut degré la puissance de Syracuse. Il en résulte aussi une réforme dans la constitution, 412, par *Dioclès*, dont les lois sont adoptées ensuite par un grand nombre d'autres villes siciliennes. Les magistrats sont élus par la voie du sort; les autres lois, la plupart relatives à la punition des délits, étaient l'ouvrage d'une commission, à la tête de laquelle était Dioclès, et furent un si grand bienfait pour Syracuse, qu'après la mort de leur auteur on lui bâtit un temple. Cependant les démêlés de Sélinunte et de Ségeste donnèrent lieu à une nouvelle guerre, 410, avec Carthage, dont les Ségestains avaient imploré le secours, et cette guerre changea de nouveau toute la face des affaires dans la Sicile. Les progrès rapides des Carthaginois, qui, sous la conduite d'Hannibal, fils de Giscon, s'emparèrent d'Himère et de Sélinunte en 409, et d'Agrigente en 406, firent naître à Syracuse de nouvelles discordes, et des factions dont l'artificieux Denys sut se prévaloir, pour s'élever d'abord au commandement de l'armée, et ensuite, après avoir chassé ses collègues, au pouvoir absolu, en 405. — *Quatrième période:* depuis l'avènement de Denys I^er^ jusqu'à la prise de Syracuse par les Romains, 405—212. *Denys I^er^*, 405—368. Commencement malheureux de son règne, sa défaite près de Géla, révolte de ses troupes. — Cependant la peste qui s'était déclarée dans l'armée carthaginoise lui procure une paix, 405, en vertu de laquelle il est néanmoins forcé de céder à Carthage, outre le territoire qu'elle possédait et les conquêtes qu'elle y avait ajoutées, les villes de Géla et de Camarina. Mais le projet de chasser les Carthaginois de la Sicile, et le désir ambitieux de soumettre à sa puissance l'île tout entière, et, bientôt après, la Grande-Grèce donne naissance à une longue suite de guerres, tant avec Carthage, qu'avec les villes de l'Italie méridionale.

Seconde guerre avec Carthage, contre Hannibal et Himilcon, 398—392. Denys perd tout ce qu'il avait conquis et est même assiégé dans Syracuse; mais il doit de nouveau son salut à une contagion répandue dans l'armée carthaginoise, 396. Les hostilités continuent néanmoins encore jusqu'en 392, où l'on conclut un traité de paix, par lequel la ville de Tauromenium est cédée par les Carthaginois. — Dans cet intervalle, depuis l'an 394, attaque dirigée par Denys contre les villes grecques unies de l'Italie méridionale, surtout contre Rhegium, chef-lieu des émigrés Syracusains. La place, après plusieurs assauts, est forcée de se rendre, 387. Troisième guerre avec les Carthaginois, commandés par Magon, 383. Denys remporte une victoire, mais elle est suivie d'une défaite encore plus considérable; et la guerre se termine, dans la même année, par un traité de paix qui laisse à chacun ce qu'il possédait; en sorte que le fleuve Halycus sert de limites aux deux partis; par ce moyen Sélinunte et une portion du territoire d'Agrigente demeurent à Carthage. Quatrième guerre qui commence par une attaque dirigée contre les villes carthaginoises, en 368, et qui se termine par une convention conclue entre les deux partis. Dans toutes ces guerres, ce sont presque toujours les Sicules, la plus puissante nation parmi les peuples indigènes de la Sicile, qui décident de l'avantage en faveur du parti qu'ils embrassent. — Denys I[er] meurt de poison en 368. *Denys II*, l'aîné de ses fils, qu'il avait eu d'une femme de la ville de Locres, nommée Doris, lui succéda sous la surveillance de *Dion*, frère d'Aristomache, autre femme de Denys. Mais ni ce grand homme, ni son ami, le philosophe Platon, qui fut appelé trois fois à Syracuse, ne purent améliorer le caractère d'un prince qui avait été corrompu par son éducation.—Renvoi de Dion, 360. Il revient en 357, et se rend maître de la ville de Syracuse, pendant l'absence de Denys, à qui il ne reste que la citadelle. Il a recours à la perfidie, sème la défiance contre Dion dans la ville, et fait naître des dissensions entre lui et Héraclides qui commandait l'armée; lui-même se réfugie en Italie avec ses trésors. Dion est forcé de se retirer de Syracuse, qui est

aussitôt pillée par les troupes de la citadelle; il est bientôt rappelé par les Syracusains eux-mêmes, s'empare de la citadelle, et s'applique à rétablir le gouvernement républicain. Mais bientôt il périt, victime de l'esprit de parti, ayant été assassiné en 354, par Callipe, qui reste maître du pouvoir, jusqu'en 353, qu'il est chassé par Hipparinus, lequel demeure encore investi de l'autorité, jusqu'en 350. Après dix ans d'absence, Denys II s'empare pour la seconde fois de la ville par surprise, en 346. Sa tyrannie, la perfidie d'*Icétas* de Géla, dont ils avaient imploré le secours, et qui s'était joint aux Carthaginois, enfin les entreprises de ces derniers, décident les Syracusains à s'adresser à Corinthe, leur mère-patrie, qui leur envoie, en 345, *Timoléon*, avec un faible secours. Ce général donne promptement une nouvelle face aux affaires. Il défait Icétas et les Carthaginois, et, bientôt, 343, Denys II est contraint de livrer la citadelle, de sortir du pays, et de s'en aller à Corinthe, où il mène une vie privée. Rétablissement du gouvernement républicain, non-seulement à Syracuse, où les lois de Dioclès sont remises en vigueur, mais encore dans toutes les autres villes grecques. Affermissement du gouvernement par la victoire remportée, 340, sur les Carthaginois. Trois ans après, 337, Timoléon meurt au milieu du nouvel ordre de choses qu'il avait établi. C'est le plus parfait modèle que l'histoire nous offre d'un véritable républicain. Depuis l'an 337 jusqu'en 317, intervalle de vingt ans, sur l'histoire desquels il nous manque en grande partie des documens exacts. La tranquillité est troublée au dedans et au dehors par les guerres avec Agrigente, et par l'usurpation de Sosistrate. Mais le caractère des Syracusains était dès-lors trop profondément corrompu pour que la liberté pût se maintenir chez eux sans l'appui de la considération personnelle d'un Timoléon. Ils méritaient le sort qu'ils éprouvèrent, lorsqu'un aventurier audacieux, *Agathoclès*, s'empara, en 317, de la souveraineté, qu'il conserva jusqu'en 289. Il reprend le projet d'expulser les Carthaginois de la Sicile, et de subjuguer la Grande-Grèce. Nouvelle guerre avec Carthage; il est battu et assiégé dans Syracuse, 311; mais

par une détermination hardie il débarque en Afrique, avec une partie de sa flotte et de son armée, et, après avoir remporté plusieurs victoires, il y continue la guerre jusqu'en l'année 307. Alors la révolte de la plupart des villes grecques l'oblige à retourner en Sicile, ce qui fait rapidement décliner ses affaires en Afrique. Par le traité conclu en 306, les deux partis conservent tout ce qu'ils avaient possédé auparavant. Ses expéditions en Italie se bornent au pillage de Crotone, à une victoire remportée sur les Brutiens, et sont plutôt des brigandages qu'une véritable guerre. Il meurt empoisonné, dans le cours de l'année 289; et Ménon, l'auteur de sa mort, s'empare de l'autorité; mais bientôt il est chassé par le général Icétas, et se réfugie chez les Carthaginois. *Icétas* règne sous le titre de préteur jusqu'en 278, où Thynion s'empare du pouvoir pendant son absence; mais il trouve un adversaire dans Sosistrate. Cependant les mercenaires à la solde d'Agathocle (les Mamertins) s'emparent de Messine, et les Carthaginois font des courses jusqu'aux portes de Syracuse. Les Syracusains appellent à leur secours Pyrrhus, roi d'Épire, qui était alors en Italie; il s'empare, 277, de toute la Sicile, jusqu'à Lilybée; mais au moment où son arrogance excite les villes à se soulever contre lui, il est forcé d'abandonner l'île, 275. En conséquence les Syracusains choisissent pour général *Hiéron*, un rejeton de l'ancienne famille royale de ce nom, et ils le proclament lui-même à la suite d'une victoire qu'il remporta sur les Mamertins, 269. Lorsqu'en l'année 263, la guerre éclate entre Rome et Carthage, il renonce à son alliance avec cette dernière république, pour embrasser le parti des Romains, et se ménage par ce moyen un règne long et paisible, jusqu'à l'année 215, où il meurt de vieillesse. Sous le règne de ce prince, Syracuse jouit d'un bonheur que tous ses démagogues n'avaient pu lui procurer. Après sa mort, le parti carthaginois, que Hiéronyme, son petit-fils, avait embrassé, prévalut; et lorsque Hiéronyme eut été assassiné, en 214, ce parti se maintint encore par les intrigues d'Annibal qui sut faire mettre à la tête du gouvernement deux de

ses amis, Hippocrates et Epicydes. Ceux-ci portèrent Syracuse à entreprendre contre Rome une guerre dans laquelle, après un long siége, remarquable par les ingénieuses inventions d'Archimède, elle finit par succomber en 212. — L'histoire de Syracuse est un abrégé pratique de politique. Où trouver, en effet une ville qui ait passé par tant de vicissitudes, et subi des fortunes si diverses ?

L'histoire de Syracuse (voy. l'Histoire universelle de Guthrie et de Gray, 3 part.) a été de bonne heure altérée par la partialité. — Sur le local de l'ancienne Syracuse, voyez Bartel, *Lettres sur la Calabre et la Sicile*, 3[e] part. (en allemand.)

*Histoire de Syracuse, depuis la fondation de cette ville, jusqu'à la destruction de sa liberté par Denys*, par Arnold, 1816 (en allemand).

Dans Mitford, *History of Greece*, la quatrième partie contient l'histoire de Syracuse, et l'apologie de Denys l'Ancien. Il paraît que même encore à présent il est difficile d'écrire cette histoire avec impartialité.

*b. Agrigente*, colonie de Géla, fondée en 582. Après Syracuse, la première ville de la Sicile, et souvent sa rivale. Sa constitution fut d'abord aristocratique, comme toutes celles des villes d'origine dorique; mais, peu de temps après sa fondation, elle tomba sous la domination de tyrans, parmi lesquels on cite d'abord *Phalaris*, vraisemblablement de 566 à 534. Ses successeurs furent, de 534 à 488, *Alcmanes*, et après lui *Alexander*, sous le gouvernement modéré duquel Agrigente dût parvenir déja à un assez haut point de prospérité. *Théron*, contemporain et beau-frère de Gélon, qui régna depuis 488 jusqu'en 472, est plus célèbre encore. Il battit en 480 l'armée carthaginoise, de concert avec Gélon, et soumit la ville d'Himère. Son fils et son successeur *Thrasydée* fut défait et chassé du trône, vers 470, par Hiéron, et dès-lors les Agrigentins, à l'exemple de Syracuse, leur alliée, adoptèrent le gouvernement démocratique. La période suivante de 470 à 405, est celle où Agrigente, jouissant de la liberté politique, atteignit le plus haut degré de félicité publique. Elle devint

une des villes du monde les plus opulentes et les plus magnifiques par son luxe et par ses monumens publics, et elle dut cette richesse presque uniquement à l'immense commerce en vins et en huiles, qu'elle faisait avec Carthage, parce que ces deux genres de productions n'étaient pas encore naturalisés en Afrique dans ce temps-là. Dans l'année 446, la jalousie arma les Agrigentins contre Syracuse, mais ils furent vaincus. Ils ne prirent aucune part à la guerre contre Athènes; mais dans l'invasion que les Carthaginois firent en Sicile, en 405, Agrigente fut prise et détruite. Elle ne se releva que bien lentement après ce désastre, et jamais entièrement. Elle fut jusqu'à un certain point rétablie par Timoléon, vers l'an 340, et fut assez puissante sous Agathocle, pour se mettre à la tête des villes liguées contre lui, 307, mais elle fut vaincue. Après la mort d'Agathocle, un tyran, nommé *Pinthias*, s'empara encore du pouvoir suprême; il fut attaqué par Icétas de Syracuse, en 278. Les Carthaginois avaient fait d'Agrigente leur place d'armes dans la Sicile, au commencement de la première guerre punique; mais dès l'an 262 elle fut prise par les Romains, qui en restèrent les maîtres.

*c.* Le sort des autres villes grecques de la Sicile fut lié plus ou moins avec celui de Syracuse et d'Agrigente. Toutes eurent dans l'origine des constitutions républicaines; et quant aux colonies Ioniennes, quoiqu'elles eussent eu un législateur célèbre dans *Charondas* (probablement vers 660), elles partagèrent souvent le sort des autres colonies, et furent soumises ou à des tyrans domestiques, ou à ceux de Syracuse, qui crurent souvent devoir en bannir les anciens habitans, pour mettre à leur place des étrangers qui leur étaient plus dévoués, système qui devait nécessairement multiplier les guerres. L'histoire précédente fait voir d'ailleurs combien elles eurent à souffrir de celles que Carthage eut avec Syracuse. Nous marquerons ici les époques successives de leur fondation : Zancle (qui depuis 664, prit le nom de Messine) dans les plus anciens temps, mais on ne sait pas précisément la date. Naxus, 736. Syracuse, Hybla, 735. Léontium, Catana, 730. Géla, 690. Acræ, 665.

Casmenæ, 645. Himéra, 639. Sélinunte, 630. Agrigente, 582. On ne peut pas déterminer avec précision les temps de la fondation des autres.

3. Dans les autres îles et sur les côtes de la Méditerranée, on ne trouve que quelques colonies grecques. Telles sont, dans la Sardaigne, les villes de Caralis et d'Olbia, mais dont la fondation est incertaine. Dans la Corse, Alaria (ou Alalia), colonie des Phocéens, fondée en 561, où les habitans de Phocée eux-mêmes se réfugièrent en 541; mais après la bataille navale qu'ils livrèrent, en 536, aux Étrusques et aux Carthaginois, ils se retirèrent, les uns à Rhegium, les autres à Marseille.

4. C'est après la bataille navale dont on vient de parler que Marseille, sur les côtes de la Gaule, fut fondée en 536 par les Phocéens chassés de la Corse; ou peut-être ils avaient là un établissement plus ancien qu'ils allèrent augmenter. Marseille devint bientôt une riche et puissante ville maritime. Nous n'avons que des notions vagues et générales sur les guerres de mer qu'elle soutint contre les Étrusques et les Carthaginois. Son territoire, quoique assez borné, était abondant en vins et en huiles; elle forma même quelques établissemens sur les côtes d'Espagne et de la Gaule, parmi lesquels Antipolis, Nice et Olbia sont les plus connus. Son commerce se faisait en partie par mer, et en partie par terre dans l'intérieur de la Gaule. Son gouvernement était une aristocratie modérée. Tout le pouvoir était entre les mains d'un conseil composé de 600 membres (τιμοῦχοι) dont les places étaient à vie; mais il fallait qu'ils fussent mariés, qu'ils eussent des enfans, et qu'ils comptassent trois générations d'aïeux citoyens. A la tête du conseil étaient quinze hommes, et la suprême autorité résidait entre les mains de trois magistrats supérieurs. Dès l'année 218, Marseille contracta une alliance avec les Romains, et fleurit à l'abri de la faveur de ce peuple puissant, qui lui laissa sa liberté, jusqu'à ce qu'ayant embrassé le parti de Pompée, dans la guerre civile qu'il fit contre César, elle fut prise par l'armée de ce dernier, en 49. Elle se releva néanmoins bientôt

après; et elle devint, sous Auguste, le siége de la littérature et de la philosophie, qui y étaient enseignées publiquement, comme à Athènes.

5. Sur les côtes d'Espagne on remarquait Sagonte (Ζάκανθα), colonie de l'île de Zante; l'époque de sa fondation est incertaine. Elle s'était enrichie par le commerce; mais au commencement de la seconde guerre punique, 210, elle fut détruite par Annibal, comme étant alliée des Romains.

6. Sur la côte d'Afrique, Cyrène avait été fondée, à l'instigation de l'oracle de Delphes, en 631, par les habitans de l'île de Théra. Sa constitution fut d'abord monarchique. Rois: *Battus Ier*, fondateur de la colonie, 631—591. La souveraineté resta dans sa famille. *Arcésilaüs Ier*, mort l'an 575. Sous *Battus II*, surnommé l'Heureux, son successeur, mort l'an 554, la colonie s'accrut d'un nombre considérable de nouveaux colons, venus de la Grèce. Les Lybiens, dépouillés de leurs terres, implorent le secours d'Apriès; mais ce prince est défait par les Cyrénéens, 570, et perd son royaume.—*Arcésilaüs II*, mort l'an 550. Révolte de son frère Léarchus, fondation de Barcé. Léarchus fait périr Arcésilaüs. *Battus III*, surnommé le Boiteux, mort l'an 526. Les lois de *Démonax* de Mantinée restreignent le pouvoir royal dans des bornes très-étroites; le roi ne conserve que le revenu et la dignité sacerdotale. Son fils, *Arcésilaüs III*, se soumet volontairement à payer le tribut aux Perses. Il entreprend, de concert avec *Phérétime*, sa mère, de rétablir le pouvoir royal, mais il est chassé du trône. Il parvient cependant à se remettre en possession de Cyrène. Mais ayant gouverné avec cruauté, il est massacré à Barcé, l'an 520. Phérétime se met sous la protection d'Aryandes, satrape du roi de Perse en Égypte; celui-ci s'empare de Barcé par trahison, et en fait transplanter les habitans dans la Bactriane. Phérétime meurt bientôt après, 514. Cyrène adopte dès-lors le gouvernement républicain; mais nous ne savons rien de sa constitution intérieure. Au reste, quoiqu'elle eût désiré d'avoir Platon pour législateur, et qu'elle eût fait venir d'Arcadie un certain Démoclès pour lui donner des lois, il ne paraît pas

qu'elle ait jamais eu une bonne et solide constitution. Non-seulement elle fut souvent en proie à des discordes intérieures, comme il arriva vers l'an 400, où la sédition excitée par Ariston fit périr presque tout le parti aristocratique, mais encore elle tomba sous le joug de plusieurs tyrans. On ne connaît de ses affaires au dehors que les querelles qu'elle eut avec Carthage, au sujet des limites respectives des deux états. Après la mort d'Alexandre, Cyrène devint une partie du royaume d'Égypte. Elle fut conquise dès le temps de Ptolémée I^er, en 321, par Ophelas, un de ses généraux. Mais elle eut quelquefois des gouverneurs de la maison des Ptolémées (voy. ci-dessous), jusqu'à ce que, sous le règne de Ptolémée-Physcon, elle devint un royaume particulier, qu'Apion, fils naturel de ce prince, légua par testament aux Romains, 97. Cyrène faisait un commerce considérable, tant avec ses propres productions, parmi lesquelles *Silphium* (le Lasler) était la plus renommée, que par les retours qu'elle obtenait de ses relations commerciales non-seulement avec Carthage, mais encore avec Ammonium, et, par ce moyen, dans l'intérieur de l'Afrique.

*Histoire de Cyrène*, par HARDION, dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, T. III.

*Historia Cyrenes, inde a tempore quo condita urbs est, usque ad ætatem quâ in provinciæ formam a Romanis redacta est; particula prior, de initiis coloniæ Cyrenen deductæ, et Cyrenes Battiadis regnantibus historia; auctore* JOH. PETRO THRIGE; *Havniæ, typis Andreæ Seidelin*, 1819. Ouvrage capital sur Cyrène. On espère que l'auteur ne fera pas attendre inutilement la seconde partie, qui doit embrasser la période républicaine de l'histoire de Cyrène. DELLA CELLA, *Viaggio di Tripoli*, est le premier qui a répandu quelques lumières sur les ruines considérables qu'on trouve dans la Cyrénaïque.

---

# TROISIÈME PÉRIODE,

## DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE PERSE JUSQU'A ALEXANDRE-LE-GRAND, 500—536.

---

SOURCES. Les principaux historiens à consulter sur cette période sont : pour la guerre des Perses jusqu'à la bataille de Platée, 479, Hérodote. Pour la période depuis 479 jusqu'au moment où éclate la guerre du Péloponnèse, 431, à défaut d'historiens contemporains, Diodore de Sicile, à partir du commencement du livre XI$^e$, qui commence à l'année 480 (les livres VI$^e$—X$^e$ sont perdus), jusqu'à la moitié du livre XII$^e$, est la source principale; mais il faut avoir soin de rectifier de temps en temps la chronologie, en jetant un coup d'œil sur le premier livre de Thucydide. Cet historien est l'écrivain fondamental pour la période de la guerre du Péloponnèse, 431—410, en y joignant Diodore, depuis la moitié du XII$^e$ livre, jusqu'à la moitié du livre XIII$^e$.—Depuis l'année 410 jusqu'à la bataille de Mantinée, 362, Xénophon, dans ses Histoires, est l'écrivain le plus important; il faut y joindre en quelques parties son *Expédition de Cyrus* (Ἀνάβασις), son traité intitulé *Agésilaüs*, et Diodore, depuis la moitié du livre XIII$^e$, jusqu'à la fin du livre XV$^e$.—Pour l'année 362 jusqu'à l'année 336, il ne nous reste plus aucun écrivain contemporain; et Diodore, au livre XVI$^e$, est encore le principal historien, en le confrontant, dans ce qui regarde le temps de Philippe, avec les harangues d'Eschine et de Démosthène. Les Vies de Plutarque et de Cornélius Népos, quoiqu'elles retracent souvent des évé-

nemens de cette période, ne peuvent point être considérées comme sources principales, et encore moins l'histoire abrégée d'un écrivain tel que Justin et quelques autres.

Les écrivains modernes qui ont traité cette brillante période sont ceux qui sont cités ci-dessus, p. 126, et en outre les suivans :

POTTER, *Archæologia græca; or the Antiquities of Greece; II vol.* 8. *Lond.*, 1722.

*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (entre les années 362 et 338 av. J.-C.), par BARTHÉLEMY, avec atlas et cartes pour la connaissance du local d'Athènes, etc. Le goût et l'érudition se trouvent réunis dans cet ouvrage à un degré qu'on n'avait pas encore vu jusqu'ici; mais on n'y trouve pas au même degré une sage critique et le véritable esprit de l'antiquité.

*Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences dans la Grèce et à Rome*, par Ch. Meiners, Gœttingue, 1791. Cet ouvrage comprend en même temps la description de l'état politique, mais seulement jusqu'au temps de Philippe.

Les ouvrages magnifiques et principaux sur les monumens de l'ancienne Grèce sont :

*Les Ruines des plus beaux monumens de la Grèce*, par M. Le Roy; Paris, 1758, in-fol.; 2[e] édit., 1770. Le premier ouvrage en ce genre pour la date, mais très-surpassé par le suivant :

*The Antiquities of Athenes measured and delineated, by* J. STUART; III vol. in-fol.; Lond., 1762. IV vol., 1816. Le premier pour la magnificence et l'exactitude.

*Antiquitics and views of Greece and Egypt, by* R. DALTON, 1691, in-fol. On n'y trouve en monumens égyptiens que ceux de la Basse-Égypte.

*Ionian antiquities, published by* ROB. CHANDLER; II vol. in-fol.; Lond., 1769 et 1797. Digne de faire suite à l'ouvrage de Stuart.

*Voyage pittoresque dans la Grèce*, par CHOISEUL GOUFFIER;

vol. I, 1779, vol. II 1809, comprenant particulièrement les îles et l'Asie-Mineure.

---

1. Il n'y avait pas lieu d'attendre qu'un nombre de petits états qui non-seulement ne s'étaient jamais ligués entre eux, mais qui même étaient sans cesse armés les uns contre les autres, comme l'étaient les Grecs au commencement de cette période, pût jamais rien faire de grand, à moins que quelque circonstance extérieure, en les excitant à développer leurs forces pour quelque entreprise commune, ne les empêchât de se déchirer les uns les autres. Ce fut l'expédition des Perses qui jeta les fondemens de la grandeur de la Grèce; et bientôt quelques états de cette contrée devinrent tellement puissans, que l'histoire de tous les autres se rattache à la leur.

Cause de la guerre des Perses. Appui que les Athéniens prêtent à la révolte des Ioniens. Incendie de Sardes, 500 (voy. ci-dessus, page 105). Manœuvres d'Hippias pour exciter à la guerre, d'abord les satrapes, et ensuite la cour de Perse elle-même.—Première entreprise par Mardonius, en 493. La tempête en empêche le succès.

2. La sommation même que le roi de Perse fit faire aux Grecs, de se soumettre à sa puissance, n'avait pas pu réveiller en eux l'esprit national. Toutes les îles, et la plus grande partie des états de la terre ferme, se sou-
491 mirent; il n'y eut que Sparte et Athènes qui risquèrent de rejeter avec indignation la proposition qui leur était faite. Les Athéniens seuls, et *Miltiade*, leur général, qui connaissait dès sa jeunesse les Perses, leur

manière de faire la guerre, et les avantages que les armes des Grecs avaient sur celles des barbares, furent le salut de la Grèce.

Guerre de Sparte et d'Athènes contre Ægine, qui avait embrassé le parti des Perses en 491. Elle donne occasion au roi Cléomène de chasser de Sparte son collègue Démarate.

Expédition des Perses sous Datis et Artapherne, dirigée par Hippias; elle est déconcertée par la bataille de Marathon, 29 sept. 490. Les ennemis tentent vainement de s'emparer d'Athènes par surprise.

3. La suite immédiate de cette victoire fut une expédition maritime contre les îles, sur lesquelles Miltiade conseilla aux Athéniens de lever des tributs. Elle fut d'abord dirigée contre Paros, par un motif de haine particulière de ce général; et ce fut là ce qui inspira aux Athéniens l'idée de s'emparer de la domination de la mer, comme ils le firent dans la suite. Si les Athéniens, irrités du peu de succès de cette première entreprise, punirent Miltiade de leur propre stupidité, il n'est pas moins vrai que cette injustice fut un bonheur pour Athènes, parce que la chute de Miltiade fit place à des hommes qui doivent être regardés comme les véritables fondateurs de la grandeur d'Athènes.

4. L'histoire de cette république, comme celle de tout état démocratique qui est parvenu à une grande puissance, n'est que l'histoire de quelques hommes éminents qui l'ont gouvernée, soit comme généraux, soit comme démagogues. *Thémistocle*, qui réunit à un degré extraordinaire les plus brillantes qualités de l'homme d'état et du général à l'esprit d'intrigue et même à l'intérêt personnel; *Aristide*, dont le désintéressement était même alors une vertu rare à Athènes, sont les

véritables auteurs de la puissance de cette république, quoique, à dire le vrai, Athènes ait de bien plus grandes obligations au premier qu'au second.

Rivalité de ces deux hommes, 491—486 : pendant que Thémistocle, à la tête de de la flotte athénienne, met à exécution le projet de Miltiade contre les îles, l'administration des affaires d'état est dans les mains d'Aristide; mais il est banni d'Athènes par l'ostracisme, au moment où Thémistocle revient vainqueur de son expédition, 486. Thémistocle, seul à la tête du gouvernement, poursuit l'accomplissement de son plan, pour faire d'Athènes une puissance maritime. Au moyen d'une guerre entreprise contre Ægine, l'objet éternel de leur haine, Thémistocle engage les Athéniens à consacrer les produits de leurs mines à l'accroissement de la marine. Pendant qu'Athènes s'élève à un si haut degré de puissance, Sparte est en proie aux désordres occasionés par la frénésie de l'un de ses rois, Cléomènes (auquel succéda, vers l'an 492, Léonidas, son frère consanguin), et par l'insolence de son autre roi, Léotychides.

5. La gloire d'avoir fait échouer la seconde invasion
480 des Perses dans la Grèce, sous Xerxès Ier, appartient presque tout entière à Thémistocle. Non-seulement la victoire de Salamine, mais bien plus encore la manière dont il sut enflammer ses concitoyens, en font le plus grand homme de son temps, et doivent le faire considérer comme le sauveur de la Grèce coalisée. — Combien toute coalition est faible par elle-même, et combien la plus faible peut devenir puissante lorsqu'elle est dirigée par un grand homme qui sait l'animer de son esprit!

Le plan de Thémistocle pour la conduite de la guerre, fondé en partie sur une ligue générale de tous les états helléniques,

ne réussit pas complétement, d'abord parce que Thémistocle abandonna aux Spartiates le commandement suprême, et ensuite parce qu'il voulut faire de cette guerre une guerre uniquement maritime.—Mort héroïque de *Léonidas* avec ses 300 Spartiates et 700 Thespiens, le 6 juillet 480. Son exemple contribua autant à la grandeur de la Grèce que la victoire de Salamine. Dans le même temps, bataille navale d'Artémisium, près de l'Eubée, avec 271 vaisseaux. Ce ne fut que par séduction qu'on parvint à faire rester les chefs des Grecs à leurs postes, et celui qui y eut la plus grande part fut Thémistocle lui-même. Prise et incendie de la ville d'Athènes par Xerxès le 20 juillet. Thémistocle avait eu soin de la faire évacuer auparavant. Réunion de la flotte grecque dans le détroit de Salamine; rappel de tous les exilés, et entre autres d'Aristide. — Artifice adroit de Thémistocle pour empêcher les Grecs découragés de songer à la fuite, et pour s'assurer en même temps une retraite auprès du roi de Perse. Bataille navale près de Salamine le 23 septembre 480, avec 380 vaisseaux (dont 180 appartenaient aux Athéniens), contre la flotte des Perses, déja très-affaiblie, et retraite de Xerxès. — Les poètes et les historiens ont dénaturé ces événemens, en cherchant à les élever à toute la hauteur du beau idéal. Puissent-ils apprendre par-là à quel point la grandeur de l'homme est ordinairement associée à la faiblesse!

6. La victoire de Salamine ne mit pas entièrement fin à la guerre; mais les négociations entamées avec Mardonius, général persan, qui était resté en Thessalie, et avec les Grecs d'Asie, pour leur indépendance, montrent à quel point s'était accrue la confiance de la nation dans ses propres forces. La bataille gagnée sur terre, près de Platée, sous le commandement du Spartiate Pausanias (tuteur du jeune Plistarque, fils de Léonidas) et d'Aristide, et la victoire remportée le 25
même jour près de Mycale, où la flotte persane fut sept 479

embrasée, délivrèrent pour toujours la Grèce des invasions des Perses, quoique la guerre se continuât encore.

7. L'expulsion des Perses changea entièrement les relations des Grecs, tant au dedans qu'au dehors. D'attaqués qu'ils étaient, ils devinrent agresseurs, et l'affranchissement de leurs compatriotes d'Asie devint le motif ou le prétexte dont ils se servirent pour continuer une guerre si avantageuse, dans laquelle Sparte conserva le privilége du commandement jusqu'en 470.

Athènes rebâtie et affermie par Thémistocle, en dépit de la jalousie des Spartiates, 478; établissement du Pirée, encore plus important, 477. — Expédition maritime sous Pausanias, avec Aristide et Cimon, contre Cypre et Byzance, pour en chasser les Perses, 470. Trahison et chute de Pausanias, 469. Son arrogance est cause que l'honneur du commandement passe des Spartiates aux Athéniens.

8. Cette circonstance, qui donnait le suprême commandement à Athènes, décida tous les rapports ultérieurs des Grecs entre eux, non-seulement parce qu'elle augmenta la jalousie qui subsistait déja entre les deux principaux états, mais aussi parce qu'Athènes fit de sa prérogative un tout autre usage que Sparte. — Établissement d'une ligue toujours subsistante entre la plus grande partie des états de la Grèce, et principalement des îles, à l'exception du Péloponnèse, pour la continuation de la guerre contre les Perses; on y consacre un tribut que tous s'engagent à payer annuellement. Quoique ce trésor commun fût déposé, dans le commencement, à Délos, Athènes en conservait toujours l'administration, et l'on n'eut pas toujours

pour administrateurs des hommes comme Aristide. — Conséquences naturelles de cette nouvelle institution : 1° Ce qui n'avait été jusque-là qu'une prééminence militaire devint alors entre les mains d'Athènes un moyen de direction politique, et dégénéra bientôt, comme il arrive ordinairement, en une sorte de domination absolue. De là l'idée d'*empire de la Grèce* (ἀρχὴ τῆς Ἑλλάδος) liée à celle d'*empire de la mer* (θαλασσοκρατία). 2°. L'oppression, tantôt réelle, et tantôt supposée, qu'on reprochait aux Athéniens, fait bientôt naître chez la plupart des alliés des mécontentemens et un esprit de contradiction, d'où résulte 3° la formation insensible d'une ligue d'opposition, à la tête de laquelle se trouve Sparte, qui d'ailleurs conserve en grande partie sa suprématie dans le Péloponnèse.

9. Ce n'est pas peut-être dans des changemens faits expressément aux institutions de Lycurgue ou de Solon qu'on peut reconnaître avec précision les altérations qu'avaient éprouvées les constitutions des deux principales républiques de la Grèce, à l'époque qui nous occupe. L'édifice de la législation de Lycurgue subsistait encore à Sparte dans toute son intégrité, et pourtant le gouvernement était passé tout entier dans les mains des Éphores, dont la puissance dictatoriale rendait Sparte si redoutable. A Athènes, le pouvoir réel, à mesure que les relations extérieures deviennent plus importantes, au milieu de la lutte continuelle des partis aristocratique et démocratique, et malgré l'apparence toute démocratique de la constitution, se concentre de plus en plus entre les mains de dix généraux (στρατηγοὶ) qu'on élisait chaque année, mais qui, de leur côté, affectaient plus ou moins de jouer le rôle de démagogues.

Abolition de la loi par laquelle tous les citoyens pauvres étaient exclus des emplois de la république, 478. — Bannissement de Thémistocle, qui se trouve enveloppé dans la chute de Pausanias, en grande partie par les intrigues de Lacédémone; d'abord il est condamné par la voie de l'ostracisme, 469, et ensuite, exposé à une persécution plus active, il se réfugie chez les Perses, 466.

10. Les quarante années suivantes, depuis 470 jusqu'en 430, sont incontestablement la période brillante d'Athènes. Un concours d'événemens favorables, que de grands hommes savaient faire servir à l'avantage d'une nation douée des plus heureuses dispositions, y produisit des phénomènes qu'on n'a jamais vus reparaître depuis. La prépondérance politique servit de base à cet état de splendeur; la libératrice et la souveraine de la Grèce voulut se montrer digne d'elle-même. En conséquence, on ne connut qu'à Athènes la magnificence publique dans les édifices, dans les spectacles et dans les fêtes. La sobriété dans la vie privée facilitait les moyens de déployer cette magnificence. Ce sentiment général de ses propres forces contribua à faire éclore les arts de l'esprit, le commerce de la vie n'étant point gêné par une ligne de démarcation trop prononcée entre les habitudes de la vie publique et celles de la vie privée. Tout ce qu'Athènes a produit de grand et d'illustre fut le fruit constant de cette harmonie, de cette vigueur pleine et entière, dont jouissait la république. Combien il en était autrement à Sparte, où la rudesse des mœurs et la sévérité des lois empêchaient tout développement de ce genre! A Sparte, on apprenait seulement à mourir pour la patrie; à Athènes, on vivait pour elle.

11. L'agriculture demeura constamment la principale occupation des citoyens de l'Attique; les autres professions étaient abandonnées à des esclaves. Le commerce et la navigation se dirigèrent particulièrement vers les côtes de la Thrace et de la mer Noire, sans que cependant l'esprit mercantile devînt jamais dominant parmi les Athéniens. Mais du moment où la participation au gouvernement offrit plus d'attraits, on sentit le besoin de la culture de l'esprit : ce fut alors que se formèrent les écoles des Sophistes et des Rhéteurs. Cependant leurs leçons ne tendaient pas tant à faire acquérir des connaissances qu'à exercer l'esprit; on voulait apprendre à penser, et à s'exprimer avec facilité. Mais une éducation toute poétique avait devancé de beaucoup l'époque où l'on s'appliquait à l'éloquence; aussi ne perdit-elle rien de son prix : comme auparavant, Homère fut toujours considéré comme le fondement de toute culture de l'esprit. De pareilles semences pouvaient-elles produire d'autres fruits que ceux que l'on vit éclore dans l'école d'un Socrate, dans les chefs-d'œuvre des orateurs et des poètes tragiques, et dans les ouvrages toujours nouveaux d'un Platon ?

12. Ces produits de l'esprit national se développaient, malgré beaucoup de vices inséparables d'une pareille constitution, et chez un peuple d'un tel caractère. De grands hommes furent éloignés, mais d'autres qui ne leur étaient point inférieurs les remplacèrent. La perte de Thémistocle fut réparée par *Cimon*, fils de Miltiade, qui joignait à des talens à peu près égaux une politique plus pure. Il continua la guerre contre les Perses, pour maintenir l'union entre les Grecs, et favorisa le parti aristocratique, tout en affectant de paraître populaire. Ses ennemis eux-mêmes éprouvèrent

qu'on ne pouvait pas se passer d'un général qui semblait avoir fait un pacte avec la victoire pour tout le reste de sa vie.

Nouvelle expédition sous Cimon; victoire sur terre et sur mer remportée près du fleuve Eurymédon, 469. Il s'empare de la Chersonèse sur les bords de l'Hellespont en 468. Déja quelques alliés d'Athènes cherchaient à se détacher de son parti. En conséquence, dans les quatre années suivantes, Cimon se rend maître de Carystus dans l'Eubée, 467, subjugue Naxos, 466, assiége et prend Thasos, 465-463. Les Athéniens, pour consolider leur établissement sur les côtes de la Macédoine, envoient une colonie à Amphipolis, 465.

Violent tremblement de terre à Sparte; révolte des Hilotes, qui se fortifient à Ithome, ou troisième guerre de Messénie, qui dura dix ans, 465-455. Cependant, en 461, les Athéniens, sur la proposition de Cimon, envoient un secours aux Spartiates, qui le refusent. Le parti démocratique profite de cette circonstance pour accuser Cimon de favoriser les Lacédémoniens; il est banni par l'ostracisme.

471 13. La mort d'Aristide et le bannissement de Cimon portent *Périclès* à la tête du gouvernement; dès l'an 469, il avait commencé à avoir une sorte d'influence dans les affaires. Plus démagogue que général, il se maintint pendant quarante ans dans la considération qu'il s'était acquise, jusqu'à sa mort, et gouverna Athènes, sans être jamais ni Archonte, ni membre de l'Aréopage. Son élévation, comme chef du parti démocratique, devait naturellement accroître la tendance de la constitution vers la pure démocratie. Cependant le parti aristocratique sut encore, jusqu'à l'an 444, lui susciter des rivaux dans les généraux Myronides, Tolmidas, et surtout dans Thucydide, l'ancien.

Changement dans le système de l'administration, sous Périclès, tant sous le rapport des affaires intérieures que sous celui des affaires du dehors. Un gouvernement libéral et magnifique succède à l'administration économique d'Aristide; et cependant, après 30 années, la caisse de l'état était encore très-remplie. — Abaissement de la puissance de l'Aréopage par Éphialtes, 461 : en lui ôtant la connaissance de beaucoup de délits, on bornait nécessairement son autorité sur les mœurs. — Introduction d'une rétribution payée à ceux qui assistaient aux cours de justice.

Sous le rapport des affaires du dehors, la prééminence d'Athènes dégénérait chaque jour davantage en domination absolue; quoique ses rapports avec tous ses alliés ne fussent pas précisément les mêmes, puisque les uns n'étaient que de simples alliés, au lieu que les autres étaient sujets d'Athènes. — Elle augmente les tributs imposés aux alliés; le trésor commun est transporté de Délos à Athènes en 461. La jalousie de Sparte et la malveillance des alliés s'accroissent dans la même proportion que la puissance des Athéniens.

On essaie vainement de soutenir la révolte d'Inarus en Égypte contre les Perses, en y envoyant une flotte et des troupes athéniennes, 462-458.

Guerre dans la Grèce : les Spartiates excitent le ressentiment de Corinthe et d'Épidaure contre Athènes. Les Athéniens, battus d'abord à Haliæ, battent à leur tour les ennemis, et attaquent ensuite Ægine, qui se soumet à leurs armes en 457. Dans une nouvelle querelle qui s'élève entre Corinthe et Mégare, au sujet de leurs limites respectives, les Athéniens prennent le parti de cette dernière ville, et Myronides bat les Corinthiens près de Cimolia en 457. Courte expédition des Spartiates à cette occasion, pour appuyer les Doriens contre les Phocéens, ce qui fait éclater la première guerre entre Athènes, Sparte et la Béotie. Première bataille près de Tanagra, dans laquelle les Spartiates sont vainqueurs, dans la même année, 457. Les Béotiens, excités par eux, sont vaincus l'année suivante, 456, par Myronides, dans une seconde bataille près de Tanagra.

La première défaite donne lieu au rappel de Cimon, proposé par Périclès lui-même.

14. Cimon, revenu de son exil, s'applique à rétablir la paix entre les Grecs, et cherche à renouveler la guerre contre les Perses. Il réussit dans l'exécution de
450 ses desseins au bout de cinq ans; et une expédition dans laquelle il défait la flotte des Perses près de Cypre, et leur armée de terre, sur les côtes d'Asie, est le résultat de ses efforts. Le fruit de cette victoire est
449 la paix glorieuse conclue avec Artaxerxès Ier (voy. ci-dessus, pag. 111). Cependant Cimon, dans le temps même que la paix se négociait, meurt trop tôt pour sa patrie, en faisant le siége de Citium.

Fin de la troisième guerre de Messénie. Sparte est victorieuse par la reddition d'Ithome, 455.—D'un autre côté, Athènes continue la guerre contre le Péloponnèse; Tolmidas et Périclès attaquent son territoire du côté de la mer, 455-454. En même temps Périclès s'applique à affermir la puissance d'Athènes sur les contrées de l'Hellespont, en y envoyant des colonies. Il en envoie aussi une à Naxos en 453. Cimon négocie une suspension d'armes, qui est d'abord consentie tacitement, 451, et qui devient ensuite une trève conclue pour cinq ans, 450. En conséquence, il entreprend son expédition contre les Perses, et la termine par une paix glorieuse. Quoique cette paix fût quelquefois violée, on a pourtant tout lieu de croire que les conditions en avaient été ratifiées de part et d'autre.

15. Cette paix, et la mort d'un homme qui avait fait de l'union des Grecs le principal but de sa politique, firent bientôt renaître les dissensions intérieures; et quoiqu'il s'écoulât un intervalle de vingt ans entre cette
431 époque et celle où éclata la grande et funeste guerre du Péloponnèse, qui bouleversa toute la Grèce, cette

période fut remplie de tant d'agitations, qu'à peine y remarque-t-on quelques momens où elle ait joui d'une paix générale. Tandis qu'Athènes maintenait, surtout par sa puissance navale, ses alliés dans sa dépendance, et que quelques-uns d'entre eux se révoltaient, pour s'unir avec Sparte, tout s'acheminait à la formation de cette grande ligue d'opposition, qui devait amener la guerre du Péloponnèse. Jusque-là, Athènes était au faîte de la prospérité; il ne manquait à Périclès que le nom de monarque, il en avait toute l'autorité, et c'est cela même qui empêchait qu'on ne sentît le vice de la constitution démocratique. En effet, qui aurait pu renverser le démagogue qui, dans ses plus grands succès, ne commit jamais une imprudence, et qui sut toujours entretenir dans la nation le sentiment que c'était à lui qu'elle devait la grandeur à laquelle elle s'était élevée?

Pendant la trève de cinq ans, guerre sacrée au sujet de la possession de l'oracle de Delphes que les Spartiates donnent aux Delphiens, et que les Athéniens, après que ceux-ci se furent retirés, rendent aux Phocéens, 448. Les Athéniens, commandés par Tolmidas, sont défaits par les Béotiens, 447. Cette entreprise, qui avait été faite contre l'avis de Périclès, ne fit que rehausser son crédit, surtout lorsqu'en 446, il eut reconquis l'Eubée et Mégare, qui s'étaient révoltées. Fin de la trève de cinq ans avec Sparte, et renouvellement des hostilités, 445, qui cependant se terminèrent par un nouveau traité de paix pour 30 ans, mais qui ne dura que 14 ans.—Le parti aristocratique est complétement opprimé par le bannissement de son chef, Thucydide l'ancien, en 444; l'administration de l'État tombe entièrement dans les mains de Périclès. — Les Athéniens favorisèrent la démocratie dans toutes les villes alliés; ils l'établissent à Samos avec la plus horrible violence;

et, après un siége de neuf mois, elle est forcée de se rendre à Périclès, 440. — Commencement de la guerre entre Corinthe et Corcyre, au sujet d'Épidamnus, en 436. Les Corcyréens s'en rendent maîtres l'année suivante, 435, après une victoire navale. Les Athéniens prennent part à ces querelles, et se déclarent pour les Corcyréens, 432. Cette rupture avec Corinthe, et la politique de Perdiccas II, roi de Macédoine, donnent lieu à la défection de Potidée, colonie corinthienne, qui était alliée d'Athènes, en sorte que la guerre se fait aussi sur les côtes de la Macédoine. Combat près de Potidée, et siége de cette ville, 432. Les Corinthiens se tournent du côté de Sparte, et excitent les Spartiates à la guerre. L'attaque de Platée, alliée d'Athènes, par les Thébains, hâte la rupture entre les deux peuples, 431.

431 jusq. 404 16. L'histoire de la guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans, et qui moissonna la fleur de la Grèce, a cela de remarquable, qu'elle ne fut pas seulement une guerre contre les peuples, mais aussi contre les constitutions des états. La politique d'Athènes, pour établir et pour maintenir son influence chez les peuples étrangers, était de soulever partout la populace contre les citoyens riches et puissants, et de créer partout un parti démocratique ou athénien, pour l'opposer au parti aristocratique ou lacédémonien. Ces deux partis, naturellement aigris l'un contre l'autre, se portèrent souvent aux plus terribles excès.

17. Les deux principaux états de la Grèce se trouvaient alors avec leurs alliés dans des rapports tout-à-fait différens. Athènes, comme puissance maritime, dominait sur la plupart des îles ou des villes des côtes, comme sur des alliés tributaires, mais dont l'obéissance était loin d'être volontaire. Sparte, puissante sur terre, avait pour alliés la plupart des états de l'intérieur des

terres, qui volontairement et sans payer de tribut, avaient recherché son alliance. Elle se présentait comme la libératrice de la Grèce, opprimée sous le joug des Athéniens.

Alliés des Athéniens : les îles de Chio, de Samos et de Lesbos, et toutes celles de l'Archipel (à l'exception de Théra et de Mélos, qui restèrent neutres); Corcyre, Zacynthe, les colonies grecques de l'Asie antérieure, et sur les côtes de Thrace et de Macédoine; et dans la Grèce elle-même les villes de Naupacte, de Platée, et celles de l'Acarnanie. — Alliés des Spartiates : tous les Péloponnésiens (à l'exception de ceux d'Argos et de l'Achaie, qui restèrent neutres); Mégare, la Locride, la Phocide la Béotie, les villes d'Ambracie et d'Anactorium, l'île de Leucade.

18. Esquisse de la situation intérieure de Sparte et d'Athènes à cette époque. La puissance d'Athènes dépendait proprement de l'état de ses finances : car sans argent elle ne pouvait équiper ses flottes, et sans flottes il lui aurait été impossible de contenir ses alliés dans le devoir. Et quoique Périclès, malgré ses énormes dépenses publiques, eût encore 6,000 talens en caisse quand il commença la guerre, on devait pourtant bientôt éprouver que dans une république démocratique, comme Athènes l'était devenue sous Périclès, on ne peut jamais prévenir ou empêcher que les fonds publics ne soient dilapidés; cependant cette prodigalité était moins l'effet des malversations de quelques officiers de l'état, que des prétentions de la populace, qui vivait en grande partie aux dépens du trésor public. Au contraire, Sparte n'avait pas encore alors de finances, et le besoin s'en fit sentir pour elle, à mesure qu'elle aspira à devenir une puissance maritime, et

qu'elle se livra à de grandes entreprises, au lieu des simples excursions auxquelles elle s'était bornée jusqu'alors.

État des finances des Athéniens. Revenus : ils consistaient 1. dans les tributs des alliés (φόροι), que Périclès porta de 460 à 600 talents; 2. dans les produits des douanes qui étaient affermées, et des mines d'argent de Laurium; 3. dans la taille que payaient les étrangers, admis à Athènes comme de simples habitans (μέτοικοι); 4. dans les contributions des citoyens (εἰσφοραί), mais qui tombaient presque exclusivement sur les riches, surtout ceux de la première classe, qui étaient aussi chargés de pourvoir à l'équipement des flottes (τριηραρχίαι), ainsi qu'à la dépense des fêtes et des jeux, et des représentations théâtrales (χορηγίαι). On évaluait, à cette époque, la totalité des revenus de la république à 2000 talents. Mais la plus grande partie en était absorbée par les dépenses des fêtes et des spectacles, et par la paie accordée à cette foule d'hommes qui siégeaient dans les tribunaux de justice. Ces rétributions étaient le principal moyen de subsistance des citoyens pauvres; mais ce fut aussi ce qui contribua le plus à précipiter la constitution dans une démocratie effrénée, et à opprimer les alliés dont les procès étaient évoqués à Athènes.

*Athenian Letters or the epistolary correspondance of an agent of the king of Persia residing at Athens during the Peloponnesian, war. London, 1798, 2 vol. in-4°* (traduit en français). Ouvrage de la jeunesse de plusieurs éditeurs; il a été publié dès l'année 1741. Cette esquisse embrasse non-seulement la Grèce, mais aussi la Perse et l'Égypte.

19. Première période de la guerre du Péloponnèse,
431 jusq. 422 jusqu'à la paix de cinquante ans. Début malheureux de cette guerre pour Athènes, dans les trois premières années, sous la conduite de Périclès, dont le plan de défense révèle la timidité et la faiblesse qui suit ordi-

nairement l'âge avancé. Cependant les excursions annuelles des Spartiates furent moins dommageables pour l'Attique que la peste par laquelle elle fut ravagée, et dont Périclès lui-même finit par être la victime. L'al- 429
liance des Athéniens avec les rois de Thrace et de Macédoine porte au loin le théâtre de la guerre. De son 430
côté, Sparte avait déja songé à s'allier avec les Perses.

20. Après la mort de Périclès, et dans les sept années suivantes, on voit toutes les conséquences funestes qu'entraîne une démocratie sans frein, du moment où Cléon fut parvenu à se mettre à la place du grand homme que la république avait perdu. Les résolutions atroces au sujet de Mitylène, qui s'était révoltée, et qui 427
fut reprise, la révolte du peuple contre les riches à Corcyre, caractérisent mieux l'esprit de faction qui dominait alors dans toute la Grèce, que ne peuvent le faire quelques évènemens insignifians d'une guerre dans laquelle on ne suivait aucun plan. Néanmoins, Sparte eut dans le jeune Brasidas un général tel que les temps 424
de révolution en produisent ordinairement. La manière dont il dirigeait la guerre sur les côtes de Macédoine aurait pu devenir fatale aux Athéniens, si lui-même 422
n'eût pas péri trop tôt, victime de son courage.

Prise d'Amphipolis par Brasidas, et exil de Thucydide, 424. Combat près de cette ville entre Brasidas et Cléon, et mort des deux généraux, l'an 422.

21. La paix de 50 ans, conclue à cette époque, ne 422
pouvait avoir aucune consistance, parce qu'elle mécontentait la plupart des alliés, et l'on dut renoncer entièrement à tout espoir de tranquillité, lorsqu'on vit la direction du gouvernement d'Athènes tomber entre

les mains d'un jeune homme, comme Alcibiade, chez
420 lequel la vanité et l'intrigue remplaçaient le patriotisme et les véritables talens, et qui croyait ne pouvoir obtenir de crédit et de considération que par la guerre. — Que pouvait contre lui la prudence de Nicias? — Heureusement, pour Athènes, que Sparte ne trouva pas, dans toute cette période, un homme qui pût contre-balancer Alcibiade!

Tentatives de quelques états, particulièrement de Corinthe, pour placer Argos à la tête d'une nouvelle ligue, à laquelle Athènes accéda en 421.—Rupture de la paix en 419; la guerre n'est cependant qu'indirecte jusqu'en 415, et se borne à secourir les alliés de part et d'autre. — Plan d'Alcibiade pour donner à Athènes la prépondérance dans le Péloponnèse, au moyen de son alliance avec Argos, déconcerté par le combat près de Mantinée en 417.—Guerre d'extermination des Athéniens contre les Méliens, qui veulent maintenir leur neutralité, parce que, pour les faibles, c'était un crime que de vouloir rester neutres, 416.

22. Le parti d'Alcibiade à Athènes met en avant le projet de conquérir la Sicile, sous prétexte de donner
415 jusq. 413 des secours aux Ségestains contre Syracuse. Cette expédition insensée, dans laquelle échouèrent toutes les espérances des Athéniens, aussi bien que celles d'Alcibiade, qui en était l'auteur, porta le coup le plus funeste à la puissance d'Athènes; malgré les plus grands efforts, elle ne put jamais s'en relever entièrement, surtout parce que Sparte devint alors une puissance maritime.

Les Athéniens avaient de bonne heure essayé de s'immiscer dans les affaires des Grecs en Sicile.—Envoi d'une flotte et

d'une armée contre cette île, en 415, sous les ordres de Nicias, de Lamachus et d'Alcibiade.—Accusation et rappel d'Alcibiade. Il se réfugie à Sparte; rupture décisive de la paix par une invasion des Spartiates dans l'Attique, où ils fortifient Décélie, 414. Siége de Syracuse fatal aux Athéniens, commencé dans la même année, 414, et destruction totale de leur flotte et de leur armée, par les conseils et les secours des Spartiates commandés par Gylippe, 413.

23. Quelque funeste que parût le désastre de Sicile pour Athènes, dans les circonstances où elle se trouvait, cependant l'enthousiasme des Athéniens, qui ne parurent jamais plus grands que dans l'infortune, surmonta cette calamité. Ils surent contenir leurs alliés dans la soumission; mais la part qu'Alcibiade, à raison de ses nouvelles relations personnelles à Sparte, avait prise à leurs affaires, occasiona une double révolution intérieure, qui mit enfin un obstacle aux fureurs de la démocratie.

Alliance des Spartiates avec les Perses, et bataille indécise de Milet. Alcibiade s'enfuit de Sparte, et négocie avec Tissapherne pour le rendre favorable aux Athéniens, 411.—Politique ambiguë de Tissapherne. —Négociations d'Alcibiade avec les chefs de l'armée athénienne à Samos, et révolution qui en est la suite à Athènes même. La démocratie renversée par la création d'un conseil supérieur de 400 membres, à la place du sénat. Assemblée de 5000 citoyens choisis, substituée à l'assemblée du peuple, 411. — L'armée se constitue elle-même en corps délibérant, nomme Alcibiade pour son général, mais se déclare pour le rétablissement de la démocratie. — Athènes elle-même est agitée par de violens mouvemens, à cause de la défaite de sa flotte près d'Érétrie, défaite qui amène la défection de l'Eubée. Abolition du conseil des 400, après 4 mois d'un despotisme cruel.—Réforme de la constitution.—

Le pouvoir suprême remis entre les mains des 5,000. Rappel d'Alcibiade et réconciliation avec l'armée.

411 24. Période brillante du commandement d'Alcibia-
jusq 407 de. Les victoires réitérées des Athéniens sur les Spar-
tiates, commandés par Mindarus, qui, se défiant de Tissapherne, s'était allié avec Pharnabaze, satrape de la partie septentrionale de l'Asie-Mineure, obligent enfin les Lacédémoniens à proposer eux-mêmes une paix que l'orgueilleuse Athènes rejette pour son malheur.

Deux batailles navales sur l'Hellespont, 411.—Grande victoire sur mer et sur terre près de Cyzique.—Affermissement de la domination des Athéniens sur les Thraces et les Ioniens, par la prise de Byzance, 408. Retour glorieux d'Alcibiade dans Athènes, mais dans la même année il est dépouillé de son autorité et s'exile volontairement, 407.

25. Arrivée du jeune Cyrus dans l'Asie-Mineure. L'a-
407 droit Lysandre parvient à le gagner en faveur de Spar-
te. L'orgueil républicain de Callicratidas, son succes-
406 seur, aliène Cyrus. C'était une grande faute, parce que
sans les subsides des Perses, Sparte n'était nullement
en état de payer ses matelots et de soutenir sa marine.
406 Après la défaite et la mort de Callicratidas, Lysandre
405 jusq. reprend le commandement, et termine la guerre de
403 27 ans, où Sparte demeure enfin victorieuse.

Victoire navale de Lysandre sur les Athéniens près de Notium, 407, qui fait ôter le commandement à Alcibiade.—Nomination à Athènes de dix nouveaux généraux entre lesquels est Conon.—Victoire navale de Callicratidas près de Mitylène; Conon s'engage dans le port de cette ville où il est bloqué, 406.

— Grande victoire navale des Athéniens, défaite et mort de Callicratidas aux îles Éginuses près de Lesbos, 406.—Injuste condamnation des généraux athéniens.—Second commandement de Lysandre, dernière victoire navale sur les Athéniens à Ægos-Potamos sur l'Hellespont, en décembre de l'année 406. Elle décide du sort de cette guerre.—Le perte de la supériorité des Athéniens sur la mer entraîne la défection de leurs alliés, qui se soumettent successivement à Lysandre, 405.—Dans la même année siége d'Athènes par ce général; la ville est enfin obligée de se rendre en mai 404.—Athènes voit ses murailles détruites, et sa marine réduite à 12 vaisseaux de guerre, et Lysandre change son gouvernement en une oligarchie de trente chefs, connus sous le nom des *Trente tyrans*.

**26.** Ainsi se termina une guerre dont les suites furent bien plus funestes encore à la moralité des Grecs qu'à leur politique. L'esprit de faction avait pris la place de l'esprit civique; l'animosité des peuples, les uns contre les autres, remplaça l'amour de la patrie. La prise d'Athènes plaça Sparte à la tête de la confédé- 403
ration de la Grèce; mais les Grecs ne tardèrent pas à jusq. 371
trouver la domination de leurs libérateurs encore plus dure que celle de leurs oppresseurs. Quels maux ne produisirent pas encore ces révolutions que Lysandre trouvait utile de faire dans la plupart des villes grecques, pour en donner le gouvernement à des hommes de son parti, sous la tutelle d'un *Harmoste* de Sparte? — Combien n'eurent-elles pas à souffrir de la multitude des garnisons lacédémoniennes? D'ailleurs il n'y avait pas lieu d'espérer que les tributs fussent diminués, puisque c'était désormais une maxime reconnue à Sparte, « qu'il fallait que l'état eût un trésor. » — Seulement l'insolence et le brigandage des nouveaux dominateurs étaient d'autant plus insupportables,

qu'eux-mêmes étaient plus grossiers et plus pauvres.

Histoire du gouvernement atroce des Trente tyrans à Athènes, 403.—Les mêmes scènes, au reste, se reproduisent plus ou moins dans le reste des villes de la Grèce, où Lysandre avait établi un gouvernement conforme à ses principes; car partout ses partisans étaient des hommes semblables à Critias et à ses compagnons. Il paraît qu'ils s'étaient, longtemps à l'avance, formés en associations étroitement unies (ἑταιρείας), et c'était dans leur sein qu'on prenait les plus audacieux de ces hommes de parti, pour les mettre de toutes parts à la tête des affaires.

27. Heureuse révolution à Athènes. Les trente tyrans sont chassés par *Thrasybule*, favorisé lui-même par le parti qui dans Sparte était opposé à Lysandre, et dans lequel était le roi Pausanias. Rétablissement et réforme
403 de la constitution de Solon, et amnistie générale. Il fut facile de rétablir les formes de l'ancien gouvernement, mais l'esprit en était perdu pour toujours.

*De Theramenis, Critiæ et Thrasybuli, virorum tempore belli Peloponnesiaci inter Græcos illustrium, rebus et ingenio commentatio, auctore* Ed.-Ph. Hinrichs. *Hamburgi*, 1820. Recherches faites avec soin et impartialité.

28. La défaite du jeune Cyrus engage les Spartiates dans une guerre avec les Perses, la même année où *Agésilas*, après la mort du roi Agis, s'empare de la dignité royale. On lui pardonne son usurpation, quand on le suit dans la carrière d'exploits héroïques qu'il s'était ouverte. Il n'y avait, en effet, qu'un homme de génie qui pût mettre Sparte en état de soutenir si longtemps le rôle exagéré qu'elle avait alors entrepris de jouer.

Commencement de la guerre avec les Perses; Tissapherne attaque les villes éoliennes de l'Asie-Mineure, 400. Commandement de Thimbron. Il est bientôt remplacé par Dercyllidas, plus heureux et plus habile que lui, 398.—Il profite de la jalousie qui existait entre Tissapherne et Artabaze, et porte le premier à faire une trève séparée, 397.—Commandement et expédition d'Agésilas, depuis le commencement de l'année 396 jusqu'en 394. La connaissance exacte qu'il avait de la faiblesse intérieure du royaume de Perse, et le succès qu'il obtint dans son expédition en Phrygie, en 395, paraissent lui avoir inspiré dès lors l'idée de renverser le trône de Perse; il était prêt de la mettre à exécution, si les Perses n'avaient pas trouvé le moyen de susciter à Sparte une guerre au sein même de la Grèce.

29. Guerre corinthienne, entreprise par Corinthe, 394
Thèbes et Argos, auxquelles s'unissent Athènes et la Thessalie, contre Sparte; elle se termine par la paix
d'Antalcidas. La tyrannie de Sparte, et particulièrement 387
une nouvelle violation du territoire sacré d'Élis, en furent les prétextes; les véritables causes furent les insi-
nuations de Timocrate, envoyé par la cour de Perse. 401

Invasion des Spartiates dans la Béotie, combat et défaite près d'Haliarte, 394. Lysandre est tué, et Agésilas rappelé d'Asie. —La victoire qu'il remporte près de Coronée assure cependant aux Spartiates la prépondérance sur terre; mais, dans le même temps, la défaite de leur flotte près de Cnide, par Conon, qui avait obtenu le commandement des flottes persanes et athéniennes, rend à Athènes la supériorité sur mer, et Conon sait en profiter avec beaucoup d'habileté pour relever la puissance navale de sa patrie, 393. — Sparte tente de gagner en sa faveur les Perses par des offres en apparence très-magnifiques, et la paix conclue enfin, en 387, par l'adroit Antalcidas (voyez ci-dessus) ne fut assurément pas une faute politique de la part des Spartiates, puisqu'ils ne cédèrent,

par ce traité, que ce qu'il leur était impossible de conserver. Sparte conserva sa supériorité dans la Grèce, au moyen de l'article du traité qui la chargeait d'en faire exécuter les conditions. La réserve faite en faveur de la liberté de toutes les villes grecques, était plutôt un avantage qu'une perte pour elle; et ce qu'il y avait surtout d'avantageux pour Sparte, c'est que, depuis que les colonies d'Asie en étaient séparées, la prépondérance dans la Grèce même ne tenait plus à la puissance navale, mais à la puissance sur terre.

386 30. Les discussions que Sparte, après la paix d'An-
384 talcidas, commença d'avoir avec Mantinée et avec
Phliunte, et plus encore la part qu'elle prit aux que-
relles des villes grecques macédoniennes, avec la puis-
383 jusq. sante ville d'Olynthe, montrent assez avec quelle arro-
380 gance elle se comportait envers les faibles. Mais la
surprise de la citadelle de Thèbes par *Phébidas*, ap-
prouvée au fond par le gouvernement de Sparte, quoiqu'il
382 ne l'eût pas ordonnée, eut des suites beaucoup plus
importantes qu'on ne l'avait cru. Puisse ainsi toute
violation du droit des nations être enfin vengée sur ses
perfides auteurs !

31. Période de la rivalité de Sparte et de Thèbes, depuis l'année 378. La grandeur de Thèbes fut l'ouvrage de deux hommes, qui surent inspirer leurs sentimens héroïques à leurs concitoyens et à leurs alliés; elle commença et finit avec eux. L'histoire présente rarement un *duumvirat* comme celui d'*Épaminondas* et de *Pélopidas*. Quelle grande idée ne devrions-nous pas avoir de Pythagore, quand sa philosophie n'aurait formé qu'un seul homme comme Épaminondas !

Affranchissement de Thèbes de la domination de Sparte, par l'heureuse tentative de Pélopidas et de ses compagnons,

378. Vaines tentatives des Spartiates contre Thèbes, sous Cléombrote, en 378, et sous Agésilas, en 377 et 376. La guerre défensive que fit alors Pélopidas, en affermissant la domination de Thèbes sur la Béotie, en attirant dans son parti les Athéniens dont la flotte battit celle des Spartiates, 376, mérite plus d'admiration et lui fait plus d'honneur qu'une bataille gagnée.—Cependant ce ne fut que du moment où Épaminondas fut à la tête des affaires, que les vastes projets de Thèbes commencèrent à se développer.

*Histoire d'Épaminondas*, par Seran de la Tour, Paris, 1752.

*Vie d'Épaminondas*, par Meissner (en allemand). Prague, 1801, 2 part. Ouvrage où les faits sont puisés à leurs sources.

*Mémoire pour la connaissance plus exacte de l'antiquité*, par J.-G. Scheibel (en allemand), 1809. La première partie contient un essai sur l'histoire de Corinthe, et la seconde un essai sur celle de Thèbes.

32. Les Perses se portent pour médiateurs d'une paix générale dans la Grèce (pour obtenir des troupes auxiliaires contre les Égyptiens), sous la condition de rendre la liberté à toutes les villes grecques. Sparte et Athènes acceptent la proposition, mais Thèbes la re- 374
jette, parce que les conditions de cette paix la faisaient retomber sous le joug de Sparte. Véritablement après le langage élevé qu'avait tenu à Sparte Épaminondas, 372
qui y fut envoyé comme député, on pouvait encore demander laquelle des deux villes de Sparte ou de Thèbes resterait à la tête de la Grèce; mais l'idée d'une égalité parfaite entre toutes les villes grecques était-elle alors autre chose qu'une chimère?

33. La lutte soutenue si glorieusement par Épami- 371
nondas, contre Sparte, est aussi remarquable sous le jusq. 362
rapport politique, que sous le rapport militaire. La puissance lacédémonienne fut brisée par le génie de

cet homme, qui sut imaginer une nouvelle tactique (qui fut le germe d'où sortit peu de temps après cet art de la guerre, si perfectionné par les Macédoniens), et se frayer un chemin jusqu'aux portes de Sparte, en même temps qu'il sut se faire des alliés au sein même du Péloponnèse.

Victoire des Thébains près de Leuctres, 8 juillet 371, et anéantissement de ce qu'on avait appelé jusqu'alors l'empire de Sparte.—Première invasion dans le Péloponnèse, préparée par une alliance avec les Arcadiens, avec ceux d'Argos et d'Élis.—Attaque contre Sparte même, mais sans succès. Rétablissement et indépendance de Messène, 369.

34. Alliance de Sparte, dans sa détresse, avec Athènes, sous la condition, sans doute bien pénible pour
369 l'orgueil des Spartiates, que le commandement sera partagé alternativement. Néanmoins cette alliance fit échouer une nouvelle attaque, dirigée par Épaminondas contre Corinthe et le Péloponnèse. — Denys I<sup>er</sup>, de
368 Syracuse, croit lui-même devoir envoyer des secours aux Spartiates, comme Doriens.

35. Au nord, Thèbes ne joue pas un rôle moins brillant qu'au midi. Si ses efforts pour affranchir les Thessaliens du joug d'Alexandre, tyran de Phères, avaient complétement réussi, Thèbes aurait considérablement accru sa puissance. Elle décide comme arbitre jusque dans la Macédoine.

Première expédition de Pélopidas en Thessalie, couronnée par le succès, 368.—Après avoir réglé les difficultés qui s'étaient élevées en Macédoine, au sujet de la succcession au trône, il emmène à Thèbes, comme otage, le jeune Philippe, qui est élevé dans la maison d'Épaminondas.—Pélopidas, en-

voyé en Thessalie, y est arrêté par Alexandre; ce qui donne lieu à une seconde expédition des Thébains, dans laquelle Épaminondas sauve l'armée et délivre son ami, 367.

36. Alliance de Thèbes avec les Perses, heureusement conclue par Pélopidas. D'après les intrigues de ses adversaires à la cour de Perse, il n'était plus question que de savoir qui attirerait cette cour dans son parti. Cependant, l'autorité arbitrale avec laquelle les Perses voulaient prescrire la paix n'eut pas les résultats qu'on en aurait pu attendre; et quoique Sparte consentît à la neutralité de ses alliés, elle ne voulut pas renoncer à ses prétentions sur Messène. La création d'une marine, déja commencée avec succès, aurait été bien plus importante pour Thèbes que cette alliance, si tous les 366
plans qui devaient assurer la grandeur de Thèbes n'eussent été anéantis par la mort prématurée de ses deux illustres chefs.

Dernière expédition de Pélopidas contre Alexandre, tyran de Phères, dans laquelle le général thébain périt lui-même, l'an 364. — Nouvelle invasion du Péloponnèse, occasionnée par les troubles qui s'étaient élevés contre les Arcadiens dans ce pays.—Bataille près de Mantinée, et mort d'Épaminondas, le 27 juin 362.—Paix générale dans la Grèce, sous la médiation des Perses : Sparte refuse encore d'y accéder, à cause de ses prétentions sur Messène, et elle envoie Agésilas en Égypte au secours de Tachos, qui s'était révolté.

37. Le résultat de cette guerre sanglante pour la suprématie de la Grèce fut que ni Sparte ni Thèbes ne l'obtinrent; parce que l'une, par la perte de Messène, l'autre, par la mort de ses deux généraux, et toutes les deux par leurs efforts extraordinaires, s'étaient consi-

dérablement affaiblies. La situation de la Grèce paraît dès lors avoir éprouvé un changement si essentiel, qu'il ne s'y trouvait plus aucun état capable de prendre sur les autres une supériorité décidée; c'était une liberté sans force. Athènes elle-même, qui, au moyen de sa marine, conservait encore sa considération dans les villes situées sur les côtes et dans les îles, la perdit en grande partie dans la guerre des alliés, en même temps qu'elle perdit trois de ses plus fameux capitaines, Chabrias, Timothée et Iphicrate, que Charès ne put remplacer.

Alliance des îles de Cos, de Rhodes, de Chio, et de la ville de Byzance, qui se révoltent contre Athènes. Siége malheureux de Chio, où Chabrias est tué, 368, et de Byzance en 357. Mais les cabales de Charès contre Timothée et Iphicrate, qui partageaient avec lui le commandement, et la part qu'Athènes prit imprudemment à la révolte d'Artabaze, 356, lui furent encore plus nuisibles. Les menaces d'Artaxerce III la forcèrent à accepter une paix dans laquelle elle fut forcée de reconnaître l'indépendance de ses alliés.

38. Vers ce même temps, où la puissance toujours croissante de la Macédoine, sous Philippe, aurait dû exciter tous les états de la Grèce à s'unir entre eux, si une telle union avait encore été possible, ils se précipitent dans une nouvelle guerre civile de dix ans, con-
356 nue sous le nom de guerre sacrée, ou guerre de Pho-
usq. 346 cide. Le conseil des Amphyctions lui-même, qui devait maintenir la paix, et dont la considération s'était encore accrue par l'effet des circonstances, ne fit qu'abuser de son autorité, en attisant le feu de la guerre. La haine des Thébains, qui cherchaient de nouveau à se mesurer avec les Spartiates, et l'ambition du Phocéen

*Philomélus*, furent les véritables causes de cette guerre que la politique de Philippe sut prolonger jusqu'à ce que les choses en fussent venues au point où il les voulait. La dilapidation des trésors déposés dans l'enceinte de Delphes devint aussi funeste à la Grèce que tous les ravages dont elle fut le théâtre. Une guerre excitée par des animosités personnelles, conduite par des intrigues et à l'aide de troupes mercenaires, et terminée enfin par l'intervention d'une puissance étrangère, était en effet bien propre à détruire entièrement ce qui restait de moralité et de patriotisme parmi les Grecs.

Sentence des Amphictyons contre Sparte, à cause de la surprise de la citadelle de Thèbes par Phébidas, vingt-cinq ans auparavant, et contre les Phocéens pour avoir labouré des terres sacrées dans le territoire de Delphes, 357. *Philomléus*, nommé général des Phocéens, s'empare du trésor de Delphes, ce qui lui donne les moyens d'avoir à sa solde des mercenaires d'Athènes et d'autres pays, et de soutenir la guerre contre les Thébains et leurs alliés les Locriens, comme exécuteurs du décret des Amphictyons. Philomélus ayant été tué, en 353, *Onomarchus*, son frère, encore plus habile que lui, en fait de guerres et d'intrigues, lui succède; mais, dès l'année 352, il périt dans un combat contre Philippe, en Thessalie, et est remplacé par *Phaylus*, le dernier des trois frères. Dès lors Philippe tente de pénétrer dans la Grèce par les Thermopyles, mais il en est empêché par les Athéniens. Aussitôt après la paix avec Athènes, 347, il poursuit l'exécution de son plan, et après avoir obtenu que les Phocéens fussent exclus du conseil amphictyonique, il se fait donner à lui-même le droit de séance et la voix qui leur appartenait.

39. Au point où il en était, Philippe se trouvait désormais à peu près en mesure de décider du sort de la

Grèce, quoique l'éloquence de Démosthène lui opposât des obstacles qui le forcèrent de différer l'entière exécution de son projet, jusqu'au moment de sa seconde invasion, occasionée par un décret de condamnation porté par le conseil amphictyonique contre les
338 Locriens. (Voy. la section suiv.) La bataille de Chéronée mit définitivement toutes les républiques grecques sous sa dépendance, et le titre de généralissime des armées de la Grèce dans la guerre contre les Perses
336 servit à sanctionner son usurpation. Sa mort, arrivée bientôt après, par un assassinat, ne changea rien à la situation des affaires, à cet égard.

# QUATRIÈME SECTION.

## HISTOIRE DE LA MONARCHIE MACÉDONIENNE.

## PREMIÈRE PÉRIODE.

### DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA MORT D'ALEXANDRE-LE-GRAND, DEPUIS L'AN 800—323.

SOURCES. Aucun historien n'a écrit l'histoire de la Macédoine, en particulier, avant Alexandre. On trouve sur l'histoire ancienne de ce royaume avant Philippe, quelques renseignemens épars dans Hérodote, Justin, Thucydide, Arrien, et plus particulièrement dans Diodore de Sicile. Pour l'histoire de Philippe, Diodore est encore le premier écrivain à consulter, parce que les ouvrages des autres historiens ont été perdus; mais on peut faire usage aussi des harangues de Démosthène et d'Eschine, toutefois en les lisant avec la critique historique. Sur Alexandre-le-Grand, Arrien est encore le principal auteur à consulter, après la perte de tant d'écrivains, à cause du discernement avec lequel il a su choisir ses autorités; à côté de lui se place Diodore, dans le XVII[e] livre de son histoire. La vie de ce prince par Plutarque contient une foule de détails et d'anecdotes précieuses; et

15.

Quinte-Curce même, malgré son peu de critique, nous offrirait un assez grand nombre de faits intéressans, s'il avait mis plus d'exactitude dans ses récits.

Parmi les modernes (indépendamment de l'histoire universelle de Guthrie et Gray, 3e partie, Hübler, partie 1, 2 3, etc., voy. p. 2). Voyez ci-dessous les écrits sur Philippe et Alexandre.

Vers 812 1. Une colonie grecque d'Argos, qui sous la conduite des *Téménides*, de la race d'Hercule, alla s'établir dans l'Émathie, jeta les fondemens encore faibles et mal assurés du royaume de Macédoine, devenu si puissant dans la suite. Cette colonie non-seulement se maintint contre les naturels du pays, mais ses rois étendirent même successivement leur domination par la réunion ou la soumission de plusieurs peuplades voisines. Cependant son histoire primitive, et même les noms de ses rois, sont environnés de ténèbres, jusqu'à l'époque de l'invasion des Perses.

Hérodote ne fait aucune mention des trois premiers rois de Macédoine: *Caranus*, qui, dit-on, régna vingt-huit ans; *Cænus*, vingt-trois ans, et *Tyrmas*, quarante-cinq ans; mais il nomme comme le fondateur de cet empire, *Perdiccas*, 729-678. Tout ce qu'on sait de ce prince et de ses successeurs, *Argée*, mort l'an 640; *Philippe I*, mort l'an 602; *Æropus*, mort l'an 576; et *Alcétas*, mort l'an 547; c'est qu'ils soutinrent des guerres mêlées de succès et de revers contre leurs voisins, particulièrement les Piériens et les Illyriens, qui avaient leurs rois particuliers.

2. Lorsque les Perses commencèrent à faire des irruptions en Europe, la Macédoine était, par sa situation, la première contrée qu'ils devaient trouver sur leur passage. Déja sous Darius, fils d'Hystaspe, les rois

de Macédoine avaient été assujétis à payer un tribut aux Perses, et ce ne fut pas à leur valeur, mais aux victoires des Grecs qu'ils durent d'en être affranchis. La bataille de Platée (479) rendit aussi au royaume de Macédoine son indépendance, quoique les Perses ne l'eussent pas reconnue formellement.

Après l'expédition contre les Scythes, 513, *Amyntas* (mort l'an 498) fut assujéti à payer le tribut aux Perses, aussi-bien que son fils et son successeur *Alexandre* (mort l'an 454), qui fut forcé d'accompagner Xerxès dans son expédition contre la Grèce.

3. Mais l'expulsion des Perses donna bientôt aux rois de Macédoine d'autres voisins redoutables, d'un côté dans les Thraces, qui, sous *Sitalcès*, et sous *Seuthès*, son successeur, formèrent le puissant empire des *Odryses*; d'un autre côté, dans les Athéniens, qui, au moyen de leur puissance maritime, rangèrent sous leur obéissance toutes les colonies grecques situées le long des côtes de la Macédoine. Cependant plus ce voisinage pesait sur les rois de cette contrée, plus ils se trouvèrent promptement et profondément engagés dans les affaires de la Grèce.

Mort l'an 424

Commencement des querelles avec Athènes sous le règne de *Perdiccas II*, 454-413, parce que cette république avait soutenu contre lui Philippe, son frère.—Révolte de Potidée; les Grecs de Chalcis et d'autres villes voisines se fortifient dans Olynthe, 432. Néanmoins comme Potidée dut se rendre aux Athéniens, 431, Perdiccas sut jouer son rôle avec tant d'adresse dans la guerre du Péloponnèse qui éclata alors, qu'il parvint à tromper les Athéniens, tandis qu'il détournait l'attaque de Sitalcès par le mariage qu'il fit de sa sœur avec Seuthès; l'hé-

ritier de ce prince, 429. Son alliance avec Sparte, 424, fut extrêmement funeste aux Athéniens, par la perte d'Amphipolis, que *Brasidas* leur arracha. Néanmoins Perdiccas aima mieux faire la paix avec Athènes, 423, que de se mettre entièrement à la merci de ses nouveaux alliés.

413 jusq. 400 4. *Archélaüs*, successeur de Perdiccas, jeta les fondements de la culture des terres et de la civilisation de ces peuples, que cependant les Grecs ne voulurent jamais reconnaître pour leurs frères; il fit faire des grandes routes, des places fortes, et rendit sa cour le siège de la littérature. L'ancien royaume de Macédoine paraît avoir compris à peu près les pays connus sous les noms d'*Émathie*, *Mygdonie* et *Pélagonie*, quoique plusieurs autres peuples voisins, gouvernés par leurs rois particuliers, fussent ses tributaires. Les rois n'avaient que peu d'autorité sans le concours des grands de leur royaume, parmi lesquels ils n'étaient que les premiers, comme tous les anciens chefs des peuplades grecques. Combien la noblesse macédonienne n'eut-elle pas de peine, même dans le temps d'Alexandre, à oublier ses antiques priviléges!

5. Au règne d'Archélaüs, qui périt assassiné, succède une période remplie de désordre et d'obscurité. L'indécision des lois qui réglaient la succession au trône autorisait l'ambition de plusieurs prétendans, dont chacun trouvait un faible appui, soit chez les peuples voisins, soit dans quelqu'une des républiques grecques.

*Æropus*, comme tuteur du jeune roi *Oreste*, usurpe le suprême pouvoir, 400–394. Après sa mort et le meurtre de *Pausanias*, son fils, 393, *Amyntas II* (fils de Philippe, frère de Perdiccas) s'empare du trône, sur lequel il n'est affermi qu'après avoir vaincu dans une bataille *Argée*, frère de Pausanias, que

soutenaient les Illyriens, 390-369. Il ne put terminer avec succès la guerre contre Olynthe, 383-380, que par son alliance avec Sparte.

6. Les trois fils d'Amyntas II, *Alexandre*, *Perdiccas* et *Philippe*, se succédèrent à la vérité après la mort de leur père; mais les troubles qui eurent lieu sous le règne des deux premiers furent si grands, que l'on put douter si le royaume de Macédoine pourrait subsister; du moins furent-ils obligés de se soumettre à payer un tribut aux Illyriens.

Alexandre fut affermi sur le trône, et défendu contre son rival *Ptolémée d'Alorus* par Pélopidas; il consentit à envoyer Philippe, son jeune frère, à Thèbes, comme otage; mais il fut encore précipité du trône dans la même année par Ptolémée, 368. Ce prince gouverne le royaume, sous la condition de le conserver aux deux jeunes frères, 368-365. Condition qui lui est imposée par Pélopidas, 367. Assassinat de Ptolémée par *Perdiccas III*, 365, qui est vivement inquiété par Pausanias, nouveau prétendant à la couronne, jusqu'à ce que les Athéniens, sous la conduite d'Iphicrate, l'affermissent dans son autorité, 364. Mais, dès 360, Perdiccas périt dans une guerre contre les Illyriens, et laisse un fils nommé *Amyntas*, encore en bas âge; et *Philippe*, le jeune frère de Perdiccas, s'évade de Thèbes pour prendre en main les rênes du gouvernement.

7. Le règne de Philippe, qui dura vingt-quatre ans, 360
est un des plus intéressans et des plus instructifs dont jusq. 336
l'histoire fasse mention, par la prudence et la constance avec lesquelles il sut combiner et exécuter les desseins qu'il avait formés. Sous le rapport de la conduite morale, on ne reconnaît guère en lui l'élève d'Épaminon-

das; mais il est impossible de ne pas envisager avec admiration la carrière d'un homme dont le courage ne fut pas ébranlé par les difficultés qui l'environnèrent d'abord, au milieu de circonstances qui semblaient désespérées, et dont le jugement ne fut pas troublé par les plus grandes prospérités.

L'histoire de Philippe, dans le siècle où il a vécu, a été présentée sous des rapports défavorables, par l'orateur et l'historien contemporains; ni Démosthène ne pouvait, ni Théopompe ne voulait être impartial; et les documens qu'on trouve dans Justin et dans Diodore sont tirés pour la plupart de l'ouvrage de Théopompe.

*Histoire de Philippe, roi de Macédoine*, par Olivier; Paris, 1740. 2 vol. in-8°. Défense de Philippe.

*Histoire de Philippe et d'Alexandre-le-Grand*, par de Bury, 1760. In-4°, très-médiocre.

*The History of the life and reign of Philipp, king of Macedone, by* TH. LELAND. *London*, 1761, in-4°. Histoire écrite avec sécheresse, mais avec simplicité et impartialité.

8. Situation effrayante des affaires de la Macédoine au commencement du règne de Philippe; outre la guerre dans laquelle elle se trouvait engagée avec des voisins belliqueux, deux prétendans au trône, Argée et Pausanias, soutenus, l'un par Athènes, l'autre par les Thraces, se disputaient le royaume que Philippe ne gouvernait qu'avec le titre de régent. Cependant tout change dans le cours des deux premières années, et les Macédoniens recouvrent leur territoire dans toute son intégrité. La phalange, nouvellement organisée, leur assure la victoire sur les barbares. Mais leurs forces toutes seules étaient insuffisantes pour les défendre contre la défiance d'Athènes, des colonies grecques

établies dans leur voisinage, surtout de la puissante Olynthe. C'est dans la manière dont il sut se démêler de cette complication d'obstacles que se manifeste proprement le génie de Philippe.

Après la défaite d'Argée, il achète la paix avec Athènes, en reconnaissant pour le moment la liberté d'Amphipolis, 360. — Il éloigne Pausanias en faisant un accommodement avec les Thraces. — Il soumet les Pæoniens, défait les Illyriens, 359, 358, et dès lors les limites de la Macédoine sont reculées jusqu'aux frontières de la Thrace, et, à l'ouest jusqu'au lac Lychnitis.—Dès l'année 360, Philippe avait été proclamé roi.

9. Développement du plan d'agrandissement conçu par Philippe. — En soumettant insensiblement les villes grecques macédoniennes, non-seulement il devenait maître de toute la Macédoine, mais aussi il éloignait les Athéniens de son territoire. — Premier but de sa politique contre la Grèce de se faire considérer comme Hellène, et la Macédoine, comme faisant partie de la confédération hellénique. Voilà pourquoi le titre de protecteur de la Grèce, qu'il obtint dans la suite, ne lui servit jamais à exiger une soumission complète, prétention qui aurait décélé un barbare. — Cependant l'exécution de tous ces plans ne devint possible que du moment où Philippe, au moyen des mines d'or de la Thrace, fut parvenu à se créer des finances.

Prise d'Amphipolis, 358, pendant qu'il amuse Athènes avec de belles promesses, et qu'il cède momentanément à Olynthe la ville de Potidée, qui était tombée en son pouvoir; par ce moyen il achève la conquête du pays compris entre le Nestus et le Strymon, dont les mines lui fournissent un revenu annuel d'environ mille talens.

**10. Philippe, dès l'an 357, commence à se mêler des affaires de la Thessalie, dont la possession était également importante pour l'exécution de ses plans contre la Grèce, et utile à l'amélioration de ses finances. Il y entre d'abord comme libérateur, et finit par en faire une province de la Macédoine.**

Expulsion des tyrans de Phères, à la prière des Aleuades, 356; ils trouvent cependant un soutien dans Onomarchus, chef des Phocéens dans la guerre sacrée. Par la victoire décisive qu'il remporte sur ce dernier, 352, Philippe devient pour le moment maître de la Thessalie, et met des garnisons dans les trois principales places de ce pays, jusqu'à ce qu'enfin il se décide à lui donner complétement la forme d'une province macédonienne.

11. La continuation de la guerre sacrée favorise encore l'exécution des projets de Philippe contre la Grèce, quoique la première tentative un peu trop précipi-
353 tée qu'il fait pour y pénétrer échoue par l'opposition
348 des Athéniens. La prise d'Olynthe, après une inactivité apparente, et malgré tous les efforts des Athéniens, mit ses frontières à couvert, en le débarrassant d'un ennemi qui aurait pu l'inquiéter; et le chef-d'œuvre de sa politique fut de trouver le moyen d'entamer des négociations, qui, après plusieurs ambassades envoyées de part et d'autre, presque dans le moment même où il chassait les Athéniens de l'Eubée, se terminèrent par
347 une paix qui lui ouvrit le passage des Thermopyles.

12. Première invasion de Philippe dans la Grèce, et
346 fin de la guerre sacrée par l'entière oppression des Phocéens. La place qu'il obtint dans le conseil amphictyonique le mit au comble de ses désirs; et l'humiliation

de Sparte ne fit que montrer combien son autorité sur la Grèce était désormais affermie.

13. Description de la situation de la Grèce, et particulièrement d'Athènes, après la guerre sacrée, et des moyens dont Philippe se servit pour se faire un parti parmi les états grecs. Il ne se bornait point à corrompre, il empruntait aux uns pour donner aux autres; et le caractère propre de sa politique était de ne se servir presque jamais des mêmes moyens. Circonspect et conséquent, même au milieu de ses orgies, il se montra presque toujours sous des formes diverses.

Influence fatale qu'exercent sur la morale publique des Grecs l'esprit de faction, le mépris des dieux et la grande quantité de métaux précieux répandus parmi les Grecs à cette époque par le pillage du temple de Delphes, et par les agens de Philippe.—Importance de la puissance d'Athènes au temps de Démosthène et de Phocion. Par malheur l'éloquence et la politique pénétrante du premier ne paraissent pas avoir été appuyées du talent nécessaire pour les négociations; et le second n'avait peut-être pas assez de confiance dans les ressources de sa patrie, quand l'autre en avait trop. Cependant, malgré l'indolence et la corruption des mœurs publiques, Athènes pouvait encore jouer un rôle brillant comme état maritime, parce que la marine de Philippe ne fut jamais comparable à la sienne.

14. Nouvelles conquêtes de Philippe dans l'Illyrie et
dans la Thrace. Il recule les limites de son royaume 344
jusqu'au Danube et à la mer Adriatique. Cependant, 342
ses vues se portaient moins sur la Thrace que sur les colonies grecques établies le long de l'Hellespont, et les attaques de l'Athénien Diopithe lui fournirent le prétexte d'y allumer la guerre. Mais le siége de Périn-

340 the et de Byzance, contrarié par l'habileté de Phocion, au grand dommage de Philippe, réveilla de leur léthargie, non-seulement les Athéniens, mais les Perses eux-mêmes.

15. Politique profonde de Philippe après cet échec. — Tandis qu'occupé de la guerre contre les barbares sur
339 le Danube, il semble perdre entièrement de vue les affaires de la Grèce, ses agens travaillent avec la plus grande activité à lui préparer les voies pour une décisive et dernière expédition. Eschine, qui lui est vendu, propose au conseil des Amphyctions, au sujet d'une prétendue violation du territoire de Delphes par les Locriens, de nommer Philippe général des Grecs dans cette nouvelle guerre sacrée. Le roi, suivant sa maxime constante, affecte de se faire prier, pour accepter le commandement.

338 16. Philippe entre une seconde fois dans la Grèce. Bientôt il prend possession d'Élatée, et fait voir que, pour cette fois, ce n'est pas seulement le désir de venger Apollon qui lui a fait prendre les armes. — Ligue
2 entre Thèbes et Athènes, ménagée par Démosthène. —
août. Mais la défaite près de Chéronée décide, dans cette même année, de la liberté de la Grèce. Alors il fut facile à Philippe de se donner une apparence de générosité envers Athènes.

17. Préparatifs pour l'exécution du projet médité depuis long-temps contre la Perse, comme guerre nationale des Hellènes contre les barbares. Ainsi Philippe, en se faisant nommer par les Amphictyons généralissime des Grecs contre les Perses, assurait d'une manière honorable la dépendance de la Grèce; et l'éclat de l'entreprise flattait la vanité de la nation aux dépens de laquelle elle allait s'exécuter. — Jusqu'où les des-

seins propres de Philippe s'étendaient-ils en agissant ainsi ?

18. Le gouvernement intérieur de la Macédoine devait nécessairement devenir absolu sous un conquérant si habile et si heureux. Aucun prétendant à la couronne ne pouvait s'élever contre un pareil maître, et la garde (δορυφόροι) qu'il s'était formée, dès le commencement, au sein de la noblesse macédonienne, contribuait encore à fixer les justes rapports entre le prince et les grands. Les principaux chefs de l'armée composaient sa cour, tandis que le peuple passait de la vie pastorale et pauvre à celle de nation guerrière et conquérante. — Il ne manquait à Philippe que d'être heureux au sein de sa famille; mais ce ne fut pas entièrement sa faute s'il ne pouvait pas vivre en paix avec Olympias.

19. Philippe est assassiné à Ægée, par Pausanias, 336
au milieu des fêtes qu'il donnait pour le mariage de sa fille, et vraisemblablement à l'instigation des Perses.

20. Le règne d'Alexandre-le-Grand tire, aux yeux 336 jusq. 323
de l'historien, son extrême intérêt, moins encore de l'étendue que de la durée de la révolution qu'il produisit dans le monde. Il est difficile d'apprécier avec justice un prince qui mourut précisément dans le temps qu'il allait accomplir ses plus grands projets; mais ce serait assurément se faire une opinion très-fausse, que de ne voir dans l'élève d'Aristote qu'un conquérant sauvage et sans but.

*Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, par M. de Sainte-Croix. Seconde édition, considérablement augmentée. Paris, 1804, in-4°.—Cette nouvelle édition d'un ouvrage classique sous plusieurs rapports (le principal

ouvrage sur l'histoire d'Alexandre) contient beaucoup plus que le titre ne promet.

21. Grands mouvemens dans la Grèce et dans tous les pays conquis, après la mort de Philippe. Quelque grande que parût sa puissance, elle ne pouvait se soutenir qu'autant que son successeur saurait se montrer,
336 dès le premier moment, capable de la maintenir. C'est ce que fit Alexandre dans l'expédition contre les peuples de Thrace, dont il fut vainqueur (c'est à ces peuples, et surtout à son alliance avec les Agriens, qu'il dut ensuite sa cavalerie légère); et en effrayant la Grèce par la ruine de Thèbes, il affermit sa puissance.

22. Dans la même année, il est nommé au commandement général des armées de la Grèce contre les Perses par la diète de Corinthe. Toutefois, il ne prit que comme un simple titre ce dont son père eût probablement fait un tout autre usage. — Développement de son plan d'attaque contre les Perses. — Vraisemblablement le manque de vaisseaux qu'Alexandre éprouva bientôt aurait fait échouer son projet, s'il n'eût pas su prévenir par la rapidité de sa marche le contre-projet de Memnon d'envahir la Macédoine.

334 23. Passage de l'Hellespont, et commencement de la guerre. Le repos intérieur de la Macédoine et de la Grèce paraît assuré par les talens d'Antipater, qui en dirige les affaires. — La victoire du Granique ouvre à Alexandre l'entrée de l'Asie-Mineure; mais la mort de Memnon, arrivée peu de temps après, fut peut-être pour le roi de Macédoine un plus grand avantage que le gain même d'une bataille.

333 24. La victoire remportée à Issus, sur Darius en personne, paraît avoir inspiré à Alexandre le dessein

de renverser entièrement le trône de Perse, comme le fait voir le rejet des propositions de paix qui lui furent faites par Darius, à moins que les événemens seuls n'aient décidé des plans définitifs du conquérant. Au reste, Alexandre devait être bien sûr de la victoire, puisqu'il crut pouvoir laisser Darius prendre la fuite, pour se rendre d'abord maître de la mer, en s'emparant de Tyr, dont le siège dura sept mois, et qu'après s'être emparé de l'Égypte, sans livrer un seul combat, 332
il voulut, par la fondation d'Alexandrie, s'élever à lui-même un monument plus durable que toutes ses victoires.

Quoique Alexandrie ait surpassé de beaucoup l'attente de son fondateur, par la prospérité où elle s'éleva dans la suite, néanmoins le choix du local, propre uniquement au commerce et à la navigation, montre qu'on aspirait à un parcil résultat dès l'époque même de sa fondation.

25. Invasion d'Alexandre dans l'Asie intérieure, facilitée par la soumission paisible des habitants et l'état de prospérité où se trouvaient ces contrées. La tactique macédonienne lui procure une victoire complète dans les plaines d'Arbelle. Le trône de Perse est dès lors à 331 1
peu près renversé; et la prise facile de Babylone, de oct.
Suse et de Persépolis (voy. ci-dessus pag. 118) était en effet plus importante, pour le moment, que la poursuite du roi fugitif.

Révolte des Grecs contenue par Antipater, 330. Alexandre lui-même rencontra dans l'intérieur de l'Asie les députés qu'ils envoyaient à Darius.

26. Le vainqueur aurait peut-être trouvé de grands

obstacles dans la conquête des provinces du nord-est de l'empire, si, par son étonnante activité, il n'eût étouffé dans sa naissance le projet qu'avait formé le
330 traître Bessus de se créer un royaume dans la Bactriane,
329 après avoir assassiné Darius. Dès lors le fleuve Iaxarte servit de limites au nord de la monarchie Macédonienne, comme il en avait servi jusque-là au royaume de Perse. La possession des riches contrées commerçantes de la Bactriane et de la Sogdiane était d'ailleurs par elle-même d'une grande importance.

Dans le cours de cette expédition, condamnation de Philotas et de Parménion, son père, qui probablement étaient tous deux innocens de la conspiration qu'on leur attribuait, 330. Depuis la mort de Darius, Alexandre trouva toujours des contradicteurs dans son armée, parce que le plus grand nombre s'imaginait que dès lors tout était fini. Au reste, si ce prince traitait avec beaucoup d'égards les grands de Macédoine, l'exemple de Clitus n'est pas le seul qui montre combien il leur était difficile d'oublier leurs anciens rapports vis à vis de leur roi.

328 27. L'expédition d'Alexandre dans les Indes tient, il
jusq. 326 faut en convenir, à ce penchant pour les entreprises romanesques qui faisait la base de son caractère. D'ailleurs, combien n'est-il pas naturel que le spectacle de la magnificence des Perses, la conquête d'une contrée si opulente, et les vastes projets de commerce qu'il avait conçus, lui eussent inspiré le désir d'ajouter à ses états la conquête d'un pays qu'on lui représentait comme la mine d'où l'Asie tirait tous ses métaux précieux. D'un autre côté, les connaissances géographiques encore fort incomplètes pouvaient avoir déterminé le roi à une pareille entreprise; car son empire ne lui

parut être tout-à-fait complet que quand on eut pénétré jusqu'à la mer orientale. — Au reste, il ne paraît pas qu'Alexandre eût une connaissance suffisante du pays où il entrait, lorsqu'il entreprit son expédition dans l'Inde.

Alexandre pénètre dans la partie septentrionale des Indes, où le Panjab, contrée alors très-peuplée et très-cultivée, habitée aujourd'hui par les Seiks et en partie par les Marattes, c'est-à-dire par la caste guerrière des Indiens, en sorte qu'il ne faut pas être surpris de la grande résistance qu'il éprouva. Il traversa l'Indus à *Taxila* (*Attock*), arriva jusqu'aux bords de l'*Hydaspe* (*Behut* ou *Chelum*), et c'est là qu'il battit le roi *Porus*, en profitant de la division qui régnait entre les princes indiens. Il passa ensuite l'*Acesines* (*Jenaud*) et l'*Idraotes* (*Rauvee*). Les bornes de son expédition à l'Est furent le fleuve *Hyphasis* (*Beyah*), où la révolte de son armée l'obligea de retourner sur ses pas, lorsqu'il n'était plus qu'à moitié chemin du Gange; il dirigea son retour par le pays des *Malli* (*le Multan*) jusqu'à l'*Hydaspe*, sur lequel l'armée s'embarqua en grande partie, pour se rendre de là dans l'Acesines, et de l'Acesines dans l'Indus, que l'on descendit jusqu'à son embouchure.

RENNEL, *Memoir of a map of Hindostan*, *London*, 1793, (3[e] édit.); ainsi que

Sainte-Croix, *Examen*, etc. (voy. p. 237), donnent tous les éclaircissemens historiques et géographiques nécessaires sur les expéditions d'Alexandre dans la Perse et dans l'Inde.

28. Quoique Alexandre eût abandonné son projet de conquérir l'Inde, cependant les relations qui ont subsisté depuis cette époque, entre l'Europe et l'Inde, furent son ouvrage. Tandis qu'en établissant des colonies il assurait les communications par terre, un de ses amiraux, nommé *Néarque*, ouvrit celles de la mer,

16

depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate. En même temps, il regagna lui-même la Perse et Babylone, en traversant des provinces désertes, et où jusqu'alors on n'avait pas pénétré, la *Gédrosie* et la *Carmanie*.

La navigation de Néarque (que nous connaissons d'après son propre journal, qui nous a été conservé dans les *Indiques* d'Arrien) dura, depuis le commencement d'octobre 325, jusqu'à la fin de février 326, à peu près aussi long-temps que la marche presque incroyable du roi à travers les terres.

*The Voyage of Nearchus, from the Indus to the Euphrates, by* D. VINCENT, *London*, 1797, in-4°. Recherches des plus savantes, éclaircies par d'excellentes cartes géographiques.

29. L'étendue des conquêtes d'Alexandre, après qu'il eût renoncé aux Indes, embrassait tout ce qui avait précédemment appartenu à l'empire persan, et probablement il entrait dans ses projets de soumettre encore l'Arabie. Mais avec quelque facilité qu'il se fût emparé de ces immenses pays, il lui devenait fort difficile de les maintenir sous son obéissance, parce que la Macédoine, épuisée par des recrues continuelles, ne pouvait pas lui fournir des garnisons suffisantes. Alexandre trouva le moyen de résoudre cette difficulté, en mettant les vaincus à l'abri de l'oppression, et en respectant leur religion; en laissant toujours le gouvernement civil entre les mains des gens du pays, et la plupart du temps à ceux qui l'avaient eu jusque-là : seulement il confia le commandement des garnisons, et les principales places des colonies qu'il fondait, à des Macédoniens qu'il laissait derrière lui. Sa maxime fondamentale était de produire dans les habitudes des peuples le moins de révolution qu'il était possible.

30. De cette manière, autant les plans d'Alexandre avaient paru simples dans leur commencement, autant ils parurent grands par leurs résultats. Babylone devait être la capitale de son empire, et par conséquent du monde. L'union de l'Orient et de l'Occident devait s'accélérer, en quelque sorte, par l'amalgame des principaux peuples, par des mariages, par une éducation appropriée à ce but, et surtout par les liens du commerce, dont l'importance fut bientôt sentie et appréciée en Asie, même par des conquérants beaucoup moins éclairés qu'Alexandre. Il n'y a peut-être rien qui montre plus la supériorité de son génie que le dégagement de tout préjugé national, et c'est précisément en cela qu'il fut peu secondé par les Macédoniens. Quelque jugement qu'on porte du caractère de ce prince, on ne saurait du moins lui contester cette qualité précieuse.

31. La mort prématurée d'Alexandre, après une fiè- 323
vre de quelques jours, à Babylone, fut, dans les cir- 21 avril.
constances où elle arriva, la plus grande perte qui pût affliger l'humanité. Le monde en fut ébranlé, des bords du Nil à ceux de l'Indus : où trouver, en effet, un homme capable de soutenir et de réparer ce vaste édifice de puissance qu'il avait créé ?

La mort d'Alexandre pouvait très-facilement être la suite des fatigues extraordinaires qu'il avait essuyées, ou causée par l'air pestilentiel qui s'élevait des canaux de Babylone, qu'on était alors occupé à nettoyer. Assurément il ne mourut pas empoisonné; et si on lui reproche l'usage immodéré du vin, on ne doit pas oublier d'observer à quel point les excès de cette espèce tenaient aux habitudes de la cour des Mèdes et des Perses, adoptée par celle d'Alexandre. Ne pourrait-on pas dire la même chose de Pierre-le-Grand? Si l'on veut apprécier

16.

convenablement son caractère moral, il faut considérer la vivacité naturelle de ses sentimens, qui le portait rapidement à des transports violens, et l'influence inévitable qu'une prospérité non interrompue a sur les hommes.

# SECONDE PÉRIODE.

## HISTOIRE DE LA MONARCHIE MACÉDONIENNE, DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE-LE-GRAND JUSQU'A LA BATAILLE D'IPSUS, 323—301 (1).

SOURCES. Le principal écrivain pour cette partie est Diodore de Sicile (liv. XVIII, XX), qui a puisé tout ce qu'il en raconte dans Jérôme de Cardie, écrivain contemporain. Il faut y joindre Plutarque dans ses vies d'Eumènes, de Démétrius et de Phocion; et Justin (liv. XIII[e]), etc. Il ne nous reste malheureusement de l'histoire des successeurs d'Alexandre, par Arrien, que quelques extraits qui nous ont été conservés par Photius.

*Histoire des successeurs d'Alexandre*, par Mannert. Nuremberg, 1787 (en allemand), avec l'érudition et la critique ordinaires de l'auteur.

1. La première détermination qui fut prise immédia-

(1) Pour faciliter le coup-d'œil général sur cette partie, on traitera l'histoire des affaires d'Europe, ci-après pour les joindre à l'histoire de la Macédoine proprement dite.

tement après la mort d'Alexandre contenait le germe de toutes les épouvantables révolutions qui allaient se succéder. Non-seulement la jalousie et l'ambition des grands, mais même l'intervention de l'armée se manifestèrent dès lors d'une manière effrayante. Et quoique ce ne fût qu'insensiblement que l'idée de s'affranchir du pouvoir de la famille royale entra dans les esprits, les membres de cette famille étaient si divisés entre eux, que sa chute paraissait inévitable.

État de la famille royale après la mort d'Alexandre. Il laissait sa femme *Roxane* enceinte d'un fils qui naquit trois mois après, et qui devait être l'héritier de l'empire. Il eut le nom d'*Alexandre;* le conquérant laissait aussi un fils naturel nommé *Hercule;* un frère nommé *Arrhidée*, fils de Philippe et d'une concubine; sa mère, l'orgueilleuse et cruelle *Olympias;* et sa sœur *Cléopâtre*, veuves tous deux; l'artificieuse *Eurydice*, fille de *Cyane*, sœur de Philippe, et qui épousa depuis Arrhidée; enfin *Thessalonice*, fille de Philippe, et qui fut mariée dans la suite à Cassandre de Macédoine.

2. L'imbécile Arrhidée, sous le nom de Philippe, et Alexandre, au berceau, sont enfin proclamés rois, et l'on donne la régence à *Perdiccas*, *Léonnat* et *Méléagre;* mais bientôt ce dernier est assassiné, à l'instigation de Perdiccas. *Antipater*, auquel on associe *Cratère* pour le gouvernement civil, conserve la direction des affaires d'Europe.

3. Ainsi l'histoire de ce temps n'est plus que celle de plusieurs satrapes sans cesse occupés à se détruire les uns les autres, parce que tous veulent commander et qu'aucun ne veut obéir. Cet état de choses dura vingt-deux ans, jusqu'à ce que de la monarchie macédonienne, ainsi déchirée, il se forma quelques masses

puissantes et capables de se soutenir par elles-mêmes. Il y a peu de périodes dans l'histoire où l'on voie d'aussi grandes et fréquentes vicissitudes se succéder, et c'est ce qui les rend difficiles à envisager d'une seule vue. Voilà pourquoi la division de cette période, en *trois sections*, l'une qui embrasse le temps écoulé jusqu'à la mort de Perdiccas, 321, la seconde jusqu'à la mort d'Eumène, 315, et la troisième jusqu'à la défaite et la mort d'Antigone, à la bataille d'Ipsus, 301, paraît la plus appropriée à ce but.

323 4. Premier partage des provinces par Perdiccas. Cet homme orgueilleux paraît vouloir surtout se faire reconnaître comme régent, en ne prenant aucune province en particulier pour lui ; et compte entièrement, pour l'exécution de ses projets ambitieux, sur l'armée, qui, cependant, avait déja prouvé, en plusieurs occasions, qu'elle ne prétendait pas obéir, mais commander.

Par ce partage, Ptolémée, fils de Lagus, obtint l'Égypte; Léonat la Mysie; Antigone la Phrygie, la Lycie et la Pamphilie ; Lysimaque la Thrace, dépendante de la Macédoine; et ce royaume lui-même resta à Cratère et à Antipater. Eumène, en sa qualité d'étranger, n'aurait même pas obtenu la Cappadoce, qui était encore à conquérir, si Perdiccas avait pu se passer de lui. Le reste des provinces n'entra pas dans le nouveau partage, ou bien ceux qui y commandèrent n'ont point été remarqués.

5. Les premiers actes du gouvernement firent voir à Perdiccas combien il devait peu compter sur l'obéissance de ceux qui jusque-là avaient été ses collègues. Le soulèvement général de tous les mercenaires établis par Alexandre dans l'Asie supérieure, qui demandaient à retourner dans leur patrie, fut à la vérité bientôt

apaisé par *Python*, qu'on envoya contre eux et qui les soumit; mais il ne tint pas à Python lui-même s'il ne se fit pas un état indépendant au sein de ces contrées dont il chercha à se rendre maître.

6. *Léonnat* et *Antigone* n'en furent que plus disposés à méconnaître l'autorité du régent, lorsqu'on leur donna la commission de mettre Eumène en possession de sa province. Le dernier était trop fier pour consentir à obéir à un autre, et Léonnat était plus empressé de se rendre en Europe où il devait épouser Cléopâtre, et où néanmoins il périt en très-peu de temps, dès le début de la guerre Lamiaque (voy. ci-après). Perdiccas fut donc obligé d'exécuter lui-même son dessein, à la tête de l'armée royale, en combattant Ariarathes, 322
qu'il vainquit.

7. Projet ambitieux de Perdiccas de monter au trône en épousant Cléopâtre et répudiant Nicée, fille d'Antipater. Cléopâtre vint effectivement en Asie; mais comme Perdiccas, pour se conformer au vœu de l'armée, fut obligé de donner Eurydice, nièce de Philippe, après le meurtre de Cyane, sa mère, pour épouse à Arrhidée, il trouva dans cette princesse une rivale de pouvoir, et une ennemie qui lui suscita mille traverses.

8. Tentative de Perdiccas pour perdre Antigone et Ptolémée, en les accusant devant l'armée. Le premier s'enfuit en Macédoine, auprès d'Antipater, et ménage une alliance entre ce général, Ptolémée et Cratère, contre Perdiccas et Eumène, son ami. 321

9. Commencement et fin de la première guerre. Tandis que Perdiccas marche lui-même contre l'Égypte, et laisse à Eumène le commandement de l'Asie antérieure, Antipater et Cratère pénètrent en Asie. Le premier suit Perdiccas en Syrie, et Cratère perd contre

Eumène une bataille dans laquelle il est tué. Mais déja, avant l'arrivée d'Antipater, Perdiccas, après plusieurs tentatives inutiles pour passer le Nil, avait été victime
320 du soulèvement de son armée. — Ainsi, déja trois des principaux personnages, Perdiccas, Cratère et Léonnat, avaient disparu de ce théâtre d'ambition et d'intrigues; et Eumène, après sa victoire, maître de l'Asie antérieure, allait avoir à soutenir seul la lutte contre les chefs qui restaient alliés.

320 10. *Seconde section :* depuis la mort de Perdiccas
jusq. 315 jusqu'à la mort d'Eumène. — Comme Python et Arrhidée ne tardent pas à se démettre du pouvoir, Antipater devient régent. Nouveau partage des provinces
320 à Trisparadisus, en Syrie. Séleucus conserve Babylone; on donne à Antigone, outre les possessions qu'il avait eues jusqu'alors, tout le territoire d'Eumène proscrit.

11. Guerre d'Antigone contre Eumène. Ce dernier,
320 vaincu par trahison, se renferme dans la forteresse de Nora, en attendant des circonstances plus favorables. Antigone devient maître de l'Asie antérieure, tandis que Ptolémée tente de s'emparer de la Syrie et de la Phénicie.

12. Mort du régent Antipater; dans la même année, 320, il nomme pour son successeur à la régence le vieux *Polysperchon*, son ami, et, après lui, *Cassandre*, son fils. Alors Antigone commence à dévoiler ses projets ambitieux, et tente, mais en vain, de gagner Eumène; celui-ci profite de l'occasion, et, en amusant
319 son ennemi par des négociations, il sort de sa forteresse.

13. Plan d'Eumène de se fortifier dans la haute Asie. Tandis qu'il est en marche, on lui apporte la nouvelle qu'il a été nommé général de l'armée royale. Polysper-

chon pouvait-il en effet choisir un homme plus digne de cette confiance que celui qui par sa résistance à Antigone avait donné une si forte preuve de son attachement à la maison royale?

14. Vains efforts d'Eumène pour se maintenir dans l'Asie-Mineure, parce que, par la victoire navale remportée par Antigone sur la flotte royale que commandait Clitus, il cesse d'être maître de la mer. Il pénètre 318
dans la Haute-Asie, et là il se joint, dans le printemps de l'année suivante, aux satrapes qui avaient pris les 317
armes contre le puissant Séleucus de Babylone.

15. Ces lieux, où il est poursuivi par Antigone, en 317, deviennent le théâtre de la guerre. Mais, quoique Eumène se soutienne au commencement par de nombreuses et brillantes victoires, ni sa valeur ni ses talens ne peuvent le défendre contre l'indiscipline des troupes royales et contre la jalousie des autres chefs militaires. Attaqué dans ses quartiers d'hiver par Antigone, il 315
est livré après le combat, par suite d'un mouvement séditieux des Argyraspides, qui avaient perdu leur bagage, au général ennemi, qui le fait condamner. La maison royale perdit en lui son unique et fidèle appui.

16. Cependant tout y avait changé de face. Olympias, revenue d'Épire, après la mort d'Antipater, son ennemi, et sur l'invitation de Polysperchon, qui voulait se fortifier contre Cassandre, avait fait mourir Arrhidée et sa femme Eurydice; mais elle fut assiégée dans 317
Pydna l'année suivante par Cassandre, qui la fit exécuter à son tour après qu'elle eut été obligée de se 315
rendre; en même temps ce général tenait en son pouvoir Roxane et le jeune roi.

17. *Troisième section*, depuis la mort d'Eumène, 315
jusqu'à la mort d'Antigone. — Après la défaite d'Eu- jusq. 301

**mène, la domination d'Antigone dans l'Asie paraissait assurée pour toujours, parce que ce vieillard, qui avait encore toute l'ardeur d'un jeune homme, se voyait déja revivre dans son fils *Démétrius*, qui, malgré la fougue de ses passions, était plein de bravoure et de talens. Séleucus lui-même jugea qu'il était plus sûr**
316 **pour lui de fuir Babylone et de se retirer en Égypte.**

**18. Changemens que fait Antigone dans les pro-**
314 **vinces de la Haute-Asie. Retour de ce général dans l'Asie-Mineure où sa présence semblait absolument nécessaire, à cause des progrès de Ptolémée dans la Syrie et dans la Phénicie, de ceux de Cassandre de Macédoine en Europe, de Lysimaque en Mysie, de Cassandre de Carie dans l'Asie antérieure. — Il se rend de nouveau maître de la Phénicie, dont la possession lui devenait indispensable pour construire une flotte.**

Siège de Tyr, pendant quatorze mois, 314-313. Cette circonstance prouve qu'Alexandre n'avait nullement détruit cette ville.

**19. Séleucus, réfugié en Égypte, y combine une alliance entre Ptolémée, Lysimaque et les deux Cassandre, contre Antigone et Démétrius. Mais Antigone prévient leur union, en chassant Cassandre de Carie, et en envoyant son fils contre Ptolémée.**

Victoire de Ptolémée sur Démétrius, près de Gaza, 312. Séleucus retourne à Babylone; et, quoique Démétrius l'y suive bientôt après, il se maintient néanmoins d'une manière durable dans la Haute-Asie. D'un autre côté, Ptolémée, à l'approche d'Antigone avec des forces supérieures, évacue de nouveau la Syrie et la Phénicie, 312.

**20. Paix générale conclue entre Antigone et ses enne-**

mis, à l'exception de Séleucus, à qui il comptait toujours enlever la Haute-Asie. La première condition, que 311
chacun conserverait ce qu'il possédait, montre assez que ce fut Antigone qui dicta la paix; la seconde, que les villes grecques seraient libres, contenait les semences d'une nouvelle guerre, qu'on pouvait commencer quand on le voudrait; et la troisième, qu'Alexandre serait élevé sur le trône de Macédoine aussitôt qu'il serait majeur, n'avait peut-être d'autre but que de hâter la chute du malheureux prince, qui, dans la même année, fut en effet mis à mort, avec sa mère, par Cassandre. — Bientôt après, Cléopatre fut aussi tuée, à l'instigation d'Antigone, afin que Ptolémée ne pût désormais conserver aucune prétention à l'épouser.

21. L'exécution même des conditions du traité devait donner lieu à des hostilités, parce que Ptolémée voulait forcer Antigone, et celui-ci forcer Cassandre à retirer leurs garnisons des villes grecques, à quoi ni l'un ni l'autre n'étaient disposés. La liberté des Grecs n'était alors qu'une vaine chimère : mais ce n'est pas ici le seul exemple qu'on trouve dans l'histoire de l'influence prodigieuse que conservent certaines idées politiques, même lorsqu'elles ne peuvent plus avoir de réalité, parce qu'on peut encore s'en servir avec beaucoup de succès pour couvrir d'autres vues.

Expédition de Démétrius pour la délivrance d'Athènes, 308. Ce fut sans doute le jour le plus heureux de sa vie que celui où il proclama la liberté des Athéniens. Il y a peu de circonstances dans l'histoire qui puissent offrir un sujet plus riche en observations sur la nature de l'esprit humain, que le double séjour de Démétrius à Athènes.

22. La puissance croissante de Ptolémée sur mer, et

la prise de Cypre, déterminent Antigone à rompre de nouveau avec lui, en ordonnant à son fils de le chasser de Cypre.

Grande victoire navale de Démétrius, près de Cypre, 307, peut-être la plus considérable et la plus sanglante dont l'histoire fasse mention. Néanmoins elle fut aussi peu décisive, pour le fond de la querelle, que les victoires navales le sont ordinairement. L'usurpation du titre de roi, d'abord par les vainqueurs, ensuite par les vaincus, et enfin par tous les autres généraux, n'était plus, depuis l'extermination de la famille royale, qu'une simple formalité.

306 23. Comme le projet de conquérir l'Égypte fut man-
qué par les vainqueurs, la république commerçante des
Rhodiens, alliés de Ptolémée, devait être victime de
leur ambition. Mais quoique Démétrius, par les talens
qu'il développa dans le siège de la ville capitale, acquit
le glorieux surnom de *Poliorcètes*, cependant les Rho-
305 diens, par leur vigoureuse défense, montrèrent ce dont
est capable la discipline unie à un patriotisme bien di-
rigé. Démétrius se trouva fort heureux de pouvoir aban-
304 donner ce siège, pour aller travailler à la délivrance de
la Grèce, qui était devenue un objet plus pressant et à
quoi l'invitaient les Athéniens.

24. Second séjour de Démétrius dans la Grèce. L'expulsion des garnisons que Cassandre avait mises dans les villes grecques, particulièrement dans celles du Péloponnèse, et la nomination de Démétrius au commandement d'une armée destinée à conquérir la Thrace et la Macédoine, firent sentir, non-seulement à Cassandre, mais aussi aux autres princes, combien il était de leur intérêt commun de s'opposer à la puissance excessive d'Antigone.

25. Troisième grande ligue de Cassandre, Ptolémée et Séleucus, contre Antigone et son fils, organisée par Cassandre. Combien il eût été facile à Antigone, même 302
après l'irruption violente de Lysimaque dans l'Asie mineure, de dissiper l'orage qui se formait contre lui, si cet homme orgueilleux n'eût pas mis trop de confiance dans sa fortune!

26. Séleucus de Babylone et Lysimaque se joignent dans la Phrygie. Antigone, pour concentrer ses forces, 301
rappelle de la Grèce son fils, qui avait pénétré jusqu'aux confins de la Macédoine. De son côté, le prudent Ptolémée ose à peine s'avancer dans la Syrie; déja, sur la fausse nouvelle d'une défaite de Lysimaque, il s'était décidé à retourner sur ses pas pour défendre l'Égypte.

27. Grande et décisive bataille près d'Ipsus, au printems de l'année 301. Antigone y perdit avec la vie son royaume, que les deux vainqueurs se partagèrent sans s'inquiéter de leurs alliés absens. Lysimaque obtint l'Asie antérieure, jusqu'au Taurus; tout le reste demeura à Séleucus; seulement on donna la Cilicie à Plisthènes, frère de Cassandre. — Démétrius se sauva dans la Grèce au moyen de sa flotte.

28. La suite des guerres qui s'étaient succédé sans interruption depuis la mort d'Alexandre avait empêché qu'on pût faire quelque chose pour l'organisation intérieure, qui paraît avoir été presque entièrement militaire. Néanmoins ces bouleversemens continuels furent réparés jusqu'à un certain point par la fondation de nouvelles villes; on vit tous ces princes ennemis rivaliser entre eux sous ce rapport; soit par vanité, pour éterniser leur mémoire, soit par politique, pour affermir leur domination; car c'étaient presque toutes des

Parmi les ouvrages modernes, indépendamment de l'histoire universelle de Guthrie et de Gray, 3e partie de la traduction allemande, on distingue :

VAILLANT, *Imperium Seleucidarum, sive historia regum Syriæ*, 1681, in-4°. Recherches faites à l'aide de médailles. Et de même

FROELICH, *Annales rerum et regum Syriæ*, Viennæ, 1754.

1. Le royaume des Séleucides fut fondé dans l'Asie supérieure par *Séleucus Nicator*. Ce fut un empire considérable, mais formé par des conquêtes successives, et qui n'eut de consistance au-dedans que par l'énergie de ses souverains. Aussi la mort de son fondateur fut-elle le signal de sa décadence. On abandonna la résidence des bords du Tigre pour la transférer en Syrie. Par-là ce royaume se trouva enveloppé dans toutes les querelles politiques qui divisèrent l'occident, tandis que les provinces de l'Asie supérieure pouvaient se révolter impunément. L'histoire de ce royaume se devise d'elle-même en périodes avant et depuis la guerre contre les Romains : mais, au moment où celle-ci éclata, la chute de l'empire était préparée depuis long-temps.

Séleucus obtint, en 321, le gouvernement de Babylone comme province; mais après la défaite d'Eumène, en 315, il fut obligé de fuir de ce pays; parce qu'il ne voulait pas se soumettre à Antigone devenu vainqueur. Cependant la douceur de son administration lui avait tellement attiré l'affection des peuples de ce pays, qu'après la victoire de Ptolémée sur Démétrius, près de Gaza, 312, il crut pouvoir hasarder de retourner à Babylone avec une faible escorte. C'est de cette année que commence le règne des Séleucides.

2. Tandis qu'Antigone était occupé dans l'Asie antérieure, Séleucus, dans les cours des dix années sui-

vantes, trouva d'autant plus de facilité à établir sa domination sur toute l'Asie supérieure, qu'Antigone y
était plus détesté à cause de sa cruauté. Après la vic- 312
toire sur Nicanor de Médie, presque tout se déclara en
faveur de Séleucus, et l'expédition de Démétrius, 311
n'ayant eu aucun succès, Antigone lui-même ne songea plus à faire valoir aucunes prétentions sur ce pays. Dès l'année 307, Séleucus était maître de tout ce qui est entre l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus.

3. Grande expédition de Séleucus dans l'Inde contre
le roi *Sandrocottus*. Il pénètre jusqu'au Gange, et l'al- 305
liance étroite qu'il contracte avec Sandrocottus subsiste long-temps après, et est entretenue par des ambassades réciproques. Le grand nombre d'éléphans qu'il en ramena ne fut pas sans doute le principal avantage que Séleucus retira de cette expédition; mais le rétablissement du commerce avec les Indes, qui, comme il paraît, subsista toujours depuis sans interruption, en fut le résultat le plus précieux.

4. Après la bataille d'Ipsus, Séleucus obtint encore 301
une grande partie des pays qui avaient appartenu à Antigone, la Syrie, la Cappadoce, la Mésopotamie et l'Arménie; et malheureusement la Syrie devint la principale province, et le séjour des rois. Cependant la Cœlésyrie et la Phénicie restèrent entre les mains de Ptolémée. Combien les choses auraient pu prendre un cours différent, pour l'empire des Séleucides, s'ils avaient continué de fixer leur séjour à Séleucie, sur les bords du Tigre, et s'ils avaient toujours eu l'Euphrate pour limites de leur empire!

5. Rapports mutuels de ces royaumes entre eux. Ils forment dès-lors une sorte de système d'états confédérés, et tous leurs efforts tendent visiblement à mainte-

nir l'équilibre entre leurs forces respectives, équilibre qui s'entretient tantôt par des traités, tantôt par des mariages.

Alliance de Séleucus avec Démétrius Poliorcètes, à qui il donne en mariage sa fille, la belle Stratonice, afin de contre-balancer l'union de Ptolémée avec Lysimaque, cimentée par le mariage de ce dernier, et d'Agathocles son fils, avec deux filles de Ptolémée.

301 jusq. 283 6. Le repos dont l'Asie jouit pendant les dix-huit années qui suivirent la bataille d'Ipsus, prouve que Séleucus était du petit nombre des successeurs d'Alexandre qui avaient le goût des arts et de la paix. L'état florissant d'un grand nombre de villes, dont les unes furent fondées et les autres embellies par lui, et entre lesquelles la nouvelle capitale, Antioche, en Syrie, et les deux villes du nom de Séleucie, sur l'Oronte et sur le Tigre, étaient les plus considérables; tout cela, dis-je, fut principalement le résultat du rétablissement du commerce avec l'Orient, auquel il paraît avoir ouvert de nouveaux débouchés par les principaux fleuves de ses états, et entre autres par l'Oxus.

7. Il divisa son royaume en soixante-douze satrapies; mais en général les successeurs d'Alexandre oublièrent la maxime de ce grand homme, de ne donner ces satrapies qu'à des hommes du pays, et les Séleucides ne tardèrent pas à éprouver les conséquences de cet oubli. A la vérité, sous un prince tel que Séleucus, il n'était
293 pas facile que personne songeât à démembrer la monarchie; cependant, pour prévenir une révolution de ce genre, il se détermina à céder l'Asie supérieure à son fils Antiochus et à son épouse Stratonice: mais ce ne

fut pas sans avoir commencé par s'assurer du consentement de l'armée.

8. Guerre avec Lysimaque. Une ancienne jalousie entre les deux rois en est le motif, et une querelle de famille la fait éclater. La bataille donnée près d'Euru- 282
pédion coûte à Lysimaque le trône avec la vie, et l'Asie antérieure devient une partie du royaume de Syrie. Mais, l'année suivante, Séleucus ayant pénétré en Europe, pour s'emparer aussi de la Macédoine, il y périt par les mains d'un assassin (de Ptolémée Céraunus), et avec lui tombe dès-lors l'éclat du royaume. 281

9. Le règne de son fils *Antiochus* I, surnommé *So-* 281
*ter*, ou sauveur, ne paraît pas avoir été tout-à-fait jusq. 262
malheureux, puisqu'il conserva toute l'étendue de ses états; mais dans un royaume fondé par des conquêtes, c'est déja le présage d'une décadence prochaine, lorsqu'on échoue dans de nouvelles entreprises de ce genre, et c'est ce qui arriva ici. — Plus tout dépend de la personne de celui qui gouverne, dans un tel état de choses, plus on sent promptement les effets de la dégénération de la famille régnante.

Ce furent d'abord les conquêtes de son père dans l'Asie-Mineure qui précipitèrent Antiochus dans de nouvelles guerres, quoiqu'il renonçât aux prétentions que le mariage de sa belle-fille Phila, avec Antigone Gonatas, lui donnait au trône de Macédoine, 277. —Vaine tentative pour subjuguer la Bithynie, 279, dont le roi Nicomède appelle à son secours les Gaulois, qui avaient fait une irruption en Macédoine (voy. ci-dessous), et leur donne des terres en Galatie, 277. Ils s'y affermirent malgré la victoire qu'Antiochus remporta sur eux, en 275, et ils se rendirent redoutables, par la part qu'ils prirent ensuite à la guerre comme troupes mercenaires.—Le nouvel état de Pergame, fondé aux dépens du royaume de Syrie, prospéra

aussi malgré les efforts d'Antiochus pour le ruiner, 263, et dans le même temps, Ptolémée II sut prévenir l'invasion que ce prince avait dessein de faire en Égypte, pour y soutenir le rebelle Magas, en 264.

262 jusq. 247 10. *Antiochus* II, surnommé Θεός (*dieu*). Son règne fut un règne de femmes; et la faiblesse intérieure du gouvernement se montra visiblement par l'affranchissement de plusieurs des provinces de l'Orient, dont se formèrent le royaume des Parthes et celui de Bactriane. Le luxe effréné de la cour hâta la dégénération de la famille régnante, qui, une fois engagée dans cette route de dépravation, indépendamment des mariages qui se faisaient toujours entre des personnes de la même famille, ne pouvait que difficilement se relever.

Influence de Laodice, belle-sœur et femme du roi, et d'Apamé, sa sœur, veuve de Magas, qui l'engage dans une guerre contre Ptolémée II, pour faire valoir ses prétentions sur Cyrène. Il termine cette guerre en épousant Bérénice, fille de Ptolémée, et répudiant Laodice, 260-252. Mais comme, après la mort de Ptolémée, 247, il renvoya Bérénice pour reprendre Laodice, celle-ci l'empoisonna, dans la crainte de se voir victime d'une nouvelle inconstance. — Le royaume des Parthes fut fondé par *Arsace*, qui chassa le gouverneur macédonien de cette partie du royaume de Syrie, et fut l'auteur de la grandeur de la maison des Arsacides. Ce fut, au contraire, une gouverneur macédonien, *Théodotus*, qui parvint à se rendre indépendant, et fonda le royaume de la Bactriane. (Voy. ci-dessous l'histoire de ces deux royaumes). Cependant, l'un ne se composa que d'une portion de la Parthie proprement dite, et l'autre de la Bactriane et peut-être de la Sogdiane, mais tous deux s'agrandirent bientôt aux dépens des Séleucides.

11. *Séleucus* II, surnommé *Callinicus*, ou le victorieux. Son règne de vingt ans n'est qu'une suite non interrompue de guerres qui bouleversent le royaume déja fort affaibli. Les unes, avec l'Égypte, sont occasionnées par la haine réciproque de Laodice et de Bérénice; les autres, par la jalousie qui arme contre le roi son frère *Antiochus Hiérax*; les autres enfin ne sont que de vaines tentatives qu'il fait pour reconquérir les provinces de l'Asie supérieure. 242 jusq. 227

Assassinat de Bérénice, qui donne lieu à une guerre extrêmement malheureuse contre Ptolémée Evergète, roi d'Égypte, 247-244. L'assistance que Séleucus cherche auprès de son jeune frère Antiochus, gouverneur de l'Asie antérieure, porte à la vérité Ptolémée à conclure une trève, en 243; mais il s'ensuit une guerre entre les deux frères, dans laquelle Antiochus, d'abord vainqueur, est bientôt vaincu, 243-240. Pendant ce temps-là, Eumène, roi de Pergame, s'agrandit aux dépens de la Syrie, 242.—L'expédition de Séleucus contre Arsace, qui s'allie avec le roi de la Bactriane, finit par une défaite, 238, que les Parthes considèrent comme la véritable époque de la fondation de leur empire; et dans la seconde expédition, en 236, Séleucus lui-même tomba au pouvoir des Parthes, chez lesquels il souffrit une longue captivité, qui dura peut-être jusqu'à sa mort, 227.

12. Son fils aîné *Séleucus* III, surnommé *Céraunus*, 227
périt bientôt par le poison, au moment où il allait 224
entreprendre une expédition contre Attalus, roi de Pergame. Cependant Achéus, fils du frère de sa mère, affermit la domination des Séleucides dans l'Asie antérieure, en même temps qu'il assura la couronne à Antiochus, son jeune frère, gouverneur de Babylone.

224 jusq. 187 13. Le long règne d'*Antiochus* III, *le Grand*, est non-seulement le plus riche en évènemens, dans toute l'histoire des rois de Syrie, mais aussi il y fait une époque remarquable, à cause des rapports que la Syrie commença dès-lors à avoir avec les Romains. — Quant au surnom de *Grand*, on sent assez qu'il n'était pas bien difficile de l'obtenir dans une suite de pareils princes.

14. Grande puissance du Carien *Hermias*, qui devient bientôt tellement redoutable au roi, que celui-ci
218 s'en débarrasse par un assassinat. — La révolte des deux frères *Molo* et *Alexandre*, satrapes de la Médie et de la Perse, vraisemblablement concertée avec Hermias, fit craindre au roi la perte de ses provinces supérieures; mais elle finit par la défaite de Molo, qui arriva au moment où Hermias ne pouvait plus empê-
220 cher le roi en personne de marcher contre lui.

15. Les intrigues d'Hermias excitent Achéus à se ré-
220 volter dans l'Asie antérieure; mais Antiochus juge plus important d'exécuter son premier projet de chasser les
219 Ptolémées des établissemens qu'ils avaient dans la Syrie; et, quoiqu'il obtienne d'abord en apparence des succès éclatans, il finit par échouer complètement à la ba-
217 taille de Raphia. — Cependant il vainquit par le secours
216 d'Attale, roi de Pergame, Achéus, qui, s'étant enfermé dans la citadelle de Sardes, lui fut enfin livré par tra-
215 hison.

224 jusq. 205 16. Guerre considérable d'Antiochus dans les provinces supérieures contre Arsace III, qui s'était emparé de la Médie. — Cette lutte avec Arsace finit par un accommodement, en vertu duquel le roi lui cède formel-
210 lement la Parthie et l'Hyrcanie; et de son côté, Arsace s'engage à le seconder dans son expédition contre la

Bactriane. — Néanmoins cette guerre se termine encore par une paix qui assure à Euthydème, roi des Bactriens, la possession de sa couronne et de son terri- 206
toire. — L'expédition qu'Antiochus entreprit ensuite contre les Indes s'étendit à peine jusqu'à l'Indus, ou au moins n'alla pas beaucoup au-delà de ce fleuve. Au reste, le résultat de toutes ces grandes expéditions fut de rétablir la domination des Séleucides dans l'Asie supérieure, à l'exception des pays qui alors en étaient formellement détachés.

A son retour par l'Araçothus et la Carmanie, où il hiverna, il entreprit une expédition sur le golfe Persique, où *Gerrha*, qui conserva sa liberté, paraît avoir été une ville considérable et florissante.

17. Antiochus reprend l'exécution de ses projets contre l'Égypte, après la mort de Ptolémée Philopator, et s'unit avec Philippe de Macédoine, qui faisait alors la guerre en Asie. Il atteint en effet le but qu'il s'était pro- 203
posé, de s'emparer des établissemens des Ptolémées dans la Syrie, la Cœlésyrie et la Phénicie; mais cela 203
donna aussi occasion aux premiers démêlés entre lui et jusq. 198
Rome, circonstance qui devint pour lui et pour ses successeurs d'une importance décisive.

18. Les querelles du roi avec Rome prennent un caractère plus grave, par la conquête d'une grande partie de l'Asie antérieure et de la Chersonèse de Thrace; en 197
même temps Annibal vient chercher un asyle près de 195
lui, et le succès d'une grande coalition contre les Romains (quoiqu'ils eussent vaincu Carthage, 201, la Macédoine, 197, et qu'ils eussent su séduire la Grèce par le prestige de la liberté), devenait de jour en jour

plus vraisemblable. Mais Antiochus perdit tout en se bornant à se tenir sur la défensive, au lieu d'attaquer Rome au sein même de l'Italie, comme le lui conseillait Annibal ; et il se vit attaqué en Asie par les Romains. Sa défaite, près de Magnésie auprès du Sipylus, le con-
190 traignit à accepter les conditions d'une paix dictée par Rome, et la puissance du royaume de Syrie fut dès-lors affaiblie sans retour (*voy. ci-dessous l'Histoire romaine*).

19. D'après les conditions du traité de paix, Antiochus s'obligeait : 1. à évacuer toute l'Asie antérieure (*Asiacis Taurum*) ; 2. à payer 15,000 talens aux Romains et 400 à Eumène, roi de Pergame ; 3. à livrer Annibal et quelques autres, et à remettre entre les mains des vainqueurs son jeune fils Antiochus, comme otage. — Toutefois, cette paix fut moins préjudiciable au roi de Syrie, par la perte des pays qu'il cédait, que par l'usage qu'en firent les Romains. En les donnant pour la plupart au roi de Pergame, ennemi d'Antiochus, ils placèrent près de lui un rival toujours disposé à lui nuire. — Rome eut aussi grand soin, en stipulant que le paiement de la somme exigée serait effectué en douze années, de tenir la Syrie dans une dépendance continuelle.

187 20. Assassinat du roi, 187. Le règne de son fils aîné
jusq. 176 *Séleucus IV, Philopator,* fut en général très-paisible, à
cause de l'état de faiblesse et d'épuisement du royaume ;
et s'il osa une fois tirer l'épée, pour prendre la défense
de Pharnaces, roi de Pont, contre Eumène, la crainte
180 de Rome la lui fit bientôt remettre dans le fourreau. Il
échangea son fils contre son frère qui était demeuré à
176 Rome, comme otage ; mais il périt victime de l'ambition
de son ministre Héliodore.

21. *Antiochus IV, Epiphanes.* Élevé à Rome, il tâcha d'allier la popularité, dont il avait vu tant d'exemples chez les Romains, au faste de la Syrie; et il ne fit par-là que se rendre l'objet de la haine et du mépris universels. Nous sommes trop peu instruits de son histoire pour décider avec certitude s'il n'y a pas beaucoup d'exagération dans tout le mal qu'on a dit de lui, surtout dans les récits des Juifs. Il est néanmoins impossible de méconnaître, malgré toutes les fautes dont on l'accuse, qu'il y avait en lui le germe de beaucoup de bonnes qualités. 176 jusq. 164

22. Guerre avec l'Égypte, occasionnée par les prétentions des tuteurs de Ptolémée Philométor sur la Cœlésyrie et la Palestine. De quelque obscurité que soient couverts quelques détails de l'histoire de cette guerre, il est néanmoins évident qu'Antiochus la dirigea avec succès; et que, sans l'intervention des Romains, il se serait rendu maître de l'Égypte. 172 jusq. 168

Le prétexte de cette guerre, du côté de l'Égypte, était la promesse faite par Antiochus III de donner ces provinces pour dot à Cléopatre, sa sœur, mère de Philométor. Antiochus Épiphanes pouvait, à ce qu'il paraît, y opposer ses prétentions à la régence de l'Égypte, comme oncle du jeune roi; mais celui-ci ne tarda pas être déclaré majeur. Commencement de la guerre et victoire d'Antiochus, près de Péluse, 171, en même temps Cypre lui est livrée par trahison.—Il fortifie Péluse, ce qui lui assure la possession de la Cœlésyrie, et lui facilite les moyens de pénétrer en Égypte. — Nouvelle victoire dans l'année suivante, 170; Antiochus s'empare de l'Égypte, jusqu'à Alexandrie. Philométor, chassé de cette ville, qui s'était révoltée contre lui, et qui avait placé sur le trône son frère *Physcon,* tombe entre les mains d'Antiochus. Ce prince conclut avec lui une paix avantageuse, et prend son parti

contre Physcon.—Il fait en conséquence le siége d'Alexandrie, mais il échoue dans cette entreprise. Après son départ, Philométor fait une guerre séparée avec son frère, et ils conviennent de régner tous deux ensemble : Philométor est reçu dans Alexandrie. Antiochus irrité déclare la guerre aux deux frères, qui ont recours à la protection de Rome; il retourne en Égypte, 168, mais il y trouve l'ambassadeur romain Popilius, qui le menace avec tant de hauteur qu'il est obligé d'acheter la paix en rendant Cypre et Péluse.

23. L'intolérance religieuse d'Antiochus Épiphanes, qui voulut introduire le culte grec chez tous les peuples de sa domination, est d'autant plus remarquable, qu'elle était moins ordinaire à cette époque. Il paraît qu'elle prit sa source dans le goût de la magnificence, et dans l'avidité du roi, parce que c'était le meilleur moyen de s'approprier les trésors du temple, qui, d'ailleurs, depuis la victoire remportée sur son père par les Romains, n'étaient plus épargnés. La révolte des Juifs excitée
167 par cette persécution, sous les Machabées, finit par amener dans la suite l'indépendance de ce peuple, et affaiblit encore considérablement le royaume de Syrie.

Voy. ci-dessous l'*Histoire des Juifs*. La décadence effrayante des finances des Séleucides, déja si sensible dès le temps d'Antiochus-le-Grand, s'explique d'ailleurs assez par la diminution que devait produire dans les revenus le luxe toujours croissant des rois, dont la fête donnée par Antiochus Épiphanes, à Daphné, 166, offre un exemple. Elle s'explique aussi par les présens considérables que ces princes, même après avoir acquitté le tribut imposé par Rome, étaient obligés d'envoyer sans cesse dans cette ville, pour y entretenir un parti en leur faveur.

24. Son expédition dans l'Asie supérieure, et en par-

ticulier dans la Perside, où l'introduction du culte grec avait aussi excité de grands troubles; avait pour but, indépendamment de la conquête de l'Arménie qu'il força à rentrer sous sa domination, le pillage du temple. 165 Mais il mourut l'année suivante en allant à Babylone.

25. Comme le véritable héritier du trône, Démétrius, 164 jusq. 161 était retenu à Rome, comme otage, un autre fils d'Épiphanes, *Antiochus V*, surnommé *Eupator*, et qui n'avait que neuf ans, lui succéda. Dans la courte durée de son règne, la puissance des Séleucides ne fit que déchoir de plus en plus, par les querelles de ses tuteurs, le despotisme des Romains, la continuation de la guerre avec les Juifs, et les conquêtes des Parthes qui commençaient à s'agrandir considérablement.

Dissension entre Lysias, qui avait la régence du royaume en l'absence d'Épiphanes, et Philippe, que ce prince avait nommé, avant sa mort, tuteur de son fils; elle finit par la défaite de Philippe, 162.—Rome reconnaît le jeune Eupator pour roi, afin de déférer la tutelle au sénat qui fait administrer le royaume par une commission qn'il y envoie, et qui dépouille le roi de toute son autorité et de tous ses moyens de résistance. Octavius, chef de cette commission, est assassiné, probablement à l'instigation de Lysias.—Tandis que Mithridate I^er^, roi des Parthes, commence à étendre ses conquêtes dans l'Asie supérieure aux dépens de la Syrie, Démétrius s'échappe secrètement de Rome, et s'empare du trône, en faisant exécuter Lysias et Eupator, 161.

26. *Démétrius I*, surnommé *Soter*. Il met toute son 161 jusq. 150 application à se faire reconnaître à Rome, qui tenait alors tout dans sa dépendance. Les efforts qu'il fit pour étendre sa puissance, en soutenant les prétentions d'O-

rofernes à la couronne de Cappadoce contre le roi Ariarathes, étaient fondés en partie sur des relations de famille, mais plus encore, comme toutes les affaires de ce temps-là, sur des intrigues. Il ne fit que s'attirer par-là l'inimitié des rois d'Égypte et de Pergame, et comme il s'était rendu odieux à ses sujets par ses débauches, il eut beaucoup de peine à s'opposer à l'ignominieuse usurpation *d'Alexandre Balas*, excitée par
164 Héraclidas, ancien favori d'Épiphanes, à qui il avait ôté le gouvernement de Babylone, parce que le sénat romain n'eut pas honte d'appuyer l'usurpateur, en le reconnaissant pour roi. Le royaume de Syrie était alors tombé dans un tel degré d'avilissement, que les deux contendans, le prince et l'usurpateur, briguèrent l'appui de ces mêmes Juifs qu'ils avaient jusque-là traités de rebelles. Démétrius perdit la vie dans la seconde bataille qui fut donnée à cette occasion.

150 jusq. 145 27. L'usurpateur *Alexandre Balas* cherche à s'affermir par un mariage avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philométor; mais bientôt il se montre encore plus indigne du trône que son prédécesseur. Tandis qu'il abandonne le gouvernement à son favori, l'odieux Ammonius, il facilite au fils aîné de Démétrius, le seul qui fût resté, les moyens non-seulement de se mettre à la tête d'un parti, mais même d'engager Philométor à passer de son côté, en lui accordant sa fille, qu'il ôte à l'usurpateur. Le résultat de cette alliance avec l'Égypte, fut l'expulsion et la ruine de Balas, quoique Philométor eût perdu la vie dans la bataille qui eut lieu dans
145 cette circonstance.

Quant à ce qu'on dit du dessein qu'avait Philométor de conquérir la Syrie pour son propre compte, il faut probable-

ment l'entendre en ce sens, qu'il prétendait obtenir les provinces de ce royaume qui avaient autrefois appartenu à l'Égypte, telles que la Cœlésyrie et la Phénicie; autrement pourquoi aurait-il donné sa fille à un nouveau prétendant à la couronne?

28. *Démétrius II Nicator,* 145-141, et pour la seconde fois 130-126. Tandis qu'en renvoyant les soldats de son 145 jusq. 126
père il les aigrit contre lui, la cruauté de Lasthènes, son favori, excite dans la capitale un soulèvement qui ne peut être calmé que par le secours des Juifs, sous la conduite de Jonathan leur grand-prêtre et leur général. 145
— Au milieu de ces circonstances, un partisan de Balas, *Diodotus,* qui fut depuis appelé *Tryphon*, excite une révolte, en présentant aux peuples *Antiochus,* fils de Balas, qu'il parvient en effet à placer sur le trône à Antioche, avec l'aide de Jonathan; mais bientôt après, s'étant fait livrer Jonathan par une trahison, il se dé- 144
livre de son rival par un assassinat, et s'empare lui-même de la couronne. — Cependant Démétrius, qui 143
s'était affermi dans une partie de la Syrie, se rend à 142
l'invitation des colonies grecques établies dans l'Asie supérieure (devenue alors la conquête des Parthes jusqu'à l'Euphrate), afin de seconder l'entreprise des Grecs contre ceux-ci; mais, malgré les victoires qu'il remporte d'abord, il tombe entre les mains des Parthes, et, quoique traité en roi, il reste en captivité pendant 140 jusq. 130
dix ans.

29. Cléopâtre, pour se maintenir contre Tryphon, épouse le jeune et brave *Antiochus de Syda*, frère de Démétrius; celui-ci d'abord, en faisant alliance avec 139
les Juifs (que pourtant il soumit bientôt après), combat Tryphon et lui ôte le trône et la vie. Comme maître

de la Syrie, il entreprend une expédition contre les
132 Parthes; il est d'abord vainqueur par le secours des sujets même de ses ennemis; mais ensuite il est massacré dans ses quartiers d'hiver, avec son armée, par
131 ces mêmes peuples qui l'avaient accueilli d'abord.

Si ce qu'on raconte du luxe et de la licence inouie de son armée n'est pas exagéré, on y voit la preuve la plus évidente du despotisme militaire de ces temps-là. Les pillages et les extorsions violentes avaient mis les richesses de ces contrées dans les mains d'une soldatesque effrénée; et la situation de la Syrie pouvait alors être à peu près la même que celle de l'Égypte sous les sultans mamelucks.

30. Démétrius II, délivré de sa captivité, remonte
130 jusq. 126 sur le trône; mais comme il est encore plus présomptueux qu'auparavant, et qu'il se mêle des affaires de l'Égypte, Ptolémée Physcon lui suscite un rival dans la personne d'Alexandre Zébina, prétendu fils d'Alexandre Balas, qui lui livre une bataille dans laquelle il perd
126 la vie.

Phraate II, roi des Parthes, dont la sœur Rhodogune avait épousé Démétrius, avait d'abord renvoyé Démétrius, pour forcer Antiochus à la retraite : ce dernier ayant été tué, Phraate aurait bien voulu retenir son prisonnier; mais Démétrius lui échappa par la fuite.

126 jusq. 83 31. La suite de l'histoire des Séleucides n'offre plus qu'un enchaînement de guerres civiles, de querelles de famille, de cruautés révoltantes, à quoi il serait difficile de trouver rien de semblable. Le royaume ne s'étendait plus alors que jusqu'à l'Euphrate, parce que toute l'Asie supérieure appartenait aux Parthes; et comme

les Juifs finirent aussi par se rendre entièrement indépendans, il ne consistait plus que dans la Syrie proprement dite et la Phénicie. Sa décadence était telle, que les Romains eux-mêmes paraissent s'être peu souciés pendant long-temps de s'en emparer; soit parce qu'il n'y avait plus rien à prendre, soit parce qu'ils jugèrent plus sûr pour eux de laisser les Séleucides se déchirer les uns les autres, jusqu'au moment où, après la fin de la dernière guerre contre Mithridate-le-grand, ils se 64
décidèrent à en faire une province romaine.

Guerre entre Alexandre Zébina et l'ambitieuse Cléopâtre, veuve de Démétrius, qui assassine de sa propre main son fils aîné Séleucus, 125, parce qu'il prétendait à la couronne qu'elle voulait donner à son jeune fils *Antiochus Gryphus.* Mais celui-ci se voit bientôt forcé à faire périr sa mère, pour sauver sa propre vie, 122. L'année d'avant, 123, Alexandre Zébina avait été défait et mis à mort. — Après un intervalle de huit ans de paix, Antiochus Gryphus se trouve engagé dans une guerre contre son frère utérin, *Antiochus* de *Cyzique*, fils de Cléopâtre et d'Antiochus de Syda; elle finit par un partage du royaume, 111. Cependant la guerre éclate de nouveau entre les deux frères, et ce malheureux royaume allait être entièrement déchiré, lorsque *Gryphus* fut assassiné, 97.—*Séleucus*, l'aîné de ses cinq fils, défait Anthiochus de Cyzique et lui ôte la vie, 96, mais la guerre continua entre *Antiochus Eusèbes*, fils de ce dernier, et les enfans de Gryphus; et lorsque Eusèbes eut été défait, 90, les fils de Gryphus se firent la guerre entre eux, jusqu'à ce que les Syriens, las de verser leur sang, firent ce qu'ils auraient dû faire depuis long-temps, et donnèrent la couronne à *Tigrane*, roi d'Arménie, 85. Cependant la veuve d'Eusèbes, *Selené*, conserva encore Ptolémaïs jusqu'en 70, et son fils aîné, *Antiochus Asiaticus,* se rendit maître de quelques provinces de la Syrie, lorsque Tigrane eut été défait par Lucullus, dans la guerre contre Mithridate,

68. Mais il les perdit quatre ans après, 64, lorsque Tigrane, après la victoire complète remportée par Pompée sur Mithridate, fut obligé de céder la Syrie tout entière, qui fut réduite en province romaine. Antiochus Asiaticus mourut en 58, et la maison des Séleucides s'éteignit entièrement dans la personne de son frère *Séleucus Cybiosactes*, qui monta à la vérité sur le trône d'Égypte, par son mariage avec Bérénice, mais qui fut assassiné, dans l'année 57, par ordre de cette princesse.

## II. *Histoire du royaume d'Égypte sous les Ptolémées*, 323—30.

Les sources de cette histoire sont en grande partie les mêmes que pour la section précédente (*voy.* ci-dessus, p. 255); mais elles sont malheureusement encore moins riches en faits, tant parce que nous trouvons moins de renseignemens pour cette partie, dans les livres juifs, que parce que les médailles des Ptolémées ne présentant aucune indication suivie des époques où elles ont été frappées, mais énonçant seulement l'année du règne du prince dont elles portent le nom, sont des guides très-peu sûrs pour la chronologie. Les inscriptions fournissent aussi des éclaircissemens importans sur quelques événemens particuliers.

L'histoire des Ptolémées se réduit à une simple chronologie et n'a point encore été traitée par les modernes comme elle aurait dû l'être. Indépendamment des ouvrages qui traitent de l'histoire en général (p. 2), l'ouvrage suivant :

Vaillant : *Historia Ptolemæorum*, *Amstelod.*, 1701, in-fol., contient des éclaircissemens tirés des médailles.

*Annales des Lagides, ou Chronologie des rois d'Égypte, successeurs d'Alexandre-le-Grand*, par M. Champollion-Figeac, 11 vol. Paris 1819, ouvrage couronné par l'académie des inscriptions.

*Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des Grecs et des Romains, tirées des inscriptions*

*grecques et latines*, par M. Letronne. Paris, 1823. Riche en nouveaux éclaircissemens.

1. L'Égypte sous les Ptolémées fut tout ce qu'elle devait être d'après le plan d'Alexandre, et peut-être même plus; elle devint non-seulement un puissant royaume, mais en même temps le siége principal du commerce du monde, et l'asyle des sciences. Mais l'histoire de l'Égypte se borne presque uniquement à celle d'Alexandrie, sa nouvelle capitale, dont la fondation produisit dans le caractère national une révolution que la force n'eût jamais pu opérer. Le sentiment de son bien-être, et la liberté du culte religieux qu'on lui laissait, jetèrent la nation dans une apathie politique, que l'on n'aurait guère pu attendre d'un peuple qui s'était si souvent révolté contre les Perses.

Cette ville n'était, à la vérité, dans l'origine, qu'une colonie militaire; mais elle se composa bientôt d'un rassemblement d'hommes de toutes les nations, tel qu'aucune autre ville du monde n'en offrait l'exemple. Ses habitans se partageaient en trois classes : Égyptiens, soldats mercenaires au service des rois, et Alexandrins (c'est-à-dire des étrangers de toute espèce qui s'y étaient établis, et parmi lesquels, après les Grecs, les Juifs paraissent avoir été la classe la plus nombreuse). Plus l'histoire d'Alexandrie serait intéressante, sous beaucoup de rapports, plus il est à regretter que nous n'en ayons qu'une connaissance si peu satisfaisante.—Sur le local de l'antique Alexandrie, voyez :

*Description de la ville d'Alexandrie*, par Bonamy, *dans les Mémoires de l'académie des inscriptions*, vol. IX.

2. *Ptolémée I*, surnommé *Soter*, fils de Lagus, obtint 323
l'Égypte dans le premier partage qui fut fait après la jusq. 284

mort d'Alexandre. Il connaissait le prix de ce qu'il possédait, et il était le seul, parmi les successeurs du conquérant macédonien, qui eût assez de modération pour ne pas aspirer à s'emparer de tout. Aussi ce fut l'ambition des autres chefs qui le força à intervenir dans leurs affaires, et il le fit avec tant de circonspection, que jamais la sûreté de l'Égypte ne fut compromise. Attaqué deux fois dans ce pays, d'abord par Per-
321 diccas, et ensuite par Antigone et Démétrius, il sut
307 faire servir à sa défense les avantages que lui offrait sa position; et, dans cet intervalle, il ajouta à ses possessions, hors de l'Afrique, la Phénicie, la Judée, la Cœlésyrie, et l'île de Chypre.

Comme puissance maritime, l'Égypte ne pouvait presque pas se passer de la Cœlésyrie et de la Phénicie, à cause des bois de construction que fournissaient ces provinces. Elles changeaient souvent de maîtres. Première conquête, 320, aussitôt après la défaite de Perdiccas par Nicanor, général de Ptolémée, qui fait prisonnier le satrape de Syrie Laomédon, s'empare de toutes les villes de la Syrie et de la Phénicie, et y met des garnisons. Mais on les perd six ans après; 314; et elles tombent au pouvoir d'Antigone, qui à son retour de l'Asie supérieure, fait le siége de Tyr. A la vérité Ptolémée les reprend, après avoir battu Démétrius près de Gaza, 312. Mais il les évacue presque aussitôt, lorsque Antigone revient contre lui, et ce dernier en reste paisible possesseur par suite de la paix de 311. En conséquence de la dernière grande ligue formée contre Antigone, en 303, Ptolémée occupe une seconde fois ces contrées; mais, sur la fausse nouvelle d'une victoire remportée par Antigone, il se hâte de retourner en Égypte, en conservant toutes les villes qu'il avait déja occupées, et qui lui restent en effet après la bataille d'Ipsus, 301. Dès-lors les Ptolémées en restèrent les maîtres jusqu'en l'année 203, que ces pays leur furent enlevés par Antiochus-le-Grand.

*Cypre* (voy. p. 166), ainsi que la plupart des autres îles, fut toujours dans la dépendance de ceux qui avaient la domination de la mer, et ne put pas être enlevée aux Ptolémées, du moment où ils eurent obtenu ce genre de supériorité. Ptolémée s'en était emparé dès l'an 313. Il restait pourtant des rois dans quelques-unes des villes, et entre autres, Nicoclès à Paphos, lequel ayant entretenu des liaisons secrètes avec Antigone, fut mis à mort, 310. Cependant, après la grande bataille navale donnée en 307, Cypre tomba au pouvoir d'Antigone et de Démétrius. Après la bataille d'Ipsus, 301, elle resta d'abord au pouvoir de Démétrius; mais l'expédition que ce général fit contre la Macédoine donna occasion à Ptolémée de s'en remettre en possession, 294, et depuis elle demeura à l'Égypte. —Les rois d'Égypte, au moyen de leur puissante marine, jouèrent souvent le rôle de maîtres dans toutes les contrées qui forment les côtes de l'Asie-Antérieure, surtout dans la Cilicie, la Carie et la Pamphilie, qui paraissent avoir été entièrement soumises au second des Ptolémées. Mais il n'est pas possible de marquer toujours avec précision quelles furent leurs possessions dans ces contrées.

3. Ptolémée recula aussi les limites de son royaume 331
dans l'intérieur de l'Afrique, par la prise de Cyrène, qui mit en son pouvoir la Libye, qui en était voisine, ou du moins le territoire compris entre l'Égypte et Cyrène. C'est vraisemblablement aussi sous son règne qu'une partie de l'Éthiopie fut ajoutée au royaume d'Égypte; mais il ne nous reste à cet égard aucun renseignement positif.

Ce furent des dissensions intérieures qui donnèrent lieu à la prise de Cyrène; tandis que cette ville était assiégée par *Thimbron*, une partie des citoyens puissans, qui avaient été chassés de leur patrie, se réfugièrent auprès de Ptolémée, et il les fit rétablir par son général *Ophèllas*, qui s'empara de Cyrène;

321. Un autre général de Ptolémée, Agis, apaisa une révolte qui s'était élevée à Cyrène, 312. Cependant il paraît qu'Ophellas s'était à peu près rendu indépendant; mais il périt par la perfidie d'Agathocle, avec lequel il s'était allié contre Carthage, 308. Ptolémée se remit alors en possession de Cyrène, et il en donna le gouvernement à Magas, son beau-fils, qui en jouit cinquante ans.

4. Nous ne connaissons pas très-complètement la constitution intérieure de l'Égypte. La division en districts, ou nomes, subsista, quoique peut-être elle souffrît des changemens dans quelques points. Il paraît que le pouvoir des rois y était illimité : les provinces du dehors étaient gouvernées par des lieutenans que les rois y envoyaient; vraisemblablement il y en avait aussi à la tête des districts particuliers de l'Égypte. Mais il ne s'est conservé presque aucun renseignement sur l'organisation du gouvernement égyptien. Il paraît qu'il n'y avait que des Macédoniens ou des Grecs qui fussent revêtus des dignités de l'État; on ne fait mention d'aucun Égyptien qui y ait eu part.

Il y avait à Alexandrie quatre magistrats supérieurs : l'*Exegète*, chargé de pourvoir à tous les besoins de la ville; un autre qui était juge suprême ou chef des tribunaux; le troisième était l'*Hypomnematographe* (archiviste). Enfin le quatrième, sous le titre de stratège de nuit (ϛρατηγὸς νυκτερινὸς), était probablement le chef de la police, chargé de maintenir la tranquillité pendant la nuit. Strabon dit expressément que ces magistratures, qui subsistaient encore sous les Romains, avaient existé du temps des rois; mais on ne saurait prouver qu'elles fussent en vigueur sous Ptolémée I^er^.—Le nombre des districts, ou nomes, paraît avoir été augmenté à cette époque, peut-être dans la vue de n'avoir aucun gouverneur trop puissant.

5. Quoi qu'il en soit, il est toujours certain que le gouvernement et la constitution nationale ne furent pas entièrement abolis. Comme la religion s'était maintenue dans toute son intégrité, la caste des prêtres devait nécessairement subsister avec elle; et l'influence de ces derniers, quoique affaiblie, se fit constamment sentir. On avait institué des prêtres chargés de rendre aux rois un culte particulier, tant de leur vivant qu'après leur mort. Memphis continua d'être, sinon la résidence ordinaire, du moins la capitale de l'empire, où se faisait le sacre des rois : et le temple de Phtha, que renfermait cette ville, passait toujours pour le temple principal de la nation. Quelle influence ne dut pas avoir la religion des Égyptiens sur celle des Grecs ! Il est difficile de déterminer laquelle de ces deux nations a emprunté à l'autre le plus d'usages religieux.

6. Non-seulement l'Égypte répara ses forces presque entièrement détruites; mais le repos intérieur dont elle jouit sans interruption pendant toute la durée du règne de Ptolémée I, qui fut de quarante ans, lorsque le reste du monde était bouleversé par des tempêtes sans cesse renaissantes, aurait suffi pour lui rendre le plus haut degré de prospérité, même sous le règne d'un prince peu habile. Mais Ptolémée I était le seul qui fût capable de tirer avantage des circonstances dans lesquelles il vécut. Guerrier lui-même, à la vérité, mais avec un esprit très-cultivé, et même écrivain distingué, il avait le sentiment des arts de la paix, et les encouragea avec une munificence royale; et au milieu de la splendeur dont il savait environner le trône dans les circonstances solennelles, il menait personnellement la vie d'un homme privé.

**Accroissement d'Alexandrie par le grand nombre de colons qui y sont admis, particulièrement les Juifs.—Fondation d'un nombre considérable d'édifices magnifiques, particulièrement du temple de Sérapis.—Établissemens pour favoriser les progrès du commerce et de la navigation.—Les deux ports sur la mer et sur le lac Maréotis.—Construction du Phare.**

7. Ce qui distinguait particulièrement Ptolémée parmi ses contemporains, c'était son estime pour les sciences. Les besoins de son siècle ont dû lui inspirer l'idée de fonder un musée, et cette idée était d'ailleurs conforme au système du gouvernement monarchique qui dominait alors. Dans ces temps de révolution et de destruction, où les sciences et la littérature auraient-elles trouvé un asyle, si ce n'est dans la protection du prince? Elles y trouvèrent de plus un centre de réunion. Les sciences exactes y trouvèrent un établissement durable; et, quoique la critique littéraire, qui commençait à naître alors, ne pût créer ni des Homère, ni des Sophocle, cependant comment pourrions-nous lire les Homère et les Sophocle, sans les travaux des savans d'Alexandrie?

**Fondation du musée (l'académie des savans), et de la première bibliothèque dans le Bruchium (et plus tard dans le temple de Sérapis), vraisemblablement sous la direction de Démetrius de Phalère. On n'a point d'appréciation exacte des services de ce musée; mais quelle académie de l'Europe moderne en a rendu davantage?**

**HEYNE: *De genio sæculi Ptolemæorum* in Opuscul., t. I.**

***Essai historique sur l'École d'Alexandrie*, par Matter, 1820.**

284 jusq. 246 8. *Ptolémée II*, *Philadelphe*, fils de Bérénice, la seconde femme de son père, avait été appelé dès l'année

286 à partager les soins du gouvernement. Son règne de trente-huit ans fut encore plus paisible que celui de son père, dont l'esprit semble respirer dans toute sa conduite, excepté qu'il n'était pas guerrier. Mais il n'en protégea qu'avec plus d'ardeur les arts de la paix, le commerce et les sciences. L'Égypte fut sous lui la première puissance maritime, et l'une des plus grandes puissances de la terre; et, quand même on regarderait comme une exagération poétique la possession de 33,000 villes que Théocrite lui attribue, il n'en serait pas moins certain que l'Égypte fut alors le pays le plus florissant du monde.

Le commerce d'Alexandrie se divisait en trois branches principales : 1. Son commerce par terre, à travers l'Afrique et l'Asie; 2. son commerce maritime, par la Méditerranée; 3. son commerce maritime, par le Golfe-Arabique et la mer des Indes.—Alexandrie devait nécessairement partager avec beaucoup d'autres villes le commerce qui se faisait par terre avec l'Asie, surtout celui qui se faisait avec l'Inde, par le moyen des caravanes, puisque, d'une part, une des grandes routes qu'il suivait alors était celle de l'Oxus et de la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire; et que, d'un autre côté, les caravanes qui arrivaient par la Syrie et la Mésopotamie se répandaient, en grande partie, dans toutes les villes maritimes de la Phénicie et de l'Asie-Antérieure.—Le commerce par l'intérieur de l'Afrique prit une grande étendue, du côté de l'ouest, et surtout vers le sud. Celui de l'ouest lui était déja assuré par son étroite union avec Cyrène, et les routes qu'il suivait étaient sans doute les mêmes que dans les temps antérieurs; mais le commerce avec les contrées du sud ou avec l'Éthiopie était bien plus important : ce fut alors qu'on pénétra dans l'intérieur de ce pays, où l'on fit des établissemens considérables, spécialement pour la prise et la chasse des éléphans. La navigation sur le Golfe-Arabique et la mer des Indes avait encore pour

principal but le commerce de l'Éthiopie, et très-peu celui des Indes. — Les établissemens que fit Ptolémée, dans cette vue, consistaient principalement en ports, tels que Bérénice, Myos-Hormos, sur le Golfe-Arabique, et dans une route pour les caravanes, 64, qui conduisait de Bérénice par Coptos, jusqu'au Nil, d'où les marchandises étaient transportées plus loin; car le canal qui joignait le Nil au Golfe-Arabique, s'il fut achevé dans ce temps-là, ne pouvait pas encore être d'un grand usage. Le grand entrepôt de marchandises était le port d'Alexandrie, sur le lac Maréotis; et l'on ne doit pas être surpris qu'il fût toujours plus rempli, et qu'il y eût plus d'activité que dans celui qui était sur la mer.—Rhodes, Corinthe et Carthage partageaient alors avec Alexandrie le commerce de la Méditerranée. Parmi les manufactures, celles des tissus de coton semblent avoir eu le plus d'importance. Elles étaient établies, les unes dans l'intérieur, les autres dans le voisinage des temples.

J.-C. Schmidt : *Opuscula, res maximè Ægyptiorum illustrantia*, 1765, 8, contenant les recherches les plus exactes sur le commerce d'Alexandrie.

9. Il serait très-important de connaître, dans un État comme l'Égypte, le système des impositions, qui, sous Ptolémée Philadelphe, se montaient à 14,800 talens d'argent (environ 16 millions d'écus), sans compter des prélèvemens considérables en grains. Dans les provinces extérieures, comme la Palestine, les impôts furent affermés au plus offrant et dernier enchérisseur, avec une grande oppression pour les peuples. Le mode d'impositions paraît avoir été très-différent à l'égard de l'Égypte : cependant les douanes en formaient une branche principale.

10. La guerre que Ptolémée II fit contre Magas, gouverneur de Cyrène, son frère de père, et celle qu'il fit, à cette occasion, contre Antiochus II, roi de

Syrie (voy. ci-dessus, p. 248), furent les seules qu'il eut à soutenir. Heureusement pour l'Égypte, il était d'une constitution faible, et qui ne lui permettait pas de se mettre lui-même à la tête de ses armées. — Sous son règne commencèrent à s'établir par des ambassades réciproques, les relations de l'Égypte avec Rome; elles devinrent dans la suite plus étroites et eurent sur le sort de l'Égypte une influence décisive.

Magas avait obtenu le gouvernement de Cyrène après la retraite d'Ophellas, 308. Il avait épousé Apamé, fille d'Anthiochus Ier; il se révolta, 266, et voulut entreprendre une expédition contre l'Égypte; mais un soulèvement de la Marmarique l'obligea de retourner sur ses pas. Cependant il sut engager son beau-père à tenter une attaque contre l'Égypte; mais elle fut repoussée par Philadelphe. Pour mettre fin à cette querelle, Magas voulut marier sa fille Bérénice au fils aîné de Philadelphe; mais Apamé, pour empêcher ce mariage, se réfugia à la cour de son frère, Anthiochus II : et lorsque Magas fut mort, 258, elle excita le roi de Syrie à déclarer à l'Égypte une guerre qui finit dans l'année 252. — L'ambassade envoyée à Rome eut pour motif la victoire remportée sur Pyrrhus par les Romains, 273; et l'année suivante, 273, ils envoyèrent à leur tour des ambassadeurs en Égypte.

11. Philadelphe n'hérita pas du goût de son père pour la simplicité de la vie privée, et ce fut sous son règne que commença à s'introduire à la cour cette mollesse qui causa la ruine de la famille des Ptolémées, aussi bien que de celle des Séleucides; et la coutume pernicieuse d'unir par le mariage les personnes de la même famille, contribua puissamment à la dépravation des mœurs de la maison régnante en Égypte, qui dégénéra plus promptement que celle de Syrie. Déja Phila- 277

delphe, après avoir répudié Arsinoé, fille de Lysimaque, avait épousé sa propre sœur, qui se nommait aussi Arsinoé, et qui conserva, tant qu'elle vécut, la plus grande influence sur son esprit, quoiqu'il n'en eût aucun héritier, et qu'elle eût adopté les fils de sa première femme.

246 jusq. 221 12. *Ptolémée III, Évergètes.* L'Égypte, sous son règne, devint un État conquérant, au lieu d'être simplement commerçant; mais ce prince, malgré son caractère belliqueux, avait hérité du goût pour les arts qui semblait propre à sa famille. Ses conquêtes s'étendirent en partie dans l'Asie, par ses guerres contre Séleucus II, jusqu'aux frontières de la Bactriane, et en partie dans l'intérieur de l'Éthiopie, et sur les côtes occidentales de l'Arabie. L'acquisition de ces riches contrées que le commerce avait déja si bien fait apprécier, ne pouvait guère échapper à un royaume aussi puissant que l'Égypte. Ces conquêtes ne furent utiles à l'Égypte qu'en ce qu'elles y fixèrent la route du commerce; mais elles épuisèrent et affaiblirent l'intérieur de l'État.

Le document principal, pour l'histoire de Ptolémée III, est l'inscription du monument élevé par lui à Adule en Éthiopie, et dont la copie nous a été conservée par Cosmas Indicopleustes. —D'après cette inscription, son père lui avait laissé, indépendamment de l'Égypte proprement dite, la Libye, c'est-à-dire l'Afrique occidentale jusqu'à Cyrène, la Cœlésyrie, la Phénicie, la Lycie, la Carie, Cypre et les Cyclades.—Guerre avec Séleucus Callinicus, à cause du meurtre de Bérénice (voy. ci-dessus, p. 260), jusqu'à la trève de dix ans, 246-242. Dans le cours de cette guerre, conquête de toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate, et de la plus grande partie des côtes de l'Asie-Mineure, depuis la Cilicie jusqu'à l'Hellespont, pays dont quiconque avait la supériorité sur mer devait facilement se rendre

maître. On ne peut cependant déterminer avec certitude si la conquête des contrées situées en-deçà de l'Euphrate, telles que la Mésopotamie, la Babylonie, la Perside, la Susiane, et la Médie jusqu'à la Bactriane, fut effectuée dans ces quatre années, ou plutôt depuis l'an 242 jusqu'en 230. A en juger par le butin que les vainqueurs rapportèrent, ce fut plutôt une course de brigands qu'une véritable conquête, quoique le roi établît des gouverneurs dans la Cilicie et la Babylonie. Et l'état de l'Asie, à cette époque, où Séleucus était en guerre avec son frère Antiochus Hiérax, et où les royaumes des Parthes et de la Bactriane, à peine établis, étaient encore très-faibles, devait rendre facile une pareille expédition.

Les conquêtes du sud eurent lieu dans la dernière période du règne de Ptolémée III, et dans une guerre différente de celle-ci. Elles embrassèrent : 1. la plus grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Abyssinie (car puisque la nomenclature des peuples commence par les Abyssiniens, on doit en conclure que la Nubie était déja soumise à l'Égypte); et en partie la chaîne de montagnes qui règne le long du Golfe-Arabique, en partie la plaine de Sennaar, jusqu'au Darfour d'aujourd'hui, et la haute chaîne de montagnes, jusqu'au-dessus des sources du Nil. Ces conquêtes furent faites par le roi en personne, et ce furent autant de routes aplanies pour le commerce avec ces contrées éloignées. 2. D'un autre côté, les lieutenans du roi s'emparèrent par terre et par mer des côtes occidentales de l'Arabie-Heureuse, et la sûreté fut encore rendue, dans tous ces pays, aux routes que suivait le commerce.

*Monumentum adulitanum* imprimé dans FABRIC. *B.Gr.T. II*, et MONTFAUCON, *Coll. Patr. T. II*, et dans CHISHULL, *Antiquit. Asiat.* La corruption des noms en rend l'explication difficile.

13. Ce fut un bonheur bien rare que celui dont jouit l'Égypte, d'avoir trois grands rois dans la durée d'un siècle entier. S'il survint alors des changemens, le cours ordinaire des choses les amenait à sa suite,

Comment, en effet, la cour aurait-elle pu se soustraire aux effets d'une corruption qui devait nécessairement s'introduire dans une ville devenue le principal entrepôt du commerce du monde et des trésors des plus riches contrées?

221 jusq. 204 14. *Ptolémée IV, Philopator.* Tyran plongé dans la débauche et l'avilissement, qui passa la plus grande partie de son règne sous la tutelle d'un scélérat nommé Sosibius, ensuite sous celle d'Agathocles, encore plus corrompu que Sosibius, et de sa sœur Agathoclea. Comme Antiochus-le-Grand était son contemporain, la guerre que ce prince lui fit paraissait doublement dangereuse pour le gouvernement d'un roi tel que Philopator; mais la victoire de Raphia, qu'il méritait si peu de remporter, l'affranchit de ce danger. (Voy. ci-dessus, p. 262).

204 jusq. 181 15. Après sa mort, Agathocles et sa sœur voulurent prendre la tutelle de son fils, *Ptolémée V, Epiphanes*; mais le peuple ayant fait justice de ces deux misérables, elle fut dévolue au jeune Sosibius et à Tlépolême. L'administration imprudente et prodigue de ce dernier le brouilla bientôt avec son collègue, qui du moins savait sauver les apparences. Cependant les circonstances fâcheuses où se trouvait le royaume, par l'attaque des rois de Syrie et de Macédoine qui s'étaient ligués
203 contre l'Égypte, engagèrent les Égyptiens à se tourner
202 du côté de Rome, et à déférer la tutelle du jeune roi au sénat, qui avait jusque-là soigneusement entretenu des rapports d'amitié avec l'Égypte.

Direction de la tutelle confiée à M. Lépidus, qui fait administrer le royaume par l'Acarnanien Aristomène. La suite fit assez voir combien ce premier pas fut important pour les des-

tinées ultérieures de l'Égypte. La guerre des Romains contre Philippe, et leurs querelles avec Antiochus, sauvèrent à la vérité l'Égypte de l'embarras où elle s'était engagée; mais elle perdit ses possessions de Syrie, 198, quoique Anthiochus III eût promis de les donner en dot à sa fille Cléopâtre, fiancée au jeune roi, et que le mariage s'accomplît en effet dans la suite.

C'est à ce temps, l'année 197, qu'appartient la célèbre inscription de Rosette érigée lors du couronnement du roi à Memphis, après qu'il eut atteint sa majorité, comme monument de la reconnaissance des prêtres pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Ce monument est également important pour la connaissance des anciennes inscriptions, et pour celle de l'administration de l'Égypte.

*Éclaircissemens sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette*, par AMEILHON. Paris, 1803.

HEYNE, *Commentatio de inscriptione græcâ ex Ægypto Londinum apportatâ*. Dans *Comment. Societ. Gotting*, vol. XV.

16. Les espérances qu'on avait conçues d'Épiphanes furent cruellement trompées. Aristomène, son tuteur, périt victime de sa tyrannie; et ses cruautés lassèrent 184
la patience même des Égyptiens, dont la révolte fut cependant calmée par Polycrates, son conseiller et son 183
général. Le règne de ce prince tombe précisément à l'époque où Rome anéantissait la puissance de la Macédoine et de la Syrie; et malgré l'étroite alliance qui unissait Épiphanes avec Antiochus III, les Romains surent le tenir dans leur dépendance. Mais ses débauches le précipitèrent au tombeau à l'âge de vingt-huit ans.

17. *Ptolémée VI, Philométor*, l'aîné de ses deux fils, 181
et qui n'était âgé que de cinq ans, lui succéda d'abord, jusq. 146
sous la tutelle de sa mère Cléopâtre, dont l'administration excita la satisfaction générale, jusqu'en 173.

Mais comme, après sa mort, la régence tomba entre les mains de l'eunuque Eulæus et de Lenæus, ces deux hommes, par leurs prétentions sur la Cœlésyrie et la Phénicie, commencèrent avec Antiochus Épiphanes une
172 guerre dont les suites furent extrêmement malheureuses
jusq. 168 pour l'Égypte, jusqu'à ce que Rome commandât la paix.

Antiochus, après sa victoire près de Péluse, 171, et que Cypre lui eut été livrée par trahison, s'étant emparé de l'Égypte jusqu'à Alexandrie, il s'éleva dans cette ville une sédition, par suite de laquelle Philométor fut chassé, et Physcon, son jeune frère, mis sur le trône, 170.—Pilométor, obligé de fuir, tomba dans les mains d'Antiochus qui l'obligea à conclure une paix séparée. Mais celui-ci n'en observa point les conditions, et se réconcilia secrètement avec son frère, sous la condition de gouverner en commun, 169. Mais Antiochus ayant fait une nouvelle invasion en Égypte, les deux rois implorèrent le secours des Achéens d'une part, et de l'autre celui des Romains, qui ordonnèrent à Antiochus, par une ambassade, d'évacuer le territoire de leurs alliés; ce qui eut lieu en 168.

18. Mais la dissension se ralluma bientôt entre les
163 deux frères; et l'aîné, chassé de ses États, s'enfuit à Rome, où l'on approuvait assez le partage du royaume entre les deux princes. Mais il ne fut pas confirmé par l'avis du sénat romain, ce qui ne fit que renouveler et entretenir la discorde entre les deux frères, jusqu'à ce
167 que le plus jeune tombât entre les mains de l'aîné.

Dans le premier partage, Philométor obtint l'Égypte et Cypre; et l'odieux Physcon, Cyrène et la Libye. Mais il sut par sa présence à Rome se faire attribuer encore Cypre contre toute espèce de droit. Cependant Philométor refusa de consen-

tir à livrer cette île; et comme Cyrène s'était révoltée contre Physcon en son absence, il se trouvait en danger de tout perdre. Dans la guerre qu'il fit à son frère, avec l'appui des Romains, il tomba entre les mains de Philométor, qui cependant, non-seulement lui pardonna, mais même lui laissa Cyrène et la Libye, et lui accorda quelques villes à la place de Cypre, et lui promit sa fille en mariage.

19. Les affaires de Syrie occupèrent Philométor dans la dernière période de son règne. Il appuya Alexandre Balas contre Démétrius, et lui donna même sa fille Cléopâtre. Cependant il passa ensuite du côté du jeune Démétrius, à qui il fit épouser cette même Cléopatre qu'il enleva à Balas, et il le plaça sur le trône. Mais il fut blessé à mort dans la bataille qui renversa l'usurpa- 145
teur. Ce fut un des meilleurs princes de la race des Ptolémées, du moins en comparaison de son frère.

20. Son jeune frère, *Ptolémée VIII Physcon* (*ou* 145 jusq. 117
*Evergète II*), monstre au physique et au moral, jusqu'alors roi de Cyrène, se mit en possession du trône de l'Égypte, en épousant Cléopâtre, veuve et sœur de son frère, dont il tua le fils, et qu'il répudia ensuite pour épouser la jeune Cléopâtre, fille de cette princesse. Il réunit sous sa puissance le royaume qui avait été partagé; mais tandis qu'il achetait la faveur de Rome au prix des plus lâches adulations, il se maintenait à Alexandrie, par un despotisme militaire, qui fit bientôt un désert de cette ville, ce qui l'obligea à y attirer des étrangers en leur faisant les plus magnifiques promesses. Cependant le sang qu'il versait par torrens excita un soulèvement général dans sa capitale, et il fut forcé de 130
se réfugier en Cypre, tandis que les Alexandrins plaçaient sur le trône Cléopâtre qu'il avait répudiée. Mais

au moyen de ses troupes mercenaires, il parvint à y rentrer et s'y maintint jusqu'à sa mort.

On peut sans doute regarder comme une merveille, qu'un monstre de cette espèce fût ami des sciences et même des écrivains; quoiqu'il soit impossible de méconnaître un tyran dans la manière dont il mettait les manuscrits en réquisition, et dont il traitait les savans qu'il chassait et qu'il exilait par troupes nombreuses.

116 jusq. 81 21. La mère de ses deux fils, la jeune Cléopâtre, fut obligée d'élever sur le trône l'aîné, *Ptolémée IX, Lathurus,* qui vivait à Cypre, dans une sorte d'exil, et de
116 donner Cypre au plus jeune, *Ptolémée Alexandre I,* pour qui elle avait une grande prédilection. Mais comme Lathurus ne lui cédait pas en tout, elle l'obligea d'é-
107 changer l'Égypte contre Cypre, et donna ce royaume à son jeune fils. Ce prince ne pouvant pas non plus supporter sa tyrannie, et voyant qu'elle menaçait même
89 d'attenter à sa vie, ne trouva d'autre moyen pour se sauver, que de la prévenir; mais n'ayant pas pu accomplir son dessein, il fut obligé de prendre la fuite, et périt, après avoir tenté vainement de se remettre en possession du trône. Les Alexandrins rappelèrent alors
88 Lathurus, qui gouverna Cypre et l'Égypte jusqu'en l'année 81.

Révolte de Thèbes, dans la Haute-Égypte, et siége de cette ville pendant trois ans. Elle était encore l'une des plus riches de l'Égypte; mais après ce siége, elle fut entièrement détruite, vers l'an 82.—La Cyrénaïque entièrement séparée de l'Égypte, parce que Ptolémée Physcon l'avait léguée à son fils naturel Apion, comme un royaume propre et indépendant, 117. Celui-ci, après un règne paisible, la légua à son tour aux Romains, qui cependant lui laissèrent d'abord son indépendance.

22. Lathurus laissa une fille légitime, Bérénice, et deux fils naturels; *Ptolémée de Cypre* et *Ptolémée Aulétes*. Il y avait en outre un fils légitime *d'Alexandre I*, et du même nom que lui, qui se trouvait alors auprès du dictateur Sylla, à Rome. Toute la suite de cette histoire, pendant un intervalle de quinze ans, est enveloppée d'une obscurité qu'il est difficile d'éclaircir complètement, à cause des récits contradictoires que les historiens nous en ont laissés. On voit, en général, qu'alors quelques personnages puissants à Rome regardaient comme une spéculation de finances de donner réellement leur appui aux divers prétendants à la couronne d'Égypte, ou de les repaître de vaines espérances, ou peut-être songeaient déja à faire entièrement de ce pays une province romaine. On sentait désormais que le moment était venu de s'emparer d'une si riche proie; mais on ne pouvait pas s'accorder sur celui qui aurait l'avantage d'y mettre la main.

81 jusq. 66

*Cléopâtre Bérénice*, fille légitime de Lathurus, lui succéda immédiatement, 81; mais six mois après, 80, Sylla, qui était alors dictateur de Rome, envoya en Égypte son client *Alexandre II*, qui épousa Bérénice, et monta sur le trône avec elle. Cependant il la tua au bout de dix-neuf jours, et, selon Appien, il fut lui-même massacré vers ce temps-là par les Alexandrins, à cause de sa tyrannie. Il est encore question d'un roi Alexandre, qui régna ensuite jusqu'en 73, ou, selon d'autres, jusqu'en 66, mais qui, chassé alors de l'Égypte, se réfugia à Tyr, et réclama la protection des Romains. Il l'aurait peut-être obtenue par l'intervention de César, s'il ne fût pas mort à Tyr peu de temps après. Il avait légué par testament son royaume aux Romains; et, quoique le sénat ne l'acceptât pas, il ne paraît pas pourtant qu'il l'eût refusé formellement; de sorte qu'il y eut à Rome de fréquentes tentatives pour s'en mettre en pos-

session; (ou le récit d'Appien est faux, et c'était le même *Alexandre II*, ou un autre prince du même nom, et de la famille royale.) — Au reste, depuis la mort de Lathurus, le royaume avait déja été démembré par des partages; car Ptolémée, un de ses fils naturels, avait obtenu la possession de Cypre qui fut réduite en province romaine, 57; et *Ptolémée Aulétes*, son autre fils, s'était affermi dans une partie de l'Égypte, ou à Cyrène, et fut vraisemblablement la cause de l'expulsion d'Alexandre, après la mort duquel il monta sur le trône; quoique la reine de Syrie, Sélène, sœur de Lathurus, cherchât à l'obtenir des Romains en faveur de son fils, qu'elle présentait comme le successeur légitime. Ptolémée Aulétes parvint pourtant à se faire reconnaître formellement par la protection de César, 59; mais la résolution que les Romains avaient prise au sujet de Cypre excita à Alexandrie un soulèvement, 58, par suite duquel Aulétes fut obligé de prendre la fuite: à moins que ce ne fussent plutôt des intrigues des grands de Rome eux-mêmes qui l'avaient engagé à cette démarche, pour avoir occasion de le rétablir.—Première tentative de Pompée en sa faveur, 57; Caton la fait échouer. Cependant les Alexandrins avaient placé sur le trône Bérénice, sa fille aînée, qui d'abord avait épousé Séleucus Cybiosactes, comme légitime héritier de la couronne; mais quand ce prince eut été mis à mort, elle se maria à Archelaüs, 57. Rétablissement de Ptolémée Aulétes, par le secours de Gabinius, lieutenant des Romains en Syrie, dont il avait acheté la protection. Bérénice est condamnée et exécutée après la mort de son mari qui périt dans le combat, 56. Mais le malheureux Aulétes, non moins tyran que lâche et efféminé, meurt 5 ans après, 51.

J.-R. Forster, *Commentatio de successoribus Ptolemæi VII, in comment. Soc. Gotting. Vol. III.*

51 jusq. 31 23. Ptolémée Aulétes chercha à assurer, par son testament, le royaume à ses enfants, en nommant pour ses successeurs, sous la surveillance du peuple romain,

les deux aînés *Ptolémée Dionysos*, âgé de 13 ans, et *Cléopâtre* sa sœur, âgée de 17 ans, qu'il devait épouser. Quant aux deux plus jeunes, *Ptolémée Néotéros* et *Arsinoé*, leur père invoquait pour eux la protection du sénat de Rome. Cependant l'Égypte n'aurait pas échappé pendant 20 ans à sa destinée, si les divisions intérieures de Rome, et plus encore les charmes de Cléopâtre, ne l'eussent relevée au moins pour quelque temps. Ses liaisons avec César, et ensuite 47 jusq.
avec Antoine, lui donnèrent le moyen de conserver 44
et même d'agrandir son royaume; mais de ce moment 41 jusq.
l'histoire de l'Égypte se trouve intimement liée à celle 31
de Rome.

Dissensions entre Cléopâtre et son frère, excitées et entretenues par l'eunuque Photin, qui avait la direction des affaires. Cléopâtre, obligée de sortir d'Égypte, se réfugie en Syrie et y lève des troupes pour soutenir ses droits par les armes, dans le temps que César poursuivant Pompée après la bataille de Pharsale, entre dans Alexandrie, et se porte au nom de Rome pour arbitre entre le frère et la sœur; mais il se laisse gagner par les artifices de Cléopâtre, 48. Grande révolte à Alexandrie. César est assiégé dans le Bruchium, par l'armée royale sous les ordres d'Achillas que Photin appelle dans la ville. La lutte dangereuse que César eut à soutenir dans cette circonstance, prouve d'une part combien était profond le ressentiment que les Alexandrins nourrissaient depuis longtemps contre Rome; et, de l'autre, à quel point les révolutions de la capitale de l'Égypte décidaient du sort de tout le pays. Ptolémée Dionysos ayant péri dans cette guerre, et César étant sorti vainqueur, la couronne demeura à Cléopâtre, 47, sous la condition d'épouser son jeune frère, qui n'était pas encore majeur; mais cette princesse le fit empoisonner dès qu'il fut en âge de régner, et lorsqu'il avait déja été couronné à Memphis, 44.

24. Tant que César vécut, Cléopâtre resta sous sa pro-
tection, et par conséquent dans la dépendance. Non-
seulement une garnison romaine fut laissée dans la
capitale, mais la reine elle-même fut obligée de le sui-
46 vre à Rome avec son frère. Mais lorsque César eût été
44 assassiné, elle prit, non sans danger pour l'Égypte,
que menaçait Cassius, commandant de la Syrie, le parti
des Triumvirs, et parvint, après la mort de son frère,
à leur faire reconnaître pour roi, le fils qu'elle préten-
dait avoir eu de César, *Ptolémée Césarion*. Mais la pas-
sion profonde qu'Antoine prit bientôt pour elle, après
41 la défaite du parti republicain, lia dès-lors sa destinée
à celle de ce Romain; et lorsque Octave l'eut vaincu,
31 Cléopâtre, après avoir fait de vains efforts pour le sé-
duire, suivit le sort d'Antoine.

La chronologie des dix années pendant lesquelles Cléopâtre vécut presque toujours avec Antoine, n'est pas sans difficultés, et doit, d'après les déterminations les plus probables, se régler de la manière suivante : citée devant son tribunal, parce que quelques-uns de ses généraux avaient dû secourir Cassius, elle se présente devant lui à Tarse, 41, avec toute la pompe et les attributs que la fable prête à Vénus, et bientôt il la suit en Égypte. L'année suivante, 40, Antoine se rend en Italie, à cause de la guerre de Pérouse, qui venait d'éclater, et il y épouse Octavie, par des motifs de politique, tandis que Cléopâtre demeure en Égypte. Dans l'automne de l'année 37, elle va le trouver en Syrie, où il se préparait à diriger en personne une guerre contre les Parthes, qui jusque là n'avait été conduite que par ses généraux. Elle se fait donner Cypre, Cyrène et la Phénicie, à l'exception de Tyr et de Sidon, et retourne en Égypte, pendant la durée de l'expédition. Antoine, après l'avoir terminée, retourne à son tour à Alexandrie où il fixe son séjour. Il voulut à la vérité en partir, dès l'année 35, pour attaquer l'Arménie; il n'exécuta ce dessein que l'année

suivante, 34, et rentra à Alexandrie en triomphe avec le roi d'Arménie, qu'il avait fait prisonnier. Il donne à Cléopâtre, ou aux trois fils qu'il avait eus d'elle, tous les pays conquis, ou qui restaient encore à conquérir, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Indus. Comme il se proposait en conséquence d'attaquer de nouveau les Parthes, de concert avec le roi de la Médie, Cléopâtre parvient à le décider à rompre formellement avec Octavie, qui devait lui amener des troupes, 33. La guerre entre lui et Octave devenant alors inévitable, Antoine suspend l'expédition déja commencée contre les Parthes, et Cléopâtre l'accompagne à Samos, où il répudie solennellement Octavie, 32. Elle le suit encore dans son expédition contre Octave; et la bataille d'Actium, gagnée par celui-ci le 2 septembre de l'année 31, décide du sort de toute cette guerre. Octave suit immédiatement Antoine en Égypte, et met le siége devant Alexandrie, 30, qui est obligée de se rendre après qu'Antoine s'est tué de sa propre main; Cléopâtre se donne aussi la mort pour n'être pas menée captive à Rome.

25. Jusque dans cette dernière période, l'Égypte se montre comme le siége d'une richesse immense et d'un luxe effréné. On voit même que tous ses malheureux princes, depuis le troisième des Ptolémées, n'avaient presque rien perdu de leur opulence. Mais quelque étonnant que ce fait puisse paraître d'abord, il s'explique assez, lorsqu'on réfléchit que d'un côté les révolutions politiques, si fréquentes dans ce pays, se passaient uniquement dans la capitale, et que la paix des provinces n'en était point altérée; et, de l'autre côté, que c'était l'unique pays où l'on fît un grand commerce, et que ce commerce devait s'agrandir nécessairement en proportion des progrès du luxe dans l'empire romain. Ce qui fait mieux voir l'effet que le luxe des Romains produisait à son tour sur l'Égypte, c'est l'état de ce pays

devenu province romaine; puisque bien loin que le commerce fût tombé à Alexandrie, dans le cours de cette période, il y avait pris au contraire un accroissement extraordinaire.

### III. *Histoire de la Macédoine même et de la Grèce, depuis la mort d'Alexandre, jusqu'au temps où elle tomba sous la domination romaine*, 223—146.

Les sources pour cette partie de l'histoire sont toujours les mêmes que nous avons indiquées précédemment (voyez ci-dessus, p. 255.) C'est toujours Diodore pour tout ce qui s'est passé depuis la bataille d'Ipsus, en 301. Mais dans toute la période de 301 à 224, pour laquelle les fragmens de Diodore, quelques vies de Plutarque, et les récits dépourvus de critique que l'on trouve dans Justin, sont presque les seules sources où nous puissions puiser notre instruction, il y a bien quelques lacunes. A partir de l'année 224, c'est Polybe qu'il faut considérer comme le principal écrivain; et même dans les endroits où son ouvrage nous manque, ce sont encore ses fragmens qui nous offrent les documens les plus authentiques. Tite-Live et les autres historiens de Rome se placent à côté de lui.

Parmi les ouvrages des modernes, indépendamment de ceux qui embrassent l'histoire générale, cités ci-dessus, pag. 2, on distingue :

*The History of Greece from the accession, of Alexander, of Macedon till the final subjection to the Roman Power, in eight books, by* John Gast, *D. D. London*, 1782, 4. Quoique cet ouvrage ne soit pas un chef-d'œuvre, il mérite cependant d'être mentionné.

1. Des trois principaux empires qui s'étaient formés de la monarchie d'Alexandre, la Macédoine (au moins tant que la Thrace en fut séparée comme province par-

ticulière, c'est-à-dire jusqu'en 286) était de beaucoup la plus faible, sous le rapport de l'étendue aussi bien que sous celui de la population et de la richesse : mais on la considéra comme la première en rang, étant comme le chef-lieu de la monarchie, d'où émanait, au moins nominativement, toute l'autorité administrative dans les premiers temps. Mais dès l'année 311, après l'entière extermination de la famille royale, elle devint un royaume séparé. Son influence au-dehors se borna dès-lors uniquement à la Grèce, dont l'histoire à partir de ce moment est intimement liée avec celle de la Macédoine.

État de la Grèce après la mort d'Alexandre : Thèbes était en ruines; Corinthe avait une garnison macédonienne; Sparte était découragée par la défaite qu'elle avait éprouvée sous Agis II, en cherchant à secouer le joug de la Macédoine pendant la régence d'Antipater, 333-331. La seule Athènes était encore florissante, et demeurait toujours le premier état de la Grèce par sa puissance navale.

2. Quoique, dans le premier partage des provinces, Cratérus eût été adjoint, comme gouverneur civil, à Antipater, celui-ci conservait néanmoins la direction des affaires; et la guerre *Lamiaque*, commencée aussi- 323
tôt après la mort d'Alexandre, par les Grecs, qu'un enthousiasme soudain semblait animer à reconquérir leur liberté, le mit en état, par le succès décisif qu'il obtint à la fin, de charger la Grèce de fers encore plus pesants que ceux qu'elle avait portés jusque-là.

La guerre *Lamiaque* (préparée par l'édit d'Alexandre qui ordonnait que tous les exilés Grecs, au nombre de vingt mille, et la plupart dans les intérêts des Macédoniens, rentrassent

dans leurs villes natales), fut commencée par le parti démocratique à Athènes, auquel se joignirent, à la persuasion de Démosthène et d'Hypéride, presque tous les États du milieu et du nord de la Grèce, à l'exception des Béotiens, et la plupart des peuples du Péloponnèse, excepté Sparte, Argos, Corinthe et les Achéens. Leur union n'avait pas été si grande, même dans la guerre contre les Perses. C'était Léosthène qui en était le principal chef.—Défaite d'Antipater obligé de se renfermer à Lamia; Léosthène périt au siége de cette place, 323. Quoique Léonnat, qui était venu au secours d'Antipater, dans l'espérance de monter au trône, en épousant Cléopâtre, eût été battu et tué, 322, néanmoins les Grecs succombèrent sous les forces que Cratérus avait amenées d'Asie à la défense de la Macédoine; et Antipater réussit complètement à dissoudre la ligue : en négociant séparément avec chacun des États qui la composaient, il parvint à dicter des lois à tous. La plupart des villes reçurent garnison macédonienne; et Athènes, outre cela, ne put acheter la paix, par l'entremise de Phocion et de Démade, qu'en changeant entièrement sa constitution. Les principales conditions étaient que les citoyens pauvres seraient exclus de l'administration, que la plupart seraient transportés en Thrace, et qu'on s'engagerait à livrer Hypéride et Démosthène; Phocion devait le remplacer dans la direction générale des affaires.—Les Étoliens qui avaient enfin été vaincus, obtinrent des conditions plus avantageuses qu'ils n'auraient osé l'espérer, parce que Cratérus et Antipater étaient pressés d'aller combattre Perdiccas en Asie.

3. La haine qui s'était déclarée, du vivant même d'Alexandre, entre Antipater et Olympias, parce qu'il n'avait pas voulu la laisser dominer à son gré, détermina cette princesse à se retirer en Épire, tandis que l'influence de la jeune reine Eurydice (*voy. ci-dessus, page* 247) ne faisait que l'aigrir davantage. Peu de temps après son expédition contre Perdiccas, dans la-

quelle Cratérus son allié était mort, et lui-même avait 320
été nommé régent, Antipater mourut à son tour, laissant la régence et la tutelle des princes à son ancien ami Polysperchon, sans faire mention de Cassandre, son propre fils. Cette circonstance produisit entre ces 320 jusq. 316
deux hommes une longue suite de querelles, dans lesquelles, pour son malheur, la famille royale se trouva enveloppée, et qui finit par procurer la domination de la Macédoine à Cassandre, par l'entière extermination des princes légitimes.

Cassandre se réfugie auprès d'Antigone, 319; et, après avoir mis ce général et Ptolémée dans ses intérêts, il tente de se faire aussi un parti dans la Macédoine et dans la Grèce, surtout en envoyant Nicanor, un de ses amis, s'emparer d'Athènes à la tête de ses troupes. Mesures de Polysperchon pour s'opposer à ses desseins : il rappelle Olympias de l'Épire; mais elle n'ose pas revenir en Macédoine sans armée. Il donne le commandement des troupes royales dans l'Asie à Eumènes (voy. plus haut, pag. 248.) Il tâche de regagner l'affection des villes grecques, et en retirant les garnisons macédoniennes, et en changeant les administrateurs qu'Antipater leur avait donnés. Mais ceux-ci étaient trop bien affermis dans la plupart des villes pour s'en laisser chasser; et même l'expédition qu'il fit, dans cette vue, en 318, dans le Péloponnèse, n'eut qu'un demi-succès.—Dans la même année, double révolution à Athènes, où Polysperchon avait envoyé son fils Alexandre sous prétexte d'en chasser Nicanor, mais en effet pour se mettre en possession d'une ville aussi importante. Pendant que les deux contendants semblaient se réunir pour un même but, il s'éleva dans la ville une révolte du parti démocratique, qui dépouilla de leur autorité les gouverneurs du parti d'Antipater, à la tête desquels était Phocion qui fut condamné à boire la ciguë. Mais bientôt après, Cassandre s'empara de nouveau de la ville, exclut du gouvernement ceux qui avaient moins de dix mines,

fit périr le jeune roi et sa mère, Polysperchon s'autorisa de ce crime pour tenter de le chasser de la Macédoine en mettant en avant le jeune Hercule, dont Cassandre se délivra de la manière que nous avons dite tout à l'heure, 309.—Comme Cassandre commençait de nouveau à étendre sa puissance dans la Grèce, Démétrius Poliorcètes y fut envoyé par son père, pour prévenir Ptolémée d'Égypte dans l'exécution du décret sur l'affranchissement des villes grecques, 308. Le rétablissement de la démocratie, et l'expulsion de Démétrius de Phalère, tels furent à Athènes les résultats de cette détermination. — Cassandre fut délivré de la crainte que lui inspiraient les desseins ultérieurs de Poliorcètes, par la guerre qui éclata entre Ptolémée et Antigone (voy. ci-dessus p. 253), et eut le loisir d'affermir encore sa puissance dans la Grèce, jusqu'en l'année 302, que Démétrius y revint pour la seconde fois, comme généralissime des Grecs libres, et le repoussa jusqu'aux frontières de la Macédoine, d'où son père le rappela en Asie; c'est alors que la bataille d'Ipsus lui fit perdre tout le pays qu'il avait reconquis dans la Grèce. Cependant, quoique Athènes lui eût fermé ses ports, il lui restait toujours ses possessions dans le Péloponnèse, qu'il chercha à agrandir encore, et d'où il se rendit encore une fois maître de sa chère Athènes, 297, à laquelle il pardonna son ingratitude après en avoir chassé l'usurpateur Léocharès.

5. Cassandre ne survécut que trois ans à la bataille d'Ipsus qui lui avait assuré le trône de la Macédoine, et il la laissa comme royaume héréditaire à ses trois fils,
298 dont l'aîné, Philippe, mourut au reste peu de temps après lui.

6. Cependant les deux autres, Antipater et Alexandre, se perdirent bientôt eux-mêmes. Antipater, ayant tué sa propre mère Thessalonice, parce qu'elle favorisait Alexandre, fut obligé de fuir de la Macédoine, et de chercher un asyle auprès de son beau-père Lysi-

maque de Thrace; il y mourut bientôt. Alexandre, croyant avoir besoin de secours étrangers, implora ceux de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Démétrius Poliorcètes, qui ne vinrent l'un et l'autre que pour se faire payer. Enfin, après s'être plusieurs fois tendu des piéges réciproquement, Démétrius tua Alexandre, et en lui fut éteinte la race d'Antipater. 295

7. L'armée proclama Démétrius roi de Macédoine; et avec lui la maison d'Antigone monta sur ce trône, qu'elle conserva enfin, après beaucoup de vicissitudes. Son règne de 7 ans ne fut qu'une suite continuelle de 294 jusq. 287 guerres; et comme il ne sut jamais supporter la prospérité, son orgueil causa enfin sa ruine.

Le royaume de Démétrius se composait de la Macédoine, de la Thessalie, d'une grande partie du Péloponnèse; et, de plus, il était maître de Mégare et d'Athènes. — Il prend deux fois Thèbes, 293 et 291, qui avait été reconquise par Cassandre, et tente inutilement de soumettre la Thrace, 292. La guerre qu'il fait à Pyrrhus, dans lequel on croyait voir un nouvel Alexandre, l'avait déja rendu odieux aux Macédoniens; mais son grand projet de reconquérir l'Asie engagea ses ennemis à le prévenir, et la haine de ses sujets le força à s'enfuir secrètement dans le Péloponnèse, auprès de son fils Antigone, 287. Les Athéniens profitent de son malheur pour chasser la garnison macédonienne, et pour rétablir leur ancienne constitution en nommant des archontes; et quoique Démétrius assiégeât la ville, et la prît, il se laissa fléchir par Cratès. Mais depuis, ayant voulu mettre à exécution son projet sur l'Asie, il est obligé de se rendre à Séleucus son beau-père, 286, qui le nourrit par charité jusqu'à sa mort, 284.

8. Pyrrhus d'Épire et Lysimaque de Thrace avaient des prétentions sur le trône vacant de Macédoine; mais

quoique Pyrrhus, en cédant la moitié du royaume,
287 eût d'abord été proclamé roi, comme il était étranger, il ne put se maintenir que jusqu'en 286, où Lysimaque le chassa de la Macédoine.

Les rois d'Épire, de la race des *Æacides*, étaient proprement princes des Molosses (voyez ci-dessus, page 162.) Maîtres de l'Épire, ils commencent à jouer dans l'histoire un rôle important, vers le temps de la guerre du Péloponnèse. Après *Alcétas I*, vers 384 (qui se prétendait descendant de Pyrrhus, fils d'Achille à la seizième génération), on voit successivement paraître *Néoptolème*, père d'Olympias (dont le mariage avec Philippe, 358, resserra étroitement l'alliance des rois d'Épire avec ceux de Macédoine), mort l'an 352. *Arymbas*, son frère mort, l'an 342. *Alexandre I*, fils de Néoptolème et beau-frère d'Alexandre-le-Grand, voulut étendre ses conquêtes à l'occident comme celui-ci à l'orient; mais il mourut dans la Lucanie l'an 332. *Æacides*, fils d'Arymbas, mort l'an 312. *Pyrrhus II*, fils du précédent, l'Ajax de son temps, et, pour ainsi dire, plutôt aventurier que roi. Après des guerres continuelles en Macédoine, en Grèce, en Italie et en Sicile, il périt à la prise d'Argos l'an 272. Il eut pour successeur *Alexandre II*, son fils, et la race masculine de ces princes finit en 219, dans la personne de *Pyrrhus III*, fils du précédent. En effet, quoique Déidamie, fille du dernier roi, lui eût d'abord succédé, les Épirotes ne tardèrent pas à introduire dans leur pays le régime démocratique jusqu'en l'année 146, qu'ils subirent le joug des Romains avec la Macédoine et le reste de la Grèce.

9. Lysimaque, en montant snr le trône, joignit la
282 Thessalie, et même, pour un temps, l'Asie antérieure, au royaume de Macédoine. Mais une ancienne haine, et des intérêts de famille, engagèrent bientôt ce prince dans une guerre avec Séleucus Nicator; et la bataille près d'Eurupédion lui fit perdre le trône et la vie.

L'aîné des fils de Lysimaque, le brave Agathoclès, est mis à mort, à l'instigation d'Arsinoé sa belle-mere; sa veuve Lysandra et le frère de cette princesse, Ptolémée Céraunus, qui, de son côté, avait été chassé d'Égypte par Bérénice sa belle-mère, et qui était suivi d'un puissant parti, se réfugient à la cour de Séleucus, et l'engagent à la guerre.

10. Lorsque Séleucus vainqueur, et déja maître de l'Asie, se fut fait proclamer roi de Macédoine, ce pays parut être en effet devenu le chef-lieu de toute la monarchie. Mais peu de temps après son entrée en Europe,
Séleucus tomba sous la main meurtrière de Ptolémée 281.
Céraunus, à qui les trésors du prince assassiné, et ce qui restait des troupes de Lysimaque, procurèrent le trône. Il se vengea par une nouvelle perfidie d'Arsinoé sa sœur consanguine; mais au moment où il se croyait pleinement assuré du fruit de ses crimes, l'invasion des Gaulois dans la Macédoine lui fit perdre le trône et la 279
vie.

L'invasion des Gaulois qui menaçaient de dévaster entièrement non-seulement la Macédoine, mais même toute la Grèce, se fit par trois expéditions successives. La première, dirigée par Cambaules (probablement l'an 280), ne pénétra que jusqu'en Thrace, parce qu'elle ne se trouva pas assez forte. La seconde était partagée en trois corps; l'un sous Cérétrius, dirigé contre la Thrace, l'autre contre la Péonie, sous Brennus et Acichorius, et le dernier contre l'Illyrie et la Macédoine, sous les ordres de Belgius, 279. C'est par celui-là que Ptolémée fut battu et tué. On nomma d'abord en Macédoine son frère Méléager pour le remplacer, et ensuite Antipater; mais ils furent bientôt dépouillés tous deux du titre de roi, à cause de leur incapacité. Ce fut un noble macédonien, nommé Sosthènes, qui prit le commandement, et qui, pour cette fois, affranchit la Macédoine. Mais dans l'année 278, le principal corps des Gaulois se

montra comme un ouragan violent qui détruit tout sur son passage. C'était proprement contre la Grèce qu'il était dirigé: cependant il défit les troupes de Sosthènes qui périt dans le combat. Quoique les Grecs réunis eussent mis sur pied toutes leurs forces, Brennus et Acichorius réussirent à pénétrer dans la Grèce de deux côtés, et ils arrivèrent à Delphes, qui était le but de leur expédition; mais ils furent obligés de se retirer, et périrent ensuite presque tous par la faim, la soif et le fer des Grecs. Cependant il y en eut une partie qui s'établit dans l'intérieur de la Thrace, qui par là fut désormais perdue pour la Macédoine. Une autre partie composée des hordes des *Tectosages*, des *Tolistobii* et des *Trocmi*, s'enfonça dans l'Asie-Mineure, trouva moyen de s'y établir et de se maintenir dans la contrée, qui de leur nom fut appelée *Galatie* (voyez ci-dessus page 259.) Quoique les *Tectosages* fussent venus de la Gaule, la manière dont cette attaque fut dirigée prouve que la grande masse se composait de peuples plus voisins; et en effet, les Gaulois possédaient alors presque tous les pays compris entre le Danube, la Méditerranée et l'Adriatique. — De son côté la Grèce unie, à l'exception du Péloponnèse, ne put leur opposer que vingt mille hommes, quoiqu'elle eût fait un appel à toutes ses forces.

11. *Antigone* de *Gonni* (fils de Démétrius), monta sur le trône vacant de la Macédoine dévastée, en vertu d'un traité conclu avec *Antiochus I Soter*, son concurrent, dont il épousa la fille. Mais quoiqu'il eût résisté avec succès à une nouvelle attaque des Gaulois, il n'en fut pas moins chassé par Pyrrhus, qui
274 à son retour d'Italie fut proclamé pour la seconde fois roi de Macédoine. Ce prince ayant entrepris de conquérir le Péloponnèse, attaqua d'abord Sparte, qui lui opposa une défense vigoureuse, et marcha ensuite contre Argos dont il s'empara, mais où il perdit
272 la vie.

Quelque étranges que paraissent ces nombreuses et subites révolutions, elles expliquent assez bien quelle était la manière de faire la guerre dans ces temps-là. Tout dépendait des armées, et elles étaient composées d'hommes tout prêts à combattre demain contre celui qu'ils avaient défendu aujourd'hui, pour peu qu'ils espérassent trouver dans cet ennemi un chef plus brave ou plus heureux. La phalange macédonienne surtout, depuis la mort d'Alexandre, ne reconnaissait plus l'autorité de ses chefs, mais leur prescrivait ses volontés. Dans l'état de misère où la guerre avait réduit tant de vastes contrées, le métier de guerrier était devenu presque le seul tolérable, et personne ne l'exerçait avec plus d'ardeur que les Gaulois, qui étaient à la solde de quiconque voulait les payer.

12. *Antigone Gonatas* remonte sur le trône de Macédoine, après la mort de Pyrrhus; et quoiqu'il eût d'abord à soutenir une lutte terrible contre Alexandre fils
et successeur de Pyrrhus, à partir de cette époque, le 266
royaume resta à lui et à ses descendants sans interruption. Mais aussitôt qu'ils n'eurent plus de rivaux étrangers à redouter, la Grèce devint le but de la politique
des princes macédoniens, et la prise de Corinthe sembla 251
la mettre entièrement dans leur dépendance. Mais la formation de la ligue étolienne, et bientôt celle de la ligue achéenne, qui fut bien plus importante, changea totalement les rapports de ce pays, et son histoire redevient dès-lors l'objet d'un grand intérêt, et occupe une place distinguée dans l'histoire générale du monde. Ainsi, après tant d'orages, la Grèce devait encore avoir un brillant crépuscule.

L'antique union des douze cités de l'Achaïe (voyez-ci-dessus, pag. 156) subsista jusqu'à la mort d'Alexandre; mais

elle fut détruite au milieu des désordres qui troublèrent dès-lors le monde, surtout depuis que Démétrius, et son fils Antigone, après la bataille d'Ipsus, 301, eurent établi dans le Péloponnèse le siége de leur domination. Quelques-unes de ces villes étaient en leur pouvoir, et dans les autres il s'était élevé des tyrans que ces princes favorisaient ordinairement; mais, dans l'année 281, qnatre d'entre elles trouvèrent le moyen de recouvrer leur liberté, en renouvelant l'ancienne ligue. Cinq ans après, tandis qu'Antigone parvenu au trône de Macédoine était occupé d'un autre côté, il s'y en joignit insensiblement plusieurs autres. Mais cette ligue ne commença à devenir puissante que quand des villes étrangères furent entrées dans l'union. Ce fut d'abord *Aratus*, le libérateur de Sicyone, qui y fit accéder sa patrie, 251, et qui dès-lors devint l'ame de la confédération. En 243, il parvint à y réunir Corinthe, après en avoir chassé la garnison macédonienne, et Mégare. Dès ce moment la ligue se fortifia insensiblement par l'accession de plusieurs états de la Grèce, et entre autres d'Athènes, en 229. Mais cela même excita la jalousie des autres États; et comme la ligue se trouvait toujours mêlée dans les affaires des grandes puissances, elle devint trop souvent l'instrument et le jouet de leur ambition, d'autant plus qu'Aratus, plus homme d'état que guerrier, et manquant quelquefois de constance dans ses résolutions, fit, dès le commencement, la faute de s'unir avec Ptolémée II. Les principales conditions de la ligue étaient : 1° l'entière égalité politique de tous les états qui en faisaient partie, et ce caractère la distingue de toutes les confédérations qui s'étaient formées précédemment dans la Grèce; 2° le maintien de la constitution intérieure de chaque ville, et en conséquence, 3° la tenue, deux fois par an, des assemblées des députés de toutes les villes à Ægium, et ensuite à Corinthe, pour y décider des affaires générales, particulièrement eu égard aux circonstances présentes, et pour y faire choix du *stratège* (général ou chef), et des dix *demiurgi* (magistrats supérieurs) de l'union. — Mais ce qui contribua le plus à la grandeur de cette ligue dont le véritable but était la liberté, c'est qu'elle eut,

dans *Aratus*, jusqu'en 213, dans *Philopémen*, jusqu'en 183, et dans *Lycortas* jusqu'en l'année 170, des hommes qui surent lui inspirer une ame et l'entretenir jusqu'au moment où la politique romaine vint à bout d'affaiblir cette généreuse ardeur et de la détruire entièrement.

La ligue étolienne se forma vers l'an 284, pour résister à l'oppression des rois de Macédoine. Les Étoliens avaient aussi chaque année une assemblée (*Panætolium*) à Thermus, où l'on élisait un stratège et des magistrats (*Apocleti*) qui formaient le conseil d'état de l'union. Il y avait même un secrétaire (γραμματεὺς), et des inspecteurs (ἔφοροι), mais on ne sait pas bien précisément quelles étaient leurs fonctions. Cette ligue ne parvint pas au même degré de grandeur et de puissance que la ligue achéenne, parce qu'on n'y admit que des Étoliens. Plus cette nation était grossière (car la piraterie et le brigandage sur terre furent toujours ses principaux moyens d'existence), plus la politique des étrangers et surtout des Romains, s'attacha à en faire l'instrument de ses desseins.

13. Antigone, dans ses dernières années, avait cherché par tous les moyens possibles, et surtout en s'alliant avec les Étoliens, à dissoudre la ligue achéenne; il mourut enfin à l'âge de quatre-vingts ans, et son fils, *Démétrius II*, lui succéda. Il fit la guerre aux Étoliens, mais ceux-ci trouvèrent alors un appui dans les Achéens; et il chercha, en favorisant les tyrans qui s'établissaient dans quelques villes, à empêcher l'agrandissement de la ligue. Mais le reste de son règne forme presque une lacune dans l'histoire. 243 jusq. 233

La tradition ordinaire qui le représente comme conquérant de Cyrène et de la Libye, vient sans doute de la confusion du nom de ce prince avec celui de son oncle Démétrius, fils de Poliorcètes de Ptolémaïs, que Plutarque appelle *roi de Cyrène*. L'histoire de cette ville, entre les années 258 et 142, est à peu

20.

près ensevelie dans une entière obscurité. (*cf. Prolog. Trogi, liv. XXVI, ad calcem Justini.*)

233 jusq. 221 14. *Antigone II*, surnommé *Doson*, frère de Démétrius, fut élevé au trône au préjudice de Philippe, fils de ce prince. Les circonstances où se trouvait la Grèce, en produisant à Sparte une révolution très-remarquable (dont les détails sont assez connus par les vies d'Agis et de Cléomènes par Plutarque), avaient suscité aux Achéens un ennemi extrêmement dangereux : Antigone en fut presque toujours occupé, quoique les entreprises des Romains dans l'Illyrie, dès l'année 230, eussent mérité de sa part une attention plus sérieuse; et les rapports changèrent alors à tel point, que les Macédoniens, d'ennemis qu'ils étaient des Achéens, devinrent leurs alliés.

Esquisse de la situation de Sparte à cette époque. La forme de l'ancienne constitution subsistait toujours; mais depuis la dévastation des pays étrangers, et surtout depuis qu'il avait été permis d'aliéner les propriétés territoriales, proposition qu'Épitadeus avait fait passer, la plus grande inégalité dans les fortunes s'était établie. Le rétablissement de la constitution de Lycurgue avait dès-lors un double but: d'un côté, de flatter les pauvres par une nouvelle loi agraire, et par l'abolition des dettes; de l'autre, d'augmenter le pouvoir des rois, en brisant celui des Éphores.—Premier essai d'une réforme tenté en 244, par le roi *Agis III.* Elle parut d'abord prête à réussir, mais ensuite elle échoua entièrement par les intrigues de Léonidas, l'autre roi, et finit par l'entière extermination d'Agis et de sa famille, 241. Cependant *Cléomènes*, fils de Léonidas, ayant succédé à son père, 236, et fait manquer, par les victoires qu'il remporta, le projet qu'avait formé Aratus de contraindre Sparte à accéder à la ligue achéenne, 227, il renversa les

Éphores par une révolution violente, 226, et travailla à exécuter les projets d'Agis, ayant soin en même temps de fortifier les Spartiates par l'admission d'un grand nombre d'habitants de la campagne ou *Periœci*; il rétablit les réglements de Lycurgue même pour la vie privée. Mais en même temps, parce que dans une petite république une révolution ne saurait se consolider sans une guerre au dehors, il attaqua les Achéens, dès l'année 244, et ceux-ci ayant été battus implorèrent, par le moyen d'Aratus, le secours d'Antigone, et l'obtinrent en effet. La bataille de Sellasie, 222, que Cléomènes perdit ensuite, anéantit sa puissance; il eut beaucoup de peine à se sauver en Égypte, et Sparte fut réduite à regarder la conservation de son indépendance comme un don de la générosité d'Antigone. Telle est la malheureuse issue qu'eut cette entreprise d'un seul grand homme chez un peuple déja dégénéré. Sparte tomba ensuite, par les dissensions des Éphores avec le roi Lycurgue, avec son successeur Machanidas, dans une sorte d'anarchie, qui finit en 207, par la domination absolue d'un certain *Nabis*, scélérat atroce, qui renversa entièrement la constitution et les lois par lesquelles Sparte avait été gouvernée jusqu'alors. Que celui qui veut étudier l'histoire des grandes révolutions, commence par celle-ci; quelque petite qu'elle paraisse, il n'y en a peut-être aucune où il puisse s'instruire davantage.

PLUTARCHI, *Agis et Cleomenes*. Les documents de ces vies sont puisés, en grande partie, dans les Commentaires d'Aratus.

15. *Philippe II*, fils de Démétrius, monta sur le trône à l'âge de seize ans, orné de toutes les qualités qui peuvent faire un grand prince, et dans des circonstances heureuses. La Macédoine avait réparé ses pertes par les avantages d'une longue paix intérieure; et le principal but de sa politique, d'obtenir la principauté de la Grèce, paraissait à peu près atteint par l'alliance d'Antigone avec les Achéens, et par la victoire de Sellasie. Mais l'époque de Philippe se trouva précisément 221 jusq. 178

être celle de l'accroissement effrayant de la puissance romaine; et plus il fait d'efforts pour s'y opposer, plus il se trouve profondément enveloppé dans cette suite de relations toutes nouvelles, qui remplirent d'amertume le reste de sa vie; et enfin, après que le malheur l'eut rendu plus despote, les chagrins le précipitèrent dans la tombe.

221 jusq. 217 16. Les cinq premières années de son règne furent remplies par la part qu'il prit à la guerre des Achéens contre les Étoliens, appelée la guerre des deux ligues. Philippe, malgré la trahison de son ministre Apellas et des partisans de ce traître, fut en état de dicter les conditions de la paix, qui laissait chacun en possession de ce qu'il avait en ce moment. Les nouvelles qu'on reçut de la victoire remportée en Italie par Annibal, près du lac de Trasimène, furent un motif de hâter la conclusion de la paix, parce que Philippe, d'après le conseil de Démétrius de Pharus, qui avait été chassé par les Romains et qui bientôt eut le plus grand crédit auprès de lui, méditait alors de plus grands projets.

Les motifs de la guerre entre les deux ligues furent les brigandages exercés par les Étoliens sur le territoire des Messéniens dont les Achéens prirent la défense, 221. Les fautes d'Aratus firent que l'on s'adressa à Philippe, 220, dont les progrès furent long-temps arrêtés par les intrigues de la faction d'Apellas, qui voulait renverser Aratus. Les Acarnaniens, les Épirotes et les Messéniens avec Scerdilaidas d'Illyrie, (qui au reste devint bientôt l'ennemi de Philippe) étaient du côté de ce prince et des Achéens; les Étoliens avaient pour eux l'alliance de Sparte et des Éléens, et étaient commandés par Scopas. — Le résultat le plus important de cette guerre pour la Macédoine fut qu'elle commença à redevenir une puissance maritime. —Vers ce même temps, une guerre peu importante par elle-

même eut lieu entre les républiques commerçantes de Byzance et de Rhodes (cette dernière alliée de Prusias Ier, roi de Bithynie); elle est remarquable comme la seule de ce genre qu'il y eût eu dans ces temps-là, parce que c'était une guerre de commerce, et qui avait pour objet les droits de péage établis par les Byzantins, 222. Les Rhodiens, qui étaient alors très-puissants sur mer, forcèrent leurs adversaires à céder.

17. Les négociations dans lesquelles Philippe était entré avec Annibal eurent enfin pour résultat une alliance, par laquelle on se promit assistance réciproque 214
pour détruire Rome, et Philippe prit la résolution de passer en Italie. Mais les Romains surent lui susciter tant d'ennemis dans son voisinage, et se servir si habilement de la supériorité de leur marine, que l'exécution de son plan fut arrêtée jusqu'au moment où l'on crut pouvoir l'attaquer dans la Grèce, où il avait eu l'imprudence de se faire beaucoup d'ennemis par le ton impérieux qu'il commençait à prendre avec ses alliés, dans le moment même où, par le sentiment de la supériorité de ses forces, il allait s'engager dans une plus grande sphère d'activité.

Commencement des hostilités de Rome contre Philippe, immédiatement après la conclusion de l'alliance avec Annibal. Une flotte avec des troupes de débarquement est envoyée sur les côtes de la Macédoine, et le roi est battu en personne, auprès d'Apollonia, 214. — Alliance de Rome avec les Étoliens, auxquels se joignent Sparte, l'Élide, le roi Attale de Pergame, et les rois d'Illyrie Scerdilaidas et Pleuratus, 211. D'un autre côté Philippe a pour lui les Achéens, chez lesquels Philopémen remplaçait avec succès Aratus, mort en 213, par un crime du roi de Macédoine; il avait aussi les Acarnaniens et les Béotiens. Attaqué de tous côtés, il se tira heureusement de ce danger, et

força d'abord les Étoliens, abandonnés par Rome et par Attale, à conclure une paix séparée, qui bientôt après se changea en une paix générale, 204, où furent compris les alliés de l'un et de l'autre parti, parce qu'il était dans les convenances de Rome que cela fût ainsi.

203 jusq. 200 18. Nouvelle guerre de Philippe avec Attale et les Rhodiens, qui se fait presque uniquement dans l'Asie mineure, et alliance impolitique avec Antiochus III, dans le dessein d'attaquer l'Égypte. Peut-on blâmer Philippe s'il cherchait à désarmer à l'avance les auxiliaires des Romains ? Mais ils ne lui en laissèrent pas le
202 temps, et il devait acquérir près de Chio la triste conviction que sa puissance navale n'était pas capable de tenir tête à celle des Rhodiens.

200 jusq. 197 19. La guerre avec Rome abattit entièrement la puissance macédonienne, en même temps qu'elle jeta les fondements de la domination romaine dans l'Orient, et elle changea presque tous les rapports alors existants entre ces différents pays. Les deux premières années de la guerre firent assez voir que la force toute seule ne parviendrait pas facilement à renverser le trône de
198 Macédoine. Mais lorsque *Titus Quintius Flaminius*, en venant dans la Grèce, eut séduit ces peuples par le mot magique de liberté, et qu'il eut ainsi privé Philippe de
197 ses alliés, la bataille de Cynocéphale décida entièrement du sort de ce royaume. Les conditions de la paix furent : 1° Que les différents états grecs, en Europe et en Asie, seraient indépendants, et que Philippe en retirerait ses garnisons ; 2° qu'il livrerait sa flotte tout entière, et qu'il ne conserverait pas plus de cinq cents hommes armés ; 3° qu'il n'entreprendrait aucune guerre hors de la Macédoine sans la permission de Rome ;

4° qu'il paierait mille talents, et qu'il donnerait son jeune fils Démétrius pour otage.

Les alliés des Romains, dans cette guerre, furent les Étoliens, les Athéniens, les Rhodiens, les rois des Athamaniens, des Dardaniens et de Pergame.—Philippe n'eut pour alliés, au commencement, que les Achéens; mais Flaminius trouva le moyen de les gagner en faveur des Romains. (Voy. ci-dessous l'*Histoire romaine.*)

20. La déclaration de la liberté de la Grèce, publiée solennellement aux jeux isthmiques par Flaminius, fit passer la domination de la Grèce, proprement dite, des 196
rois de Macédoine aux Romains; malgré la joie excessive que les Grecs témoignèrent à cette occasion, l'histoire de ces peuples, comme celle des Macédoniens, se trouve désormais entièrement confondue avec l'histoire romaine. C'était alors une maxime fondamentale à Rome d'entretenir des dissensions dans les états de la Grèce, dans la vue surtout d'empêcher les Achéens de devenir puissants ; et ce jeu de sa politique lui devint très-facile du moment où il se fut élevé dans chaque ville deux partis, dont l'un était favorable aux Romains et l'autre lui était opposé.

Déja Flaminius avait eu soin de susciter aux Achéens un ennemi redoutable dans Nabis, quoique avant son départ pour l'Italie, 194, il eût été lui-même obligé de lui faire la guerre.—Dès l'année 192, guerre entre Nabis et les Achéens; cependant après qu'il eut été massacré par les Étoliens, 191, Sparte elle-même accéda à la ligue achéenne.—Mais vers le même temps la Grèce était encore sur le point de devenir le théâtre d'une guerre étrangère; Antiochus s'y fortifia, et plusieurs peuples dès long-temps aigris contre Rome, particulièrement les Étoliens,

s'unirent à lui. Aussi, après qu'Antiochus eut été chassé de la Grèce, 191, eurent-ils beaucoup de peine à faire leur accommodement, et ce ne fut qu'après de longues et inutiles supplications que Rome consentit à leur accorder la paix à des conditions extrêmement dures, 189.

21. Pendant la guerre des Romains avec Antiochus, pour ne pas entièrement aliéner Philippe, qui était un des nombreux alliés de Rome, on lui permit de s'agrandir un peu aux dépens de ses voisins les Atha-
190 manes, les Thraces et les Thessaliens. Mais dès la fin de cette guerre il éprouva trop l'humeur tyrannique des Romains, pour que la vengeance ne devînt pas son unique sentiment, et le rétablissement de sa puissance son unique pensée. Cependant la manière violente dont il s'y prit pour repeupler la Macédoine épuisée (car, ainsi retombe sur le vainqueur la peine de son avidité pour les conquêtes), par la transplantation des habitants de villes et de pays entiers, et l'oppression que souffrirent à ce sujet ses voisins qui ne restèrent pas tranquilles dans cette circonstance, éleva une foule de plaintes, et quelles plaintes n'auraient pas été écoutées à Rome contre Philippe? — Il n'y eut que son jeune fils Démétrius, élevé à Rome, et qu'on y destinait probablement à lui succéder, qui put retarder la fatale des-
183 tinée de la Macédoine. Mais lorsque après son ambassade il fut de retour dans ce pays, la jalousie de son frère naturel, Persée, qui était l'aîné, dégénéra en une haine ouverte, qui ne put être apaisée que par la mort du jeune prince. Cependant le malheur d'avoir à prononcer entre ses deux enfants ne fut pas ce qu'il y eut de plus
181 cruel dans la destinée de Philippe; après la condamnation du plus jeune, qui lui avait été le plus cher, il

reconnut son innocence. Faut-il s'étonner que le chagrin l'ait dès-lors conduit au tombeau? 179

22. Rome observait à l'égard des Achéens la même politique dont elle avait fait usage contre Philippe; et depuis que les Romains eurent terminé la guerre avec Antiochus, ils prirent avec ceux-ci un ton plus mena- 189
çant; et les éternelles dissensions des Grecs leur donnaient en effet beau jeu; cependant la valeur et la sagesse de *Philopémen*, homme digne d'un meilleur temps, soutinrent la dignité de la ligue, dans un temps où les Romains prétendaient déja parler en arbitres suprêmes. Après la mort de ce grand homme, il leur 183
devint facile de se faire un parti parmi les Achéens eux-mêmes, surtout depuis que le lâche Callicrates se fut vendu à eux pour ourdir cette trame.

Les Achéens avaient continuellement des démêlés soit avec Sparte, soit avec Messène; et le principe de toutes ces querelles venait de ce qu'il y avait dans chacun de ces petits états des factions dont les chefs, dirigés la plupart par des considérations personnelles, et surtout par leur haine contre Philopémen, cherchaient à se séparer de la ligue. D'un autre côté, l'idée dominante chez les Achéens était que la ligue devait embrasser tout le Péloponnèse. Philopémen fut fait prisonnier et tué, 163, dans la guerre contre les Messéniens, à l'âge de soixante-dix ans.

Plutarchi *Philopœmen*, presque entièrement puisé dans la vie de Philopémen, par Polybe, qui est perdue.

23. Le dernier roi de Macédoine, *Persée*, avait hé- 179
rité de son père Philippe toute sa haine contre Rome; jusq. 168
et s'il n'avait pas absolument les mêmes talents, il en eut qui n'étaient pas inférieurs. Il suivit en tout point les plans de son père, et les sept premières années de

son règne furent employées à réunir par des efforts constants une puissance qui le mît à même de combattre les Romains. Pour y parvenir, d'un côté il appela du nord les Bastarnes, pour les établir dans les terres des Dardaniens, ses ennemis, et de l'autre il s'appliqua à se ménager des alliances avec les rois d'Illyrie, de Thrace, de Syrie et de Bithynie, mais avant tout à rétablir, par des négociations et des promesses flatteuses, l'ancienne influence de la Macédoine dans la Grèce.

Philippe avait déja eu le projet d'établir les Bastarnes, peuplade germanique en-deçà du Danube, dans la Thrace et dans la Dardanie, afin de faire avec eux la guerre aux Romains; mais ce plan ne fut exécuté qu'en partie sous Persée. Dans la Grèce, le parti macédonien, que Persée avait su composer du grand nombre de citoyens pauvres, aurait probablement pris le dessus dans tous les petits états, si la crainte de Rome, et l'étroite surveillance qu'elle exerçait à cet égard, n'y avaient mis obstacle. Ainsi les Achéens, au moins en apparence, restaient du côté des Romains; les Étoliens s'étaient eux-mêmes ruinés par la fureur des dissensions intérieures; il en était de même des Acarnaniens; et la confédération des Béotiens avait été complètement détruite par les Romains, 171. D'un autre côté, le parti macédonien était tout-puissant dans l'Épire; la Thessalie était au pouvoir de Persée; beaucoup de peuples de Thrace étaient dans ses intérêts, et il aurait trouvé dans le roi Gentius un allié qui pouvait lui être extrêmement utile, s'il ne s'était pas lui-même privé de son secours par une avarice hors de saison.

24. La haine envenimée entre Persée et Eumène, et les vives instances de ce dernier à Rome, hâtèrent surtout la déclaration de la guerre. La négligence à prévenir le moment favorable pour attaquer, l'adoption d'un système de guerre défensive, quelque bien conçu

qu'il fût d'ailleurs, causèrent la ruine de Persée, comme elle avait causé celle d'Antiochus. Cependant il soutint 172 jusq. 168
la guerre pendant près de quatre ans; mais la bataille de Pydna décida à la fois de son sort et de celui de la Macédoine.

**Malheureuse destinée de Persée jusqu'au moment où il tombe entre les mains des Romains à Samothrace, et ensuite jusqu'à sa mort à Rome, 166.**

25. D'après le système que Rome avait adopté alors, la Macédoine conquise ne fut pas encore réduite en province; mais on se borna d'abord à la mettre hors d'état de se défendre. On en fit une espèce de république, en la partageant en quatre districts qui devaient payer aux Romains la moitié du tribut qu'ils avaient payé jusqu'alors à leurs rois.

26. L'influence que la chute de Persée devait avoir sur la dépendance de la Grèce, et particulièrement de la ligue achéenne, se conclnt assez de la nature des choses. L'inquisition politique des commissaires romains punit non-seulement ceux qui s'étaient déclarés les partisans de la Macédoine; mais même il suffit d'avoir voulu garder la neutralité pour être traité de suspect. La haine même monta à tel point que Rome ne crut plus pouvoir trouver de sûreté qu'en se défaisant, en un seul coup, de tous ses adversaires les plus distingués. Plus de mille Achéens des plus considérables furent envoyés à Rome pour y faire entendre leur justification, et ils y restèrent dix-sept ans prisonniers sans qu'on songeât à les entendre. D'un autre côté, *Callicrates* (mort en 150), qui les avait livrés, se trouva 167 jusq. 150
à la tête de la ligue, et ce misérable entendait chaque

jour, sans s'émouvoir, les enfants l'outrager dans les rues et lui reprocher son infame trahison. — A la vérité, cette époque fut pour la Grèce un temps de paix, et il est facile d'en deviner les raisons.

27. Lorsque Rome eut adopté le système de réduire en provinces les états qu'elle avait jusqu'alors tenus dans sa dépendance, le sort de la Grèce ainsi que celui
150 de la Macédoine fut enfin décidé. Cela arriva pour ce
jusq.
148 dernier pays, après la victoire que remporta Métellus sur le parti que s'était formé Andriscus qui se donnait pour le fils de Persée; et deux ans après, la prise de Corinthe fit évanouir la dernière étincelle de liberté dans la Grèce.

La dernière guerre des Achéens fut occasionnée par les démêlés avec Sparte, 150, et entretenue par Diæus, Critolaüs et Damocritus, qui s'étaient sauvés de Rome, où on les avait tenus en captivité. Les Romains s'empressèrent d'intervenir dans ces débats afin de dissoudre entièrement la ligue achéenne. Le premier motif qu'ils mirent en avant, pour cet objet, fut l'insulte faite à Corinthe à leurs ambassadeurs; cependant comme la guerre contre Carthage et contre Andriscus durait toujours, on se plaignit d'abord avec assez de modération. Mais le parti de Diæus et de Critolaüs voulait la guerre. Les chargés de pouvoir de Métellus furent de nouveau insultés, et les Achéens déclarèrent la guerre à Sparte et à Rome. Dans la même année ils furent battus par Métellus, et Critolaüs périt dans le combat. Mummius vint prendre le commandement de l'armée romaine; il battit Diæus, qui avait succédé à Critolaüs, dans un combat donné près de Corinthe, prit la ville et la saccagea, 146. La Grèce fut alors réduite en province romaine, quoiqu'on laissât encore à quelques villes isolées, comme Athènes, une ombre de liberté.

## IV. *Histoire de quelques petits royaumes ou États éloignés, formés des débris de la monarchie macédonienne.*

*Sources.* Outre les écrivains cités précédemment, pag. 255, on doit mentionner ici particulièrement un historien né à Héraclée, ville du Pont, Memnon, dont Photius nous a conservé quelques extraits, cod. 224. Dans quelques sections isolées comme dans celle des Parthes, Justin (1) est la principale source, ainsi qu'Ammien Marcellin et les extraits d'Arrien (*ex Parthicis*), que l'on trouve dans Photius. Les médailles des rois parthes sont encore fort importantes pour l'histoire de leur empire; malheureusement, les savants travaux de Vaillant prouvent que, malgré cette ressource, la chronologie de ces rois est encore fort incertaine. Le principal écrivain pour l'histoire des Juifs est Josephe (voy. ci-dessus pag. 37). Parmi les livres de l'ancien Testament, ce sont ceux d'*Esdras* et de *Néhémias* qu'il faut consulter, et les livres des *Machabées*, dont l'autorité est trop souvent douteuse.

Les ouvrages modernes seront cités aux articles des royaumes particuliers. On trouve aussi beaucoup de détails dans les ouvrages qui traitent de l'ancienne numismatique.

1. Outre les trois principaux royaumes dans lesquels la monarchie d'Alexandre se trouva divisée, il se forma encore, dans les vastes pays qu'elle comprenait, plu-

---

(1) Puisque Justin n'a fait que donner des extraits de TroguePompée, on est en droit, pour plusieurs sections de l'Histoire ancienne, de faire l'importante question : Quelles sont les sources où ce dernier a puisé? On en trouvera la solution dans mes deux dissertations: *De fontibus et auctoritate Trogi Pompeii, ejusque epitomatoris Justini*, dans *Com. Societ. Götting; vol. XV.*

sieurs petits états, voisins de ces trois grands royaumes, et l'un d'entre eux devint à son tour un des plus puissants empires du monde. Ce sont : 1° le royaume de Pergame, 2° la Bithynie, 3° la Paphlagonie, 4° le Pont, 5° la Cappadoce, 6° la grande Arménie, 7° la petite Arménie, 8° le royaume des Parthes, 9° le royaume de Bactriane, 10° l'État Juif depuis les Machabées.

Nous ne connaissons l'histoire de ces royaumes (l'État Juif excepté) qu'autant qu'ils se trouvent impliqués dans les affaires de royaumes plus considérables; nous ne savons rien, ou très-peu de choses, de leur histoire propre et de leurs transactions intérieures. On ne peut donc présenter, à ce sujet, autre chose qu'une suite chronologique de données, dont la connaissance est pourtant indispensable pour l'intelligence de l'histoire générale.

283 jusq. 133 2. *Le royaume de Pergame*, en Mysie, se forma pendant la guerre entre Séleucus et Lysimaque. Il s'éleva par la grandeur de ses rois (dont heureusement les plus sages régnèrent le plus long-temps), et par la faiblesse des Séleucides; la politique des Romains, qui avaient des vues sur lui, contribua à son agrandissement. L'histoire n'offre presque pas d'exemple d'un royaume subordonné ainsi à des maîtres étrangers, et dont les princes eussent su se prévaloir avec autant d'habileté de ces rapports politiques. Mais leur plus grande gloire consiste dans l'encouragement donné aux arts de la paix, à l'industrie, aux sciences, à l'architecture et aux arts du dessin, en quoi ils se montrèrent les rivaux des Ptolémées. Combien l'éclat du petit royaume de Pergame surpasse celui de plusieurs grands royaumes!

Philétérus, lieutenant de Lysimaque à Pergame, se rend indépendant, et se maintient en possession de la ville et de la

forteresse de Pergame, 283-263. Son neveu *Eumène I*, 263-241, remporte une victoire sur Antiochus I, près de Sardes, et devient maître de l'Éolide et du territoire qui l'environne. *Attale I*, neveu de celui-ci, 241-197, après sa victoire sur les Galates, 239, prend le titre de roi de Pergame. C'était un prince du caractère le plus noble, dont le génie et l'activité embrassaient tout. Il devint l'allié d'Antiochus III, dans ses guerres contre Achéus, 216. Commencement de l'alliance avec Rome, au moyen de la part que ce prince prend à la ligue des Étoliens contre la Macédoine, 211, pour s'opposer aux conquêtes de Philippe. Ensuite, après l'invasion de Philippe en Asie, 203, il prend encore le parti des Romains dans la première guerre de Macédoine. Son fils *Eumène II*, héritier de toutes ses grandes qualités, lui succède, 197-158. Les Romains récompensèrent l'appui qu'il leur prêta contre Antiochus-le-Grand, en lui donnant presque tous les pays que ce prince possédait dans l'Asie-Mineure; en conséquence, la Phrygie, la Mysie, la Lycaonie, la Lydie, l'Ionie, et une partie de la Carie, composent désormais le royaume de Pergame, mais aussi sont cause de la perte de son indépendance. Car Eumène II devient si puissant, que, dans la guerre contre Persée, il a de la peine à conserver la faveur du sénat, et à se maintenir dans son royaume. Son frère *Attale II*, 158-138, plus fidèle partisan des Romains, prit part à presque toutes les affaires de l'Asie-Mineure, particulièrement à celles de la Bithynie. L'insensé *Attale III*, neveu du précédent, 138-133, légua son royaume aux Romains, qui s'en emparèrent après avoir vaincu Aristonicus, l'héritier légitime du trône, 130, et le réduisirent en province romaine, sous le nom d'Asie. Grandes découvertes et établissemens à Pergame. Sa riche bibliothèque; Antoine la fait transporter dans la suite à Alexandrie, et en fait présent à Cléopâtre. Le Musée. Invention du parchemin ou vélin, l'un des principaux moyens de conservation pour les ouvrages de littérature.

*Voyage pittoresque de la Grèce*, par Choiseul Gouffier, vol. II, 1809. Cet ouvrage contient d'excellentes considérations

tant sur l'histoire que sur les monuments de Pergame; ainsi que sur toutes les côtes et îles voisines.

*Recherches sur les rois de Pergame*, par Sévin, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, vol. XII.

La république de Rhodes recommandable par sa sage politique, sa puissance maritime et son commerce était alors parvenue à son plus haut degré de prospérité; cette période brillante date depuis la chute de Tyr et la vaine attaque de Démétrius contre cette île, 307, jusqu'à la domination des Romains dans l'Orient, 300 — 200. Des présidents (πρυτανεῖς) qu'on changeait tous les six mois et qui conservaient la préséance dans l'assemblée du peuple étaient à la tête du sénat (βουλή). La maxime fondamentale de cette république était d'entretenir la bonne intelligence avec tous les états, mais de ne contracter d'alliances avec aucun, jusqu'à ce que Rome la força d'y renoncer. Ainsi l'indépendance et une grande activité politique, (car où ne rencontrait-on pas ses envoyés?) joint à l'éclat durable des sciences et des arts, lui servit à maintenir sa dignité. Quelles marques d'intérêt général ne reçut-elle pas lors du grand tremblement de terre qui renversa le fameux colosse en 227? Ses escadres dominaient le long de la mer Égée; son commerce, qui, outre cette mer, embrassait aussi la mer Noire et la partie occidentale de la mer Méditerranée jusqu'à la Sicile, était un riche commerce d'échange avec les trois parties du monde. Les riches douanes de ses ports formaient ses revenus. Malheureusement l'ambition l'éblouit, et lui inspira le désir d'avoir un territoire sur la terre ferme à Pérée. Les Romains surent faire tourner cet agrandissement à son préjudice par le don de la Lycie et de la Carie. Cependant cette république a survécu à la république romaine. L'ignorance où l'on est de l'histoire intérieure de Rhodes est une grande perte pour l'histoire universelle.

P. D. Ch. Paulsen *Commentatio exhibens Rhodi descriptionem Macedonica ætate. Gottingæ* 1818. Dissertation qui a remporté le prix.

3. Les autres petits royaumes de l'Asie antérieure sont des débris de la monarchie persane, plutôt que de la monarchie macédonienne, parce qu'Alexandre, ayant donné une autre direction à ses conquêtes, ne les soumit pas formellement. On fait communément remonter la suite de leurs rois, assez avant dans les anciens temps de la Perse; mais ce n'étaient proprement que des gouverneurs persans, qui, à dire vrai, étaient pour la plupart de la famille royale, et qui, à l'époque où le royaume tombait en décadence, refusèrent l'obéissance qu'ils devaient aux rois de Perse, et prirent le titre de princes. Ces petits royaumes paraissent en effet indépendans, dès le temps d'Alexandre, et sous la domination des Macédoniens, comme dans le temps des Romains on les voit former avec les républiques grecques d'Héraclée, de Sinope, de Byzance, etc., un système de petits états, qui étaient souvent en guerre les uns contre les autres, mais qui furent plus souvent encore l'instrument et le jouet de l'ambition des états plus puissans.

1. *Bithynie.* Dès le temps des Perses on cite deux rois de Bithynie, *Dydalsus* et *Botyras*. *Bias*, fils de ce dernier, 378-328, se maintient contre Caranus, un des généraux d'Alexandre, ainsi que son fils Zypoétas, mort en 281, contre Lysimaque. — *Nicomède I*, mort en 246. Ce fut lui qui appela en 278 les Gaulois de la Thrace, et qui avec leur secours chassa son frère Zypoétas; il leur donna des demeures dans la Galatie, et ils furent long-temps redoutables pour l'Asie antérieure. *Zélas*, mort vers 232, se soutient après une guerre contre son beau-frère, *Prusias I*, gendre et allié de Philippe II, de Macédoine, mort en 192. — Il fut aussi l'allié des Rhodiens, dans la guerre qu'ils firent, pour le commerce, contre Byzance en 222 (voy. ci-dessus, pag. 311), et fit la guerre contre la ville grecque d'Héraclée en Bithynie (vers 196), qui possédait un territoire considérable auprès de la mer. *Prusias II*, fit la guerre

contre Eumène II, par le conseil d'Annibal, qui s'était réfugié près de lui, 184. Il voulut ensuite le livrer aux Romains, mais Annibal se fit mourir lui-même, 183. Prusias fit encore la guerre contre Attale II, 153, et Rome se porta pour arbitre dans cette guerre entre les deux rois. Ce Prusias se nommait lui-même l'affranchi des Romains, et fut détrôné par son fils Nicomède II, mort en 92, allié de Mithridate-le-Grand, avec lequel il se brouilla ensuite pour la possession de la Paphlagonie et de la Cappadoce. Celui-ci fut assassiné par son fils Socrates, qui fut obligé de prendre la fuite, en sorte que *Nicomède III* monta sur le trône. Chassé par Mithridate, qui protégeait Socrates son beau-frère, Nicomède fut rétabli par les Romains, 90. Mais, l'année suivante 89, ayant attaqué Mithridate, à l'instigation de Rome, il fut battu et chassé de ses états dans le cours de la première guerre contre Mithridate, à laquelle ces circonstances avaient donné lieu; lorsque la paix eut été conclue, en 85, Sylla le remit de nouveau en possession de ses états. Il mourut en 75, et laissa par testament son royaume aux Romains, ce qui donna lieu à la troisième guerre contre Mithridate.

Vaillant, dans l'*Imperium Arsacidarum*. V. II (voy. ci-dessous).

*Recherches sur les rois de Bithynie*, par Sévin, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Vol. XII.

2. *Paphlagonie*. Les gouverneurs de ce pays, dès le temps même de la domination persane, n'étaient tributaires que de nom. Après la mort d'Alexandre, 323, il passa sous la domination des rois de Pont. Il eut pourtant dans la suite ses rois particuliers, parmi lesquels on connaît *Morzès*, vers 179. *Pylæmènes I*, vers 131, qui aida les Romains dans la guerre contre Aristonicus de Pergame. — *Pylæmènes II*, mort avant l'an 121, qui légua par testament son royaume à Mithridate V, roi de Pont. Dès-lors la Paphlagonie partagea la destinée de ce dernier royaume (voy. ci-après), jusqu'en l'année 63, qu'elle devint un district méridional, de la province de ce nom, formée après la mort de Mithridate-le-Grand, quoique

les Romains lui eussent donné pendant quelque temps des fantômes de rois.

3. *Le Pont.* Les derniers souverains de ce royaume faisaient remonter leur origine jusqu'aux Achéménides, ou à la maison régnante en Perse. Dans le temps que cet empire subsistait, ils étaient des princes dépendans ou tributaires des monarques persans, et l'on doit considérer comme tels *Artabaze* fils de Darius fils d'Hystaspe, mort l'an 480; *Mithridate I*, mort l'an 368, et *Ariobarzane*, mort l'an 337, que l'on cite comme les plus anciens rois de Pont. *Mithridate II*, surnommé *Ctistès*, mort l'an 302, fut dès le commencement soumis par Alexandre, et, après la mort de ce prince, il resta dans le parti d'Antigone, qui le fit assassiner sur quelque soupçon. Son fils *Mithridate III*, mort l'an 266 (nommé *Ariobarzane* par l'historien Memnon), non-seulement se défendit contre Lysimaque, après la bataille d'Ipsus, mais même se rendit maître de la Cappadoce et de la Paphlagonie. *Mithridate IV*, beau-père d'Antiochus-le-Grand, fit sans succès la guerre contre la république de Sinope. L'année de sa mort est incertaine. *Pharnace*, mort vers 156, conquit Sinope, qui devint, dès-lors, la résidence des rois. La guerre qu'il fit contre Eumène II, que Rome avait rendu si puissant, et contre ses alliés, finit par un traité, en vertu duquel Pharnace fut obligé de céder la Paphlagonie, 179. *Mithridate V*, mort vers 121, fut l'allié des Romains, et, après la défaite d'Aristonicus de Pergame, il obtint d'eux la grande Phrygie. *Mithridate VI*, surnommé *Eupator*, vers 221-64. Il porte le surnom de Grand, avec autant de droit que Pierre I, dans l'histoire moderne; car il ressemble à ce grand homme presque en tout, excepté qu'il fut malheureux. Mais son règne, si important pour l'histoire du monde, est plein d'obscurités chronologiques, surtout par rapport aux temps qui ont précédé ses guerres avec Rome. — A l'âge de douze ans il hérita de son père, outre le Pont et la Phrygie, des prétentions au trône de Paphlagonie, vacant par la mort de Pylæmènes II. — Pendant sa minorité, 121-112, obligé de commettre des cruautés pour échapper aux piéges de ses tuteurs, il perdit la Phrygie, qui

lui fut enlevée par les Romains.—Commencement de la guerre contre les Scythes, 112-110. Appelé dans la Crimée par les Grecs, contre les Scythes, qui y avaient fait une invasion, il les en chasse, soumet un grand nombre de petits princes Scythes sur le continent, et contracte de plus une alliance avec les tribus des Sarmates et méme des Germains jusqu'au Danube, méditant dès-lors de pénétrer un jour en Italie par le Nord.—Après cette guerre, voyage dans l'Asie antérieure, probablement entre les années 110—108.—De retour dans ses états il fait punir Laodice, sa femme, et sa sœur, qui l'avaient trahi, et s'occupe de faire valoir ses prétentions sur la Paphlagonie, qu'il partage avec Nicomède II. Le sénat de Rome ayant prétendu l'obliger à rendre cette province, non-seulement Mithridate se détache des Romains; mais il s'empare de la Galatie, tandis que Nicomède place un de ses fils, comme prétendu fils de Pylæmènes II, sur le trône de Paphlagonie, et lui fait prendre le nom de Pylæmènes III.—La Cappadoce devient un sujet de contestation entre Mithridate et Nicomède II. Le roi de Pont, après avoir fait assassiner, par Gordius, son beau-frère *Ariarathe VII*, roi de ce pays, se propose de s'en rendre maître; mais il est prévenu par Nicomède II, qui épouse Laodice, veuve d'Ariarathe.—Cependant Mithridate le chasse, sous prétexte de conserver le royaume à son neveu, Ariarathe VIII, qu'il fait périr quelques mois après dans une conférence, 94; tandis qu'il défait Ariarathe IX, 93, frère du précédent, il place ensuite son fils sur le trône, avec le nom d'Ariarathe X, comme prétendu fils d'Ariarathe VII, tandis que Nicomède lui oppose encore un autre Ariarathe. Néanmoins le sénat romain déclare qu'il reconnaît l'indépendance de la Paphlagonie et de la Cappadoce, 92, permet aux Cappadociens de se choisir Ariobarzane pour roi; et Sylla, en qualité de propréteur de la Cilicie, l'établit sur le trône, 92.—Mithridate se ligue avec *Tigrane*, roi d'Arménie, auquel il donne sa fille en mariage, et l'excite à chasser Ariobarzane.—Lui-même après la mort de Nicomède II, 92, prête son appui à Socrates Chrestus, fils de ce prince, et réfugié dans sa cour,

contre Nicomède III, fils naturel du même roi, et s'empare cependant de la Paphlagonie. Nicomède et Ariobarzane sont rétablis, 90, par une députation du sénat romain, et Mithridate, pour gagner du temps contre Rome, fait exécuter Socrates. Les hostilités commencent par Nicomède à l'instigation des Romains, donnent lieu à la première guerre de Mithridate contre Rome, 88-84, l'Asie et la Grèce en sont le théâtre, et Sylla la termine. Par la paix conclue en 85, Mithridate est forcé de céder de nouveau la Bithynie, la Cappadoce et la Paphlagonie. — Guerre contre les habitans de Colchos et du Bosphore, qui s'étaient révoltés, 84. — Muréna, lieutenant des Romains, donne lieu à la seconde guerre contre Mithridate, 84-82. En conséquence, ce prince fait son fils, *Machárès*, roi du Bosphore (la Crimée), mais ensuite il le fit périr, 64; et vraisemblablement ce fut lui qui excita les Sarmates d'Asie à faire une invasion en Europe, vers l'an 80, pour y conserver les conquêtes qu'il avait faites dans ces contrées. Nouveaux démêlés avec les Romains, au sujet de la Cappadoce, dont Tigrane s'empara, et troisième guerre avec Rome, 75-64. Elle finit par la ruine de Mithridate, trahi par *Pharnace*, son fils, et le Pont fut réduit en province romaine, quoique les Romains donnassent, dans la suite, une partie de ce pays à des princes de la maison royale (*Darius*, *Polémon I* et *Polémon II*,) jusqu'à ce que Néron la réduisit de nouveau tout entière en province romaine.

Vaillant, *Imperium Achæmenidarum*, dans l'*Imperium Arsacidarum*, tom. 2. Ouvrage fait avec le secours des médailles.

Voyez encore pour l'histoire de Mithridate-le-Grand, qu'on ne peut cependant réduire dans un ordre chronologique très-sévère, outre *De Brosses* dans l'*Histoire de la république romaine*, l'ouvrage suivant :

Jean Ernest Woltersdorf *Commentatio vitam Mithridatis M. per annos digestam sistens; præmio ornata ab A. Phil. Ord. Gottingæ* 1812.

4. *La Cappadoce.* Elle était restée province du royaume de Perse, jusqu'à la mort d'Alexandre, quoique ses gouverneurs

se révoltassent quelquefois. La famille qui y exerçait l'autorité était aussi une branche de la maison royale, et l'un des chefs qui s'y distinguèrent fut *Ariarathe I*, 354. *Ariarathe II*, 322, était contemporain d'Alexandre; mais attaqué par Perdiccas et par Eumène il périt dans cette guerre. — Cependant son fils, *Ariarathe III*, se remit en possession de cet état, avec le secours des Arméniens, vers 312. *Ariaramnes*, fils de ce prince, s'allia avec la maison des Séleucides en mariant son fils *Ariarathe IV*, avec la fille d'Antiochus *Théos*. Celui-ci de son vivant même, associa au gouvernement son fils *Ariarathe V*, mort en 162, qui avait épousé *Antiochis*, fille d'Antiochus-le-Grand. Comme elle était stérile, elle supposa deux fils, dont l'un, nommé *Orophernes*, enleva dans la suite la couronne à *Ariarathe VI*, fils légitime du roi, mais beaucoup plus jeune qu'Orophernes, et qui parvint à chasser cet usurpateur, 157. Il prit part, comme allié des Romains, à la guerre qu'ils firent contre Aristonicus de Pergame, et y périt, laissant six enfants. Laodice, sa veuve, jalouse de régner, en fit mourir cinq; mais le sixième monta sur le trône, sous le nom d'*Ariarathe VII*. Il épousa Laodice, sœur de Mithridate-le-Grand, qui le fit assassiner par Gordius, sous prétexte de donner la couronne à son neveu *Ariarathe VIII;* mais il fit bientôt mourir ce prince par une perfidie, 94, et il défit les troupes de son frère *Ariarathe IX*, 93, qui mourut de chagrin. Mithridate mit sur le trône son propre fils, âgé de huit ans, qu'il fit appeler *Ariarathe X*. Cependant, comme la Cappadoce fut déclarée libre par les Romains, les Cappadociens, pour se délivrer de ces troubles intérieurs, se donnèrent eux-mêmes un roi, et choisirent *Ariobarzane I*, que Sylla établit en 92, et qui se soutint à l'aide des Romains pendant les guerres qu'ils firent à Mithridate; mais dans l'année 63, il céda son trône à *Ariobarzane II*, qui fut massacré par les troupes de Brutus et de Cassius, comme son frère *Ariobarzane III* le fut, 34, par l'armée d'Antoine. Enfin *Archélaüs*, que ce général avait alors fait roi, fut attiré à Rome par Tibère, qui le fit tuer l'an 17 de l'ère chrétienne, et la Cappadoce devint province romaine.

5. *L'Arménie* fut une province du royaume de Syrie, jusqu'à l'époque de la victoire que les Romains remportèrent sur Antiochus-le-Grand, 190. Alors ses gouverneurs *Artaxias* et *Zariadras* s'affranchirent de l'obéissance due aux rois de Syrie, et ils formèrent les deux royaumes de la grande et de la petite Arménie (cette dernière à l'ouest de l'Euphrate). La famille d'Artaxias conserva la grande Arménie sous huit rois consécutifs (sous dix selon d'autres) jusqu'à l'an 5 avant l'ère chétienne. — Le plus célèbre d'entre eux est *Tigrane I*, 95—60, gendre et allié de Mithridate-le-Grand, et en même temps maître de la petite Arménie, de la Cappadoce et de la Syrie. Mais ayant été obligé de céder tous ses états par la paix conclue l'an 63, l'Arménie demeura dans la dépendance des Romains, jusqu'à l'an 5 avant Jésus-Christ, qu'elle devint un sujet éternel de contestations entre les Parthes et les Romains, parce que les uns et les autres aspiraient à lui donner des rois, afin de mettre leurs provinces à couvert. Enfin elle devint une province du nouveau royaume de Perse dans l'année 412 de l'ère vulgaire. — Les descendans de Zariadras régnèrent dans la petite Arménie, toujours dans la dépendance de Rome; et après sa défection, sous Mithridate-le-Grand, elle fit ordinairement partie de quelqu'un des royaumes voisins, jusqu'à ce qu'elle devînt province romaine sous Vespasien.

VAILLANT, *Elenchus regum Armeniæ majoris*, dans *Histor. Imp. Arsacidarum.*

4. Indépendamment de ces petits états, il se forma encore des débris de la monarchie macédonienne deux grands empires dans l'Asie intérieure, le royaume de Bactriane et celui des Parthes, tous deux ayant d'abord fait partie de l'empire des Séleucides, dont ils se séparèrent sous Antiochus II. Le royaume des Parthes ou des Arsacides, 256 avant J.-C., — 226 après J.-C., comprenait, tant qu'il conserva toute son étendue, les pays situés entre l'Euphrate et l'Indus; et son histoire, ou du moins, ce que nous en connaissons, se partage en trois

périodes (voy. ci-après) ; malheureusement, nous sommes si mal instruits de tout ce qui concerne les Parthes, excepté les faits de guerre, qu'à peine pouvons-nous faire quelques conjectures sur les points les plus importants.

Faits principaux sur l'histoire et la constitution du royaume des Parthes. *a*. Il fut formé, comme l'ancien royaume de Perse, par un peuple grossier et montagnard, dont la langue et le genre de vie attestaient encore long-temps après l'origine scythique, ou tartare, du milieu de l'Asie; mais ces conquêtes ne furent pas si rapides que celles des Perses. *b*. Il s'agrandit aux dépens du royaume de Syrie, à l'ouest, comme le royaume de Bactriane, à l'est, sans pouvoir néanmoins étendre sa domination d'une manière durable sur l'Euphrate, l'Indus et l'Oxus. *c*. Ses guerres avec Rome, depuis l'an 53 avant Jésus-Christ, qui eurent presque toujours pour objet la possession de l'Arménie, furent long-temps fatales aux Romains. Ce ne fut que lorsque Rome eut trouvé l'art de se faire un parti dans le royaume, en appuyant les prétendans à la couronne, qu'elle obtint des succès auxquels contribuèrent encore la situation défavorable de Séleucie, capitale du royaume, près de Ctésiphon, qui était proprement le séjour de la cour. *d*. Le royaume était à la vérité divisé en satrapies, au nombre de dix-huit; mais il comprenait aussi plusieurs petits royaumes comme la Perside, etc., dont les rois avaient obtenu de n'être que tributaires. Les colonies grecques macédoniennes, comme Séleucie, où l'on frappait les médailles des rois Parthes, jouissaient de grands priviléges et de franchises fort étendues, et avaient leur constitution civile particulière. *e*. La constitution était monarchique et aristocratique (à peu près comme celle de la Pologne sous les Jagellons). Le roi était assisté par un conseil d'état (*Senatus*, vraisemblablement ce qu'on appelait les *magisthanes*,) qui pouvait déposer le monarque, et qui probablement aussi lui confirmait cette dignité avant le couronnement qui se faisait par la main des généraux (*Surénas*). La

succession était déterminée seulement en ce que l'on ne pouvait élire qu'un prince de la famille des Arsacides. Les nombreux prétendans à la couronne, que suscitait sans cesse un pareil vice dans la constitution, ne firent que multiplier de plus en plus les factions et les divisions intestines, qui devinrent doublement dangereuses pour l'état, lorsque les étrangers commencèrent à y intervenir. *f.* La monarchie des Parthes avait une grande influence sur le commerce de l'Asie, en ce qu'elle interrompait les communications immédiates entre les nations de l'Occident et celles de l'Orient, d'autant plus qu'ils avaient pour maxime de n'accorder le passage à aucun étranger sur leur territoire; et en s'emparant de tout le commerce intermédiaire, ils y mettaient des entraves très-gênantes. Toutefois cet inconvénient fatal au commerce ne se fit sentir dans toute sa force que dans la troisième période de leur empire, parce qu'il fut la suite naturelle de leurs guerres multipliées avec les Romains, et de la méfiance qu'elles devaient faire naître. En conséquence, le commerce des Indes-Orientales s'ouvrit une autre route par Palmyre et Alexandrie, qu'il rendit florissantes. *g.* Peut-être est-ce aussi cette cause, qui empêcha le luxe effréné qui régnait chez les autres peuples dominateurs de l'Asie de pénétrer au même degré chez les Parthes, malgré leur grande prédilection pour la culture et la littérature grecque, qui s'étaient alors étendues dans tout l'Orient.

*Suite des rois.* 1. *Période des guerres continuelles avec les Séleucides*, jusqu'en 130. *Arsace I*, 255-263, il fut le fondateur de l'indépendance des Parthes, en assassinant Agathoclès, gouverneur de ce pays pour les rois de Syrie, qui avait outragé son frère Tiridate. *Arsace II* (*Tiridate I*), frère du précédent, mort en 216. Il s'empara de l'Hyrcanie, vers 244, affermit le royaume des Parthes par sa victoire sur Séleucus Callinicus, en 238, et fit ce prince prisonnier en 236. *Arsace III* (*Artaban I*), mort en 196. Sous son règne, Antiochus III tente vainement d'attaquer les Parthes, et, par le traité conclu en 210, il est forcé de renoncer à l'Hyrcanie et à

la Parthie; de son côté, Arsace s'engage à l'assister dans la guerre contre la Bactriane. *Arsace IV* (*Priapatius*), mort vers 181. *Arsace V* (*Phraates*), mort vers 144. Il vainquit les Mardes, peuple des bords de la mer Caspienne. *Arsace VI* (*Mithridate I*), frère du précédent, mort en 136. Il éleva le royaume des Parthes, assez borné jusqu'alors, au rang des grands empires du monde, en s'emparant, après la mort d'Antiochus Épiphanes, de la Médie, de la Perside, de la Babylonie et d'autres contrées, et reculant les limites de son royaume, à l'ouest jusqu'à l'Euphrate, et à l'est jusqu'à l'Hydaspe en-deçà de l'Indus. La guerre que lui fit *Démétrius II*, roi de Syrie, appuyé par le soulèvement des peuples vaincus, finit par la captivité de ce prince, qui tomba entre les mains d'Arsace. *Arsace VII* (*Phraate II*), mort vers l'an 127. Sous son règne Antiochus Sidètes attaque la Parthie, 132, où d'abord il est vainqueur; mais bientôt il est exterminé avec son armée tout entière, 131; depuis ce temps le royaume des Parthes fut délivré pour toujours des attaques des rois de Syrie.

2. *Période de la guerre avec les peuples nomades de l'Orient*, depuis 130-53. Depuis la chute du royaume de Bactriane, qui avait servi jusque-là comme de rempart au royaume des Parthes du côté de l'Orient, il se trouva exposé à de grandes guerres avec les peuples nomades du milieu de l'Asie (*Scythæ*, *Dahæ*, *Tochari*, etc.), dans lesquelles Arsace VII fut battu. *Arsace VIII* (*Artaban II*) eut le même sort vers l'année 124. *Arsace IX* (*Mithridate II*), mort en 86. Il paraît, par les grandes guerres qu'il soutint, avoir rétabli le repos dans l'Orient; mais il trouva un rival redoutable dans Tigrane I, roi d'Arménie. C'est sous son règne qu'eurent lieu les premières relations entre Rome et les Parthes, par le moyen de Sylla, qui était alors propréteur de la Cilicie. *Arsace X* (*Mnaskiras*), mort vers 76, soutint une longue guerre pour défendre ses prétentions au trône contre *Arsace XI* (*Sinatrockes*), qui lui succéda à l'âge de soixante-dix ans et qui mourut vers l'an 68. Guerre malheureuse avec Tigrane I; le royaume des Parthes fut alors très-affaibli, tant par les guerres civiles, que par

celles qu'on eut à soutenir contre Tigrane, et par la puissance redoutable de Mithridate-le-Grand. *Arsace XII* (*Phraate III*), mort en 58. Contemporain de la troisième guerre entre Mithridate et les Romains. Avec quelque empressement que les deux partis recherchassent son appui, il observa, néanmoins, une neutralité armée, et sut faire respecter la limite de l'Euphrate. Ni Lucullus ni Pompée n'osèrent l'y attaquer. Mais la ruine de Mithridate et de son royaume fait une époque remarquable dans l'histoire des Parthes, parce que dès-lors les deux empires, celui des Romains et celui des Parthes, se trouvèrent immédiatement voisins.—*Arsace XIII* (*Mithridate III*), mort en 54. Chassé par son jeune frère Orodes, après plusieurs guerres, et enfin mis à mort après l'invasion de la Babylonie, où il s'était réfugié.

3. *Période romaine;* depuis 53 avant J.-C., jusqu'en 226 après J.-C., période des guerres avec Rome. *Arsace XIV* (*Orodes I*), mort en 36. Sous son règne eut lieu la première guerre avec les Romains, par l'entreprise de Crassus contre les Parthes; elle finit par la perte de ce général et la destruction de l'armée romaine, l'an 53. Par cette victoire, la puissance des Parthes devint tellement prépondérante, qu'ils attaquèrent la Syrie, 51 et 52, et agirent souvent en maîtres, dans la partie de ce pays qui est au-delà de l'Euphrate, tout le temps que durèrent les guerres civiles. — Dans la guerre entre César et Pompée, les Parthes inclinèrent en faveur de ce dernier, et fournirent ainsi à César un prétexte pour entreprendre l'expédition qu'il allait faire contre eux, lorsqu'il fut assassiné, 43. Ils favorisèrent encore le parti républicain dans la guerre des triumvirs contre Brutus et Cassius, chefs de ce parti, 42. Après la défaite de ces deux illustres Romains, à la sollicitation du lieutenant Labiénus, ils se répandirent dans toute la Syrie et l'Asie-Mineure, sous la conduite de ce général et de Pacorus, fils aîné d'Arsace, 40. Mais ils en furent chassés par Ventidius, général d'Antoine, après avoir été réduits à de fâcheuses extrémités; Pacorus périt dans cette expédition, et son père en mourut de chagrin, 39—38. *Arsace XV*

(*Phraate IV*) mort vers l'an 4 de l'ère chrétienne, contemporain d'Auguste. Il s'affermit sur le trône par le meurtre de son frère et de ses partisans, et aussi par la désastreuse expédition d'Antoine, 36, qui eut presque la même issue que celle de Crassus. Mais le reste de son règne fut troublé par un compétiteur au trône, *Tiridate*, qui, même après qu'il eut été vaincu, 25, fut accueilli par Auguste. Le roi des Parthes prévint la guerre dont Auguste le menaçait, en renvoyant à Rome les étendards pris sur Crassus, 20. Quoique dans la suite, l'an 2 de l'ère chrétienne, il s'élevât encore des contestations au sujet de la possession de l'Arménie, Caïus César, envoyé à cette occasion en Asie, les termina par un accommodement. Une esclave nommée *Thermusa*, envoyée en présent par Auguste au roi des Parthes, décida de la destinée ultérieure de ce prince et de son royaume. Pour procurer la succession à son propre fils, elle engagea le roi à donner ses quatre enfants à Rome comme otages, parce qu'elle craignait qu'ils n'excitassent des troubles, 18. (Expédient devenu commun, depuis cette époque, parce que les rois Parthes s'imaginaient qu'ils se défaisaient de rivaux dangereux, mais Rome savait très-bien les employer à son avantage.) Et quand son fils fut en âge de régner, cette femme ambitieuse fit périr le roi, et mit à sa place son fils *Phraataces*, sous le nom d'*Arsace XVI*. Mais il fut égorgé par les Parthes, l'an 4 de l'ère chrétienne. Ils élevèrent au trône un des Arsacides, *Orodes II*, sous le nom d'*Arsace XVII*, et bientôt après ils le massacrèrent à cause de ses cruautés. Alors on fit venir de Rome l'aîné des fils de Phraate, *Vonones I*, qui fut couronné, et prit le nom d'*Arsace XVIII*; mais comme il apportait avec lui les mœurs et la mollesse des Romains, il fut chassé du royaume par *Artaban III* (*Arsace XIX*), mort en 44. Un de ses parens éloignés, que secondèrent les hordes nomades du Nord, l'an 14 de J.-C., obtint d'abord le trône d'Arménie, qui se trouvait vacant; mais il en fut encore chassé par son rival. Tibère profita des troubles excités à cette occasion pour envoyer, l'an 17 de l'ère chrétienne, Germanicus dans l'Orient, d'où il ne devait

jamais revenir. Le reste du règne d'Artaban III fut sans cesse troublé, soit par les factions des grands dans l'intérieur, dont Tibère se servait pour appuyer des prétendants à la couronne, soit par les révoltes des satrapes, par lesquelles se manifestait la décadence de la domination des Parthes. — Après sa mort, ses deux fils prirent les armes l'un contre l'autre; *Vardanes* (*Arsace XX*), le plus jeune, mort en 47, s'affermit sur le trône et s'empara de la Médie septentrionale (l'Atropatène), *Gotharzes* (*Arsace XXI*), son frère aîné, mort l'an 50, lui succéda, quoique Claude lui opposât Méherdates, qui avait été élevé à Rome comme otage. *Arsace XXII* (*Vonones II*), auquel succéda peu de mois après *Arsace XXIII* (*Vologèses*); mort en 90. La possession du trône d'Arménie que Vologèses voulait donner à son frère Tiridate, et que les Romains voulaient donner à Tigrane, petit-fils d'Hérode-le-Grand, fit naître une foule de contestations qui commencèrent en 52, sous le règne de Claude, et qui éclatèrent, sous celui de Néron, en une guerre déclarée. Elle fut conduite du côté des Romains avec assez de bonheur par Corbulon, 56—64; enfin, après la mort de Tiridate, Tigrane vint recevoir à Rome la couronne d'Arménie, comme un don de Néron, 65. *Arsace XXIV* (*Pacorus*), mort en 108, contemporain de Domitien. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il embellit Ctésiphon. *Arsace XXV* (*Cosroës*), mort vers l'an 121. La possession du trône d'Arménie le jeta dans une guerre contre Trajan, 114, dans laquelle ce pays, aussi bien que la Mésopotamie et l'Assyrie, furent réduits en province romaine. L'invasion de Trajan, à la tête de son armée victorieuse, dans l'intérieur du royaume des Parthes, fut la suite de ce premier succès, l'an 115. L'année suivante, 116, il prit Ctésiphon et donna le trône à *Parthamaspates*; mais il paraît que les troubles intérieurs et les guerres civiles qui affaiblissaient depuis long-temps la monarchie, lui rendirent ce succès plus facile. Cependant, dès l'an 117, Adrien fut obligé de rendre toutes ces conquêtes; l'Euphrate devint encore la limite de l'empire romain; et quoique Parthamaspates eût été fait roi d'Arménie par l'em-

pereur, Cosroës, qui s'était réfugié dans les satrapies de l'Asie supérieure, réussit à se mettre en possession du trône qu'il paraît avoir gardé paisiblement. *Arsace XXVI* (*Vologèses II*), mort vers 150. La bonne intelligence avec Rome se maintint pendant tout son règne qui coïncide avec celui d'Antonin-le-Pieux. *Arsace XXVII* (*Vologèses III*), mort en 192. Sous ce prince, contemporain de M. Aurèle et de L. Vérus, il s'éleva, au sujet de l'Arménie, une nouvelle guerre, dont la conduite, en Arménie et en Syrie fut confiée à L. Vérus. Son lieutenant Cassius s'empara de Séleucie, 165; et détruisit Ctésiphon. — *Arsace XXVIII* (*Ardawan*), mort en 199. Dans la guerre entre Septime Sévère et Pescenius Niger, il prit le parti de ce dernier; et après sa défaite, 194, il se trouva engagé dans une guerre avec Sévère, 197, *Arsace XXIX* (*Pacorus*), mort en 209. Il fut battu par Septime Sévère, et les principales villes pillées dans l'invasion. *Arsace XXX* (*Vologèse IV*), mort en 216. Sous son règne, guerre intérieure entre ses fils entretenue par Caracalla. *Arsace XXXI* (*Artaban IV*), au commencement contemporain de Caracalla, qui, pour avoir un prétexte pour lui faire la guerre, lui fait demander sa fille en mariage. Les uns disent qu'Arsace la lui refusa, et que Caracalla marcha aussitôt en Arménie; suivant d'autres, le roi des Parthes la lui conduisit, et Caracalla, par une horrible perfidie, fit massacrer toute son escorte, 216. L'année d'après 217, Caracalla fut assassiné, et Macrin, son successeur, conclut la paix avec les Parthes. Mais, dans la suite, Arsace ayant élevé son frère *Tiridate* au trône d'Arménie, le persan *Artaxercès*, fils de *Sassan*, excita une révolte, battit Arsace dans trois combats; et ce prince ayant péri dans le dernier, en lui finit la domination de la famille des Arsacides, l'an 226. Artaxerxès fut le fondateur du *nouveau royaume de Perse*, ou *royaume des Sassanides*. Au reste, ce ne fut pas seulement un simple changement de dynastie, mais encore une révolution complète dans la constitution.

VAILLANT, *Imperium Arsacidarum et Achæmenidarum*. Paris, 1725, 2 vol. in-4°. La première partie contient l'histoire des

Arsacides; la seconde, l'histoire des rois de Bithynie, de Pont et du Bosphore. Cet essai, pour mettre en ordre la suite des rois à l'aide des médailles, n'est pas exempt d'erreur.

*Essai historique et critique sur les dynasties des Arsacides et des Sassanides, d'après les traditions des Perses, des Grecs et des Romains;* ouvrage qui a remporté le prix, par C.-F. Richter (en allemand). Leipsic, 1804. Examen des sources orientales et occidentales comparées. C'est d'après cet ouvrage que la chronologie, dans le paragraphe précédent, a été rectifiée. Cependant il faut le comparer avec:

Th. Chr. Tychsen *Commentationes de Numis Persarum et Arsacidarum;* dans *Comment. Nov. Soc. Sc. Gotting.*, vol. I, III.

5. Le royaume de Bactriane s'éleva presque vers le même temps que celui des Parthes, l'an 254; mais la manière dont il s'établit fut différente, et il dura un siècle de moins, 254—126. Ce fut un gouverneur grec qui le fonda, en se déclarant indépendant; et, par cette raison, il n'eut que des Grecs pour successeurs. Au reste, à peine a-t-on conservé quelques fragments de l'histoire de ce royaume, qui pourtant paraît s'être étendu pendant quelques moments jusqu'aux bords du Gange et aux frontières de la Chine.

Le fondateur de ce royaume fut *Diodat* ou *Théodat Ier*, qui, sous le règne d'Antiochus II, en 254, s'affranchit de la domination des rois de Syrie. Il paraît qu'outre la Bactriane il possédait encore la Sogdiane. Il menaça même le royaume des Parthes; mais après sa mort, 243, *Théodat II*, son fils et son successeur, conclut un traité de paix et d'alliance avec Arsace II; *Euthydème* de Magnésie lui enleva le trône vers l'an 221. C'est contre celui-ci que fut dirigée l'expédition d'Antiochus-le-Grand, lorsqu'il eut terminé la guerre des Parthes, en 209-206. Cependant Euthydème, quoiqu'il eût été forcé à livrer ses éléphants, finit par conclure également une paix en

vertu de laquelle, non-seulement il conserva la couronne, mais il obtint même une des filles d'Antiochus pour Démétrius son fils. — Ce Démétrius, quoiqu'il fût un grand conquérant, ne paraît pas avoir été roi de la Bactriane, mais de l'Inde septentrionale et du Malabar, dont l'histoire se trouve dès lors étroitement liée avec celle de la Bactriane, quoique ce ne soient toujours que des fragments sans suite et sans liaison. *Ménandre* parvint au trône de la Bactriane; il étendit ses conquêtes dans la Sérique, comme Démétrius fonda sa domination dans l'Inde, où il paraît qu'il y avait, dans ce temps-là, plusieurs états grecs (peut-être par suite de l'expédition d'Antiochus III, en 205). A Ménandre succéda, vers l'an 181, *Eucratidas*, sous lequel le royaume de Bactriane acquit sa plus grande étendue, parce que, après avoir vaincu Démétrius, roi de l'Inde, qui l'avait attaqué, il le dépouilla de ses états, avec le secours du conquérant Parthe Mithridate (Arsace VI), et les joignit au royaume de Bactriane, 148. Mais, à son tour, il fut assassiné par son fils, vraisemblablement celui dont il est fait mention sous le nom d'*Eucratidas II*. Il fut l'allié de Démétrius II, roi de Syrie, et le principal moteur de l'expédition que ce prince fit contre les Parthes, 142; par suite de la victoire remportée par Arsace VI, il fut dépouillé d'une partie de ses états, et bientôt il lui fut impossible de résister aux peuples nomades du milieu de l'Asie; ainsi le royaume de Bactriane fut entièrement anéanti, et la Bactriane elle-même, avec les autres contrées de ce côté de l'Oxus, devint la proie des Parthes.

*Historia regni Græcorum Bactriani, auctore* TH. SIEG. BAYER. *Petropol.*, 1738, 4. Le petit nombre de fragments connus y sont rassemblés et mis en ordre avec beaucoup de soin.

6. Le royaume renouvelé des Juifs fut aussi un débris de la monarchie macédonienne; et quoiqu'il n'ait jamais formé qu'un très-petit État, son histoire est remarquable sous beaucoup de rapports, parce que peu

de peuples ont eu une influence aussi considérable sur la marche de la civilisation du genre humain. Les premiers événements qui devaient amener l'indépendance des Juifs datent, à la vérité, de l'an 167; mais leur constitution intérieure s'était formée en grande partie long-temps auparavant; et leur histoire, à partir du retour de la captivité de Babylone, se partage dans les quatre périodes suivantes : 1° sous la domination persane, 536-323; 2° sous les Ptolémées et les Séleucides, 323-167; 3° sous les Machabées, 167-39; 4° sous les princes de la maison d'Hérode et les Romains; 39 avant J.-C., 70 après J.-C.

*Première période sous les Perses.* Suivant la permission qui leur est accordée par Cyrus, une colonie d'environ quarante-deux mille ames des tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, rentrent dans leur patrie, en 536, sous la conduite de *Zorobabel*, qui était de la famille des anciens rois, et sous celle du grand-prêtre *Josua*. Mais la portion de beaucoup la plus nombreuse et la plus riche demeura de l'autre côté de l'Euphrate, où elle était établie depuis 70 ans, et où elle continua à former un peuple nombreux. Cependant la nouvelle colonie ne parvint que difficilement à s'établir, principalement à cause des querelles qui s'élevèrent entre elle et ses voisins les Samaritains, qui étaient aussi Juifs d'origine; querelles auxquelles donna lieu l'intolérance des nouveaux venus, relativement à la construction du temple, en sorte que l'arrivée de la colonie n'occasiona que des dépenses aux Samaritains. La construction d'un temple qui leur était propre et qu'ils bâtirent à Garizim près de Sichem, vers l'an 336, non-seulement occasiona une séparation complète entre les deux peuples, mais fut même la source de la haine nationale qui depuis subsista toujours entre eux. De là, la défense que les Samaritains firent faire aux Juifs de rebâtir leur ville et leur temple, d'abord sous Cambyse, 529, et sous Smerdis, 522;

tellement qu'il ne fut relevé que sous Darius, fils d'Hystaspe, en 520. La nouvelle colonie ne commença à avoir une constitution intérieure stable que sous Esdras et sous Néhémias, qui y amenèrent de nouveaux habitants, l'un en 478, l'autre en 445. Le pays était soumis aux satrapes de Syrie; mais, par le progrès de la décadence du royaume de Perse, les grands-prêtres devinrent insensiblement les véritables chefs de la nation. Cependant les Juifs, dans le temps de la conquête d'Alexandre, 332, paraissent encore avoir donné des preuves de leur fidélité envers les Perses.

*Seconde période sous les Ptolémées et les Séleucides,* 328-167. La Palestine, par sa situation, dut, après la mort d'Alexandre, partager le sort de la Phénicie et de la Cœlésyrie (voyez ci-dessus pag. 274), du moment où elle tomba en partage aux rois de Syrie. — Prise de Jérusalem par Ptolémée I^er^, 312; il emmène à Alexandrie une nombreuse colonie de Juifs qui, de là, s'étendirent jusqu'à Cyrène, et peu à peu au-delà du nord de l'Afrique, ainsi que vers l'Éthiopie. Mais, entre les années 311-301, les Juifs furent sous la domination d'Antigone. Après le bouleversement de son royaume, ils restèrent sous celle des Ptolémées, 301-203. Dans cet intervalle, leurs grands-prêtres les plus connus sont, *Simon*, surnommé *le Juste,* mort en 291, et ensuite son fils *Onias I,* mort en 218, qui, par le refus qu'il fit de payer le tribut à Ptolémée III, mit la Judée dans un grand danger. — Mais dans la seconde guerre d'Antiochus-le-Grand contre l'Égypte, les Juifs se soumirent volontairement à ce prince, et l'aidèrent à chasser les troupes égyptiennes qui, sous la conduite de Scopas, s'étaient emparées du territoire et de la forteresse de Jérusalem, 198. Antiochus confirma les Juifs dans tous leurs priviléges; et, malgré sa promesse de donner ce pays avec la Cœlésyrie et la Phénicie pour dot à sa fille, lorsqu'elle épouserait Ptolémée Épiphanes, il resta néanmoins sous la puissance des rois de Syrie; seulement les contributions furent partagées pendant un certain temps entre l'Égypte et la Syrie. — Les grands-prêtres, qui prenaient eux-mêmes les titres

d'Ethnarques ou d'Alabarques, demeurèrent à la tête de la nation; cependant il est aussi fait mention, à cette époque, d'un sénat (*Synedrium*). Mais la victoire des Romains sur Antiochus-le-Grand était déja un acheminement éloigné au malheur des Juifs. Le défaut d'argent qu'éprouvèrent à cette occasion les rois de Syrie, et l'immense richesse du temple, accrue par l'impôt général consacré à son entretien, et par les offrandes, rendirent la dignité de grand-prêtre vénale sous le règne d'Antiochus Épiphanes, ce qui fit naître des dissensions dans la famille sacerdotale, et donna ainsi lieu à des factions dont Antiochus voulut tirer parti pour subjuguer les Juifs, en introduisant chez eux les mœurs des Grecs. Expulsion du grand-prêtre *Osias III*, que son frère *Josua* dépouille de sa dignité, en achetant la protection du roi de Syrie, et en consentant à introduire les mœurs grecques, 175; mais il est chassé à son tour par son jeune frère *Ménélaüs*, 172. Pendant la guerre intérieure qui est excitée par ces querelles, Antiochus Épiphanes (vainqueur dans ce temps-là même en Égypte, voyez ci-dessus pag. 265) se rend maître de Jérusalem, 170, favorisé par la situation même où se trouvaient les Juifs, qui s'étaient révoltés contre Ménélaüs; et l'oppression dont il les accable ensuite, en employant la violence pour leur faire adopter les mœurs grecques, excite bientôt la révolte sous la conduite des Machabées.

*Troisième période sous les Machabées*, 167-139. Commencement de la révolte contre Antiochus IV par le grand-prêtre *Matathias*, 167, auquel succède presque aussitôt *Judas Machabée* son fils, 166-161. Il défait, dans plusieurs combats heureux, les généraux d'Antiochus, qui se trouva attiré dans l'Asie supérieure, où il mourut, 164. Le fanatisme de son parti est la principale cause de ses succès, et il commence à s'appuyer de l'amitié des Romains. Cependant l'objet des Juifs, au commencement de la révolte, n'était pas l'indépendance, mais la liberté religieuse. La guerre continue avec succès sous Antiochus V, tant contre lui que contre le grand-prêtre *Alcimus*, sa créature, 163. Judas étant mort peu de temps après qu'il

eut été repoussé par Démétrius Ier, son frère *Jonathan* lui succède, 161-145. La mort du grand-prêtre Alcimus, 160, lui permit d'aspirer à cette dignité, qu'il obtint par la guerre qui éclata entre Demétrius Ier et Alexandre Balas, 153 (voyez ci-dessus, pag. 268), parce que les deux princes le sollicitaient de se joindre à eux. Il prit le parti de Balas, et par-là devint chef légitime de toute la nation, au lieu que jusque-là il n'avait été que chef de parti. On continua cependant de payer tribut aux rois de Syrie. Quoique Jonathan fût resté attaché à la cause de Balas, Démétrius II, après avoir renversé cet usurpateur, confirma le grand-prêtre dans sa dignité, 145, et il marcha bientôt après au secours de ce prince, appelé à Antioche par une grande révolte qui y avait éclaté. Toutefois il passa encore, 144, du côté d'Antiochus, fils de Balas (voyez ci-dessus, pag. 269), et il obtint, par une ambassade, l'amitié des Romains; mais, l'année suivante, il fut pris par la trahison de Tryphon, et mis à mort, 143. *Simon*, son frère et son successeur, 143-135, non-seulement fut confirmé dans sa dignité par Démétrius II, qui se déclara contre Tryphon, mais il obtint même de ce prince l'abolition du tribut; il eut en outre le titre de prince (*Ethnarque*), et il paraît qu'à cette occasion il fit frapper des médailles. Antiochus Sidètes lui conserva aussi ses prérogatives, tant qu'il eut besoin de lui contre Tryphon. Mais, après la mort de celui-ci, il fit attaquer Simon par Condebæus, qui fut battu par le fils du grand-prêtre. Après la mort de Simon, assassiné par Ptolémée, son gendre, qui voulait s'emparer du gouvernement, 135, son fils *Jean Hyrcan* lui succéda, 135-107. Il fut obligé de se remettre sous la domination d'Antiochus Sidètes; mais ce prince ayant été défait et tué par les Parthes, 130, il recouvra son entière indépendance. La décadence complète du royaume de Syrie, les guerres intestines dont il était sans cesse le théâtre, et le renouvellement de l'alliance avec Rome, 129, facilitèrent à Hyrcan les moyens, non-seulement de maintenir son indépendance, mais même d'agrandir son territoire par la victoire qu'il remporta sur les Samaritains et les Iduméens. Mais avec

lui finit la suite des héros; et à peine fut-il délivré de l'oppression du dehors, que les *Pharisiens* et les *Sadducéens*, qui n'avaient été jusque-là que des sectes religieuses, firent naître des dissensions intérieures; parce que Hyrcan, offensé par les premiers, qui voulaient, à ce qu'il paraît, que la dignité de prince fût séparée de celle de grand-prêtre, passa dans le parti des Sadducéens, 110, car ces deux sectes étaient devenues alors des partis politiques; celui-ci se composait des *Orthodoxes*, comme est presque toujours celui de la multitude, et l'autre formait le parti des *Novateurs*, et, comme professant des principes plus modernes et plus relâchés, avait pour lui la classe des riches. L'aîné des fils d'Hyrcan, le cruel *Aristobule*, lui succéda et prit le titre de roi, 107; mais il mourut l'année d'après, 106; en conséquence, son jeune frère, *Alexandre Jannæus*, prit sa place, 106–79. Son règne fut d'abord une suite continuelle de petites guerres avec les peuples voisins, parce qu'il voulait jouer le rôle de conquérant; et comme il eut en même temps l'imprudence d'aigrir les Pharisiens, qui étaient puissants, ceux-ci, en l'outrageant publiquement, excitèrent une sédition, 92, qui dégénéra en une sanglante guerre civile qui dura six ans. Quoiqu'il parvînt à se soutenir pendant tout ce temps, il était si loin d'avoir abattu le parti qui lui était contraire, qu'après sa mort Alexandra, sa veuve, à laquelle il avait légué le royaume, sans faire mention de ses fils, le faible Hyrcan (qui pourtant obtint la dignité de grand-prêtre) et l'ambitieux Aristobule, forma le dessein de se joindre aux Pharisiens, qui, en conséquence, disposèrent du gouvernement pendant tout son règne, 79-71, et ne lui laissèrent que le nom de reine. Aristobule indigné tenta de s'emparer de l'autorité peu de temps avant sa mort; et quoiqu'elle eût nommé Hyrcan pour son successeur, il vint à bout de son dessein. Mais, excité par son confident, l'Iduméen Antipater (auteur de la maison d'Hérode), Hyrcan fit la guerre à son frère, avec le secours d'Arétas, prince arabe, 65, et l'assiégea dans Jérusalem. Les Romains se portèrent pour arbitres dans cette querelle, et Pompée, qui était alors

tout-puissant en Asie, décida en faveur d'Hyrcan, 64. Le parti d'Aristobule n'ayant pas voulu se soumettre à cette décision, Pompée se rendit maître de Jérusalem, éleva Hyrcan à la dignité de grand-prêtre et de prince, lui imposa un tribut, et emmena Aristobule et ses fils prisonniers à Rome. Mais ils parvinrent ensuite à s'échapper, et excitèrent encore de grands troubles. L'État juif, désormais dans la dépendance de Rome, y demeura encore davantage, parce qu'Antipater et ses fils se firent une règle de se dévouer entièrement aux Romains, pour parvenir, par cette voie, à chasser entièrement du trône la famille régnante. Dès l'an 48, Antipater fut nommé procurateur de la Judée, par César, auquel il avait porté des secours dans Alexandrie; et son second fils *Hérode*, commandant dans la Galilée, devint bientôt si puissant, qu'il fut en état de menacer Hyrcan et le *Synedrium*, 45. Il sut encore se maintenir au milieu des tempêtes qui, après le meurtre de César, 44, ébranlèrent l'univers romain, en gagnant la faveur d'Antoine; cependant le parti opposé aux étrangers était encore si puissant, qu'il mit à sa tête Antigone, le dernier des fils d'Aristobule, à la place de l'infortuné Hyrcan, et avec le secours des Parthes, alors si redoutables, il le plaça sur le trône, 39. Mais Hérode, qui s'était enfui à Rome, non-seulement y reçut un accueil favorable de la part des triumvirs, qui disposaient alors de tout, mais même il fut nommé roi par eux.

*Quatrième période. Rois de la famille d'Hérode, depuis l'an* 39 *avant J.-C., jusqu'en* 70 *après J.-C. Hérode-le-Grand*, 39—1 après J.-C. Il s'empare de Jérusalem et de toute la Judée, 37, et s'affermit sur le trône en épousant *Mariamne*, de la maison des Machabées. Malgré ses cruautés envers le parti d'Antigone et la maison des Machabées, sans l'anéantissement de laquelle il ne se croyait point en sûreté, la Judée, entièrement dévastée, avait un tel besoin de repos, que son règne, au moins sous cet unique rapport, peut être regardé comme heureux. La liberalité d'Auguste, dont il sut gagner la faveur après la défaite d'Antoine, 31, ajouta successivement

à son royaume la Samarie, la Galilée, la Pérée en-deçà du Jourdain, l'Iturée et la Trachonite ( ou la Palestine tout entière ) avec l'Idumée, dont il percevait les revenus sans être lui-même tributaire. Le dévouement qu'il témoignait à Rome pour tant de bienfaits était une politique naturelle, et il n'y avait que l'étroite bigoterie des Juifs qui pût lui faire un crime de sa conduite sous ce rapport. Les exécutions qu'il fit dans sa famille doivent bien plus être imputées à cette famille elle-même qu'à la cruauté du prince; heureux si le glaive n'eût pas souvent puni l'innocent au lieu du coupable! La naissance de *Jésus-Christ* arriva dans la dernière année de son règne (1). —D'après son testament, auquel Auguste ne changea que très-peu de choses, son royaume fut partagé entre les trois fils qui lui restaient. *Archélaüs* en obtint la plus grande moitié avec le titre d'Ethnarque : c'étaient la Judée, Samarie et l'Idumée. Les deux autres prirent le titre de *Tétrarques;* l'un d'eux, *Philippe*, eut une partie de la Galilée et la Trachonite; et l'autre, *Antipas*, eut la Pérée avec une partie de l'Iturée : mais, depuis ce partage, la destinée de chacune de ces portions du royaume d'Hérode ne fut pas la même. — Archélaüs, par sa mauvaise administration, perdit ses États dès l'an 6 de l'ère chrétienne; et, par suite, la Judée et Samarie furent ajoutées comme province romaine à la Syrie, et soumises à des procurateurs, parmi lesquels *Ponce-Pilate*, 27-36, est le plus connu. C'est sous lui que le divin fondateur de notre religion fut condamné, et souffrit, non comme réformateur politique, quoique cela lui ait été imputé, mais comme réformateur moral. Ces procurateurs étaient dans la dépendance du gouverneur de Syrie. D'un autre côté, Philippe régna dans sa tétrarchie jusqu'à sa mort, arrivée l'an 34 de l'ère vulgaire; après quoi son territoire eut le même sort que la Judée et Sa-

(1) C'est-à-dire d'après la chronologie ordinaire de Denys-le-Petit, qui a été faite dans le sixième siècle de l'ère vulgaire; car, suivant le calcul plus exact des chronologistes modernes, l'époque précise de la naissance de J.-C. remonte quatre ans plus tôt.

marie. Cependant, dès l'an 37, ce pays fut donné par Caligula, avec le titre de roi, à Agrippa, petit-fils d'Hérode par Aristobule, à cause du dévouement qu'il avait montré pour la maison de Germanicus. Ce prince déposséda, 39, Antipas, qui désirait de faire un traité avec lui, obtint sa tétrarchie, 40, et, bientôt après, 41, y ajouta ce qui avait formé le territoire d'Archélaüs, ainsi que toute la Palestine. Après sa mort, 44, tout ce pays fut réduit en province romaine, et ajouté à la Syrie sous le gouvernement des procurateurs, après qu'on eut donné à son fils Agrippa II, mort en 90, qui fut de nouveau reconnu pour roi, d'abord Chalcis, 49, et ensuite toute la tétrarchie de Philippe, 53. — L'oppression des procurateurs, particulièrement de *Gessius Florus* depuis l'an 64, porta les Juifs à une révolte qui finit par la prise et la ruine de la capitale et de son temple, détruits par Titus, dans l'année 70 de l'ère vulgaire. La dispersion des Juifs par tout le monde alors civilisé, qui avait déja commencé auparavant, fut accélérée par la prise de Jérusalem, et, en se répandant dans tout l'univers, ils facilitèrent la grande propagation du christianisme. Cependant, malgré la conquête, Jérusalem, non-seulement continua d'être considérée comme une ville, mais encore comme le principal point de réunion de la nation. Et la tentative qui fut faite sous Adrien, pour y établir une colonie romaine, excita une violente sédition.

*Histoire et religion des Juifs, depuis J.-C. jusqu'à présent*, par Basnage; à La Haye, 1716, 15 vol. in-12. Les deux premières parties seulement appartiennent à cette période; mais les suivantes contiennent également des recherches historiques très-précieuses.

*Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J.-C.*, par Prideaux. Amsterdam, 1722, 5 vol. in-8°. Cette traduction française, par la manière dont elle est disposée, a de grands avantages sur l'original anglais : *The O. and N. Testaments connected in the history of the Jews and their neighbou-*

*ring nations; London*, 1714, 2 vol. Cet ouvrage et le précédent ont toujours été regardés comme fondamentaux pour cette partie de l'histoire.

Les remarques jointes aux traductions (allemandes) des livres d'*Esdras*, de *Néhémias* et des *Machabées*, par J.-D. Michaëlis, renferment des renseignements historiques importants.

*Histoire de l'agrandissement de l'État Juif, depuis Cyrus jusqu'à son entière destruction*, par J. Remond; Leipsick, 1789 (en allemand), production soignée de la jeunesse de l'auteur.

Aux ouvrages cités ci-dessus (pag. 38), il faut encore ajouter, pour l'histoire ancienne des Juifs, le suivant :

*Manuel de l'histoire des Hébreux, depuis leur établissement jusqu'à leur ruine*, par G.-L. Bauer (en allemand); Nuremberg, 1800, 2 part. in-8°, jusqu'ici la meilleure introduction critique, non-seulement pour l'histoire, mais aussi pour les antiquités de la nation juive.

Parmi les écrits de J.-J. Hess, c'est ici que se rapportent: l'*Histoire de Moïse*, l'*Histoire de Josué*, l'*Histoire des rois de Juda*, 2 part.; l'*Histoire des rois de Juda et d'Israël*, 2 part. (en allemand). Le sujet y est envisagé particulièrement sous le point de vue théocratique.

---

# CINQUIÈME SECTION.

## HISTOIRE ROMAINE.

### *Notions préliminaires sur la géographie de l'Italie ancienne.*

L'Italie forme une presqu'île, bornée au nord par les Alpes, à l'ouest et au sud par la Méditerranée, à l'est par la mer Adriatique. Sa plus grande longueur, du nord au sud, est de deux cents lieues; sa plus grande largeur, au pied des Alpes, de cent trente-cinq lieues; mais, dans la presqu'île propre, seulement de trente-cinq lieues; sa superficie contient treize mille lieues carrées. La principale montagne est l'Apennin, qui se dirige du nord au sud, quoiqu'il coure plus à l'est vers le milieu de l'Italie, et plus à l'ouest dans l'Italie inférieure. Dans les premiers temps de Rome, il était couvert de bois épais. Fleuves principaux : *Padus* (le Pô), *Athesis* (l'Adige), qui se jettent dans la mer Adriatique;

et *Tiberis* (le Tibre), qui se jette dans la Méditerranée. Le sol est un des plus fertiles de l'Europe, surtout dans les plaines; mais, d'un autre côté, beaucoup de parties montueuses n'admettent que peu de culture. Tant que la Méditerranée fut la principale route du commerce, l'Italie sembla par sa situation devoir être une des plus importantes contrées pour cette partie; mais elle ne jouit que très-peu de cet avantage dans l'antiquité.

Elle se divise en *Italie supérieure*, depuis les Alpes jusqu'aux deux petits fleuves *Rubicon* et *Macra* (néanmoins, dans la géographie politique des Romains, elle ne fut considérée que comme province jusqu'à l'époque où elle obtint droit de cité sous César); en *Italie du milieu*, depuis le *Rubicon* et la *Macra* jusqu'au *Silarus* et au *Frento*; et en *Italie inférieure*, depuis ces deux fleuves jusqu'aux caps méridionaux.

I. *L'Italie supérieure* embrassait deux contrées : la Gaule cisalpine, *Gallia Cisalpina*, et la Ligurie, *Liguria*.

1. *Gallia Cisalpina* ou *Togata*, par opposition à ce qu'on appelait *Gallia Transalpina*, tirait son nom de la Gaule, parce qu'elle était possédée, en grande partie, par des peuples gaulois. C'est une plaine continue que le Pô partage en deux parties : l'une, au nord, appelée *Gallia Transpadana* (habitée par les *Taurini*, les *Insubres* et les *Cenomani*); l'autre, au sud, appelée *Gallia cispadana* (habitée par les *Boii*, les *Senones* et les *Lingones*). *Durantia* (la Durance), *Ticinus* (le Tésin), *Addua* (l'Adda), *Ollius* (l'Oglio), *Mintius* (le Mincio), et plusieurs autres fleuves plus petits, se jettent dans le Pô du côté du nord; au midi, ce sont le *Tanarus* (Tanaro), la *Trébia*, etc. Mais l'*Athesis* (l'Adige), *Piavis* (la Piave), et un grand nombre d'autres rivières ou

torrents, qui viennent des montagnes, se jettent immédiatement dans la mer Adriatique.

Les villes de la Gaule Cisalpine étaient, pour la plupart, des colonies romaines, et le plus grand nombre d'entre elles conservent encore aujourd'hui leurs anciens noms. On remarque dans la Gaule Transpadane *Tergeste* (Trieste), *Aquileia* (Aquilée), *Patavium* (Padoue), *Vincentia* (Vicence), *Verona* (Vérone), à l'est de l'Adige; à l'ouest de cette même rivière sont: *Mantua* (Mantoue), *Cremona*, *Brixia* (Brescia), *Mediolanum* (Milan), *Ticinum* (Pavie), et *Augusta Taurinorum* (Turin). — Dans la Gaule Cispadane, on trouve: *Ravenna*, *Bononia* (Bologne), *Mutina* (Modène), *Parma*, *Placentia* (Plaisance). Beaucoup de ces villes obtinrent des Romains le droit de municipalité.

2. La *Ligurie* tirait son nom des *Ligures*, ancien peuple de l'Italie, et comprenait tout le pays situé entre le fleuve *Varus* (le Var) et la Macra, et à peu près ce qui a formé depuis le territoire de Gènes. — Villes: *Genua*, lieu très-ancien; *Nicæa* (Nice), et *Asta* (Asti).

II. L'Italie du milieu comprend six régions: l'*Étrurie*, le *Latium* et la *Campanie*, à l'ouest; l'*Ombrie*, le *Picenum* et le *Samnium* à l'est.

1. L'*Étrurie*, appelée aussi *Tuscia* et *Tyrrhenia*, était bornée au nord par la Macra, qui la séparait de la Ligurie, et au sud par le Tibre, qui la séparait du *Latium* et de l'*Ombria*. Fleuve principal: *Arnus* (l'Arno). C'est un pays en grande partie montagneux; il n'y a que les côtes de la mer qui offrent des plaines. Elle tirait son nom des *Étrusques*, peuple très-ancien, vraisemblablement formé du mélange de plusieurs peuplades et des plus anciennes colonies grecques, auxquelles les Étrusques durent leurs caractères d'écriture, mais non leurs

arts; quant à leurs richesses et à la magnificence qui en est la suite, c'est au commerce et à la navigation qu'ils les devaient. Villes entre l'Arno et la Macra : *Pisæ* (Pise), *Pistoria* (Pistoie), *Florentia*, *Fæsulæ* (Fiesole). Entre l'Arno et le Tibre : *Volaterræ* (Volterre), *Volsinium* (Bolsène) sur le lac de ce nom, *Lacus Volsiniensis (Lago di Bolsena)*, *Clusium* (Chiusi), *Arretium* (Arezzo), *Cortona*, *Perusia* (Pérouse) près du lac Trasimène (*Lago di Perugia*), *Falerii* (Falari); et la riche ville appelée *Veii*. Ces douze villes particulières avaient chacune leur chef, appelé *Lucumo*. Quoiqu'il existât entre elles une foule de liaisons et de rapports, il ne paraît point qu'elles aient jamais été réunies par un lien solide et durable en un seul corps de nation.

2. Le *Latium*, proprement la demeure des Latins, s'étendait depuis le Tibre, au nord, jusqu'au promontoire *Circeii*, au sud; c'est ce qu'on appela *Latium vetus*; mais dans la suite on y comprit le pays qui s'étend du promontoire *Circeii* jusqu'au fleuve *Liris*, ce qui composa le *Latium novum*, ayant pour limites le Tibre au nord, et le Liris au sud. La résidence des *Latini* (Latins) était proprement la plaine fertile qui s'étend du Tibre à Circéii; mais autour d'eux étaient répandues plusieurs petites peuplades, situées les unes à l'est dans les Apennins, comme les *Herniques*, les *Sabins*, les *Æques* et les *Marses*; les autres au sud, comme les *Volsques*, les *Rutules* et les *Aurunces*. — Fleuves : l'*Anio* (le Téveron) et l'*Allia*, qui se jettent dans le Tibre, et le *Liris* (le Garigliano), qui a son embouchure dans la mer Méditerranée. Villes, dans le *Latium vetus* : *Rome*, *Tibur* (Tivoli), *Tusculum*, *Alba Longa*, *Ostia*, *Lavinium*, *Antium*, *Gabiæ*, *Velitræ*, la capitale des Volsques, et plusieurs autres moins importantes; dans le *Latium novum:*

*Fondi*, *Terracine* ou *Anxur*, *Arpinum*, *Minturnes*, *Formies*.

3. La *Campanie*, entre le Liris au nord, et le Silarus au sud : une des plaines les plus fertiles de la terre, mais en même temps très-volcanique. Fleuves : le *Liris*, le *Vulturnus* (Voltorno), *Silarus* (Selo). Montagnes : le *Vésuve*. Cette province tire son nom des *Campani*, peuple qui l'habitait. Villes : capitale, *Capua* (Capoue); plus loin, *Linternum*, *Cumæ*, *Neapolis* (Naples), *Herculanum*, *Pompeii*, *Stabiæ*, *Nola*, *Surrentum* (Sorrento), *Salernum*, etc.

Les trois pays à l'est, dans le milieu de l'Italie, sont :

1. L'*Ombrie*, bornée au nord par le Rubicon, au sud par l'*Æsis* (Gesano), qui la sépare du *Picenum*, et le *Nar* (Nera), qui la sépare du pays des Sabins. C'est en grande partie un pays de plaine. Le peuple des *Ombri*, dans les anciens temps, s'était étendu sur la plus grande partie de l'Italie. Villes : *Ariminum* (Rimini), *Spoletium* (Spolette), *Narnia* (Narni) et *Ocriculum* (Otricoli).

2. Le *Picenum* (aujourd'hui la marche d'Ancône), borné au nord par l'*Aesus*, au sud par l'*Aternus* (Pescara); ses peuples s'appelaient *Picentes*. Le sol est une plaine fertile. Villes : *Ancona* et *Asculum Picenum* (Ascoli).

3. Le *Samnium*, pays de montagnes, s'étendant depuis l'Atarnus au nord, jusqu'au *Frento* (Fortore) au sud. Indépendamment des *Samnites*, qui étaient le peuple principal, ce pays était encore habité par plusieurs autres petites peuplades, comme les *Marrucini* et les *Peligni* au nord, les *Frentani* à l'est, et les *Hirpini* au sud. Fleuves : le *Sagrus* et le *Tifernus*. — Villes : *Allifæ*, *Beneventum* et *Claudium*.

III. L'*Italie inférieure*, ou la *Grande Grèce*, compre-

nait quatre contrées : la *Lucanie* et le *Bruttium* à l'ouest, l'*Apulie* et la *Calabre* à l'est.

1. La *Lucanie :* limites, au nord, le *Silarus ;* au sud, le *Laüs*. En grande partie, pays de montagnes. Les *Lucani*, peuples qui l'habitaient, lui avaient donné leur nom. Ils étaient eux-mêmes une branche des *Ausones*, principal peuple de l'Italie inférieure. Villes : *Pæstum* ou *Posidonia*, qui n'est célèbre aujourd'hui que par ses ruines, et *Helia* ou *Velia*.

2. Le *Bruttium* (aujourd'hui la Calabre), langue de terre à l'ouest, depuis le fleuve *Laüs* jusqu'au promontoire de *Rhegium*. Le fleuve *Brandanus* lui servait de limites à l'est. C'est un pays montagneux. Les *Bruttii*, branche à moitié sauvage des *Ausones*, lui avaient donné leur nom ; ils habitaient les montagnes, parce que les côtes étaient au pouvoir des colonies grecques. Villes : *Cosentia* (Cosenza), *Pandosia*, *Mamertum* et *Petilia*. (Voyez ci-dessus les colonies grecques, pag. 179.)

3. L'*Apulie* (la Pouille). Contrée sur la côte de l'est, depuis le fleuve *Frento* jusqu'à la langue de terre orientale ; plaine très-fertile et particulièrement favorable à la nourriture des bestiaux. Fleuves : *Aufidus* (Ofanto) et *Cerbalus*. Elle était divisée en *Apulia Daunia*, au nord, et *Apulia Peucetia*, au sud, séparées l'une de l'autre par l'*Aufidus*. Villes : dans l'*Apulia Daunia*, *Sipontum* et *Luceria ;* dans l'*Apulia Peucetia*, *Barium*, *Cannæ*, *Venusia*.

4. *Calabria* ou *Messapia*, petite langue de terre à l'est, terminée par le promontoire *Japygium*. Villes : *Brundusium* (Brindes), et *Callipolis* (Gallipoli). Sur Tarente et les autres colonies grecques, voyez ci-dessus, pag. 179.

On compte encore, comme appartenant à l'Italie, les trois grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse.

Mais, suivant la géographie politique des Romains, elles ne faisaient pas partie de l'Italie; elles étaient seulement des provinces dépendantes de l'empire. Quoique les côtes de ces îles fussent possédées par des étrangers, cependant les anciens habitants en occupaient l'intérieur; parmi ceux-ci, les plus connus sont les *Sicules*, qui, sous la conduite de leurs rois, passèrent d'Italie dans l'île à laquelle ils ont donné leur nom. Sur les villes qui s'y trouvaient, dont les unes, plus considérables, étaient en partie d'origine phénicienne, et surtout d'origine grecque, voy. ci-dessus, p. 35, 184 et suiv.

# PREMIÈRE PÉRIODE.

## DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ITALIE ET AU COMMENCEMENT DES GUERRES AVEC CARTHAGE. 754—264 (a. u. c. 1—490).

Sources. L'écrivain qui a traité avec le plus de détail l'histoire ancienne de Rome et de l'Italie, et qui ( à son système près de considérer tout dans Rome comme venant de la Grèce, et malgré sa prolixité ) a cependant le plus de critique, est Denys d'Halicarnasse, dans son *Archéologie*, dont il ne nous est resté que les onze premiers livres, qui vont jusqu'à l'an de Rome 433; auxquels il faut rapporter les extraits des neuf livres suivants (Liv. XII—XX), découverts et mis au jour en 1816, par l'abbé Mai à Milan. A cet historien on joint Tite-Live, dont les premiers livres sont une des sources principales, jusqu'à l'an 292. C'est encore à cette période que se rapportent les vies de Romulus, de Numa, de Coriolan, de Publicola et de Camille, par Plutarque; ces vies, pour la

connaissance et la critique des sources, ont presque un plus haut degré d'importance que Tite-Live et Denys (1). Les sources de l'histoire romaine, dans les plus anciens temps, étaient d'espèces très-différentes. Les traditions des pères furent en partie conservées dans des chansons historiques (il n'est pas question d'une grande épopée); dans ce sens, il existait une *Histoire poétique :* mais ce n'était pas pour cela une histoire purement fabuleuse; car déja les traditions des institutions de Numa n'ont rien de poétique. L'art d'écrire étant connu en Italie avant la fondation de Rome, on ne sait jusqu'où pouvaient remonter les annales publiques, comme les *Libri Pontificum*. Beaucoup de récits sont évidemment relatifs à des familles, soit qu'ils aient été conservés par des traditions orales, ou par des documents écrits. A quoi il faut ajouter les monuments, tant les édifices publics et les ouvrages de l'art, que les traités gravés sur des tables d'airain, mais dont, au reste, on paraît avoir fait trop peu d'usage. Les Romains n'apprirent que des Grecs l'art d'écrire l'histoire, et la leur a été écrite de bonne heure, et peut-être aussi souvent en grec qu'en latin, non-seulement par des Grecs, comme Dioclès de Péparèthe (une des Sporades), mais encore par des Romains, comme Fabius Pictor. C'est donc dans ces dernières sources qu'ont puisé Denys et Tite-Live. L'histoire qu'ils ont donnée des premiers temps de Rome repose donc en partie sur les traditions et la poésie, que l'art oratoire, surtout celui des Grecs, a fort amplifiées; mais ce ne sont pas là ses seuls fondements. On ne peut déterminer, en général, l'époque où l'histoire romaine perd entièrement son caractère poétique; car quelques parties isolées en offrent encore des traces, dans la période qui suit le

---

(1) Voyez mes Dissertations : *De fontibus et auctoritate vitarum Plutarchi*, dans *Commentationes recentiores Soc. Scient. Gott. Comment.*, *I, II, Græci; III, IV, Romani*, et imprimées à part, *Gottingæ*, 1821, *apud Dieterich*, pour servir d'appendix aux éditions de Plutarque, par Reiske et par Hutten.

bannissement des rois jusqu'à la conquête de Rome par les Gaulois.—Pour la chronologie, ce qu'il y a de plus important sont les *Fasti Romani*, qu'on trouve en partie dans les inscriptions (*Fasti Capitolini*), et en partie dans les manuscrits. Ces fastes ont été rassemblés et complétés par Pighius, Noris, Sigonius, etc., *in* GRAEV. *Thes. A. R. vol. XI*, et dans ALMELOVEEN *Fast. Rom. I, II;* Amstel. 1705, etc.

PIGHII *Annales Romanorum Anteverp.* 1615 fol. 2 vol. Essai de chronologie; il va jusqu'à Vitellius.

Parmi les modernes, indépendamment des ouvrages sur l'histoire ancienne en général (voy. p. 2), l'histoire romaine a été traitée souvent à part, et d'une manière très détaillée. Nous indiquons seulement les plus remarquables.

*Histoire Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*, par Rollin; 13 vol. in-8°. Paris, 1823 (édition revue par Letronne (elle va jusqu'à l'an 89 avant J. C.); continuée et terminée par Crévier.

*The History of the progress and termination of the Roman Republic by Ad.* FERGUSSON, 3 vol. *London* 1783. Au total, c'est l'ouvrage le mieux fait sur l'histoire romaine et qui a fait oublier le travail plus ancien de Goldsmith sur le même sujet.

*Histoire critique de la république romaine*, par P. Ch. Lévesque, 3 vol. Paris, 1807. Celui qui veut encore conserver son enthousiasme aveugle pour la gloire de l'ancienne Rome ne doit point lire cet ouvrage.

*Histoire Romaine* par B. G. Niebuhr (en allemand), première partie 1811, seconde partie 1812. Cette histoire va jusqu'à l'an de Rome 417. Cet ouvrage est plutôt critique qu'historique; l'auteur s'y efforce sans cesse de renverser tout ce qui a été admis jusqu'ici. La subtilité d'esprit n'est pas toujours le sentiment de la vérité : et on ne croit pas aussi légèrement à une constitution, qui non-seulement est contraire à l'esprit dominant de l'antiquité, mais encore, suivant l'aveu de l'auteur lui-même, t. II, p. 5, contraire à toute analogie dans l'histoire. Car les inductions qu'on tire de quelques passages

isolés ne suffisent pas pour invalider ce qui est confirmé par tous les autres. Cependant la vérité gagne toujours, même lorsque la critique est injuste ; cela ne doit point faire méconnaître le mérite de quelques recherches des plus approfondies. Sur ce sujet, voyez :

*Recherches sur l'histoire ancienne de l'Empire Romain* par W. Wachmuth, Halle 1809 (en allemand).

*Commentatio de fontibus T. Livii in prima historiarum, Decade auctore C. F. Lachmann, Gottingæ* 1821. Dissertation qui a remporté le prix.

Pour les ouvrages sur la constitution romaine, voyez ci-dessus à la fin de cette période, et au commencement de la troisième.

Une foule d'écrits très-importants sur les antiquités romaines se trouvent dans le grand recueil :

GRAEVII *Thesaurus antiquitatum Romanarum. Lugd. Bat.* 1694; 12 vol. in-fol.; et dans SALLENGRE, *Thesaurus antiquitatum Romanarum. Venet.* 1732; 3 vol. in-fol.

Plusieurs excellentes dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

Pour la connaissance du local de l'ancienne Rome, indépendamment de NARDINI *Roma vetus, in* GRAEVII *Thes. A. R.*, T. IV, l'ouvrage le plus important est toujours :

VENUTI *Descrizione topografica della antichità di Roma.* Part. I. II. Roma, 1763. Surtout la nouvelle édition donnée par *Visconti*, en 1803.

Pour la meilleure représentation des monuments de l'ancienne Rome, voy. PIRANESI, *Antichità di Roma ;* 3 vol. in-fol.

---

1. L'histoire romaine n'est jamais, sous un certain point de vue, que l'histoire d'une seule ville, en ce sens que, depuis sa fondation, jusques et y compris la période des empereurs, Rome eut toujours la domi-

nation absolue de son immense territoire. Mais sa constitution intérieure se forma dans toutes ses principales parties, dans cette première période; et, considérée sous ce point de vue, on ne peut lui refuser un haut degré d'intérêt, même à cette époque. C'est une question de peu d'importance que de savoir si chacune des institutions fondamentales de Rome a pris naissance dans l'année où elle fut fondée; toujours est-il sûr qu'elles s'établirent dans cette période, et la marche que la constitution a suivie dans son développement est tracée avec une exactitude qui ne laisse lieu à aucun doute.

L'histoire primitive de Rome ne peut pas plus que celle d'Athènes, ou de toute autre ville de l'antiquité, se ramener à une vérité historique rigoureuse, puisqu'elle repose sur des traditions transmises par les poètes et les rhéteurs, et qui diffèrent beaucoup entre elles, ainsi que le montre la vie de Romulus par Plutarque. Mais la connaissance de ces mêmes traditions, telles qu'elles sont consignées dans Denys et Tite-Live, se lie à tant d'autres objets, qu'elle ne doit pas être négligée; et ce qu'elles contiennent de vérités, à côté même des fictions, nous fait connaître clairement les institutions politiques, dont elles expliquent l'origine, et qui se montrent déja d'une manière certaine dès cette époque. Prétendre tirer une ligne de démarcation rigoureuse entre les temps mythologiques et historiques, c'est ne pas connaître l'essence de la mythologie.

*Sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire Romaine*, par L. de Beaufort, nouv. éd. à la Haye, 1750; 2 vol. in-8°. Tout ce qu'on peut dire contre l'authenticité de l'histoire des premiers temps de Rome est développé par de Beaufort avec beaucoup de sagacité.

2. Quelque fabuleuses que soient les anciennes traditions sur l'origine de Rome, elles s'accordent cependant

toutes en ce point, que les Romains venaient des Latins, et que leur ville était une colonie d'Albe-la-Longue, ville voisine. Il paraît que, depuis long-temps, c'était l'usage des Latins d'améliorer la culture de leurs terres par l'établissement des colonies.

3. Pendant les deux cent quarante-cinq premières années qui s'écoulèrent depuis la fondation de Rome, cette ville demeura sous l'autorité de chefs qu'on appelle rois, mais qui n'étaient pas héréditaires, ni encore moins absolus, quoiqu'ils cherchassent à devenir l'un et l'autre. Il se forma plutôt un *gouvernement municipal*, qui supposait un certain degré de culture politique, et qui, dans ses principales parties, s'était vraisemblablement modelé sur le gouvernement de la métropole, comme il arrive à toutes les colonies. Voici en quoi principalement il consistait : *a*, établissement et gouvernement intérieur du sénat; *b*, établissement et formation du *patriciat*, ou *noblesse héréditaire*, laquelle, soutenue par l'introduction des noms de famille, forma bientôt un corps politique qui devint de jour en jour plus puissant; *c*, organisation du peuple et mode de ses assemblées, auquel elle servait de fondement, parce que, indépendamment de la division primitive par têtes, en *tribus* et en *curies*, on en fit aussi une purement politique, en *classes* et en *centuries*; en sorte que, outre l'ancienne manière de convoquer le peuple dans les *comitia curiata*, il y eut encore les *comitia centuriata*, organisés avec beaucoup d'art; *d*, institutions religieuses (*religiones*), qui, par leur étroite liaison avec le gouvernement politique, formaient une sorte de religion nationale qui unissait toutes les institutions par un lien puissant, et en recevait une haute sanction, sans qu'il pût jamais s'établir une hiérarchie qui fît du corps sacerdotal un ordre séparé dans l'état; *e*, les

rapports que la loi établissait dans la vie privée, soit entre les *clients* et leurs *patrons*, soit à l'égard des mariages, et surtout dans l'institution du pouvoir paternel, ne concouraient pas moins directement au même but: c'est en resserrant les liens de la famille qu'ils inspirèrent, dès l'origine, à ce peuple un esprit d'ordre et de surbordination par lequel surtout il devint ce qu'il fut.

4. Malgré beaucoup de petites guerres avec ses plus proches voisins, les Sabins, les Æques et les Volsques, et quelques villes particulières des Étrusques et des Latins, Rome n'étendit que peu sa domination.
673 Mais la destruction d'Albe-la-Longue fut le premier pas qu'elle fit vers son agrandissement; elle aspira dès-lors à se mettre à la tête de la confédération des villes latines, et y parvint en effet.

Suite des rois de Rome. *Romulus*, 754 — 717. — Premier établissement de la colonie, et accroissement du nombre des citoyens par l'établissement d'un asile et la réunion d'une partie des Sabins. — *Numa Pompilius*, mort l'an 679. En le représentant comme l'auteur de leurs institutions religieuses, les Romains leur donnèrent la sanction d'une haute antiquité. — *Tullus Hostilius*, mort l'an 640. Par la victoire qu'il remporta sur les Albains, et la destruction d'Albe, il jeta les fondements de la domination de Rome sur le Latium. — *Ancus Martius*, mort l'an 617. Il étendit la domination de Rome jusqu'à la mer, et l'établissement du port d'Ostie montre que déja Rome s'adonnait à la navigation, si toutefois elle n'avait pas plutôt la piraterie pour objet que le commerce. — *Tarquinius Priscus*, d'origine grecque, mort l'an 578. L'alliance qu'il contracta avec les Étrusques mit Rome en état de faire quelque expédition sous sa conduite. — *Servius Tullius*, mort l'an 534. Le plus remarquable des rois de Rome. Il la mit à la tète de la ligue des Latins, qu'il consolida par la communauté des sacrifices, *communia sacra*. En faisant une nou-

velle division du peuple fondée sur la propriété, il créa les importantes institutions du cens (*census*) et des comices (*comitia centuriata*). Le progrès remarquable de la civilisation et de la puissance de Rome prouve l'utilité de ces institutions; mais ce furent elles aussi qui servirent essentiellement à fonder l'édifice de la république. — *Tarquinius Superbus* (le tyran), 509. En s'emparant du gouvernement par la violence, et en faisant valoir ses prétentions au trône comme petit-fils de Tarquinius Priscus, il chercha en même temps à s'affermir sur le trône par une plus étroite alliance avec les Volsques et les Latins. Mais par-là, aussi bien que par sa tyrannie, il indisposa contre lui une partie tant du peuple que des patriciens; cependant son expulsion, et la réforme de la constitution qui en fut la suite, fut proprement l'ouvrage de l'ambition de ces derniers.

Algarotti. *Saggio sopra la durata de' regni de' rè di Roma.* (Op. t. III.) Doutes chronologiques.

5. L'abolition du pouvoir royal n'eut d'autre effet im- 509.
médiat pour le gouvernement intérieur de Rome, que de faire passer cette autorité, aussi peu déterminée qu'elle l'avait été sous les rois, entre les mains de deux consuls qu'on renouvelait chaque année. Cependant la guerre que la nouvelle république eut à soutenir contre les Latins et les Étrusques, pour la défense de sa liberté, contribua beaucoup à faire naître cet esprit républicain,
qui dès-lors devint le caractère distinctif des Romains; 498.
tandis que, par l'établissement de la dictature dans les cas urgents, on chercha à prévenir les inconvénients de la démocratie. Mais le timon de l'état ne tarda pas à être entièrement saisi par le parti qui avait chassé la famille dominante; et l'oppression de ces aristocrates, à l'égard de ceux qui, par les dettes qu'ils avaient contractées, étaient devenus leurs esclaves (*nexi*), était devenue si violente, malgré la loi dont Valérius Publicola était l'au-
teur, et qui assurait au peuple le jugement en dernier 509.

ressort de ces sortes de procès (*lex de provocatione*), que peu d'années après il y eut un soulèvement de tout le
493. peuple, qui donna lieu à la création des tribuns du peuple (*tribuni plebis*), élus chaque année.

Premier traité de commerce avec Carthage, 508, dans lequel Rome paraît comme une ville libre, mais non comme maîtresse de tout le Latium. Ce traité est le monument qui donne le plus d'authenticité à l'ancienne histoire romaine.

HEYNE. *Fœdera Carthaginiensium cum Romanis super navigatione et mercatura facta*; dans *Opusc.* t. III. Voyez *Mes idées sur la Politique, etc.*, additions au deuxième volume.

6. Le développement ultérieur du gouvernement de Rome, à cette époque, consiste presque en entier dans les démêlés qui s'engagent entre les nouveaux chefs du peuple et la noblesse; car, au lieu de le protéger contre l'oppression de ce corps, ils agirent bientôt eux-mêmes en agresseurs, et en peu de temps dépassèrent tellement le but, que sans une complète égalité de droits on ne pouvait espérer aucun terme à ces débats. Ils devaient long-temps durer, à cause des appuis solides qu'avait alors l'aristocratie, tant dans sa clientèle que dans la religion de l'état par le moyen des auspices.

Principales circonstances de ces démêlés : 1. Dans le procès de Coriolan, les tribunaux usurpent le droit d'appeler quelques patriciens en jugement devant le peuple. — De là les *comitia tributa* (c'était une simple assemblée de tout le peuple, ou du moins organisée de manière que le peuple y avait la prépondérance); cette assemblée, en accordant aux tribuns du peuple la permission de lui faire des propositions, leur donna, par la suite, une part importante dans la législation. 2. Partage plus équitable des terres conquises sur les peuples voisins à la classe la plus indigente du peuple (les plus anciennes lois agraires). Ce projet fut suggéré par l'ambition entreprenante de Cassius.

486. 3. Extension des *comitia tributa*, particulièrement au sujet de l'élection des tribuns, par *Volero*. 4. Tentatives pour poser des limites légales au pouvoir consulaire, par Terentillus (*lex Terentilla*), 460; cette contestation fit naître l'idée de se donner une législation écrite; idée qui, malgré l'opposition que les patriciens y mirent d'abord, finit par se réaliser.

*Lutte de la démocratie et de l'aristocratie à Rome, ou Histoire Romaine, depuis l'expulsion de Tarquin, jusqu'à l'élection du premier consul plébéien*. Par Chr. F. Schulze (en allemand), Altenburg 1802; 8°. Traité le plus profond, le plus savant et le plus détaillé sur cette partie de l'histoire romaine.

7. L'établissement de la *loi des Douze-Tables* confirmait en partie les anciens usages, et en partie les modifiait, d'après les lois des républiques grecques, parmi lesquelles on doit nommer Athènes, où l'on envoya une députation pour en obtenir des conseils. Mais on commit en ceci la double faute non-seulement de choisir uniquement des patriciens comme commissaires pour la rédaction de ces lois, mais encore de faire de ces commissaires les seuls magistrats de Rome, en leur confiant un pouvoir dictatorial (*sine provocatione*); par là on leur fraya la route à une usurpation qui ne put être réprimée que par une révolte du peuple.

449. 447.

Durée du pouvoir des décemvirs, 451 — 447. Les doutes sur l'envoi d'une ambassade à Athènes ne suffisent point pour infirmer un fait raconté avec tant de circonstances. Athènes était alors, sous Périclès, à la tête de la Grèce: et du moment qu'on voulait consulter les lois grecques, on ne pouvait oublier Athènes. En effet, pourquoi une ville, qui cinquante ans auparavant avait conclu un traité de commerce avec Carthage, et ne pouvait être sans relations avec les colonies grecques de l'Italie inférieure, n'aurait-elle pas pu envoyer une ambassade dans la Grèce?

Bachii, *Hist. jurisprudentiæ Romanæ*. Les fragments qui

nous restent de la législation des Douze-Tables sont rassemblés et éclaircis dans cet ouvrage.

8. Par les lois des Douze-Tables les rapports des citoyens étaient, à la vérité, déterminés avec équité; mais comme il paraît qu'en général elles contenaient peu de réglements relatifs à la constitution de l'état, non-seulement le gouvernement resta comme auparavant entre les mains des aristocrates qui possédaient tous les emplois, mais de plus la défense de faire des mariages entre les patriciens et les plébéiens, que contenaient les nouvelles lois, parut élever pour toujours un mur de séparation entre ces deux ordres. On ne doit point s'étonner, d'après cela, que les tribuns du peuple, dont la puissance fut non-seulement renouvelée, mais encore augmentée, réitérassent sans cesse leurs attaques contre les patriciens : l'unique borne posée à leur autorité fut qu'ils devaient agir de concert, parce que chacun en particulier avait le droit d'opposition.

Indépendamment des autres lois qui furent données en faveur du peuple lors du rétablissement de la puissance tribunitienne (446), il paraît qu'on en fit dès-lors une, souvent renouvelée dans la suite, *ut quod tributim plebes jussisset populum teneret* (ce qui, dans le langage d'à présent, signifie que le peuple avait le droit de se constituer lui-même), qui seule aurait suffi pour le rendre tout-puissant, quand bien même l'histoire romaine ne prouverait pas, comme celle de tous les autres états libres, par une foule d'exemples, combien peu on doit conclure de l'établissement d'une loi, à son emploi pratique.

445. 9. Le principal sujet des nouveaux débats excités par le tribun Canuleius entre le peuple et la noblesse était la loi sur les mariages des nobles avec le peuple (*connubia patrum cum plebe*), et la participation exclusive

des patriciens au consulat, dont les tribuns demandaient l'abolition. Ils obtinrent l'annulation de la première de ces lois en 445 (*lex Canuleia*). Quant à la participation au consulat, les plébéiens n'y parvinrent qu'après des querelles renouvelées presque chaque année pendant quatre-vingts ans : durant cet intervalle, lorsque les tribuns, comme à l'ordinaire, empêchaient l'enrôlement de la milice, les patriciens se tiraient d'embarras en conférant la puissance consulaire aux chefs des légions qu'on nommait tous les ans et qu'on prit parmi le peuple (*tribuni militum consulari potestate*).— Établissement de la dignité de *censeur :* on ne vit d'abord dans ceux qui en 443.
furent revêtus que des délégués pour l'opération mécanique du cens; mais leur emploi devint bientôt un des plus importants de l'état, dès qu'ils se furent attribué la censure des mœurs (*censura morum*).

10. Tandis que Rome était à la tête des villes voisines alliées (*socii*), tant des Latins, particulièrement depuis la victoire sur le lac Regillus, que des autres peuples, 497.
soit qu'elle les opprimât ou qu'ils se crussent opprimés, ils tâchaient, à chaque occasion, de se détacher d'elle, et avaient avec Rome de petites guerres presque continuelles, qui auraient fini par la dépeupler si l'on ne s'était hâté d'y remédier en se faisant une règle d'augmenter sa population, tant par l'affranchissement que par l'admission des vaincus au nombre des citoyens. Quelque peu mémorables que fussent en eux-mêmes ces démêlés, ils ont cela d'important, que non-seulement ils contribuèrent à faire de la nation un peuple guerrier, mais encore qu'ils posèrent les bases de cette domination du sénat, dont les suites importantes se feront sentir plus tard.

Parmi ces guerres on doit remarquer la dernière contre Véies, la plus riche ville de l'Étrurie, dont le siége dura presque dix

années, 404 — 395; elle occasiona d'un côté l'établissement de la campagne d'hiver, et de l'autre celui de la solde dans la milice romaine, à l'aide de laquelle on put entreprendre des guerres plus longues et dans des pays plus éloignés, en même temps que les contributions (*tributa*) durent être augmentées.

11. Cependant Rome faillit d'être presque entièrement détruite par une tempête qui s'éleva dans le Nord. Les Gaulois Sénonois, sortis du nord de l'Italie, traversèrent
380. l'Étrurie, s'emparèrent de Rome, à l'exception de la citadelle, et l'incendièrent. Un tel évènement laissa des traces si profondes dans la mémoire des Romains, que peu de traditions dans leur histoire sont plus circonstanciées. *Camille,* alors le sauveur de Rome, et l'un des principaux héros de cette période, mérita doublement de sa patrie, pour avoir su faire abandonner, après la victoire, le projet de l'émigration totale de la république à Véies.

12. A peine Rome fut-elle rebâtie, qu'on vit renaître toutes les anciennes dissensions, occasionées par l'augmentation des tributs que nécessita l'établissement de la solde, et qui, en introduisant l'usure, fut cause de l'appauvrissement du peuple. Les tribuns Sextus et Licinius, qui avaient affermi leur pouvoir par un tribunat prolongé pendant dix ans, et à qui la promulgation d'une loi agraire de Licinius, en vertu de laquelle aucun particulier ne pourrait posséder au-delà de cinq cents acres
366. de terre, avait concilié la faveur populaire, obtinrent enfin que l'un des consuls serait choisi parmi le peuple; et quoique la noblesse, par la nomination d'un préteur pris dans son sein, et des édiles curules, cherchât une compensation pour la concession qu'elle était obligée de faire, il ne pouvait guère manquer d'arriver que, dès ce moment, les plébéiens ne prissent part à toutes les autres magistratures. En effet, on les vit arriver successi-

vement à la dictature, 353; à la censure, 348; à la préture, 339; enfin au pontificat, 334. Ainsi on en vint à Rome à une entière égalité politique entre la noblesse et le peuple; et, quoiqu'il existât toujours des dissensions entre les familles patriciennes et les familles plébéiennes, les deux ordres durent naturellement cesser de former des partis politiques dans l'État.

Un second traité de commerce conclu avec Carthage en 345 montre qu'à cette époque la marine des Romains n'était rien moins que méprisable, quoiqu'elle ne fût encore employée qu'à commettre des pirateries. Mais, dans les quarante années qui suivirent, il est souvent fait mention de flottes de guerre.

13. Les guerres avec les Samnites, qui commencèrent alors, furent beaucoup plus importantes que celles qui avaient eu lieu jusque-là; car, si la plupart de celles-ci eurent pour but le maintien de la puissance de Rome sur ses plus proches voisins, celles avec les Samnites, au contraire, après une lutte de cinquante années, frayèrent à Rome le chemin à l'asservissement de l'Italie, et jetèrent ainsi les fondements de sa grandeur future.

Commencement des guerres contre les Samnites, lorsque les Campaniens invoquèrent contre eux le secours des Romains en 343. Elles durèrent avec des alternatives de succès et de revers, ne cessant quelquefois que pour recommencer, jusqu'en 290. C'est la véritable période de l'héroïsme guerrier des Romains, dans laquelle on vit briller un *Décius Mus* (le père et le fils se sacrifièrent tous deux volontairement), un *Papyrius Cursor,* un *Q. Fabius Maximus, etc.* Les résultats en furent pour Rome, 1° que ses soldats apprirent la tactique proprement dite en faisant pendant tout ce temps une guerre de montagnes, quoiqu'à la vérité ils ne purent éviter de passer sous les fourches Caudines (*furcas caudinas*) en 321; 2° que

ses rapports avec les Latins et les Étrusques furent déterminés d'une manière plus fixe, par la victoire complète que Rome remporta sur les premiers en 340, et par les défaites multipliées qu'éprouvèrent les seconds vers 308; 3° que, comme il se forma des alliances plus considérables entre les peuples de l'Italie, particulièrement dans la dernière guerre des Samnites, Rome eut des relations avec des peuples plus éloignés, par exemple, avec les Lucaniens et les Apuliens dans la première ligue en 323, et avec les habitans de l'Ombrie, depuis l'an 308; quoique ces rapports changeassent souvent, et fussent aussi fréquemment des inimitiés que des alliances, parce que ces peuples défendaient sans cesse leur liberté. Au reste, c'est dans cette période que se formèrent les principales maximes de politique qui assurèrent la durée des rapports dans lesquels les peuples vaincus se trouvaient avec Rome.

14. Mais, après avoir subjugué les Samnites, Rome, voulant affermir sa domination dans l'Italie inférieure, se trouva pour la première fois engagée dans une guerre avec un prince étranger. Car les Tarentins, trop faibles pour se défendre seuls contre elle, appelèrent Pyrrhus, roi d'Épire, à leur secours. Il vint à la vérité, non pour leur intérêt, mais pour satisfaire sa propre ambition; cependant les victoires mêmes qu'il remporta ne tardèrent pas à lui prouver que l'art de la guerre, tel que le pratiquaient les Macédoniens, ne lui donnait qu'une faible prépondérance, que les Romains surent bientôt faire tourner de leur côté; parce qu'une milice composée de troupes nationales bien disciplinées a toujours l'avantage sur des troupes mercenaires, rassemblées à la hâte.

L'idée d'implorer le secours de Pyrrhus devait d'autant plus naturellement s'offrir aux Tarentins, que déja son prédécesseur, Alexandre I[er] ( voyez ci-dessus, pag. 302 ), avait tenté, quoique sans succès, de s'établir comme conquérant

dans l'Italie inférieure. Dans la première guerre avec Pyrrhus, 280—278, il se donna deux batailles, l'une près de Pandosia, en 280, et l'autre près d'Asculum, en 279, toutes deux malheureuses pour les Romains. Mais lorsque, après son passage en Sicile, en 278 (voy. ci-dessus, pag. 190), Pyrrhus fut revenu en Italie en 275, il fut battu près de Bénévent, et obligé d'évacuer tout le pays, en laissant seulement une garnison à Tarente. Cependant, dès l'année 272, cette ville tomba au pouvoir des Romains, et cette conquête leur servit à étendre leur domination jusqu'aux extrémités de l'Italie inférieure.

15. Le principal moyen dont les Romains se servirent, dès les premiers temps, pour affermir leur autorité sur les peuples vaincus, et pour prévenir l'accumulation de la multitude pauvre à Rome, était l'établissement des colonies de citoyens romains, qui servaient en même temps de garnison dans les villes où ils étaient transplantés. Chaque colonie avait son gouvernement intérieur, modelé la plupart du temps sur celui de Rome même, et le maintien des colonies dans la plus étroite dépendance dut naturellement entrer dans la politique de Rome. Ce système de colonies des Romains, qui dérivait lui-même de la coutume barbare d'ôter aux vaincus leur territoire et leur liberté, se forma principalement dans la guerre des Samnites, et embrassa peu à peu toute l'Italie. L'établissement des grandes routes militaires (*viæ militares*) a une étroite liaison avec celui des colonies; et entre autres la voie *Appia*, entreprise dès l'an 312, est encore un monument subsistant du degré où était alors parvenue la puissance romaine.

Le nombre des colonies romaines en Italie se montait déja à cinquante-trois lors de l'invasion d'Annibal; mais plusieurs de celles qui étaient établies secouèrent le joug.

HEYNE, *De Romanorum prudentiâ in coloniis regendis*, in Opusc., vol. III; *cf. Prolusiones de veterum coloniarum jure ejusque causis*, in Opusc., vol. I.

16. Mais il y eut toujours une assez grande diversité dans les rapports de Rome avec les peuples d'Italie. 1° Quelques villes et quelques peuples jouissaient complètement du droit de citoyens romains, sans cependant avoir droit de voter dans les comices; c'est ce qu'on nommait municipes (*municipia*). 2° Les priviléges des colonies (*jus colonarium*) étaient encore plus restreints, parce que les colons ne participaient ni aux comices, ni aux magistratures. Le reste des habitants de l'Italie étaient compris sous les titres d'alliés (*socii*, *fœdere juncti*), ou de sujets (*dedititii*). Les premiers conservaient leur propre gouvernement, mais devaient fournir des hommes et de l'argent (*tributis et armis juvare rempublicam*). Leurs rapports plus directs avec Rome étaient fondés sur les conditions de l'alliance, dont les plus avantageuses étaient 3° en faveur des Latins, quoique chacune de leur ville eût son droit particulier (*jus Latii*); comme aussi 4° les autres peuples d'Italie avaient le (*jus Italicum*). 5° Au contraire, les sujets (*dedititii*) avaient été privés de leurs constitutions intérieures, et étaient gouvernés par des magistrats romains (*Præfecti*), que l'on renouvelait chaque année.

C. SIGONIUS, *De antiquo jure civium Romanorum*; et *De antiquo jure Italiæ*, dans GRÆVII *Thes. Ant. R.* t. II. Ce sont les plus savantes recherches sur ces différents rapports.

17. La constitution intérieure que Rome s'était donnée à elle-même, présentait le caractère d'une démocratie, en ce sens que le peuple et la noblesse y jouissaient des mêmes droits. Mais c'était une démocratie

si merveilleusement modifiée; les droits du peuple, du sénat et des magistrats, se liaient de telle manière les uns aux autres, et trouvaient dans la religion de l'État, qui rattachait le tout à des formes invariables, un appui si ferme, qu'à cette époque on n'avait à craindre, ni les maux de l'anarchie, ni, ce qui est encore plus étonnant chez un peuple guerrier, le fléau du despotisme militaire.

Les droits du peuple consistaient dans le pouvoir législatif toutes les fois qu'il était question des lois fondamentales de l'État, et dans l'élection des magistrats. La différence entre les *comitia tributa* (comme étant indépendants du sénat), et les *comitia centuriata* (comme étant dépendants du sénat), subsista toujours, mais seulement pour la forme, et perdit toute son importance depuis que la distinction entre les patriciens et les plébéiens ne fut plus qu'une simple différence de nom, et que, par l'établissement des *tribus urbanæ*, en 303, on eut remédié à la trop grande influence du peuple (*forensis factio*) sur les comices par tribus. Les droits du sénat consistaient dans l'administration et la discussion de toutes les affaires de l'État qui n'intéressaient pas sa constitution politique; (excepté cependant lorsqu'il s'agissait de faire la guerre ou la paix, pour lesquelles on avait besoin de l'assentiment du peuple): et outre cela, de toutes les affaires qui concernaient les finances ou les réglements pour le repos et la sûreté intérieure de l'État. Mais la manière dont le sénat se complétait contribua à en faire le premier corps politique d'alors. Les droits et le rang des magistrats étaient fondés sur les *grands* ou *petits* auspices (*auspicia*); car il n'était permis d'entreprendre aucune affaire publique qu'avec cette cérémonie religieuse (*auspicato*). Voilà pourquoi il n'y avait que ceux à qui appartenaient les premiers qui pussent posséder le suprême pouvoir civil et militaire (*imperium civile et militare; suis auspiciis rem gerere*); comme le dictateur, les consuls, le préteur, et non les autres magistrats, qui n'avaient que les petits auspices.

La réunion du pouvoir civil et militaire dans la même personne n'était point, à la vérité, sans inconvénients; cependant on prévint le despotisme militaire par une loi qui défendait expressément à tout homme revêtu d'une magistrature, de conserver le pouvoir militaire dans l'enceinte de la ville. Au reste, comme la constitution de Rome se forma seulement par l'usage et par la pratique, et comme il n'y eut jamais de constitution entièrement écrite, on ne doit pas s'attendre que tout y fût réglé avec précision; car le plus sûr moyen de tomber dans l'erreur serait de vouloir, malgré cela, tout fixer et tout déterminer.

Parmi les nombreux ouvrages sur la constitution ou sur les antiquités romaines, nous indiquerons:

*La république Romaine, ou plan général de l'ancien gouvernement de Rome,* par M. de Beaufort, 2 vol. in-4°; à La Haye, 1766. Cet ouvrage est un des plus amples et des plus essentiels sur les matières qu'il traite; cependant il n'embrasse point le sujet tout entier.

*Histoire critique du gouvernement Romain,* Paris, 1765. Il y a quelques vues, et ingénieuses.

*Du gouvernement de la république Romaine;* par A. Ad. de Texier, 3 vol. in-8°; Hambourg, 1796. Cet ouvrage contient plusieurs recherches propres à l'auteur.

On trouve encore dans les 2 premiers vol. du *Thes. Ant. Rom.* de Grævius, de savantes recherches sur les principales parties de la constitution romaine. Sigonius et Gauchius, *De comitiis Romanorum;* Zamoschius, *De senatu Romano*, etc.

Parmi les nombreux manuels sur l'antiquité romaine :

Nieuport, *Explicatio rituum Romanorum, ed.* Gesner, *Berolini,* 1743, tient du moins ce qu'il promet. Les recueils qui traitent de l'antiquité romaine d'une manière complète, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre; on a été beaucoup plus heureux dans les travaux sur l'antiquité romaine qui ont rapport au droit: nous indiquons ici les deux meilleurs livres élémentaires sur ce sujet.

Bachii *Historia jurisprudentiæ Romanæ;* Lips. 1754. 1796.

*Éléments de l'histoire du droit Romain*, par Hugo; 3e essai (en allemand); Berlin, 1806.

# SECONDE PÉRIODE,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE AVEC CARTHAGE JUSQU'AU COMMENCEMENT DES TROUBLES INTÉRIEURS, SOUS LES GRACQUES, 264—134 (an. de R., 490—620).

*Sources*. Le principal écrivain, pour cette période, jusqu'à l'an 146, est Polybe; la partie de son histoire qui nous a été conservée conduit jusqu'à l'an 216; pour le reste, c'est-à-dire pour tout l'intervalle compris entre les années 218 et 166, on n'en a que des fragments. Tite-Live (Livres XXI—XLV) le suit, en général. Appien, qu'il faut nommer ensuite, ne contient guère que l'histoire des guerres. Florus n'en a donné qu'un abrégé. Les vies de Fabius Maximus, de Paul Æmile, de Marcellus, de M. Caton et de Flaminius, par Plutarque, appartiennent à cette période.

Parmi les modernes nous n'en nommerons qu'un seul; car quel autre pourrait-on citer à côté de lui?

MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*.

1. La division politique de l'Italie ouvrit le chemin à la domination des Romains sur ce pays. Le défaut d'union et de relations politiques entre les États du monde d'alors leur fraya la route à la domination uni-

verselle. Le premier pas fut celui qui leur coûta le plus; les autres furent faciles et rapides. Mais l'histoire de la lutte entre Rome et Carthage nous présente en grand ce que l'histoire de la Grèce nous a fait voir en petit, et ce qui est confirmé par l'histoire de tous les temps; c'est que deux républiques ne peuvent subsister à côté l'une de l'autre sans chercher à se subjuguer et à s'anéantir. Au reste, la grandeur, l'étendue et les conséquences de cette lutte, les efforts prodigieux, et les grands hommes qu'on vit s'y montrer des deux côtés, lui donnent un intérêt qu'aucune autre lutte entre des nations ne peut avoir. Si la puissance et les ressources des deux États étaient à peu près les mêmes, leur constitution intérieure était très-différente. Carthage avait, outre l'empire de la mer, un trésor public bien rempli, qui lui permettait de prendre à sa solde autant de troupes qu'elle voulait; de son côté, Rome, puissante par elle-même, avait en sa faveur tous les avantages d'un État uniquement militaire, sur un État à la fois
264 commerçant et guerrier.
jusq.
241. 2. La première guerre entre les deux républiques, qui dura vingt-trois années, n'eut d'abord qu'un fondement assez léger, et devint bientôt une lutte pour la possession de la Sicile; elle prit ensuite d'elle-même un nouvel accroissement, et la domination des mers en devint l'objet. Rome, à l'aide de ses flottes nouvellement construites, étant parvenue à obtenir pour quelque temps cette domination, se fraya bientôt un chemin pour attaquer l'Afrique, et finit par chasser les Carthaginois de la Sicile.

L'occupation de Messine par les Romains, 264, fut l'occasion de la guerre. Hiéron, roi de Syracuse, en quittant le parti

des Carthaginois pour celui des Romains, leur fit naître la pensée de chasser entièrement ceux-ci de l'île; la victoire qu'ils remportèrent près d'Agrigente, et la prise de cette ville, en 263, semblèrent faciliter l'exécution de ce projet, mais en même temps firent sentir aux Romains la nécessité d'avoir une marine. On s'étonne moins de les voir équiper une flotte dans l'Italie, alors riche en bois, quand on sait qu'ils avaient antérieurement quelque expérience de la navigation. Ce n'étaient pas les premiers vaisseaux de guerre qu'ils construisaient, mais seulement les premiers grands vaisseaux, sur le modèle de ceux des Carthaginois. Première victoire navale des Romains, sous la conduite de Duillius, à l'aide des machines à grappins, en 260. Le projet conçu alors de porter la guerre en Afrique était une de ces grandes idées des Romains, qui, dès ce temps-là, avaient pour maxime d'attaquer leurs ennemis dans leur propre territoire. La seconde victoire des Romains sur mer, en 257, extrêmement remarquable, et qui leur ouvrit le chemin de l'Afrique, montre leur tactique navale sous un jour très-brillant; mais la malheureuse issue de l'expédition en Afrique rétablit l'équilibre, et la lutte pour la domination de la mer devint d'autant plus opiniâtre que les alternatives de succès et de revers furent plus fréquentes. La décision de cette lutte importante dépendait de la possession des promontoires à l'orient de la Sicile, Drépanum et Lilybée, qui étaient comme les remparts de Carthage, et qui paraissaient inexpugnables depuis qu'Hamilcar, surnommé Barca, en avait pris le commandement, 247. Enfin, l'interruption des communications avec la Sicile depuis la dernière victoire navale des Romains sous le consul Lutatius, l'an 241, et l'épuisement total des finances des deux États, amenèrent une paix dont les conditions furent: 1° que les Carthaginois évacueraient la Sicile et les petites îles voisines; 2° que, dans l'espace de dix ans, ils paieraient à Rome la somme de 2,200 talents, comme contribution de guerre; 3° qu'ils ne feraient point la guerre à Hiéron, roi de Syracuse.

3. Par l'issue de cette guerre, Rome se trouva placée

dans de nouveaux rapports politiques qui étendirent nécessairement la sphère de son influence. Cependànt la longueur de la guerre, aussi bien que la manière dont elle s'était terminée, avait produit une sorte de haine nationale qui ne se montre ordinairement qu'entre les républiques; d'ailleurs, la conviction qu'elles ne pouvaient subsister indépendantes l'une à côté de l'autre paraissait d'autant plus évidente, que les points de contact se trouvaient alors beaucoup plus multipliés qu'au commencement de la guerre : et qui ne connaît l'orgueil d'une république, lorsque le premier grand essai qu'elle fait de ses forces est couronné par le succès? C'est ce dont Rome elle-même donna un exemple surprenant par l'envahissement de la Sardaigne au milieu
237. de la paix. Mais la réaction de tant de prospérités sur sa constitution intérieure ne fut pas moins sensible. Car, quoique la forme du gouvernement n'eût pas souffert la moindre altération, la puissance du sénat acquit dès-lors cette prépondérance que les gouvernements républicains ne manquent jamais d'obtenir par l'effet des guerres longues et heureuses.

Commencement et organisation des premiers gouvernements de provinces romaines dans une partie de la Sicile et dans la Sardaigne.

4. Les Romains eurent bientôt une occasion d'employer leurs forces maritimes dans la mer Adriatique: en humiliant les pirates d'Illyrie et leur reine Teuta, non-seulement ils assurèrent leur domination sur cette mer, mais encore ils établirent leurs premiers rapports politiques avec les Grecs, rapports qui devinrent d'une grande importance par la suite.

Commencement de la première guerre d'Illyrie, l'an 230; elle se termine par la soumission de Teuta, 226. Mais, dès l'an 222, la guerre recommença bientôt contre Démétrius de Pharos, qui ne se croyait pas suffisamment récompensé par Rome de ses services dans la guerre précédente; Rome trouva en lui un adversaire beaucoup plus dangereux qu'elle ne croyait, même après qu'il eut été chassé et qu'il se fut réfugié auprès de Philippe, 220 (voy. plus haut, pag. 310). — Les Romains parurent dans ces guerres comme les libérateurs de la Grèce, qui avait beaucop souffert du pillage de ces pirates. Et tandis que Corcyre, Apollonie et d'autres villes se mettaient formellement sous la protection des Romains, les Achéens, les Étoliens et les Athéniens s'empressaient à l'envi de leur témoigner leur reconnaissance.

5. Dans ce même temps, tandis que Carthage cherchait à se dédommager en Espagne de la perte de la Sicile et de la Sardaigne, et que Rome, jalouse de ses progrès, lui avait arraché la promesse de ne point pousser ses conquêtes au-delà de l'Èbre (voyez page 90), 226.
elle avait elle-même une guerre nouvelle à soutenir contre les Gaulois, ses voisins du côté du nord; et après une lutte violente et opiniâtre, elle finit par établir sa domination dans l'Italie septentrionale.

Depuis la première guerre avec les Gaulois et l'incendie de Rome, l'an 390, ces peuples avaient réitéré leurs attaques, en 360 et en 348, jusqu'à la conclusion de la paix avec Rome, en 336. Mais dans la dernière période de la guerre des Samnites, comme il s'était formé en Italie une ligue formidable de peuples, une partie de Gaulois se mit, comme mercenaires, à la solde des Étrusques, tandis qu'une autre partie se joignit aux Samnites par un traité d'alliance. C'est pourquoi ils prirent souvent part à ces guerres, en 306, 302 et 292; jusqu'à ce qu'ils fussent contraints, avec les Étrusques, de de-

mander la paix, l'an 284, Rome ayant envoyé, quelque temps auparavant, une première colonie dans leur pays, près de Sena. La paix dura jusqu'à l'an 238, où elle fut de nouveau troublée par l'incursion des Gaulois transalpins, sans cependant qu'ils en vinssent aux mains avec les Romains. Mais la proposition du tribun Flaminius *(lex Flaminia)* pour le partage des pays conquis sur les Sénonois, 232, excita de nouveaux troubles, et les Gaulois s'allièrent avec leurs compatriotes d'au-delà des Alpes, qui habitaient les bords du Rhône, les Gésates, et qui avaient coutume de combattre comme mercenaires. Alors ceux-ci passèrent les Alpes, et il s'engagea une guerre terrible, qui dura 6 ans, depuis l'an 226—220. Dans cette guerre, après avoir défait les Gaulois près de Clusium, 225, les Romains les poursuivirent dans leur propre pays, campèrent sur le Pô, 223, et ces peuples, après avoir été entièrement défaits par Marcellus, furent contraints de faire une paix, dont le résultat fut l'établissement de colonies romaines à Plaisance et à Crémone. —Le nombre d'hommes en état de porter les armes dans toute l'Italie soumise aux Romains se monta pendant cette guerre à 800,000 hommes.

6. Quelque temps avant que cet orage, auquel la politique de Carthage n'avait peut-être pas été tout-à-fait étrangère, fût entièrement apaisé, Annibal avait obtenu
221. le commandement en Espagne. On ne peut point le disculper lui et son parti du reproche d'avoir commencé la guerre avec Rome, qui, dans les circonstances où elle se trouvait, était loin de la désirer; mais ce n'est pas toujours celui qui porte les premiers coups qui est le véritable agresseur. Le plan d'Annibal était d'anéantir Rome, à côté de laquelle Carthage ne pouvait plus subsister, et de transporter le théâtre de la guerre en Italie; ce qui devait rompre l'équilibre de la puissance romaine, parce que Rome, obligée de se défendre, laissait à Annibal tous les avantages de l'attaque. Les

préparatifs qu'elle fit pour lui résister montrent qu'elle ne croyait pas l'exécution de cette entreprise possible par le chemin qu'il prit.

L'histoire de cette guerre, 218-201, dont aucun des événements arrivés depuis dans le monde n'a pu effacer l'intérêt, se divise en trois sections : l'histoire de la guerre en Italie, celle de la guerre en Espagne, dans le même temps, et (depuis l'an 204) celle de la guerre en Afrique.—Entrée d'Annibal en Italie dans l'automne de l'année 218.—Combat auprès du Tésin et bataille de la Trebia, dans la même année.—Bataille près du lac Trasimène, au printemps de l'année 217.— Établissement de la guerre dans l'Italie inférieure, et système de défense du dictateur Fabius, jusqu'à la fin de l'année. — Bataille de Cannes, 216, suivie de la prise de Capoue, et de la soumission d'une grande partie de l'Italie inférieure; la guerre défensive que fit ensuite le général carthaginois avait pour motif, d'une part, de favoriser le projet de réunion de son frère Asdrubal avec l'armée d'Espagne, et de l'autre, l'espoir d'obtenir du secours des étrangers par ses alliances, avec Syracuse depuis la mort d'Hiéron, l'an 215, et avec Philippe de Macédoine, 216. Mais Rome déjoua ces deux projets; car tandis qu'on assiégeait Syracuse, 214-212 (voy. plus haut, pag. 191), on suscita à Philippe des embarras dans la Grèce (voy. plus haut pag. 312). D'un autre côté, les Romains ayant enlevé Capoue à Annibal, malgré l'audace de sa marche sur Rome, 211, il n'eut plus d'autre ressource que le secours que son frère Asdrubal lui amenait d'Espagne; mais ce dernier, à peine arrivé en Italie, fut battu près de Sena par les consuls Claudius Néron et Livius, et demeura sur le champ de bataille, l'an 207 : de ce moment la guerre qui se faisait en Italie, pendant qu'Annibal se tenait sur la défensive dans le Brutium, ne fut plus qu'une guerre accessoire.

*The course of Annibal over the Alps ascertained, by J.* WHITAKER, *Lond.* 1794, 2 vol. in-8°. L'auteur établit que le passage d'Annibal a dû avoir lieu au-dessus du grand Saint-Ber-

nard, et critique toutes les autres opinions sur ce sujet.

La guerre d'Espagne commença presque en même temps, entre Asdrubal, frère d'Annibal, et les deux frères Cn. et P. Cornélius Scipion, et elle fut continuée avec des alternatives de revers et de succès jusqu'à l'an 216, où son issue dépendit beaucoup des dispositions des Espagnols eux-mêmes. Le plan de Carthage était d'envoyer, dès l'année 216, Asdrubal avec une armée espagnole en Italie, et de le remplacer en Espagne par une armée africaine; mais ce projet fut alors retardé par deux victoires des Scipions auprès d'Ibera et d'Illibéris, 216—215, jusqu'à ce qu'enfin tous deux succombèrent sous le courage et la ruse des Carthaginois, 212. Mais l'arrivée du jeune P. Cornélius Scipion, qui ne parut pas seulement à sa nation un génie extraordinaire, changea tout, et le sort de Rome fut bientôt attaché à ce nom d'un heureux présage. Pendant son commandement en Espagne, 210-206, il s'attacha les Espagnols tandis qu'il battait les Carthaginois, et contracta avec Syphax, en Afrique, une alliance pour l'exécution de son plan principal, 206. Cependant il ne put empêcher la marche d'Asdrubal en Italie, 208; ce qui, au reste, en lui facilitant la soumission de toute l'Espagne Carthaginoise jusqu'à Cadix, 206, lui fit obtenir le consulat à son retour, en 205.

La guerre que Scipion transporta en Afrique, malgré l'opposition des vieux généraux de Rome, et la défection de Syphax, qui, à la persuasion de Sophonisbe, embrassa de nouveau le parti des Carthaginois (mais à la place duquel Scipion trouva un dédommagement suffisant dans Masinissa, qu'il s'était attaché en Espagne), eut pour résultat important, après deux victoires remportées sur Asdrubal et Syphax, 203, et la prise de ce dernier, de faire rappeler Annibal d'Italie, 202. Enfin la bataille de Zama termina cette lutte, aux conditions suivantes : 1° Que Carthage ne conserverait que son gouvernement et son territoire; 2° qu'elle livrerait tous ses navires de guerre, à l'exception de 10 trirèmes, et tous ses éléphants; 3° qu'elle paierait, à des termes fixes, la somme de 10,000 talents; 4° qu'elle n'entreprendrait aucune guerre sans

le consentement de Rome; 5° qu'elle rendrait à Masinissa tout ce que lui ou ses ancêtres avaient jamais possédé en maisons, en villes et en terres.—Le reproche ordinaire qu'on fait aux Carthaginois, de n'avoir point secouru Annibal, s'évanouit en grande partie lorsqu'on connaît le plan formé dès l'an 216, et tracé avec autant d'habileté que suivi avec constance, d'envoyer l'armée espagnole en Italie, remplaçant celle-ci par une armée africaine. D'ailleurs, la faction de Barca conserva son influence dans le gouvernement jusqu'à la fin de la guerre.— Mais pourquoi Carthage, qui livra à la paix 500 vaisseaux de guerre, laissa-t-elle Scipion faire voile de la Sicile, sans lui en opposer un seul? voilà ce qui est difficile à expliquer.

7. Malgré la perte considérable d'hommes et les ravages qu'avait essuyés l'Italie, Rome se trouva à la fin de cette guerre beaucoup plus puissante qu'auparavant. Non-seulement sa domination sur l'Italie s'était affermie, mais s'était même étendue au dehors sur des pays considérables, et l'empire des mers lui était assuré par la destruction de la puissance navale des Carthaginois. La forme du gouvernement ne fut point changée, mais bien son esprit, puisque la puissance du sénat était devenue presque illimitée : et quoique l'aurore de la civilisation commençât à poindre pour Rome, depuis ses relations avec des peuples civilisés, elle n'en demeura pas moins un état guerrier. On voit paraître pour la première fois dans les annales du monde le phénomène redoutable d'une grande république guerrière; et l'histoire des dix années qui suivirent, dans lesquelles Rome renversa tous les trônes et les États libres qui l'environnaient, fournit la preuve frappante qu'une pareille république est naturellement ennemie de l'indépendance de tous les États que son bras peut atteindre. Les motifs par lesquels Rome tâchait de parvenir à la do-

mination de l'univers n'étaient ni dans sa situation géographique, qui ne paraissait pas très-favorable pour une puissance conquérante, ni dans la volonté du peuple, qui s'était opposé à la première guerre contre Philippe, mais uniquement dans l'esprit de son gouvernement. Cependant les moyens par lesquels elle parvint à son but ne doivent pas seulement se chercher dans l'excellence de ses armées et de ses généraux, mais bien plutôt dans la constance et l'artifice de sa politique qui savait déjouer toutes les coalitions puissantes qui se formaient contre elle, malgré les efforts de ses ennemis qui cherchaient sans cesse à en organiser de nouvelles. D'ailleurs, où aurait-on pu trouver alors un conseil d'État dans lequel il existât une aussi grande masse de talents politiques que dans le sénat romain d'après son institution? Et pourtant tout cela n'aurait pas suffi pour subjuguer le monde, si le défaut absolu de bonnes constitutions, la dégénération de l'art militaire dans les autres États, et la dépravation la plus profonde parmi les peuples et les souverains étrangers, n'eussent fort à propos secondé l'ambition de Rome.

Coup d'œil sur les rapports politiques du monde à cette époque. A l'ouest, la Sicile (tout entière depuis l'an 212), la Sardaigne et la Corse depuis 237, l'Espagne, divisée en citérieure et en ultérieure (cette dernière plutôt de nom que de fait), étaient, depuis 206, des provinces romaines. La dépendance de Carthage, depuis la dernière paix, était désormais assurée par l'alliance de Rome avec Masinissa; et la Gaule cisalpine, comme province, pouvait servir de barrière contre les attaques des Barbares du Nord. D'un autre côté, le royaume de Macédoine, à l'orient, et les États libres de la Grèce, formaient un système très-compliqué en lui-même, et qui avait commencé à avoir quelques rapports avec Rome dès l'an 230,

par la guerre d'Illyrie, et en 214, par l'alliance de Philippe avec Annibal. Des trois puissances du premier rang, la Macédoine, la Syrie et l'Égypte, les deux premières étaient liguées contre la dernière, qui, de son côté, était en bonne intelligence avec Rome. Les puissances du second ordre, qui cherchaient sans cesse à s'unir à Rome, pour se faire redouter des grandes puissances, comme la ligue étolienne, les rois de Pergame, la république de Rhodes, et d'autres États moins considérables, comme Athènes, étaient alliés des Romains depuis la ligue contre Philippe, 211. D'un autre côté, la ligue achéenne était dans les intérêts de la Macédoine.

8. La guerre contre Philippe ne tarda pas à être déclarée, malgré l'opposition des tribuns du peuple, et la 200.
Macédoine elle-même attaquée, d'après la maxime suivie alors constamment d'attaquer l'ennemi dans son propre pays, sans que cependant on parvînt à chasser Philippe de l'Épire et de la Thessalie, qui étaient comme ses remparts. Mais Rome trouva dans *T. Quintius Flaminius* 198.
l'homme d'État et le général propre pour les temps de grandes révolutions. Il entreprit de combattre Philippe, en se présentant comme le libérateur de la Grèce ; et, par la durée de son influence politique, il fut le véritable fondateur de la puissance romaine dans l'Orient. Qui s'entendait mieux que T. Quintius à se jouer des hommes et des peuples pendant qu'ils lui dressaient des autels? En effet, par l'art avec lequel il sut répandre sur lui l'éclat d'un haut génie, dont la nature avait doué Scipion, il a presque induit l'histoire en erreur. Dans la lutte qui s'engagea entre lui et Philippe, l'adresse et la ruse y eurent plus de part que la force des armes ; et déja avant que la bataille près de Cynocéphale y eût 197.
mis fin, Flaminius, en gagnant la ligue achéenne, avait 198.
assuré la supériorité aux Romains.

Les négociations qui avaient eu lieu, dès l'an 214, entre Rome et la Macédoine, fournissent les premiers exemples remarquables de la promptitude et de l'habileté de la politique romaine, et d'autant plus surprenants, que l'alliance avec les Étoliens et d'autres peuples, 211 (voyez plus haut, pag. 310), servit à jeter les semences des événements qui éclatèrent dans la suite en Orient. Le système des Romains, de prendre les faibles sous leur protection, en qualité d'alliés, devait leur fournir des prétextes de faire la guerre aux États plus puissants, lorsqu'ils le voudraient, et c'est ce qui arriva alors malgré le traité de paix conclu avec Philippe, en 204. Dans cette guerre même qui eut lieu sur terre et sur mer, le but essentiel des Romains était l'expulsion complète de Philippe hors de la Grèce. Les alliés des deux côtés, et les conditions de la paix, furent entièrement semblables à ce qui s'était passé pour Carthage. (Voyez ci-dessus, page 311.) L'anéantissement de la marine des vaincus à la paix était encore une des maximes de la politique romaine; par ce moyen elle s'assurait l'empire de la mer, indispensable à l'exécution de ses desseins, sans être obligée d'entretenir de grandes flottes, et sans perdre le caractère essentiel de puissance dominante sur terre.

9. L'expulsion de Philippe hors de la Grèce mit ce pays dans une dépendance de Rome qui ne pouvait être mieux assurée que par le présent de la liberté que T. Quintius accorda aux Grecs lors de la célébration des
196. jeux Isthmiques. Le système de surveillance que les Romains avaient établi dans l'Ouest pour Carthage et la Numidie fut également employé dans l'Orient pour la Grèce et la Macédoine. Des commissaires, sous le nom d'ambassadeurs, envoyés dans les pays alliés, étaient le principal moyen dont on se servait pour maintenir cette surveillance; mais ils ne tardèrent pas à devenir très-à charge aux Grecs, et principalement aux Étoliens, naturellement inquiets, surtout lorsqu'ils virent que les

Romains ne se pressaient point de retirer leur armée d'un pays qu'ils avaient déclaré libre.

La liberté avait été spécialement accordée aux États qui avaient pris le parti de Philippe, c'est-à-dire aux Achéens; car, pour les autres, cela s'entendait de soi-même.—Ce ne fut pourtant que trois ans après, l'an 194, que l'armée romaine se retira de la Grèce et des places fortes, et la conduite de T. Quintius, en cette occasion, montre assez quel était cet homme. En effet, les Grecs avaient bien besoin d'un pareil tuteur, s'ils devaient demeurer en repos; il fit bien voir, par la conduite qu'il tint dans la guerre avec Nabis, qu'il s'inquiétait fort peu de maintenir la tranquillité dans la Grèce.

10. La paix conclue avec Philippe contenait déja les semences d'une nouvelle guerre encore plus importante avec la Syrie, et qui paraissait dès-lors presque inévitable, quoiqu'elle n'éclatât que six ans après. Il y a dans l'histoire du monde peu de périodes qui présentent une plus grande crise politique que celle de ces six années; la chute de Carthage et de la Macédoine montrait au monde ce qu'on avait à attendre de Rome, et il ne manquait pas de grands hommes doués d'assez de force et de talents pour lui résister. Jamais le danger d'une puissante alliance entre Carthage, la Syrie, et peut-être aussi la Macédoine, ne fut plus à redouter: Annibal, alors à la tête des affaires de Carthage, y travaillait avec toute l'activité que pouvait lui inspirer sa haine contre Rome; et l'on pouvait se promettre à l'avance qu'un grand nombre de petits États y accéderaient. Cependant, Rome, par sa politique également décidée et artificieuse, parvint à déjouer cette coalition; en même temps qu'elle fait chasser Annibal de Carthage, et qu'elle contient Philippe par l'appât de quelques 195.

avantages de peu d'importance, elle agit auprès des petits États par ses ambassadeurs, sait se faire un excellent appui des intrigues de cour en Syrie; et tandis qu'elle réduit Antiochus à n'avoir avec lui que les Étoliens, ou quelques autres alliés impuissants, elle sait tirer des siens, et particulièrement des Rhodiens et d'Eumène, les plus grands avantages.

Le premier objet de la querelle entre les Romains et Antiochus, était la liberté des Grecs, que ceux-ci voulaient étendre jusqu'aux villes d'Asie, principalement celles qui avaient appartenu à Philippe, et qu'Antiochus avait possédées; tandis que ce prince prétendait qu'ils ne devaient aucunement se mêler dans les affaires qui regardaient l'Asie.—Le second objet, était l'occupation de la Chersonèse de Thrace par Antiochus, dès 196, en vertu d'anciennes prétentions : les Romains, de leur côté, ne voulaient point le souffrir en Europe. La lutte s'engagea donc dès l'an 196, mais elle ne devint très-vive, que lorsque par le séjour d'Annibal à la cour d'Antiochus, 195, et par les instigations des Étoliens qui ne cherchaient qu'à aigrir les deux puissances rivales, le désordre commença à naître de tous côtés. Quel bonheur pour Rome que deux hommes tels qu'Annibal et Antiochus ne pussent pas s'entendre!

Heyne, *de Fœderum ad Romanorum opes imminuendas initorum eventis eorumque causis*, dans Opusc., vol. III.

11. Cette guerre elle-même fut bien plus promptement décidée que celle de Macédoine, parce qu'Antiochus ne prit que des demi-mesures. Lorsqu'il fut chassé
191. de la Grèce par Glabrion, et que deux victoires navales eurent ouvert aux Romains les chemins de l'Asie, il songea à adopter un système de guerre défensive; mais dans la bataille qui eut lieu près de Magnésie sur le
190. Sipylus, L. Scipion cueillit des lauriers qui appartenaient

bien plutôt à Glabrion. L'expulsion totale d'Antiochus de l'Asie supérieure était, même avant la victoire, le but de la guerre, et par les conditions de la paix (voyez plus haut, page 263), on s'attacha non-seulement à affaiblir Antiochus, mais aussi à le maintenir dans une entière dépendance.

Tandis que ces événements se passaient dans l'Orient, une guerre meurtrière se continuait dans l'Occident, depuis l'an 201, au milieu de l'Espagne, où Caton l'Ancien commandait, 195, et au sein même de l'Italie contre les Liguriens, depuis l'an 193. Quoi qu'on puisse dire pour expliquer les moyens que Rome employait pour accroître le nombre de ses citoyens, il est pourtant difficile de comprendre comment, au milieu de tous ces événements, non-seulement elle ne fut point affaiblie, mais même elle continua à fonder un grand nombre de colonies.

12. Même après que cette lutte fut terminée, Rome évita avec le plus grand soin de se donner l'apparence d'un État conquérant; c'était seulement pour la liberté des Grecs et pour ses alliés qu'elle avait combattu! Sans prendre pour elle-même un seul pouce de terre, elle partagea l'Asie antérieure, dont elle s'était emparée, entre Eumène et les Rhodiens, en exceptant le territoire des villes grecques libres. Mais en même temps, par la manière dont elle traita les Étoliens, qui, après de longues supplications, se virent enfin obligés d'acheter la paix, elle montra comment elle savait punir des alliés infidèles. — La guerre que l'on fit aux colonies des Gaulois, dans l'Asie supérieure, fut aussi né- 189
cessaire au maintien de la tranquillité dans ce pays, qu'elle fut avantageuse aux Romains sous le rapport des

mœurs et de la discipline militaire. C'est là qu'ils apprirent à lever des contributions.

200 jusq. 190. 13. Ainsi, dans un intervalle de dix ans, l'autorité de la république fut établie dans l'Orient, et la face des choses entièrement changée; Rome put prétendre alors à être, non pas la maîtresse, mais l'arbitre du monde, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Atlantique. La puissance des trois États principaux était tellement affaiblie, qu'ils n'auraient osé entreprendre aucune guerre sans la permission de Rome : le quatrième, l'Égypte, s'était mis, dès l'an 201, sous la tutelle des Romains (voyez plus haut page 284); et les petits États se formaient d'eux-mêmes à cet ordre de choses, et tenaient à grand honneur d'être les alliés de Rome. A la faveur de ce nom qui lui servit à subjuguer les peuples en les éblouissant, la république fonda son nouveau système politique et l'affermit, soit en excitant et favorisant les faibles contre les puissants, quelque injustes que fussent leurs prétentions, soit par les factions qu'elle savait faire naître dans tous les États, même dans les plus petits.

La politique romaine, par ses commissaires ou ambassadeurs, était tellement présente partout, qu'elle tenait sous sa surveillance spéciale, Carthage, en favorisant Masinissa à ses dépens; la ligue Achéenne, en suscitant les Spartiates contre elle; et Philippe de Macédoine, en accueillant quiconque voulait former des plaintes contre lui. (Voy. ci-dessus, p. 93 et 314.)

14. Ces nouveaux rapports, ces relations avec les peuples étrangers, quoiqu'ils eussent sur le développement moral et les progrès de la civilisation une in-

fluence insensible et lente, réagirent néanmoins sur l'intérieur de Rome d'une manière pernicieuse sous plusieurs points de vue. L'introduction des scandaleuses bacchanales, qui furent défendues aussitôt que 186.
découvertes, montre comment le vice peut se glisser chez un peuple qui ne doit qu'à son ignorance ce qu'il y a de louable dans sa moralité. L'esprit de cabale se manifesta bientôt d'une manière surprenante dans les classes les plus élevées, et particulièrement par les attaques dirigées contre les Scipions, par Caton l'Ancien, dont l'infatigable activité n'était que l'instrument de ses 185.
passions haineuses. La sévérité de sa censure ne répara pas le mal qu'avaient fait son immoralité et sa politique astucieuse.

Exil volontaire de Scipion l'Africain, à Linternum, en 187, où il mourut en 183, la même année qu'Annibal succomba sous les poursuites de Rome. Son frère, L. Scipion l'Asiatique, ne put pas échapper davantage aux accusations et à sa condamnation, l'an 185. Il semble que l'exil de ces deux grands hommes aurait dû produire un effet extraordinaire; mais dans les États, comme celui de Rome, où le gouvernement se trouve entre les mains d'un corps, comme était le sénat romain, le changement des individus produit très-peu d'effet.

15. Nouveaux démêlés, dès l'an 185, avec Philippe, qui ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne l'avait ménagé que tout le temps qu'on avait eu besoin de lui. Quoique l'intervention de son jeune fils, sur lequel Rome avait des vues, empêchât d'abord la guerre d'éclater, et que même elle fût suspendue par la mort de Philippe; ce- 179.
pendant, la haine que se portaient les deux puissances se manifesta de plus en plus sous Persée, son successeur, et malgré l'alliance conclue d'abord avec lui, jus-

172. qu'à ce qu'enfin la guerre éclata. (Voyez plus haut, page 317.)

Les causes premières de la guerre avec Philippe, furent les petites portions de territoire, dans l'Athamanie et la Thessalie, qu'on lui avait permis de conquérir pendant la guerre contre Antiochus. Mais la manière dont se conduisirent les commissaires-ambassadeurs devant lesquels, lui, le roi, devait se justifier comme accusé, aigrit encore plus Philippe que l'objet même de la contestation. Les paroles menaçantes que lui arracha son indignation, montraient assez ses sentiments. Au reste, l'intervalle qui s'écoula entre cette époque et celle où la guerre éclata, ne fut rien moins qu'un intervalle de paix pour les Romains : car, indépendamment de la guerre qui durait presque sans interruption dans l'Espagne et la Ligurie, des révoltes qui éclatèrent en Istrie, 178, en Sardaigne et en Corse, 176, produisirent des guerres extrêmement sanglantes.

18. La seconde guerre de Macédoine, qui finit par
168. la chute de Persée et de son royaume (voyez plus haut pag. 317), ranima toute l'activité de la politique romaine, pour empêcher une puissante coalition que Persée cherchait à former contre Rome, en implorant les secours non-seulement de la Grèce, de la Thrace et de l'Illyrie, mais encore de Carthage et de l'Asie dont il cherchait à se procurer l'alliance. Où Rome n'envoya-t-elle pas alors ses ambassadeurs? Aussi y réussit-elle, non pas au point d'isoler entièrement son ennemi, mais de se préparer un nouveau triomphe sur
167. les alliés qu'elle lui laissa. L'Épire ravagée et Gentius, roi d'Illyrie, payèrent cher le secours qu'ils lui prêtèrent, et l'on fit très-bien sentir aux Rhodiens et à Eumène, qui avaient voulu rester neutres, qu'ils n'étaient que les créatures de Rome.

Commencement de la guerre de Macédoine, l'an 171, avant que Rome fût préparée; on ne parvint à gagner du temps que par une trève artificieuse dont les vieux sénateurs furent même indignés; cependant, Persée obtint des succès dans les deux premières années, 170—169. Il ne lui manquait que plus de pénétration et de résolution pour profiter de ses avantages, jusqu'à ce que, contre l'usage ordinaire de Rome, Paul Émile, un des vieux généraux, prit le commandement. Bataille sanglante et décisive près de Pydna, le 22 juin 168. Tant il est facile de renverser un empire qui n'a d'autre appui qu'une armée! Très-heureusement pour Rome, Antiochus Épiphanes faisait en même temps la guerre contre l'Égypte. Faut-il s'étonner, après cela, que Rome commandât la paix dès cette même année 168? (Voy. plus haut, page 286.)

17. L'anéantissement de la monarchie macédonienne eut des résultats également funestes pour les vainqueurs et pour les vaincus. Il fit naître chez les premiers l'idée de devenir les maîtres du monde, au lieu d'en être les arbitres; il exposa les seconds à souffrir, pendant les vingt années qui suivirent, tous les maux inséparables d'une pareille catastrophe. Le système adopté jusqu'alors par la politique romaine, ne pouvait pas être de longue durée; car si les peuples se laissent subjuguer par la force, ils ne souffrent pas longtemps qu'on les tienne dans la dépendance, sous le nom de liberté. Mais les circonstances produites par cette guerre, contribuèrent à hâter le changement des rapports entre les Romains et leurs alliés.

La constitution républicaine donnée à la Macédoine, qu'on venait de ruiner et de dévaster (voy. ci-dessus, page 317), ainsi qu'à l'Illyrie, acte qui, comme le disait le décret du sénat, « prouvait à tous les peuples que Rome était prête à leur

donner leur liberté » ; cette prétendue faveur, dis-je, leur était accordée à des conditions si onéreuses ; que bientôt ces peuples affranchis tentèrent tout pour se donner un roi.—Cependant la Grèce souffrit encore plus que la Macédoine ; comme la guerre y avait porté l'esprit de faction au plus haut degré d'exaltation, l'insolence des hommes qui composaient le parti de Rome, formé en grande partie de tous les hommes pervers, devint si grande, qu'elle alla jusqu'à persécuter tous ceux qui pensaient autrement, et ceux même qui n'avaient pris aucun parti. Rome cependant ne se crut pas en sûreté avant de s'être débarrassée, par un noir complot, de tous ses adversaires. (Voyez plus haut, page 317.)

18. On procéda tout-à-fait dans le même esprit contre les autres états dont on avait à craindre la résistance ; on voulait les mettre dans l'impuissance de se défendre, et tous les moyens parurent légitimes au sénat pour arriver à ce but. Tandis qu'il se prévalait des dissensions survenues entre les prétendants au trône d'Égypte, pour faire un partage de ce royaume (voyez ci-dessus, page 286) ; il s'emparait en Syrie de la tutelle de cet état, en retenant à Rome l'héritier légitime, et détruisant par ses ambassadeurs la puissance militaire de ce monarque
162. (Voyez ci-dessus, page 267.)

19. Il est bien évident, d'après tout cela, que les griefs toujours subsistants contre Carthage n'étaient point un projet isolé, mais avaient une étroite liaison avec le système général de la politique romaine d'alors ; seulement, par l'effet de certaines circonstances, l'exécution en était tantôt différée et tantôt accélérée. L'histoire, en rapportant les mauvais traitements incroyables que Carthage eut à souffrir avant de succomber, semble avoir voulu offrir aux peuples, qui peuvent l'apprécier, un exemple

de ce qu'ils doivent attendre de la domination d'une puissante république.

Le chef du parti qui demandait la destruction de Carthage, était Caton, soit par esprit de jalousie contre Scipion, qu'il haïssait à cause de sa grande influence dans le sénat, soit parce qu'il croyait n'avoir pas été assez honoré par les Carthaginois, lors de son ambassade chez eux. Mais la victoire que remporta Masinissa (voy. ci-dessus, page 94), et la défection d'Utique, hâtèrent l'exécution du projet de guerre contre Carthage. — Commencement de la guerre, 150, après qu'on eut insidieusement désarmé les Carthaginois. Cependant la ville ne fut prise et détruite qu'en 146, par Scipion Émilien; son territoire fut réduit en province romaine sous le nom d'*Afrique*.

20. Dans le même temps que cette troisième guerre eut lieu contre Carthage, il s'éleva une nouvelle guerre dans la Macédoine, qui en occasiona une autre dans la Grèce, et qui changea la face de ces deux pays. Dans la Macédoine, un certain *Andriscus*, qui se prétendait fils de Persée, se mit à la tête du peuple dont le mécontentement était porté au comble. Il prit le nom de Philippe, et, par son alliance avec les Thraces, il devint 148.
très-redoutable à Rome, jusqu'à ce qu'il fut vaincu par Métellus. Alors Rome voulant profiter de cette circonstance pour détruire la ligue Achéenne, il en résulta la guerre Achaïque (voyez ci-dessus, page 318), commencée par Métellus, et que Mummius termina par la prise de Corinthe. En réduisant la Grèce et la Macédoine à l'état 146.
de province romaine, Rome donnait la preuve convaincante, qu'aucune considération, ni aucune forme de gouvernement, ne peuvent garantir les nations de l'as-

servissement d'une république guerrière, lorsque les circonstances lui permettent de l'entreprendre.

On aurait dû s'attendre que la destruction, dans la même année, des deux premières villes commerçantes du monde, aurait eu pour le commerce des suites importantes; mais Rhodes et Alexandrie avaient déja attiré dans leurs ports tout le commerce de Carthage et de Corinthe; d'ailleurs Utique pouvait dès-lors, jusqu'à un certain point, remplacer Carthage.

21. Pendant que Rome précipitait de cette manière
146. les trônes et les États libres, elle rencontra enfin en Espagne un redoutable adversaire dans *Viriathe*, simple paysan espagnol, dont, après six ans de combats, elle
140. ne put se débarrasser autrement que par un assassinat. La guerre n'en continua pas moins, après sa mort, contre les indomptables Numantins, que Scipion Émilien par-
133. vint enfin à exterminer, mais non à soumettre.

Les guerres contre les Espagnols qui, de tous les peuples vaincus, défendirent le plus opiniâtrément leur liberté contre Rome, commencèrent vers l'an 200, six ans après que les Carthaginois eurent été chassés de ce pays en 206. Elles furent extrêmement meurtrières, tant à cause de la nature du pays excessivement peuplé, et où chaque lieu était une forteresse, que par le courage de ses habitants; mais surtout par la politique des Romains qui armaient toujours leurs alliés contre les autres peuples. Les guerres furent rarement interrompues, 200—133. Elles continuèrent à la fois, dans l'Espagne citérieure, où l'on eut dans les Celtibériens de redoutables adversaires, comme le furent les Lusitaniens dans l'Espagne ultérieure. Elles furent à leur plus haut degré de violence, en 195, pendant le commandement de Caton, qui réussit à pacifier l'Espagne citérieure dans les années 185—179, où l'on combattit les Celtibériens sur leur propre territoire; enfin, pendant les

années 155—150, les Romains furent si souvent battus dans ces deux provinces, qu'à Rome il n'y avait rien qu'on redoutât autant que d'y être envoyé. L'oppression et la scélératesse de Servius Galba, mirent Viriathe, 146, à la tête de ses compatriotes les Lusitaniens, et la guerre s'étendit bientôt dans l'Espagne citérieure où la plupart des peuples, surtout les Numantins, se soulevèrent contre Rome, 143. Viriathe, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, n'était jamais plus redoutable qu'au moment d'une défaite, parce qu'il savait tirer avantage de la connaissance des lieux, et manier avec adresse le caractère de ses concitoyens. Après son assassinat, 140, par la trahison de Cépion, la Lusitanie fut soumise à la vérité; mais la guerre contre Numance n'en devint que plus violente, et les Numantins forcèrent le consul Mancinus à conclure un traité ignominieux, 137. Lorsque Scipion mit fin à cette guerre, 133, tout, à la vérité, était tranquille en Espagne; cependant le nord de ce pays n'était pas entièrement subjugué, quoique les Romains eussent pénétré jusque dans la Galice.

22. Vers la fin de cette période, les Romains obtinrent à beaucoup moins de frais la possession d'une de leurs plus importantes provinces, lorsque l'insensé Attale III, roi de Pergame, leur légua tout son royaume (voyez plus haut, page 321); on n'a jamais su par quelle impulsion. Ils en prirent aussitôt possession, et s'y maintinrent malgré la résistance de l'héritier légitime Aristonicus; seulement ils cédèrent la Phrygie à Mithridate V, 133
roi de Pont, à titre de récompense. Ainsi il n'avait fallu jusq.
qu'un trait de plume pour rendre Rome maîtresse de la 130.
plus grande et de la plus belle partie de l'Asie supérieure. Si ce singulier héritage fut l'ouvrage de la politique romaine, du moins Rome, par la perte de ses mœurs, et par les épouvantables guerres qui en furent la suite, paya-t-elle bien cher cet accroissement de richesse et de puissance!

23. Sous le nom de *Provinces* (nom qui avait dans la langue latine une signification beaucoup plus étendue que dans toute autre), la domination romaine embrassait alors toute l'Italie proprement dite; à l'ouest, les Espagnes *citérieure* et *ultérieure*, l'Afrique (territoire de Carthage), la Sicile, la Sardaigne et la Corse, la Ligurie, la Gaule cisalpine; à l'est, la Macédoine, l'Achaïe et l'Asie (territoire de Pergame). Les habitants de ces contrés étaient entièrement sujets de Rome. L'administration en était confiée à des magistrats romains, des consuls sortis de charge, et des *préteurs*, auxquels étaient subordonnés des *intendants* ou *Questeurs*. Les gouverneurs étaient investis de la suprême puissance civile et militaire (cause principale de l'horrible oppression qui se fit bientôt sentir), et des troupes séjournaient sans cesse dans les provinces. En introduisant la langue latine partout où l'on ne parlait pas le grec, on cherchait à rendre les habitants tout-à-faits romains.

Les préteurs furent nommés expressément pour chaque province, jusque vers la fin de cette période. Ce ne fut que depuis l'établissement de ce qu'on appela *quæstiones perpetuæ*, que l'usage prévalut de laisser le gouvernement aux préteurs qui avaient fini le temps de leur magistrature, sous le titre de propréteurs, cause fondamentale de la dégénération de la constitution romaine.

C. Sigonius, *De antiquo jure provinciarum*, dans Grævii *Thes. A. R.*, *vol. II.*

24. L'acquisition de ces riches contrées dut avoir naturellement une grande influence sur l'augmentation des revenus de la république. Rome n'était point, à la vérité, comme Carthage, un État dépendant uniquement de ses

finances; mais l'équilibre qu'elle sut établir dans cette partie est encore un sujet d'admiration, et l'esprit d'ordre le plus exact s'y montre comme dans toutes les autres parties de l'administration publique. Si, dans quelques circonstances, on avait recours à des emprunts secrets, à un changement dans le titre des monnaies, ou au monopole du sel, pour les besoins de l'État, l'ordre se rétablissait bientôt, et le butin fait sur les pays dont on s'emparait était sans doute une grande ressource pour le trésor public (*ærarium*), tant qu'il fut réservé pour l'État, et qu'il ne devint point la proie des généraux.

Les sources des revenus (*vectigalia*) de la république romaine étaient: 1. Les *tributs*, *a*, sur les citoyens romains, c'est-à-dire des contributions foncières déterminées par le sénat, suivant l'urgence des circonstances. Cependant, après la guerre avec Persée, 168, ils furent interrompus pendant long-temps, comme n'étant plus nécessaires. *b*. Les tributs des alliés en Italie: il paraît qu'ils consistaient en contributions différentes, suivant les localités. *c*. Les tributs des provinces; quelques-unes payaient des capitations fort onéreuses, d'autres un impôt foncier; mais toutes étaient grevées par de fréquentes fournitures en nature, tantôt ordinaires, tantôt extraordinaires, qu'on exigeait tant pour les émoluments du gouverneur, que pour les approvisionnements de la capitale. 2. Les revenus du domaine de l'État *(ager publicus)*, tant dans l'Italie, principalement dans la Campanie, que dans les provinces, sur lesquelles on levait la dîme *(decumæ)*, au moyen de baux de cinq années, passés par les censeurs. 3. Les revenus des douanes *(portoria)* dans les ports et les villes frontières. 4. Les revenus des mines *(metalla)*, particulièrement des mines d'argent en Espagne, sur lesquelles les propriétaires devaient payer un impôt à l'État. 5. La taxe des esclaves qui étaient affranchis *(aurum vicesimarium)*.—Toutes les recettes se versaient dans la caisse de l'État ou *ærarium;* toutes les dépenses qui en

provenaient, étaient exclusivement réglées par le sénat ; et le peuple était aussi peu consulté pour cet objet que pour les impôts. Les employés étaient les questeurs, *quæstores*, qui avaient sous eux des secrétaires, *scribæ*, divisés en décuries, et qui, quoique subalternes, n'en avaient pas moins une grande influence. Comme leurs fonctions étaient permanentes, ils devenaient indispensables aux questeurs nouvellement entrés en charge ; et les affaires, du moins tout le détail, passaient en grande partie par leurs mains.

Sur les finances des Romains, jusqu'ici le principal ouvrage est :

P. Burmanni *Vectigalia populi Romani; Leiden*, 1734, in-4°. Depuis, il a paru, en Allemagne, deux excellents traités sur ce sujet :

*Essai sur les finances des Romains*, par D. H. Hegewisch; Altona, 1804 (en allemand), et

*Esquisse de l'état des finances de l'Empire romain*, par K. Bosse; Brunswick, 1803; à part. (en allemand). Ces deux ouvrages embrassent les temps de la république aussi-bien que ceux de la monarchie.

# TROISIÈME PÉRIODE.

## DEPUIS LE COMMENCEMENT DES TROUBLES CIVILS SOUS LES GRACQUES, JUSQU'A LA CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE.

134—30. (a. u. c. 620—724).

SOURCES. La première moitié de cette intéressante période, jusqu'au temps de Cicéron, est précisément celle sur laquelle nous manquons de renseignements satisfaisants. Il ne nous reste malheureusement aucun des écrivains contemporains, ni même aucun de ceux qui écrivirent toute cette histoire dans les temps postérieurs.—Appien *De bellis civilibus* (des guerres civiles), Plutarque dans les vies des Gracques, et le spirituel abréviateur Velleius Paterculus, sont les principales sources où l'on puisse recourir. Il n'y a pas jusqu'aux minces sommaires des livres de Tite-Live que nous avons perdus, et que Freinshemius a suppléés le mieux possible, qui n'aient quelque importance. Pour les temps qui suivent, on a les *Guerres de Catilina* et de *Jugurtha*, par Salluste, deux excellents morceaux d'histoire particulière, et d'autant plus précieux, qu'ils nous font mieux connaître la situation intérieure de Rome. Mais, malheureusement, son grand ouvrage, les *Histoires*, s'est perdu, à l'exception de quelques fragments précieux. Pour l'époque de César et de Cicéron, on a, dans les *Commentaires* du premier, dans les *Harangues* et les *Lettres* du second, une source abondante d'instruction. Ce qui nous reste de l'histoire de

Dion Cassius, commence avec l'an 69 avant J.-C. Indépendamment des vies des Gracques, par Plutarque, c'est à cette période que se rapportent celles de C. Marius, de Sylla, de Lucullus, de Crassus, de Sertorius, de Pompée, de César, de Caton d'Utique, de Cicéron, de Brutus et d'Antoine. Sur les sources de ces vies de Plutarque, voyez mes dissertations citées ci-dessus page 355.

Parmi les modernes, la plus grande partie de cette période a été traitée par Desbrosses, dans l'ouvrage intitulé : *Histoire de la république romaine dans le cours du VII[e] siècle, par Salluste*, 3 vol. in-4°, à Dijon, 1777; traduit en allemand, par Schlüter, 1799, avec des remarques, 4 vol. L'éditeur de cet excellent ouvrage a eu l'idée de traduire Salluste et de le suppléer. Outre la traduction de l'histoire des guerres de Jugurtha et de Catilina, il contient tout le temps qui s'est écoulé entre l'une et l'autre, depuis l'abdication de Sylla, 79, jusqu'en l'année 67 avant J.-C. Cet ouvrage est également important par lui-même, et par la période qui y est traitée.

*Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la république romaine*, par de Vertot; Paris, 1796, 6 vol. in-12. Quoique cet ouvrage, justement estimé, embrasse aussi les périodes précédentes, il est principalement utile pour celle-ci.

*Observations sur les Romains*, par Mably; Genève, 1751, 2 vol. in-8°. C'est un coup d'œil sur l'histoire intérieure de Rome : l'ouvrage est ingénieux, mais superficiel, ainsi que les *Observations sur les Grecs*, du même écrivain.

1. Si la période précédente nous offre presque uniquement l'histoire des guerres étrangères, celle où nous entrons ne présente, au contraire, qu'un état continuel de convulsions intérieures, qui ne sont interrompues pendant un certain temps, par quelques guerres au dehors, que pour se renouveler aussitôt, et éclater enfin dans des guerres civiles encore plus furieuses. La puissance presque sans bornes du sénat, en créant une aristocratie de fa-

milles extrêmement odieuse, contre laquelle s'élevèrent les tribuns du peuple, en prenant le rôle de puissants demagogues, donna naissance à une nouvelle lutte, entre le parti aristocratique et le parti populaire, qui bientôt devinrent de véritables factions. Cette lutte, tant par son étendue que par ses suites, devint beaucoup plus importante que ne l'avaient été les anciennes querelles entre les patriciens et les plébéiens.

L'exercice des magistratures qui étaient devenues alors non-seulement d'une grande importance politique, mais même d'un profit immense, par l'administration des provinces, fonda insensiblement cette aristocratie des familles. Elle se composait alors de nobles, formant le parti aristocratique concentré dans le sénat.—La lutte avec le parti opposé, le peuple *(Plebs)*, devait être d'autant plus violente, que les abus qui s'étaient glissés dans l'administration de l'État, surtout par rapport au partage des terres de la république, étaient plus grands, et assuraient aux seules familles dominantes le fruit de toutes les victoires et de toutes les conquêtes. Ajoutez à cela la puissance du parti démocratique, par l'énorme accroissement de la population, par le nombre prodigieux des affranchis qui, quoique étrangers, et la plupart sans biens et sans propriétés, composaient en grande partie ce qu'on nommait alors le peuple romain.

G. Al. Ruperti *Stemmata gentium romanarum*, Goett., 1795, in-8°; ouvrage presque indispensable pour saisir clairement la généalogie des familles romaines, et par conséquent pour l'étude de l'histoire romaine.

2. Commencement des troubles sous le tribunat de *Tib. Sempronius Gracchus*, que ses premiers rapports avaient dès long-temps rendu l'homme du peuple. Son but était d'améliorer la situation des dernières classes du peuple, et il se flattait d'y parvenir par un partage plus

équitable des terres de l'État, qui étaient presque exclusivement dans les mains des aristocrates, ce qui fit que sa réforme devint nécessairement une lutte contre l'aristocratie. Mais il éprouva bientôt qu'un démagogue ne peut s'arrêter où il veut, quelque pures que soient ses vues dans le principe; et du moment où il fut parvenu à se faire proroger le tribunat contre le vœu des lois, il périt victime de son projet.

La première loi agraire de Gracchus, confirmée par le peuple, après la vaine opposition de son collègue Octavius, portait qu'aucun citoyen ne pourrait posséder plus de cinq cents acres de terre, et chaque enfant plus de la moitié; c'était proprement l'ancienne loi *Licinia* renouvelée : mais, à dire le vrai, dans la situation où était Rome, à cette époque, c'était porter aux propriétés usurpées de toutes les grandes familles, une atteinte infiniment plus grave que dans l'ancienne Rome. — Établissement d'une commission chargée de procéder au partage des terres, et en même temps de faire des enquêtes sur ce qui est ou n'est pas du domaine de la république *(ager publicus)*. — Nouvelles propositions populaires de l'aîné des Gracques, particulièrement pour le partage des trésors légués par Attale, roi de Pergame, afin de se faire continuer dans le tribunat. — Grande révolte et meurtre de T. Gracchus, par le parti aristocratique, dirigé par Scipion Nasica, le jour même de l'élection des tribuns du peuple.

3. Cependant, malgré la chute du chef du parti populaire, ce parti n'était rien moins qu'anéanti; non-seulement il n'y avait pas moyen de songer à abroger la loi agraire, mais le sénat fut même obligé d'adjoindre un nouveau membre à la commission, pour y remplir la place vacante par la mort de Gracchus, et Scipion Nasica lui-même fut écarté, sous prétexte d'une ambassade en Asie.

A la vérité le parti du sénat ne tarda pas à trouver momentanément un puissant appui, dans Scipion Æmilien 132
qui revenait d'Espagne, et qui sut se servir habilement des difficultés qui s'élevèrent au sujet de l'exécution de la loi.

Révolte alarmante des esclaves en Sicile, sous Eunus, 134—131. Elle ne contribua pas peu à faire revivre les dissensions dans Rome, parce qu'elle fit sentir la nécessité d'une réforme.

4. Acheminement insensible des tribuns du peuple à l'agrandissement de leur puissance, que Gracchus leur avait enfin appris à connaître. Car, non content qu'ils eussent obtenu le droit de siéger et de voter dans le sénat,
Carbon exige encore que la prorogation de leur dignité 130,
soit autorisée par une loi. Cependant, en éloignant, sous des prétextes honorables, les chefs du parti populaire, on parvint à empêcher pour quelques années de nouveaux troubles.

Premier établissement de la puissance romaine dans la Gaule transalpine, par M. Fulvius Flaccus, qu'on avait envoyé au secours de Marseille, 128. La Gaule méridionale était devenue province romaine, dès l'an 122, par la victoire que Q. Fabius avait remportée sur les Allobroges et les Avernes, contre lesquels Rome avait pris la défense des Éduens, ses alliés.— Prise des îles Baléares, par Métellus, 123. — Questure de C. Gracchus, en Sardaigne, 127—125.

5. Cependant tous les palliatifs devinrent impuissants, lorsque *C. Gracchus* fut revenu de la Sardaigne, avec le dessein de marcher sur les traces de son frère. Il succomba, à la vérité, victime de son entreprise; mais les troubles qu'il excita pendant les deux années de son tri-

bunat, furent d'autant plus violents, que la fermentation avait été plus grande au commencement, et qu'il surpassait de beaucoup son frère aîné, dans les talents qui font le puissant démagogue.

Premier tribunat de C. Gracchus, 123.—Renouvellement et promulgation de la loi agraire. —Tandis que, par ses menées démagogiques, il augmentait la fermentation et obtenait le renouvellement de son tribunat pour l'année suivante, 122, il étendit tellement son plan, qu'il le rendit très-dangereux, non-seulement pour l'aristocratie, mais aussi pour l'État.—Établissement des distributions de blé au pauvre peuple. — Projet pour former des chevaliers *(ordo equestris)* un corps politique capable de contre-balancer le sénat, en leur conférant le droit de rendre la justice *(judicia)*, et l'enlevant au sénat.—Proposition encore plus importante de faire participer les peuples de l'Italie au droit de citoyens romains; et établissement de colonies, non-seulement dans la Campanie, mais aussi hors de l'Italie, à Carthage. Mais le plus grand artifice de la politique du sénat fut d'écarter le démagogue des regards de la populace, à l'aide du tribun Livius Drusus, et d'empêcher par là son triomphe complet. Une fois déchu, Gracchus ne tarda pas à éprouver qu'une pareille situation pour un démagogue, rend sa ruine tout-à-fait inévitable.—Grande révolte et meurtre de C. Gracchus, 121.

6. La victoire du parti aristocratique fut cette fois beaucoup plus complète et plus sanglante, et il sut si bien en profiter, que non-seulement il éluda la loi agraire de Gracchus, mais que même il l'abolit entièrement. Cependant il ne fut pas aussi facile d'étouffer les semences de trouble jetées parmi les alliés de Rome en Italie, une fois que ces peuples eurent conçu l'idée qu'ils pouvaient aussi eux-mêmes avoir part à la domination. Du moment où la querelle, entre les deux factions, fut non-seule-

ment renouvelée, mais même fut sur le point de faire éclater une guerre civile, tout dépendait presque uniquement du hasard et des circonstances étrangères, qui mettraient à la tête de l'un des partis un chef plus habile et plus audacieux.

La loi agraire fut éludée d'abord par l'abolition de l'inaliénabilité des terres du domaine de l'État, qui avaient été déja partagées, parce que, dès ce moment, les patriciens commencèrent à les acheter pour leur compte. — Ensuite par la loi *Thoria*, qui interdisait à l'avenir tout partage de ce genre, en le remplaçant par une redevance dont le produit devait être distribué au peuple, mais qui cessa bientôt d'être payée.

*Histoire des troubles des Gracques*, par D. H. Hegewisch. Altona, 1801 (en allemand).

*Histoire de la révolution des Gracques*, dans mes *Mélanges historiques*, t. 1, 1803 (par M. Heeren).

7. Cet esprit de faction produisit son effet infaillible sur les mœurs, qui commencèrent à dégénérer d'autant plus promptement que les relations avec les peuples étrangers contribuaient davantage à cette décadence. Ni la sévérité de la censure, ni les lois somptuaires, ni celles qui étaient déja devenues nécessaires contre le célibat, ne furent capables d'y remédier. La source de cette corruption doit se chercher non-seulement dans l'avidité des hautes classes de la société, mais aussi dans la licence d'une multitude effrénée qui se livrait à toute sorte d'excès.

Le luxe fut d'abord à Rome un luxe public, par l'accroissement du trésor dans la guerre de Macédoine, avant de devenir un luxe particulier; la cupidité des grands devança beaucoup celui-ci. Le principal moyen qu'ils eurent de satisfaire cette passion, fut le gouvernement des provinces, où l'éloignement,

autant que la puissance dont ils étaient investis, leur rendait faciles des concussions auxquelles les lois contre le péculat (*leges repetundarum*) mettaient peu d'obstacles; mais ce qui contribua peut-être encore plus à entretenir cet esprit de cupidité, fut l'empressement des rois et des princes alliés, pour se former dans le sénat un parti dont ils ne pouvaient obtenir l'appui qu'en l'achetant, et en donnant par là une nouvelle prise à la cupidité et à l'intrigue des membres de cette compagnie.

*Histoire de la décadence des mœurs et de la constitution des Romains*, par D. Meiners (en allemand). Leipsic, 1782.

*Mœurs et manière de vivre des Romains, aux différentes époques de la république*, par Meierotto (en allemand). Berlin, 1776. Traité qui embrasse le sujet sous plusieurs faces.

*Sabine, ou matinée d'une riche dame romaine à sa toilette*, par C. A. Boettiger. Leipsic, 1806 (en allemand et traduit en français). Description aussi vraie que brillante du luxe des dames romaines, à l'époque de son plus grand éclat.

8. Cette corruption se montra de la manière la plus frappante dans la guerre importante que Rome eut, bientôt après, à soutenir contre le petit-fils naturel de Masinissa, Jugurtha, roi de Numidie; et ensuite contre
118 jusq. 106. Bocchus, roi de Mauritanie, allié de ce prince. Animée et entretenue par l'avidité des grands de Rome, que Jugurtha avait déja eu occasion de connaître au siége de Numance, cette guerre fraya la route des honneurs et de la puissance à *C. Marius*, nouveau démagogue, qui fut à la fois un guerrier redoutable, et bien plus pernicieux à l'État que les Gracques.

Commencement de la querelle de Jugurtha avec les deux fils de Micipsa, et assassinat d'Hiempsal, l'un deux, 118.—Adherbal, frère du prince assassiné, étant venu à Rome implorer l'appui du sénat, 117, y trouve le parti de Jugurtha déja plus puissant, et le meurtrier obtient une partie du royaume.

· contre Adherbal qui, assiégé dans Cir-
ʋassades réitérées de Rome à Jugurtha, est
rendre, et mis à mort, 112. — Le tribun C.
· le sénat à déclarer la guerre à Jugurtha; mais
· la paix du consul Calpurnius Pison, 111; cepen-
ıus empêche qu'elle ne soit confirmée, et Jugurtha
ı Rome pour se justifier. Il aurait été probablement
si le meurtre qu'il commit, aidé de Bomilcar, sur la
ue de Massiva, son cousin, n'eût rendu la chose impos-
› 110. La guerre recommence sous la conduite du consul
›inus et de son frère Aulus, 110, sans succès jusqu'au mo-
ıent où Q. Métellus, inaccessible à la corruption, eut pris le commandement, 109. Ce général aurait terminé la guerre, malgré les grands talents militaires que Jugurtha développa alors, et malgré son alliance avec Bocchus, 108, s'il n'eût été supplanté par son lieutenant, C. Marius, qui, par sa popularité, parvint à se faire nommer au consulat, 107. — Cependant Marius fut réduit à engager Bocchus à livrer Jugurtha entre ses mains, par une trahison, 106. La Numidie est partagée entre Bocchus et deux petits-fils de Masinissa, Hiempsal et Hiarbas.

9. L'élévation de Marius au consulat abattit la puissance de l'aristocratie, non-seulement parce qu'un homme sans naissance (*homo novus*) montrait, pour la première fois, que la route du pouvoir le plus éminent lui était ouverte, mais encore parce que la manière inusitée dont il avait formé son armée, composée uniquement d'hommes du peuple (*capite censis*), l'avait rendu doublement redoutable. Cependant il ne serait parvenu que difficilement à renverser la constitution, sans le besoin indispensable qu'on eut de lui lors d'une nouvelle guerre extrêmement dangereuse, dans laquelle les puissants peuples du nord, les Cimbres et les Teutons, menaçaient d'envahir l'Italie, en même temps qu'une nouvelle révolte

104 jusq. 101. des esclaves en Sicile était dans toute sa violence; car, après la défaite de la plupart des armées romaines, le peuple ne crut pouvoir trouver le sauveur de l'Italie que dans le vainqueur de Jugurtha, et Marius sut si bien profiter d'une pareille disposition, qu'il garda le consulat pendant quatre années de suite.

Les Cimbres ou Cimmériens, peuples de race germanique, probablement des pays au-dessus de la mer Noire, donnèrent lieu à une grande émigration de peuples, qui s'étendit de là jusqu'en Espagne. Leur expédition, peut-être occasionée par la guerre de Mithridate contre les Scythes, se dirigea, comme la plupart de celles des peuples Nomades, de l'orient à l'occident, le long des bords du Danube. Dès l'année 113, ils défirent près de Noreia, en Styrie, le consul Papirius Carbon. A mesure qu'ils s'avançaient vers l'occident, ils se firent suivre par des peuples Germains, Gaulois, Helvétiques (les Teutons, les Ambrones, les Tiguriens). — Attaque de la Gaule Romaine, où ils veulent s'établir; défaite du consul Junius Silanus, 109.—Défaite de L. Cassius Longinus et de M. Aurélius Scaurus, 107.—Grande et mémorable victoire remportée sur les Romains, dans la Gaule, 105, à cause de la mésintelligence de leurs généraux, le consul Cn. Manlius et Q. Servilius Cœpion. Marius obtient le commandement et est continué dans le consulat, 104—101.—Les excursions des Cimbres, dont une partie gagna les Pyrénées, mais fut battue et repoussée par les Celtibériens, 103, laissèrent à Marius le temps de former son armée. Ce ne fut que l'année suivante, 102, qu'ils tentèrent de pénétrer dans l'Italie, les Teutons par la Provence, et les Cimbres eux-mêmes par le Tyrol. — Grande défaite et destruction des Teutons, par Marius, auprès d'Aix, 102. — D'un autre côté, invasion effective et progrès des Cimbres, jusqu'à ce que Marius fut venu au secours de Catulus. Grande bataille et défaite des Cimbres, auprès du Pô, le 30 juillet 101.

MULLER *Bellum Cimbricum*. Tigur. 1772. Essai de la jeu-

nesse de ce célèbre historien. Voy. Mannert, Géographie, etc., part. III.

10. Quoique la puissance du parti populaire se fût considérablement accrue pendant cette guerre, l'orage n'éclata cependant que lorsque Marius eut obtenu, en l'achetant, son sixième consulat. Alors devenu tout-puissant au sein même de Rome, il voulut se venger de ses ennemis; et que pouvait le sénat, lorsqu'il avait à sa tête un démagogue, dans le consul lui-même? — Sa ligue avec le tribun Saturninus et le préteur Glaucias, déja un vrai triumvirat, aurait infailliblement renversé la république, après l'éloignement de Métellus, si la licence sans frein de la cabale de ses associés ne l'eût forcé d'abandonner leur parti, pour ne pas perdre sa popularité. 100.

L'attaque de cette ligue, qui voulait se donner l'apparence de suivre les traces des Gracques, était principalement dirigée contre Métellus, chef du parti du sénat, et l'ennemi mortel de Marius, depuis la guerre d'Afrique. Après le bannissement de Métellus, occasioné par une nouvelle loi agraire à laquelle il s'était opposé, cette faction usurpa les droits du peuple, et domina dans les comices, jusqu'à ce que, dans une nouvelle élection des consuls, la révolte générale de tous les meilleurs citoyens, favorisée par Marius lui-même, s'éleva contre eux, assiégea Saturninus et Glaucias dans le Capitole, où ayant été forcés de se rendre, ils furent exécutés. — Le retour de Métellus de son exil volontaire 99, s'ensuivit naturellement, et Marius qui s'y était opposé en vain, fut obligé de céder, et s'éloigna en Asie.

11. Le peu d'années de repos dont jouit Rome, servit à amener à leur maturité plusieurs biens et plusieurs maux dont les semences étaient déja jetées depuis long- 98 jusq. 91.

temps. Tandis que l'éloquence qui commençait alors à naître, était employée par l'organe d'un M. Antoine, d'un L. Crassus, etc., contre les oppresseurs des provinces, dans des procès d'État (*Quæstiones*), et que quelques hommes généreux s'appliquaient en même temps à guérir, par une meilleure administration, les plaies de la Sicile, de l'Asie et d'autres provinces, la puissance dont l'ordre équestre fut investi devint une nouvelle source d'abus. Depuis qu'outre le droit de siéger dans les tribunaux, qui leur avait été donné par les lois de C. Gracchus, ils avaient aussi obtenu les baux des fermes, et par conséquent la levée des revenus de l'État dans les provinces, il leur était facile non-seulement de s'opposer à toute espèce de réforme, mais encore de tenir le sénat dans leur dépendance. La querelle qui s'éleva alors entre ces deux corps, pour le droit de siéger dans les tribunaux, fut une des plus fatales à la république, parce que les chevaliers firent un abus révoltant de leurs priviléges dont ils ne se servaient que pour satisfaire leurs haines personnelles, ou pour opprimer les plus grands hommes. A la vérité le tribun *M. Livius Drusus* (le jeune) leur en avait arraché la moitié; mais la manière dont il procéda à cette réforme, ne fit que ranimer le feu de la discorde, qui depuis les Gracques avait toujours couvé sous la cendre.

Acquisition de Cyrène, en vertu du testament du roi Apion, 97; cette ville conserva néanmoins son indépendance, probablement en s'engageant à payer un tribut.—Le préteur Sylla concilie les différents des rois, dans l'Asie-Mineure, 92. Voyez plus haut, p. 328.

12. Révolte des peuples d'Italie pour obtenir le droit de bourgeoisie romaine; une guerre sanglante connue

sous le nom de guerre des alliés, ou guerre sociale, en est le résultat. Quoique les vexations de Rome l'eussent dès 91
long-temps préparée, ce furent néanmoins proprement jusq. 88.
les intrigues des démagogues qui la firent éclater, en s'attachant sans cesse à flatter ces peuples de l'espoir de partager les droits de citoyens, pour se faire un parti parmi eux. Mais on eut bientôt lieu de s'apercevoir que les alliés ne manquaient pas de chefs capables de concevoir de vastes plans, et de les exécuter avec vigueur. L'Italie fut sur le point de devenir une république, dont *Corfinium* devait être la capitale, et non plus Rome. Aussi ne put-elle se sauver qu'en accordant peu à peu aux alliés le droit complet de cité.

Depuis les troubles des Gracques, on voyait sans cesse affluer à Rome des troupes nombreuses de ces alliés, qui étaient à la solde des démagogues, dont l'éloignement de Rome en vertu de la loi *Licinia Mucia*, 95, fut le signal de la révolte des alliés. Car dès-lors les conspirations commencèrent à se former parmi ces peuples, et parvinrent sans obstacles à un tel degré de maturité, que le peu d'attention qu'y donna Rome, ne peut s'expliquer que par la fureur des partis qui y existaient, et que la loi *Varia*, promulguée, en 91, contre les promoteurs de révolte, ne faisait qu'enflammer davantage. Le meurtre du tribun Livius Drusus, homme très-équivoque, fit enfin éclater la rupture, 91. Dans cette alliance des peuples d'Italie se trouvaient les Marses, les Picentins, les Marrucini, les Frentani; les Samnites (qui y jouèrent le principal rôle), les Hirpins, les Apuliens et les Lucaniens.—Dans cette guerre, d'autant plus sanglante, qu'elle ne se composa que de combats et d'attaques particulières des colonies romaines, on vit briller, du côté des Romains, Cn. Pompée (le père), L. Caton, Marius, et avant tous les autres, L. Sylla. Du côté des généraux des alliés, on distinguait Pompédius, C. Papius, etc. — Concession du droit de bourgeoisie d'abord aux alliés restés fidèles,

les Latins, les Umbriens, par la loi *Julia*, 91 ; mais bientôt ce droit s'étendit en général aux autres alliés, par la loi *Plotia*. Cependant quelques peuples isolés restèrent sous les armes.

HEYNE *De belli socialis causis et eventu*, dans les *Opuscula*, t. III.

13. La manière dont se termina cette guerre produisit un changement essentiel dans la constitution; puisque Rome ne fut plus, comme auparavant, le centre des affaires de tout l'État; et quoiqu'on n'eût formé que huit tribus des nouveaux citoyens, leur influence dans les comices ne tarda pas à se faire sentir par la facilité avec laquelle elles prêtaient leur appui aux factions. Cependant la haine qui couvait depuis long-temps entre *Marius* et *Sylla*, prit un accroissement d'autant plus grand dans cette guerre, que Sylla y acquit un nouveau degré de considération et que Marius y vit diminuer la sienne. Il ne fallait qu'une occasion, comme celle qu'offrit bientôt la première guerre contre Mithridate, pour allumer une guerre civile qui menaçait d'anéantir la liberté de Rome.

14. Ligue de Marius avec le tribun Sulpitius, pour
88. arracher, à l'aide de leur faction, au consul Sylla le commandement de la guerre contre Mithridate, que le sénat lui avait accordé. La facilité avec laquelle Sylla, à la tête d'une armée qui lui était dévouée, se débarrassa des chefs de la faction contraire, parut lui faire oublier qu'une faction n'est pas pour cela anéantie. Quelque convenables que fussent les mesures qu'il prit, l'élévation de *Cinna* au consulat fut une faute dont l'Italie devait se ressentir beaucoup plus que Sylla lui-même. Combien de sang n'y aurait-il pas eu d'épargné, si Sylla n'avait pas voulu être populaire mal à propos !

Proposition de Sulpitius, tendante à distribuer les nouveaux

citoyens et les affranchis, également dans toutes les tribus, afin d'en faire une faction qui lui fût dévouée, et au moyen de laquelle il arrache par la violence un plébiscite qui défère le commandement à Marius. — Marche de Sylla sur Rome, et bannissement de Marius, qui par une suite d'aventures presque incroyables, se sauve en Afrique, et est proscrit avec son fils et dix de ses partisans. — Rétablissement de la puissance du sénat, que l'on complète en y faisant entrer trois cents chevaliers. Sylla, après avoir fait élire consuls son ami C. Octavius et L. Cinna son ennemi, se hâte de retourner en Grèce.

15. Première guerre avec *Mithridate-le-Grand*, roi de Pont : Sylla remporte plusieurs victoires dans la Grèce sur les généraux du roi, jusqu'à ce qu'il le force à rendre toutes ses conquêtes, et à se renfermer dans ses États héréditaires. Si, depuis le temps d'Annibal, Rome n'avait pas encore rencontré d'adversaire aussi redoutable que le roi de Pont, qui, en peu de mois, s'était emparé de toute l'Asie antérieure, de la Macédoine et de la Grèce, et menaçait déja l'Italie elle-même ; du côté des Romains, la guerre dut se faire d'une tout autre manière que les précédentes ; car Sylla, après la victoire du parti contraire, étant lui-même proscrit dans Rome, fut réduit à continuer la guerre avec son armée et avec ses propres ressources. Les malheureuses contrées qui en étaient le théâtre, en éprouvèrent autant de calamités, tant qu'elle dura, que l'Italie en éprouva, lorsque la guerre fut terminée. 89 jusq. 85.

Mithridate commença la guerre, avant que celle des alliés fût terminée, 38, en s'emparant de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Il n'était pas moins redoutable par son alliance avec les peuples des bords du Danube, et par sa marine, que par ses forces de terre; et le mécontentement des peuples

d'Asie ne faisait que rendre son entreprise plus facile. — Double victoire sur Nicomède, roi de Bithynie, et sur le général romain M'Aquilius, suivie de la conquête de toute l'Asie antérieure, à l'exception de l'île de Rhodes. Massacre de tous les citoyens romains dans l'Asie antérieure.—L'armée du roi passe en Grèce sous le commandement d'Archélaüs, qui fait d'Athènes sa principale place d'armes. — Siége et enfin prise de la malheureuse Athènes par Sylla, le 1er mars 87.—Défaites répétées de l'armée de Mithridate, sous les ordres d'Archélaüs, près de Chalcis, et ensuite près d'Orchomène, par Sylla, qui, en général, avait pour but l'anéantissement de ses ennemis.— Négociations pour la paix, entamées d'abord par Archélaüs, et terminées ensuite dans une entrevue de Sylla et de Mithridate en personne, 85.—Cependant le parti contraire, maître dans Rome, avait déja envoyé contre Sylla et contre Mithridate une nouvelle armée en Asie, sous la conduite de L. Valérius Flaccus, qui fut assassiné par son lieutenant Fimbria. Celui-ci obtint, à la vérité, quelques avantages sur le roi; mais enfermé par l'armée de Sylla, il se tua lui-même.—La licence effrénée de l'armée que Sylla n'osait réprimer, les contributions énormes qu'il leva sur l'Asie, après la paix, pour pouvoir faire la guerre en Italie, 84, et les pirates qui se formèrent du débris des flottes que le roi avait congédiées, ruinèrent presque entièrement ces malheureuses contrées, surtout les villes opulentes.

16. Mais, pendant cette guerre, il se fit dans Rome même une révolution, qui non-seulement renversa l'ordre rétabli auparavant par Sylla; mais qui, par la victoire que remporta la faction démocratique sous Cinna et Marius, donna naissance à une sauvage anarchie populaire, que la mort de Marius, arrivée trop tard pour le malheur de Rome, ne fit que rendre encore plus funeste, parce que les chefs eux-mêmes ne pouvaient plus contenir les hordes féroces de leur propre parti. Quelque

effrayante même que fût la perspective du retour de Sylla, c'était pourtant la seule espérance qui restait à ceux qui ne faisaient point partie du peuple, ou qui n'avaient aucune relation avec les chefs de ce parti.

Les proscrits, après le départ de Sylla, excitent à la révolte Cinna, qui cherchait à se faire un parti, en distribuant les nouveaux citoyens dans toutes les tribus. Mais Octavius, à la tête du sénat et des anciens citoyens, chasse Cinna, et le force de se démettre du consulat, 87. Néanmoins il rassemble dans la Campanie une puissante armée et rappelle Marius de son exil.—Prise et pillage de Rome affamée, et massacre effroyable, après lequel Marius et Cinna se nomment eux-mêmes consuls, et bannissent Sylla.—Mort de Marius, le 13 janvier 86; Carbon lui succède dans le consulat.— La médiation du sénat ne pouvait servir à rien, parce que les chefs des deux partis ne voyaient de salut que dans l'anéantissement de leurs adversaires. Le meurtre de Cinna par ses propres soldats, 84, priva entièrement la faction dominante du seul chef qui pût la diriger. Ni le lâche Carbon, quoiqu'il fût demeuré seul, ni le stupide Norbanus, ni le jeune C. Marius, fils du précédent, n'avaient personnellement assez d'autorité pour le remplacer; et *Sertorius* quitte l'Italie encore assez à temps pour rallumer en Espagne un nouvel incendie.

17. Retour de Sylla en Italie, et horrible guerre civile 83.
qui ne finit que par l'élévation de ce général à la dictature perpétuelle, et l'extermination de la faction démocratique. Quoique les ennemis de Sylla ne fussent pas très-supérieurs en nombre, son parti avait d'abord si peu d'appui par lui-même, qu'il eut beaucoup de peine, avec ses vétérans, à obtenir la victoire. Les massacres qui eurent lieu pendant cette guerre, portaient la plupart du temps sur les peuples d'Italie qui avaient embrassé le parti de Marius; c'était, pour Sylla, un moyen de don-

ner des établissements à ses propres soldats. Mais ce fut surtout après la victoire que Rome devait éprouver toute l'horreur de la nouvelle révolution. La proscription de Sylla qui ne devait atteindre que ses ennemis personnels, fut le signal d'un massacre général, parce que chacun profita de cette occasion pour se défaire de ses ennemis particuliers ; et l'avidité y eut encore plus de part que la vengeance. Quel homme, dans ces jours de terreur pour l'Italie, put être sûr de sa vie ou de sa propriété ? Et pourtant lorsqu'on connaît l'excès de dépravation qui avait accompagné précédemment la domination du peuple, et que l'on fait la déduction de tout ce qui a pu arriver à l'insu de Sylla, et de ce qu'il fut forcé d'accorder à la satisfaction de son armée, il est difficile de dire jusqu'à quel point on doit lui reprocher une cruauté sans but.

Victoire de Sylla sur Norbanus, aussitôt après son arrivée, et séduction de l'armée du consul Scipion, 82. — Presque toutes les personnes de distinction s'étant déclarées pour Sylla, et le jeune Pompée lui ayant amené une armée qu'il avait levée lui-même, son parti acquiert plus de considération, et lui-même plus de puissance. — Victoire qu'il remporte près de *Sacriportum*, sur le jeune Marius qui se jette dans Préneste et y est assiégé. — Mais la bataille mémorable qui se donna aux portes mêmes de Rome, contre l'armée des Samnites, commandée par Télésinus, est décisive, et bientôt suivie de la chute de Préneste et de la prise de Rome. Après la proscription qui suivit ces évènements, Sylla se fait nommer dictateur perpétuel, et assure sa puissance dans Rome, par l'affranchissement de dix mille esclaves des proscrits, et dans le reste de l'Italie, par des colonies composées de ses vétérans.

81 jusq. 79. 18. Grande réforme du gouvernement pendant les deux années de la dictature de Sylla. Non-seulement

l'aristocratie du sénat, qu'il compléta en y introduisant les chevaliers, fut rétablie ; mais encore il tarit la source d'où étaient venus jusqu'alors les désordres de la démocratie. Le motif de son abdication volontaire fut sans 79
doute dans son indolence naturelle, qui lui fit préférer le repos et les plaisirs à une activité fatigante, aussitôt qu'il cessa d'être aiguillonné par ses passions. Il eut sur Marius le grand avantage de n'en avoir point été uniquement le jouet. Toute la conduite de Sylla fut tellement conséquente, qu'elle montre assez qu'il savait très-bien, en dernier résultat, ce qu'il voulait, au lieu que Marius ne le sut jamais.

Réglements intérieurs de Sylla; *leges Corneliæ*. 1. Loi pour restreindre l'influence des tribuns, en leur ôtant la puissance législative. 2. Loi pour l'obtention des magistratures. — Le nombre des préteurs porté à huit, et celui des questeurs à vingt. 3. Loi pour limiter le pouvoir des gouverneurs dans les provinces et arrêter leurs exactions; *lex de majestate*. 4. Loi qui restitue le pouvoir judiciaire au sénat; *lex de judiciis*. 5. Plusieurs réglements de police, *de sicariis, de veneficiis*, etc., pour le maintien de la tranquillité et de la sûreté dans Rome, à quoi tout se rapportait. 6. La loi sur le droit de cité, *de civitate*, ôtait aux Latins et à la plupart des villes et des peuples de l'Italie ce droit de bourgeoisie qui leur était si cher, quoiqu'on ne sache pas bien précisément en quoi il consistait.—Guerres au-dehors.—Guerre en Afrique contre les chefs de la faction démocratique, Cn. Domitius et le roi Hiarbas, dont Pompée finit par triompher, 80. — Seconde guerre avec Mithridate, commencée de concert avec Archélaüs par Muréna, dans le dessein de mériter les honneurs du triomphe, mais qui, sur l'ordre de Sylla, se termine par un accommodement.

19. Cependant les lois de Sylla ne pouvaient longtemps subsister, parce que le mal était trop profondément

enraciné pour qu'il pût être extirpé par les lois. Un État libre comme celui de Rome, dans lequel il n'y a point de classe intermédiaire, doit, par sa nature, être exposé à des convulsions continuelles, d'autant plus violentes, qu'il est plus puissant; ajoutez à cela que, par l'effet du bouleversement presque général de toutes les propriétés pendant les dernières révolutions, il s'était formé un parti puissant qui ne désirait rien avec autant d'ardeur qu'une contre-révolution. Combien n'y avait-il pas de jeunes gens, comme un Lucullus, un Crassus, et surtout un Pompée, qui s'étaient ouvert, pendant les troubles, une carrière à laquelle ils n'étaient nullement disposés à renoncer. Il ne faut donc point s'étonner si, aussitôt après la mort de Sylla, en 78, un consul, *M. Emilius Lepidus*, avait formé le projet de devenir un autre Marius, et ne put être contenu que par la fermeté et le courage d'un aussi grand citoyen que *Q. Lutatius Catulus*, son collègue.

Tentative de Lépidus pour renverser la constitution de Sylla, 78. Il est défait deux fois devant Rome et dans l'Étrurie, par Catulus et par Pompée, 77, et ensuite il meurt en Sardaigne.

20. Cependant la guerre civile, rallumée en Espagne par *Sertorius*, semblait devoir être beaucoup plus dangereuse pour Rome, si le projet qu'avait formé ce républicain exalté, de porter ensuite la guerre en Italie, avait pu réussir. Pompée lui-même, après une lutte de six années,
77 jusq. 72. aurait difficilement pu l'empêcher, sans le secours des émigrés romains qui entouraient Sertorius, gens la plupart sans honneur et sans foi, et s'il n'eût pas été assassiné par Perperna. La promptitude avec laquelle se termina la guerre, après la chute de celui qui l'avait

entreprise, est une circonstance encore plus glorieuse pour Sertorius que pour Pompée qui fut vainqueur.

**Les forces de Sertorius en Espagne ne consistaient pas uniquement dans les restes du parti de Marius, qu'il avait rassemblés autour de lui, mais elles se composaient essentiellement des Espagnols, et surtout des Lusitaniens, auxquels il avait su inspirer une confiance sans bornes. — Alternative de succès et de revers, dans cette guerre contre Métellus et Pompée, à qui Rome n'accorda que de très-faibles secours, 77—75. — Négociations de Sertorius avec Mithridate-le-Grand, et députations réciproques sans résultat important, 75. Il est assassiné par Perperna, 72.**

21. Mais, avant que le feu de la guerre fût éteint en Occident, Mithridate le ralluma avec plus de violence que jamais en Orient, en même temps qu'une guerre plus terrible encore d'esclaves et de gladiateurs éclata au milieu de l'Italie; et des flottes entières de pirates, qui ne se bornaient pas seulement à piller les côtes de l'Italie, mais qui menaçaient Rome même d'une famine, l'obligèrent à soutenir une guerre maritime d'une espèce toute nouvelle. Tous ces ennemis ne manquaient point de relations entre eux, et quelque colossale que fût alors la puissance de la république, quelque riche qu'elle fût en hommes distingués, elle eût peut-être été renversée par la tempête qui l'ébranlait de tous côtés, pendant les années 75—71, si une alliance plus étroite eût pu avoir lieu entre Sertorius, Spartacus et Mithridate. Mais l'extrême difficulté des communications dans ces temps-là, sans laquelle peut-être une république comme Rome n'aurait jamais pu subsister, ne la seconda jamais plus à propos que dans cette occasion.

**La troisième guerre contre Mithridate, occasionée par le**

testament de Prusias, roi de Bithynie, qui avait légué son royaume aux Romains, 75 (voyez ci-dessus, pag. 324), fut conduite dans l'Asie antérieure par L. Lucullus, 74—67, et ensuite continuée par Pompée, 66—64. Dès l'année 75, Mithridate, qui était alors mieux préparé, avait conclu une alliance avec Sertorius en Espagne. Mais la délivrance de Cyzique par Lucullus, et la défaite des flottes du roi, dont il y en avait une destinée contre l'Italie, non-seulement déconcertèrent son plan d'attaque, mais ouvrirent aux Romains l'entrée de son propre royaume, 73—71, malgré la nouvelle armée qu'il avait rassemblée, composée en grande partie des peuples nomades du nord de l'Asie. — Mithridate se réfugie auprès de Tigrane, qui refuse, à la vérité, de le livrer, et ensuite conclut une alliance avec lui, 70, tandis que le Parthe Arsace XII tient en suspens les deux partis par des négociations. — Victoire de Lucullus sur les rois alliés, en Arménie près de Tigranocerte, 69, et près d'Artaxate, 68; mais les mutineries de ses troupes, non-seulement l'empêchent de poursuivre le cours de ses succès, mais donnent à Mithridate les moyens de se relever avec tant de promptitude, qu'il parvient, en 68 et 67, à reconquérir presque tous ses États, dans le temps même que les commissaires romains venaient pour en prendre possession. Lucullus, à qui d'ailleurs ses réformes dans l'administration des finances en Asie avaient fait à Rome de nombreux ennemis, perd le commandement de l'armée.

73 jusq. 71. 22. La guerre des esclaves et des gladiateurs qui eut lieu vers ce même temps, ne fut guère moins dangereuse pour Rome, tant à cause de la proximité des lieux qui en furent le théâtre, et de l'animosité avec laquelle l'humanité outragée cherchait à se venger, que par les grands talents de *Spartacus* qui l'avait entreprise. La fin de cette guerre fut d'une telle importance pour Rome, qu'elle procura à *M. Crassus* une influence qu'il n'aurait jamais obtenue de ses seules richesses.

Cette guerre dut son origine à un certain nombre de gladiateurs fugitifs qui, renforcés par une révolte presque générale des esclaves dans la Campanie, devinrent bientôt redoutables, 73. Les défaites successives de quatre généraux romains, 73—72, ouvrirent à Spartacus le chemin des Alpes pour quitter l'Italie; mais l'avidité de ses hordes, qui voulaient saccager Rome, le force à revenir sur ses pas.—Crassus prend le commandement de l'armée et sauve Rome, 72; Spartacus se retire ensuite dans l'Italie inférieure, ayant le projet de se joindre aux pirates pour porter la guerre en Sicile; mais il est trahi par eux, 71.—Son entière défaite près du Silarus, 71.—Pompée qui revenait alors d'Espagne, trouve moyen de s'approprier une branche de la couronne de laurier qui appartenait particulièrement à Crassus; et la mésintelligence qui en résulte entre ces deux hommes, pendant leur consulat, 70, est près de mettre l'État en danger.

23. La guerre contre les corsaires de la Sicile et de l'Isaurie ne fut pas moins importante par elle-même, que par les conséquences qu'elle eut pour Rome; elle procura à Pompée une puissance légale telle qu'aucun général romain n'en avait eu jusqu'alors; et la manière rapide et glorieuse avec laquelle il la termina, lui fraya le chemin au principal objet de ses vœux, le commandement de la guerre en Asie contre Mithridate.

La puissance extraordinaire à laquelle les pirates étaient parvenus, était à la fois l'ouvrage de la négligence des Romains pour la marine (voyez ci-desus, pag. 384), de la guerre de Mithridate qui les avait pris à sa solde, et de l'oppression des Romains dans l'Asie supérieure. On leur avait fait la guerre, dès l'an 75; mais les victoires que remporta sur eux P. Servilius, qui en prit le surnom d'*Isauricus*, les affaiblirent peu. Ils étaient alors extrêmement redoutables, non-seulement par leurs brigandages, mais surtout parce qu'ils facilitaient les communica-

tions des ennemis de Rome, depuis l'Espagne jusqu'en Asie.— La nouvelle attaque du préteur M. Antonius se porta sur la Crète, 71 ; à la vérité elle échoua complètement, mais elle fut cause que la Crète, qui jusqu'alors avait été indépendante, fut attaquée de nouveau par Métellus, 68, et réduite en province romaine, 67. Pompée obtint le commandement de la guerre contre les pirates, par l'entremise du tribun Gabinius, avec des concessions extraordinaires, et la termina en quarante jours, 67.

24. Après cette victoire remportée sur tant d'ennemis, Mithridate était le seul qui restât à combattre. Ce fut encore la destinée de Pompée de terminer entièrement une lutte déja fort avancée ; car, malgré ses derniers succès, Mithridate n'avait jamais pu se relever entièrement. Sa chute, à la vérité, porta les Romains au plus haut degré de puissance dans l'Asie supérieure, mais en même temps elle leur donna les Parthes pour voisins.

Pompée obtint le commandement de la guerre contre Mithridate, avec des pouvoirs très-étendus, par l'aide du tribun Manilius *(lex Manilia)*; malgré l'opposition de Catulus, 67.— Victoire remportée pendant la nuit près de l'Euphrate, 66.— Soumission de Tigrane, tandis que Mithridate s'enfuit dans la Crimée, et cherche de là à renouveler la guerre.—Campagne de Pompée dans les pays qui environnent le Caucase, 65, d'où il passe ensuite en Syrie, 64. — La défection de Phraate, son fils, oblige Mithridate à se tuer lui-même, 33.—Arrangement des affaires d'Asie par Pompée : indépendamment de l'ancienne province d'Asie, toutes les contrées maritimes du nord, la Bithynie, la Paphlagonie presque tout entière, et le Pont, furent réduits en province romaine, sous le nom de Bithynie ; et tous les pays maritimes du sud, la Cilicie et la Pamphylie, formèrent une autre province sous le nom de Cilicie ; la Phénicie et la Syrie en formèrent une autre sous le nom de Syrie. On accorda, d'un autre côté, la grande Arménie à Tigrane,

la Cappadoce à Ariobarzane, le Bosphore à Pharnace, la Judée à Hyrcan (voyez ci-dessus, pag. 344); quelques autres petits pays furent donnés à d'autres petits princes qui demeurèrent tous dans la dépendance de Rome. Quant aux peuples qui habitaient la Thrace, ils furent défaits d'abord par Sylla, dans la guerre contre Mithridate, en 85. Depuis ce temps la puissance de ce peuple fut beaucoup affaiblie par Appius, proconsul de Macédoine; par Curion qui les repoussa jusqu'au Danube, 75—73; et surtout par M. Lucullus, 71, pendant que son frère faisait la guerre en Asie. Non-seulement la sûreté de la Macédoine, mais encore les plans hardis de Mithridate, rendaient ces expéditions nécessaires.

25. La chute de Mithridate porta la république à son plus haut point de force et de puissance. Aucun prince étranger ne pouvait plus être redoutable pour elle; mais elle éprouva encore au dedans de grands changements pendant cette guerre. La constitution aristocratique de Sylla fut ébranlée par Pompée, dans un de ses points les plus importants, par le rétablissement de la puissance tribunitienne; parce que lui et d'autres grands ne pouvaient parvenir à leur but que par le secours des tribuns. C'est par ce moyen que Pompée obtint dans ses deux dernières guerres un pouvoir illimité, qui rendait l'existence de la république désormais tout-à-fait précaire. Toutefois ce fut un rare bonheur pour Rome que, tout en mettant une partie de sa vanité à être à la tête des affaires, Pompée évitât de se donner l'air d'un oppresseur.

Tentatives réitérées du tribun Sicinius pour annuler la constitution de Sylla, déconcertées par le sénat, 76. Mais bientôt, 75, Opimius obtient que le tribunat n'exclura point des places honorables, et que les jugements *(judicia)* seront rendus aux chevaliers. On ne put opposer qu'une résistance momen-

tanée aux efforts que fit Licinius Macer, 72, pour rétablir entièrement la puissance tribunitienne, et ce rétablissement fut l'ouvrage de Pompée et de Crassus, pendant leur consulat, 70.

26. Cependant cette victoire du parti démocratique, par l'usage qu'en firent quelques hommes puissants, ne servit qu'à préparer les voies à une oligarchie qui devint très-oppressive depuis le consulat de Crassus et
70. de Pompée. La conjuration de *Catilina*, qui ne parvint à sa maturité qu'après plusieurs essais, devait abattre cette oligarchie, et porter au timon des affaires une autre faction beaucoup plus dangereuse, composée en partie de scélérats poursuivis pour leurs crimes, d'hommes ruinés par leurs prodigalités, et de grands dont l'ambition était sans bornes. Elle donna lieu à une guerre civile de peu de durée; mais en même temps elle fut cause que *Cicéron* fut appelé à la tête du gouvernement. Combien on pardonne volontiers quelques petites faiblesses et quelques fautes à un homme qui eut de si grandes vertus, qui rendit de si rares services, et qui montra le premier, sous tous les rapports, ce que c'est que d'être grand dans la paix!

Première conjuration de Catilina, dans laquelle Crassus même et César paraissent avoir trempé, 66; de même que dans la seconde, 65, elles échouèrent, l'une par un pur effet du hasard, l'autre par la mort de Pison. Mais la troisième éclata l'année suivante, 64, où Catilina fut trompé dans l'espoir qu'il avait eu d'obtenir le consulat. Cependant Cicéron, par sa vigilance et son activité, en prévint les effets dans Rome, 63; et le proconsul M. Antonius l'étouffa dans l'Étrurie, par la victoire qu'il remporta sur Catilina, 62, qui périt dans le combat.

27. Mais en étouffant cette conspiration, l'on ne put empêcher l'effet que produisirent sur Rome les guerres d'Asie qui se terminèrent alors. Le luxe de l'Orient, quoique associé au goût grec, iutroduit parmi les grands par l'exemple de Lucullus; l'accroissement prodigieux du trésor public par Pompée; les exemples du pouvoir illimité auquel de simples citoyens étaient parvenus; la vénalité des magistratures, où, après avoir dépensé des millions, comme fit Verrès, on s'enrichissait de nouveau dans les provinces; les demandes des soldats à leurs généraux, et la facilité de rassembler une armée quand on pouvait la payer; toutes ces causes devaient, à chaque occasion, produire de nouvelles commotions: quand même, au milieu des tempêtes de cette république colossale, dans laquelle les vertus et les vices ne pouvaient pas plus que la richesse et la puissance, s'apprécier sur une mesure ordinaire, il ne se serait pas formé des hommes d'un caractère pour ainsi dire colossal, ou luttant seuls, comme Caton, contre le torrent de la révolution, et assez puissants pour l'arrêter quelque temps; ou, comme Pompée, s'étant élevés, par un bonheur constant et par l'art de se faire valoir, à un degré de puissance auquel nul citoyen d'un État libre n'était parvenu auparavant; ou, comme Crassus (qui ne regardait comme riche que celui qui pouvait entretenir à ses frais une armée), fondant leurs prétentions sur leurs richesses; ou enfin, comme César, dont l'autorité commençait alors à se manifester, et dont l'ambition sans bornes n'était surpassée que par sa puissance et ses talents, aimant mieux être les premiers dans un village que les seconds à Rome. — Le retour de Pompée qui, après son expédition d'Asie, semblait

**menacer le sénat d'une nouvelle dictature, parut devoir être une époque décisive.**

Tentative de Pompée, par l'entremise du tribun Métellus, pour entrer à Rome à la tête de son armée, mais que la fermeté de Caton fait échouer, 62.

61. 28. L'arrivée de Pompée à Rome renouvela la lutte du sénat contre cet homme puissant, quoiqu'il eût laissé son armée en débarquant en Italie. La ratification des actes de son gouvernement d'Asie, à laquelle les chefs du sénat, Caton, les deux Métellus et Lucullus, s'opposaient, était le principal sujet de la querelle, et détermina Pompée à s'attacher entièrement au parti du peuple, afin d'atteindre par là son but, jusqu'à ce que César revenant de la Lusitanie, sa province, fit prendre
60. un autre tour à cette affaire.

29. Union plus étroite entre César, Pompée et Crassus,
60. ou alliance secrète conclue par l'entremise de César. Ce qui était pour Crassus et Pompée le dernier terme de leur ambition, n'était pour César qu'un moyen d'arriver à
59. son but. Son consulat (qui était déja une sorte de dictature, sous l'apparence d'une grande popularité) devait lui frayer le chemin à de nouvelles entreprises. Le gouvernement des deux Gaules et de l'Illyrie, qui lui fut donné pour cinq ans, ouvrait à son ambition un vaste champ de conquêtes, et lui préparait les moyens de former une armée qui fût à lui.

Séjour et expéditions de César dans les Gaules, depuis le printemps de l'année 58 jusqu'à la fin de l'an 50. En repoussant les Helvétiens qui voulaient s'établir dans ce pays, et chassant des Gaules le Germain Arioviste, 58, César trouva moyen de s'immiscer dans les affaires intérieures des Gaulois, et ensuite de les subjuguer. Cette conquête fut décidée, dans

l'année 57, par la victoire qu'il remporta sur les Belges, et dans l'année 56, par celle qu'il remporta sur les Aquitaniens; de sorte que César put entreprendre les expéditions répétées qu'il fit, tant dans la Bretagne en 55 et en 54, que dans la Germanie, 54—53. Mais les fréquentes révoltes des Gaulois, 53—51, donnèrent lieu à une guerre presque aussi active que celle qu'avait occasionée la première conquête du pays; la politique romaine fut alors ce qu'elle avait été autrefois. Les Gaulois furent subjugués, parceque les Romains se présentèrent comme leurs libérateurs, et qu'ils trouvèrent, dans les Éduens et les Allobroges, des alliés au sein même de la Gaule.

30. Pour établir la puissance du triumvirat sur des bases solides, on se servit, un peu avant le départ de César, du tribun *Clodius*, et l'on écarta Caton et Cicéron, les chefs du sénat, en confiant au premier l'administration d'un royaume, et en envoyant le second en exil. — Cependant on ne tarda pas à s'apercevoir qu'on ne pouvait employer un démagogue aussi audacieux que Clodius, uniquement comme un instrument docile et passif de l'ambition d'autrui. Et aussitôt que César fut éloigné, il s'éleva si fort au-dessus des triumvirs eux-mêmes, que Pompée, pour sa propre conservation, songea à rappeler Cicéron d'exil; ce qui ne put se faire qu'au milieu des scènes les plus violentes excitées par le tribun *Milon*. La puissance de Clodius n'en fut même que très-peu ébranlée, quoique Pompée, tant pour mettre un terme aux désordres, que pour faire revivre sa popularité, se fût fait nommer intendant des vivres (*præfectus annonæ*).

Exil de Cicéron, dont il passa la plus grande partie dans la Macédoine (depuis le mois d'avril 58, jusqu'au 4 septembre, 57). Déposition de Ptolémée, roi de Chypre, et réduction de l'île en province romaine, par Caton, sur la proposition de

Clodius, 57 (voyez ci-dessus, pag. 290). La haine personnelle de Clodius, et les richesses du roi, furent les véritables motifs qui lui attirèrent ce fâcheux traitement.

Middleton *life of Cicero*. Dublin, 1741. 2 vol. in-8° (Traduite par l'abbé Prévost). C'est presque l'histoire de Rome du temps de cet orateur, pour lequel l'auteur montre une partialité excessive.

*Recueil des lettres de M. Tullius Cicéron, traduites en allemand et distribuées par ordre chronologique*, par C. M. Wieland. Zurich, 1808 (d'abord 3 parties 8°, maintenant complet, 6 vol., avec des considérations préliminaires sur la vie de Cicéron.) Pour tout Allemand, les écrits de Wieland, tant ses traductions que ses ouvrages originaux (et lequel citer de préférence?), sont le principal moyen de se faire une idée vraie de l'antiquité grecque et romaine à ses différentes époques. Quel écrivain en a mieux saisi l'esprit, et l'a exposé avec plus d'éloquence et de fidélité? Son travail sur les lettres de Cicéron (dussent les mânes de ce grand homme s'irriter de certaines faiblesses dévoilées sans ménagement), nous donne une connaissance bien plus exacte de Rome, telle qu'elle était alors, que ne peut le faire aucune histoire romaine.

31. Commencement de jalousie entre les triumvirs, parce que César, quoique absent, savait entretenir une telle activité dans son parti, que Crassus et Pompée ne croyaient pouvoir maintenir leur considération qu'en obtenant des concessions pareilles à celles qu'on lui
56. faisait. Cette fois l'harmonie fut rétablie par un accommodement qui eut lieu à Lucques entre les triumvirs, parce qu'ils avaient encore besoin les uns des autres.

Conditions de cet accommodement : César obtient la prorogation de son gouvernement encore pour cinq ans; Pompée et Crassus, le consulat pour l'année suivante, avec le gouvernement des provinces d'Afrique et d'Espagne pour l'un, et pour

l'autre, celui de la Syrie, parce qu'il se proposait de faire la guerre contre les Parthes. — Plus ces conditions avaient été tenues secrètes, moins la ligue entre ces trois hommes demeura un secret.

32. Second consulat de Crassus et Pompée. Ce n'est 55.
qu'au milieu des plus violentes tempêtes qu'ils purent venir à bout de leurs projets ; car la question était de savoir quelle faction s'emparerait du Forum et y resterait maîtresse. La résistance que leur opposa l'inflexible Caton, qui trouva dans son austère vertu les moyens de se faire de puissants et nombreux partisans, montre combien on juge avec prévention, lorsqu'on considère le pouvoir des triumvirs comme le seul qui existât alors, et la nation comme entièrement corrompue.

Expédition de Crassus contre les Parthes, entreprise avec ses seules ressources, 54 ; mais au lieu de recueillir des lauriers pareils à ceux de César, il trouva dans la Mésopotamie sa ruine complète, et celle de presque toute son armée, 53 ; dès-lors les Parthes obtinrent une prépondérance notable en Asie. (Voyez ci-dessus, pag. 333.)

33. Tandis que le triumvirat se trouvait ainsi changé en duumvirat, Pompée, qui était demeuré à Rome, laissant à ses lieutenants le gouvernement de sa province, réussit, au milieu des troubles intérieurs qui y régnaient toujours, et que ses intrigues y entretenaient, à se faire reconnaître pour le suprême régulateur de la république. Cette idée qu'un dictateur était nécessaire, s'était de plus en plus présentée aux esprits pendant une anarchie de huit mois, où il n'avait pas été possible de nommer des consuls ; et après une violente sédition, causée par l'as-
sassinat de Clodius par Milon, Pompée obtint, malgré 53.

l'opposition de Caton, d'être nommé seul consul, sorte de pouvoir semblable à la dictature.

Consulat de Pompée, 52, dans lequel, au bout de sept mois d'exercice, il prend pour adjoint *Métellus Scipion* son beau-père. — Prorogation pour cinq ans de son autorité dans les provinces d'Espagne et d'Afrique, qui devinrent depuis le principal siége du parti républicain.

34. La guerre civile devint dès-lors d'autant plus inévitable, que non-seulement les chefs de chaque parti, mais les partis eux-mêmes la désiraient. L'approche du moment où le commandement de César allait cesser, devait amener la décision. Pouvait-on s'attendre que le conquérant des Gaules consentît à redevenir un simple particulier, tandis que son rival resterait à la tête de la république? Les démarches qui eurent lieu de part et d'autre pour un rapprochement, n'eurent lieu que parce que chaque parti voulait éviter de paraître l'auteur de la guerre. Mais malheureusement, Pompée ne sut jamais connaître son adversaire, qui faisait tout par lui-même, terminait tout entièrement, et ne comptait que sur ses propres ressources. La confiance de Pompée dans le titre imposant qui le faisait regarder comme le défenseur de la république, fut telle qu'elle lui fit négliger tout ce qui était nécessaire pour une vigoureuse défense, tandis que César n'évitait rien avec autant de soin que l'apparence de l'usurpation; il ne voulait qu'être l'ami et le protecteur du peuple contre les usurpations de ses ennemis.

Commencement de la contestation, par la demande que fit César d'être nommé consul pendant son absence, 52. Il augmenta, par une monstrueuse corruption, le nombre de ses

partisans, et gagna les tribuns, entre autres le célèbre orateur *C. Curion*, qu'il ne crut pas payer trop cher en lui donnant une somme énorme pour acquitter ses dettes. Celui-ci, en lui suggérant la proposition de se démettre de son commandement et de consentir qu'on lui nommât un successeur, à condition que Pompée imiterait son exemple, réussit à donner un tour très-favorable aux affaires de César, 51.—Offres réciproques et répétées de renoncer au commandement, mais qui ne sont de part et d'autre qu'une pure feinte, 50, jusqu'à ce qu'un décret du sénat (7 janvier 49) ordonne à César de quitter son armée, sous peine d'être déclaré ennemi de la république, sans aucun égard pour l'intercession des tribuns, dont la fuite donna du moins à son parti l'apparence de la popularité.—César passe le Rubicon, limite de sa province.

35. La guerre civile qui éclata alors devait bientôt s'étendre sur presque tous les pays de l'empire Romain, parce que Pompée, dans l'impossibilité de défendre l'Italie, non-seulement avait choisi la Grèce pour le principal théâtre de la guerre, mais occupait aussi l'Espagne et l'Afrique par les armées commandées par ses lieutenants; tandis que César, au moyen d'une division plus adroite de ses légions, était présent partout, sans qu'on pût soupçonner à l'avance aucun de ses mouvements. Enfin, par différentes circonstances, la guerre eut lieu à Alexandrie et jusque dans le Pont; de sorte que ce ne fut pas une seule guerre, mais un enchaînement de six guerres, que César, en volant avec ses légions d'une partie du monde à l'autre, termina toutes victorieusement et en personne, dans l'espace de cinq ans. 49 jusq. 45.

Occupation rapide de l'Italie en soixante jours. César la subjugue presque sans résistance, aussi-bien que la Sicile et la

Sardaigne, tandis que Pompée se dirige dans la Grèce avec ses troupes et ses partisans. — Première campagne de César en Espagne contre les généraux de Pompée, *Afranius* et *Petreius*, qui sont forcés de se rendre ; mais ce succès est balancé par la perte des légions que commandait *Curion* en Afrique. — César retourne en Italie au mois de décembre de l'an 49. Il y est nommé dictateur, dignité qu'il échange contre le consulat. — Il passe promptement dans la Grèce avec les vaisseaux qu'il avait rassemblés, 4 janvier 48. Pendant cet intervalle, il éprouve un échec près de Dyrrachium. — La Thessalie devient le théâtre de la guerre ; bataille décisive de Pharsale, le 20 juin 48, après laquelle Pompée s'enfuit à Alexandrie ; il y est tué en débarquant. — Le vainqueur aborde, trois jours après, à Alexandrie.

36. César, après la bataille de Pharsale, est nommé de nouveau dictateur avec des prérogatives très-étendues. Cependant le parti de Pompée n'est rien moins qu'anéanti par sa mort ; la guerre d'Alexandrie qui dure six mois, et l'expédition contre Pharnace dans le Pont, lui donnent le temps de rassembler de nouveau ses forces, tant dans l'Afrique, sous Caton, qu'en Espagne, sous les fils de Pompée.

Pendant la guerre d'Alexandrie (voyez ci-dessus, pag. 291), et la campagne contre Pharnace, fils de Mithridate (qui était parvenu à recouvrer le royaume de son père, mais que César défit aussitôt après son arrivée, 47), le tribun *Dolabella*, qui voulait imiter Clodius, en flattant la populace par la promesse de l'abolition des dettes *(novæ tabulæ)*, excita de grands troubles à Rome, malgré la puissance militaire d'Antoine, que César avait envoyé avec le titre de maître de la cavalerie; parce que cet homme perdu de mœurs favorisa d'abord lui-même les projets du tribun. Le retour de César à Rome, mit, à la vérité, fin à ces désordres; mais l'accroissement du parti

républicain en Afrique, et une révolte qui eut lieu parmi ses soldats, le forcèrent à partir pour l'Afrique dès le mois de janvier 46. — Victoire près de Thapsus sur Scipion et Juba, après laquelle Caton se donne la mort à Utique. Le royaume de Juba, la Numidie, est réduit en province romaine. César, de retour à Rome au mois de juin, peut à peine y rester quatre mois; et, avant la fin de l'année, il part pour l'Espagne, afin d'y terminer une guerre des plus dangereuses contre les fils de Pompée. — Bataille sanglante de Munda, au mois de mars 45, dans laquelle périt Cn. Pompée, mais Sextus parvint à se sauver chez les Celtibériens.

37. Autant il est sûr que César n'avait point, comme Sylla, subjugué la république pour la rétablir de nouveau, autant il est impossible de déterminer quels pouvaient être les projets ultérieurs d'un usurpateur sans enfants, qui parut dans tout le cours de sa vie n'avoir été dirigé par aucun autre motif que par la passion de dominer; passion qui résultait immédiatement du sentiment qu'il avait de la supériorité de ses forces, et pour la satisfaction de laquelle tout lui sembla légitime. Le temps de sa dictature fut si court et si interrompu par les guerres, qu'aucun de ses projets ultérieurs n'avait pu se développer. Il chercha à fonder sa puissance sur l'inclination des peuples, et quoique son armée fût nécessairement son principal appui, il ne consentit pour lui plaire à aucune proscription nouvelle. Le rétablissement de l'ordre dans l'Italie ravagée, et surtout dans la capitale, et l'expédition qu'il méditait contre les Parthes devenus puissants, étaient les objets dont il s'occupait essentiellement. 44 15 févr.
Cependant la tentative qu'il fit pour obtenir le diadême, paraît mettre hors de doute son projet d'établir une monarchie. Mais l'anéantissement des formes républi-

caines fut incontestablement plus funeste que celui de la république elle-même.

Voici quels furent les honneurs et les priviléges accordés à César par le sénat : Après la bataille de Pharsale, il fut nommé dictateur pour un an, et consul pour cinq ans; et il obtint la puissance tribunitienne, aussi bien que le droit de paix et de guerre (droit qui avait appartenu aux comices à l'exclusion des tribuns), avec la possession des provinces, 48. L'année suivante, 49, sa dictature fut renouvelée pour dix ans, avec la principale autorité de la censure (*præfectura morum*), et enfin, 45, elle lui fut déférée pour toujours avec le titre d'*Imperator*. Quoique César fût véritablement par là le maître absolu de la république, cependant elle semblait pouvoir encore subsister avec les formes républicaines.

44 15 mars 38. Conjuration contre César, tramée par *M. Brutus* et *Cassius*, et qui se termine par le meurtre de César. Des hommes aussi exaltés que l'étaient les chefs de cette conspiration se devinent facilement l'un l'autre, et il était tout-à-fait dans leur caractère de ne pas méditer sur les suites de leur entreprise. Le meurtre de César fut un grand malheur pour Rome; car l'expérience ne tarda pas à faire voir qu'il était impossible de rétablir la république par ce moyen, et que la vie de César aurait vraisemblablement épargné à l'État les calamités désormais inséparables de l'établissement de la monarchie.

Il nous manque encore une vie de César où il soit convenablement apprécié; car dans nos temps modernes, il a été loué d'une manière aussi outrée qu'Alexandre a été au contraire rabaissé. Comme généraux et conquérants, l'un et l'autre furent également grands et également petits. Cependant, comme homme, Alexandre, dans le temps brillant de sa vie, paraît l'emporter sur César; quant aux grandes idées politiques

que développa Alexandre, on n'en remarque point de pareilles dans César; il s'entendait mieux qu'aucun autre aux moyens de parvenir à la domination, mais peu à la conserver.

*Histoire de la vie de Jules César*, par M. de Bury, Paris, 1758, 2 vol. in-8°.

*Vie de C. Julius Cæsar*, par A. G. Meissner, continuée par J. Ch. L. Haken, 1811. 4. P. (en allemand), jusqu'ici la meilleure.

39. Malgré l'amnistie déclarée au commencement, les funérailles de César firent voir que ses généraux, *M. Antoine* et *Lépide*, les chefs de son parti après sa mort, étaient loin de vouloir la paix; et l'arrivée du neveu de César, *C. Octavius* (depuis *César Octavianus*), qu'il avait adopté par son testament, servit à compliquer encore davantage tous les rapports, parce que chacun ne travaillait que pour soi, et qu'Antoine aspirait à remplacer César. Chacun cherchait à gagner le peuple, et surtout à décider les légions en sa faveur, et leur adhésion dépendait de la possession des provinces. Il ne faut donc point s'étonner si ce fut là le principal but de la lutte qui s'engagea, sous prétexte de tirer vengeance des meurtriers de César, et qui finit, en peu de mois, par amener la guerre civile.

A l'époque de la mort du dictateur, M. Antoine était consul, et Dolabella consul désigné. Lépidus était maître de la cavalerie. Cassius et Brutus étaient tous deux préteurs (le premier, préteur de la ville); César avait donné à l'un la Syrie, et à l'autre la Macédoine, et le sénat avait confirmé ces dons. La Gaule Transalpine avait été décernée à Lépidus, et la Cisalpine à Décimus Brutus. — Mais aussitôt après l'assassinat de César, Antoine se fit donner la Macédoine par un décret du peuple, et il fit donner la Syrie à Dolabella qui était alors son collègue, et avec lequel il s'était étroitement uni, tandis que

le sénat, de son côté, donna à Cassius et à Brutus, qui avaient été chargés du soin important d'approvisionner Rome, au premier Cyrène, et au second la Crète. — Cependant Antoine, par un nouveau changement, se fit peu de temps après donner la Gaule Cisalpine, et à son frère C. Antonius la Macédoine, et il obtint l'une et l'autre du peuple.

40. Tandis que M. Antoine cherche à se mettre, par la force, en possession de la Gaule Cisalpine, que D. Brutus refuse de lui abandonner, et se retire dans Modène; une guerre civile, très-courte à la vérité, mais extrêmement sanglante, en est la suite. (*Bellum Mutinense.*) L'éloquence de Cicéron fait déclarer Antoine ennemi du peuple; et les deux consuls, *Hirtius* et *Pansa*, sont envoyés avec César Octavien pour le combattre. Antoine battu, rejoint bientôt Lépidus au-delà des Alpes; mais les deux consuls étant restés sur le champ de bataille, Octavien, à l'aide de ses légions, s'empare du cousulat, et montre au sénat désarmé l'inefficacité de ses décrets pour le rétablissement de la république. L'usage des *magistratus suffecti*, qui s'établit bientôt après, prouve à lui seul que le sénat n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été auparavant.

La guerre de Modène commence en décembre 44, et se termine par la défaite d'Antoine près de Modène, le 14 avril 43. — Octavien obtient le consulat le 22 septembre.

41. Octavien abandonne le parti du sénat, et entame des négociations avec Antoine et Lépide. Un nouveau triumvirat est arrêté entre eux dans une conférence près de Bologne; en se déclarant les chefs de la république pour cinq ans, sous le titre de *triumviri reipublicæ constituendæ*, et en se partageant à leur gré les provinces,

l'anéantissement du parti républicain était leur but principal; une nouvelle proscription dans Rome même, et une déclaration de guerre aux meurtriers de César, furent les moyens dont ils se servirent pour y parvenir.

Conclusion du triumvirat le 27 novembre 43. La marche des triumvirs vers Rome fut le signal du massacre des proscrits, qui s'étendit bientôt dans toute l'Italie, et dans lequel périt aussi Cicéron, le 7 décembre. — Le motif de cette nouvelle proscription n'était pas seulement la haine que se portaient les factions, mais autant, et plus encore peut-être, d'un côté, la nécessité de se procurer de l'argent pour faire la guerre qu'on avait entreprise; et d'un autre côté, l'obligation de satisfaire aux prétentions des légions. — Vit-on jamais régner une terreur aussi exécrable qu'à cette époque, où l'on interdisait jusqu'aux pleurs?

42. La guerre civile, qui allait bientôt commencer, était donc une guerre entre les oligarques et les défenseurs de la république. L'empire Romain se trouvait partagé également entre ces deux partis: car si les premiers étaient en possession de l'Italie et des provinces d'Occident, les seconds occupaient tous les pays situés à l'Orient, et la puissance navale de S. Pompée paraissait devoir leur assurer l'empire de la mer.



Dès l'automne de 44, M. Brutus était parvenu à se mettre en possession de la Macédoine, tandis que Cassius de son côté, pour se mettre en possession de la Syrie, avait été obligé de combattre Dolabella, qui s'était emparé de l'Asie en faisant périr le proconsul Trébonius; mais il avait été par cette raison déclaré ennemi public par le sénat, et enfermé par Cassius dans Laodicée, où il fut contraint de se donner la mort, 5 juin 43. Dès-lors Brutus et Cassius devinrent les maîtres de toutes les

provinces de l'Orient, aux dépens desquelles ils faisaient subsister leurs troupes, non sans exercer de grandes vexations. — S. Pompée s'était tenu caché en Espagne après la bataille de Munda 45; il devint ensuite le chef des pirates, et bientôt très-puissant, jusqu'à ce que, César ayant été tué, le sénat lui donna le commandement des forces de mer, avec lesquelles il s'empara d'abord de l'Espagne, et ensuite de la Sicile, après la conclusion du triumvirat, puis de la Sardaigne et de la Corse. Ce fut un grand bonheur pour les triumvirs que S. Pompée ne sût profiter qu'à demi de sa puissance et de son bonheur.

43. La Macédoine devint le théâtre de la nouvelle guerre civile; et indépendamment de la bonté de leur cause, de grands talents, ainsi que des forces considérables, tant sur terre que sur mer, semblaient devoir assurer la victoire à Brutus et à Cassius. Mais dans la bataille décisive qui se donna près de Philippes, la fortune fit voir un de ses caprices les plus extraordinaires, et la république en perdant ses deux chefs, perdit aussi ses derniers appuis.

Double bataille près de Philippes, vers la fin de l'an 42, et mort volontaire de Cassius après la première, et de Brutus après la seconde.

44. L'histoire des onze années qui suivent, jusqu'à la bataille d'Actium, n'est guère que celle des démêlés des oligarques entre eux. Le plus adroit l'emporta à la fin, parce que M. Antoine avait bien autant d'ambition qu'Octave, mais non autant d'esprit; quant à l'imprévoyant Lépidus, il ne tarda pas à être victime de sa vanité et de sa faiblesse. Tandis qu'Antoine se rendait en Asie pour régler le sort des provinces d'Orient, et de là à

Alexandrie, où il séjourna avec Cléopatre, Octave retourna à Rome. Mais la famine qu'on y éprouvait, parce que S. Pompée tenait la mer fermée; la consternation répandue dans toute l'Italie par le partage de tous les biens-fonds arrachés à leurs propriétaires, pour les donner aux vétérans; et l'avidité insatiable de ceux-ci, rendit sa position extrêmement dangereuse; à tout cela se joignit encore la haine de Fulvie, épouse délaissée de M. Antoine, qui se ligua avec son beau-frère le consul Antonius, et excita, à la fin de l'année, une guerre civile en 41.
Italie, qui se termina par la prise et l'incendie de Pérouse affamée, ou L. Antonius s'était renfermé.

La guerre de Pérouse dura depuis la fin de l'an 41 jusqu'au mois d'avril de l'an 40.

45. Cependant peu s'en fallut que cette guerre n'en allumât une autre beaucoup plus considérable, parce que M. Antoine, déja l'ennemi déclaré d'Octave, vint en Italie au secours de son frère, dans l'intention de s'unir avec S. Pompée contre lui. Ce fut néanmoins un 40.
bonheur pour le monde, qu'on parvînt non-seulement à rétablir la concorde entre les triumvirs, mais aussi qu'on pût remédier à la famine qui régnait dans Rome, en faisant la paix avec S. Pompée, quoique celle-ci ne dût pas être de longue durée.

La principale condition de la paix entre les triumvirs fut un nouveau partage de provinces, dans lequel on fixa pour limite la ville de Scodra en Illyrie. Antoine obtint toutes les provinces de l'Orient, Octave toutes celles de l'Occident, Lépidus l'Afrique, et on convint de garder l'Italie en commun. Le mariage d'Antoine avec Octavie, car Fulvie était morte, devait cimenter l'union. — Dans la paix qui fut conclue

à Misenum avec Sex. Pompée, il obtint les îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, et on lui promit l'Achaïe.

46. Mais Pompée devait bientôt éprouver qu'une alliance entre lui et les triumvirs ne pouvait finir que par sa perte; la guerre qu'il recommença peu après, et
38. qui ne put être terminée qu'au bout de deux ans, par
36 le génie d'Agrippa, fut d'autant plus importante, que non-seulement elle décida du sort de Pompée, mais que les dissensions qui s'élevèrent entre Octave et Lépide, et la chute de ce dernier, changèrent le triumvirat en duumvirat.

Après une bataille navale indécise, 38, Pompée ayant équipé de nouvelles flottes, 36, fut attaqué de tous côtés par Lépidus qui revint d'Afrique, et par les vaisseaux qu'Antoine avait envoyés. — Défaite définitive de la flotte de Pompée, qui s'enfuit en Asie et y périt. — Lépidus tente de s'emparer de la Sicile, Octave gagne ses troupes, et il est contraint de se démettre du triumvirat.

47. Les guerres étrangères qu'Octave et Antoine entreprirent dans les années suivantes, retardèrent pour quelque temps l'explosion de la haine qui les divisait.
35. jusq. 33. Tandis qu'Octave, pour occuper ses légions séditieuses, remportait des victoires sur les peuples de la Dalmatie et de la Pannonie, Antoine qui était en Égypte, entreprit deux expéditions contre les Parthes, alors très-puissants, et contre leurs voisins. Mais, en offensant Rome par la manière dont il se conduisit dans ces guerres, il donna lui-même à son rival des armes contre
32. lui. Son divorce formel avec Octavie, rompit entièrement le lien qui avait existé jusque-là entre les deux maîtres du monde.

Après son premier séjour à Alexandrie, 41, Antoine passa

en Italie, 40, et ayant conclu la paix avec Octave, il se rendit avec sa nouvelle épouse en Grèce, où il passa près de quatre ans, jusqu'à l'an 37. Quoique son lieutenant Ventidius eût combattu avec succès contre les Parthes qui avaient fait une invasion en Syrie (voyez ci-dessus, pag. 334), Antoine prit néanmoins la résolution de marcher lui-même contre eux, et il l'exécuta, 36; mais, quoique allié avec le roi d'Arménie, Artavasdes (qu'il accusa depuis de trahison), il eût tenté de pénétrer dans le pays des Parthes, à travers la Médie et l'Arménie, par un autre chemin que celui qu'avait pris Crassus, il eut presque le même sort que ce général, et son entreprise échoua complètement. Il s'en vengea sur Artavasdes, qui tomba entre ses mains dans sa seconde expédition, et qu'il dépouilla de ses États. Après son entrée triomphante à Alexandrie, il les donna avec d'autres terres à Cléopatre et à ses enfants. (Voyez ci-dessus, pag. 292.) Ensuite il entreprit, de concert avec le roi de Médie, de renouveler son expédition contre les Parthes, 33; mais, à l'instigation de Cléopâtre, il envoie à Athènes Octavie, qui venait au-devant de lui. De ce moment, Octave et lui, s'accusent réciproquement devant le sénat, et la guerre est déclarée à Rome, toutefois contre Cléopâtre seulement.

48. La Grèce redevint encore le théâtre de la guerre, et quoique les forces d'Antoine fussent plus considérables, ce fut cependant un grand avantage pour Octave 31.
d'avoir pour lui l'apparence de la meilleure cause. La 2 sept.
bataille navale d'Actium décida en faveur d'Octave, qui lui-même aurait eu peine à le croire, si Antoine n'eût abandonné sa flotte et son armée. Celle-ci se rendit au vainqueur sans avoir tiré l'épée. La prise de l'Égypte, réduite en province romaine (voyez ci-dessus, pag. 293), par suite de cet évènement, et la mort d'Antoine et de Cléopâtre, mirent fin à la guerre, et rendirent Octave seul maître absolu de la république. 30.

La dernière partie de l'histoire d'Antoine jusqu'à sa mort, ayant été composée pendant la domination de son ennemi, doit être considérée avec la défiance qu'inspire ce genre d'histoires; elle a fourni matière aux compilateurs d'anecdotes.

---

# QUATRIÈME PÉRIODE.

## HISTOIRE DE L'EMPIRE ROMAIN

### COMME MONARCHIE JUSQU'A SA CHUTE EN OCCIDENT,

DEPUIS L'AN 30 AVANT J. C. JUSQU'A L'AN 376 DE L'ÈRE VULGAIRE.

*Notions préliminaires de géographie. — Tableau de la division de l'empire romain en provinces, et des pays indépendants de l'empire qui eurent, soit par la guerre, soit par le commerce, des relations avec Rome.*

Les limites ordinaires de l'empire romain pendant cette période, quoiqu'il les ait quelquefois dépassées pour un temps, furent, en Europe, les deux grands fleuves du Rhin et du Danube; en Asie, l'Euphrate; en Syrie, le désert de sable; en Afrique, également les régions sablonneuses; ainsi il comprenait les plus belles contrées des trois parties du monde autour de la mer Méditerranée.

Contrées en Europe : I. L'Espagne (*Hispania*). Limites:

à l'ouest, les Pyrénées ; au sud, au nord et à l'est, la mer. — Fleuves principaux : *Minius* (le Minho), *Durius* (le Douro), *Tagus* (le Tage), *Anas* (la Guadiana), *Bætis* (le Guadalquivir), qui se jette dans l'Atlantique, et *Iberus* (l'Èbre), qui a son embouchure dans la Méditerranée. Montagnes : Indépendamment des Pyrénées : *Idubeda*, le long de l'Èbre, et *Orospeda* (Sierra-Morena). — Division en trois provinces. 1. *Lusitania* ; limites au nord, le Durius ; au sud, l'Anas. Principaux peuples : *Lusitani*, *Turdetani*. Capitales : *Augusta Emerita*. 2. *Bætica* ; limites au nord et à l'ouest, l'*Anas* ; à l'est, le mont *Orospeda*. Principaux peuples : *Turduli*, *Bastuli*. Principales villes : *Corduba* (Cordoue), *Hispalis* (Séville), *Gades* (Cadix), *Munda*. 3. *Tarraconensis*, la Tarragonaise comprenait tout le reste de l'Espagne. Principaux peuples : *Callæci*, *Astures*, *Cantabri*, *Vascones* au nord ; *Celtiberi*, *Carpetani*, *Ilergetes* dans l'intérieur ; *Indigetes*, *Cosetani*, etc. sur les bords de la Méditerranée. Villes principales : *Tarraco* (Tarragone), *Carthago nova* (Carthagène), *Toletum* (Tolède), *Ilerda* (Lérida), *Saguntus* et *Numantia* (Soria) déja détruites. — Les îles Baléares, *Major* et *Minor* (Majorque et Minorque), appartenaient à l'Espagne.

II. *Gallia Transalpina*. Limites : à l'ouest les Pyrénées, à l'est le Rhin, et une ligne tirée depuis sa source jusques et compris la rivière du Var ; au nord et au sud, la mer. Principaux fleuves : *Garumna* (la Garonne), *Liger* (la Loire), *Sequana* (la Seine) et *Scaldis* (l'Escaut) qui se jettent dans l'Océan ; *Rhodanus* (le Rhône) qui reçoit l'*Arar* (la Saône), et a son embouchure dans la Méditerranée. *Mosella* (la Moselle) et *Mosa* (la Meuse) qui se jette dans le Rhin. Montagnes : Indépendamment des Pyrénées : le Jura, les Vosges et les Cévennes, *Vo-*

*gesus* et *Cebennæ.* — Division en quatre provinces. 1. *Gallia Narbonensis* ou *Braccata*, bornée à l'ouest par les Pyrénées, à l'est par le Var (*Varus*), et au nord par les Cévennes. Principaux peuples : *Allobroges*, *Volcæ*, *Salyes.* Principales villes : *Narbo* (Narbonne), *Tolosa* (Toulouse), *Nemausus* (Nîmes), *Massilia* (Marseille), *Vienna* (Vienne). 2. *Gallia Lugdunensis* ou *Celtica.* Limites au sud et à l'ouest, la Loire; au nord la Seine, à l'est la Saône. Principaux peuples : *Ædui*, *Lingones*, *Parisii*, *Cenomani*, tous de race celtique. Villes principales : *Lugdunum* (Lyon), *Lutetia Parisiorum* (Paris), *Alesia* (Alise). 3. *Gallia Aquitanica.* Limites au sud, les Pyrénées, au nord et à l'est, la Loire. Peuples principaux : *Aquitani* (de race espagnole); *Pictones*, *Averni*, et autres peuples d'origine celtique. Villes principales : *Climberris*, *Burdigala* (Bordeaux). 4. *Gallia Belgica.* Limites à l'est et au nord, le Rhin; à l'ouest la Saône; au sud le Rhône jusqu'à Lyon; en sorte qu'elle comprenait au commencement les contrées qui avoisinent le Rhin, avec l'Helvétie. Néanmoins celles-ci en furent séparées dans la suite sous les noms de *Germanie inférieure* et *supérieure.* Peuples principaux : au nord, peuples Belges, *Nervii*, *Bellovaci*, etc. *Treviri*, *Ubii*, de race germanique; dans l'intérieur, *Sequani*, *Helvetii*, de race celtique. Principales villes : *Vesentio* (Besançon), *Verodunum* (Verdun), etc. Le long du Rhin, dans la Germanie inférieure, *Colonia Agrippina* (Coblentz), dans la Germanie supérieure, *Moguntium* (Mayence), *Argentoratum* (Strasbourg).

III. *Gallia Cisalpina* ou *Togata* (la Lombardie, voyez ci-dessus, pag. 349). Mais comme dès le temps de César ses habitants jouissaient entièrement du droit de cité, on la comptait comme faisant partie de l'Italie.

IV. La Sicile, partagée en province de Syracuse et de Lilybée.

V. La Sardaigne et la Corse. (Voy. ci-dessus, pag. 353.)

VI. Les îles Britanniques, dont il n'y eut que l'Angleterre et une partie de l'Écosse méridionale, qui furent connues sous le nom de *Britannia romana* réduites en province romaine depuis le règne de Néron. — Principaux fleuves : *Tamesis* (la Tamise), et *Sabrina* (la Saverne). Principales villes : *Eboracum* (York) au nord, et *Londinum* (Londres) au sud. Quant à l'Écosse, *Britannia barbara* ou *Caledonia*, les Romains y ont souvent pénétré, mais sans pouvoir jamais la conquérir entièrement; et il n'y eut jamais que les négociants romains qui allassent dans l'Irlande, *Hibernia;* jamais les légions n'y mirent le pied.

VII. Les contrées au sud du Danube, qui furent subjuguées par Auguste, et réduites en provinces romaines, étaient : 1. *Vindelicia*, bornée au nord par le Danube, à l'est par l'*Aenus* (l'Inn), à l'ouest par l'Helvétie, et au sud par la Rhétie. Principaux peuples : *Vindelici*, *Brigantii*, etc. Villes principales : *Augusta Vindelicorum* (Augsbourg), *Brigantium* (Bregentz). 2. *Rhætia.* Limites au nord, la Vindélicie; à l'est, l'Inn et la Saltz; au sud, la chaîne des Alpes, depuis le lac Majeur, *Lacus Verbanus*, jusqu'à Bellinzone; à l'ouest, l'Helvétie. Principal peuple: *Rhæti*; principales villes : *Curia* (Coire), *Veldidena* (Wilten), et *Tridentum* (Trente). 3. *Noricum*, bornée au nord par le Danube, à l'ouest par l'Inn, à l'est par le mont *Cetius* (Cahlenberg); au sud par les Alpes Juliennes et la Save, *Savus*. Peuple principal: *Boii*. Villes : *Juvavium* (Salzbourg), *Boiodurum* (Passau). 4. *Pannonia superior*. Limites au nord et à l'est, le Danube; au sud la Raab, *Arabo*; à l'est le mont *Cetius*.

Villes : *Vindobona* (Vienne), *Caruntum*. 5. *Pannonia inferior*. Limites au nord la Raab, à l'est le Danube, au sud la Save. Villes : *Taurunum* (Belgrade), *Mursa* (Essek), et *Sirmium*. 6. *Mœsia superior*, bornée au nord par le Danube, au sud par le mont *Scardus* ou *Scodrus*, à l'ouest par la Pannonie, à l'est par le fleuve *Cebrus* (Ischia). Villes : *Singidunum* (Semlin), et *Naissus* (Nissa). 7. *Mœsia inferior*. Limites au nord le Danube, à l'ouest le mont Cebrus, au sud le mont Hémus, et à l'est le Pont-Euxin. Villes : *Odessus*, *Tomi*.

VIII. *Illyricum*. On comprenait en général sous ce nom tous les pays au sud du Danube, à partir de la Rhétie, avec la Dalmatie. Mais l'Illyricum, proprement dit, ne comprend que les terres voisines de la mer, le long du golfe Adriatique, depuis *Istria*, en Italie, jusqu'au fleuve Drinus, et à l'est jusqu'à la Save. Villes : *Salona*, *Epidaurus* (à peu de distance de Raguse), *Scodra* (Scutari).

IX. *Macedonia*. Limites : au nord le mont *Scodrus*, au sud les monts *Cambuniens*, à l'ouest l'Adriatique, et à l'est la mer Égée. Fleuves : le *Nestus*, le *Strymon*, l'*Haliacmon*, qui ont leur embouchure dans la mer Égée, l'*Apsus* et l'*Aous*, qui se jettent dans le golfe Adriatique. Principaux peuples : au nord les *Pæones*, les *Pieres* avec les *Mygdones* au sud. Principales villes : Pydna, Pella, Thessalonique, Philippes, avec plusieurs colonies grecques. (Voyez ci-dessus, pag. 177.) — A la côte occidentale *Dyrrachium* et *Apollonia*.

X. *Thracia*, avait au commencement ses rois, qui néanmoins étaient dépendants de Rome; elle ne fut réduite en province que depuis l'empereur Claude. Limites au nord le mont Hémus, à l'ouest le fleuve Nestus, à l'est et au sud la mer. Fleuve : *Hebrus*. Principaux peu-

ples : les *Triballi*, *Bessi* et *Odrysæ*. Villes : *Byzantium*, *Apollonia*, *Beræa*.

XI. *Achaia* (la Grèce. Voy. ci-dessus, pag. 119.)

XII. Au nord du Danube, Trajan fit encore une province romaine du pays des Daces, *Dacia*. Limites : au sud le Danube, à l'ouest *Tibiscus* (la Theiss), à l'est *Hierassus* (le Pruth), au nord les monts Crapacks, *Carpates* ou *Carpati*. Villes : *Ulpia Trajana* et *Tibiscum*.

Provinces d'Asie. I. Les provinces de l'Asie antérieure étaient : 1. l'Asie (voyez ci-dessus, pag. 15); 2. la Bithynie avec la Paphlagonie et une partie du Pont; 3. la Cilicie avec la Pisidie (voyez ci-dessus, pag. 18). II. La Syrie avec la Phénicie. III. L'île de Chypre. — Plusieurs pays avaient encore, au commencement de l'empire, leurs rois particuliers, quoique dépendants des empereurs, comme la Judée (devenue province, l'an de J.-C. 44); la Comagène (province, l'an de J.-C. 79, et ajoutée ainsi que la Judée à la Syrie); la Cappadoce (province, l'an de J.-C. 17); le Pont (devenu entièrement province sous Néron). — États encore libres à la même époque : Rhodes et Samos (provinces, l'an de J.-C. 70); et la Lycie (Province, l'an 43 de J.-C.). — L'Arménie et la Mésopotamie, en-deçà de l'Euphrate, furent réduites en provinces par Trajan, mais Adrien les abandonna bientôt après.

Provinces d'Afrique. I. L'Égypte (voyez ci-dessus, pag. 50). II. La Cyrénaïque avec l'île de Crète (ci-dessus, pag. 50). III. L'Afrique (ci-dessus, pag. 48; 393). La Numidie (ci-dessus, pag. 50). La Mauritanie avait encore son roi particulier; mais on le lui ôta l'an 42, et elle fut partagée en deux provinces. 1. *Mauritania Cæ-*

*sarensis*, bornée à l'est par le fleuve *Ampsagus*, à l'ouest par le fleuve *Mulucha*. Villes : *Igilgilis* et *Cæsarea*. 2. *Mauritania Tingitana*, depuis le fleuve Mulucha jusqu'à la mer Atlantique. Capitale : *Tingis*.

Principales contrées limitrophes. 1. *Germania*. Limites : au sud le Danube ; la mer au nord ; à l'ouest le Rhin ; à l'est incertaines, quoiqu'en général on regarde la Vistule comme cette limite. Fleuves principaux : le Danube, le Rhin : *Albis* (l'Elbe), *Visurgis* (le Veser), *Viadrus* (l'Oder), et la Vistule. On fait aussi fréquemment mention de *Lippia* (la Lippe), et de *Amisia* (l'Ems). — Montagnes et forêts : la forêt *Hercynienne* ; on comprend sous ce nom toutes les montagnes couvertes de bois qui sont dans la partie *est* de l'Allemagne. *Melibocus* (le Harz), *Sudetus* (la forêt de Thuringe), la forêt de Teuteberg au sud de la Westphalie. On ne doit chercher ni une division politique ni des villes dans l'ancienne Germanie; on ne peut qu'indiquer les demeures des principales peuplades ; encore faut-il observer que ces peuples, surtout depuis le second siècle, furent souvent forcés de changer de demeures. 2. Que les noms assignés à quelques peuples principaux servent souvent à désigner une confédération de plusieurs petites peuplades. Les principaux peuples du nord de l'Allemagne, au temps d'Auguste, étaient les *Batavi* en Hollande ; les *Frisii* dans la Frise ; les *Bructeri* dans la Westphalie ; les *Chauci (majores* et *minores)* dans le pays de Brême et d'Oldenbourg ; les *Cherusci* (nom d'une confédération de plusieurs peuples), dans le duché de Brunswick ; les *Catti* dans la Hesse. — Au sud de l'Allemagne, les *Hermanduri* dans la Franconie ; les *Marcomanni* dans la Bohême ; les *Alemanni* (nom qui désignait aussi une confédéra-

tion, et non un peuple particulier), ne paraissent que dans le troisième siècle. Au temps d'Auguste, ces peuples, et en général ceux de la Germanie orientale, que l'on commençait peu à peu à connaître, étaient compris sous le nom général de *Suevi.*

Les contrées septentrionales de l'Europe étaient regardées comme des îles dans l'Océan germanique, et en conséquence on les considérait comme appartenant à la Germanie. Telles étaient la *Scandinavia* ou *Scandia* (la Suède méridionale); *Nerigon* (la Norwège), et *Eningia*, ou peut-être *Finningia* (la Finlande). L'île la plus septentrionale portait le nom de *Thule.*

L'Europe septentrionale, depuis la Vistule jusqu'au Tanaïs (Don), était comprise sous le nom général de *Sarmatia ;* mais outre les pays voisins du Danube, notamment la Dacie (voyez ci-dessus, pag. 448), on connaissait aussi jusqu'à un certain point les côtes de la mer Baltique, à cause du commerce de l'ambre.

En Asie, l'empire romain avait pour limites la grande Arménie (voy. ci-dessus, pag. 20, 329), le royaume des Parthes depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus (voy. ci-dessus, pag. 20, 23), et la presqu'île d'Arabie. (Voyez ci-dessus, pag. 19).

L'Asie orientale, ou l'Inde, fut connue des Romains par les relations de commerce qu'ils y entretinrent depuis la conquête de l'Égypte. Elle se divisait en Inde en-deçà du Gange *(India intrà Gangem)*, c'est-à-dire : 1. les pays entre l'Indus et le Gange ; 2. la presqu'île de ce même côté, particulièrement la côte occidentale (de Malabar) assez bien connue ; 3. l'île de *Trapobane* (Ceylan); et en Inde au-delà du Gange *(India extrà Gangem)*, à laquelle appartenait la *Sérique*, contrée la plus lointaine dont on eût connaissance ; mais en gé-

néral tous ces pays n'étaient que très-imparfaitement connus.

Les limites de l'empire en Afrique étaient l'Éthiopie au-dessus de l'Égypte ; la Gétulie et le grand désert de sable de Libye, au-dessus des autres provinces romaines.

---

# PREMIÈRE SECTION,

## Depuis César-Auguste, jusqu'a la mort de Commode, 30 av. J.-C. — 193 de J.-C.

Sources. L'écrivain qui embrasse toute cette période de l'histoire romaine, est Dion Cassius, livres LI—LXXX, quoique nous n'ayons pour les vingt derniers livres que l'abrégé de Xiphilin. — Le principal historien pour l'histoire du règne de Tibère, jusqu'au commencement de celui de Vespasien, est Tacite dans ses *Annales*, 14 — 68 de J.-C. (cependant les livres qui contenaient une partie de l'histoire de Tibère, depuis l'an 32—34, le règne de Caligula, les six premières années de celui de Claude, 37—47, ainsi que la dernière année et demie de Néron, sont malheureusement perdus) : quant à l'*Histoire* du même auteur, à peine les trois premières années, 69—71, nous ont été conservées. — Les vies de Suétone, depuis Jules César jusqu'à Domitien, sont d'autant plus précieuses que, dans un État comme l'Empire romain, la connaissance du caractère et de la vie privée des empereurs est nécessairement ce qu'il y a de plus important. — Pour les règnes d'Auguste et de Tibère, nous avons encore l'histoire de Velleius Paterculus; et quoique écrite d'un ton de courtisan, elle n'est pas moins intéressante par cela même. Nous indiquerons ci-dessous ce qui a été écrit sur l'histoire de quelques empereurs en particulier.

Parmi les ouvrages modernes, ceux qui appartiennent à cette période, sont :

*Histoire des empereurs et des autres princes qui ont régné dans les six premiers siècles de l'Église*, par M. Lenain de Tillemont, Bruxelles, 1707, 5 vol. in-8° (l'ancienne édit. in-4°, 1700, 4 vol.). L'ouvrage de Tillemont a du mérite comme compilation laborieuse, mais pour l'exécution il a été surpassé par le suivant.

*Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constantin*, par M. Crévier, Paris, 1749, 12 vol. in-8°. Continuation de l'histoire romaine de Rollin (voyez ci-dessus, pag. 356), tout-à-fait dans l'esprit de cet auteur et par son élève.

D. Goldsmith, *Roman history from the fundation of the city of Rome to the destruction of the Western Empire*. Lond., 1774. 2 vol. C'est bien plutôt un coup-d'œil sur l'histoire, qu'une histoire détaillée. (Voyez ci-dessus, pag. 356.)

*Histoire des Romains sous les empereurs, avec celle des peuples contemporains*, par M. D. G. H. Hübler, Freyberg, 1803. 3 part. (en allemand). Continuation de l'ouvrage cité ci-dessus, pag. 2; cette histoire va jusqu'à Constantin.

---

1. *César Octavianus* fut le premier auquel le sénat accorda le surnom d' *Auguste*, titre d'honneur qui fut périodiquement renouvelé, et que portèrent ses successeurs. Sa domination absolue pendant quarante-quatre ans, malgré les révolutions par lesquelles la république, qui avait subsisté jusqu'alors, fut changée en monarchie, n'est pas encore tout-à-fait un gouvernement despotique ni pour le fond ni pour la forme. L'intérêt propre du dominateur exigeait autant que possible le maintien des formes républicaines, puisque sans cela on ne pouvait 30 av. J.-C. jusq. 14 de J.-C.

pas tout changer ; et la suite de l'histoire d'Auguste montre assez que la cruauté qu'on lui a reprochée au commencement de son règne, tenait bien plus aux circonstances qu'à son propre caractère. Mais pendant un règne si long, si tranquille et si heureux, l'esprit républicain, qui déja n'existait plus que chez quelques particuliers, pouvait-il ne pas s'éteindre de lui-même ?

Les formes sous lesquelles Auguste posséda les diverses branches de l'autorité suprême (la dictature exceptée) étaient: le consulat qu'il se fit accorder tous les ans jusqu'à 21 ; il obtint pour toujours la puissance consulaire, l'an 19. — La puissance tribunitienne, qui lui fut accordée pour toujours, l'an 30, rendit sa personne inviolable, et prépara ainsi les *judicia majestatis* (accusations de lèse-majesté). Sous le titre d'*Imperator*, 31, il demeura général en chef de toutes les armées, et obtint le pouvoir proconsulaire dans toutes les provinces. Il s'attribua, dès l'an 19, la censure *(magistratura morum)* ; et devint *pontifex maximus*, 13. Pour éviter toutes les apparences de l'usurpation, Auguste ne prit d'abord le souverain pouvoir que pour dix ans ; mais il se le fit ensuite proroger tous les dix ou cinq ans, ce qui donna lieu plus tard à l'établissement des *sacra decennalia*.

2. Le sénat demeura toujours comme auparavant le *conseil de l'État*, et Auguste chercha à augmenter la considération de ce corps, par une épuration *( lectio )* réitérée. Cependant il était naturel qu'un prince qui n'avait encore d'autre cour que celle que lui formaient ses amis et ses affranchis, qui n'avait point de ministre proprement dit, délibérât avec ses confidents intimes, tels qu'un Mécène, un Agrippa, etc. ; ce qui forma plus tard le *conseil secret du prince*. Parmi les magistratures républicaines, les plus élevées furent celles qui y perdirent le plus ; et comme le maintien de la tranquillité

dans la capitale était ce qui importait surtout alors, les places de préfet de la ville *(præfectus urbis)* et d'intendant des vivres *(præfectus annonæ)*, non-seulement furent maintenues, mais encore acquirent une haute importance, surtout la première.

Il n'y a rien qui décèle plus l'esprit de la monarchie que la sévère distinction des rangs, et, sous ce rapport, les magistratures, particulièrement le consulat, ne perdirent rien. De là l'usage, qui dura long-temps, de nommer des consuls adjoints ou substitués *(consules suffecti)*, qui se réduisit plus tard aux simples ornements du consulat et du triomphe. *(ornamenta consularia* et *triumphalia)*.

3. L'introduction des armées permanentes, préparée déja depuis long-temps, était la suite naturelle d'une domination obtenue par la guerre; et elles étaient nécessaires, tant pour la conservation des nouvelles conquêtes que pour la garde des frontières. On sentit également la nécessité de l'établissement des gardes *(cohortes prætorianæ)* et de la milice de la ville *(cohortes urbanæ)*, pour la sûreté de la capitale et du trône. La création de deux préfets du prétoire ne diminuait pas encore la grande importance de ces places.

Distribution des légions dans les provinces en lieux de résidence *(castra stativa)*; ils devinrent bientôt des villes, particulièrement le long du Rhin, du Danube et de l'Euphrate. *(Legiones Germanicæ, Illyricæ* et *Syriacæ.)* Il en fut de même des flottes à Misène et à Ravenne.

4. Auguste partagea volontiers la possession, et par conséquent l'administration et les revenus des provinces, avec le sénat; cependant il se réserva la plupart des

provinces frontières où se trouvaient les légions, et abandonna les autres au sénat (*Provinciæ principis et Provinciæ senatûs*). Voilà pourquoi les gouverneurs nommés par lui (*legati*, lieutenants) exerçaient en son nom l'autorité civile et militaire. Au contraire, ceux qui étaient nommés par le sénat (*proconsules*), n'avaient que l'autorité civile. Auprès des uns et des autres résidaient ordinairement des intendants (*procuratores* et *quæstores*). Les provinces y gagnèrent incontestablement, non-seulement parce que les gouverneurs se trouvèrent alors sous une surveillance sévère, mais aussi parce que c'étaient des fonctionnaires salariés par l'État.

Le sort des provinces dépendait naturellement, en grande partie, du caractère de l'empereur et du gouverneur; mais de plus il devait y avoir une différence notable entre les provinces du prince et celles du sénat : car ces dernières étaient exemptes de l'oppression militaire qui pesait sur les premières; c'est là ce qui semble expliquer l'état florissant de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, etc.

5. Les sources des finances de l'État restèrent presque entièrement les mêmes qu'auparavant; seulement Auguste fit dans l'administration intérieure des finances plusieurs changements, dont nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite. La différence entre la caisse particulière et militaire de l'empereur (*fiscus*), et la caisse de l'État (*ærarium*), dont l'une était à sa disposition immédiate, tandis qu'il disposait indirectement de l'autre par le sénat, s'ensuivit d'elle-même; cependant, par une suite naturelle du despotisme qui s'introduisit plus tard, il arriva que la dernière fut toujours engloutie par la première.

Plus le désordre des finances était devenu grand pendant les guerres civiles, surtout par l'abandon fait aux soldats de tous les biens-fonds de l'Italie, plus l'entretien des armées permanentes devenait onéreux; ce qui dut rendre encore plus difficile la réforme accomplie si heusêusement par Auguste, dont les efforts paraissent avoir eu pour principal but de tout assujettir, autant qu'il était possible, à un ordre fixe et déterminé. Les principaux changements qu'il fit dans l'ancien système des impôts, consistaient : 1° dans une quotité fixe et déterminée que chaque particulier devait payer, substituée aux dixièmes établis jusque-là dans les provinces ; 2° dans les douanes, tant par le rétablissement des anciennes que par la création de nouvelles, et de plus dans l'établissement d'une *accise* (*centesima rerum venalium*); la possession de l'Égypte, où affluait alors presque tout le commerce de l'Orient, rendait les douanes très-avantageuses pour Rome; 3° dans l'attribution successive au domaine du prince des terres qui appartenaient à l'État. — Parmi les nouveaux impôts, les plus importants étaient, d'une part, le *vingtième sur les héritages*, quoique avec des restrictions importantes; et de l'autre, les amendes sur les célibataires, établies par la loi *Julia Poppæa*. — La plus grande partie de tous ces revenus de l'État était, dans l'origine, vraisemblablement versée dans le fisc; il y entrait tous les revenus des provinces du prince, plus ceux des provinces du sénat, qui étaient alloués à l'entretien des troupes; enfin les revenus des domaines, le vingtième, etc. Il n'y avait pour l'*ærarium*, ou trésor public (alors administré par trois préfets du trésor), qu'une partie des revenus des provinces du sénat, les douanes et le produit des amendes. Ainsi donc, Auguste était le maître des finances, des légions, et par-là de tout l'empire.

(Voyez ci-dessus, pag. 398, les écrits de Hegewisch et de Bosse.)

6. Les accroissements du territoire de l'empire sous Auguste furent de la plus grande importance, et la

plupart avaient pour motif la nécessité de maintenir la
tranquillité dans l'intérieur et de protéger les frontières.
25. La soumission complète de l'Espagne septentrionale
et de la Gaule occidentale, était utile pour le pre-
mier but; l'expédition projetée contre les Parthes,
20. quoique non exécutée, et celle que l'on fit réellement
en Arménie, an 2 de J.-C., atteignirent le second but;
mais la conquête la plus importante fut celle des con-
trées au sud du Danube, la Rhétie, la Vindélicie, et
15. la Noricie, ajoutées à la Pannonie déja conquise, et à
35 la Mœsie. D'un autre côté, l'expédition contre l'Arabie-
et Heureuse échoua complètement; et celle qu'on tenta
29.
24 contre l'Éthiopie, n'eut d'autre résultat que de mettre
les frontières à couvert.

7. Au reste, toutes ces conquêtes réunies ne coûtèrent pas tant à Rome que la tentative qu'on fit pour subjuguer la Germanie, et qui manqua entièrement; entreprise d'abord par les deux beaux-fils d'Auguste, *Drusus* et *Tiberius Nero*, et ensuite par le fils du premier, c'est-à-dire par *Germanicus*. Il est impossible de décider si ce fut réellement une faute politique, parce qu'on ne peut pas déterminer avec certitude jusqu'à quel point cette entreprise était nécessaire pour la sûreté des frontières.

C'est dans l'année 12 avant J.-C., que les Romains, sous la conduite de Drusus, commencèrent à attaquer les Germains; et la Basse-Allemagne (la Westphalie, la Basse-Saxe et la Hesse) fut constamment le théâtre de la guerre. Les attaques eurent lieu tant par terre que par mer, par l'embouchure de l'Ems, du Véser et de l'Elbe, à cause des facilités que les alliances avec les peuples qui habitent les bords de l'Océan, les Bataves, les *Frisii* et les *Chauci*, offraient pour le succès de l'en-

treprise. L'audacieux Drusus, dans sa seconde expédition, pénétra jusqu'au Véser, et l'année suivante, 9, jusqu'à l'Elbe même; mais il mourut au retour de son expédition. Ses successeurs dans le commandement, Tibère, 9—7, Domitius Aenobarbus, 7—2; M. Vinicius, 2—2, après J.-C, et de nouveau Tibère, 2—4, ainsi que Quintilius Varus qui lui succéda, 5—9, tentèrent de bâtir sur les fondements qu'avait jetés Drusus, et de former insensiblement une nouvelle province romaine de la partie de la Germanie qu'ils avaient conquise, en y élevant des forts et en y introduisant la langue et les lois de Rome. Mais la révolte organisée avec art par *Arminius* (Herman), jeune prince des Chérusques, fils de Siegmar, et gendre de Ségestes, l'allié des Romains, et la défaite complète de Varus et de son armée dans la forêt de Theuteberg, an 9 de J.-C., sauvèrent la Germanie du joug et sa langue de l'anéantissement. Les vainqueurs apprirent alors (et ils durent s'en souvenir long-temps), que les légions n'étaient point invincibles. Auguste envoya aussitôt Tibère (qui, dans le même temps, venait d'étouffer une révolte en Pannonie) avec Germanicus sur le Rhin; mais tout se borna à de simples escarmouches, jusqu'à ce que Germanicus, 14—16 parvint à pénétrer plus avant, et même jusqu'au Véser, 16 de J.-C. Mais malgré la victoire qu'il avait remportée près d'Idistavisus (Minden), il perdit au retour sa flotte et une partie de son armée par la tempête, et ensuite la jalousie de Tibère l'obligea de quitter ce théâtre de ses exploits. Depuis ce temps, les Germains furent en repos de côté-là.

MANNERT. Géogr. des Grecs et des Romains; III[e] partie.

8. Le règne long et paisible d'Auguste, en Italie, a été considéré en général comme une période brillante et heureuse pour l'Empire romain ; et certainement on ne peut en disconvenir, si on la compare aux temps qui l'avaient précédée et qui la suivirent. La sûreté des personnes et des propriétés était à la vérité rétablie ;

les arts de la paix, encouragés par Auguste lui-même et par Mécène son favori, reflorissaient; d'ailleurs, le rétablissement formel de la république aurait été le signal de nouveaux bouleversements. Et si l'on trouve que le gouvernement d'Auguste ne fut pas ce qu'il aurait pu devenir, il faut avant tout répondre à cette question : Rome en pouvait-elle alors supporter un meilleur? Si sa vie privée ne fut pas sans reproches, au moins se renferma-t-il sévèrement dans les bornes de la décence, puisqu'il y sacrifia sa propre fille. On ne manqua même pas de lois pour l'amélioration des mœurs, si des lois étaient suffisantes pour cet objet!

Les plus importantes de celles qu'il publia dans ce dessein, sont les lois *Julia de adulteriis*, et *Papia Poppæa*, contre le célibat; cette dernière excita de grands murmures.

9. L'histoire du règne d'Auguste est d'ailleurs, en grande partie, celle des intérêts divers des membres de sa famille, qui fut très-malheureuse. L'influence de Livie, sa seconde femme, était très-considérable, et elle paraît en avoir abusé pour élever à la suprême puissance ses fils Tibère et Drusus. L'incertitude naturelle de la succession dans un État tel qu'était alors l'Empire romain, fut encore accrue par les événements. Après la mort prématurée de Marcellus qu'Auguste avait
23. adopté, et qui était à la fois son neveu et son gendre,
Julie sa veuve, l'unique enfant qu'il avait eu de Scribonia et qu'il chérissait tendrement, avait été mariée
17. à Agrippa. Auguste avait adopté les deux jeunes Césars
12. Caius et Lucius nés de ce mariage, et leur mère, après
la mort d'Agrippa, avait épousé Tibère; mais l'empe-
2. reur fut forcé ensuite de l'exiler à cause de sa conduite

scandaleuse. Lorsque les deux jeunes Césars furent 6
devenus grands, Auguste leur marqua tant de prédilec- jusq. 2 de
tion, que Tibère, mécontent, se retira de la cour. J.-C. 2 et 4
Cependant, ces deux jeunes gens étant morts, Tibère J.-C. 4.
vit renaître ses espérances et fut adopté par Auguste, à condition qu'il adopterait à son tour Drusus Germanicus, fils de son frère Drusus, mort auparavant. Enfin
Auguste, avec le consentement du sénat, associa for- J.-C. 11.
mellement Tibère à l'empire, en lui transmettant d'égales prérogatives appelées, sous ses successeurs, *Lex regia*.

Le Marbre d'Ancyre (*Marmor Ancyranum*) ou inscription du temple d'Auguste à Ancyre, est un monument qu'Auguste laissa à Rome, comme copie du compte rendu de son administration; malheureusement elle est très-mutilée. (Voyez CHISCHULL, *Antiquit. Asiatic.*)

*Mémoirs of the court of Augustus*, *by* TH. BLACWELL, *Lond.* 1760, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est divisé en quinze livres; le dernier vol. a été mis au jour, après la mort de l'éditeur, par M. MILLS. Les deux derniers volumes de cette histoire prolixe, contiennent le règne d'Auguste; les autres remontent aux temps antérieurs. Une juste appréciation d'Auguste, suppose au préalable la critique des sources où Suétone a puisé.

*Histoire des triumvirats, augmentée de l'histoire d'Auguste*, par Larrey, Trévoux, 1741, 4 part. in-8°. La dernière partie de cette simple narration, à partir de la mort de Catilina, contient l'histoire d'Auguste.

10. Le règne de Tibère (*Tiberius Claudius Nero*, et J. C.
depuis son adoption, *Tiberius Cæsar*, âgé 56—78 ans), 14 19
fut assez paisible dans Rome, quoique les légions dans août, jusq.
la Pannonie, et plus encore dans la Germanie, mon- 37. 16
trassent déja qu'elles sentaient qu'il était en leur pouvoir mars.

de faire des empereurs, ce qui changea plutôt l'esprit que la forme de la constitution romaine. Sous lui, les comices ne furent plus qu'un vain fantôme; car il remit la décision de toutes les affaires qui s'y étaient traitées, au sénat, qui même ne fut plus qu'une haute cour criminelle, chargée de juger les procès d'État qu'on faisait à ses membres. Au reste, ce corps était déja tellement habitué à la soumission, que tout y dépendait du caractère personnel du prince. Tibère fonda le despotisme par ces terribles accusations de lèse-majesté *(judicia majestatis)*, qui devinrent si communes sous son règne; mais le sénat partagea son crime par l'excès d'une lâcheté et d'une bassesse qui ne connaissait plus de bornes. Ce corps devint inévitablement l'instrument de la tyrannie, du moment où il cessa de former le gouvernement d'un État libre. Malgré ses talents militaires et plusieurs bonnes qualités, le caractère despotique de Tibère s'était depuis long-temps formé, lorsqu'il monta sur le trône à l'âge de 56 ans; il n'y eut que des circonstances extérieures qui purent lui faire déposer le masque dont il s'était couvert, encore ne le jeta-t-il pas tout-à-fait.

Les accusations de lèse-majesté, que l'indétermination des délits rendit bientôt si redoutables, avaient déja pris naissance sous Auguste, par la loi *Julia de majestate*, et par l'établissement des *cognitiones extraordinariæ*, ou commissions chargées de connaître de certains délits; mais elles devinrent terribles par l'abus qu'en firent Tibère et ses successeurs.

11. Le principal objet de la jalousie, et par conséquent de la haine de Tibère, était Germanicus, presque adoré du peuple et des armées; aussi s'empressa-t-il de

le rappeler de la Germanie, et de l'envoyer en Orient apaiser les troubles qui avaient éclaté en Syrie. C'est là qu'après une heureuse pacification de tous ces désordres, il fut empoisonné à l'instigation de Cn. Pison et J.-C.
de sa femme Plancine. Cependant la nombreuse famille 19.
qu'il laissa de sa veuve Agrippine ne fut pas plus qu'elle-même à l'abri de la ruine et des persécutions.

Le résultat des expéditions de Germanicus en Orient, fut non-seulement de donner un roi à l'Arménie, mais encore de réduire la Cappadoce et la Comagène en provinces romaines, l'an de J.-C. 17.

*Histoire de César Germanicus*, par M. L. D. (Beaufort), à Leyde, 1741. Simple narration chronologique.

12. Bientôt cependant, pour le malheur de Rome, *L. Ælius Séjan*, préfet du prétoire, parvint à gagner la confiance de Tibère; et il l'obtint d'autant plus illimitée, J.-C.
qu'il en jouissait seul. Pendant les huit années de sa 23 jusq.
domination, non content de la rendre redoutable, en 31.
cantonnant les troupes dans des baraques près de la 20.
ville *(castra prætoriana)*, et de persuader à Tibère de quitter Rome pour toujours, et de se retirer à Caprée, afin de pouvoir exercer de là sa tyrannie avec plus de sécurité; il chercha à s'ouvrir à lui-même le chemin au trône par des infamies, des crimes sans nombre, et par les persécutions qu'il fit éprouver à la famille de Germanicus. Le despotisme qu'il introduisit fut d'autant plus effrayant que, même après sa chute, non-seule- 31.
ment tout ce qui composait son parti, mais encore tout ce qui passait pour y appartenir, fut enveloppé dans sa ruine. Le tableau de ce despotisme est rendu encore plus horrible par le mélange des voluptés contre nature

que Tibère, déja sur le déclin de l'âge, commença à joindre à ses cruautés.

Le malheur de Tibère fut d'être parvenu trop tard au trône. Les vertus de sa jeunesse ne compensent pas la cruauté qu'il montra dans son âge mûr. Ce sont vraisemblablement ces qualités, dont Velleius Paterculus, qui écrivait au milieu de son règne, fait l'éloge : le panégyrique que cet auteur fait de Tibère, est plus facile à justifier que celui qu'il fait de Séjan.

13. *C. Cæsar Caligula*, le seul fils de Germanicus
37 16 mars, jusq. 41 24 janv.
qui était resté, parvint, à la vérité, au trône à l'âge de vingt-cinq ans ; mais les heureuses espérances qu'on avait conçues de ce jeune prince furent bientôt cruellement trompées : l'esprit déja troublé auparavant par la maladie et par la débauche, il tomba dans une démence qui ôte à son court règne toute espèce de liaison et d'ensemble. Cependant ses profusions insensées furent encore plus funestes à l'État que sa cruauté, qui fut celle d'un tigre. A la fin, deux officiers de sa garde, C. Chærea et C. Sabinus, réussirent à le tuer, après un règne qui avait duré près de quatre ans.

14. Son oncle et son successeur, *T. Claudius Cæsar*,
41 24 janv. jusq. 54 13 oct.
âgé de 50 ans, fut le premier empereur que les gardes placèrent sur le trône ; il leur accorda en récompense la gratification connue sous le nom de *donativum*. Trop faible pour gouverner par lui-même, presque imbécille par l'état d'abjection dans lequel il avait été tenu de bonne heure, débauché, et cruel par peur, il devint le jouet de l'impudence de sa femme et de ses affranchis; c'est la première fois qu'on entend prononcer dans l'histoire romaine, à côté des noms d'une *Messaline* et d'une *Agrippine*, ceux d'un *Pallas* et d'un *Narcisse*.

La domination de Messaline fut encore plus préjudiciable à l'Empire, par son avidité qui mettait tout à l'enchère, que par ses honteuses prostitutions; et lorsqu'elle eut enfin trouvé la punition de son impudence sans exemple, la jeune Agrippine, nièce de l'empereur, veuve de L. Domitius, prit sa place, et fit encore plus de mal, parce qu'elle joignait à tous les vices de la première un esprit de domination auquel celle-ci était étrangère. Le plan qu'elle avait formé d'assurer la succession au trône à son fils du premier lit, *Domitius Nero*,
que Claude avait adopté, et qu'il avait marié à sa propre 50.
fille Octavie, au préjudice de Britannicus, fils de Claude, fut le principal but de sa politique. Elle ne crut pouvoir l'atteindre qu'en s'assurant à l'avance des gardes prétoriennes, par l'élévation de Burrhus à la place de préfet unique du prétoire, et en empoisonnant Claude. — Mal- 54
gré les démêlés avec les Germains et les Parthes (voyez ci-dessus, pag. 335), qui ne furent que des disputes de frontières, l'étendue de l'Empire romain ne laissa pas de s'accroître sous ce règne.

Commencement des conquêtes des Romains dans la Bretagne (où Claude alla lui-même), sous A. Plautius, dans l'année 43. Sous ce général, la Mauritanie, 42; la Lycie, 43; la Judée, 44 (voyez ci-dessus, pag. 346), et la Thrace, 47; furent réduites en provinces romaines. De plus, ce fut lui qui abolit en Italie les préfectures qui y existaient encore.

15. A Claude, succéda, à l'âge de 17 ans, *Néron* 54
(*Nero Claudius Cæsar*), appuyé par Agrippine et par 13 oct.
les gardes prétoriennes. Élevé avec une rigueur stoïque, jusq. 68
dans le séjour des plus grands forfaits, et par cela 11 juin.
même façonné à la dissimulation, Néron n'envisagea

le trône, auquel il parvint dans une extrême jeunesse,
que comme un moyen de se procurer le plus de jouis-
sances possible ; toujours est-il certain que, dans toute
sa vie, sa cruauté elle-même fut subordonnée à son
penchant pour la débauche. La cause immédiate de sa
cruauté fut l'incertitude du droit de succession au trône;
54. aussi, après le meurtre de Britannicus, le glaive at-
teignit-il successivement tout ce qui appartenait même
de loin à la famille des Césars ; mais comme, chez les
tyrans, chaque exécution en entraîne nécessairement
de nouvelles, on ne doit point s'étonner qu'il en soit
venu bientôt à frapper tout ce qui paraissait se distin-
guer. Cependant les rapports où Néron s'était trouvé
avec Agrippine, avec Burrhus et avec Sénèque, dans
les premières années de son règne, où il se fit quelques
améliorations dans les finances, l'obligèrent à garder
quelque temps une sorte de modération. Mais depuis
59. que Poppée l'eut excité à faire périr sa mère et son
62. épouse Octavie, et que *Tigellinus* fut devenu son con-
fident, aucune considération étrangère ne fut plus ca-
pable de le retenir. Les exécutions des particuliers,
les seules dont l'histoire fasse mention, étaient au total
peut-être le moindre mal ; le pillage des provinces,
non-seulement pour fournir à ses débauches, mais
aussi pour entretenir le peuple dans une ivresse con-
tinuelle, faillit causer la dissolution de l'Empire. Les
dernières années du règne de Néron dénotent un état
de démence qu'on ne peut méconnaître, qui se mani-
feste dans ses exercices de théâtre, et surtout dans l'his-
68 toire même de la chute de ce monstre. — Il fallait
apparemment que sur un trône, et près d'un trône
comme celui de Rome, il se formât des héros pour le
crime comme pour la vertu !

Après la découverte de la conjuration de Pison, 65, révolte de Julius Vindex dans la Gaule celtique, 68, suivie de celle de Galba, proclamé empereur en Espagne, auquel se joignit Othon dans la Lusitanie. Cependant après la défaite de Vindex par le lieutenant Virginius Rufus dans la Germanie, les révoltes paraissaient étouffées, lorsque les instigations de Nymphidius en firent éclater une dans Rome même parmi les gardes de l'empereur. — Fuite et mort de Néron, le 11 juin 68. — Guerres étrangères sous son règne : dans la Bretagne, qui fut en grande partie subjuguée par Suetonius Paulinus et réduite en province romaine; dans l'Arménie, sous le commandement du brave Corbulon, contre les Parthes; et dans la Palestine, contre les Juifs, l'an 66. — Grand incendie à Rome, en 64, qui occasiona la première persécution contre les chrétiens.

La principale cause qui fit supporter si tranquillement à la nation le despotisme de Néron et de ses prédécesseurs, était sans doute le soin que les empereurs prenaient de fournir des aliments à une partie du peuple; aux distributions de blé qui avaient lieu tous les mois du temps de la république, on ajouta extraordinairement les distributions de vin et de viande (*congiaria* et *viscerationes*). Les époques de tyrannie étaient assez ordinairement l'âge d'or de la populace.

16. L'extinction de la maison des Césars dans la personne de Néron occasiona des tempêtes si furieuses, qu'en moins de deux ans quatre empereurs s'emparèrent violemment du trône. On reconnaissait, à la vérité, le droit qu'avait le sénat, de nommer ou de confirmer celui qui devait succéder au pouvoir; mais aussitôt que les armées eurent découvert qu'elles pouvaient faire un empereur, la sanction du sénat ne fut plus qu'un vain cérémonial. *Servius Sulpitius Galba*, âgé de 72 ans, proclamé empereur en Espagne, quelque temps auparavant, par les légions qu'il y commandait, et reconnu

68 11 juin, jusq. 69 15 janv.

alors par le sénat, vint à Rome, et en prit tranquillement possession, parce que Nymphidius venait de manquer son coup, et que Virginius se soumit volontairement à lui. Mais, pendant la courte durée de son règne, il s'attira la haine, non-seulement des gardes prétoriennes, mais encore des légions de la Germanie; et lorsque, pour la sûreté de son trône, il eut adopté le jeune Licinius Pison, et que par là il eut ôté tout espoir à M. Othon, qui jusque-là avait été son ami, il fut renversé par ce dernier aidé de la garde prétorienne.

69 15 janv. jusq. 16 avril. 17. *M. Othon*, âgé de 37 ans, fut à la vérité reconnu par le sénat, mais non par les légions de Germanie, qui proclamèrent empereur le lieutenant *A. Vitellius* qu'elles conduisirent en Italie. Othon alla d'abord à sa rencontre; mais, après la bataille de Bédriac, il se tua lui-même, sans qu'on ait bien su si c'était la terreur ou l'amour de la patrie qui le porta à cet acte de désespoir.

Pour l'histoire de Galba et d'Othon, voyez surtout leurs vies par Plutarque.

69 16 avril, jusq. 20 déc. 18. *A. Vitellius*, âgé de 57 ans. Il fut d'abord reconnu, non-seulement par le sénat, mais encore dans les provinces. Tandis que ses débauches, sa cruauté et la licence de ses troupes le rendaient odieux à Rome, les légions de Syrie proclamèrent empereur leur général T. Flavius Vespasianus, qui, à la sollicitation de Mucien, gouverneur de Syrie, prit la couronne. Bientôt les légions du Danube se joignirent à lui, pénétrèrent en Italie sous la conduite d'Antonius Primus, leur général, battirent près de Crémone les troupes de Vi-

tellius, qui dès-lors ne tarda pas à être précipité du trône. Cependant il eut encore le temps de retourner à Rome, où il versa des flots de sang, fit périr Flavius Sabinus, frère de Vespasien, et mit le feu au Capitole.

19. Avec *Flavius Vespasianus*, âgé de 59-69, ans, monta 69
sur le trône une nouvelle famille qui a donné à Rome 20 déc.
trois empereurs. L'Empire épuisé par les profusions, les jusq. 79
guerres civiles et les révolutions répétées, trouva dans 24 juin.
Vespasien un prince tel qu'il le lui fallait. Il commença par restaurer les finances entièrement ruinées, soit en rétablissant comme provinces des pays que Néron avait affranchis, soit en remettant sur pied les douanes, dont il haussa les droits ou en créa de nouveaux; sans cela il eût été impossible de rétablir la discipline dans l'armée. Sa libéralité qui se montra dans les monuments qu'il fit élever, tant à Rome que dans d'autres villes, et les soins qu'il donna à l'instruction de la jeunesse, en établissant des maîtres payés aux frais de l'État, suffisent pour le justifier du reproche d'avarice. Et quoiqu'il ait chassé de Rome, à cause de leurs opinions séditieuses, les stoïciens qui y étaient devenus nombreux depuis Néron, l'abolition des accusations de lèse-majesté, et la considération qu'il rendit au sénat, prouvent assez combien il était éloigné du despotisme.

Les pays qu'il remit sur le pied de provinces étaient Rhodes, Samos, la Lycie, l'Achaïe, la Thrace, la Cilicie et la Comagène. — Guerres extérieures : 1° celle contre les Juifs, qui finit par la destruction de Jérusalem, 71 ; 2° la guerre encore plus considérable contre les Bataves et leurs alliés sous la conduite de Civilis; ceux-ci, pendant les derniers troubles civils, avaient tenté de se délivrer de l'oppression des Romains, mais ils furent contraints par Céréalis d'en venir à un accommo-

dement, 70.—Expédition d'Agricola dans la Bretagne, l'an de J.-C. 78 — 85. Ce général, non-seulement soumit toute l'Angleterre, et y établit la domination romaine, mais encore il attaqua l'Écosse, et en fit le tour par mer.

*D. Vespasianus, sive de vitâ et legislatione T. Flavii Vespasiani Imp. Commentarius, auctore* A. G. Cramer. *Jenæ* 1785. Excellente dissertation, avec des éclaircissements sur les fragments de la loi *Regia*. La seconde partie, *de legislatione*, contient un savant commentaire sur les sénatus-consultes du règne de Vespasien.

79 27 juin, jusq. 81 13 sept. 20. *Titus Flavius Vespasianus*, l'aîné des fils de Vespasien, âgé de 39—41 ans, nommé César dès l'an 70, offre le rare exemple d'un prince devenu meilleur sur le trône. Son règne court et bienfaisant fut cependant signalé par des calamités publiques ; la grande éruption 79. du Vésuve, qui renversa plusieurs villes ; une peste, et un incendie à Rome. Sa mort prématurée lui assura à jamais la réputation, sinon du plus grand, au moins du meilleur des princes.

81 13 sept. jusq. 96 18 sept. 21. *Titus Flavius Domitianus*, son frère, âgé de 30—45 ans, qui monta après lui sur le trône, fut le despote le plus effréné. L'instinct de la cruauté, joint à un égal degré de vanité, nourrie par une sombre jalousie, le rendit l'ennemi de tous ceux qui se distinguaient par leurs exploits, leurs talents et leurs richesses. Les humiliations que son orgueil éprouva dans la guerre contre les *Cattes*, et bien plus encore dans celle contre les *Daces*, ne firent que l'aigrir de plus en plus. Il fonda son despotisme sur la force militaire, et pour cela, il augmenta d'un quart la paie des soldats ; mais, pour ne point être obligé de trop la diminuer, comme il avait fait d'abord, il multiplia d'autant plus les accusations de

lèse-majesté (que le grand nombre des délateurs secrets rendirent plus redoutables que jamais pendant son règne)[1], afin de remédier par les confiscations à l'épuisement du fisc. Cependant sa cruauté paraît s'être bornée à l'enceinte de la capitale; et l'étroite surveillance dans laquelle il maintint les gouverneurs des provinces empêcha une désorganisation générale de l'Empire, pareille à celle qui avait eu lieu sous Néron. Sa chute confirma cette observation générale, fondée sur l'expérience, qu'un tyran a bien moins à craindre du peuple que de ceux dont il menace la vie.

Les guerres étrangères sous ce règne ont cela de remarquable, que ce sont les premières où les Barbares aient attaqué avec succès l'Empire romain. L'expédition ridicule de Domitien contre les Cattes, l'an 62 de J.-C., offrait la première preuve de la vanité sans bornes de ce prince, comme le rappel d'Agricola, vainqueur de la Bretagne, 85 de J.-C., en fut une de sa jalousie. Mais ses guerres contre les Daces ou les Gètes, qui, sous leur brave roi Dercebal, attaquèrent les frontières romaines, sont de la plus grande importance, en ce qu'elles occasionèrent pareillement une autre guerre avec leurs voisins les Marcomans, les Quades et les Jaziges, 86 — 90, qui fut si malheureuse pour les Romains, que Domitien fut obligé d'acheter la paix des Daces par un tribut annuel.

22. *M. Cocceius Nerva*, âgé de 70 ans, fut porté au trône par les meurtriers de Domitien. Avec ce prince commence une plus heureuse période pour l'Empire romain. La terreur qui avait régné jusqu'alors cessa entièrement, et il chercha non-seulement par l'abolition des impôts, mais aussi en distribuant des terres aux plus indigents, à ranimer l'industrie. La révolte des gardes coûta à la vérité la vie aux meurtriers de Domi- 96. 18 sept. jusq. 98 27 janv.

tien, mais elle fut cause que Nerva, par l'adoption de
97. M. Ulpius Trajan, assura le bonheur de l'Empire après
sa mort.

98. 24 23. *M. Ulpius Trajanus* (depuis son adoption *Nerva*
janv. *Trajanus*), âgé de 43—62, né Espagnol, fut le premier
jusq. 117 étranger qui parvint au trône de Rome, et n'en fut
11 août. pas moins un prince également grand comme souverain, comme général et comme homme. Après avoir aboli complètement les *judicia majestatis*, il se proposa pour principal but le rétablissement de la constitution libre des Romains, autant qu'elle pouvait se concilier avec la monarchie, en donnant lui-même l'exemple de la soumission aux lois. Il rendit les élections aux comices, au sénat l'entière liberté des suffrages, et aux magistrats la considération; et, par-dessus tout cela, il pratiqua l'art de gouverner par lui-même, dans un détail et à un degré que peu de princes ont possédé. Économe pour lui-même, il était cependant libéral pour tout établissement utile soit à Rome, soit dans les provinces; comme la confection des grandes routes, l'érection des monuments publics, et des écoles destinées à l'instruction des enfants pauvres. Il recula par des victoires les bornes de l'Empire, en s'emparant du pays des Daces, dans les deux guerres qu'il leur fit; de la Mésopotamie, de l'Arménie, et d'une partie de l'Arabie, dans les campagnes qu'il fit contre les Parthes et les Arméniens; et réduisit les pays conquis en provinces romaines. — Pourquoi faut-il qu'un si noble caractère ait été entaché par la manie des conquêtes?

La première guerre contre les Daces, dans laquelle il affranchit l'Empire d'un tribut honteux, et força le roi Dercebal à la soumission, dura depuis l'an 101 jusqu'à l'an 103. Mais

Dercebal s'étant révolté, la guerre recommença, l'an 105, et fut terminée l'année suivante, 106, par la réduction de la Dacie en province romaine, et par l'établissement des colonies dans ce pays.—La possession du trône d'Arménie (voyez ci-dessus, pag. 335) donna lieu à la guerre contre les Parthes, 114—116; mais, quoique terminée victorieusement par les Romains, elle ne produisit à l'Empire aucun avantage durable. Ses conquêtes en Arabie ne s'étendirent que sur la partie septentrionale de ce pays; l'Arabie-Pétrée ayant été conquise, dès l'an 107, par le lieutenant Cornélius Palma.

Le panégyrique de Trajan par Pline le Jeune, doit être considéré comme une source particulière pour l'histoire de ce prince; mais on trouve des renseignements plus propres à nous faire apprécier l'esprit de son gouvernement, dans sa correspondance avec ce même Pline, alors gouverneur de la Bithynie. (*Voyez Plin. Epist., L. X.*)—Qui pourrait le lire sans admiration pour l'homme d'État couronné?

RITTERSHUSII *Trajanus in lucem reproductus, Ambeguæ*, 1608. Simple recueil des passages des anciens, où il est fait mention de Trajan.

*Res Trajani imperatoris ad Danubium gestæ, auctore* CONRAD MANNERT, *Norimb.* 1793; et

JOH. CHRIST. ENGEL, *Commentatio de expeditionibus Trajani ad Danubium, et origine Valachorum; Vindob.* 1794. Ces deux dissertations ont concouru pour le prix proposé par la société des Sciences de Gœttingue; la première a obtenu le prix; et la seconde, l'accessit.

24. *P. Aelius Hadrianus*, âgé de 42—63 ans, cousin 117
et pupille de Trajan, qui l'avait adopté à la sollici- 11 août.
tation de Plotine, son épouse, lui succéda, et après jusq. 138
avoir été reconnu par l'armée d'Asie, il le fut aussi par 10 juill.
le sénat. Son système de gouvernement différa de celui de son prédécesseur, en ce qu'il eut pour principal but

le maintien de la paix; et pour cela il abandonna tout-
à-coup les provinces d'Asie nouvellement conquises,
l'Arménie, l'Assyrie, la Mésopotamie, et termina les
différents avec les Parthes (voyez ci-dessus, pag. 335).
Cependant il conserva, quoique malgré lui, la Dacie,
pour ne pas exposer les colonies romaines qui y étaient
120 établies. En revanche il chercha, par une réforme
jusq. 123. générale de l'administration intérieure, et par la sévé
rité de la discipline militaire, à donner une plus
grande consistance à l'Empire. Vers la fin de son règne,
il voyagea lui-même dans toutes les provinces de l'Em-
pire romain; il parcourut d'abord l'Occident, et en-
124 suite l'Orient, rétablissant partout un meilleur ordre. Par
jusq. 131. la promulgation de l'édit perpétuel *(Edictum perpetuum)*,
il améliora la législation civile. Aimant passionnément
les arts, et s'y connaissant lui-même; il leur rendit une
nouvelle vie pendant son règne, qui certes fut pour
136. tout l'État un règne salutaire. D'ailleurs, il répara ample-
ment quelques actes irréguliers qu'on peut lui repro-
cher, par le choix qu'il fit de son successeur. Après
avoir d'abord adopté *L. Aurelius Verus* (depuis *Aelius*
138 *Verus*) qui périt victime de ses débauches, il adopta
1 *T. Aurelius Antoninus* (depuis *T. Aelius Hadrianus Anto-*
janv. 25 *ninus Pius)*, à condition qu'il adopterait à son tour *M. Au-*
févr. *relius Verus* (depuis *M. Aurelius Antoninus*), et *L. Ceso-*
*nius Commodus* (depuis *L. Verus*), qui devait adopter à
son tour le fils d'*Aelius Verus*.

Pendant le règne d'Adrien, une grande révolte éclata dans la Judée, sous *Barcochab*, 132—135, à cause de l'introduction du paganisme dans la colonie romaine, *Aelia Capitolina* (l'ancienne Jérusalem).

Détails particuliers pour l'histoire d'Adrien, ainsi que pour

celle d'Ælius Verus, dans leurs vies, par Ælius Spartianus (voy. *Scriptores Hist. Augustæ minores*), déja cités.

25. *Antoninus Pius*, âgé de 47—70. Son règne fut sans contredit la plus heureuse période de l'Empire romain. Il le trouva dans la meilleure situation, et conserva dans leurs emplois tous ceux qui y avaient été placés par Adrien. Son activité paisible fournit peu de matière à l'histoire, et cependant il fut peut-être l'homme du caractère le plus noble qui fût encore monté sur le trône. Quoique prince, il vécut ainsi qu'aurait pu faire un simple particulier, administrant les affaires de l'État comme les siennes propres. Il honorait le sénat, et les provinces fleurirent sous lui, parce que non-seulement il tint les gouverneurs de province sous une surveillance sévère, mais aussi parce qu'il s'était fait une maxime de laisser long-temps dans leurs places les hommes dont il avait une fois reconnu la probité. Il maintint un ordre rigoureux dans les finances; et il n'épargnait jamais rien, soit pour l'amélioration ou la fondation des établissements utiles, comme le témoignent, entre autres exemples, la fondation de plusieurs édifices et la création d'instituteurs publics salariés dans toutes les provinces. Il n'entreprit jamais aucune guerre, et plusieurs nations étrangères le choisirent pour arbitre de leurs différents. Quelques troubles qui s'élevèrent dans l'Égypte et dans la Bretagne, et quelques guerres de frontières suscitées par les Germains, les Daces, les Maures et les Alains, furent apaisés par ses lieutenants.

138 10 juill. jusq. 161 7 mars.

La principale est presque l'unique source pour l'histoire d'Antoninus Pius (puisque l'on a perdu cette partie de l'histoire de Dion Cassius), est sa vie par Jules Capitolin, dans les *Script.*

*Hist. August.*; mais c'est plutôt sa vie privée que l'histoire de son administration. Il faut comparer cette vie avec les excellentes réflexions de Marc-Aurèle I, 16, sur ce prince.

*Vies des empereurs Tite Antonin et Marc-Aurèle*, par M. Gautier de Sibert. Paris, 1769, in-8°, travail estimable.

161. 7 mars, jusq. 180 17 mars. 26. *M. Aurelius Antoninus* le philosophe, âgé de 40-59 ans, lui succéda, et aussitôt il s'associa L. Verus, (mort en 169, âgé de 30—40 ans), qu'il reconnut sous le titre d'Auguste, et auquel il donna sa fille en mariage. Malgré la différence de leurs caractères, l'union la plus intime subsista entre eux, pendant tout le temps qu'ils furent associés pour le gouvernement, quoique L. Verus, presque toujours occupé par la guerre, prît peu de part à l'administration intérieure. Le règne de Marc-Aurèle fut signalé par de grandes calamités : une peste redoutable, la famine, et des guerres presque continuelles; il n'y avait qu'un tel prince qui offrait au monde l'image de la sagesse assise sur le trône, qui pût remédier à tant de calamités. Presqu'aussitôt après son avènement au trône, les Cattes firent une irruption sur le Rhin,
161 jusq. 166. et les Parthes en Asie. L. Verus fut envoyé contre ces derniers; mais les guerres sur le Danube, avec les Marcomans et leurs alliés dans la Pannonie, et d'autres peuples du Nord, qui avaient commencé à pénétrer en forces dans la Dacie, furent d'une bien autre importance. Elles occupèrent Marc-Aurèle, depuis l'an 167 jusqu'à la fin de son règne. Il réussit, à la vérité, à assurer les frontières de l'Empire de ce côté-là; mais il fut aussi le premier qui permit aux Barbares de s'établir dans l'intérieur, et qui les prit à la solde de l'Empire romain. Il porta dans l'administration intérieure le même esprit que son prédécesseur, excepté qu'il laissa prendre

à ses affranchis et à sa famille plus d'influence qu'il n'aurait dû le faire. La seule révolte qui eut lieu contre lui, sur le faux bruit qui s'était répandu de sa mort, fut celle d'*Avidius Cassius*, qui servait en Syrie en qualité de lieutenant; mais elle se termina par la mort de 175.
ce général, aussitôt que la vérité fut connue.

La guerre contre les Parthes (voyez ci-dessus, pag. 335) fut à la vérité terminée avec succès par L. Verus, et les villes principales de ce pays tombèrent au pouvoir des Romains; mais il fit continuer la guerre par ses lieutenants, tandis que lui-même s'abandonnait à la débauche dans Antioche. — La première guerre contre les Marcomans, 167—174, d'abord conduite par les deux empereurs, jusqu'à la mort de L. Verus, fut extrêmement dangereuse pour Rome, parce qu'un grand nombre d'autres nations, et particulièrement les Quades, les Jazyges et les Vandales s'étaient joints aux Marcomans, et pénétrèrent jusqu'à Aquilée. A la vérité, M. Aurèle la termina par une paix glorieuse, 174, au moment où il se vit forcé d'étouffer la révolte d'Avidius Cassius. Mais, dès l'année 178, ces peuples commencèrent à remuer de nouveau, et M. Aurèle mourut à Sirmium, avant d'avoir pu terminer cette seconde guerre contre eux. Dans le temps même de ces guerres contre les Marcomans, mais sans aucune liaison avec elles, au moins à ce qu'il paraît, commencèrent les attaques faites contre la Dacie par d'autres peuples, tels que les Bastarnes, les Alains, etc., qui refluaient sur cette province, chassés par des peuples du Nord, vraisemblablement les Goths, qui s'approchaient alors des contrées méridionales. Ce sont là les premiers symptômes de ce grand mouvement des peuples septentrionaux qui devait durer plusieurs siècles.

Les principales sources pour l'histoire de Marc-Aurèle sont les Vies de ce prince et de L. Verus, par J. Capitolinus, et celle d'Avidius Cassius, par Vulcatius Gallicanus, dans *Script. Hist. Aug.* — Mais c'est surtout dans les réflexions qu'il a

écrites sur lui-même qu'on apprendra mieux à connaître les principes qui lui ont servi à diriger sa conduite.

Ch. Meiners, *de M. Aurel. Antonini ingenio, moribus et scriptis*, dans *Comment. Soc. Gotting. vol. VI.*

180 27. Par le moyen de l'*adoption*, l'Empire romain avait
17 mars eu pendant quatre-vingts ans une suite de souverains
jusq. comme on n'en trouve pas facilement dans aucun autre
192 31 empire. Mais avec le fils de Marc-Aurèle (vraisembla-
déc. blement le fils d'un gladiateur), *T. Commodus Antoninus*, âgé de 19—31 ans, on vit s'asseoir sur le trône un monstre de cruauté, d'insolence et de débauche. Dès le commencement de son règne, il acheta la paix des Marcomans pour retourner à Rome; incapable de soutenir par lui-même le fardeau du gouvernement, il en abandonna les rênes aux mains du préfet du prétoire, *Perennis*, homme d'un caractère sévère, mais qui, ayant été tué par les soldats mécontents, fut rem-
186. placé par l'affranchi *Cléandre*, d'une insatiable avidité, jusqu'à ce qu'il succombât victime de son avarice, dans
189. une révolte du peuple, causée par le défaut de subsistances. La passion insensée de Commode pour les divertissements de l'amphithéâtre, pour les combats de bêtes féroces et de gladiateurs, où il se présentait lui-même, se donnant pour un autre Hercule, fut une des principales causes de ses profusions, et par cela même de sa cruauté, jusqu'à ce qu'il fut tué par les conseils de sa concubine *Marcia*, de *Lætus*, préfet du prétoire, et d'*Eclectus*. — Les guerres qui eurent lieu sur les
182- frontières pendant son règne, tant dans la Dacie que
184. dans la Bretagne, furent conduites avec succès par ses lieutenants, qui étaient encore des généraux formés à l'école de son père.

L'histoire de Commode se trouve dans sa vie privée par Ælius Lampridius. Voy. *Scriptores Hist. August.* — Avec son règne commence l'histoire d'Hérodien.

28. Les désastres arrivés sous Marc-Aurèle et les extravagances de Commode avaient causé du dommage à l'Empire, mais sans l'affaiblir. Il était encore dans toute sa force vers la fin de la période des Antonins. Si de sages réglements, la paix intérieure, des impôts modérés, un certain degré de liberté politique, et une liberté civile illimitée suffisent pour fonder le bonheur social, il a dû se trouver dans l'Empire romain; et combien d'avantages cet Empire ne réunissait-il pas au-delà de tous les autres par sa situation! On en voit la preuve de tous côtés. Une population vigoureuse, de riches provinces, des villes florissantes et magnifiques, un commerce intérieur et extérieur très-actif. Mais le fondement le plus solide du bonheur d'une nation, est surtout dans la grandeur morale, et on la cherche en vain chez les Romains. Autrement la nation se seraitelle si facilement laissé courber par Commode sous le joug du despotisme, pour se laisser opprimer ensuite par les cohortes prétoriennes et par les légions? Mais ce qui montre quelle force cet Empire avait encore, c'est la résistance qu'il opposa pendant deux siècles aux plus redoutables attaques du dehors.

D. H. Hegewisch, *Sur les époques de l'Histoire romaine les plus heureuses pour l'humanité;* Hambourg, 1800, in-8° (en allemand).

Le commerce extérieur, si florissant dans cette période, ne pouvait se faire, pour tous les objets importants, qu'avec l'Orient, et particulièrement avec l'Inde, puisque l'Empire romain embrassait tout l'Occident. Il continuait à s'étendre,

non-seulement en Égypte, mais aussi jusqu'à Palmyre et dans la Syrie. On trouve des éclaircissements à ce sujet dans :

W. ROBERTSON, *Disquisition concerning the Knowledg which the ancients had of India*; Lond. 1791, in-4°. Et pour ce qui concerne l'Égypte, voyez surtout :

W. VINCENT, *the Periplus of the Erythrean Sea*; Lond. 1802, 2 vol. in-4°. Ouvrage très-instructif.

HEEREN, *Commentationes de Græcorum et Romanorum de Indiâ notitiâ et cum Indis commerciis*; dans *Comment. Soc. Gœtt. Vol. X, XI.*

# DEUXIÈME SECTION,

### Depuis la mort de Commode jusqu'à Dioclétien; de J.-C., 193—284.

Sources. Les extraits de Dion Cassius par Xiphilin (Liv. LXXIII—LXXX), quoique souvent incomplets, conduisent jusqu'au consulat de Dion lui-même, sous Alexandre-Sévère, l'an 229.—Les huit livres de l'histoire d'Hérodien embrassent toute la période depuis Commode jusqu'à Gordien, depuis l'an 180—283.—Les *Scriptores historiæ Augustæ minores* contiennent les vies privées des empereurs depuis Adrien, jusqu'à Dioclétien, par *Julius Capitolinus*, *Flavius Vopiscus*, etc.—Les abrégés de l'Histoire romaine d'*Eutrope*, d'*Aurelius Victor*, et de *Sextus Rufus*, sont particulièrement importants pour cette période.—Enfin, on peut apprendre combien les médailles fournissent d'abondantes lumières, tant pour cette section, que pour toute l'histoire des empereurs, en consultant les auteurs qui ont écrit sur cette matière, comme J. Vaillant *Numismata Augustorum et Cæsarum*, *cur.* J. F. Baldino, Rom., 1743, III vol. *The medallic History of imperial Rome*, *by* W. Cooke, Lond., 1781, 2 vol., mais principalement les volumes de l'ouvrage de Eckel, *Doctrina Nummorum veterum*, qui appartiennent à ce sujet.

C'est à l'époque des Antonins que commence l'ouvrage du célèbre écrivain anglais *Gibbon :*

*The History of the decline and fall of the Roman Empire*; *Basil.*, 1787, 13 vol. in-8° (traduit en français). Cet ouvrage, tant pour l'étendue que pour le mérite, est au premier rang. Il embrasse tout le moyen âge; les six premiers chapitres seulement ont rapport à la période qui nous occupe.

---

1. L'extinction de la maison des Antonins dans la personne de Commode, produisit dans l'Empire romain des troubles pareils à ceux qu'avait occasionés auparavant la chute de la famille de César par la mort de Néron. A la vérité, le préfet de la ville, *Helvius Pertinax*,
193 janv. jusq. 28 mars. élevé au trône par les meurtriers de Commode, à l'âge de 67 ans, fut reconnu d'abord par les gardes, et ensuite par le sénat: mais la réforme des finances par laquelle il fut obligé de commencer son règne, le rendit extrêmement odieux aux soldats et aux courtisans; et, après un règne de trois mois, il fut massacré dans une révolte des troupes, excitée par Létus. Ainsi se manifestait dès-lors l'épouvantable despotisme militaire, qui forme le caractère principal de cette période tout entière, et ne fut plus funeste à personne qu'à ceux qui voulaient en faire l'appui de leur puissance absolue.

L'insolence des prétoriens s'était accrue d'une manière effrayante sous le règne de Commode; cependant elle n'avait jamais entièrement cessé, pendant toute la période du règne des Antonins; et ce n'était que par des dons considérables qu'on achetait leur soumission et leur bienveillance, surtout à chaque adoption. Le plus grand reproche qu'on puisse faire au siècle des Antonins, est que ces grands princes ne se soient pas affranchis d'une pareille dépendance, quoiqu'ils eussent dans leurs mains tous les moyens qu'il fallait pour cela.

JUL. CAPITOLINI *Pertinax Imp.* dans *Script. H. A.*

2. Lorsque le riche débauché, *M. Didius Julianus*, 193
âgé de 57 ans, eut mis l'enchère sur l'Empire, et l'eut 28 mars,
ainsi acheté des gardes, au grand scandale du peuple, jusq. 1
les légions qui étaient bien plus que les prétoriens en juin.
état de faire des empereurs, durent naturellement se
révolter. Mais, comme l'armée d'Illyrie proclama em-
pereur son général *Septimius Severus*, celle de Syrie,
*Pescenninus Niger*, et celle de Bretagne *Albinus*, il n'y
avait plus qu'une suite de guerres civiles qui pût décider
lequel de ces trois concurrents resterait le maître.

3. Cependant, *Septimius Severus*, âgé de 49—66 ans, 193
fut le premier qui s'empara de Rome, et qui fut re- 1 juin,
connu par le sénat. Il renvoya la garde prétorienne qui jusq. 211
avait servi jusqu'alors, et tira de son armée une nou- 4 févr.
velle garde quatre fois plus nombreuse. Après avoir
déclaré provisoirement *Albinus* César, il entreprit la
guerre contre Pescenninus Niger, alors maître de l'O- 194.
rient, qui fut défait dans plusieurs combats près d'Issus,
et perdit la vie. Néanmoins, après avoir pris et détruit 196.
la puissante ville de Byzance, le perfide Sévère ne tarda
pas à déclarer la guerre à Albinus, dont il avait déja 197.
cherché à se débarrasser par un assassinat. Après une 19 févr.
défaite sanglante près de Lyon, Albinus se tua lui-même.
Enfin, cette guerre civile fut suivie d'une autre guerre
contre les Parthes, qui avaient suivi le parti de Niger,
et se termina par le pillage de leurs principales villes. 198.
(Voyez ci-dessus, page 336.) — Sévère eut la plupart
des vertus propres à un soldat; mais l'avidité insatiable
de son principal ministre, le puissant *Plautien*, préfet
du prétoire, empêcha qu'on ne jouît au moins des avan-
tages propres à un régime militaire, jusqu'à ce qu'enfin
cet ambitieux ministre fût mis à mort à la sollicitation 204.
de Caracalla. Pour donner de l'occupation aux légions,

209-211. Sévère entreprit une expédition dans la Bretagne, où il recula les bornes de l'empire; mais il mourût à *Eboracum* (Yorck), laissant à ses fils pour maxime, « d'enrichir les soldats et de compter le reste pour rien. »

Agricola avait déja élevé une ligne de fortèresses dans la Bretagne, vraisemblablement entre le *Fyrth of Clyde* et le *Fyrth of Forth*; Adrien les changea en une muraille sur les frontières de l'Écosse d'aujourd'hui. Septime Sévère étendit encore ces limites, et rétablit les fortifications d'Agricola, en construisant une muraille d'une mer à l'autre; mais son fils rendit les pays conquis, et le mur d'Adrien redevint de nouveau la limite de l'Empire.

AEL. SPARTIANI *Septimius Severus* et *Pescenninus Niger*.
JUL. CAPITOLINI *Claudius Albinus*, dans *Script. His. Aug*.

211 4 févr. jusq. 217 4 avril. 4. Une haine mortelle régnait entre les deux fils de Sévère et de Julia Domna, *M. Aurelius Antoninus Bassianus Caracalla*, âgé de 23—29 ans, et *Geta*, son jeune frère, âgé de 21 ans, tous deux déclarés Augustes. Aussi, après le retour de Caracalla à Rome, les inutiles propositions que l'on fit pour le partage de l'Empire, n'eurent-elles d'autres résultats que le meurtre de Géta
212. dans les bras de sa mère, et la perte de tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir été ses amis. Cependant, l'esprit inquiet de Caracalla le porta bientôt à sortir de Rome; et en traversant les provinces le long du Danube, ainsi que les provinces d'Orient, il ruina tout sur son passage par ses extorsions et sa cruauté, tant pour payer ses soldats que pour acheter la paix des peuples voisins des frontières. Ce fut aussi par le même motif qu'il donna le droit de bourgeoisie à tous les habitants des provinces, afin de les assujettir à l'impôt du *vingtième* sur

les héritages et les affranchissements, qu'il changea bientôt en *dixième*. — Ses guerres au-dehors furent d'abord contre les Cattes et les Alemanni, au milieu desquels il resta assez long-temps, tantôt comme leur ami, tantôt comme leur ennemi; mais surtout contre les Parthes (voyez ci-dessus, pag. 336), après avoir auparavant ordonné, pour satisfaire son avarice, un massacre épouvantable des habitants d'Alexandrie. Mais il fut assassiné, 215.
dans le cours de cette guerre, par *Macrin*, préfet du 216.
prétoire.

La place de préfet du prétoire, depuis Septime Sévère, était devenue l'une des plus importantes de l'État. Outre le commandement de la garde, il avait encore l'administration des finances, avec une juridiction criminelle très-étendue.— Suite naturelle du despotisme alors toujours croissant.

ÆL. SPARTIANI *Antoninus Caracalla et Ant. Geta*, dans *Script. Hist. August.*

5. *M. Opilius Macrinus*, âgé de 53 ans, le meurtrier 217
de Caracalla, fut d'abord reconnu par les soldats; en 11 avril.
même temps il nomma César, son fils, *M. Opilius Dia-* jusq. 218
*dumenus*, âgé de 9 ans, auquel il donna le surnom 8 juin.
d'Antoninus. Il termina honteusement la guerre avec les Parthes, en achetant la paix, et rétablit l'impôt du vingtième au lieu de la dîme de Caracalla. Mais, pendant qu'il était en Asie, les légions proclamèrent César, *Bassianus Heliogabalus*, petit-fils de Julia Domna, grand-prêtre du temple du Soleil à Émèse, et que sa mère présenta aux soldats comme fils de Caracalla. Après un combat contre les gardes, par suite duquel Macrin et son fils perdirent la vie, Héliogabale monta sur le trône.

La sœur de Julia Domna, *Mœsa*, avait deux filles, toutes

deux veuves, dont l'aînée, *Soæmis*, fut mère d'*Héliogabale*, et la plus jeune, *Mammæa*, mère d'*Alexandre Sévère*.

J. CAPITOLINI *Opilius Macrinus* dans *Script. H. A.*

318 8 juin. jusq. 222 11 mars. 6. *Heliogabalus*, qui prit aussi le nom de *M. Aurelius Antoninus*, âgé de 14 — 18 ans, amena avec lui les voluptés et les superstitions de la Syrie, en introduisant à Rome le culte de son dieu *Eliogabal*; il se plongea publiquement dans une si brutale et si infame débauche, que l'histoire peut à peine présenter un exemple d'une impudence et d'une dissolution comparable à la sienne. Dans quel excès de corruption était donc tombé le siècle où un enfant pouvait arriver à ce degré de perversité ! — L'avilissement du sénat et de toutes les magistratures importantes, qu'il dégradait en les possédant avec ses compagnons de débauche, était en lui le résultat d'un système; et l'on ne peut pas même lui tenir compte de l'adoption de son cousin, le vertueux *Alexandre Sévère*, puisqu'il chercha aussitôt à le faire périr, et c'est par cette raison que les gardes le massacrèrent.

ÆL. LAMPRIDII *Ant. Heliogabalus* dans *Script. Hist. Aug.*

222 11 mars. jusq. 235 août. 7. Son cousin et son successeur *M. Aurelius Alexander Severus*, âgé de 14 — 27 ans, élevé avec soin sous la tutelle de sa mère Mammée, fut un des meilleurs princes, à une époque et sur un trône où les vertus étaient plus dangereuses pour un souverain que les vices. A la faveur de sa jeunesse, il cherche à opérer une réforme, pour laquelle il se sentait appuyé par l'affection des gardes qui l'avaient élevé au trône. Il releva la considération dont devait jouir le sénat, au sein duquel il choisit son conseil d'État, portant dans ce choix une attention sévère. Il écarta les créatures d'Héliogabale de toutes

les places qu'ils occupaient. La révolution très-importante pour Rome elle-même qui substitua un nouveau royaume de Perse à celui des Parthes, l'obligea à faire
contre Artaxerce une guerre où il fut probablement 226.
vainqueur. Mais ayant été obligé de se porter en hâte 231 jusq
sur le Rhin, pour couvrir les frontières menacées par 233.
les Germains, il fut égorgé dans sa propre tente, par
des soldats irrités de la sévérité de la discipline, et exci- 234.
tés par le Thrace *Maximin*, après avoir vu auparavant
son préfet du prétoire *Ulpien* massacré sous ses yeux, 222.
pour la même cause.

La révolution arrivée chez les Parthes, qui produisit le nouveau royaume de Perse (voyez ci-dessus, pag. 336), devint pour Rome une source continuelle de guerres, parce qu'Artaxerce I, et ses successeurs *(les Sassanides)*, comme descendants des anciens rois de Perse, formèrent des prétentions sur toutes les provinces de l'Empire en Asie.

Æl. Lampridii *Alexander Severus* dans *Script. Hist. Aug.*

8. La mort d'Alexandre Sévère mit le comble au des- 235.
potisme militaire, en faisant parvenir au trône le féroce août, jusq.
*C. Julius Verus Maximinus*, qui descendait d'un pay- 238
san thrace. Il continua d'abord avec succès la guerre mai.
contre les Germains, les repoussa au-delà du Rhin, et 236.
résolut, en passant par la Pannonie, de porter la guerre 237.
jusque chez les Sarmates. Mais son insatiable cupidité, qui n'épargnait ni Rome ni les provinces, révolta tout contre lui; et d'abord *Gordien*, âgé de 80 ans, proconsul d'Afrique, et son fils du même nom, furent tous deux proclamés Augustes par le peuple, et reconnus ensuite par le sénat. A cette nouvelle, Maximin 238
brûlant de se venger du sénat, s'avança de Sirmium avril.

jusqu'en Italie. A la vérité, pendant cet intervalle, les deux Gordiens, presque sans défense, avaient été battus en Afrique par Capellien, intendant de la Mauritanie, et perdirent la vie dans le combat. Cependant le sénat n'ayant aucune grace à espérer, nomma Augustes *Maximus Pupienus*, préfet de la ville, et *Claudius Balbinus;* et conformément au vœu du peuple, il créa encore César le jeune *Gordien*, troisième du nom. Cependant Maximin assiégeait Aquilée; mais ne réussissant
238 mai. point dans cette entreprise, il fut massacré par ses propres soldats. Pupienus et Balbinus restaient à la vérité sur le trône; mais les gardes, qui avaient déja eu un
238 15 juill. sanglant démêlé avec le peuple, ne voulant point d'empereur reconnu seulement par le sénat, les tuèrent tous deux, et proclamèrent Auguste le jeune Gordien, qui avait déja le titre de César.

Julii Capitolini *Maximius*, *Gordiani tres*, *Pupienus et Balbinus* dans *Script. Hist. Aug.*

238 juill. jusq. 244. févr. 9. Le règne du jeune *M. Antoninus Gordianus*, petit-fils du proconsul qui avait péri en Afrique, âgé de 12-18 ans, prit au commencement une sorte de consistance par l'aide de *Misithéus*, son beau-père, préfet du prétoire, et par le succès de l'expédition qu'il entreprit
241 jusq. 243. contre les Perses qui avaient pénétré en Syrie; mais, après la mort de Misithée, l'Arabe *Philippe*, qui lui succéda comme préfet du prétoire, sut gagner les soldats en sa faveur, et fit assassiner Gordien, après l'avoir chassé.

244 févr. jusq. 249 sept. 10. Le règne de *M. Julius Philippus* fut troublé par plusieurs soulèvements, particulièrement dans la Pan-

nonie, jusqu'à ce que *Decius*, qui y fut envoyé pour la pacifier, forcé par les soldats de prendre le diadême, battit, près de Vérone, Philippe, qui périt dans le combat avec son fils du même nom que lui.—Sous Philippe, célébration des jeux séculaires, l'an 1000 de la fondation de Rome. 247.

11. Sous son successeur, *Trajanus Decius*, âgé de 249 sept.
50 ans, les Goths qui s'étaient établis le long du Da- jusq. 251
nube, firent pour la première fois une irruption dans oct.
l'Empire romain ; et, malgré les succès que Décius ob- 250.
tint d'abord contre eux, il fut défait et tué par eux en Thrace, avec son fils *Cl. Herennius Decius*, déja nommé César. Sur ces entrefaites, *C. Trebonianus Gallus* fut proclamé Auguste par l'armée, nomma César son fils Volusien, et ne tarda pas à se défaire d'*Hostilien*, second fils de Décius, après l'avoir appelé d'abord à son secours. Il acheta ensuite la paix des Goths; mais, méprisé de ses généraux, il fut attaqué par le lieutenant
*Æmilius Æmilianus*, déja vainqueur en Mœsie, et mas- 253 mai.
sacré avec son fils par sa propre armée. Cependant, trois mois après, Æmilien éprouva le même sort, lorsque *P. Licinius Valerianus*, l'ami et le vengeur de Gallus, s'avança contre lui avec les légions des Gaules. Le peu-
ple et l'armée crurent voir dans *Valérien*, âgé de 60 ans, 253 jusq.
le restaurateur de l'Empire; mais, quoique les généraux 259.
eussent réussi à protéger les frontières contre les Allemands et les Goths, il eut le malheur d'être lui-même battu et pris par les Perses, dont la puissance était très-redoutable. Alors, son fils et son associé à l'Empire,
*P. Licinius Gallienus*, qui savait tout, excepté l'art de 259 jusq.
gouverner, régna seul. Sous son gouvernement faible 268.
et indolent, l'Empire romain parut être sur le point de se dissoudre en une multitude d'États séparés, et même

de devenir la proie des Barbares. Car les Perses furent vainqueurs dans l'Orient, et les Germains à l'Occident; en même temps les lieutenants, dans la plupart des provinces, se déclarèrent indépendants d'un prince qu'ils méprisaient. On en compte dix-neuf; mais plusieurs d'entre eux nommèrent leurs fils Césars, ce qui a donné lieu à la dénomination impropre de période des trente tyrans, quoique leurs exactions intolérables justifiassent assez cette expression.

Les peuples de la Germanie, alors si redoutables à l'Empire romain, se composaient: 1° des peuplades réunies sous le nom de *Francs*, qui ravageaient les Gaules tout le long du bas Rhin; 2° de la ligue des peuples qui habitaient le haut Rhin, les *Alemanni;* 3° des Goths, les plus puissants de tous ces peuples, qui fondaient alors une monarchie le long du Danube inférieur, des bords de la mer Noire, et s'étendaient depuis la Théiss jusqu'au Don. Ils furent également redoutables par leurs forces de terre et par leur puissance maritime, depuis qu'ils se furent emparés de la presqu'île de la Tauride; c'est par là qu'ils inquiétèrent les provinces de la Grèce et celles d'Asie.

Trebellii Pollionis *Valerianus*, *Gallieni duo*, *triginta tyranni*, dans *Script. Hist. Aug.*

*Sur les trente tyrans, sous l'empereur romain Gallien*, par Manso (en allemand), à la suite de la vie de Constantin par le même auteur.

268 mars, jusq. 270 oct. 12. Gallien ayant succombé devant Milan, dans la guerre contre l'usurpateur Aureolus, désigna pour son successeur *M. Aurelius Claudius*, âgé de 45—47 ans. Claudius raffermit jusqu'à un certain point l'Empire ébranlé, non-seulement en faisant Aureolus prisonnier,

et en repoussant les Alemanni, mais encore en remportant une grande victoire près de Nissa, sur les Goths qui avaient fait une invasion dans la Mœsie. Mais il 269.
mourut bientôt lui-même de la peste à Sirmium, et nomma, pour lui succéder, *Aurelien*, un héros comme lui, qui monta sur le trône, après que son propre frère Quintillus, qui s'était fait nommer Auguste, se fut tué lui-même.

TREBELLII POLLIONIS *divus Claudius* dans *Script. Hist. Aug.*

13. Pendant les cinq années du règne de *Domitius* 270 oct.
*Aurelianus*, les pays qui étaient déja envahis, ou sépa- jusq.
rés de l'Empire, y furent réunis de nouveau. Après 275 mars.
avoir chassé les Goths et les Allemands qui s'étaient avancés jusqu'en Ombrie, il entreprit son expédition 271.
contre la célèbre Zénobie, reine de Palmyre, qui s'était alors emparée de la Syrie, de l'Égypte, et d'une 273.
partie de l'Asie-Mineure. Après l'avoir vaincue et faite prisonnière, il remit tous ces pays sous sa domination. Il soumit également toutes les contrées de l'Occident, la Gaule, la Bretagne, et l'Espagne, qui, depuis Gallien, avaient des maîtres indépendants, et se trouvaient alors sous la domination de *Tetricus*. D'un autre côté, il éva- 274.
cua volontairement la Dacie, en transportant les Romains qui l'habitaient sur les bords du Danube, dans la Mœsie, qui depuis ce temps fut nommée la *Dacie* d'*Aurélien*. Devenu odieux à cause de sa sévérité, qualité qui dans un guerrier dégénère souvent en cruauté, il fut assassiné en Illyrie par suite d'un complot de *Mnestheus*, son secrétaire particulier. 275

FLAVII VOPISCI *divus Aurelianus* dans *Script. His. Aug.*

*Palmyre*, dans le désert de Syrie, enrichie par le commerce de l'Inde, et l'une des plus anciennes villes du monde, était une colonie romaine du temps de Trajan. *Odénat*, mari de *Zénobie*, se distingua tellement par ses victoires sur les Perses, que Gallien même l'avait nommé Auguste avec lui; mais il fut assassiné, en 267, par son cousin *Mæonius*. Dans cette circonstance, Zénobie se rendit maîtresse du gouvernement pour ses fils *Vabaluthus*, *Herennianus* et *Timolaus*, mais sans être reconnue à Rome. Elle s'empare aussi de l'Égypte, sous Claudius. Aurélien battit d'abord ses troupes près d'Antioche et d'Émèse, se rendit ensuite maître de Palmyre qu'il détruisit parce qu'elle s'était révoltée ; ses ruines attestent encore sa grandeur.

*The Ruins of Palmyra*, *by* Rob. Wood. *Lond.* 1753, et du même auteur : *Ruins of Baalbec otherwise Heliopolis. Lond.* 1757. Ces ouvrages donnent une haute idée de la magnificence et de la grandeur de ces villes.

275 25 sept. jusq. 276 avril. 14. La mort d'Aurélien fut suivie d'un interrègne de six mois, jusqu'à ce que le sénat, cédant aux prières réitérées de l'armée, prit sur lui de disposer du trône. Mais *Claudius Tacitus*, destiné à y monter, et l'un des sénateurs les plus recommandables, se trouvait malheureusement âgé de 75 ans, et mourut dans une campagne contre les Goths, après six mois de règne; en conséquence l'armée de Syrie fit empereur *M. Aurelius Probus;* cependant *Florianus*, le frère de Tacite, qui avait été reconnu à Rome, fut assassiné par ses propres soldats.

276 avril, jusq. 282 août. 277. 15. Les six années du règne de *Probus* furent entièrement remplies par les guerres; car tandis qu'il repoussait les Allemands vers le Rhin, et vers les pays arrosés par le Danube, il garantissait les frontières par de fortes

murailles qui s'étendaient depuis le Danube, près de Regensbourg, jusqu'au Rhin, et forçait les princes à 278.
consentir à la paix : cependant un grand nombre de villes qu'il établit et peupla avec les prisonniers de guerre, et les vignobles qu'il fit planter par ses soldats sur les collines voisines du Rhin, sont la preuve qu'il ne manquait pas d'une certaine intelligence pour les arts de la paix. Mais cette politique ne pouvait être celle des légions! Ses soldats, après l'avoir massacré, proclamèrent Auguste le préfet du prétoire, *M. Aurelius Carus*, qui nomma Césars ses deux fils, qui se ressemblaient peu l'un l'autre; *M. Aurelius Carinus*, un des 282.
hommes les plus décriés, et le paisible *M. Aurelius* août.
*Numerianus*, qui joignait, à sa bonté naturelle, un esprit cultivé par l'étude. A la vérité Carus battit les Goths, et marcha contre les Perses; mais il périt bien- 283.
tôt, frappé, dit-on, d'un coup de tonnerre. Son fils Numérien fut assassiné, quelque temps après, par son 284.
beau-père, *Arrius Aper*, préfet du prétoire.

FLAVII VOPISCI *Probus Imp.* EJUSD.; *Carus, Numerianus et Carinus*, dans *Script. Hist. Aug.*

16. Si cette période présente l'image du despotisme militaire le plus complet, il est évident qu'on ne doit l'attribuer qu'à la séparation totale de l'état civil d'avec l'état militaire, par l'introduction des armées permanentes. Les légions décidaient, parce que le peuple était désarmé. Cependant ce n'était que parmi les légions qui se trouvaient loin des capitales et de la mollesse, et dans une lutte continuelle avec les Barbares, que s'étaient conservés les restes de l'ancien esprit de l'Empire romain. La nomination de leurs généraux au

titre d'Auguste était la conséquence naturelle, non-seulement de l'incertitude de la succession (qui ne pouvait pas se régler d'une manière fixe par de simples ordonnances), mais souvent aussi du besoin, puisqu'elle se faisait dans les camps, sous l'empire de circonstances urgentes. De cette manière une suite de généraux distingués parvinrent au trône; car quelle autorité aurait pu avoir un *Auguste* qui n'aurait pas été général? Mais toute réforme durable était devenue impossible par la succession rapide de maîtres, parmi lesquels ceux qui avaient le plus de vertus ne pouvaient guère s'occuper des affaires de l'intérieur, parce qu'ils étaient obligés d'employer toutes leurs forces, soit pour protéger les frontières, soit pour lutter contre des usurpateurs, qui, à l'exception de la vaine formalité de la reconnaissance du sénat, avaient au fond des droits égaux aux leurs.

17. Cependant la décadence dut être d'autant plus prompte, dans ces temps horribles, que le luxe, non-seulement dans les habitudes de la vie privée, mais aussi dans les fêtes ou les cérémonies publiques, et surtout dans les divertissements du théâtre et du cirque, par lesquels chaque nouvel empereur et chaque nouveau magistrat s'efforçait d'acheter la faveur du peuple, s'était accru d'une manière extraordinaire. Ainsi, ces restes mêmes d'un gouvernement libre hâtèrent la corruption générale; car quelles jouissances pouvait-on conserver sous la verge du despotisme, si ce n'est celles d'une grossière sensualité, à la satisfaction desquelles on faisait concourir non-seulement les divertissements du théâtre, comme les mimes et les pantomimes, mais aussi ceux de l'esprit que procurent les poètes et les rhéteurs?

18. Mais, au milieu de cette décadence générale, il se préparait une réforme d'une autre espèce, par la propagation insensible de la religion chrétienne. Déja, vers la fin de cette période, malgré plusieurs persécutions, elle avait trouvé moyen de s'introduire dans toutes les provinces et dans toutes les conditions, et elle était sur le point de devenir la religion dominante. On en appréciera l'influence avec plus d'exactitude, si on la considère comme tendante à civiliser les peuples grossiers et barbares qui paraissaient alors sur la scène du monde, plutôt que comme un moyen d'amélioration pour les mœurs de l'Empire romain. Sous le rapport politique, elle était d'une extrême importance, par la *Hiérarchie* dont les bases étaient déja établies par ses sectateurs. Voilà pourquoi elle devint ensuite une religion dominante adoptée par l'État; et quoique l'ancienne religion romaine eût eu auparavant ce caractère, elle convenait cependant bien plus à une république qu'à une monarchie, telle que celle qui existait alors. Toutefois, malgré les troubles inséparables de la chute du paganisme, le trône n'y perdit pas un appui aussi solide que celui qu'il retrouva dans la *Hiérarchie*.

La dispersion des Juifs et les persécutions qui, depuis le règne de Néron, se renouvelèrent de temps à autre, et ne firent qu'entretenir le fanatisme, contribuèrent surtout à la propagation de la religion chrétienne. Ces persécutions eurent pour cause le système des associations ou confréries des chrétiens, que l'on considérait à Rome comme une secte dangereuse pour l'État, et que, malgré la tolérance qu'on avait pour toutes les religions, on n'y vit jamais avec indifférence. A la fin de cette période, quoique cette religion ne comptât proportionnellement que la moindre partie des habitants de l'Empire

parmi ses adeptes, elle avait cependant des partisans dans toutes les provinces.

*Histoire de la Constitution de l'Église chrétienne*, par G. J. Plank, 4 parties, 1800 (en allemand). C'est à la présente période que se rapporte la première partie de cet excellent ouvrage.

# TROISIEME SECTION,

## DEPUIS DIOCLÉTIEN JUSQU'À LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN EN OCCIDENT, DE J.-C., 284—476.

Sources. C'est au sujet des historiens de cette période qu'il importe toujours de faire cette question : Étaient-ils païens ou chrétiens? Aux premiers appartient *Zosime*, imitateur de Polybe, qui a décrit la chute de l'Empire romain, comme ce dernier en a écrit l'époque la plus florissante. Les cinq Livres et demi que nous avons de ses histoires vont jusqu'au règne de Gratien, l'an 410. Quoique violent adversaire des chrétiens, il est cependant un des meilleurs historiens de ce temps. Ammiani Marcellini *historiarum*, L. XIV—XXXI depuis l'an 354—378 (les treize premiers livres sont perdus). Cet écrivain était peut-être chrétien; mais il n'est point flatteur, et, malgré sa prolixité souvent fatigante, il est extrêmement instructif. Parmi les écrivains qui ont traité de l'histoire générale, à côté des abréviateurs déja mentionnés ci-dessus, p. 481, nous devons particulièrement remarquer Pauli Orosii *Hist.* L. VII, et Zonaræ *Annales*. On peut aussi se servir, quoique avec circonspection, des *Panegyrici veteres*, depuis Dioclétien jusqu'à Théodose.—Mais les écrivains de l'histoire de l'Église, comme *Eusèbe*, dans son *Hist. eccles.* l. X, et *Vita Constantini*, M. L. V., ainsi que ses continuateurs *Socrate*, *Théodoret*, *Sozomène* et *Evagrius*, sont aussi d'une grande

importance pour l'histoire politique d'alors, quoique cependant leur partialité pour les empereurs chrétiens les relègue dans la classe des panégyristes bien plus que dans celle des historiens. On peut encore joindre à ces auteurs une autre source principale, les constitutions des empereurs, à partir de Constantin-le-Grand, qui sont comprises dans le *Codex Theodosianus* et *Justinianeus*.

Indépendamment des ouvrages cités plus haut, pág. 452, 481, les écrivains de l'histoire de l'empire de Byzance prennent ici de l'importance. Indiquons encore :

*Histoire du Bas-Empire, en commençant à Constantin-le-Grand*, par M. Le Beau, continuée par M. Ameilhon, Paris, 1824, 20 vol. in-8°. Édition revue, augmentée et enrichie de notes d'après les historiens orientaux, par M. de S[t].-Martin, membre de l'Institut de France. Les sept premières parties seulement appartiennent à cette époque.

La traduction allemande de l'*Histoire universelle* de Guthrie et Gray, 5 parties, 1 vol. Leipsig, 1768, a été rendue très-utile par le travail de Ritter.

*Histoire du Bas-Empire depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, en* 1453, par Corentin Royou; Paris, 1803, 4 vol. in-8°. Abrégé estimable, quoique sans recherches approfondies.

---

284 1. Avec *C. Valerius Diocletianus*, âgé de 39—60 ans,
17 sept. qui fut proclamé Auguste par l'armée à Calcédoine,
jusq. 305 après la mort de Numérien, commence une nouvelle
1 mai. époque dans l'histoire de l'Empire romain. A la période du despotisme militaire, succède celle des *partages* de l'Empire. Dioclétien, après avoir battu dans la Mœsie supérieure le César Carin qui était resté seul, et après
285 que ce dernier eut été tué, prit pour associé à l'empire, *M. Valerianus Maximus Maximianus Herculius*, son

compagnon d'armes, guerrier d'un caractère dur et 286.
sauvage, qui combattait sur les bords du Rhin contre les Allemands et les Bourguignons, tandis que Dioclétien, en Asie, faisait tête aux Perses. Mais bientôt les deux Augustes ne se crurent point assez forts pour résister aux Barbares qui s'avançaient de tous côtés, surtout lorsque *Carausius*, en Bretagne, se fut arrogé le 288
titre de César. En conséquence chacun d'eux s'adjoignit jusq. 293.
un associé sous ce même titre; Dioclétien choisit *C. Galerius*, et Maximien, *Flavius Constantius Chlorus*, qui 292.
s'étaient distingués tous deux comme généraux, car c'était alors le seul moyen de s'élever. Un partage de l'Empire fut fait entre ces quatre maîtres, de manière que chacun eût certaines provinces à administrer et à défendre, sans cependant nuire à l'unité de l'Empire.

Dans ce partage, 292, Dioclétien obtint les provinces orientales; Galérius, la Thrace et les pays le long du Danube (l'Illyrie); Maximien, l'Italie, l'Afrique et les îles; et Constantius, les provinces d'Occident, la Gaule, l'Espagne, la Bretagne et la Mauritanie.

2. Ce nouveau système dut nécessairement avoir sur l'esprit de l'administration une influence très-remarquable. Elle se trouva, non-seulement pour le fait, mais encore pour la forme, entièrement dans les mains des maîtres de l'Empire. Leur absence continuelle de Rome affaiblit insensiblement le lien moral qui résultait de la considération du sénat et du nom de la république, qui jusqu'alors n'était pas encore tout-à-fait anéantie. Dioclétien prit formellement le diadême; et avec la pompe de l'Orient, il en introduisit aussi le luxe à sa cour. Par-là fut jeté le fondement de l'édifice que Constantin-le-Grand devait achever.

32.

3. Il devait résulter de ce nouveau système une oppression très-funeste pour les provinces, parce qu'il fallait qu'elles fournissent à l'entretien de ces quatre gouverneurs avec leurs cours, et autant d'armées. Mais quelque légitimes que fussent les plaintes auxquelles cette oppression donnait lieu, c'était l'unique moyen de retarder la ruine totale de l'édifice. En effet, par
296. cette mesure, non-seulement les usurpateurs, *Allectus* (qui avait succédé en Bretagne à Carausius qu'il avait
293. assassiné, 293), *Julien* en Afrique, et *Achilleus* en
296. Égypte furent renversés, mais encore les frontières de l'Empire furent mieux défendues, et les victoires de Galère sur les Perses en reculèrent les bornes en Asie
297. jusqu'au Tigre. Mais, d'un autre côté, quelle effrayante perspective n'offrait pas l'impossibilité de voir longtemps subsister l'unité de l'Empire sous plusieurs maîtres !

4. Dioclétien abdique volontairement sa dignité, et
305. oblige son collègue Maximien à en faire autant. Les deux Césars, Constance et Galère, sont nommés Augustes, et il se fait un nouveau partage, par lequel le premier obtient toutes les contrées de l'Occident, dont il cède néanmoins l'Italie et l'Afrique à Galère, qui y joint tout le reste de l'Empire. Cependant celui-ci,
305 dans la même année, nomma Césars *Flavius Severus*,
jusq. 307. à qui il donna le gouvernement de l'Italie et de l'Afri-
305 jusq. que, et *C. Galerius Maximinus*, auquel il confia le
313. gouvernement des provinces d'Asie. Mais l'esprit de leur gouvernement fut entièrement différent ; autant Constance se faisait aimer par sa douceur et son désintéressement, autant Galère se faisait détester par sa cruauté et ses prodigalités. Mais Constance mourut
306. bientôt à Eboracum (Yorck), laissant héritier de ses

domaines son fils *Constantin*, qui fut aussitôt proclamé Auguste par les légions, quoique Galère ne voulût le reconnaître que comme César.

5. Ainsi, *Constantin*, âgé de 33—64 ans, désigné 306.
depuis par le surnom de *Grand*, n'eut d'abord que le 25
gouvernement de la Bretagne, de l'Espagne et des juill. jusq.
Gaules. Ce ne fut que par une suite de perfidies et de 337 22
guerres qu'il se rendit seul maître de tout l'Empire, au mai.
bout de dix-sept ans. Les gouverneurs se divisèrent entre
eux, et furent remplacés par des usurpateurs puissants, 323.
auxquels on fut obligé de faire la guerre.

L'histoire des sept premières années de Constantin, 306—313, est très-confuse; depuis, il n'eut plus affaire qu'à un seul concurrent, 314—323. Lorsqu'il arriva au gouvernement, Galère en qualité d'Auguste, avait en son pouvoir toutes les autres provinces, et il avait donné au César Maximin le gouvernement de celles d'Asie, et au César Sévère, qu'il nomma alors Auguste, l'administration de l'Italie et de l'Afrique. Mais comme il était odieux aux peuples à cause de sa tyrannie, *Maxence*, fils de Maximien, qui avait auparavant été Auguste, se fit donner ce titre à Rome (28 oct. 306), et associa son père à sa puissance; en sorte qu'il y eut alors six compétiteurs à la fois : Galère, Sévère, Constantin, Maximin, et les usurpateurs Maxence et Maximien, son père. Mais, dès l'année 307, Sévère ayant voulu faire la guerre à Maxence, fut abandonné par ses troupes et se rendit à Maximien, qui le fit mettre à mort; Galère nomma cependant *C. Valerius Licinius* Auguste, à sa place, et en même temps Maximin se fit donner le même titre par son armée en Asie. Sur ces entrefaites, Maximien, qui avait voulu opprimer dans Rome son propre fils, se réfugia auprès de Constantin, qui était passé dans les Gaules, où il avait battu les Francs, 305, et qui le fit périr, 309, quoiqu'il eût épousé sa fille Fausta. Galère étant mort, 311, des suites de ses débauches, il ne resta plus que Constantin,

Licinius et Maximin avec l'usurpateur Maxence. Mais ce dernier fut défait par Constantin, et tué aux portes de Rome, le 28 octobre 312 ; ce qui rendit Constantin maître de l'Italie et de la capitale. Cependant la guerre s'étant déclarée vers le même temps entre Maximin et Licinius, Maximin fut battu près d'Andrinople, 313, et se tua lui-même. Dès l'année suivante, 314, les deux derniers Augustes, Constantin et Licinius, prirent les armes l'un contre l'autre, mais ils en vinrent presque aussitôt à un accommodement par lequel Constantin obtint, outre la Thrace et la petite Mœsie, tous les pays situés au sud du Danube ; mais la guerre s'étant renouvelée en 322, il se donna, en 323, une bataille décisive, qui se termina par la ruine de Licinius, que Constantin fit mourir l'année d'après 324.

6. Quelque opposées que soient les opinions sur le règne de Constantin-le-Grand, le résultat n'en est pas moins évident. Car s'il anéantit le despotisme militaire, en revanche il fonda le despotisme de la cour, et en même temps la puissance de la Hiérarchie. Dès le temps
311. de son expédition contre Maxence, il avait embrassé le christianisme. En se faisant par-là un puissant parti dans toutes les provinces, il avait affaibli d'autant la puissance de ses rivaux, et c'était la manière la plus sûre de se frayer le chemin à la souveraine puissance à laquelle il aspirait. Cependant un pareil changement devait bientôt avoir une grande influence sur le système du gouvernement, parce qu'il trouva, dans la Hiérarchie établie long-temps auparavant, un puissant appui du trône ; et, en décidant de concert avec elle ce qui était la doctrine orthodoxe, ou non, il introduisit un esprit de persécution inconnu jusqu'alors.

Dans un temps où les partis religieux devaient nécessaire-

ment être des partis politiques, on ne peut pas juger de l'importance des sectes, uniquement sur celle de leurs opinions en fait de doctrine. Les querelles de l'Arianisme, qui s'élevèrent alors, fournirent à Constantin, dans le concile de Nicée, 325, l'occasion qu'il cherchait de faire valoir ses prétentions à s'immiscer dans la législation religieuse.

7. Le changement de résidence de la cour, transportée de Rome à Constantinople, était lié au changement de religion, parce qu'une cour chrétienne était déplacée dans une ville qui était encore presque toute païenne. Le besoin de protéger les frontières contre les Goths et les Perses dut y avoir aussi beaucoup de part. Au reste, ce changement de résidence devint le principal moyen qui servit à établir le despotisme de la cour; mais quand on prétend y trouver une des causes de la chute de l'Empire, on doit se rappeler que dans l'état de décadence où il était tombé alors, il n'y avait plus que le despotisme qui pût encore lui servir d'appui. 330.

Les divers partages qui s'étaient faits depuis Dioclétien avaient déja préparé ce changement de résidence, puisqu'il devait naturellement en résulter que les Augustes et les Césars, quand ils ne se trouvaient pas, comme à l'ordinaire, à la tête des armées, séjournassent dans différentes villes. Le séjour de Dioclétien était à Nicomédie, celui de Maximien à Milan, et Constantin lui-même n'avait que très-peu demeuré à Rome. Rien ne les attachait à ces nouvelles résidences, et quoique le sénat subsistât encore après Constantin, la considération dont il jouissait avait dû tomber d'elle-même depuis Dioclétien.

8. Il ne faut donc pas s'étonner si le résultat de ce nouvel établissement fut un changement si complet

dans toutes les formes de la constitution, qu'au bout de quelque temps on se crut dans un état entièrement différent. — Une tout autre division de l'Empire, qui (bien qu'on lui eût donné pour base divers partages qui s'étaient faits jusque-là) changeait entièrement, non-seulement l'ancienne division en provinces, mais même l'ancien mode d'administration; une cour, où les mœurs de l'Orient, jusqu'à la polygamie, étaient devenues dominantes; une révolution complète dans le système militaire par l'entière séparation de l'autorité civile et de la puissance militaire, qu'avaient possédée jusque-là les préfets du prétoire, dont on fit alors de simples gouverneurs civils : tout cela ne constituait-il pas en effet un tout autre ordre de choses?

D'après la nouvelle division, l'Empire fut partagé en quatre préfectures, qui avaient chacune leurs *diocèses*, et où chaque diocèse avait ses provinces. Les préfectures étaient : I. Celle de l'*Orient*, partagée en cinq diocèses, 1. de l'Orient; 2. de l'Égypte; 3. de l'Asie; 4. du Pont; 5. de la Thrace. Ils formaient ensemble quarante-huit provinces, et embrassaient tous les pays de l'Asie, l'Égypte avec la Libye qui en formait les limites, et la Thrace. II. La préfecture de l'*Illyrie* comprenait les deux diocèses de la Macédoine et de la Dacie, partagés en onze provinces où étaient comprises la Mœsie, la Macédoine, la Grèce et la Crète. III. La préfecture de l'*Italie* partagée en trois diocèses, 1. l'Italie; 2. l'Illyrie; 3. l'Afrique; elle se composait de vingt-neuf provinces qui embrassaient l'Italie, les pays au sud du Danube jusqu'aux frontières de la Mœsie, les îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, et les provinces d'Afrique à partir des Syrtes. IV. La préfecture des *Gaules* : elle se partageait en trois diocèses : 1. de la Gaule; 2. de l'Espagne; 3. de la Bretagne, comprenant vingt-neuf provinces qui embrassaient l'Espagne et les îles Baléares,

les Gaules, l'Helvétie et la Bretagne. — Chaque préfecture était sous l'autorité d'un préfet du prétoire, qui n'était qu'un simple gouverneur civil, et avait sous lui plusieurs administrateurs, *rectores provinciarum*, de divers rangs et sous divers titres. On les nommait *proconsules*, *vicarii*, *præsides*, etc. Outre cela, Rome et Constantinople, qui n'étaient sous aucun des quatre préfets, avaient chacune son préfet de la ville.

On voit paraître à cette époque comme premiers domestiques de la cour *(s. cubiculi)*, le *Præpositus s. cubiculi* (grand-chambellan), sous lequel étaient tous les *comites palatii* et *cubicularii*, partagés en quatre divisions; c'étaient ordinairement des eunuques dont l'influence était très-grande; le *Magister officiorum* (ministre de l'intérieur); le *Comes sacrarum largitionum* (ministre des finances); le *Quæstor* (organe de l'empereur pour ce qui concernait la législation; le chancelier, ou ministre de la justice et secrétaire d'État); le *Comes rei privatæ principis* (ministre du trésor de la couronne); les deux *Comites domesticorum* (commandants de la maison militaire), dont chacun avait sous ses ordres son corps de troupes *(scholas.)*; mais le nombre de ces officiers de la cour et de l'État s'accrut incessamment. Si les formes et le cérémonial du gouvernement pouvaient faire le bonheur public, quel n'aurait pas dû être alors celui dont aurait joui l'Empire romain!

A la tête des troupes étaient les généraux de l'infanterie *(magistri peditum)*, et les généraux de la cavalerie *(magistri equitum)*, sous le général ou maître de toute la milice *(magister utriusque militiæ)*. Les officiers qui leur étaient subordonnés s'appelaient *comites* et *duces*. L'armée fut considérablement réduite par Constantin. Il se fit même de grands changements dans la répartition des troupes, mais qui n'eurent pas des conséquences aussi graves que le système par lequel on prit à la solde de l'Empire un nombre de barbares qui devint de plus en plus considérable.

*Notitia dignitatum utriusque imperii c. not.* PANCIROLLI in GRAEV. *Thes. Ant. R., vol. VII.*

9. On doit s'attendre que des changements aussi considérables dans l'administration durent nécessairement en entraîner d'autres dans le système des impôts. De nouvelles taxes, ou d'anciens impôts renouvelés, furent ajoutés à ceux qui existaient déja, et devinrent doublement oppressifs par la manière de les percevoir. On compte dans ce nombre : 1. l'impôt foncier annuel, *indictio ;* 2. l'impôt sur l'industrie, *aurum lustrale ;* 3. l'impôt forcé, espèce de *don gratuit (aurum coronarium).* Ajoutez à cela que les dépenses municipales retombèrent entièrement sur les citoyens, ou sur leurs administrateurs *(decuriones)*, places qui étaient ordinairement accordées à des riches, parce que les biens des villes avaient été employés en grande partie par Constantin à la dotation des églises et du clergé.

1. L'*impôt foncier* ou *indiction*, qui, s'il ne fut pas introduit, fut du moins entièrement régularisé sous Constantin, était réparti d'après un cadastre exact de toutes les propriétés territoriales. La quotité en était fixée *(indicebatur)* tous les ans par l'empereur, et ensuite répartie par les gouverneurs des provinces et les décurions. Comme ce cadastre était revu tous les quinze ans, cela donna lieu à l'établissement du *cycle des indictions*, ou période de quinze années, qui servit d'ère commune, commençant au 1er septembre de l'an 312. De cette manière l'impôt atteignait tous ceux qui possédaient des biens-fonds. 2. L'impôt sur l'industrie atteignait presque tous les artisans; il devait être acquitté tous les quatre ans, de là le nom d'*aurum lustrale*. 3. L'*aurum coronarium* vint de la coutume qui s'établit de faire présent à l'empereur d'une couronne d'or dans de certaines circonstances; dans la suite on en exigea

la valeur effective : toutes les villes considérables devaient la payer.

10. Les progrès déja très-rapides de la religion chrétienne furent encore accrus à cette époque par les efforts de la cour, qui en faisait en même temps le but de sa politique. Constantin s'était déja permis d'interdire les sacrifices et de faire fermer les temples, et malheureusement ses successeurs ne tardèrent point à les faire abattre.

*Histoire de Constantin-le-Grand,* par le R. P. Bern. de Varenne. Paris, 1778, in-4°.

*Vita di Constantino il grande dell'* Abb. Fr. Gusta. *Fuligno.* 1786. Ces deux vies, surtout la première, sont sur le ton du panégyrique. Une nouvelle vie de Constantin beaucoup meilleure est :

*Vie de Constantin-le-Grand*, par J. C. F. Manso (en allemand). Bresl. 1817, avec plusieurs additions très-savantes, qui éclaircissent quelques points particuliers.

11. Les trois Césars et fils de Constantin-le-Grand, *Constantin*, 337—340, *Constantius*, 337—361, et *Constans*, 337—350, qui avaient reçu une éducation soignée, mais qui se ressemblaient autant par leurs vices que par leurs noms, partagèrent à la vérité l'Empire après la mort de leur père; cependant, leur insatiable désir de posséder des pays qu'aucun d'eux ne s'entendait à gouverner, occasiona pendant douze ans une suite de guerres, qui ne finit que lorsque Constantius 353
resta seul maître de l'Empire, et se fut assuré le trône par le meurtre de la plupart de ses parents.

Dans ce partage, Constantin obtint la préfecture des Gaules;

Constant, celle de l'Italie et de l'Illyrie, et Constantius la préfecture de l'Orient. Cependant Constantin qui désirait encore ajouter l'Italie et l'Afrique à sa portion, attaqua Constant, 340, et perdit la vie dans cette guerre, en sorte que Constant se trouva aussi maître des pays de l'Occident. Mais, sous sa déplorable domination, le général *Magnence* se déclara empereur dans les Gaules, et fit tuer Constant au moment où il allait prendre la fuite, 350. La guerre avec Constance, qui était alors occupé en Orient, devenait dès-lors inévitable, et elle éclata effectivement en 351. Le tyran fut défait une première fois près de *Mursa* en Pannonie, 351; et s'étant retiré dans les Gaules, il y fut battu pour la seconde fois, en 353, et il se tua avec toute sa famille.

12. Cependant Constance, plongé dans la mollesse,
et ne se sentant pas capable de soutenir le fardeau de
351 l'Empire, nomma César, son cousin, *Constantius Gal-*
*lus*, dont il avait fait tuer le père, et l'envoya faire la
guerre contre les Parthes. Mais son téméraire orgueil,
encore excité par les insinuations de sa femme Constan-
tina, le rendit bientôt tellement dangereux, que Con-
354 stance le rappela, et le fit périr à son retour en Istrie.
Son jeune frère, *Flavius Julianus*, dont la jalousie de
355 Constance croyait n'avoir rien à craindre, fut nommé
6 nov. César à sa place, et chargé de défendre les frontières
du Rhin. Quoiqu'il eût passé tout-à-coup de l'étude
paisible des livres dans la carrière des armes, non-seu-
356 lement il garantit l'Empire contre les attaques des Ger-
jusq. 359. mains, mais même il pénétra assez avant dans leur pays.
Mais la jalouse défiance de Constance (qui, après que
396 ses généraux eurent été battus par les Perses, qui dé-
siraient de reconquérir les provinces qu'ils avaient cé-
dées, entreprit lui-même de les aller combattre, et vou-
lut rappeler successivement à lui les troupes de Julien),

décida celui-ci à prendre la couronne que ses soldats lui offraient. Mais, comme il s'avançait contre Constance, en suivant les bords du Danube, il reçut la nouvelle que ce prince était mort en Asie. 361.

13. *Flavius Julianus (l'Apostat)*, âgé de 29—32 ans, le dernier prince de la maison de Constantin, et celui qui eut le plus de talents. Formé par le malheur et l'étude, il ne fut point à la vérité sans défauts, mais il fut du moins exempt de vices. Il commença son règne par réformer le luxe de la cour. Son abjuration de la religion alors dominante, qu'il voulait anéantir peu-à-peu, est aux yeux de l'historien une faute politique, qu'il aurait cruellement expiée s'il eût régné plus long-temps. Mais, ayant voulu terminer la guerre contre les Perses, il pénétra jusqu'aux bords du Tigre, et perdit la vie dans un combat. 360 mars jusq. 363 25 juin.

*Sur l'Empereur Julien et son siècle, tableau historique,* par Auguste Néander; Leipsic 1812 (en allemand).

14. *Flavius Jovianus*, âgé de 33 ans, fut aussitôt proclamé par l'armée; il céda, par le traité de paix qu'il conclut avec les Perses, tous les pays conquis depuis l'an 297; mais il mourut de maladie huit mois après, et l'armée qui se trouvait à Nicée, donna le titre d'Auguste à *Fl. Valentinianus*, qui associa aussitôt à l'Empire son frère *Valens*, et lui donna la préfecture de l'Orient, se réservant les autres pour lui-même. 363 25 juin. 364 24 févr.

15. Dans l'Occident, le règne de *Valentinien I*, qui, dès l'année 367, fit prendre le titre d'Auguste à son fils *Gratien*, âgé de huit ans, se distingue par le système de tolérance qu'il suivit à l'égard des querelles religieuses, quoique d'ailleurs il fût porté à une excessive sévérité. 364 26 févr. jusq. 375 17 nov.

Au reste, ce règne fut une lutte continuelle avec les peuples germaniques, qui s'étaient relevés des défaites qu'ils avaient éprouvées sous Julien ; Valentinien marcha d'abord sur le Rhin contre les Francs, les Saxons et les Allemands, et ensuite sur le Danube, contre les Quades, etc. Il mourut d'apoplexie à Guntz en Hongrie.

364 jusq. 378. 16. Son frère, *Valens*, âgé de 38—52 ans, dans cet
intervalle eut en Orient une grande révolte à soutenir,
365 jusq. 360. excitée par un certain *Procopius*, qui sut tirer parti du
mécontentement produit par les vexations de Valens,
qui avait adopté la doctrine des Ariens, et qui le rendirent encore plus odieux en Orient que son frère
373. ne l'était en Occident. Sa guerre contre les Perses fut terminée par une trêve ; mais la fin de son règne fut marquée par l'entrée des Huns en Europe, événement important, qui donna lieu aux grandes migrations des peuples, et par ce moyen occasiona proprement la ruine de l'Empire romain en Occident. Le premier résultat de cet événement fut l'admission d'une grande partie des Visigoths dans l'Empire romain, et ce fut l'occasion d'une guerre qui coûta la vie à Valens.

Les Huns, peuple nomade d'Asie, appartenaient à la grande tribu des peuples Mogols : ayant pénétré jusqu'au Don, 375, ils soumirent les Goths depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à la Theiss ; ceux-ci se partageaient en *Ostrogoths* et en *Visigoths*, séparés par le Dnieper. Les Ostrogoths chassés de leurs demeures, tombèrent sur les Visigoths, et ceux-ci supplièrent l'empereur Valens de leur permettre de s'établir dans ses domaines ; et ils furent, avec les Vandales, qui, dès le temps de Constantin-le-Grand s'étaient établis dans la Pannonie, le premier peuple barbare qui se fixa sur les terres de l'Empire. Mais les cruelles vexations des gouverneurs romains les ayant portés à la révolte, Valens marcha contre eux, et

essuya près d'Andrinople, 378, une défaite dans laquelle il perdit la vie.

17. Cependant, *Gratien*, âgé de 16—24 ans, fils 376
de Valentinien I, avait succédé à son père, en Oc- jusq. 383.
cident, et il s'était associé en même temps son frère
*Valentinien II*, âgé de 5—21 ans, à qui il avait donné 375
la préfecture de l'Italie et de l'Illyrie, se réservant jusq. 392.
toutefois la surveillance de son gouvernement. Gratien marcha au secours de son oncle Valens contre les Goths; mais il reçut en chemin la nouvelle de sa défaite et de sa mort. En conséquence, voyant l'Orient menacé de devenir la proie des Goths, il donna le titre d'Auguste à *Théodose*, Espagnol, qui s'était distingué dans la guerre, et lui donna la préfecture de l'Orient et de l'Illyrie.

18. Le règne indolent de Gratien en Occident, donna
lieu à la révolte de *Maximus* en Bretagne. Il passa dans
la Gaule, et s'y vit si puissamment soutenu par la défec- 383.
tion des légions de ce pays, que Gratien fut obligé de fuir devant lui; mais il envoya à sa poursuite des gens qui l'assassinèrent près de Lyon. Maxime se trouva ainsi en possession de toute la préfecture des Gaules; et en promettant de ne pas inquiéter le jeune Valentinien II, il fit consentir Théodose à le reconnaître pour Auguste. Cependant, ayant manqué à sa parole et pénétré en
Italie, il fut battu par Théodose, dans la Pannonie, 388.
fait prisonnier et exécuté quelque temps après. Par-là, Valentinien II, jeune prince dont on concevait de grandes espérances, s trouva de nouveau maître de tout l'Occident. Cependant il fut assassiné par *Arbogast (magister militum)*, qu'il avait offensé; celui-ci éleva sur le trône son ami *Eugenius (magister officiorum)*, que Théodose

ne voulut pas reconnaître : il lui déclara même la guerre, et le fit prisonnier. De cette manière, Théodose se vit
394 seul maître de tout l'Empire, mais il mourut l'année d'après.

397 10 janv. jusq. 395 janv. 17

19. Le règne vigoureux de *Théodose-le-Grand*, âgé de 34—50, ne fut pas moins consacré à la politique qu'à la religion. L'adresse avec laquelle il abattit d'abord la puissance des Goths victorieux (quoiqu'ils conservassent leurs établissements dans les provinces voisines du Danube), lui avait procuré un grande considération, qu'il sut conserver par la fermeté et l'activité de son caractère; mais le zèle aveugle avec lequel il renversa l'arianisme, qui était devenu la secte dominante, et rendit, au contraire, la domination à la foi orthodoxe, ainsi que les persécutions qu'il dirigea contre les païens et contre leurs temples, occasionèrent d'épouvantables désordres. Les efforts qu'il lui fallut faire pour défendre les frontières de l'Empire, qui, jusqu'à sa mort, ne perdit pas une seule province, exigèrent une augmentation d'impôts, qui, tout oppressive qu'elle fût, ne doit pas pourtant lui être imputée à crime. Dans un empire déja si affaibli par lui-même, il fallait que tout règne qui avait de l'activité fût en même temps un règne d'oppression. Jamais la dépopulation intérieure de l'Empire n'avait fait sentir autant que sous ce règne, le besoin d'avoir recours au moyen dangereux de prendre les barbares à la solde du gouvernement, moyen dont la conséquence naturelle fut un changement dans les armes et dans l'art de la guerre pratiqué jusqu'alors par les Romains.

P. Erasm. Muller, *de genio sæculi Theodosiani; Havniæ*. 1798, 2 vol. Description très-savante et, sous tous les rap-

port, excellente, de la profonde décadence dans laquelle se trouvait alors l'Empire romain.

20. Théodose laissa deux fils, entre lesquels il partagea l'Empire. A la vérité, les deux parties devaient encore former un seul et unique État, et cette idée qui subsista jusques assez avant dans le moyen âge, eut des conséquences graves; cependant jamais ces deux parties ne furent réunies dans la même main, depuis l'époque dont nous parlons. L'aîné des fils de Théodose, *Arcadius* âgé de 18—31 ans, eut l'empire d'Orient, c'est-à-dire, la préfecture de l'Orient et de l'Illyrie, sous la conduite du Gaulois *Rufin;* et le plus jeune *Honorius*, âgé de 11—39 ans, eut en partage l'empire d'Occident, ou la préfecture des Gaules et de l'Italie, sous la tutelle du Vandale *Stilicon*.

395 jusq. 408.

395 jusq. 423.

21. L'Empire d'Occident (à l'histoire duquel nous nous bornons uniquement), souffrit, sous le règne même d'Honorius, de telles secousses, qu'on dut prévoir qu'il était près de sa chute. Les intrigues de Stilicon, pour s'emparer de l'administration de tout l'Empire, ouvrirent aux Barbares un accès jusque dans l'intérieur des provinces; et ils surent se rendre doublement redoutables, parce que la fortune leur donna précisément alors un chef plus grand que tous ceux qu'ils avaient eus auparavant. *Alaric*, roi des Visigoths, établi avec ses Goths dans l'Empire, devint maître de Rome et monta sur le trône; il ne tint qu'au hasard de quelques circonstances qu'il ne renversât entièrement l'empire d'Occident.

Honorius, et plus encore Arcadius, étaient l'un et l'autre de ces hommes qui ne sortent jamais de tutelle; aussi aban-

donnèrent-ils le gouvernement aux caprices de leurs favoris et de leurs ministres. Stilicon, qui fit d'Honorius son gendre, ne manquait point de la vigueur nécessaire pour gouverner, et ses efforts pour obtenir l'administration de tout l'Empire, ne venaient peut-être que de la conviction où il était qu'il fallait user de force pour y parvenir; mais la ressource des intrigues qu'il employa ne le conduisit pas à ce but, parce qu'après le meurtre de Rufin, 395, il trouva dans l'eunuque *Eutrope*, qui lui succéda en Orient, un adversaire encore plus redoutable. Sous sa régence, la Gaule, dégarnie des troupes romaines, qu'il en avait retirées pour s'opposer à Alaric, avait été inondée par les nations germaniques, telles que les Vandales, les Alains et les Suèves, 400, qui même avaient pénétré de là jusqu'en Espagne. Cependant il avait mis l'Italie à couvert de leurs attaques par les victoires qu'il avait remportées, en 403, sur Alaric, qu'il battit près de Vérone, et, en 405, sur *Radagaise* qui avait pénétré avec d'autres hordes germaniques jusqu'auprès de Florence. Mais Stilicon ayant contracté une alliance secrète avec Alaric pour enlever à l'empire d'Orient l'Illyrie orientale, la cabale du nouveau favori *Olympius* sut se servir habilement de la faiblesse d'Honorius, de la jalousie des Romains et des soldats étrangers; on l'accusa d'aspirer au trône, on le fit mettre à mort, le 23 août 408, et Rome perdit en lui le seul général qui pût la défendre. Alaric entra en Italie cette annéelà même, 408, et Rome assiégée fut forcée d'acheter la paix. Cependant les conditions qu'il avait imposées n'ayant pas été remplies, il reparut devant Rome, en 409, s'en rendit maître; et à la place d'Honorius qui s'était renfermé dans Ravenne, il nomma Auguste *Attalus*, préfet de la ville. L'an 410, il prit lui-même la couronne, et s'empara à force ouverte de Rome, qui fut mise au pillage. Mais, ayant formé le projet de s'emparer de la Sicile et de l'Afrique, il mourut dans l'Italie inférieure. *Adolphe*, son successeur et son beau-frère, abandonna l'Italie épuisée, et passa dans la Gaule, et de là en Espagne où il fonda le royaume des Visigoths; il avait ce-

pendant emmené avec lui Placidie, sœur d'Honorius, comme otage ou comme prisonnière, et il l'épousa en 404 dans la Gaule. Mais pendant ce temps-là, en 407, il s'était élevé dans la Gaule et dans la Bretagne un usurpateur nommé Constantin, qui pourtant fut vaincu et mis à mort, en 411, par Constantius, un des généraux d'Honorius. Ce prince, non-seulement fit épouser à Constantius sa sœur Placidie, qui était devenue veuve, et lui avait été rendue en 417, il le nomma même Auguste, en 421; mais il mourut au bout de quelques mois; en sorte que Placidie eut désormais une grande part dans le gouvernement; cependant elle alla, en 423, à Constantinople, où elle demeura jusqu'à la mort d'Honorius.

*Fl. Stilicon, ou le Wallenstein de l'antiquité*, par CHR. FR. SCHULZE, 1805 (en allemand). Cet ouvrage n'est point écrit dans l'intention d'établir un parallèle.

22. Ainsi furent séparées de l'Empire romain, sous le règne même d'Honorius, la plus grande partie de l'Es- 423
pagne et une partie des Gaules. Après sa mort, *Jean*, secrétaire du palais, s'empara d'abord du gouvernement; 425
mais il fut défait par l'empereur d'Orient, Théodose II; et le neveu d'Honorius, *Valentinien III*, encore mineur, 425
âgé de 6—36 ans, fut élevé au trône, sous la tutelle jusq. 455.
de *Placidie*, sa mère (morte en 450). Sous son règne déplorable, l'Empire d'Occident fut dépouillé de presque toutes ses provinces, à l'exception de l'Italie; mais ce ne fut pas moins la faute de la mauvaise administration de sa mère, et ensuite de sa propre incapacité, que celle des grands mouvements de peuples qui ébranlèrent l'Europe.

La Bretagne avait été abandonnée volontairement par les Romains dès l'année 426. En Afrique, le gouverneur *Boniface* ayant été forcé de se révolter par les intrigues du général

*Aetius* auprès de Placidie, et ayant appelé à son secours les Vandales d'Espagne, sous la conduite de leur roi *Genséric*, ils se rendirent maîtres du pays et s'y établirent, 429—339; et même dès l'année 435, Valentinien avait été obligé de leur en faire une cession formelle. Il racheta, en 437, son épouse, la princesse grecque Eudoxie, par la cession de toute la partie occidentale de l'Illyrie (la Pannonie, la Dalmatie et le Noricum); en sorte que de tous les pays au sud du Danube, il ne lui restait plus que ceux qui faisaient partie de la préfecture d'Italie, c'est-à-dire la Rhétie et la Vindélicie. — Dans la partie sud-est de la Gaule s'était formé, en 435, le royaume des Bourguignons, qui, outre les régions au sud et à l'est de la France proprement dite, jusqu'au Rhône et la Saône, comprenait encore la Suisse et la Savoie; les régions du sud-ouest étaient sous la domination des Visigoths; il n'y avait que les contrées septentrionales, depuis la Loire, qui fussent soumises à des gouverneurs romains, dont le dernier, *Syagrius*, survécut même à la ruine de l'Empire, et ne fut vaincu qu'en 486, à la bataille de Soissons, par *Clovis*, roi des Francs.

23. Mais, tandis que l'empire d'Occident tombait, pour ainsi dire, de lui-même en lambeaux, il survint un nouveau déluge de Barbares qui menaça d'engloutir toute l'Europe occidentale. Les hordes des Huns, établies dans les pays occupés auparavant par les Goths, entre le Don et la Theiss, et jusqu'au Volga, s'étaient réunies, depuis l'an 444, sous un seul chef suprême, *Attila*, qui, par la supériorité de ses talents personnels, et comme guerrier et comme administrateur, fut le plus puissant prince de son temps. L'empire d'Orient acheta par un tribut annuel la paix avec lui: mais il se jeta
450. avec des forces immenses sur les contrées de l'Occident. Il fut cependant forcé à la retraite, par les armées réunies

des Romains et des Visigoths, sous le commandement d'Aëtius, près de Châlons (*in campis Catalaunicis*); mais, 451.
l'année suivante, il entra en Italie où il avait des intelligences avec la sœur de Valentinien, *Honoria*, connue par ses débauches; on ne sait quels motifs le forcèrent encore à se retirer, et il mourut bientôt après. Les 453.
soupçons du misérable Valentinien ne tardèrent pas à priver l'Empire de son meilleur général en faisant assassiner Aëtius. Mais lui-même porta bientôt la peine de 454.
ses débauches, et fut assassiné par un complot formé entre *Petronius Maximus*, dont il avait déshonoré la femme, et quelques amis d'*Aëtius* qu'il avait fait périr. 455.

24. Les vingt années qui s'écoulèrent, depuis la mort de Valentinien III jusqu'à la dissolution complète de l'Empire romain en Occident, ne furent presque qu'une suite continuelle de révolutions intérieures; on vit se succéder jusqu'à neuf souverains dont le changement fut certes ce qu'il y eut de moins important dans cette période; mais ce qui le fut bien davantage pour l'Empire, c'est que *Genséric*, roi des Vandales, qui, par sa puissance navale, était maître de la mer Méditerranée et de la Sicile, se vit en état d'attaquer à son gré les côtes de l'Italie sans défense, et de s'emparer de Rome elle-même. Tandis que dans l'intérieur du pays le Germain *Ricimer*, général des troupes étrangères à la solde des Romains, laissait régner sous son nom une suite d'empereurs; il n'eût tenu qu'à lui de faire cesser cette succession des Augustes; mais des circonstances, pur effet du hasard, voulurent que cette gloire fût réservée à son successeur *Odoacre*, quatre ans après sa mort. 476.

Après le meurtre de Valentinien, *Maximus* fut proclamé empereur; mais comme il voulait contraindre Eudoxie,

veuve de son maître, à l'épouser, celle-ci appela d'Afrique Genséric, roi des Vandales, qui prit Rome et la saccagea, et Maxime périt trois mois après, 455. *M. Avitus* lui succéda, et prit la couronne à Arles; mais il fut déposé par Ricimer, qui avait battu la flotte des Vandales, 456. Alors Ricimer plaça sur le trône *Julius Majorianus*, 1er avril 457; mais celui-ci s'étant distingué dans la guerre contre les Vandales, il le fit assassiner, et mit à sa place *Libius Severus*, qui mourut en 465, peut-être de poison. Il y eut ensuite un interrègne de deux ans, pendant lequel Ricimer gouverna, excepté qu'il n'avait pas le titre d'empereur. Enfin, l'empereur Léon de Constantinople (où jamais on ne renonça à la prétention de nommer et de confirmer les souverains de l'empire d'Occident) nomma, le 12 avril 467, le patricien *Anthemius*, toutefois avec le consentement du puissant Ricimer. Mais bientôt des démêlés s'élèvent entre eux; en 469, Ricimer se retire à Milan, et commence une guerre dans laquelle il s'empare de Rome par force, et ôte la vie à Anthémius, dont il se déclare le successeur, 18 août 472. *Anicius Olybrius*, beau-fils de Valentinien III, proclamé Auguste après Anthémius, meurt au bout de trois mois (octobre 472), sur quoi *Glycerius* prend la pourpre à Ravenne, sans toutefois être reconnu à Constantinople. On préfère d'y nommer Auguste *Julius Nepos*, qui, en 474, chasse Glycérius, et est chassé lui-même par le général de ses propres troupes, Oreste, lequel donne le diadème à son propre fils *Romulus Momyllus*, surnommé *Augustulus*, comme ayant été le dernier de la suite des Augustes. Mais en 476, *Odoacre*, qui commandait les Germains à la solde de l'Empire, après avoir fait mourir Oreste, prit Augustule à Ravenne, et lui assigna une pension. Il demeura seul maître en Italie jusqu'en 492, que les Ostrogoths, sous la conduite de leur roi *Théodoric*, y fondèrent un nouveau royaume.

25. Telle fut la fin de l'empire d'Occident, tandis que celui d'Orient, tout resserré qu'il était alors, et quoique dans une situation assez peu différente, non-seulement

subsista, mais même se soutint encore pendant un intervalle de mille ans entiers, au milieu de toutes les calamités qui seules auraient suffi pour le détruire, et malgré les déluges de Barbares qui l'ébranlèrent dans le cours du moyen âge. La situation inattaquable de la capitale, dont le sort décide ordinairement de tout dans de pareils gouvernements, et le despotisme qui est souvent le dernier appui des nations dans leur décadence, peuvent seuls expliquer, jusqu'à un certain point, un phénomène auquel il n'existe d'ailleurs rien de semblable dans l'histoire du monde.

# APPENDIX.

*Chronologie d'Hérodote avant Cyrus, d'après les recherches de M. de Volney. Voyez ci-dessus, préface, pag.* III.

Quoique Hérodote n'ait point suivi, dans son ouvrage, un ordre chronologique régulier, cependant on ne peut douter qu'il n'ait pris pour base une manière systématique et générale de compter le temps. En choisissant et comparant avec soin les données particulières dispersées dans son livre, on pourrait, jusqu'à un certain point, retrouver cette méthode; de sorte que l'histoire de la haute antiquité y gagnerait nécessairement beaucoup, sous le rapport de l'exactitude chronologique. C'est sur un pareil procédé qu'est fondé l'essai suivant, où l'on s'en tient uniquement à Hérodote et aux dates qu'il a entièrement déterminées, en ayant toujours soin de renvoyer aux différents passages de ses ouvrages.

Le point fixe d'où l'on part, et qui sert à remonter plus haut dans la série des temps, est l'année 561 avant J. C., à laquelle on peut démontrer, d'après Hérodote lui-même, que se rapporte la chute d'Astyage et de l'empire des Mèdes. On obtient cette détermination au moyen de la date chronologique de la bataille de Marathon, qui eut lieu quatre ans avant la mort de Darius (*Hérod. VII*, 1, 4), ce qui s'accorde avec la date généralement adoptée par les Grecs, qui la placent dans la troisième année de la soixante-douzième olympiade, correspondant à l'année 490 avant J. C. En y ajoutant les trente-

deux années du règne de Darius qui s'étaient écoulées auparavant (*Hér. ibid.*), les huit mois du règne de Smerdis (*Hér. III*, 68), les sept ans cinq mois du règne de Cambyse (*Hér. III*, 66), et les vingt-neuf ans de celui de Cyrus (*Hér. I*, 214), on trouve l'année 560 pour la première du règne de Cyrus.

## *I. Chronologie de l'Empire des Mèdes*

| | Avant J.-C. |
|---|---|
| Fin de l'empire des Mèdes................ | 561. |
| Durée de l'empire des Mèdes, cent cinquante-six ans (*Hér. I*, 130). | |
| Par conséquent, commencement de l'empire des Mèdes, après leur séparation d'avec les Assyriens............................ | 717. |
| Dans cette période, d'abord six années d'anarchie (1)............................ | 716—710. |
| Dejoces règne cinquante-trois ans (*Hér. I*, 102). | 710—657. |
| Phraortes, vingt-deux ans (*Ibid.*)......... | 657—635. |
| Cyaxares, quarante ans (*I*, 106).......... | 635—595. |
| Irruption et domination des Scythes, vingt-huit ans (*I*, 103, 106)................... | 625—598. |
| Conquête de Ninive (*I*, 106)............. | 597. |
| Astyage règne trente-cinq ans (*I*, 130)..... | 595—561. |

L'auteur croit qu'on peut expliquer par un doublement, la suite des rois Mèdes suivant Ctésias, entièrement différente de celle d'Hérodote. (Voy. *Gotten. Gel. Anz.* 1810, p. 4.)

## *II. Chronologie de l'empire d'Assyrie.*

La domination des Assyriens sur l'Asie, ou l'empire d'As-

(1) Elles ne sont point, à la vérité, déterminées par Hérodote ; mais elles sont le reste de la soustraction des cent cinquante années de règne des quatre rois Mèdes.

syrie, se termina avec la défection des Mèdes (*Hérod. I,* 95); quoique l'existence politique de cet empire se soit prolongée encore davantage, et n'ait fini que par la conquête de Ninive par Cyaxare, 597 avant J.-C.

| | Avant. J.- C. |
|---|---|
| Défection des Mèdes, suivant le calcul précédent. | 717. |
| La domination des Assyriens avait duré cinq cent vingt ans (*Hérod. I,* 95). | |
| Par conséquent, durée de l'empire d'Assyrie, depuis | 1237—717. |

Comme Hérodote avait formé le dessein d'écrire une histoire particulière de cet empire (*I*, 184), il nomme seulement par occasion *Ninus*, son fondateur (*I,* 178), qui commença à régner l'an 1237; ensuite il parle de *Sannacherib* (Sanherib), et de son expédition (*II*, 141), et du dernier roi *Sardanapale* (*II,* 150).

La mention de Sanherib et de son expédition fournit le moyen de comparer la chronologie d'Hérodote avec celle des Juifs, ou de la Bible. D'après celle-ci, l'expédition de Sanherib tombe dans l'année 714 avant J.-C. (voy. ci-dessus, pag. 27); et ce prince, qui mourut aussitôt après son expédition, eut encore un successeur *Assarhaddon* (2 *Reg*. 19, 37). Il y a donc ici une contradiction évidente, car, selon Hérodote, c'est trois ans plus tôt, c'est-à-dire dans l'année 717, que la domination assyrienne aurait cessé. M. de Volney cherche à lever cette difficulté par l'introduction d'une ancienne leçon dans le texte de la Bible, d'après laquelle il faudrait donner douze ans de règne au roi de Juda Amon, au lieu de deux (2 *Reg* 21, 19); par conséquent, l'expédition de Sanherib tomberait alors dans l'année 724. De cette manière, après la mort de ce dernier, il reste sept années de règne de son successeur *Assarhaddon,* qui, pour l'époque, aussi bien que pour le nom, est le Sardanapale des Grecs (le nom grec étant formé de Assar-Haddan-Pal, c'est-à-dire, Assar, le seigneur, fils de Phal); ainsi, on obtient par là une concordance exacte entre

les deux chronologies. Mais même en suivant l'ancienne leçon, ou la leçon ordinaire, il ne reste pourtant entre les deux manières de compter, qu'une différence de dix ans au plus, et c'est tout ce qu'on peut raisonnablement exiger en pareil cas.

Quant à ce qui concerne la chronologie assyrienne, d'après Ctésias, M. de Volney démontre suffisamment qu'elle est remplie de contradictions et ne mérite aucune croyance.

## *III. Chronologie de l'Empire de Lydie.*

L'ordre chronologique de l'empire de Lydie dans Hérodote, repose sur la détermination de deux évènements principaux: la grande éclipse de soleil sous Alyattes, prédite par Thalès (*Hér*, *I*, 74), et la conquête de Sardes par Cyrus, époque de la chute de cet empire sous Crœsus. Hérodote raconte ces deux évènements, mais sans en fixer la date d'une manière précise. Cependant il résulte de la combinaison attentive de toutes les données, que la grande éclipse de soleil dans l'Asie antérieure, arriva dans l'année 625 (conformément aux tables astronomiques de Pingré); mais la conquête de Sardes, ou la fin de l'empire de Lydie, eut lieu dans l'année 557 avant J. C. ou la quatrième année de Cyrus. Ainsi donc :

| | Avant J. C. |
|---|---|
| Fin de l'empire de Lydie.............. | 557. |

Il avait subsisté sous trois maisons : sous celle des *Atyades* (fabuleuse et incertaine); sous celle des *Héraclides*, cinq cent cinq ans (*Hér*. *I*, 7); et sous la dernière, celle des *Mermnades*, cent soixante-dix ans.

Les Héraclides et les Mermnades régnèrent donc en tout six cent soixante-quinze ans ; par conséquent :

| | Avant J. C. |
|---|---|
| Commencement de la domination des Héraclides avec Agron, fils de Ninus (*Hér*. *I*, 7). | 1232. |
| Fin de cette maison, ou le meurtre de Candaule par Gygès..................... | 727. |

(En fixant le temps d'*Agron, fils de Ninus* (*Hér. I*, 7), Hérodote se contrôle donc lui-même; puisque d'après les données précédentes, le commencement du règne de Ninus, en Assyrie, tombe l'année 1337; ce n'est donc que dans la cinquième année de son règne, que Ninus a dû s'emparer de la Lydie, et placer son fils sur le trône.)

| | Avant J. C. |
|---|---|
| Domination des Mermnades, cent soixante-dix ans, de | 729—557. |

***Rois de cette maison :***

| | |
|---|---|
| *Gygès* règne trente-huit ans (*Hér. I*, 14)... | 727—689. |
| *Ardys* règne quarante-neuf ans (I, 16).... | 689—640. |
| Première irruption des Cimmériens vers.... | 670. |
| *Sadyattes* règne douze ans (*Hér. ib.*)....... | 640—628. |
| *Alyattes* regne cinquante-sept ans (*Hér.* I, 25). | 628—571. |
| Guerre avec Cyaxare, terminée par la grande éclipse de soleil, et seconde irruption des Cimmériens | 625. |
| *Crœsus* règne quatorze ans et quatorze jours (*Hér. I*, 86) | 571—657. |

## *IV. Chronologie des Babyloniens.*

On ne peut donner pour ceux-ci, comme pour les Égyptiens, qu'une chronologie dénuée de preuves, faute de données suffisantes puisées seulement dans Hérodote. La chronologie des Babyloniens commence avec *Nabonassar*, 747, 740, auquel succèdent les douze rois du canon de Ptolémée jusqu'à *Nabopolassar* (voy. ci-dessus, pag. 30); ainsi donc :

| | Avant J. C. |
|---|---|
| Nabopolassar | 627—604. |
| Nabuchodonosor | 604—561. |
| Evilmeradach | 561—559. |
| Neriglossar | 559—555. |
| Labydenus | 555—538. |
| Conquête de Babylone par Cyrus | 538. |

## V. *Chronologie des Égyptiens.*

M. de Volney la commence, avec beaucoup de raison, par la *Dodécarchie* (il n'a pris de la période antérieure que l'époque de *Sésostris*, 1365); et il la dispose de la manière suivante :

| | Avant J. C. |
|---|---|
| Dodécarchie........................... | 671—656. |
| Psammétique régne seul trente-neuf ans...... | 656—617. |
| Nécos règne seize ans.................... | 617—601. |
| Psammis règne six ans.................... | 601—595. |
| Apris règne vingt-cinq ans................ | 595—570. |
| Amasis règne quarante-quatre ans......... | 570—526. |
| Psamménite règne six mois................ | 525. |
| Conquête de l'Égypte par Cambyse. | |

FIN.

# I. MAISONS RÉGNANTES DE MACÉDOINE.

## I. MAISON D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

PHILIPPE + 336. épouse : 1. Olympias. 2. Cléopâtre. (3. Concubines.)

- 1. ALEXANDRE-LE-GRAND + 323. épouse : 1. Roxane. (2. Barsine).
  - 1. ALEXANDRE + 311.
  - 2. HERCULE + 309.
- 1. Cléopâtre.
- 3. PHILIPPE ARRHIDAEUS + 317. épouse Eurydice.
- 3. Thessalonice épouse Cassandre.

## II. MAISON D'ANTIPATER.

ANTIPATER + 320.

CASSANDRE + 298, épouse Thessalonice.

- PHILIPPE + 297.
- ANTIPATER + 294.
- ALEXANDRE + 294.

## III. MAISON D'ANTIGONE.

ANTIGONE + 301.

DÉMÉTRIUS I. POLIORCÈTES + 284.

- Stratonice épouse 1. Séleucus I. 2. Antiochus I.
- ANTIGONUS I. GONATAS + 242.
  - DÉMÉTRIUS II + 233.
    - PHILIPPE II. + 179.
      - PERSÉE + 166.
      - Démétrius + 180.
  - Alcyonéus.
    - ANTIGONUS II. DOSON + 241.

## TABLE GÉNÉALOGIQUE DES SÉLEUCIDES.

**SÉLEUCUS I. NICATOR + 281.**
**épouse 1. Apamé. 2. Stratonice, fille de Démétrius Poliorcètes.**

1. **ANTIOCHUS I. SOTER + 262.**
**épouse 1. Stratonice, sa belle-mère. 2.** *Anonyme.*

2. **Phila**
épouse le roi **Antigone** Gonatas **de Macédoine.**

1. **ANTIOCHUS II. THEOS + 247.**
**épouse, 1. Laodice sa belle-sœur. 2. Bérénice, fille de Ptol. Philad., ép. Magas de Cyrène.**

1. **Apamé**

2. **Laodice.**

1. **SÉLEUCUS II. CALLINICUS + 227.**
**épouse Laodice, fille d'Andromachus, père d'Achæus.**

1. **Antiochus Hiérax.**

1. **Stratonice**
**ép. Ariarathe IV de Cappadoce.**

**SÉLEUCUS III. CÉRAUNUS + 224.**

**Stratonice**
**ép. Mithridate IV de Pont.**

**ANTIOCHUS III. LE GR. + 187.**
**épouse Laodice, f. de Mithridate IV** de Pont.

Antiochus + 192.

Laodice

SÉLEUCUS IV. PHILOPATOR + 176.
ép. sa sœur Laodice.

ANTIOCHUS IV. EPIPHANES + 194.

Cleopatra.
ép. Ptol. V.

Antiochis
ép. Ariarathe V de Cappad.

**DÉMÉTRIUS I. + 150.**

**Laodice.**
**épouse Persée, roi de Macédoine.**

ANTIOCHUS V EUPATOR + 161.

**DÉMÉTRIUS II. NICATOR + 126.**
**ép.** 1. Cléopâtre, f. de Ptol. Philom. 2. Rhodogune.

**ANTIOCHUS SIDÈTES + 131.**
**ép. sa belle-fille Cléopâtre.**

SÉLEUCUS V + 125.

**ANTIOCHUS GRYPHUS + 97**
**ép. Cléopatra Séléné, f. de Ptol. Physcon.**

ANTIOCHUS CYCICENUS + 96.
ép. Cléopâtre, fille de Ptol. Physcon.

**Séleucus Épiphanes. + 94.**

**Antioch. Epiph. + 93**

**Philippus Épiph. + 83.**

**Démétr.** Eucarus. **+ c.** 87

Antioch. Dionys. + 89.

ANTIOCHUS EUSEBES + c. 90.
épouse Cleopatra Séléné.

ANTIOCHUS ASIATICUS. + 58r.

SÉLEUCUS CYBIOSACTES + 57.
épouse Bérénice, fille de Ptol. Aulétès.

## III. TABLE GÉNÉALOGIQUE DES PTOLÉMÉES.

Ptolémée I. fils de Laous + 284.
épouse 1. Euridice, fille d'Antipater. 2. Bérénice. 3. (Concubines).

1. Ptol. Céraunus + 279, roi de Macédoine.
2. Ptol. II. Philadelphe + 246. ép. 1. Arsinoé, fille de Lysimaque. 2. Sa sœur Arsinoé.
2. Arsinoé.
3. Magas de Cyrène.
— Bérénice.

Ptol. III. Évergètes + 221, épouse Bérénice, fille de Magas.
Bérénice épouse le roi Antiochus Theos.

Ptol. IV. Philopator + 204. ép. 1. Arsinoé sa sœur. (2 Agathoclea).
Magas.
Arsinoé.

Ptol. V. Epiphanes + 181. ép. Cléopâtre, f. d'Antiochus-le-Gr.

Ptol. VI. Philométor + 145. ép. Cléopâtre sa sœur.
— Cléopâtre la jeune.
Cléopâtre.
Ptol. VII. Physcon + 117. ép. 1. Cléop. sa sœur. 2. Cléopâtre la jeune. (3 Irène).

2. Ptol. VIII Lathurus + 81. ép. 1. 2. ses 2 sœurs. (3 Concubines).
2 Cléop. Sélène.
2. Ptol. Alexandre I. + 88. ép. Cléopâtre, f. de Ptol. Lathurus.
2. Cléopâtre.
3. Ptol. Apion. roi de Cyrène. + 97.

2 Cléopâtre + 88. ép. Alex. I.
2. Cl. Bérénice.
3. Ptol. Aulétès + 51. ép. 1. Cléopâtre sa sœur. 2. Inconnues
3. Ptol. de Cypre. + 57.
3. Cléopâtre.
Ptol. Alexandre II + 80. ép. Cléopâtre Bérénice.
+ + +
Ptol. Alex. III. + 66.

1. Bérénice + 55. ép. 1. Séleucus Cybios. 2. Archélaüs.
1. Cléopatre + 30. ép. 1. 2. ses frères. 3. (Jul. Cæsar). 4. Antonius.
2. Ptol. Dionysus + 47. ép. Cléopâtre.
2. Ptol. le Jeune + 44. ép. Cléopâtre.
Arsinoé. + 43.

# IV. MAISONS RÉGNANTES CHEZ LES JUIFS.

## I. MAISON DES MACHABÉES.

Matathias + 166 avant J. C.

Judas Machabée, chef d'armée + 161.

Jonathan, grand-prêtre + 143.

Simon, grand-prêtre et ethnarque + 135.

Jean Hyrcan + 107.

Aristobule I. + 106, roi et grand-prêtre.

Alex. I. Jannæus + 79. ép. Alexandra.

Hyrcan II + 30. grand-prêtre et ethnarque.

Aristobule. + 49.

Alexandre II + 49.

Antigonus + 37.

Aristobule + 34.

Mariamne + 28, ép. Hérode-le-Grand.

## II. MAISON D'HÉRODE.

Antipater + 43.

Salome.

Hérode-le-Gr. + de J.-C., 3. épouse 1. Doris. 2. Mariamne. 3. plusieurs autres.

1. Antipater + d. J.-C. 3.

2. Alexandre + 5 av. J.-C.

2. Aristobule + 5 av. J.-C.

Archélaus, ethnarque destitué J.-C. 6.

Antipas, tétrarque destitué J.-C. 39 épouse Hérodias.

Philippe, tétrarque + J.-C., 34.

Hérodes II. Agrippa + de J.-C., 44.

Hérodes Agrippa + de J.-C., 100.

I.

[illegible] Julius Cæsar, Prætor † 84.

[illegible]

Julia † 51,
ep. [illegible] Balbus

[illegible]

Atia † 44,
ep. [illegible]

[illegible] [illegible] Octavius (Cæsar Augustus † de J.-C., 14 (voy. N. II.)

[illegible] M. Antonius

II.

[illegible] Augustus † de J.-C., 14.
ep. [illegible] a Livia, premier mari: Tiberius Claudius Nero.

Julia † de J.-C., 12.
ep. [illegible] Marcellus 2. Agrippa. 3. Tibère.

Tiberius Nero † de J.-C., 37,
ep. Vipsania, a Julia.

Nero Claudius Drusus † [illegible]
ep. Antonia Minor.

Drusus César † d. J.-C. 23.

Germanicus † de J.-C., 19,
ep. Agrippina.

Claudius † de J.-C. 54,
ep. 1. Messalina 2. Agrippina.

[illegible] Agrippina † J.-C. 33. Julia. Agrippa Posthumus
[illegible] ep. Germanicus † J.-C. 30. † J.-C., 14.

Nero. [illegible] Caius Caligula. Agrippina
† J.-C. 29. † J.-C. 36. † J.-C. 41.
ep. 1 Cn. Domitius. 2. Claudius.

Britannicus † J.-C., 34.

Octavia.
ep. Nero
† J.-C., 59.

[illegible]

[illegible] Nero † J. C., 68.
ep. [illegible] 2. Poppæa Sabina.

## VI. TABLE GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON DE CONSTANTIN.

CONSTANTIUS CHLORUS + 306.
ép. 1. Helena. 2. Theodora.

| CONSTANTIN-LE-GR. + 337. ép. 1. Minervina. 2. Fausta. | | | | Constantia ép. C. Valer. LICINIUS, César. + 324. | Jul. Constantius + 337. ép. 1. Galla. 2. Basilina. | | Annibalianus. | |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| 1. Crispus + 326. | 2. CONSTANTIN + 340. | 2. CONSTANTIUS + 361. | 2. CONSTANS. + 350 | Fl. Valer. Licinius + 326. | 1. Gallus + 354. | 2. JULIEN (l'apostat). + 363. | Dalmatius César + 339. | Annibalianus. + 338. |

# V. TABLE GÉNÉALOGIQUE DES CÉSARS.

## I.

C. Julius Cæsar, Préteur + 84.

C. Julius Cæsar, dict. + 44.

Julia + 52, épouse Pompée.

Julia + 52, ép. Accius Balbus.

Accia + 42, ép. C. Octavius.

Octavia major ép. M. Marcellus.

Octavia minor ép. 1. C. Marcellus. 2. Pompée. 3. M. Antonius.

C. Octavius (Cæsar Augustus + de J.-C., 14 (voy. N. II.)

## II.

Cæsar Octavianus Augustus + de J.-C., 14.
épouse, 1. Scribonia. 2. Livia, premier mari : Tiberius Claudius Nero.

1. Julia + de J.-C., 17.
ép. 1. M. Cl. Marcellus. 2. Agrippa. 3. Tibère.

2. C. César. + J.-C. 4.

2. L. César + J.-C. 2.

2. Agrippina + J.-C. 35. ép. Germanicus

2. Julia + J.-C. 30.

2. Agrippa Posthumus + J.-C., 14.

Tiberius Nero + de J.-C., 37, ép. Vipsania, 2 Julia.

Drusus César + d. J.-C. 25.

Nero Claudius Drusus + 9, ép. Antonia Minor.

Germanicus + de J.-C., 19, ép. Agrippina.

Nero + J.-C. 29.

Drusus + J.-C. 35.

Caius Caligula + J.-C. 41.

Agrippina ép. 1 Cn. Domitius. 2. Claudius.

Claudius + de J.-C. 54, ép. 1. Messalina. 2. Agrippina.

1. Britannicus + J.-C., 34.

1. Octavia. ép. Néro. + J. C., 59.

1. Domitius Nero + J. C., 68, ép. 1. Octavia. 2. Poppæa Sabina.